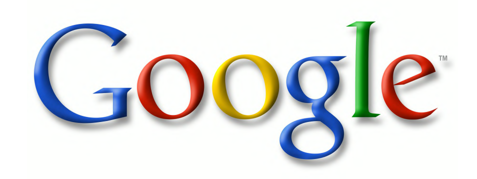


# DICTIONNAIRE DRAMATIQUE.

# DICTIONNAIRE DRAMATIQUE.

TOME TROISIEME.

# DICTIONNAIRE DRAMATIQUE,

CONTENANT

L'HISTOIRE des Théâtres, les Régles du genre Dramatique, les Obſervations des Maîtres les plus célebres, & des Réflexions nouvelles ſur les Spectacles, ſur le génie & la conduite de tous les genres, avec les Notices des meilleures Piéces, le Catalogue de tous les Drames, & celui des Auteurs Dramatiques.

TOME TROISIEME.



*A PARIS,*

Chez LACOMBE, Libraire, rue Chriſtine.

M. DCC. LXXVI.

*AVEC PRIVILEGE DU ROI.*

# DICTIONNAIRE
## *DRAMATIQUE.*



**RACOLLEURS**, *(les) Opera-Comique en un Acte ; en Prose & en Vers, par Vadé, à la Foire Saint Germain,* 1756.

Toupet, Garçon Frater, & Gascon, projette d'épouser Javotte; non qu'il l'aime, ni qu'il se persuade d'en être aimé, mais parce qu'elle est fille d'une Marchande de Poisson, qui est assez riche pour son état. Elle approche, & il veut lui parler de son amour; mais elle le rembarre de la bonne maniere. Elle le traite ainsi, parce qu'elle est amoureuse de M. de la Brèche, Sergent des Petits-Corps, à qui sa mere refuse de la donner : ce qui porte ce Sergent à user de stratagême. Il s'agit d'engager Toupet; & pour cet effet, il fait déguiser Joli-Bois, son Camarade, en Marchand de Loterie; ils font signer le Frater sur une société dont le papier est double; & il se trouve avoir signé son engagement. On lui met une cocarde; & M. de la Brèche obtient la main de Javotte.

**RAGOTIN**, *Comédie en cinq Actes, en Vers, par la Fontaine, au Théâtre François,* 1684.

La Fontaine, autant qu'il lui a été possible, a rassemblé dans cette Comédie, tous les évenemens du Roman



# DICTIONNAIRE DRAMATIQUE.

TOME TROISIEME.

Comique de Scarron, particuliérement les Aventures de Ragotin. Cependant ce n'eſt point ce Perſonnage qui fonde l'intrigue de la Piéce; c'eſt l'Amour de Deſtin, le Comédien, & d'Iſabelle, fille de la Baguenaudiere, promiſe en mariage, par ſon pere, à Blaiſe Bouvillon, fils de Madame Bouvillon. Deſtin enleve Iſabelle; la Rancune, qui s'eſt apperçu de l'intelligence de ces Amans, court après eux; &, ſecondé de quelques Payſans, il ramene les fugitifs. Dans le moment que ces derniers eſſuient de vifs reproches de la Baguenaudiere & de Madame Bouvillon, ſurvient le Décorateur de la Troupe des Comédiens, qui apprend à Madame Bouvillon, que ſon fils a tué ſon pere; mais il ſe trouve que ce pere n'eſt pas tué, & que ce fils n'eſt pas celui de Madame Bouvillon.

**RAJEUNISSEMENT INUTILE**, (*le*) *Comédie en trois Actes, en Vers libres, avec un Divertiſſement, par la Grange, aux François*, 1738.

La Fable de Titon & l'Aurore a, ſans doute, fourni l'idée de cette Comédie; mais l'Auteur a changé les noms, & choiſi des Perſonnages d'un genre très-inférieur à ceux de la Fable. Une Fée, qui s'eſt toujours occupée à faire du bien, voudroit récompenſer les ſervices de Criſpin ſon Portier; elle l'exhorte à lui demander une grace, un bienfait, en un mot, ce qu'il croira lui être le plus utile. Criſpin, las d'être vieux, prie la Fée de le rajeunir; & cette faveur lui eſt accordée: mais une condition, qui ne l'effraye point d'abord, s'y trouve jointe: c'eſt que, s'il devient amoureux, il retombera ſubitement dans toute ſa décrépitude. Criſpin, qui a réſiſté, étant vieillard, à toutes les agaceries & à tous les charmes de la jeune Angélique, leur cede la victoire lorſqu'il a repris toute ſa vigueur; ce n'eſt cependant qu'après avoir combattu, qu'après avoir même fui la jeune Coquette, qui ne ſe laſſe point de le pourſuivre: la Fée elle-même vient à ſon ſecours; mais il a la fatuité de croire que la Fée eſt rivale d'Angélique. Il n'ajoute donc plus aucune foi à ſes conſeils ni à ſes menaces. Il ceſſe d'éviter Angélique; il l'aime & redevient tout-à-coup le vieux

Crispin. Un double mariage termine cette Comédie, trop longue de deux Actes. Angélique est condamnée par la Fée, à épouser son Amant décrépit; & Valere, qui avoit d'abord soupiré pour elle, épouse Colette, jeune personne aussi simple & ingénue, que sa Rivale est coquette & rusée.

*RAILLEUR, (le) ou la* SATYRE DU TEMS, *Comédie en cinq Actes, par Maréchal*, 1636.

L'Auteur, dans la Préface qui précede cette Comédie, assure que quoique sa Piéce soit dans le goût des Comédies Italiennes, elle est cependant toute entiere de son invention, & que Paris lui a fourni tous ses caractères. « J'ai pensé, ajoute-t-il, qu'une Courtisanne plus adroite que vilaine, & un filou son » Protecteur, valoient mieux qu'un Parasite & une » Effrontée dans Plaute & chez les Italiens; qu'un » Financier, aussi vain que riche & prodigue, ne » tiendroit pas mal sa partie; que la Muguette & la » Niaise donneroient beaucoup d'éclat à la Gaillarde; » & dans leurs accords & leurs disputes, j'ai dépeint » les fantaisies & les esprits de nos Dames. Le sujet » est petit; aussi la Comédie n'en demande pas un » grand; & ceux qui l'ont vu représenter au Louvre, » à l'Hôtel de Richelieu, & au Marais, n'ignorent » pas comment il a été reçu. Il est vrai qu'aux Piéces » purement Comiques, comme est celle ci, le papier » ôte beaucoup de leur grace, & que l'action en est » l'ame. Ces vers coupés & ces petits mots interrompus, » qui sont du jeu Comique, & qui, pour être familiers, » entrent si facilement dans l'imagination lorsqu'ils sont » pressés chaudement, languissent lorsqu'ils sont écrits. »

*RAMÉE ET DONDON, (la) Parodie en un Acte, de la Tragédie d'Énée & Didon, par Panard, Ponteau, Gallet & Piron, à la Foire Saint Laurent*, 1734.

Belle-Barbe, Suisse de Nation, & Maître d'un gros Cabaret, est amoureux de Madame Dondon, Cabaretiere. Il a mis dans ses intérêts Chopinel, premier Garçon de Madame Dondon. Après les premiers complimens, Belle-Barbe s'exhale en reproches, prend à

témoin Chopinel, & Nanette, sœur de Madame Dondon, des services qu'il a rendus à cette derniere, qui lui doit son établissement; & sort en colere, en jurant qu'il fera parler de lui. Madame Dondon, peu inquiéte de ses menaces, fait confidence à Nanette de l'amour qu'elle sent pour la Ramée, & avoue même que c'est une affaire déja fort avancée. La Ramée lui jure une fidélité éternelle; & dans le moment où elle croit se livrer à la joie, elle voit entrer Belle-Barbe en fureur. Elle le fait arrêter par les Garçons du Cabaret, & enfermer dans le Cellier. Chopinel, boîtant & moulu de coups, accourt annoncer que les amis & les garçons de Belle-Barbe sont entrés, de force, pour le délivrer. « Doucement, s'écrie la Ramée, ceci me regarde. Je » suis la premiére cause de cette querelle; & c'est à moi » à la soutenir ». Il sort, malgré les pleurs de Dondon; &, pendant que cette derniere s'entretient avec sa sœur Nanette, on entend un grand bruit: Chopinel vient annoncer la victoire de la Ramée. « Ne va-t-il pas re» venir ici, dit Dondon, m'en faire un pompeux dé» tail? Il n'a garde, répond Chopinel: car, comme il » craint d'avoir tué quelqu'un, & qu'il connoît la viva» cité de la Justice, il a promptement gagné au pied, » en me chargeant de vous faire ses complimens ». Madame Dondon se déseſpere à cette nouvelle; & dans le premier transport, veut se pendre. Nanette la détourne de ce dessein furieux, & lui conseille plutôt de se venger de son perfide, en épousant M. Belle-Barbe.

RAMIRE, *Comédie en cinq Actes, en Vers, par M. Mailhol, aux Italiens, 1757.*

Un Comte de Cerdagne, pour avoir épousé secrettement la sœur du Roi de Léon, est traité en criminel d'Etat, & emprisonné dans le Château de Lune. Ramire, le fruit de cette union, est découvert dans la retraite sauvage où l'avoit caché son pere, & amené au Roi de Léon. Pendant ces incidens, les Maures, sous la conduite d'Almanzor, & de Zeline sa sœur, s'avancent vers Burgos. Ramire, dont le courage bouillant ne respire que les combats, est tout-à-coup fait Chevalier par le Roi son oncle, & va combattre les Africains. Il défait

ces barbares, tue Almanzor, & fait Zéline captive. Après cette expédition, Ramire force la prison de son pere, & lui rend la liberté. Le Roi de Léon les surprend dans les épanchemens de leur joie; mais, n'écoutant que sa clémence, il pardonne au Comte de Cerdagne, lui donne la place du Ministre qui travailloit à sa perte, & unit Ramire & Zéline, qui se sont trouvés, après le combat, subitement épris l'un de l'autre.

*RAMONEURS, (les) Comédie en un Acte, en Vers, par Villiers, 1662.*

Le sujet de cette Comédie est tiré d'une autre du même titre, qui avoit paru quarante-deux ans auparavant. Villiers, en la réduisant en un Acte, a supprimé les épisodes, & certaines expressions trop libres.

Léandre, chassé, pour la seconde fois, par le Capitan Scanderbec, dont il aime la sœur, se détermine, suivant le conseil de Philippin, à prendre, ainsi que lui, un habit de Ramoneur. Galaffre, Valet du Capitan, qui a reçu ordre de son Maître de préparer son appartement, appelle ces Ramoneurs. Avant que de monter dans la cheminée, Philippin laisse une bouteille pleine de vin, que Galaffre prend soin de vuider. Les fumées lui montent au cerveau, & l'assoupissent. Léandre & Philippin profitent de ce tems pour se sauver avec Diane, (c'est le nom de la sœur de Scanderbec,) chez une Bouquetiere, appellée Dame Nicole. A son retour, le Capitan trouve les portes ouvertes, & son Valet ronflant & étendu sur le plancher. Ne doutant point du tour qu'on lui a joué, il frappe à coups redoublés à la porte de la Bouquetiere: on fait quelque difficulté d'ouvrir; mais enfin Léandre sort avec Diane; & cette derniere se jette aux pieds de Scanderbec. La facilité qu'elle a d'obtenir le pardon, & son consentement pour son mariage, fait bien voir que Léandre a eu tort de recourir à ce stratagême, & à un travestissement aussi bas, dont on n'établit pas assez la nécessité, non plus que la raison d'avoir fait prendre à Diane un pareil habit, puisqu'en quittant la maison de son frere, & laissant Galaffre endormi, elle ne pouvoit être apperçue de personne. Il y a dans cette Piéce une Scène, à-peu-près semblable, pour le

pine ; & Mercure vient rendre compte à Jupiter de sa commission.

J'ai vu les Déïtés des campagnes salées ;
J'ai visité les monts, les côteaux, les vallées ;
J'ai vu Pan & sa suite au milieu des forêts ;
J'ai couru les étangs, les fleuves, les marais ;
J'ai rompu le sommeil des Nymphes des fontaines ;
J'ai sommé les buissons, les cavernes, les plaines ;
Tout l'Univers enfin, par serment solemnel,
Vous promet, grand Monarque, un silence éternel.

*REBUT POUR REBUT, Comédie en cinq Actes, aux Italiens*, 1717.

Scapin console Lélio son Maître, de l'indifférence qu'il éprouve de Flaminia, & lui promet de la lui faire obtenir, s'il veut s'en fier à lui. Flaminia se fait apporter tous les billets-doux que Pantalon, Mario & Lélio, ses trois Amans, lui ont adressés, les relit pour s'en moquer, & les brûle en leur présence. Violette, sa Soubrette, fait le même sacrifice des lettres qu'Arlequin & Scaramouche lui ont écrites, & les brûle devant eux. Lélio ne sait plus quel parti prendre; mais Scapin imagine de piquer la jalousie de Flaminia ; & il lui fait entendre avec beaucoup d'adresse, & sous le sceau du secret, que son Maître doit épouser Silvia. Flaminia passe à l'instant de l'indifférence à l'amour le plus violent; & après avoir prié Scapin de détourner Lélio de ce mariage, & celui-ci ayant refusé de se charger de cette commission, crainte de déplaire à son Maître, elle prend sur elle de lui écrire, & de lui envoyer sa lettre par Violette sa Suivante. A peine est-elle entrée chez Lélio, que Scapin, qui l'a introduite, prie tout bas son Maître de lui donner quelques coups de bâton. Lélio ne comprend rien à cette demande; mais Scapin l'en instruit; & Lélio lui dit, après l'avoir frappé en présence de Violette : « Je t'apprendrai, Maraud, à » introduire chez moi une Suivante de Flaminia, » pour apporter une lettre de sa part » ! Violette est

fort étonnée de la maniere dont on l'a reçue, & fait le récit de tout ce qui s'est passé, à Flaminia, qui ne sait plus comment s'y prendre pour fléchir Lélio : elle découvre enfin à Scapin qu'elle aime son Maître. Scapin, qui a conduit cette intrigue, introduit Flaminia chez Lélio, où, après quelques reproches obligeans de part & d'autre, Lélio lui découvre l'amour qu'il a toujours eu pour elle ; & l'Hymen acheve de les réunir.

Cette Piéce, très-ancienne, connue en Italien sous le nom de *Ritrosia per Ritrosia*, est tirée d'une autre Comédie Espagnole intitulée : *Desdein con el Desdein*, d'Augustin Moreto. C'est de cette derniere, que Moliere a pris l'idée de *la Princesse d'Élide* ; & plusieurs Poëtes Modernes ont plus d'une fois employé cette situation. Marivaux, sur-tout, en a très-bien profité dans *l'Heureux Stratagême.*

RÉCIT DRAMATIQUE. Le Récit Dramatique qui termine ordinairement nos Tragédies, est la description d'un évenement funeste, destiné à mettre le comble aux passions tragiques, c'est-à-dire, à porter à leur plus haut point la terreur & la pitié, qui se sont accrues durant tout le cours de la Piéce. Ces sortes de récits sont, pour l'ordinaire, dans la bouche des Personnages, qui, s'ils n'ont pas un intérêt à l'action du Poëme, en ont du moins un très-fort, qui les attache au Personnage le plus intéressé dans l'évenement funeste qu'ils ont à raconter. Ainsi, quand ils viennent rendre compte de ce qui s'est passé sous leurs yeux, ils sont dans cet état de trouble, qui naît du mêlange des passions. La douleur, le desir de faire passer cette douleur chez les autres, la juste indignation contre les auteurs du désastre dont ils viennent d'être témoins, l'envie d'exciter à les en punir, & les divers sentimens qui peuvent naî-

tre des différentes raisons de leur attachement à ceux dont ils déplorent la perte ; toutes ces raisons agissent en eux, en même tems, indistinctement, sans qu'ils le sachent eux-mêmes, & les mettent dans une situation à-peu-près pareille à celle où Longin nous fait remarquer qu'est Sapho, qui, racontant ce qui se passe dans son ame, à la vue de l'infidélité de ce qu'elle aime, présente en elle, non pas une passion unique, mais un concours de passions. On voit aisément que je me restrains aux récits qui décrivent la mort des Personnages, pour lesquels on s'est intéressé durant la Piéce. Les récits de la mort des Personnages odieux ne sont pas absolument assujettis aux mêmes régles, quoique, cependant, il ne fût pas difficile de les y ramener, à l'aide d'un peu d'explication. Le but de nos Récits étant donc de porter la terreur & la pitié le plus loin qu'elles puissent aller, il est évident qu'ils ne doivent renfermer que les circonstances qui conduisent à ce bien. Dans l'évenement le plus triste & le plus terrible, tout n'est pas également capable d'imprimer de la terreur, ou de faire couler des larmes. Il y a donc un choix à faire ; & ce choix commence par écarter les circonstances frivoles, petites & puériles : voilà la premiere régle prescrite par Longin ; & sa nécessité se fait si bien sentir, qu'il est inutile de la détailler plus au long.

La seconde régle est de préférer, dans le choix des circonstances, les principales circonstances entre les principales. La raison de cette régle, est claire. Il est impossible, moralement parlant, que dans les grands mouvemens, le feu de l'Orateur

ou du Poëte, se soutienne toujours au même degré. Pendant qu'on passe en revue une longue file de circonstances, le feu se rallentit nécessairement; & l'impression qu'on veut faire sur l'Auditeur, languit en même tems. Le pathétique manque une partie de son effet; & l'on peut dire que dès qu'il en manque une part, il le perd tout entier. Cette seconde régle n'est pas moins nécessaire pour nos récits, que la premiere. Les Personnages qui les font, sont dans une situation extrêmement violente; & ce que le Poëte leur fait dire, doit être une peinture exacte de leur situation. Le tumulte des passions qui les agitent, ne les rend eux-mêmes attentifs dans le désordre d'un premier mouvement, qu'aux traits les plus frappans de ce qui s'est passé sous leurs yeux. Je dis dans le désordre d'un premier mouvement, parce que ce qu'ils racontent, venant de se passer dans le moment même, il seroit absurde de supposer qu'ils eussent eu le tems de la réflexion; & que le comble du ridicule seroit de les faire parler, comme s'ils avoient pu méditer à loisir, l'ordre & l'art qu'il leur faudroit employer pour arriver plus sûrement à leurs fins. C'est pourtant sur ce modèle, si déraisonnable, que sont faits la plûpart des Récits de nos Tragédies; & on n'en connoît guères, qui ne péche contre la vraisemblance.

La troisieme régle est que les récits soient rapides, parce que les descriptions pathétiques doivent être presque toujours véhémentes, & qu'il n'y a point de véhémence sans rapidité. Nos Récits sont asservis à cette régle; mais il ne paroît pas que la plûpart de nos Tragiques la connoissent, ou qu'ils

se soucient de la pratiquer. Si leurs Récits font quelqu'impression au Théâtre, elle est l'ouvrage de l'Acteur, qui supplée, par son art, à ce qui leur manque. Le style le plus vif & le plus serré, convient à nos récits. Les circonstances doivent s'y précipiter les unes sur les autres. Chacune doit être présentée avec le moins de mots qu'il est possible. Ce n'est point à Racine, comme Poëte, que l'on fait le procès dans son Récit : c'est à Racine, faisant parler Théramène ; c'est à Théramène lui-même, qui ne peut pas plus jouir des priviléges accordés aux Poëtes, qu'aucun Personnage de Tragédie. La premiere partie du récit de Théramène, répond à ceux que les Anciens ont faits de la mort d'Hypolite. Racine en avoit trois devant les yeux ; celui d'Euripide, celui d'Ovide, & celui de Séneque. Il les admira ; &, selon toute apparence, les fautes qu'on lui reproche ne viennent que de la noble ambition qu'il a eue de vouloir surpasser tous ces modèles. Au reste, on a discuté ce beau morceau avec la derniere rigueur. dans la derniere édition de Despréaux, à cause de l'excellence de l'Auteur. Mais les critiques qu'on en a faites, toutes bonnes qu'elles puissent être, ne tournent qu'à la gloire des talens admirables d'un illustre Ecrivain, qui, dès l'instant qu'il commença de donner ses Tragédies au Public, fit voir que Corneille, le grand Corneille, n'étoit plus le seul Poëte Tragique en France.

*Exemple d'un Récit.*

Ulysse à Clytemnestre dans Iphigénie, après lui avoir appris que sa fille étoit sauvée :

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ! ah ! Prince ! ô Ciel ! je demeure éperdue !
Quel miracle, Seigneur ! quel Dieu me l'a rendue ?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, & de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déja de tout le camp, la Discorde maîtresse,
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille, & contr'elle l'Armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux,
Epouvantoit l'Armée, & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
Déja couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,
Terrible & plein du Dieu qui l'agitoit, sans doute,
Vous, Achille, a-t-il dit, & vous, Grecs, qu'on m'écoute
Le Dieu qui, maintenant, vous parle par ma voix,
M'explique son Oracle, & m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée, y doit laisser la vie.
Thésée avec Hélene, uni secrettement,
Fit succeder l'hymen à son enlevement.
Une fille en sortit, que sa mere a célée,
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours ;
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté, sa noire destinée,
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant mes yeux ;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile,
Ecoute avec frayeur, & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'Autel, & peut-être en son cœur,
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,

Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance & son sort;
Mais, puisque Troye enfin est le prix de sa mort;
L'Armée à haute voix se déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.
Le sang de ces Héros, dont tu me fais descendre;
Sans tes profanes mains, saura bien se répandre.
Furieuse, elle vole, & sur l'Autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule & fait rougir la terre;
Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre.
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens;
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume,
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume:
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous,
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le Soldat étonné, dit que dans une nuë,
Jusques sur le bûcher, Diane est descenduë,
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empresse; tout part.

RÉCITATIF; est une maniere de chant qui approche beaucoup de la parole; c'est proprement une déclamation en musique, dans laquelle le Musicien doit imiter, autant qu'il est possible, les inflexions de voix du Déclamateur. Ce chant est ainsi nommé récitatif, parce qu'il s'applique au récit ou à la narration, & qu'on s'en sert dans le dialogue. On ne mesure point le récitatif au chant; car cette cadence, qui mesure le chant, gâteroit la déclamation: c'est la passion seule qui doit diriger la lenteur ou la rapidité des sons. Le Compositeur, en notant le récitatif sur quelque mesure déterminée, n'a en vue que d'indiquer,

à-peu-près, comment on doit passer ou appuyer les vers & les syllabes, & de marquer le rapport exact de la basse continue & du chant. Les Italiens ne se servent pour cela que de la mesure à quatre tems; mais les François entremêlent leur récitatif de toutes sortes de mesures. Le récitatif n'est pas moins différent chez ces deux Nations, que du reste de la musique. La langue Italienne, douce, fléxible & composée de mots faciles à prononcer, permet au récitatif toute la rapidité de la déclamation : ils veulent, d'ailleurs, que rien d'étranger ne se mêle à la simplicité du récitatif; & croiroient le gâter, en y mêlant aucun des ornemens du chant. Les François, au contraire, en remplissent le leur autant qu'ils peuvent. Leur langue, plus chargée de consonnes, plus âpre, plus difficile à prononcer, demande plus de lenteur; & c'est sur ces sons rallentis, qu'ils épuisent les cadences, les accens, les ports-de voix, même les roulades, sans trop s'embarrasser si tous ces agrémens conviennent au personnage qu'il font parler, & aux choses qu'ils lui font dire. Aussi, dans nos Opera, les Etrangers ne peuvent-ils distinguer ce qui est récitatif, & ce qui est air. Avec tout cela, on prétend, en France, que le récitatif François l'emporte infiniment sur l'Italien; on y prétend même que les Italiens en conviennent; & l'on va jusqu'à dire, qu'ils font peu de cas de leur propre récitatif. Ce n'est pourtant que par cette partie, que le fameux Porpora s'immortalise aujourd'hui en Italie, comme Lully s'est immortalisé en France. Quoi qu'il en soit, il est certain que, d'un commun aveu, le

François approche plus du chant, & l'Italien de la déclamation. Que faut-il de plus pour décider la question sur ce point ?

RÉCITATIF OBLIGÉ ; c'est celui qui, entremêlé de ritournelles & de traits de symphonie, oblige, pour ainsi dire, le Récitant & l'Orchestre l'un envers l'autre ; en sorte qu'ils doivent être attentifs, & s'attendre mutuellement. Ces passages alternatifs de récitatif & de mélodie, revêtus de tout l'éclat de l'Orchestre, sont tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus ravissant, de plus énergique dans toute la Musique moderne. L'Acteur agité, transporté d'une passion qui ne lui permet pas de tout dire, s'interrompt, s'arrête, fait des réticences, durant lesquelles l'Orchestre parle pour lui ; & ces silences, ainsi remplis, affectent infiniment plus l'Auditeur, que si l'Acteur disoit lui-même tout ce que la Musique fait entendre. Jusqu'ici, la Musique Françoise n'a su faire aucun usage du Récitatif obligé. L'on a tâché d'en donner quelqu'idée dans une Scène du Devin du Village : il paroît que le Public a trouvé qu'une situation vive, ainsi traitée, en devenoit plus intéressante. Que ne feroit point le Récitatif obligé dans les Scènes grandes & pathétiques, si l'on en peut tirer ce parti dans un genre rustique & badin ?

RÉCONCILIATION DES SENS, (*la*) *Opera-Comique en un Acte, par un Auteur Anonyme, à la Foire Saint Laurent*, 1732.

La Nature prenant à cœur la réconciliation des Sens, ordonne à l'Instinct, qui paroît sous la figure d'un Paysan, de les faire venir ; & on les lui présente dans l'ordre

tre où ils ont paru à l'Opera : ils viennent, tour-à-tour, sous des habits & des noms de femmes, faire leur apologie. Cette Piéce, Morale & Critique, peut être regardée comme une Parodie du *Ballet des Sens*, & du *Procès des Sens*.

*RÉCONCILIATION NORMANDE*, (*la*) *Comédie en cinq Actes, en Vers, par du Fresny, au Théâtre François*, 1719.

Le Sujet, & presque tous les Personnages de la Réconciliation Normande, sont annoncés & caractérisés dès la premiere Scène, par la Suivante d'Angélique :

. . . Voici donc l'Hôtel de Normandie,
A Paris, rendez vous des illustres Normands;
Des nôtres, aujourd'hui, les intérêts sont grands.
Haine, amour! nous verrons la très-haineuse Tante ;
L'Oncle très rancunier, puis l'amoureux Dorante,
Le galant Chevalier, le grave Arbitre & moi.

Les deux principaux Acteurs sont le Comte & la Marquise, oncle & tante d'Angélique. La Soubrette ajoute :

Le premier est brutal, son sang brûlant pétille.
A l'égard de sa sœur, cent fois je vous l'ai dit;
L'esprit de la Marquise est un terrible esprit.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
On ne peut définir cette capricieuse:
Je la vois tantôt gaie, & tantôt furieuse;
Elle laisse échapper à moitié ses secrets;
Ensuite les retient, puis les déguise après.
Elle est, en même tems, indiscrette & prudente ;
Franche, dissimulée, & fiere, & carressante.
En riant, elle pousse une vengeance à bout;
Et dans ses passions met le tout pour le tout.

Cette Tante, qui connoît si bien la haine, connoît aussi l'amour. Elle devient Rivale de sa Niéce, qui aime Dorante, & qui en est aimée. Le Chevalier, qui l'avoit été lui-même de la Marquise, est, par elle, offert en échange à la Niéce de Dorante; & cet échange prétendu amene le dénouement. On trouve

réuni, dans cette Comédie, ce qui distingue nos bonnes Piéces d'intrigue, une conduite intéressante, & des caractères originaux, saillans, & agréablement contrastés.

*RÉCONCILIATION VILLAGEOISE, (la) Opera-Comique d'un Acte, en Prose, mêlée d'Ariettes, par M. de la Ribadiere, retouchée par Poinsinet, Musique de Tarade, aux Italiens, 1765.*

Rose & Colin ont de l'amour l'un pour l'autre; mais ils craignent que leurs parens ne traversent leur union. La Mere de Rose la desire avec ardeur; mais le Pere est d'un avis contraire; & c'est ce qui met le trouble dans leur ménage. Ces deux personnes se disputent continuellement, se brouillent avec éclat, & voilà le Mariage plus éloigné que jamais. Le Bailli du Village entreprend de réconcilier les deux Époux. La femme, au contraire, veut plaider en séparation. Le Bailli paroit se prêter à ses vues; il en tire de l'argent; il achete leur vigne, leur maison; & quand il les a ruinés tous deux, il leur apprend qu'ils ont plus besoin que jamais l'un de l'autre; qu'ils doivent s'aider mutuellement. Les deux Époux en sentent la nécessité, & se raccommodent. Alors le Bailli leur rend tout leur bien, & les engage à permettre que Colin épouse Rose.

RECONNOISSANCE. La reconnoissance, comme son nom même le témoigne, est un changement qui, faisant passer de l'ignorance à la connoissance, produit ou la haine ou l'amitié dans ceux que le Poëte a dessein de rendre heureux ou malheureux. La reconnoissance est simple ou double. Elle est simple, lorsqu'une personne est reconnue par une autre, qu'elle connoît. Elle est double, quand deux personnes, qui ne se connoissent ni l'une ni l'autre, viennent à se reconnoître.

Il y a deux sortes de reconnoissances. La

premiere, qui eſt la plus ſimple & ſans aucun art, & dont les Poëtes ſans génie ſe ſervent, c'eſt celle qui ſe fait par les marques extérieures; & ces marques ſont naturelles ou factices. Naturelles, lorſque ce ſont des ſignes imprimés par la nature, comme la lance, empreinte ſur le corps des Thébains, qui étoient nés de la terre. Factices, comme des lettres, des portraits, des bracelets, des exclamations, des paroles qui rappellent des ſouvenirs.

La ſeconde eſpéce de reconnoiſſance, eſt celle qui eſt imaginée par le Poëte. C'eſt ainſi que dans l'Iphigénie d'Euripide, Oreſte ayant reconnu ſa ſœur, par le moyen d'une lettre, eſt reconnu d'elle, à ſon tour, à certaines enſeignes qu'il lui donne. Cette reconnoiſſance eſt double.

La troiſieme, eſt celle qui ſe fait par la mémoire, lorſqu'un objet réveille en nous quelque ſouvenir qui produit la reconnoiſſance. Comme chez Alcinoüs, Ulyſſe entendant un joueur de Harpe, & ſe ſouvenant de ſes travaux paſſés, ne put retenir ſes larmes, & fut reconnu.

La quatrieme eſt produite par le raiſonnement, lorſque, dans le Dialogue, il échappe des paroles qui nous décélent. Oreſte, prêt à être immolé par ſa ſœur Iphigénie, devenue Prêtreſſe de Diane, à laquelle Oreſte la croyoit ſacrifiée elle-même, s'écrie : Ce n'eſt donc pas aſſez que ma ſœur ait été immolée à Diane, il faut que le frere le ſoit auſſi. Cette réflexion de raiſonnement, produit la reconnoiſſance.

Les plus belles de toutes les reconnoiſſances, ſont celles qui naiſſent des incidens mêmes, par

des moyens vraiſemblables, & ſans le ſecours des ſignes naturels ou inventés. Ce ſont celles qui produiſent les ſurpriſes les plus touchantes.

Entre les ſituations, celles qui peuvent réuſſir à moins de nouveauté & même de mérite, de la part de l'Auteur, ce ſont les reconnoiſſances; je n'entends pas les reconnoiſſances de ſimple vue, qui n'ont qu'un moment, & qui retombent auſſitôt dans le cours des Scènes ordinaires; celles-là ſont dangereuſes, parce que, la premiere ſurpriſe ne ſe ſoutenant pas, on paſſe trop vîte d'un grand mouvement à un moindre, qui, dès-là, eſt languiſſant: j'entends les reconnoiſſances d'éclairciſſement, où deux perſonnes cheres, qui ne ſe ſont point encore vues, ou qui, ſéparées depuis long-tems, ſe croyent mortes, ou du moins fort éloignées l'une de l'autre, s'émeuvent peu-à-peu par les queſtions qu'elles ſe font, & les détails qu'elles ſe racontent; & viennent enfin, ſur une circonſtance déciſive, à ſe reconnoître tout-à-toup. Ah! ma mere! ah! mon fils! ah! mon frere! ah! ma ſœur! Ces exclamations ſeules ſont preſque ſûres de nos larmes; &, ſans s'embarraſſer ſi la reconnoiſſance reſſemble à d'autres, ni même ſi elle eſt filée avec aſſez de juſteſſe, on ſe laiſſe entraîner à l'émotion des perſonnages: car, plus ils ſont émus, moins ils laiſſent de liberté pour réfléchir s'ils ont raiſon de l'être.

*RECRUES DE L'OPERA-COMIQUE*, (*les*) *Prologue de M. Favart, à la Foire Saint Laurent*, 1740.

L'Opera-Comique, perſuadé qu'il doit attribuer le peu de ſuccès de ſon Spectacle, pendant le cours de la Foire précédente, au défaut d'Acteurs, fait ſon poſſible

pour en acquérir. On lui présente d'abord Mademoiselle Emilie, Actrice qui a déja paru au Théâtre, & qui a brillé par la beauté de sa voix. Sur la question qu'on lui fait, si elle l'a bien conservée, elle chante une Chanson, & s'attire de nouveaux applaudissemens. Paroît ensuite un Amoureux, qui demande à débuter ; & enfin les deux Demoiselles Vérités. La cadette, craignant de ne pas plaire, veut empêcher sa sœur d'entrer à l'Opera-Comique. M. Grifonnet, Poëte, travaillant pour ce Théâtre, emploie ici son éloquence, & parvient enfin à engager les deux sœurs. L'aînée accepte l'emploi de Soubrette. Suit un petit Divertissement & un Vaudeville, où la Demoiselle Destouches, Actrice de l'Opera-Comique, fait un Compliment au Public, & lui demande son indulgence, en représentant la difficulté de le satisfaire.

REFREIN ; terminaison de tous les couplets d'une Chanson, par les mêmes paroles & par le même chant, qui se dit ordinairement deux fois.

*RÉGIMENT DE LA CALOTTE, (le) Opera-Comique en un Acte, par le Sage, Fuzelier & d'Orneval, à la Foire Saint Laurent*, 1721.

Dans l'Avertissement que les Auteurs ont joint à l'impression de cette Piéce, ils disoient : « Pour mettre » au fait du Régiment de la Calotte, ceux qui n'y » sont pas, ils sauront que c'est un Régiment métaphy- » sique, inventé par quelques esprits badins, qui s'en » sont fait eux-mêmes les principaux Officiers. Ils y » enrôlent tous les Particuliers nobles & roturiers qui » se distinguent par quelque folie marquée, ou quelque » trait ridicule. Cet enrôlement se fait par des Brevets » en Prose ou en Vers, qu'on a soin de distribuer dans » le monde ; mais la plûpart de ces Brevets sont l'ou- » vrage des Poëtes téméraires, qui, de leur propre au- » torité, font des levées de Gens qui deshonoreroient » le Corps par leur mérite & leur sagesse, si le Com- » missaire ne les cassoit point aux revues ».

Il y a dans cette Piéce, plusieurs Scènes qui font allu-

ſion à des aventures arrivées dans le tems où cette Piéce fut jouée pour la premiere fois. L'une eſt celle d'un Avocat qui fit des Factums chargés de paſſages Latins, pour prouver la mauvaiſe conduite de ſa femme. Il y rapportoit le détail circonſtancié de toutes les infidélités de ſon épouſe. Ces Factums firent grand bruit alors; & comme l'Avocat s'étoit rendu ridicule, en publiant ſon deshonneur, on ne manqua pas de lui donner place parmi les Calotins; il fut nommé Trompette dans la Brigade des Cocus.

Une autre Scène de la même Piéce regarde un Particulier fort riche, qui, voyant qu'il pleuvoit le jour de la Fête de Saint Gervais, paria des ſommes très-conſidérables, qu'il pleuveroit à Paris pendant quarante jours de ſuite. Il plut effectivement durant quinze jours ſans diſcontinuer : le ſeizieme il fit beau; & il perdit la gageure. Sa famille le fit interdire. L'Auteur de la Comédie lui donna le nom de M. Pluvio; & cette Scène eſt une des plus ingénieuſes de toute la Piéce.

Les Comédiens Italiens avoient tranſporté leur Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne à la Foire Saint Laurent. Ils n'omirent rien pour plaire au Public; & ils firent des dépenſes prodigieuſes en décorations & en habits. Ils donnerent même des Bals; mais comme il faiſoit fort chaud, on ne ſe preſſa pas beaucoup d'y aller. Les Auteurs de l'Opera-Comique, qui ſaiſiſſoient toutes les occaſions de compoſer des Couplets ſatyriques, firent le Couplet ſuivant dans le Régiment de la Calotte. C'eſt un Acteur de la Comédie Italienne, qu'on introduit ſur le Théâtre, & qui dit :

Nous avons, pour plaire aux yeux,
Fait grande dépenſe,
Croyant qu'on n'aime en ces lieux
Que vaine apparence;
Mais le trait original,
C'eſt d'imaginer un Bal
Dans la ca, ca, ca,

Dans la ni, ni, ni,
Dans la ca, dans la ni,
Dans la canicule :
Chofe ridicule.

*REGISTRE INUTILE*, (*le*) *Opera-Comique en un Acte, avec un Prologue, par Panard, à la Foire Saint Laurent*, 1741.

Le fujet de cette Piéce eft tiré d'un Conte de la Fontaine, intitulé : *On ne s'avife jamais de tout.*

M. Orgon, Tuteur & Amant de Julie, la tient renfermée affez foigneufement; & pour fe défendre des ftratagêmes de fes Rivaux, il a raffemblé, autant qu'il lui a été poffible, le récit de tous les tours qu'on a joués aux Maris & aux Tuteurs. Pendant qu'il eft forti pour faire exécuter quelques ordres, Valere, Amant de Julie, s'eft introduit dans la maifon par le moyen de Frontin, fon Valet, qui paffe pour Maître de Mufique de cette Ville. La converfation de ces deux Amans commence, à l'ordinaire, par des reproches. Les proteftations de Julie ne peuvent raffurer cet Amant; il craint qu'elle ne foit obligée de céder aux violences de fes Tuteurs. Pour le contenter, Lifette, Suivante de Julie, propofe à Valere de jouer un moment le Perfonnage de M. Orgon, & de voir comment fa Maîtreffe va lui répondre. Cela s'exécute : Julie traite le prétendu Tuteur avec tout le mépris & l'averfion poffible. Orgon, ignorant cette feinte, loin de croire que ce difcours s'adreffe à lui, entend ce Dialogue avec des tranfports de joie : Valere, de fon côté, fort fort content, fachant de quelle façon Julie penfe fur fon Tuteur. Dans ce tems, Frontin lui apporte une lettre de Chrifante, pere de Julie, qui approuve la recherche de ce Cavalier. Il veut inftruire Julie de cette heureufe nouvelle; mais la difficulté eft de lui faire rendre une lettre. Frontin s'en charge, & de la lui faire lire en préfence même d'Orgon. Pour cet effet, il fe travestit en femme, &, paffant pour une Couturiere, fœur du Maître-à-danfer, il vient apporter une robe-de-chambre à Orgon : en faifant femblant de lui arranger

le collet, il attache ſur le dos du Tuteur une lettre de Valere très-tendre & preſſante ; Julie la lit tout haut. Orgon croit que c'eſt ſa Pupille qui lui parle : pénétré de ſon affection, il ne ſe ſent pas de joie. On entend crier dans la rue : *Hiſtoire nouvelle & récréative d'un Vieillard amoureux, attrapé par une jeune fille : Hiſtoire nouvelle & divertiſſante.* C'eſt un nouveau tour de Frontin. Orgon court l'acheter, pour la faire tranſcrire ſur ſon Regiſtre. Pendant ce tems-là, Valere vient, & ſe cache ſous une table. Orgon revient avec la Relation, la lit tout haut; & il ſe trouve que c'eſt préciſément ſa propre Hiſtoire. Frontin, en Maître de Muſique, arrive fort à propos pour amuſer Orgon, & laiſſer le tems à ſon Maître de s'eſquiver, pendant qu'il donne une leçon à Julie. Mathurine, Cuiſiniere du Tuteur, vient lui demander de l'argent pour la dépenſe. Orgon ſe met en colere, & ſort un moment pour régler ſes comptes : continuez, dit il au Muſicien, je vous entendrai de mon cabinet. Valere profite de cet inſtant d'abſence pour emmener Julie : Frontin, contrefaiſant la voix de cette derniere, paroît lui donner ſa leçon. Orgon, de retour, ſe voyant ſeul, demande où eſt ſa Pupille? Elle eſt, Monſieur, répond Frontin, dans un endroit où je ſerai dans un moment. Liſette & Mathurine lui font une réponſe à-peu-près ſemblable. Griffardin, ſon Secrétaire, acheve de le déconcerter, en lui apportant ſon Régiſtre : écrivez, Monſieur ; l'hiſtoire eſt mémorable & digne du grand jour. Orgon au déſeſpoir, veut avoir raiſon du tour qu'on lui joue ; mais une troupe de Maſques l'empêche de ſortir, & forme un Divertiſſement.

RÉGLES. On entend ici par régles, les préceptes généraux & particuliers qui enſeignent la maniere dont il faut conduire un Drame, pour le rendre agréable & intéreſſant. Ces préceptes ſe ſont formés des différentes obſervations que des eſprits critiques & judicieux ont faites ſur tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection d'un Ouvrage Dramatique, d'après la route que les

grands Maîtres ont ſuivie. Il arrive quelquefois que des piéces irrégulieres, telles que le Cid, ne laiſſent pas de plaire extrêmement; auſſi-tôt on ſe met à mépriſer les régles : c'eſt, dit-on, une pédanterie gênante & inutile; & il y a un certain art de plaire qui eſt au-deſſus de tout. Mais, qu'eſt-ce que cet art de plaire ? Il ne ſe définit point, on l'attrape par haſard : on n'eſt pas ſûr de le rencontrer deux fois; enfin, c'eſt une eſpéce de magie tout à fait inconnue. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. Il y a beaucoup d'apparence que quand les Piéces irrégulieres plaiſent, ce n'eſt pas par les endroits irréguliers; & il eſt certain qu'il n'y a point de Piéce ſur le Théâtre qui ſoit, à de certains égards, moins réguliere que le Cid. Mais il ſe pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Théâtre, ne fût point réduit en régles, ou du moins, ne fût pas fort connu. Ces régles, qui ne ſont pas encore faites, ou que tout le monde ne ſait pas, voilà apparemment l'art de plaire, voilà en quoi conſiſte la magie.

2°. Pour trouver les régles du Théâtre, il faudroit remonter juſqu'aux premieres ſources du beau, découvrir quelles ſont les choſes dont la vue peut plaire aux hommes, c'eſt-à-dire, leur occuper l'eſprit, ou leur remuer le cœur agréablement; & cela eſt déja d'une vaſte étendue, & d'une fine diſcuſſion. Après avoir découvert quelles ſont les actions qui, de leur nature, ſont propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Théâtre, ou par néceſſité, ou par le ſeul agrément; & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la

justesse nécessaire, alors on n'auroit pas seulement trouvé les régles du Théâtre; mais on seroit sûr de les avoir trouvées toutes; & si, en descendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit sans peine aux principes qui auroient été établis.

3°. Avoir trouvé toutes les régles du Théâtre, ce ne seroit pas encore toute la Poëtique; il faudroit comparer ensemble ces différentes régles, & juger de leur différente importance. Telle est, presque toujours, la nature des sujets, qu'ils n'admettent pas toutes sortes de beautés: il faut faire un choix, & sacrifier les uns aux autres. Ainsi, il seroit fort utile d'avoir une balance où l'on pût, pour ainsi dire, peser les régles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut observer à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder; &, si on peut le dire, les unes demandent une soumission sincère, les autres se contentent d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent, il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

*RÉGULUS*, *Tragédie de Pradon*, 1688.

La mort de Régulus, sujet très-difficile à être assujetti au Théâtre, avoit effrayé plusieurs Auteurs, qui n'avoient osé le tenter. Le respect pour les grandes régles d'unité, de tems & de lieu, a fait imaginer à Pradon, de placer la Scène dans le Camp des Romains, à la vue de Carthage. C'est-là que Régulus, trahi par un de ses Tribuns, son ennemi secret & son rival, donne dans une embuscade, est fait prisonnier, conduit à Carthage, & renvoyé sur sa parole, à condition qu'il fera conclure la paix, ou qu'il reviendra subir la mort cruelle & in-

fâme, dont il a vu les préparatifs. Tel est le fonds des trois premiers Actes, qui ne servent qu'à préparer l'action la plus héroïque, & peut-être la moins Théâtrale qui soit dans l'histoire.

Ils demandent la paix, qu'on leur fasse la guerre ;
Que la flamme & le fer désolent cette terre ;
Et quoi qu'à Régulus il en puisse coûter,
Continuez la guerre, il vient vous y porter.

Les Chefs & les Soldats s'opposent à son retour à Carthage ; c'est alors que ce Consul paroît plus grand. Insensible aux larmes de son fils, aux cris d'une Amante affligée, aux regrets de ses amis, il n'envisage que la gloire de sa patrie. Il s'échappe, rentre dans Carthage ; mais ses ordres s'exécutent : on livre un assaut à la Ville ; & Régulus est égorgé à la vue des Romains. L'action est simple, noble, grande, & remplie de cette majesté frappante, qui éleve l'ame, & lui inspire des sentimens généreux. L'austère vertu de l'ancienne Rome forme le caractère du Héros de cette Tragédie ; l'Amour y figure assez mal ; mais elle est bien conduite ; &, ce qui surprendra dans Pradon, assez bien versifiée.

*RÉGULUS*, *Tragédie en trois Actes*, *par M. Dorat* ; 1773.

Marcie, épouse de Régulus, sollicite le rappel de ce Général, fait prisonnier par les Carthaginois. Servilius, Tribun du Peuple, attaché à ce grand homme, par reconnoissance des services qu'il en a reçus, excite en sa faveur l'intérêt des Romains. Manlius, Consul, son Collégue & son ami, mais encore plus ami de la République, désire qu'il revienne sans nuire à sa gloire & à celle de sa patrie. C'est alors qu'on annonce le retour de Régulus. On s'empresse d'aller à sa rencontre ; & Marcie veut avoir l'avantage de se montrer la premiere à ses regards. Le Général Romain arrive avec Amilcar, Ambassadeur de Charthage ; le Sénat est assemblé dans le Temple de Bellone, pour le recevoir. Le Consul veut faire prendre à Régulus sa place dans le Sénat ; mais il refuse un honneur, dont il se croit indigne, de-

puis ſa captivité. L'Ambaſſadeur déclare que Carthage offre de rendre Régulus aux vœux de Rome, en échange des Carthaginois priſonniers. Cette propoſition, ſi agréable aux Romains, eſt rejettée par Régulus ſeul. Il repréſente que ce ſeroit trahir les intérêts de la République, que de rendre aux Carthaginois l'élite de leur Jeuneſſe & de leurs Officiers, pour un vieillard affoibli par l'âge & par ſes malheurs. Le Conſul & le Sénat le laiſſent lui-même l'arbitre de ſon ſort. Le Tribun & la femme de Régulus employent en vain les prieres & leurs tendres ſollicitations, pour vaincre ſa réſiſtance. Régulus leur oppoſe toujours une fermeté ſtoïque. Le Soldat Carthaginois, qui ſervoit Régulus dans ſa priſon, & qui l'a ſuivi à Rome par un ſentiment d'admiration & de ſoumiſſion, vient déclarer à Marcie le ſupplice affreux que la rage & la cruauté des Carthaginois préparent à Régulus, s'il n'obtient pas l'échange des priſonniers, & s'il retourne à Carthage. Cet Eſclave ne demande, pour récompenſe de cet important ſecret, que ſon eſtime, & de reſter inconnu. Marcie fait de nouveaux efforts pour fléchir le fanatiſme patriotique de ſon époux. Elle implore le ſecours du Tribun ; & le Tribun ſouleve le Peuple contre un deſſein ſi funeſte. Mais le Conſul ſert le projet de ſon ami, en le ſacrifiant à l'intérêt de la République ; il fait ordonner, par le Sénat, que l'échange ne ſera pas accepté. Régulus apprend cette réſolution avec un ſentiment de joie. L'épouſe déſeſpérée, ayant épuiſé tous les moyens d'arrêter Régulus, lui préſente ſon fils. Régulus ne peut lui refuſer des larmes de tendreſſe ; mais ſon courage ſe ranime, en laiſſant aux Romains un vengeur de ſa mort. Il tâche de s'échapper à travers la foule du Peuple, qui s'oppoſe à ſon paſſage ; & il veut remplir ſon deſtin. Déja il ſe glorifie d'une mort qui doit relever l'éclat de ſa gloire ; qui va mettre dans l'ame des Romains le deſir de la vengeance ; & ſes mânes, ſortant du fond de ſa tombe, animeront un jour les légions, & les conduiront à la victoire. Il donne au Conſul les éloges dûs à ſon amitié & à ſon patriotiſme ; il lui recommande ſon fils ; il lui laiſſe un protecteur dans chaque Romain ; s'élance enfin dans le Vaiſſeau, qui le ramene à Carthage.

Cette Piéce avoit été imprimée plusieurs années avant qu'elle fût donnée au Théâtre. L'Auteur y fit des changemens & des corrections qui la mirent en état de soutenir le grand jour de la représentation Elle fut suivie d'une Comédie, qu'il donna le même jour, intitulée *la Feinte par Amour.* Le succès des deux Piéces, de la seconde sur tout, fit demander l'Auteur à cris redoublés; mais M. Dorat ne jugea pas à propos de se montrer au Parterre, qui, à force de s'être habitué à faire paroître devant lui les Auteurs Dramatiques, a perdu tout le mérite de ses applaudissemens. Ce qui étoit autrefois une distinction flatteuse, est devenu une espéce de corvée, dont ces mêmes Auteurs cherchent, avec raison, à se dispenser.

*RÉJOUISSANCES PUBLIQUES,* (*les*) *Ambigu-Comique en un Acte, en Prose, par M. Favart, donné à l'occasion du Mariage de Madame avec l'Infant Don-Philippe, à la Foire Saint-Laurent,* 1739.

Arlequin, fils d'un Marchand Anglois, a pris, en débarquant en France, le nom de Milord Breloque. Il vient épouser Angélique, niéce d'Araminte, & Pupille de M. Cacarelle, Apothicaire. Clitandre, Amant aimé d'Angélique, engage Frontin & l'Eveillé, ses deux Valets, à rompre cette union. Araminte, de son côté, occupée des Fêtes publiques, prend le prétexte de les faire voir à sa niéce. On attend Milord Breloque, qui arrive enfin. Frontin, en habit étranger, affectant un jargon à peu près Italien, se trouve à la rencontre de la compagnie: il fait porter avec lui une paire de grandes balances, pour peser les personnes qui veulent avoir cette satisfaction. Araminte & le Milord souhaitent d'en faire l'essai. Tandis qu'ils sont élevés en l'air, Clitandre fait son possible pour déterminer Angélique à le suivre; mais inutilement. Araminte s'apperçoit de la fourberie; & Arlequin, sautant en bas, poursuit Frontin, qui s'enfuit. La Compagnie veut passer l'eau; deux Bateliers se présentent: ce sont Clitandre & l'Eveillé, déguisés; ce dernier fait semblant de connoître le Milord; &, par les différens tours qu'on lui joue, ainsi qu'au Tuteur,

les Valets viennent à bout de terminer la Piéce au gré des deux Amans.

*RENAUD ET ARMIDE*, *Comédie en un Acte*, *en Prose*, *de Dancourt*, *au Théâtre François*, 1686.

Renaud & Armide n'est point une Parodie de l'Opera de ce nom. Clitandre, Amoureux d'Angélique, trouve un Rival dans son Pere ; il est obligé de se prêter aux vues de son Valet, qui le fait passer pour fou ; moyen fort usé pour obliger un Pere à consentir aux desirs d'un Fils. Ce moyen, toutefois, réussit. Clitandre en est quitte pour chanter quelques airs de l'Opera d'Armide, & pour feindre qu'il croit être Renaud. Il est secondé par Madame Jacquet, Veuve déja sur le retour, à qui Clitandre s'est vu obligé de rendre quelques soins, & qui, réellement, se croit Armide. Ce sont ces deux Personnages qui donnent le titre à cette Comédie, entierement hors de la vraisemblance.

*RENDEZ-VOUS*, (*le*) *Comédie en un Acte*, *en Vers*, *mêlée d'Ariettes*, *par M. Legier*, *Musique de M. Duni*, *aux Italiens*, 1763.

Les Ariettes de cette Piéce sont assez Lyriques ; mais peut-être d'un coloris un peu trop fort pour ce genre de Spectacle. Le Dialogue en est naturel, facile, & quelquefois piquant ; mais trop coupé par la Musique. Ce Poëme est dépourvu d'intrigue, & de ces incidens qui font toute la magie du Spectacle de l'Opera-Comique : ce qui jette un peu de froid dans le jeu des Acteurs, & peu d'intérêt dans l'ame du Spectateur.

*RENDEZ-VOUS*, (*le*) *ou L'AMOUR SUPPOSÉ*, *Comédie en un Acte*, *en Vers*, *par Fagan*, *au Théâtre François*, 1733.

Toute l'intrigue est conduite par une Soubrette & un Valet. Ils s'aiment, & veulent obliger leurs Maîtres à s'aimer. Ceux-ci ne se voient que rarement, & pour affaires ; ils sont même prêts à se séparer. Valere doit partir le lendemain pour Paris ; mais Crispin lui persuade qu'il est aimé de Lucile, & lui donne pour

un Rendez-vous en forme, une Promenade où cette belle Veuve doit se trouver sans dessein. Rien de plus agréable que la Scène où Lisette interprète à sa Maîtresse, comme un billet tendre, une lettre où il n'est question que d'affaires d'intérêt. L'entrevue de ces prétendus Amans est encore plus divertissante, plus théâtrale. Cet Ouvrage, enfin, est une vraie Comédie, & pour le style, & pour le fond des choses.

L'invention de cette Piéce n'appartient point à Fagan : son sujet ressemble à celui de *l'Amour vengé*, petite Comédie en un Acte, en Vers, de Lafont, jouée pour la premiere fois, & très-applaudie, en 1712, reprise avec succès en 1722. Le *Rendez-vous* a été fait d'après *l'Amour vengé*. C'est la même intrigue, la même marche, les mêmes idées.

*RENDEZ-VOUS DES THUILLERIES*, (*le*) *ou* LE COQUET TROMPÉ, *Comédie de Baron, en trois Actes, en Prose, avec un Prologue*, 1685.

Il y a peu d'intrigue dans cette Piéce ; mais elle offre un dialogue vif & des caractères amusans. Le principal personnage est Eraste, jeune homme, dont une Marquise se défie avec raison ; il partage ses soins entre elle & Dorimène. Pour s'en éclaircir, la Marquise trouve moyen de faire croire à Dorimène, qu'elle doit avoir un Rendez-vous aux Thuilleries avec un autre Amant. Dorimène ne manque pas d'en instruire Eraste, qui vole au lieu indiqué. Il y trouve la Femme-de-chambre de la Marquise, qu'il prend pour elle, & Dumont, son Grison, déguisé en Homme d'importance. Il maltraite Dumont ; & la prétendue Marquise disparoît. Eraste vient chez elle pour l'accabler de reproches : il est alors instruit de sa feinte, & ne peut nier son intelligence avec Dorimène, par qui seule il a pu être informé du Rendez-vous. Tel est le fond de cette Comédie, que des accessoires agréables font valoir.

*RENDEZ-VOUS BIEN EMPLOYÉ*, (*le*) *Piéce en un Acte, en Vers, mêlée d'Ariettes, par M. Anseaume, Musique de M. Martini, aux Italiens*, 1774.

Colombine aime Arlequin, & en est aimée. Arlequin

a pourtant des soupçons; il craint que l'intérêt ne lui fasse préférer Pantalon, ou le Docteur, ses Amans. Colombine le rassure : Arlequin jouit d'avance de la disgrace des deux Vieillards trompés. Il s'amuse à parodier tour-à-tour ces Galans surannés. Colombine s'apprête aussi à les bien duper. Pantalon & le Docteur, excités par une mutuelle jalousie, & ridiculement accoutrés en Spadassins, entrent en explication, & se font un défi. Chacun des deux Champions tâche d'intimider son Rival. Pantalon vante ses exploits sur terre, lorsque, dans sa jeunesse, il étoit Houzard; & le Docteur chante ses exploits sur mer lorsqu'il étoit Corsaire. Ils se battent à l'épée avec tout le cérémonial de braves Guerriers. Colombine survient, & exige que les vieux Amans jurent de se soumettre à son choix. Elle donne ensuite, mais en secret, à l'un & à l'autre, un Rendez-vous, lorsque la nuit sera venue. Chacun des deux Rivaux se croit le Favori : Pantalon glisse en cachette un présent d'une bourse remplie d'or à Colombine ; & le Docteur lui donne, avec le même mystère, un diamant. Pantalon & le Docteur viennent en tapinois, chacun avec une lanterne sourde, au Rendez-vous ; mais au lieu de Colombine qu'ils cherchent, ils s'interrogent & se querellent. Colombine se moque d'eux; & les Vieillards jaloux & confus, lui pardonnent, pourvu que l'Amant qu'elle choisira, ne soit point Pantalon ou le Docteur. Colombine les met d'accord, en leur déclarant que c'est Arlequin qu'elle aime.

*RENTRÉE DES THÉATRES*, (*la*) *Comédie en un Acte, en Vers, par Brunet, aux Italiens*, 1760.

Le Bon-Sens, & l'Invention, Déesse du Génie, que l'Esprit avoit proscrite du Parnasse François, sont étonnés de s'y revoir. L'état malheureux de l'Empire d'Apollon afflige beaucoup le Bon-Sens. L'Invention le console, & lui dit, que l'Esprit, se trouvant forcé de les rappeller auprès de lui, il y a tout à espérer de leur réunion. L'Esprit paroît; son clinquant éblouit le Bon-Sens lui-même; & l'Esprit est ravi de le voir aussi pris pour dupe. Il avoue naturellement, qu'il est à bout, & qu'il s'est retourné de toutes les façons ; mais il ajoute,

qu'en

qu'en nuisant beaucoup, il n'a pas laissé de rendre quelques services. Ces trois Personnages se réunissent pour faire, chacun à sa façon, la Critique des Piéces du tems. Arrivent divers Acteurs, Poëtes & Musiciens, qui font fuir le Bon-Sens.

*REPAS ALLÉGORIQUE, (le) ou* LA GAUDRIOLE, *Opera-Comique en un Acte, de Panard, à la Foire Saint-Laurent*, 1739.

L'Opera-Comique dit à la Joie, qu'il se prépare à donner le soir un Repas au Public. La Joie l'approuve fort, & sort en assurant l'Opera-Comique, qu'elle joindra à ce Repas un Plat de sa façon. Le Public paroit ; l'Opera-Comique lui demande son sentiment sur les mets que les autres Spectacles lui ont présentés? Le Public repasse en revue les différentes Piéces jouées depuis quelque tems sur les divers Théâtres de Paris, & en fait la Critique. Il demande ensuite à l'Opera-Comique, comment il se tirera lui meme du Repas qu'il lui promet? Ce dernier appelle Gaudriole, sa Cuisiniere, & lui ordonne de présenter le menu. « Je » vous donnerai, dit Gaudriole, un Gascon au Cara» mel, un Petit-Maitre à la bergamote, un Abbé au » bain-marie, un Procureur à la tartare, un Jaloux » en compote, un Financier au gros sel, un Espagnol » à la ciboulette, un Provençal aux oignons, un Fran» çois à la fleur-d'orange, une Agnès aux truffes, une » Prude au vin de Champagne, une Veuve à la braise, » un Peintre à l'esprit-de-vin, un Robin aux concom» bres, un Sergent au feu d'enfer; le tout avec un » peu de Farce, & un Coulis d'Epigrammes. »

RÉPÉTITION. La répétion est une figure fort ordinaire dans le discours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui désirent avec passion qu'on reçoive les choses qu'ils veulent faire concevoir. Elle se fait en deux manieres, ou en répétant les mêmes mots, ou en répétant les mêmes choses en différens termes. Ces Vers de David, où il parle

de l'assurance qu'il a dans les promesses que Dieu lui a faites de le secourir, serviront d'exemple de la premiere espéce de répétition. Pour exemple de la seconde espéce, j'ai choisi ces beaux Vers de Saint Prosper, dans lesquels il exprime en différentes manieres cette seule vérité, que nous ne faisons aucun bien, que par le secours de la grace divine....

Grand Dieu! quoique t'oppose une erreur téméraire;
Si l'homme fait le bien, toi seul tu lui fais faire:
Ton esprit pénétrant dans les replis du cœur,
Pousse la volonté vers son divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes,
Pour accomplir nos vœux, forme encor nos demandes;
Tu conserves tes dons par ton puissant secours;
Tu fais notre mérite, & l'augmentes toujours;
Et dans ce dernier prix, qui tout autre surpasse,
Couronnant nos travaux, tu couronnes ta grace.

RÉPÉTITION; essai que l'on fait en particulier d'une piéce de Musique que l'on veut exécuter en public. Les répétitions sont nécessaires pour s'assurer que les copies sont exactes, pour que les Acteurs puissent prévoir leurs parties, pour qu'ils se concertent & s'accordent bien ensemble, pour qu'ils saisissent l'esprit de l'ouvrage, & rendent fidellement ce qu'ils ont à exprimer. Les répétitions servent au Compositeur, même pour juger de l'effet de sa Piéce, & faire les changemens dont elle peut avoir besoin.

RÉPÉTITION INTERROMPUE, (*la*) *Opera-Comique en un Acte, de MM. Panard & Favart, à la Foire Saint Laurent*, 1735.

Dans un Avant-Prologue, le Répétiteur, chargé, par l'Auteur, du soin de faire exécuter sa Piéce, rassemble les Acteurs & les Actrices qui doivent y jouer. Tout le monde s'écrie contre la distribution des rôles.

Madame Argante ouvre la Scène avec M. Chevrotin, Musicien, & M. Gambillard, Maître de Ballets, qu'elle invite à faire briller leurs talens pour la noce de sa Fille, qu'elle marie le soir même, à Dorante, fils de M. Oronte. Lucile, qui est amoureuse d'un jeune homme qu'elle n'a vu qu'une seule fois, n'osant déclarer sa passion, se contente de témoigner une grande répugnance pour le mariage. Mademoiselle Lombard, (dit en cet endroit le Répétiteur à l'Actrice qui fait l'Amoureuse,) l'air dont vous vous exprimez, ne montre pas assez d'opposition au mariage. Il est bien difficile, répond l'Actrice, de marquer ce que l'on ne sent pas. Le Répétiteur apostrophe aussi Mademoiselle Catin, qui joue le rôle de Lisette, jeune Sœur de Lucile, & la reprend de ce qu'elle ne met pas assez de simplicité dans ce Personnage. Aussi, réplique-t-elle, pourquoi me donne-t-on toujours des rôles de Petite-Fille? Cela ne me convient plus. On continue la répétition. Crispin, Valet de Dorante, arrive : l'Acteur qui est chargé de ce rôle, feint d'hésiter, & s'emporte contre la Souffleuse, qui éleve trop la voix. Enfin Dorante paroît; il est dans le même cas que Lucile, Amant d'une belle Inconnue. Crispin lui représente inutilement, qu'il doit se rendre aux volontés de son Pere. C'est dans cet endroit qu'Oronte doit venir. Le Sieur Desjardins, choisi pour ce rôle, manque d'abord son entrée. Il paroît, au bout de quelque tems, ivre, tout débraillé, le nez barbouillé de tabac, ayant un bas d'une couleur, & l'autre d'une autre, & joue tout de travers. Le Répétiteur, lassé de le reprendre, croit en imposer, en disant que l'Auteur sera fâché. L'Acteur répond, qu'il s'embarrasse fort peu de l'Auteur. Le Sieur Lombard, qui représente ce dernier, s'éleve du milieu des Spectateurs, où il est censé

vouloir garder l'*incognito*, & s'avance sur le Théâtre; pour avoir raison de cette insolence. On l'arrête; Déjardins déchire son rôle, & le jette au visage de l'Auteur. Ils prennent querelle; on les sépare encore; & enfin, après plusieurs lazzis, le prétendu Auteur dit qu'il va achever le rôle d'Oronte, & continue sa Scène avec Madame Argante, qui l'enmene chez le Notaire pour terminer.

Cette Piéce reparut en 1767, avec les changemens que voici. Dorval, jeune Avocat de Province, amoureux d'une Demoiselle, pour éblouir les yeux de la Mere, chez qui tous les travers des jeunes gens réussissent à titre de goût, de bon air, de mode, de ton, se contrefait, & les imite. Son déguisement fait naître une équivoque. Le Pere arrive pour l'éclaircir, & amene le dénouement. Il y a dans l'action de ce petit Drame, trois interruptions qui en produisent le Comique: 1°. une querelle entre l'Acteur qui fait le rôle de Valet, & le Souffleur; 2°. une autre querelle de l'Acteur chargé du rôle de Pere, & qui se trouve ivre, avec celui qui représente l'Auteur; 3°. autre querelle entre l'Amante & l'Amant, au milieu de la plus tendre Scène, & qui devient générale entre tous les Acteurs.

REPRÉSENTATION; c'est l'exécution de la Piéce devant les Spectateurs. La représentation d'une Tragédie est ordinairement bornée à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des Vers qu'on y récite à quinze cens, & veulent que l'attention du Spectateur ne puisse guères se soutenir au-delà. Cependant Corneille a toujours plus de dix-huit cens Vers à ses Tragédies. La longueur de la représentation ne décide de rien, pourvu qu'on sache y occuper le Spectateur, & qu'on ne le laisse pas retomber dans la froideur, le dégoût & l'ennui.

*REPRÉSENTATION à la muette & par écrit*

teaux. Le Théâtre de la Foire a commencé par des Farces, que les Danseurs de Corde mêloient à leurs exercices, ainsi que le pratique encore Nicolet & les autres, qui, avec plus de goût & d'intelligence, viendroient à bout de ressusciter ce genre. On joua ensuite des Fragmens de vieilles Piéces Italiennes, au grand mécontentement des Comédiens François, qui firent défendre aux Forains de donner aucune Comédie par Dialogue ni par Monologue. Ceux-ci eurent recours aux écriteaux, que chaque Acteur présentoit d'abord aux yeux des Spectateurs; mais comme la grosseur, qu'il falloit nécessairement donner aux caractères, les rendoit embarrassans sur la Scène, on prit le parti de les faire descendre du Ceintre. L'Orchestre jouoit l'air, & le Spectateur chantoit lui-même les couplets qui lui étoient présentés. C'est ce qu'on appelle jouer à la muette & par écriteaux.

RESSOURCE, (*la*) *Opera-Comique en un Acte, avec un Divertissement, par Carolet, à la Foire Saint Germain,* 1738.

La Ressource personifiée donne ses Audiences. La Femme d'un Procureur vient la remercier de ce qu'elle lui procure, par le jeu qu'elle tient chez elle, le moyen de soutenir son ménage. Une Danseuse implore ses bontés pour paroître avec succès à l'Opera. Elle est suivie par un Gascon, & celui-ci par un jeune Femme qui a épousé un Vieillard; & le dernier qui paroît, est un Jardinier qui se félicite de ce que son Maître est familier avec sa Femme comme si c'étoit la sienne propre.

RESSOURCE COMIQUE, *(la) ou* LA PIÉCE A DEUX ACTEURS, *Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, avec un Prologue, par M. Anseaume, Musique de M. Meraut, aux Italiens*, 1772.

Un Marquis a promis un Divertissement à une Comtesse, avec qui il se trouve à la Campagne; mais tous les Personnages sur qui il comptoit lui manquant à la fois, un Valet & une Soubrette s'offrent de jouer une Piéce intitulée *l'Armoire*, dans laquelle ils ont eu autrefois chacun un rôle. La difficulté est qu'il y en a six, & qu'il manque quatre Acteurs; mais comme ils savent la Piéce par cœur, ils se proposent de prendre chacun trois rôles, & jouent *la Ressource Comique*, dont une Armoire fait effectivement toute l'intrigue que voici.

Frontin & Lisette introduisent Valere dans la maison de Madame Argante, où ce dernier a une entrevue avec Lucile. Celle-ci le fait cacher dans une Armoire, en voyant entrer l'Avocat Platinet, son Prétendu, qui l'ennuie par ses fadeurs. Après la sortie de ce Rival importun, Madame Argante, se doutant de quelque tour, ouvre l'Armoire, & surprend Valere, qui s'enfuit. Bientôt après, l'Avocat Platinet vient annoncer à Madame Argante, que Valere enleve Lucile, & déclare qu'il y renonce. Valere revient, & appaise Madame Argante, qui lui donne sa Niéce.

RESSOURCE DES THÉATRES, *(la) Prologue en Vaudevilles, par M. Favart, à la Foire Saint-Germain*, 1760.

Crispin, Acteur de l'Opera-Comique, arrive monté sur Pégaze, & vient chercher au Parnasse, des ressources pour son Spectacle. L'Industrie lui offre ses services, non pas pour lui procurer des Nouveautés, mais pour lui apprendre à r'habiller de vieux Sujets: c'est elle qui travaille ainsi pour tous les Théâtres. Les Députés de la Comédie Françoise, de la Comédie Italienne & de l'Opera, ont aussi recours à l'Industrie. Celle ci les présente à la Folie, qui leur donne à chacun ce qui peut convenir à leur Spectacle. Crispin voit, avec douleur, ces trois Théâtres s'approprier des ouvrages que l'Opera-

Comique pourroit revendiquer. La Folie, pour le consoler, s'engage à jouer les premiers rôles à son Spectacle, & à y porter la gaieté qu'il doit avoir. Ce Prologue est terminé par une Contre-danse Bourgeoise, nommée les Portraits à la mode, & par des Couplets sur l'air de cette Contre-danse ; ils ont fait le plaisir le plus vif, & ont été chantés pendant une bonne partie de la Foire. De la bouche des Acteurs, ils ont passé dans celle du Peuple, qui les a répétés & parodiés pendant toute l'année.

RETICENCE. L'aposiopèse ou réticence est une espéce d'ellipse ou d'omission. Elle se fait lorsque, venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entiérement, on coupe tellement son discours, qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure est fort ordinaire dans les menaces. Si je vous, ..... &c. Mais, ..... &c. Cette figure est extrêmement Théâtrale.

RETOUR D'ARLEQUIN, (le) *Comédie en un Acte, en Prose, par Veroneze, aux Italiens*, 1752.

Arlequin, qui revient de la Guerre, rapporte quelqu'argent pour s'établir à Bergame; mais Scapin, qui le rencontre, le lui gagne jusqu'au dernier sol, quoiqu'il l'ait assuré qu'il perd toujours; il lui gagne encore son chapeau, sa perruque, son ceinturon, son épée, son habit, & toutes ses chemises, dont il se dépouille, & qui sont au nombre de six, & toujours en assurant qu'il ne gagne jamais. Arlequin entre en fureur; mais Scapin le console & le dédommage, en lui faisant gagner vingt-cinq louis pour une fourberie qu'il lui fait faire pour Lélio son Maître, au service duquel il le fait entrer.

RETOUR D'ARLEQUIN A LA FOIRE, (le) *Opera-Comique à la muette, en un Acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles, par le Sage, Fuzelier & d'Orneval, à la Foire Saint-Germain*, 1712.

Thalie, Protectrice des Forains, implore, en leur fa-

veur, le secours d'Apollon. Mercure annonce un Arlequin de la vieille roche, qui, malgré le silence qu'il gardera, ne laissera pas d'exciter la curiosité du Public. Un Acteur Romain paroît, & se moque de l'arrivée d'Arlequin. Celui-ci, aidé de Pierrot, se bat avec le Romain & son Confident, & le chasse. Thalie assure les Forains, que quoiqu'ils soient privés de la faculté de parler, ils plairont par leur jeu Italien. On amene Pegaze; Arlequin, avant que de le monter, dit à Thalie, qu'il faut boire le vin de l'étrier; & la Piéce finit par plusieurs rasades qu'il boit à la santé du Parterre. Cette Piéce est une espece de Prologue sur la défense faite aux Forains de chanter sur leur Théâtre.

*RETOUR DE LA CHASSE DU CERF, (le) Parodie en un Acte de la Comédie de* LA CHASSE DU CERF *de le Grand, par M. P ***, à l'Opera-Comique, 1726.*

M. Crotin, Auteur de *la Chasse du Cerf*, se retire dans une taverne avec des pipes & du tabac, des plumes, de l'encre & sa Piéce, pour la réformer au goût du Public, qui vient de la siffler. Il défend qu'on laisse entrer qui que ce soit. Un Savoyard qui a fait le rôle de Chien dans la Piéce, lorsqu'Actéon, changé en Cerf par Diane, vient expirer sur le Théâtre, dit à Crotin, qu'il est entré par la cheminée, ne pouvant entrer par la porte, pour lui demander le paiement de son rôle. Le Maître du Combat du Taureau vient ensuite conter à Crotin de quelle façon il a pénétré jusqu'en ce lieu, par le moyen des animaux qui l'accompagnent. Il propose à Crotin de lui vendre un certain monstre qui n'est ni singe ni homme, & qui a blessé toute l'assemblée dans sa Piéce; que c'est le meilleur de ses animaux, dont il croit qu'il veut se défaire, parce que, dit-il, le Public ne veut plus voir de combat à mort sur la Scène Françoise. Après quelques plaisanteries du même goût, Arlequin en Petit-Maître, & Colombine en Femme de Qualité, viennent trouver Crotin, & disent qu'ils se sont fait jour l'épée à la main dans ce réduit. Arlequin veut que Crotin lui fasse raison de l'injure qu'il a faite au Public, en lui donnant une pareille Farce. Crotin se met en défense; & Colombine les sépare.

**RETOUR DE LA TRAGÉDIE, (le)** *Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Romagnési, aux Italiens*, 1726.

Le Théâtre représente Montmartre ; & la Scène est sur le Théâtre même des Comédiens François. La Troupe qui étoit allée à Fontainebleau, y est personifiée sous le nom de la Tragédie. Elle est fort surprise de trouver sur son Théâtre, une Décoration aussi nouvelle à ses yeux, que celle de Montmartre; elle en demande la raison à Pasquin, qui lui dit, que le pitoyable état où sa sœur la Comédie s'étoit trouvée réduite par le départ de ses principaux Acteurs, l'avoit obligée à donner quelque chose qui pût rappeller le Public chez elle. La Tragédie apprend avec colere les bassesses de sa Sœur; mais elle est bien plus irritée, quand elle la voit approcher sous l'habit d'Arlequin. Sanglans reproches d'un côté, justifications plaisantes de l'autre. Cette Scène est interrompue par l'arrivée du Baron de Trinquemberg, qui est dans une colere épouvantable. Le sujet de ce grand courroux, c'est que M. l'Opera veut faire assigner la Comédie Françoise, pour avoir joué sur son Théâtre une Piéce dévolue de plein droit à son frere l'Opera-Comique : ce qui donne lieu à la Tragédie d'évaporer encore sa bile contre une Sœur, par qui elle prétend avoir été deshonorée pendant son absence. Elle lui dit, qu'outre ce Procès qu'elle lui fait de la part de l'Opera, elle a porté les Comédiens Italiens à faire une Piéce nouvelle, où leur vengeance éclatera. Le Baron prétend la rassurer de ce côté-là, en lui disant que cette Piéce est détestable ; qu'il vient d'en voir le Prologue, qui a été mal reçu ; & la raison qu'il en donne, c'est qu'on n'a fait que rire depuis le commencement jusqu'à la fin. La Tragédie ne prend pas le change comme le Baron; elle ne voit que trop, que ce Prologue, où l'on n'a fait que rire, a réussi ; ce qui lui est confirmé sur le champ par un de ses amis, qui lui prouve, par ses larmes, combien le Public a ri au Prologue en question. La Tragédie le prie d'aller voir si la Piéce aura le même succès.

Arlequin, en Marquis Gascon, peste contre les Co-

médiens Italiens, & les trouve bien plaisans de l'avoir fait rire dans le Prologue, pour l'en faire repentir dès la premiere Scène du premier Acte. Il dit qu'il n'a pu y tenir, ni en voir davantage. Une femme survient, qui a vu toute la Piéce, mais n'y a rien compris : on y a fait un si grand bruit, qu'il lui a été impossible de juger si elle est bonne ou mauvaise. La Tragédie brûle d'impatience d'être mieux instruite du succès d'un ouvrage qui lui tient si fort au cœur. Pasquin vient enfin la tirer d'une incertitude qu'elle ne peut plus soutenir ; & le récit qu'il lui fait du mauvais succès, est parodié partie de la Conjuration de *Cinna*, partie du *Cid*.

*RETOUR DE L'OMBRE DE MOLIERE*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Vers libres, attribuée à M. l'Abbé de* ..... *aux François*, 1739.

On suppose que Molière étoit chargé d'interdire aux Auteurs ennuyeux, l'entrée de l'appartement de Thalie. Finette le remplace dans cet emploi durant son absence. Elle éconduit tous les Auteurs qui se présentent; Momus lui-même ne peut entrer. Il est vrai que c'est Momus amoureux, Momus débitant des fadeurs au lieu de bons mots. Il paroît, d'ailleurs, que le but de cette Comédie est de faire la critique de *l'École du Monde*, & de deux autres Piéces jouées le même jour, qui eurent la même destinée : l'une étoit *le Médecin de l'Esprit* ; l'autre, *Ésope au Parnasse*.

*RETOUR DE L'OPERA-COMIQUE*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, mêlée de Couplets, par M. Favart, à la Foire Saint Laurent*, 1759.

Crispin, équipé moitié à la grecque, moitié à la burlesque, entre en appellant tous les Gagistes faits pour servir le Spectacle. Son zèle pour le Public l'anime avec tant d'ardeur, qu'il veut tout entreprendre pour lui plaire. On lui rend compte de la situation du Spectacle, & des Sujets. Un Poëte nommé Trantran, un Musicien nommé l'Ariette, sont l'espoir de ce Théâtre, quant aux productions, pourvu qu'on vienne à bout de les raccommoder ensemble. Une Dame d'Escarbillas, la perle de Pezenas, se présente pour jouer les rôles

de Caractères, & propose deux de ses Filles; l'une pour les Niaises, l'autre pour le Chant. Après l'épreuve des trois Débutantes, quand les Juges, & le Public même, sont très-contens de leurs débuts, on est surpris agréablement d'avoir été trompé, parce que les trois Débutantes ne sont qu'une seule Actrice.

RETOUR DE MARS, (*le*) *Comédie en un Acte, en Vers libres, avec un Divertissement, par la Noue, aux Italiens*, 1735.

Tout, dans ce petit Drame, est fin, vif, léger & pensé. L'esprit, l'art & le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Piéces épisodiques. Les Personnages sont Mars, Apollon, l'Amour, Mercure, Vénus, la Fidélité & Thémis. L'Auteur a su allier à propos au badinage satyrique, les images les plus vives & les plus nobles. Mars représente nos Guerriers; Thémis, les Gens de Robe; Apollon, les Beaux Esprits; & Plutus, les Financiers. Une allégorie soutenue avec art, & conduite avec jugement, a fourni à M. de la Noue les traits les plus ingénieux & les plus agréables.

RETOUR DES OFFICIERS, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Dancourt, Musique de Gilliers, au Théâtre François*, 1697.

Une Veuve, prévenue contre tout Homme d'Epée; est résolue de ne faire épouser à sa Fille, & même à sa Niéce, qu'un Homme de Robe ou de Finance. Clitandre & Damis, tous deux Militaires, se voient rebutés par cette raison: un Conseiller au Présidial d'Amiens, & un Sous-Fermier, sont prêts à leur être préférés. La Guerre est finie; Clitandre saisit cette occasion d'endosser la robe, plutôt que de perdre & sa Maîtresse & une fortune considérable pour un Cadet de Gascogne. L'échange qu'il fait de sa Compagnie avec le Conseiller d'Amiens, la sottise de ce Conseiller, auparavant Abbé, & devenu Militaire à cinquante ans, donnent lieu à quelques Scenes amusantes. Le stratagême réussit; Damis imite Clitandre; & les deux Rivaux sont congédiés.

**RETOUR DE TENDRESSE**, (*le*) *Comédie en un Acte, en Vers, mêlée d'Ariettes, par M. Anseaume, Musique de M. Méreaux, le premier Octobre* 1774.

Cette Piéce est tirée de *la Réconciliation Villageoise* de Poinsinet. Rose & Colas s'aiment ; mais le succès de leurs amours dépend de la bonne intelligence de Lucas & de Perrette, pere & mere de Rose : ils paroissent consentir à l'amour des Amans ; mais Lucas ayant dit, par malheur, qu'il vouloit disposer de la main de sa Fille, ce mot révolte Perrette : tout est brouillé au point que les Amans désespérés ont recours au Bailly, qui leur promet ses services. Lucas veut quitter sa femme & le Village, vend ses vignes au Bailly ; & l'argent qu'il dépose chez lui, est trouvé par sa femme, qui s'en sert pour engager le Bailly à faire casser son mariage. Lucas, furieux d'avoir été volé, & voulant toujours s'en aller, vend encore sa maison au Bailly, qui se met ainsi en possession de tous leurs biens. Cependant le mari & la femme commencent à se repentir de leur séparation. Ils se réconcilient ; mais ils sont au comble du malheur, apprenant l'un de l'autre la privation de leur fortune. Le Bailly n'a voulu que leur faire connoître les malheurs causés par la mésintelligence. L'homme & la femme se réconcilient de bonne foi, & consentent au mariage.

**RETOUR DE TENDRESSE**, (*le*) *ou* LA FEINTE VÉRITABLE, *Comédie en un Acte, en Prose, par Romagnésy, sous le nom d'un nommé Fuzelier, différent de celui qui s'est rendu célèbre sur tous nos Théâtres, aux Italiens*, 1728.

Dorante est brouillé avec Lucinde, qu'il affecte de ne plus aimer. Il est prêt à se marier avec sa Cousine, qui ne l'aime pas. Celle-ci vient trouver Lucinde, & la prie de se raccommoder avec Dorante. Elle consent à faire le premier pas : l'amour de Dorante redevient plus vif que jamais ; & il retire la parole quil avoit donnée à Oronte, d'épouser sa Fille.

**RETOUR DU GOUT**, (*le*) *Comédie en un Acte, en Vers libres, par Chevrier, aux Italiens*, 1754.

Un Marquis petit-maître, fat & ridicule ; une Femme

ſinguliere, qui hait tout l'univers, un Gaſcon qui raconte ſes anciens exploits : voilà les principaux Perſonnages auxquels le Goût donne audience. Ce Dieu eſt un Philoſophe qui débite des maximes utiles pour ſe bien conduire, & non des principes lumineux pour bien écrire & bien penſer.

**RETOUR IMPRÉVU,** (*le*) *Comédie en un Acte, en Proſe, de Renard, au Théâtre François*, 1700.

Géronte ſemble ne revenir d'Eſpagne, que pour donner, tête baiſſée, dans tous les piéges qu'on veut lui tendre : pour ſauver un ſac de vingt mille francs qu'il ſe voit enlever, il fait grace à ſon Fils de vingt mille écus de dépenſes extravagantes : ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait, dans cette Comédie, des détails qui amuſent.

**RÊVE,** (*le*) *Opera-Comique en un Acte, de Panard, à la Foire Saint-Germain*, 1738.

Le Rêve eſt fondé ſur un ſonge que Julie raconte à ſa Suivante Florette. Chriſante, le mari, qui eſt aux écoutes, prend le récit de ce ſonge pour celui d'une réalité. Il eſt furieux contre ſa femme, chaſſe ſes Domeſtiques. Il faut ajouter, qu'il croit ſa femme amoureuſe d'un certain Clitandre, qui aime Angélique, niéce de ce jaloux. Tout s'éclaircit : le Mari eſt guéri de ſes ſoupçons ; & Clitandre a la parole de Chryſante, d'épouſer Angélique.

**RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,** (*le*) *Comédie en trois Actes, en Vers, avec un Prologue, par Philippe Poiſſon, aux François*, 1735.

Ce Philoſophe Crétois, qui dormit, dit-on, quarante années de ſuite, croyant n'avoir dormi qu'un jour, fournit le ſujet de cette Comédie dans le genre Pathétique, genre devenu ſi fort à la mode. L'étonnement d'Epiménide, les changemens arrivés dans ſa Patrie, ſa fille, qu'il croit très-jeune, & qu'il trouve mere de Cloé, en âge elle-même d'être mariée ; le fils de ſon Affranchi, devenu maître de tous ſes biens, & qui aſpire à être ſon

gendre ; les difficultés qu'il éprouve à se faire reconnoître pour ce qu'il est : tels sont les ressorts que l'Auteur met en jeu pour former cette intrigue ; il a même eu soin de faire pressentir, par un Oracle, le retour d'Epiménide dans sa Patrie. Cependant il ne paroît pas avoir tiré de ce sujet tout ce qu'on pouvoit en attendre.

*RÉVEIL DE THALIE, (le) Comédie en un Acte, en Vers libres, avec un Prologue, attribuée à M. l'Abbé de . . . ., aux Italiens,* 1750.

*Le Réveil de Thalie* est une Comédie à Scènes détachées. Ce sont les détails qui font valoir ces sortes de productions ; & celle-ci en offre de très-brillans. On suppose que la Muse Comique s'est endormie dans les bras de Melpomene. Différens Personnages s'intéressent à entretenir ou à interrompre son sommeil. Du nombre des premiers est un Poëte Tragi-Comique ; il se flatte même d'avoir eu, lui seul, la gloire d'assoupir Thalie.

*REVENANT, (le) Opera-Comique en un Acte, par MM. l'Affichard & Valois d'Orville, à la Foire Saint Laurent,* 1737.

Certaine Marquise ayant appris que son mari a été tué à la Bataille de Parme, s'est retirée dans son Château pour éviter les poursuites des importuns. Il y a trois ans qu'elle est dans cette retraite, & il n'y a que huit jours qu'Eraste, cousin du Marquis, & Amant de la Marquise, s'est avisé de contrefaire le Revenant pour l'obliger à lui donner sa main. Par une promesse de deux mille écus, il a gagné Marton, Suivante de la Marquise. Marton a engagé M. Grapillard, son Amoureux, à la seconder ; de sorte que le bruit de ce Revenant a rempli le Village d'épouvante. La Marquise, ne sachant trop que penser, veut employer un Devin, qui se fait fort de conjurer l'esprit, & de le chasser. Ce Devin paroît : c'est le Marquis lui-même, qui n'est point mort, & veut, sous ce travestissement, s'informer secretetment de la conduite de sa femme. Grapillard, à qui il se fait connoître d'abord, l'instruit du stratagême d'Eraste. Cette découverte le met en état d'intimider Marton, & de passer auprès de cette Sou-

brette pour un habile Sorcier. Elle avoue, en tremblant, toute la fourberie. Le Marquis continuant son Personnage, donne de nouvelles preuves de son savoir. Témoin des carresses du petit Comte son fils, & de Julie sa niéce, il devine que ces deux enfans sont amoureux l'un de l'autre. La passion de Lucas, Jardinier du Château, pour Marton, lui est également connue; mais ce qu'il ignore, ce sont les sentimens de la Marquise. Enfin, lorsqu'il est tems que la Piéce finisse, le mur s'ouvre; Eraste, sous les habits du Marquis prétendu défunt, & feignant d'être son ombre, vient, en son nom, déclarer son intention à la Marquise. Le Marquis se découvre; & son épouse exprime toute sa joie par une Fête.

**RÉUNION DES AMOURS**, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, de Marivaux, aux François*, 1731.

L'Amour ancien & l'Amour moderne se disputent la prééminence. Le premier est raisonnable, mais enjoué. Il dit à son Camarade, après leur réconciliation: « Embrassons-nous; je vous apprendrai à n'être plus si sot; & vous m'apprendrez à être plus sage ».

**RÉUNION FORCÉE**, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Avisse, aux Italiens*, 1730.

Une Comtesse, sur le retour, ayant épousé un jeune Cavalier, qui n'a pas pour elle tous les égards qu'elle en avoit espérés, veut s'en venger par un divorce que M. du Dossier, son Procureur, lui a trop légerement promis, & est obligée de rester avec l'étourdi auquel elle s'est liée, & de boire toute entiere la sottise qu'elle a faite.

Cette Comédie fut composée au sujet du Procès que la Demoiselle Duclos avoit intenté contre Duchemin, son mari, pour annuller leur mariage. Elle perdit son Procès; & Avisse, qui est l'Auteur de cette Piéce, ne gagna pas le sien avec le Public, qui la condamna à l'oubli.

**REVUE DES THÉATRES**, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, par Dominique & Romagnési, au Théâtre Italien*, 1728.

Momus, Substitut d'Apollon, siége à Montmartre

pour y passer en revue les Piéces publiées pendant le cours de l'année. Elles viennent, personifiées, les unes après les autres, se disent leur vérité quand elles se rencontrent, ou sont jugées par Momus.

REVUE DES THÉATRES, *Piéce Episodique en un Acte, en Vers, avec un Divertissement, par Chevrier, aux Italiens*, 1754.

La Critique ouvre la Scène, & porte son Jugement sur les différens Spectacles. Elle reçoit les visites de la Mode, de la Comédie moderne, d'un Acteur Tragique, de l'Opera, de la Comédie Italienne, d'une Danseuse & d'une Chanteuse d'Italie. La Critique dit à tous ces Personnages, des choses dures. Les Ballets, le ton langoureux ou sophistique de la Comédie Françoise, & le jeu forcé de quelques-uns de ses Acteurs; les Bouffons de l'Opera, les minauderies des Danseuses, les lazzis trop répétés chez les Italiens, le vuide de leur Piéce, & leur peu de talent pour jouer le François; voilà, en général, ce que la Critique, un peu trop sévere, reproche à nos Spectacles, aux Auteurs & aux Acteurs.

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE, *Tragédie de Crébillon*, 1711.

La nouveauté des situations & des caractères, la force des pensées & de l'expression, placeront, dans tous les tems, cette Tragédie au rang des chefs-d'œuvres Dramatiques. Elle parut au Théâtre avec un éclat qui ne s'est point démenti, & qui semble s'accroître. Le sujet en est terrible, & traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve une reconnoissance, ressource aujourd'hui fort usée, mais qui ne l'étoit pas tant alors. D'ailleurs, la reconnoissance de Rhadamiste & de Zénobie est d'une espèce unique; elle est, de plus, amenée avec art, & traitée avec chaleur. L'amour d'Arsame est beaucoup plus froid, & moins tragique. Si on en excepte l'aveu qui échappe à Zénobie dans le quatrieme Acte, cet amour ne produit aucun effet remarquable. J'ose croire que si Zénobie eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée, ce même amour eût pu faire naître de grandes beautés dans le cours de la Piéce.

Elles

celles qui existent; mais
inférieures. On a trouvé
lie un peu obscure, quoique
Peut-être aussi le caractère de
u de la nature; il est du moins
Amant poignarder ce qu'il aime,
il craint d'en être privé. Mais on
rit de bornes aux fureurs de l'a-
nt donc s'étendre aussi loin qu'un Au-
ans un Roman ou dans une Tragédie.
non plus envisager un Personnage tra-
un homme ordinaire; c'est une figure
ts doivent être grossis, pour être vus de

NÆ; c'est le nom que les Latins ont
à une espéce de Comédie du genre lar-
ant, qui s'appelloit encore *Hilarotragedia*, *Latina Comœdia*, ou *Comœdia Italica*. L'inventeur de ces Piéces fut un bouffon de Tarente, nommé Rhintone. On ne sait aucun détail intéressant sur ces sortes de Drames.

*RICHE MÉCONTENT*, (*le*) *ou* LE NOBLE IMAGINAIRE, *Comédie en cinq Actes, en Vers; par Chapuseau*, 1662.

Raymond, riche Partisan, voulant acquérir du lustre par quelque alliance, recherche Aminte, fille de Géronte, Gentilhomme de très-ancienne extraction, mais peu favorisé de la fortune. Ce vieillard consent d'autant plus aisément à ce mariage, que le Financier lui offre en même tems Polixene, sa niéce, avec une dot considérable. La plus grande difficulté est du côté d'Aminte, qui aime Lysandre, jeune homme aussi noble, & en même tems aussi peu opulent que Géronte. Clitophon, Valet de Lysandre, sachant qu'il ne manque à son Maître qu'une centaine de mille écus pour obtenir la préférence, entreprend d'arracher cette somme de son Rival, & de ruiner ses projets. Il va le trouver,

ſous prétexte de vouloir faire ſa Généalogie, & lui en préſente une, dans laquelle il le fait deſcendre, en droite ligne, des anciens Comtes de Toulouſe. Clitophon joint à cette Généalogie un conſentement de l'oncle de Lyſandre, qui permet à Raymond de porter ſes armes, & de ſe dire ſon couſin. Ce Partiſan, ne croyant pas que cent mille écus ſoient trop, pour payer des titres ſi magnifiques, les achete, comptant s'en parer auprès de ſa rigoureuſe Maitreſſe; mais, lorſque l'affaire eſt conclue, il apprend qu'elle ſe marie avec Lyſandre; & que l'argent, qu'il vient de donner, ſert à faire cet établiſſement.

RIDICULE. Le ridicule dans le Poëme Comique eſt, ſelon Ariſtote, tout défaut qui cauſe difformité ſans douleur, & qui ne menace perſonne de deſtruction, pas même celui en qui ſe trouve le défaut; car s'il menaçoit de deſtruction, il ne pourroit faire rire ceux qui ont le cœur bien fait. Un retour ſecret ſur eux-mêmes, leur feroit trouver plus de charmes dans la compaſſion. Le ridicule eſt eſſentiellement l'objet de la Comédie. Un Philoſophe diſſerte contre le vice; un Satyrique le reprend aigrement; un Orateur le combat avec feu; la Comédie l'attaque par des railleries; & il réuſſit quelquefois mieux, qu'on ne feroit avec les plus forts argumens. La difformité qui conſtitue le ridicule, ſera donc une contradiction des penſées de quelque homme, de ſes ſentimens, de ſes mœurs, de ſon air, de ſa façon de faire, avec la nature, avec les Loix reçues, avec les uſages, avec ce que ſemble exiger la ſituation préſente de celui en qui eſt la difformité. Un homme eſt dans la plus baſſe fortune; il ne parle que des Rois & des Tétrarques: il eſt de Paris; à Paris, il s'habille à la Chinoiſe: il

à cinquante ans ; & il s'amuse sérieusement à atteler des rats de papier à un petit charriot de carte ; il est accablé de dettes, ruiné, & veut apprendre aux autres à se conduire & à s'enrichir : voilà des difformités ridicules, qui sont, comme on le voit, autant de contradictions avec une certaine idée d'ordre ou de décence établie. Il faut observer que tout ridicule n'est pas risible. Il y a un ridicule qui nous ennuie, qui est maussade ; c'est le ridicule grossier : il y en a un qui nous cause du dépit, parce qu'il tient à un défaut qui prend sur notre amour propre : tel est le sot orgueil. Celui qui se montre sur la Scène Comique est toujours agréable, délicat, & ne nous cause aucune inquiétude secrette. Le Comique, ce que les Latins appellent (*vis Comica*) est donc le ridicule vrai ; mais chargé plus ou moins, selon que le Comique est plus ou moins délicat. Il y a un point exquis en-deçà duquel on ne rit point, & au-delà duquel on ne rit plus, au moins les honnêtes gens. Plus on a le goût fin & exercé sur les bons modèles, plus on le sent ; mais c'est de ces choses qu'on ne peut que sentir. Or, la vérité paroît poussée au-delà des limites, 1o. quand les traits sont multipliés & présentés les uns à côté des autres. Il y a des ridicules dans la Société ; mais ils sont moins frappans, parce qu'ils sont moins fréquens. Un avare, par exemple, ne fait ses preuves d'avarice, que de loin en loin : les traits qui prouvent sont noyés, perdus dans une infinité d'autres traits qui portent un autre caractère : ce qui leur ôte presque toute leur force. Sur le Théâtre un avare ne

dit pas un mot, ne fait pas un geste, qui ne représente l'avarice; ce qui fait un spectacle singulier, quoique vrai, & d'un ridicule qui, nécessairement, fait rire. 2°. Elle est au-delà des limites, quand elle passe la vraisemblance ordinaire. Un avare voit deux chandelles allumées, il en souffle une; cela est juste: on la rallume encore; il la met dans sa poche: c'est aller loin; mais cela n'est peut-être pas au-delà des bornes du Comique. Dom Quichotte est ridicule par ses idées de Chevalerie; Sancho ne l'est pas moins pour ses idées de fortune. Mais il semble que l'Auteur se moque de tous deux, & qu'il leur souffle des choses outrées & bisarres, pour les rendre ridicules aux autres, & pour se divertir lui-même.

La troisieme maniere de faire sortir le Comique, est de faire contraster le décent avec le ridicule. On voit sur la même Scène un homme sensé, & un joueur de trictrac, qui vient lui tenir des propos impertinens: l'un tranche l'autre & le releve. La femme ménagere figure à côté de la savante; l'homme poli & humain, à côté du Misantrope; & un jeune homme prodigue, à côté d'un pere avare. La Comédie est le choc des travers des ridicules entr'eux, ou avec la droite raison & la décence. Le ridicule se trouve par-tout: il n'y-a pas une de nos actions, de nos pensées, pas un de nos gestes, de nos mouvemens, qui n'en soient susceptibles. On peut les conserver tout entiers, & les faire grimacer par la plus légere addition. D'où il est aisé de conclure, que quiconque est vraiment né pour être Poëte Comique, a un fond inépuisable de ridicules à mettre sur la Scè-

ne, dans tous les caractères de gens qui composent la Société.

*RIDICULE SUPPOSÉE*, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Fagan, aux Italiens*, 1743.

Une femme raisonnable affecte ici des travers qu'elle n'a pas. Son but est de guérir un jeune homme de la passion qu'il a conçue pour elle, & qu'elle-même partage en secret. Une telle résolution est bien peu vraisemblable, & manque son effet sur le Public, comme sur l'Amant. Le rôle de Cléon, Petit-Maître compassé, est lui-même trop froid, pour réchauffer la Piéce, qui, toutefois, en auroit besoin. Il est vrai qu'elle vaut mieux par le style, que par le fond.

*RIEN, Opera-Comique en un Acte, avec un Divertissement, par Panard & Pontau, à la Foire Saint-Germain*, 1737.

Astorgan, Magicien, a enlevé Isménie, jeune Bergere, Amante du Berger Coridon, & la tient renfermée dans son Château, pour la soumettre à ses volontés. Isménie, avant d'obéir, prie le Magicien de la laisser seule un moment, pour réfléchir sur le parti qu'on lui propose. Astorgan y consent, & se retire. La Bergere n'a pas le loisir de rêver; Coridon paroît à ses yeux, sans qu'on sache par quel moyen il est arrivé. Ces deux Amans, charmés de se revoir, se jurent une fidélité à toute épreuve. Astorgan, surprenant Coridon aux pieds d'Isménie, enleve cette derniere: le Berger au désespoir, veut s'élancer au fond d'un précipice; mais il est arrêté par la Fée Bienfaisante, qui lui enseigne les moyens de recouvrer sa Bergere, & de détruire en même tems les charmes d'Astorgan. Pour cet effet, il faut se défendre des attraits séducteurs de l'inconstance. « Ce » n'est pas tout, ajoute la Fée; à l'approche de la de» meure du Magicien, tu verras un Géant horrible, » qui te proposera une fatale énigme. Si tu la devines, » tes souhaits seront remplis; si, au contraire, tu man» ques à l'expliquer, tu tomberas dans les fers du

» Géant ». L'amour de Coridon lui fait mépriſer le danger ; & il cherche avec joie la fin de cette aventure. Il pourſuit ſon chemin vers le Palais d'Aſtorgan. Le Géant paroît, & lui préſente l'énigme que voici :

Sans traits, ſans valeur, ſans figure,
Chacun me nomme ſans me voir ;
Et depuis le moment qu'exiſte la nature,
Jamais l'œil le plus vif n'a pu m'appercevoir.
A la Ville, ainſi qu'au Village,
Un mortel avec moi n'eſt jamais bien reçu ;
Et cependant j'ai l'avantage,
D'accompagner ſouvent l'honneur & la vertu.
Un dernier trait ſuffit pour me faire comprendre.
A ce ſeul trait, Lecteur, attache toi :
De tout ce qu'ici-bas, chacun dans ſon emploi,
Les hommes oſent entreprendre,
Plus de la moitié viſe, & n'aboutit qu'à moi.

Coridon croit que le mot de cette énigme eſt l'*Intérêt*. Vous n'y êtes pas, lui dit-on. C'eſt donc l'*Amour*., ajoute-t-il ? Non plus. C'eſt la *Gloire ;* encore moins. On lui dit de chercher encore. On lui demande ce qu'il a trouvé ? Il répond : *Rien*. A ce mot, le tonnerre ſe fait entendre ; le Géant s'abîme ; le Déſert ſe change en un Palais enchanté ; & les Amans délivrés, viennent remercier leur Libérateur.

*RIEN*, (*le*) *Parodie des Parodies de Titon & l'Aurore*, *par Vadé*, *à la Foire Saint-Germain*, 1753.

Raton & Totinet ſe reprochant mutuellement leurs défauts, le premier trouve trop de folie dans ſon Rival. Celui ci accuſe Raton de trop de langueur. On dit à Totinet, qu'il eſt l'enfant de pluſieurs peres ; on dit à Raton, que ſon pere auroit pu faire un plus bel enfant. Ils ſe reprennent l'un l'autre ſur quelques équivoques précédentes. On reproche à l'un, ſes ſoufflets ; à l'autre,

ſa lune & ſes étoiles. Cette Scène eſt ſuivie de celle de Roſette & de Tricolor, qui ſe critiquent encore plus ſévérement que les précédens. Ils prennent tous Momus pour Juge; & voici ſon Arrêt. Il dit, en parlant de Totinet, l'un fait ennuyer gaiement; & parlant de Raton, l'autre amuſe froid ment.

RIME. Malgré toutes nos réflexions & toutes nos plaintes contre la rime, nous ne pourrons jamais en ſecouer le joug; elle eſt eſſentielle à la Poéſie Françoiſe. Notre langue ne comporte point d'inverſions: nos vers ne ſouffrent point d'enjambement: nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible, par leurs meſures longues ou brèves: nos céſures & un certain nombre de pieds, ne ſuffiroient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification. La rime eſt donc néceſſaire aux vers François; de plus, tant de grands Maîtres, qui ont fait des vers rimés, tels que les Corneilles, les Racines, les Deſpréaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres; &, je le répete encore, quiconque voudroit ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand Corneille, ſeroit regardé, avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle; mais comme un homme très-foible, qui ne peut ſe ſoutenir dans l'ancienne carriere. On a tenté de nous donner des Tragédies en proſe; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réuſſir: qui a le plus, ne ſauroit ſe contenter du moins. On ſera toujours mal reçu à dire au Public, je viens diminuer votre plaiſir. Si, au milieu des Tableaux de Rubens ou de Paul Véronèſe, quelqu'un venoit placer ſes deſſeins au

craïon, n'auroit-il pas tort de s'égaler à ces Peintres ? On est accoutumé dans les Fêtes, à des danses & à des chants ; seroit-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcheroit & qu'on parleroit bien, & que cela seroit plus aisé & plus naturel ? Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les Théâtres Tragiques, & des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens Ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées ; qu'elle ne soit ni triviale, ni trop recherchée : nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes ; & cependant, qu'il paroisse toujours libre ; & nous ne reconnoissons pour Poëtes, que ceux qui ont rempli toutes ces conditions. Cependant tous les Peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres & à Madrid. Il y a dans Montagne une Chanson en rimes Américaines, traduite en François. On trouve, dans un des Spectateurs de M. Addisson, une traduction d'une Ode Laponne rimée, qui est pleine de sentiment.

RIRE THEATRAL. Les Philosophes qui ont traité du rire, en ont cherché la cause : les uns dans la joie, les autres dans la folie, d'autres enfin dans l'or-

gueil. Ce dernier ſentiment paroît le plus vraiſemblable. En effet, les fous ne rient pas toujours; & lorſqu'ils ceſſent de rire, ils n'en ſont pas plus raiſonnables : on en voit même dont la folie eſt mélancolique. La ſource du rire ne ſe trouve pas non plus dans la joie; le plus grand des rieurs, le fameux Démocrite, dont le génie profond embraſſoit toutes les ſciences; qui ſe retiroit dans les tombeaux d'Abdere, où pour mieux méditer, il ſe creva, dit-on, les yeux, ne peut être ſoupçonné de cette humeur légere, de cette joie inconſéquente & folle, à laquelle on attribue le rire. Il faut l'avouer, le rire perpétuel de ce Philoſophe, n'avoit d'autre cauſe que ſon orgueil exceſſif. Démocrite ne voyoit dans la vie qu'une farce mépriſable & riſible. Quoi qu'il en ſoit, nous n'entrerons pas dans une plus longue diſcuſſion ſur la cauſe phyſique du rire; & nous nous contenterons de parler du rire Théâtral.

On joue avec ſuccès, à Londres, une Piéce intitulée le Deuil. La Scène de cette Comédie, qui provoque le plus à rire, eſt préciſément celle où il eſt le plus queſtion de cris, de pleurs, de mort & de catafalque. Le Juré-Crieur paſſe en revue ſa troupe de pleureurs à gages, & leur fait répéter leurs grimaces & leurs contorſions, louant les uns, grondant les autres, &c.

En général, un Acteur chargé des rôles où le Perſonnage doit faire rire à ſes dépens, ne parviendra guères à ſon but, que par une ſorte de dégradation de ſon être, & qu'en ſe compoſant un maſque, un ton, un maintien, qui paroiſſe

appeller ſur lui la riſée du Spectateur. C'étoit le principal talent d'Armand, du fameux Poiſſon, & ſur-tout de notre Preville.

Pourquoi la plûpart des Auteurs actuels font-ils moins rire que Moliere & Regnard ? C'eſt que leurs Perſonnages, même les plus plaiſants, conſervent une teinture de dignité. C'étoit le défaut de Ménandre & de Térence.

Un trop grand intérêt nuit viſiblement dans la Comédie à l'action du rire ; il eſt difficile d'allier ces deux mobiles incohérans.

La ſurpriſe eſt de tous les reſſorts le plus propre à déterminer le mouvement du rire : l'art d'exciter dans l'ame cette commotion ſubite, demande *une étude particuliere, qui conſiſte dans l'uſage de quelques moyens oratoires, déſignés ſous le nom de tropes ou figures.* On ne croit pas inutile de rapporter quelques exemples de ces manieres d'exciter le rire par le concours de la ſurpriſe.

Par improviſte, comme le Valet Carie, dans le Plutus d'Ariſtophane.

CHRÉMYLE.

Et cette tour que d'ici l'on peut voir ;
Qu'à nos frais Timothée a, dit-on, fait conſtruire ?

CARIE.

Que ſur toi puiſſe-t-elle chéoir.

Par contradiction dans les termes, comme Soſie dans Amphitrion.

Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arrivé.

Par contradiction ſous-entendue, comme dans l'Epreuve réciproque, lorſque le faux Financier dit à la fauſſe Comteſſe :

Oui, cette femme-là me coûte ſoixante mille écus,... ou rien.

Par ſurabondance, comme dans la même Piéce, où M. Patin dit encore :

Je l'euſſe épouſé, je penſe, ſans un vieux mari.... qu'elle avoit encore de reſte.

Par contre-ſens, comme lorſque l'Avare, pour dire :

Il faut manger pour vivre, & non vivre pour manger, ſe trompe, & dit : Il faut vivre pour manger, &c.

Par effronterie, comme dans Criſpin, rival de ſon Maître :

Pardonnez-nous cette fripponnerie, à cauſe de l'habitude.

Par diſparate, comme dans ce vers de Regnard :

On ne peut s'empêcher d'en pleurer... & d'en rire.

Par exagération, comme dans ce paſſage d'Ariſtophane, où Plutus répond à Chrémyle, qui lui demande comment il traiteroit les bons, ſi le deſtin venoit à lui rendre la vue ?

Ah ! pour eux vous me verriez tout faire.
A les bien careſſer je mettrois tous mes ſoins,
Car je n'en ai pas vu depuis mille ans au moins.

Par l'aſſemblage incohérent de deux expreſſions, comme les aunes de moutons de M. Guillaume, dans la Comédie de l'Avocat Patelin.

Par contre-attente, comme dans le Fragment de Nœrius. Un vieux avare prend pitié d'un jeune homme qu'il voit mener en priſon pour dettes : il veut le racheter ; mais la ſomme qu'on lui demande le décourage à tel point, qu'il ſe croit obligé de ſpécifier ſon refus deux fois & de deux manieres inattendues.

CHÉMIS.

J'ai pitié de ce jeune homme ; pour combien eſt-il condamné ? Parlez, que vous faut-il ? .... Mille écus .... Je ne vous dis plus rien ; vous pouvez l'emmener.

Il faut néceſſairement des dupes ſur le Théâtre pour faire rire ; & ces Perſonnages, très-ſouvent dupes d'eux-mêmes par leur méfiance, & dupes des autres par leur crédulité, ſont très-propres à remplir l'objet de la Comédie. En effet, ſi l'on examine bien la vraie ſource du rire Théâtral, on verra qu'il naît du plaiſir d'intérêt & de la malignité. Ainſi, dans la quatorzieme Scène du ſecond Acte de l'Ecole des Maris, Iſabelle feignant d'embraſſer ſon Tuteur, qu'elle déteſte, profite de cette ſituation pour donner ſa main à baiſer à Valere, ſon Amant ; & elle lui jure une fidélité inviolable, par les expreſſions amoureuſes qu'elle ſemble adreſſer à ſon jaloux, & que celui-ci prend en effet pour lui : l'Amant qui intéreſſe eſt parvenu à ce qu'il faiſoit déſirer pour lui ; de plus, il a trompé un ſurveillant importun : alors le plaiſir ſourit, & la malignité éclate.

Le rire, pour être vif, doit être une saillie de l'ame, & naître de la surprise. Les déguisemens peuvent aussi prêter à la bonne plaisanterie. Telles sont, dans la Comédie du Légataire universel, les métamorphoses de Crispin. La Scène de Cléanthis & de Strabon, dans le Démocrite de Regnard, &c.

Une bonne source du rire Théâtral, est lorsque le geste ou le discours d'un Personnage est contraire à l'idée qu'il a donnée de lui. Par exemple, dans le Cocu Imaginaire, Sganarelle, après s'être livré à la crainte qu'il a de Lélio, forme le projet courageux de l'aller attaquer. De même, on ne peut s'empêcher de rire, de voir Arlequin démentant, par le tremblement involontaire de tous ses membres, la hardiesse & la résolution qu'il fait paroître dans ses paroles & ses gestes.

Le rire s'excite encore par les méprises, par les fausses confidences, par les doubles ententes, les étourderies, les supercheries, &c; enfin il y a mille manieres; il faut un génie né plaisant & comique pour les saisir.

On remarquera ici qu'il y a de la différence entre la plaisanterie de Théâtre, & la plaisanterie de Société. Celle-ci seroit trop foible sur la Scène, & n'y feroit aucun effet. L'autre seroit trop rude dans le monde, & elle offenseroit. Le cynisme, si odieux, si incommode dans la Société, est excellent sur la Scène.

*RIVAL DANGEREUX, (le) Opera-Comique en un Acte, avec un Divertissement, par le Sage, à la Foire Saint-Laurent,* 1734.

Cette piéce a été composée sur un particulier qui se

faisoit appeller le Marquis Damis, & passoit pour sçavoir faire la pierre Philosophale. Ses Mémoires paroissoient alors tout nouvellement imprimés; & le Sage a saisi bien vîte le Vaudeville du tems.

Un inconnu, tel à peu-près qu'on vient de le désigner, s'est introduit chez M. Cornet, Procureur, à titre de Pensionnaire : il est amoureux de Julie, fille de la Maison; & comme l'argent ne lui coute rien, il le répand avec prodigalité. Le pere & la mere de sa Maîtresse, séduits par ses riches présens, ont déja résolu de congédier Valere, à qui Julie est promise; mais avant de rien conclure, ils veulent sçavoir le nom & l'état de l'inconnu. Marton, suivante de Julie, entiérement gagnée par l'éclat de ce nouvel Amant, se charge de ce soin. Elle s'est apperçue que Dubois, Valet de l'inconnu, la courtise; elle l'interroge & le presse au point, que ce Valet, après avoir exigé le secret, lui avoue que son Maître est un célébre Chymiste, qui posséde le secret de faire de l'or; & pour preuve de ce qu'il dit, il montre un lingot que l'inconnu a composé le matin même avec un chandelier de cuivre. Marton satisfaite, sans faire une plus ample information, promet sa main à Dubois, & se fait forte de celle de Julie pour l'inconnu. Elle n'a pas tort. Monsieur & Madame Cornet ajoutant foi aussi légérement au récit de Marton, que cette derniere aux discours de Dubois, décident le mariage de leur fille avec l'inconnu, qu'ils regardent comme un parti d'une richesse inépuisable : conséquemment, Marton signifie à Merlin, Valet de Valere, son congé & celui de son Maître. Il n'est plus question que d'obliger Julie à souscrire aux volontés de son pere & de sa mere. Malgré son amour pour Valere, cette fille n'ose refuser une bague & un écrin de pierreries, dont l'inconnu lui fait don. Il ajoute qu'il veut lui acheter un équipage magnifique & un superbe Hôtel, qu'il fera meubler richement, & sort en laissant une bourse entre les mains de l'obligeante Marton. Julie, restée seule avec sa suivante, semble avoir renoncé à Valere; elle va même jusqu'à sentir une certaine inclination pour l'inconnu. Valere & Merlin se présentent; & dans le moment on voit entrer un Exempt & des Archers. L'Exempt met la main sur le Collet de Valere, &

l'arrête de la part du Roi : » je cherche, dit-il, un inconnu, Pensionnaire chez M. Cornet, & je ne doute » pas que ce ne soit vous » : Valere se nomme, & fait connoître qu'il n'est pas celui qu'on veut arrêter. L'Exempt & les Archers courrent chercher leur proie. Julie & Marton, par un mouvement de reconnoissance, craignent pour l'inconnu & son Valet. Ce dernier vient fort effrayé ; Marton le fait passer par une fausse porte, & lui conseille d'aller au plutôt trouver son Maître & de se sauver avec lui. Valere & Merlin délivrés de leurs dangéreux Rivaux, pourroient alors triompher ; mais ils sont trop humains pour vouloir se prévaloir de cette circonstance ; il leur suffit de ne plus trouver d'obstacles à leur mariage.

*RIVAL DE LUI-MÊME, (le) Comédie en un Acte, en Vers libres, par la Chaussée, au Théâtre François,* 1746.

On peut se rappeller d'avoir lu, dans les Lettres-Turques, l'aventure de ce jeune homme, qui s'étant fait aimer sous un nom emprunté, tua celui à qui ce nom appartenoit, & disparut. Sa Maîtresse, toujours trompée par ce faux nom, pleura comme mort, cet Amant fugitif. Il se remontra à ses yeux au bout de quelques années. Elle fut frappée de la ressemblance ; mais il avoit repris son nom véritable ; & ce nom démentoit le rapport de ses traits avec ceux du prétendu mort. Un seul mot d'éclaircissement pouvoit r'allumer des feux mal éteints, ou, pour mieux dire, qui n'avoient presque rien perdu de leur vivacité. Loin d'y avoir recours, il forma le projet de se succéder à lui même dans le cœur de sa Maîtresse ; d'effacer les traces que son image y avoit laissée ; de se faire aimer d'elle une seconde fois, & sous son nom propre. Il ne put y réussir ; & lorsqu'il voulut lui apprendre que c'étoit à lui qu'elle restoit fidelle, cette fidélité même disparut. On le punit du silence bisarre & cruel qu'il avoit gardé. C'est précisément ce récit, qui a fourni à la Chaussée sa petite Comédie, intitulée, le *Rival de Lui-même* ; à cette différence près, qu'Emilie épouse le Rival que Dosville croyoit avoir tué, & dont il avoit long-tems emprunté le nom. Ce fonds est de lui-même assez heureux, & n'a point été gâté par le nouvel

Auteur. La rencontre des deux Rivaux peint le caractère du François vif & prompt, mais peu capable de haine & de rancune.

*RIVAL FAVORABLE*, (*le*) *Comédie en trois Actes, en Vers, par Boissy, aux Italiens*, 1739.

C'est ici une des meilleures piéces de Boissy ; on y trouve des situations neuves, & une intrigue heureusement conduite, ce qu'on ne peut pas dire de toutes les autres piéces que l'Auteur a fait jouer sur nos Théâtres.

*RIVAL SUPPOSÉ*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, de M. de Saint-Foix, aux François*, 1749.

Le Rival supposé est un Roi qui veut être aimé pour lui-même. Ce Prince, sous le nom de Dom Frédéric, son favori, se fait aimer de Dona Léonor, fille de Don Félix, vieux Courtisan désabusé de la Cour, & retiré dans un de ses Châteaux. Le Roi veut mettre Léonor à une épreuve délicate : il l'instruit de la passion que son portrait a inspiré au Roi d'Arragon. Ce n'est pas tout ; il se présente sous son véritable titre, suivi d'une troupe de Masques & masqué lui-même. Il peint à Léonor son amour dans les termes les plus expressifs, & a le bonheur de n'être point écouté. Le Monarque est sacrifié au Courtisan. Il apprend de plus, que Don Félix est dans les mêmes sentimens que sa fille. Alors il n'hésite plus à se faire connoître, & à couronner celle qui l'a préféré à un Trône. Cette Comédie me paroît intéressante, bien dialoguée, bien conduite ; les caractères en sont soutenus : ceux de Don Félix & du Roi sont même aussi neufs, qu'il soit possible aujourd'hui d'en placer sur la Scène.

*RIVALE CONFIDENTE*, (*la*) *Comédie en trois Actes, en Prose, par Mademoiselle de Saint-Phalier, aux Italiens*, 1752.

Il s'agit d'un Portrait que Julie envoye à son Amant Valere. Arlequin chargé de la commission, se laisse voler. Le Portrait est remis à Orphise, confidente de Julie & sa Rivale. Orphise veut brouiller ensemble les deux Amans

Amans, à la faveur du Portrait, qu'elle feint avoir été envoyé par Julie, à un autre que Valere. L'artifice est reconnu : Orphise sacrifie sa passion au bonheur de Julie & de Valere, dont le mariage termine la Piéce.

*RIVALE D'ELLE-MEME, (la) ou l'*AMANT DE SA FEMME*, Comédie en un Acte, en Prose, de Boissy, au Théâtre François*, 1721.

C'est le premier né de la Muse Dramatique de Boissy, ou pour mieux parler, ce n'est qu'un enfant adoptif ; car un Comédien-Auteur, appellé Dorimond, fit jouer en 1661, sur le Théâtre de la rue des quatre-Vents, *l'Amant de sa Femme*, Comédie en un Acte, en Vers, qui eut beaucoup de succès, & qui fut imprimée la même année. Boissy n'a presque fait que mettre en Prose les Vers de Dorimond. Avant lui, la Font s'étoit servi du même sujet pour composer son Acte de la *Femme*, dans son Ballet Lyrique des *Fêtes de Thalie*. Enfin, cette aventure, d'un mari qui devient amoureux de sa Femme, qu'il prend pour une autre, parce qu'elle est masquée, avoit été lue dans des Romans, avant que Boissy s'en emparât. Il devoit du moins tirer de cette idée ingénieuse, un meilleur parti qu'il n'a fait. Les Episodes d'Angélique, d'Alidor & du Maître de Musique sont inutiles & déplacés. La Fleur se trouve dans la même situation vis-à-vis de Lisette, que son Maître Philinte vis-à-vis de Dorimène sa femme : répétition ennuyeuse, trainante, hors de la nature. Dorimène dit qu'elle n'a point d'Amant, parce qu'elle en craint trop les suites. Est-ce là, au Théâtre, le langage d'une femme mariée, d'une femme vertueuse, comme on le suppose ? Est-il aussi dans le bon sens, qu'un homme, quelque chargé qu'il soit de ridicules, écrive à une femme à laquelle il veut plaire : » je vous sacrifie une » demi-douzaine de Maîtresses que j'avois faites pour » remplir le vuide du tems ? Est-il encore vraisemblable, que Philinte, après avoir reconnu Dorimène, vienne tout-à-coup à changer de caractère, & à aimer sa femme de nouveau ?

*RIVAUX AMIS, (les) Tragi-Comédie, de Boisrobert*, 1638.

Phalante, vaillant inconnu, devient amoureux de

Bérénice, fille du Duc de Calabre, & s'en fait aimer; mais obligé d'aller faire la guerre en Afrique, il se sépare de cette Princesse. Pendant son absence, Bérénice, par l'ordre de son pere, est obligée d'épouser Iolas, Prince de Tarente & ami de Phalante. Quelque tems après le mariage, le Duc de Calabre se brouille avec son gendre & vient l'assiéger dans Tarente. Phalante arrive au secours de son ami, qui apprend sa passion pour Bérénice, & qui ayant été blessé d'une flèche empoisonnée, lui laisse sa femme & ses Etats; mais on le guérit. Phalante est reconnu pour le fils du Duc de Calabre, & par conséquent pour le frere de Bérénice. Il épouse Liliane, sœur d'Iolas; & la paix se fait entre le Duc de Calabre & le Prince de Tarente.

*ROBE DE DISSENSION, (la) ou le Faux Prodige, Opera-Comique en deux Actes, de Piron, à la Foire Saint-Laurent, 1726*

Léandre désespéré d'avoir appris que Don Pedre, frere de sa Maîtresse Isabelle, la marie à Fernand son Rival, prie Arlequin de trouver quelque moyen de traverser ce mariage. Arlequin en imagine un; c'est de se faire passer dans l'esprit de Don Pedre & de Don Fernand, pour une espéce de Magicien, & de leur persuader qu'une Robe noire, qu'il a empruntée à un Alguazil, paroît couleur de feu, & brodée d'or, aux yeux des meres & des freres dont les femmes & les sœurs sont irréprochables. Plusieurs Personnages veulent faire l'épreuve de cette Robe, pour connoître si leurs femmes leur sont fidèles. Les femmes, de leur côté, veulent la mettre en piéces. Arlequin feint de ne pas vouloir la montrer à Don Fernand, dans la crainte que s'il avoit une femme qui fût dans le cas, on ne fît jouer le poignard sur elle. Il voit cependant cette Robe fatale, & la voit toute noire. Il en est consterné, parce qu'il doit épouser Isabelle. Il prie Arlequin de la faire voir à Don Pedre, frere de sa Maîtresse, aux yeux duquel la Robe paroît noire également; & alors Fernand prend brusquement la résolution de renoncer à Isabelle, que son frere accorde tout de suite à Léandre.

**RODOGUNE**, *Tragédie de Gilbert*, 1646.

Lorsque Corneille travailloit à Rodogune, une personne indiſcrette, à qui il confia ſon projet, le trahit & communiqua ſon plan à Gilbert qui fit une *Rodogune*, dont le ſecond, le troiſiéme & le quatriéme Acte étoient tout-à-fait ſemblables à ceux de Corneille, & par le plan & par les ſituations, & quelquefois même par les diſcours; mais cet indiſcret confident de Corneille confondit Rodogune avec Cléopâtre, & mit ſur le compte de la premiere, tout ce que Corneille fait dire & faire à l'autre. Cette erreur fut peut-être occaſionnée par l'attention vicieuſe que Corneille a eue de ne point nommer Cléopâtre dans toute ſa Piéce. On ne parla point non-plus à Gilbert du cinquiéme Acte de Rodogune, qui eſt le chef-d'œuvre de Corneille & du Théâtre. Corneille garda le ſilence ſur la trahiſon de ſon ami & ſur le plagiat de Gilbert. Son triomphe lui fit mépriſer le procédé de ces deux perſonnes. Ce noble orgueil étoit digne du caractère de Corneille.

**RODOGUNE**, *Tragédie de Pierre Corneille*, 1646.

On ſçait que Corneille préféroit *Rodogune* à toutes ſes autres Piéces; & Corneille ſçavoit juger ſes propres ouvrages. Rodogune a ſur Polieucte la force du ſtyle, & ſur Horace la gradation d'intérêt. Elle eſt plus tragique que *Cinna*, plus réguliere que le *Cid*. Le caractère de Cléopâtre eſt d'un genre neuf & d'une vigeur ſoutenue. Séleucus & Antiochus intéreſſent; & grace au talent de Corneille, Rodogune ne révolte pas; c'eſt pourtant ce qui devoit réſulter de la propoſition qu'elle fait aux deux fils de Cléopâtre. En la liſant, on voit combien Corneille exprimoit facilement les choſes les plus difficiles. Je ne parle point du dénouement; c'eſt un coup de génie, que rien n'a peut-être encore égalé.

C'eſt ici le lieu de placer la copie d'une Lettre écrite à un Journaliſte, (l'Obſervateur Littéraire,) au ſujet de la repréſentation de la Tragédie de *Rodogune*, que les Comédiens donnerent en 1760, au profit d'un arriere-petit-neveu de Corneille, qui vivoit alors miſérablement d'un petit emploi, avec ſa fille, que M. de Voltaire retira depuis chez lui, & maria avec M. Dupuis.

» Quil est satisfaisant pour moi, Monsieur, de reprendre notre commerce Epistolaire sur quelques événemens! Un Etranger, peu instruit des affaires présentes de l'Europe, eût cru la France en pleine paix dans ce moment, & jouissant de tous les biens qu'elle procure. Au moins n'eût-il pu se dispenser de la regarder comme la Souveraine des Nations, du côté de l'esprit & des talens. Rodogune fut représentée, fut écoutée, fut sentie comme elle a pu l'être dans le siécle brillant, digne d'avoir produit son Auteur. Le génie de Corneille s'étoit renouvellé; ses élocutions surannées avoient même triomphé de la jeune & frivole Noblesse de nos jours; enfin les Spectateurs étoient dignes du Spectacle «.

*ROGER-BON-TEMS ET JAVOTTE, Parodie de l'Opera d'*ORPHÉE*, par MM.* .... *aux Italiens*, 1775.

On s'est vraisemblablement proposé dans cette Piéce, de rappeller l'idée de l'ancien genre, qui a fourni à la gaieté Françoise tant de Vaudevilles heureux; mais il ne nous a pas semblé que cet essai fût composé de maniere à en ramener le goût. *Raton & Rosette*, *Bastien & Bastienne*, &c, avoient le double mérite d'être, par elles-mêmes, de petites Piéces intéressantes, & d'offrir en même tems une critique fine de l'Opera dont elles suivoient la marche. On y faisoit sentir, sans affectation, le foible des morceaux que l'on travestissoit: des allusions laissoient deviner la censure. Les imitateurs n'étoient pas cruels, ni les originaux avilis. Celle-ci ne nous a paru précisément, d'un bout à l'autre, qu'une Satyre dure & amère. Sans avoir vu *Titon & l'Aurore*, on pouvoit s'amuser de la rivalité de Gringole, & des Amours ingénus de Rosette; mais M. Fumeron, Roger-Bon-tems, Javotte, ne paroissent sur le Théâtre, que pour relever des défauts vrais ou supposés dans les rôles, qu'ils ne travestissent même pas. La Scène des Forgerons, prise d'après celle des Diables de l'Opera, est assez plaisante; mais nous osons croire qu'elle le seroit infiniment davantage, si l'imitation étoit moins servile, & la critique moins directe. Il semble que la foiblesse du principal Personnage, & de tout le Poëme en général, pouvoit être rendue sensible d'une toute autre ma-

niere, que par les réflexions froides & monotones du Maître de Forges, qui eſt cenſé parodier Pluton.

*ROI DE COCAGNE, (le) Comédie en trois Actes, en Vers libres, avec des Intermèdes de Chants & de Danſes, & un rologue, par le Grand, Muſique de Quinault, au Théâtre François*, 1718.

Voici une Piéce, dont la Bague de l'oubli, Tragi-Comédie de Rotrou, a fourni le ſujet. Rotrou lui-même ne la donne que comme une traduction de Vega; mais le Grand a ſu en tirer un meilleur parti. Toutes les gentilleſſes du Livre bleu, qui porte le même titre que cette Comédie, s'y trouvent accompagnées des ornemens de la verſification, des avantages de la repréſentation, de la vivacité de l'action, & forment un divertiſſement complet. Telle étoit l'intention de M. le Duc, qui avoit demandé, pour Chantilly, une eſpéce de Farce plaiſamment imaginée, divertiſſante, un peu folle; & celle-ci remplit parfaitement cette idée. Elle eſt toujours gaie, ſouvent bouffonne, & quelquefois dans le genre comique.

*ROI ET LE FERMIER, (le) Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, tirée d'une Piéce Angloiſe intitulée le Roi & le Meûnier de Mansfiel, par M. Sédaine, Muſique de Monſigny, aux Italiens*, 1762.

L'Auteur ſuppoſe qu'un Roi d'Angleterre s'étant égaré à la chaſſe, avoit été obligé de paſſer la nuit dans un Moulin ſans ſe faire connoître. Le fils du Meûnier, appellé Richard, aimoit la jeune Jenni; mais un Milord avoit ſéduit cette fille par une promeſſe de mariage, & l'avoit enſuite abandonnée. Elle étoit revenue trouver Richard, & lui avoit demandé ſon amitié. Richard & Jenni, qui prennent le Roi pour un ſimple Gentilhomme, s'entretiennent devant lui de la perfidie de ce Milord. Ils diſent que le Roi vient ſouvent à la chaſſe dans la Forêt voiſine, & que leur deſſein eſt d'aller ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander juſtice. Sur ces entrefaites arrivent les Courtiſans qui avoient accompagné le Roi à la chaſſe, & parmi leſquels étoit le Milord. Le Prince fait au coupable une ſévere réprimande, & le

condamne à épouser Peggy. Celle-ci dit au Prince qu'elle préfere la main de Richard. Le Roi change son premier Jugement, & oblige le Milord à faire une pension viagere aux deux époux.

*ROLAND*, *Tragédie de Mairet*, 1640.

La Scène Lyrique n'est pas la seule, où les fureurs de Roland se soient déployées. Mairet avoit saisi ce sujet long-tems avant Quinaut; mais l'action est double dans la Piéce du premier. L'Episode d'Isabelle & de Zerbin, en occupe une partie. Zerbin est tué dans le troisiéme Acte par Rodomont; & Isabelle, pour ne point lui survivre, tend à ce Roi d'Alger, un piége qui la délivre en même-tems de ses poursuites. Elle lui promet de le rendre invulnérable depuis la tête jusqu'à la ceinture, & l'engage à en faire l'épreuve sur elle-même. Rodomont ivre, se laisse persuader; il porte à Isabelle un coup d'épée qui la fait tomber morte; voilà donc une Tragédie enclavée dans une Piéce, d'ailleurs presque toute comique. Les fadeurs lascives d'Angélique & de Médor, les plaisanteries de Bertrant & de sa femme, les fureurs de Roland, composent l'autre partie de ce Drame singulier. On y retrouve les principales situations de l'Opera de Quinault.

*ROLAND*, *Tragédie-Opera*, *avec un prologue*, *par Quinault*, *Musique de Lully*, 1689.

*Roland* trouva quelques Censeurs : peut-être, en effet, Angélique & Médor paroissent-ils trop souvent sur la scène; peut être que Roland n'y paroît point assez. Les fureurs de ce Héros devroient, sur-tout, le porter à quelque chose de plus, qu'à ébrancher des arbres & à combattre des êtres inanimés. Il n'en est pas moins vrai, que ce quatriéme Acte & toute la Piéce offrent des beautés, bien propres à faire oublier ces défauts. Les traits de critique, répandus sur cet Ouvrage, se trouvent tous renfermés dans le sonnet suivant, qui a été fait dans le tems.

Dans un bois, Angélique, errante à l'aventure,
Voit Médor étendu, blessé sans nul espoir;

Le trouve beau, le panſe avec l'emplâtre noir,
Lui fait des bouillons frais & guérit ſa bleſſure.
Son amoureux Roland fait piteuſe figure,
Joue à Colin-maillard, lui parle ſans la voir;
Peſte en vain; car la Reine, oubliant ſon devoir,
De ſon convaleſcent veut être la monture.
Thémire à beau chanter, beau dire & beau crier;
Qu'il eſt peut-être iſſu de quelque cuiſinier;
Angélique le veut, & l'a guéri pour elle.
Elle enleve Médor, & plante-là Roland,
Qui va dans des Hameaux faire le Capitan;
Puis un doux menuet lui remet la cervelle.

*ROLAND*, *Parodie de l'Opera de ce nom*, *par Panard & Sticotty*, *au Théâtre Italien*, 1744.

Roland, ce fameux Guerrier, eſt épris des charmes de la belle Angélique; mais la beauté touche plus les femmes que la valeur; & le beau Médor, quoique ſimple Cadet de Milice, & peu courageux, obtient le cœur de la Princeſſe. Cependant une troupe d'Inſulaires Orientaux viennent, de la part de Roland, leur Libérateur, offrir à Angélique un Perroquet attaché avec une chaine d'or. La Reine accepte toujours le préſent, & diſparoit, par le moyen de ſa bague magique, aux approches de Roland, qui ſe plaint comiquement de la rigueur de ſon ſort. La belle ne devient viſible que pour ſon cher Médor. Pour tromper les yeux jaloux d'un Rival, Angélique feint d'aimer Roland, & lui donne un rendez-vous dans la Foire Saint-Germain. Médor en eſt allarmé; mais Angélique le raſſure, en lui jurant que Roland n'en croquera que d'une dent. Le vainqueur des Monſtres & des Géants, ſe rend à la Foire Saint Germain; il parcourt tous les objets, en attendant Angélique; mais de nouveaux mariés lui confirment ſon malheur; & le vieux Théſandre lui montre la chaine du Perroquet, dont Angélique lui fait préſent, pour l'engager au ſecret. En vain, ſelon l'uſage, on cherche à

calmer sa douleur par des Danses & des Concerts. Roland furieux, sabre les décorations, se transporte en esprit sur le Théâtre Lyrique. Il se déchaine contre le cinquieme Acte de l'Opera. La migraine le prend : il vole chez Melpomène : il voit Cortez, l'admire, & le trouve trop long. De-là il passe chez la Troupe Italienne ; & l'aspect d'un lieu fatal, où on le parodie, réveille toute sa fureur : il veut l'ensevelir sous ses ruines.

ROLE. Au Théâtre, c'est la partie que l'Acteur doit savoir & débiter. Il faut qu'outre son rôle, il sache les mots de chacun des rôles des autres Acteurs après lesquels il doit répondre. On appelle grands rôles ou principaux rôles, ceux où les Acteurs représentent le Héros ou les Personnages les plus intéressans d'une Piéce.

ROMAN. C'est le nom qu'on donne quelquefois au tissu d'événemens qui entrent dans l'action. Ce mot sert aussi quelquefois à désigner les Piéces, dont le fond est un Roman connu, telles que sont la plûpart des Piéces de la Chaussée.

ROMANEDIE. Mot fabriqué par l'Abbé Desfontaines, pour désigner ces Ouvrages Dramatiques, qui ne peuvent être appellés Comédies ni Tragédies, & qui n'exposent sur la Scène, que des Aventures romanesques. Ce mot n'étant ni harmonieux ni très-nécessaire, n'a point passé dans la langue. C'est ce qu'on appelle *Piéce de sentiment.*

ROMANCE ; air sur lequel on chante un petit Poëme du même nom, divisé par couplets, duquel le sujet est, pour l'ordinaire, quelque histoire amoureuse, & souvent tragique. Comme la Romance doit être écrite d'un style simple, touchant

& d'un goût un peu antique, l'air doit répondre au caractère des paroles; point d'ornemens, rien de manieré, une mélodie douce, naturelle, champêtre, & qui produise son effet par elle-même, indépendamment de la maniere de la chanter. Il n'est pas nécessaire que le chant soit piquant : il suffit qu'il soit naïf; qu'il n'étouffe point la parole; qu'il la fasse bien entendre, & qu'il n'exige pas une grande étendue de voix. Une Romance bien faite, n'ayant rien de saillant, n'affecte pas d'abord ; mais chaque couplet ajoute quelque chose à l'effet des précédens : l'intérêt augmente insensiblement; &, quelquefois, on se trouve attendri jusqu'aux larmes, sans pouvoir dire où est le charme qui a produit cet effet. C'est une expérience certaine, que tout accompagnement d'instrument, affoiblit cette impression. Il ne faut, pour le chant de la Romance, qu'une voix juste, nette, qui prononce bien, & qui chante simplement.

*ROMANS, (les) Opera-Ballet, composé de quatre Entrées & d'un Prologue, par Bonneval, Musique de Niel, 1736.*

Le Prologue se passe entre la Fiction, Clio & la Renommée. La premiere Entrée est une Bergerie; la seconde un sujet de Chevalerie; la troisieme une Furie, & la quatrieme a pour titre le Roman merveilleux.

*ROME SAUVÉE, Tragédie de M. de Voltaire, 1752.*

C'est ici une des Tragédies où l'élévation des caractères, & la pompe du style, régnent plus que l'intérêt. C'est le même sujet que *Catilina*, déja traité par M. de Crébillon; & peut être ce sujet ne devoit-il point paroître sur notre Scène. Dans la plus ancienne des deux Tragédies, Ciceron est avili par Catilina; dans la nouvelle, Catilina est inférieur à Ciceron. L'une & l'autre renfer-

ment des traits dignes d'un grand Maître ; & il seroit plus facile de déterminer laquelle a le moins de défauts, que celle qui présente le plus de beautés.

Deux Tragédies, sur le même sujet, par deux grands Maîtres de la Scène encore vivans, eussent rappellé les fameuses époques littéraires des deux *Sophonisbe* & des deux Phédre du dernier siécle, s'ils eussent été, l'un à l'autre, ce que le grand Corneille fut à Mairet, & Racine à Pradon ; mais l'un, par la force de ses crayons terribles, a fait la gloire de notre âge ; & l'autre en est l'idole, par le charme de son coloris, toujours du goût d'une Nation vive & brillante. Comparons les deux Ouvrages.

Dans la Tragédie de Crébillon, Catilina, Chef des Conjurés, se peint en scélérat sublime, & développe, en politique sombre, tous les ressorts du projet qu'il a formé, de régner sur les débris fumans de sa patrie. Le Grand-Prêtre Probus arrive au Temple de Tellus, lieu de la Scène. C'est un esprit fanatique, & conséquemment factieux, superficiel, borné. Il confirme Catilina dans les forfaits qu'il médite contre l'Etat : il acheve de se peindre par ces deux vers si recommandables :

D'Armes & de Soldats remplissons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.

Ainsi la Religion lui sert de prétexte ; il ne déclame contre le Sénat, & ne le veut perdre, que parce qu'on veut limiter sa puissance. Tullie, fille de Ciceron, vient se plaindre à Catilina, dont elle est l'Amante, de ce qu'il entreprend de sacrifier son pere & la patrie à sa coupable ambition ; & comme Catilina veut s'en défendre, elle lui produit une Esclave pour témoin de ses crimes. Cette Esclave est Fulvie elle-même, qui, sous ce déguisement, vient, par jalousie, accuser le perfide Catilina, qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoit d'abord : il dissimule, & veut qu'elle paroisse dans le Sénat. Il la confie au Grand-Prêtre dans cette vue ; & finit par un monologue, où son caractère se déploye tout entier. Probus d'abord, & ensuite Catilina, veulent calmer la fureur de Fulvie, irritée de ce qu'on lui donne Tullie pour rivale. Ciceron arrive ; & de la-

part du Sénat, fait Catilina Gouverneur de l'Asie, voulant, par cette politique, éloigner de Rome le fléau de la vertu. Catilina, qui se doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur; il laisse le Consul dans l'embarras, & le menace même de le faire trembler, lui, Rome, & tout le Sénat. Sunnon, Ambassadeur Gaulois, confere avec Catilina, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, si son entreprise a le malheur d'échouer. Tullie revient, & conjure son terrible Amant d'épargner Rome. Catilina persiste dans sa vengeance; & va, de ce pas même, braver le Sénat. Il lui parle du ton le plus superbe & le plus insultant. Tout tremble devant lui; & le scélérat éloquent, se sauve par la fourbe, en persuadant que c'est lui-même qui défend Rome contre les attentats des Conjurés. On l'en croit sur sa parole; les honneurs lui sont rendus: il reste avec Céthégus, qui s'étonne de cette conduite. Catilina se justifie, en lui montrant le succès assuré, par les fausses allarmes qu'il donne aux Sénateurs, & qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahison. Enfin Ciceron, qui s'apperçoit de la scélératesse, veut en garantir la République. Il voit Caton sous les armes, qui lui apprend la cruelle position de Rome. Tout est en feu par les Conjurés; tout va périr sans un prompt secours. Lucius, qui survient, leur fait pressentir un triomphe prochain, par l'arrivée de Petreius, qu'il leur annonce. Ils volent tous deux où le péril demande leur présence. Tullie revient au Temple, se plaindre aux Dieux de la barbarie de son Amant. Catilina se présente couvert de sang & de poussiere, levant un poignard pour s'en frapper. Tullie s'épouvante, & veut le désarmer; mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir plongé dans son sein. Les Sénateurs paroissent alors, conduisant les Conjurés au supplice. A leur aspect, Catilina meurt en désespéré.

Le premier Acte de *Rome sauvée*, s'ouvre par Catilina, qui, dans un monologue fort vif, expose tout le sujet, en prononçant la destruction du Sénat, pour se rendre maitre de Rome. Céthégus vient lui rendre compte de l'état actuel de la conjuration. On craint l'œil d'Aurélie, femme de Catilina, dans le Palais de laquelle tout se

trame, & où l'on a fait le dépôt des armes. Elle est fille de Nonnius, zélé Citoyen, & grand Général à la tête d'une Armée. Aurélie a des sentimens Romains, que tempère la tendresse conjugale. Sa frayeur est extrême, ses soupçons sont terribles. Ciceron paroit : il vient foudroyer Catilina par les reproches les plus sanglans & les mieux fondés. Le scélérat le brave, & lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable. Il sort en fureur; Caton, qui survient, accuse César, qu'il regarde comme un des soutiens de la conjuration. Le Consul, qui connoit la grande ame de César, n'accuse que Catilina. Le Consul & le Sénateur s'unissent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la patrie.

Au second Acte, Catilina consulte, avec Céthégus, les moyens d'attirer César à son parti. Les Conjurés se présentent; & Catilina assure chacun d'eux, que le triomphe est prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec César, se termine par des protestations d'amitié; César ne promet rien davantage. Il veut bien Catilina pour ami; mais il le dédaigneroit pour maitre. Les Chefs des Conjurés reparoissent; Catilina leur donne l'ordre d'immoler Ciceron, Caton, César lui-même. Ils font serment de tout massacrer.

Dans le troisieme Acte, Catilina prend de nouveaux arrangemens avec les Conjurés : il veut qu'on enleve de Rome Aurélie, dont la tendresse lui paroit redoutable. Elle arrive en ce moment, toute éperdue, une lettre à la main, où Nonnius l'accuse d'être complice de Catilina. Elle veut ramener le coupable à la vertu; mais il dissimule toujours, & même s'emporte contre Aurélie, qui le menace alors de tout révéler au Sénat. Arrivent des Conjurés, qui confirment Catilina dans la crainte de Nonnius, en l'assurant qu'il vient au secours de Rome. Aurélie lui promet d'obtenir sa grace par son pere; il fait semblant d'y consentir. A peine est-elle sortie, qu'il donne ordre d'assassiner Nonnius. Le Consul, qui survient tout-à-coup, surprend les Conjurés; il en fait arrêter deux, qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à Catilina de se rendre au Sénat, pour s'y justifier. Le perfide se résout aussi-tôt à massacrer lui-même son beau-pere.

Au quatrieme Acte, l'assemblée du Sénat se forme; le Consul arrive, & raconte le meurtre de Nonnius, qui venoit les éclairer sur la conjuration. Catilina survient, & se vante d'avoir égorgé Nonnius, comme un traître à la patrie. Il ose citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même déposées dans le Palais de Nonnius. Ciceron veut le convaincre d'imposture; César défend Catilina. Mais Aurélie, venant demander vengeance au Sénat du massacre de son pere, le Consul lui montre l'assassin. Elle voit Catilina, s'évanouit; & revenue de son trouble, elle ne peut contenir son désespoir, quand elle entend accuser son pere d'avoir préparé des armes contre sa patrie. A de telles horreurs, elle cesse enfin d'être épouse, pour n'être plus que Romaine; & en criant aux Sénateurs, voilà votre ennemi, elle se tue. Catilina, plus furieux par la mort d'Aurélie, qu'il aimoit, accable d'imprécations & le Consul, & le Sénat, & les Romains. Son désespoir est au comble; il sort en menaçant. César, qu'on accusoit d'être son complice, va se justifier en combattant pour la patrie, au secours de laquelle tous les Sénateurs volent après lui, sous la conduite & sous les yeux du Consul.

Dans le cinquieme Acte, Clodius se plaint hautement de l'injuste autorité de Ciceron, qui condamne à mort des Romains: Caton le justifie. Le Consul arrive, & peint les fureurs de Catilina. César, dont on se défie, paroît; il dit que Petreïus est blessé dans le combat, & que Catilina est près de remporter la victoire. Comme il est soupçonné de trahir la patrie, Ciceron, par une présence d'esprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. César y vole, & revient vainqueur, presque dans le moment: il semble que sa présence ait suffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la bataille, flatte des cœurs vraiment Romains. Catilina n'y meurt qu'en Héros. Le Consul triomphe, & Rome est sauvée.

Dans le *Catilina* de M. Crébillon, il me semble d'abord que l'exposition du sujet s'embarrasse dans une foule d'objets trop multipliés, pour qu'il en reste une idée nette & dominante. On ne voit pas que Lentullus, à qui Catilina s'ouvre, soit plus nécessaire qu'un autre, à l'exécu-

tion de ses horribles projets. Le Grand-Prêtre ne sert pas davantage à l'action : ou plutôt, il la retarde. Les plaintes élégiaques de Tullie, & ses emportemens peu tragiques, font un épisode qui n'est point lié nécessairement à l'action. Fulvie ( autre femme, autre embarras ) y paroit sous un vil déguisement, en Esclave, pour accuser Catilina, qui s'en moque & la brave, en la reconnoissant. Ce jeu de Théâtre dégénère de la grande Tragédie ; le terrible Crébillon devoit se mettre au-dessus de ces petitesses que Thalie seule peut revendiquer, & que Melpomène abjura toujours.

Le déguisement de Fulvie en Esclave, revient au second Acte. Catilina veut la produire au Sénat : on dispute de part & d'autre : le Grand-Prêtre se met aussi de la partie ; ce qui devient puérile. Le Consul vient encore faire des offres inutiles à Catilina, qu'il sait les devoir rejetter. Au lieu de tonner, foudroyer, d'exterminer, comme dans l'histoire, Ciceron, dans la Tragédie, tente, ménage, veut séduire, par l'appas des dignités, le plus grand fléau de la République ; ce qui ne réussit point, & ne pouvoit réussir.

Deux Ambassadeurs Gaulois, viennent dans le troisieme, parler politique, & conférer ensemble pour tirer avantage de la conjuration. Catilina leur fait un pompeux étalage de raisons ; & tout cela, pour s'assurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'événement, n'avoit pas besoin de tant de prévoyance ; d'ailleurs, on a peint Catilina comme devant triompher ou mourir : dans les deux cas, il ne faut point d'asyle. Tullie & Probus, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le remplissage de la Scène ; mais rien pour son progrès.

Le quatrieme Acte commence par une assemblée fort tumultueuse du Sénat tremblant, à la tête duquel est Ciceron. Catilina vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne se font point à des Consuls, à des Sénateurs, à des Romains : il va même jusqu'à trancher du Citoyen, du Héros, du grand homme ; il leur fait accroire tout ce qu'il veut, en leur fascinant les yeux sur ses véritables crimes, & se fait combler d'honneurs avec un pardon solemnel. L'action, tombée par cette espéce d'accommode-

ment, ſe releve dès que Catilina parle à Céthégus, troiſieme Confident, qui vient occuper la Scene un peu tard. On remarquera que Lentulus & Probus, qui ſe mêloient de l'intrigue avant lui, ſe ſont retirés ſans rien faire, & que Fulvie ne reparoît plus depuis ſon déguiſement.

Ciceron ne prend ſon caractère de ſageſſe, d'intrépidité, d'éloquence même, qu'au cinquieme Acte; & l'action marche enfin par des faits, des maſſacres, des incendies. Caton y joue auſſi ſon véritable rôle de Cenſeur ſévere, autant qu'éclairé. Catilina devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un ſcélérat profond, impétueux, déterminé, ne reſpirant que le ſang & le carnage, ſans foi, ſans amour, ſans véritable grandeur d'ame. Mais, pendant qu'on ſe bat dans Rome, Tullie vient, ſans néceſſité, remplir le vuide de la Scène; elle ne paroit que pour voir Catilina ſe poignarder; ce qu'il auroit pu faire ſans Tullie, & plus honorablement, ſur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans Salluſte. Ce dénouement du *Catilina* n'eſt pas plus heureux que vrai, puiſqu'il offre les Conjurés qu'on mene au ſupplice: on n'aime point à voir paſſer ſolemnellement ſur un Théâtre, des gens qu'on va pendre ou étrangler; l'action même étoit finie avec Catilina. Tullie, pour une fille de Conſul Romain, & ſur-tout de Ciceron, eſt chargée d'un aſſez mauvais perſonnage. Mais en cela, ſans doute, elle reſſemble à ſon pere, qui, tout Conſul & tout Orateur qu'il eſt, avec la parole & le pouvoir en main, a, dans preſque tout le cours de la Piéce, un caractère de foibleſſe démenti formellement par l'hiſtoire, qui lui donne l'ame & le cœur d'un grand homme; du moins pendant ſon Conſulat, où lui ſeul, par ſa vigilante fermeté, ſauva ſa patrie.

Il ne faut pas croire cependant que cette Tragédie ſoit ſans beautés, & ſans beautés du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de Maitres, dignes des Sophocle & des Corneille. On y admire, de plus, de ces terribles coups de pinceau, qui ne ſont propres qu'à Crébillon; mais ils y paroiſſent plus rares que dans les autres Piéces. L'eſprit eſt étonné de tems en tems: le cœur eſt rarement ſerré. La hardieſſe des penſées, l'élévation des ſentimens, un certain enthouſiaſme tragique, une certaine fougue

d'expressions, voilà le mérite de *Catilina :* ce n'est qu'à la force du style, & qu'au ton mâle du coloris, que l'on y peut reconnoître encore le grand Poëte, dont les plans étoient autrefois en droit de se faire admirer.

Sans y penser, j'ai fait l'éloge de la *Rome sauvée* de M. de Voltaire. On n'a qu'à substituer des beautés d'ordonnance aux défauts que j'ai relevés, & l'on aura une idée juste de cette Piéce ; c'est-à-dire, d'un Drame où l'action marche avec force, avec énergie, avec rapidité : rien qui ne porte coup, qui ne remue, qui n'intéresse. Les caractères y sont vrais, ressemblans, soutenus ; Ciceron est le véritable Héros de la Piéce : il devoit l'être, & non Catilina. Caton & César, ces fameux Romains, y sont représentés avec des traits qui enchantent ; les connoisseurs & les savans doivent en être satisfaits. Catilina n'est par-tout que Catilina : c'est-à-dire, un furieux, un scélérat, & non un héros, un grand homme. Le caractère d'Aurélie est de toute beauté dans sa précision, puisqu'elle remplit tous les devoirs d'épouse, de fille & de Romaine ; elle s'immole à son époux, à son pere, à sa patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du style & des beautés de détail, qui se succédent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'antithèses, de vers de remplissage, ou de maximes purement de parade & d'ostentation ; c'est une éloquence de Poésie égale, pour ainsi dire, à l'éloquence de Prose de l'Orateur Romain ; on croit l'entendre parler de sa Tribune, & foudroyer encore Catilina. Les autres Personnages parlent aussi le langage qui leur est propre : celui de la passion. En un mot, cette Piéce, si ce n'est pas la Tragédie des femmes, comme on le disoit dans le tems de la représentation, est certainement la Tragédie des hommes ; elle fait honneur à l'esprit humain ; & je la regarde comme un des Ouvrages de M. de Voltaire les mieux conçus, les mieux combinés, les plus forts & les plus soutenus.

## *ROMÉO ET JULIETTE*, *Tragédie de M. Ducis*, 1772.

Roméo, fils de Montaigu, aime avec passion Juliette, fille de Capulet ; & les deux peres se haïssent mortellement.

ment. Les deux Amans tremblent que leur bonheur ne ſoit troublé par la haine de leurs parens. L'excès de cette haine, porte Montaigu à exiger de ſon fils, qu'il égorge ſon Amante ſous les yeux même de Capulet, pere de Juliette. Roméo frémit de cette atrocité, & refuſe d'être le miniſtre du crime. Juliette, pour réconcilier les deux maiſons, fait elle-même le ſacrifice de ſa vie; elle prend du poiſon, & expire en donnant ſa main à ſon Amant. Roméo ne peut lui ſurvivre, & ſe plonge le poignard dans le ſein.

ROMULUS, *Tragédie de la Motte*, 1722.

Tatius, Roi des Sabins, veut venger l'affront fait à ſes Sujets, dans la perſonne de leurs filles. La ſienne même eſt au pouvoir de Romulus, qui n'a cependant point abuſé de ce pouvoir. Ce Roi de Rome, trahi par Proculus, ſon confident & ſon rival, l'eſt encore par le Grand-Prêtre. Tatius entre dans Rome avec ſes troupes. Romulus défend le Pont lui ſeul contre une armée. Il eſt ſecouru par ſes Soldats. Tatius, fait priſonnier, eſt délivré ſecrettement, & donne une nouvelle bataille, qui eſt interrompue par les Sabines. Un duel eſt propoſé par Tatius, & accepté par ſon ennemi. Herſelie, fille de Tatius, accorde les deux Rois. Romulus eſt attaqué dans le Bois de Mars, par une troupe d'aſſaſſins. il ne leur échappe que par des exploits peu vraiſemblables. Enfin la Piéce eſt terminée par la mort de Proculus, le mariage de Romulus, la réunion des deux Rois & celle des deux Peuples. C'eſt donc avec raiſon, qu'on a reproché à cette Tragédie trop de complication, trop d'événemens. Il y a de l'énergie dans les détails; mais cette force de ſtyle eſt trop ſouvent accompagnée de la dureté des vers.

*ROSE ET COLAS*, *Comédie en un Acte, en Proſe, mêlée d'Ariettes, par M. Sédaine, Muſique de M. Monſigny, aux Italiens*, 1766.

Un gros Fermier & un Vigneron ont, le premier une fille, & l'autre un garçon. Les deux peres ſe trouvent aſſez diſpoſés à faire ce mariage; mais ils veulent le recu-

ler, parce que leurs enfans sont trop jeunes. Rose & Colas s'aiment beaucoup : ils sont pressés ; & les obstacles ne font qu'irriter leurs feux. Colas, malgré toutes les défenses, trouve les moyens de voir Rose. Après beaucoup de propos, les peres sont obligés de les marier plutôt qu'ils ne comptoient. Il y a dans ce Drame une vieille mere Bobi, qui se plaint que les petits enfans lui font des niches, & qui vient faire des rapports contre le pauvre Colas & la petite Rose. A la fin pourtant, elle est bien aise qu'on les marie.

*ROSÉLIE, ou DON GUILLOT, Comédie en cinq Actes, en Vers, par Dorimon, 1661.*

Don Carlos, Gentilhomme de Madrid, ne consultant que son intérêt, est sur le point de marier sa fille Angélique avec Don Pédre. Don Juan, Amant aimé d'Angélique, tâche de différer son malheur de quelques jours; & après avoir fait prendre à Guillot, son Laquais, des habits magnifiques, il le produit à Don Carlos sous le nom du Marquis Don Guillot, riche de vingt mille écus de rente, qui recherche Angélique en mariage. Don Carlos l'accepte bien vite, & rompt avec Don Pédre. Don Juan, débarrassé de ce rival, & craignant peu celui qu'il lui a substitué, vient ensuite se présenter au bonhomme, s'annonce comme possédant le secret de la pierre philosophale, & obtient son aveu, au préjudice des autres. Le dénouement fait voir, qu'en promettant cette belle, Don Carlos ne s'est engagé à rien, puisqu'Angélique, qui passoit pour sa fille, est reconnue être celle d'un Paysan; & Rosélie, jolie Paysanne, élevée auprès d'Angélique pour lui faire compagnie, se trouve être la véritable fille de Don Carlos. Cette reconnoissance n'a que d'heureuses suites : Don Juan, toujours épris des charmes de la fausse Angélique, lui offre sa main, pour réparer l'injustice du sort; & Thyrsis, Amant de Rosélie, est comblé de joie de cet événement, qui lui permet de découvrir ses sentimens, que sa qualité de Prince l'avoit jusqu'alors obligé de cacher sous l'habit de Berger.

*ROSEMONDE, Tragédie de Balthazard Baro, 1649.*

Rosemonde apprend la mort de Cunimond son pere,

& la perte de ses Etats. Albouin, Roi des Lombards, son Vainqueur, l'accorde à Ermige, qu'elle aime; ce Prince rétracte sa parole, & l'épouse. La discorde se met entre ces deux époux; Albouin est assassiné par Ermige, qui devient lui-meme Roi des Lombards, sans qu'on sache par quel moyen, & mari de Rosemonde. Loin de pouvoir jouir de son bonheur, le nouveau Roi se sent agité par les remords, & tombe dans une profonde mélancolie. Perédée, qui avoit été son rival, suborne un Médecin pour l'empoisonner; mais, avant que ce coup soit exécuté, ce traitre va au Palais. Ermige l'apperçoit, & le tue. Rosemonde accourt au bruit; &, croyant appaiser la fureur de son mari, l'engage à se servir du reméde dont elle ignore l'effet. La vapeur de ce mortel parfum redouble les maux d'Ermige: il n'en est délivré qu'en mourant. La Reine se perce le sein; & Adiane, sa Confidente, dit en quittant la Scène, qu'elle va suivre l'exemple de sa Maitresse.

ROSIERE DE SALENCY, *(la) Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, par M. Favart, Musique de divers Auteurs, entr'autres de MM. Blaise, Philidor, &c; donnée d'abord à la Cour, ensuite à Paris à la Comédie Italienne, 1769.*

Trois jeunes filles de Salency partagent les suffrages pour le Prix de la Sagesse. Hélene, d'un caractère gai, vif & libre, fille de Madame Michelle, Meûniere, qui l'aime, & qui en est aimée, prouve que le cœur est le meilleur guide pour se bien conduire. Thérese, qui a, dans Madame Grignard, une surveillante sévere & impérieuse, fait connoître que la contrainte est un moyen peu sûr pour faire aimer la vertu. Nicole, fille simple, montre les dangers auxquels l'ignorance expose. Hélene & Colin s'aiment sans oser se le dire; leur amour éclate par la gêne où le Régisseur, homme riche, qui veut épouser la Rosiere, met les Amans, & par la tracasserie de Madame Michelle, qui jette des soupçons sur la sagesse d'Hélene, en supposant qu'on lui a écrit une déclaration d'amour, & donné un ruban, qui étoient, au contraire, destinés à Thérese par Richard son Amant. Le Bailli, homme cérémonieux, met beaucoup d'importance & de formalité dans l'ordonnance de cette Fête,

& dans l'examen qu'il fait des filles concurrentes. Le Régisseur contraste parfaitement avec lui, en répandant beaucoup de gaité, de légereté & d'aisance dans les entretiens qu'il a avec ces jeunes filles. Quand on vient au moment de déclarer le Prix, Hélene l'obtient, parce que les reproches qu'on lui faisoit, tombent à l'examen des preuves de sa vertu, & d'une conduite sage & prudente. Cependant elle refuse le Prix, en avouant son inclination pour Colin, qui a été malheureux & persécuté, à cause de son amour pour elle. Le Régisseur, attendri par la générosité de ses sentimens, seconde lui-méme le mariage de ces Amans.

*ROSIERE de SALENCY, (la) Comédie en quatre Actes, ensuite en trois, mêlée d'Ariettes, par M. de Pezay, Musique de M. Grétry, aux Italiens*, 1774.

Cécile, fille du bon homme Herpin, & désignée Rosiere, est à la veille de son triomphe. Elle aime Colin, dont elle est adorée. Malheureusement le Bailli l'aime aussi; mais, ne pouvant s'en faire aimer, il prend le parti de la persécuter. Il épie Cécile, & la surprend dans la nuit, parlant d'amour avec Colin, & lui laissant prendre un baiser. Il a des témoins de ce forfait; &, tout fier de sa découverte, il menace Cécile de la perdre, si elle ne consent à l'épouser; mais elle rit de son amour & de ses menaces. Furieux, il émeute les Paysans, leur dénonce Cécile, comme ayant forfait à l'honneur, fait enlever le Drapeau blanc qui étoit à la porte de la Rosiere, & annonce un nouveau choix. Colin prend le parti d'aller trouver le Seigneur du Village, pour lui demander justice: il part, malgré un orage affreux; le bruit se répand qu'il s'est noyé en passant la riviere à la nage. Cécile, apprenant ce nouveau malheur, va pour se noyer elle-même, lorsqu'elle apperçoit Colin, qui vient lui annoncer l'arrivée du Seigneur, & la fin de leurs maux. En effet le Seigneur, instruit de l'injustice de son Bailli, couronne lui-méme Cécile, & la marie avec Colin.

Quelques Particuliers, qui ont des maisons à Romainville, Terre appartenante à M. le Marquis de Ségur, Commandant de Franche-Comté, viennent d'établir,

dans ce Village, une Fête pareille à celle de Salency; Madame la Marquise de Ségur a bien voulu participer à cette action généreuse. Une Fête instituée en faveur des mœurs, auprès de Paris, ne peut etre que très-intéressante pour toutes les ames honnêtes.

ROSSIGNOL, (*le*) *Opera-Comique en un Acte, par M. l'Abbé de L... & autres, à la Foire Saint Laurent*, 1752.

Lisette, après s'être quelque tems défendue, avoue à sa Cousine Mathurine qu'elle vient avec plaisir dans ce bosquet écouter le chant du Rossignol; mais que la voix de Colin lui fait encore plus de plaisir. Il paroît; Mathurine se retire. Les deux Amans ont une Scène de tendresse, que la mere de Lisette interrompt; & Colin se cache en la voyant venir. Cette mere sévère gronde Lisette, qui s'excuse, sur l'envie qu'elle a d'entendre le Rossignol:

J'avois presque la main dessus,
Un jour que j'étois au bocage,
Quand deux manans sont accourus,
J'avois presque la main dessus:
Au bruit qu'ont fait ces malotrus,
Il s'est envolé: quel dommage!
J'avois presque la main dessus......

LE PERE.

Tu l'aurois attrappé, je gage.

La mere se plaint de la sotte complaisance de son mari; & aussi-tôt que l'un & l'autre sont partis, Lisette rappelle son Amant, qui revient; & ils projettent ensemble d'attrapper le Rossignol; mais Lisette ne veut pas que son Amant aille seul le dénicher. Ils s'en vont d'un côté; & l'on voit arriver, de l'autre, les Acteurs de la Scène suivante. Mathurine conseille au pere & à la mere de Lisette, de ne pas tarder à l'unir à Colin, avec lequel elle est au bois tête à tête. Ils l'apperçoivent de

loin, & ont lieu de connoître la solidité de ce conseil; ils en profitent, & unissent les deux Amans.

ROUTES DU MONDE, *(les) Opera-Comique en un Acte, par le Sage, Fuzelier & d'Orneval, à la Foire Saint Laurent*, 1730.

Le Tems conduit Léandre, jeune homme, Amant d'Angélique, vers les trois Portiques, qui sont les trois routes du monde, & l'invite à fuir la débauche, qui rodera sans cesse autour de lui, pour le séduire, sous des formes charmantes. Léandre l'assure qu'il l'a toujours eue en horreur. Il voudroit encore consulter le Tems; mais il s'échappe de ses mains. Léandre est prêt à sortir, lorsque la Débauche l'appelle, & se présente à lui sous le nom de la Galanterie; mais elle ne peut le séduire. La Sagesse & la Richesse sortent chacune par leur porte, & tâchent de s'emparer de la jeune Thérèse, qui se laisse emmener par la Sagesse. La Richesse & la Débauche se consolent de cette perte, par l'espérance qu'elles ont de lui enlever un jeune héritier, qui paroît en grandes pleureuses. L'une veut qu'il augmente ses richesses; l'autre, qu'il les dissipe. La Richesse lui crie, amassez: la Débauche, dépensez. Il ne sait à laquelle entendre; mais il se détermine enfin en faveur de la Débauche. La Richesse, à son tour, a la victoire sur Guillot, gros Paysan, qui promet à la Débauche qu'il lui donnera bientôt son tour.

Araminte, coquette, un peu sur le retour, paroît avec du rouge, des mouches, des fleurs & des diamans; Lolotte, sa fille, est en grisette & en linge uni; elle lui recommande de toujours conserver la simplicité qu'elle lui a fait observer; mais l'exemple de la mere a d'avance corrompu le cœur de cette jeune fille, à qui sa mere montre en vain le sentier de la vertu. Elle préfere la route des plaisirs; & la mere, voyant qu'il est impossible de l'en détourner, se charge de l'y conduire elle-même. La Scène qui suit, est celle d'un tuteur avec sa pupille. Cet homme, qui se prétend raisonnable, dit qu'il veut laisser à la jeune Angélique le soin de se choisir elle-même un époux; le plus jeune de ceux qu'il lui propose, est un homme de quarante-neuf ans &

demi. L'Amour, qui arrive, congédie ce Docteur, & ne propose qu'un seul Amant, qu'il est sûr de voir accepter ; c'est Léandre, en faveur duquel il a déja prévenu le cœur d'Angélique. La Débauche revient encore à la charge ; mais son éloquence trompeuse ne peut séduire deux cœurs que l'Amour & la Vertu viennent d'unir.

*ROXANE, Tragédie de Desmarets*, 1640.

Aléxandre, Roi de Macédoine, devient amoureux de Roxane, fille du Satrape Cohortan. Un autre Satrape, à qui Roxane est promise par son pere, forme la résolution d'assassiner Aléxandre ; & pour cet effet, il demande à lui parler. Le Garde à qui il s'adresse, refuse de le laisser entrer ; & sur sa résistance, le Garde est forcé de le tuer. Ensuite Aléxandre épouse Roxane.

*ROXELANE, Tragédie de Desmarets*, 1643.

Soliman II, Empereur des Turcs, est si épris de la beauté & du mérite de Roxelane, une des Esclaves de son Sérail, qu'il veut l'épouser, malgré l'usage des Princes Ottomans, qui, depuis Bajazet, n'ont eu que des Esclaves favorites. Ce Prince, après avoir rendu Roxelane libre, consulte le Moufti sur l'engagement qu'il veut prendre.

LE MOUFTI.

Vous pouvez l'épouser.

SOLIMAN.

Epouser une Esclave ! Ah ! que dites-vous, pere !

LE MOUFTI.

Le reméde est fâcheux ; mais il est salutaire.
Ah ! Seigneur, qui des deux est indigne de vous,
D'être né d'une Esclave, ou d'en être l'époux ?

*RUE MERCIERE, (la) ou* LES MARIS DUPÉS, *Comédie en un Acte, en Vers, de le Grand, jouée à Lyon en* 1694.

C'est une petite intrigue Bourgeoise, dont tout le mé-

rite, si c'en est un, consiste dans des traits piquans, lancés contre ces jolies Marchandes de Province, qui font, de leurs Boutiques, des Bureaux toujours ouverts aux Militaires excédés des ennuis de la Garnison. Deux maris se déguisent en Officiers, pour surprendre leurs femmes. Celles-ci en sont averties, & s'habillent en Cavaliers, pour les recevoir. Ce double déguisement fait tout le jeu de cette bagatelle.

RUE SAINT DENIS, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose; de Champmêlé, au Théâtre François*, 1682.

Le mérite de cette Comédie est de représenter, assez au naturel, ces petites Sociétés Bourgeoises, que connoissent peu les gens du monde, & qui forment un tableau réjouissant, pourvu qu'on ne les voye qu'en passant ou au Théâtre.

RUPTURE DU CARNAVAL ET DE LA FOLIE, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, mêlée de Vaudevilles, aux Italiens*, 1719.

Pélée, dans l'Opera d'Alciane, se répand en plaintes inutiles, & ne songe pas à l'essentiel, qui étoit de secourir sa Maîtresse expirante. Cette faute a été relevée dans la Parodie qui a pour titre: *la Rupture du Carnaval & de la Foire*, où Momus dit, en parlant de Psyché:

Que vois je? De ses sens
Elle a perdu l'usage.

L'Amour répond: « fort bien. Allez-vous, à l'exemple » de Pélée, psalmodier deux heures aux oreilles d'une » femme évanouie? Ces Héros d'Opera prennent, je » crois, leurs chansons pour de l'eau de la Reine d'Hon« grie ».

Dans cette Piéce, l'Auteur a jetté un trait assez plaisant sur l'entreprise des Auteurs, qui voudroient mettre du bon sens & de la raison dans les Opera. « Un Opera » raisonnable, dit-il, c'est un corbeau blanc, un bel es» prit silentieux, un Normand sincère, un Gascon mo» deste, un Procureur désintéressé, enfin un Petit-Maître » constant, & un Musicien sobre ».

*RUSE INUTILE, (la) Comédie en un Acte, en Vers, par M. Rousseau de Toulouse, aux François, 1749.*

Lisimon se détermine à marier sa fille Lucile, fort ennuyée du célibat; mais il veut un gendre opulent; les plus belles qualités, les plus grandes vertus ne lui sont rien, au prix d'un coffre fort. Il a jetté les yeux sur Eraste, riche héritier. C'est justement celui pour qui Lucile avoit le plus de goût. Cet heuréux Amant arrive de Londres. Le pere, charmé de son retour, appréhende que l'absence n'ait refroidi sa passion. Il lui confie ses craintes : Eraste le rassure, & lui proteste qu'il adore sa fille ; mais qu'il est trop honnête homme pour l'épouser; que sa fortune est renversée par un fripon qu'il avoit chargé de ses affaires, qui n'a fait que les siennes, & qui a disparu avec tous les fonds. Un gendre ruiné n'est pas le compte du vieillard. Il donne mille éloges à Eraste; & le Spectateur se flatte que, touché de ce trait de probité, il ne laissera pas que de lui accorder Lucile :

Dans votre procédé la candeur seule brille :
Eh ! quoi ! vous rougissez de mes remercimens !
Que je suis pénétré de vos bons sentimens !
Eraste, touchez-là..... vous n'aurez pas ma fille ;
Mais nous serons amis.

Cette chute, à laquelle on ne s'attend pas, est très-heureuse & vraiment comique.

Pasquin trouve mauvais que son Maître ait fait à Lisimon la confidence de ses malheurs; il lui propose de réparer sa faute ; mais le généreux Eraste ne veut point entrer dans la fourberie de son Valet : il lui défend même toute manœuvre. Pasquin ne se croit pas obligé d'obéir : il dresse ses batteries pour tromper Lisimon ; il vient à bout de lui persuader que ce que son Maître lui a dit, n'est qu'une ruse d'amour, pour savoir si Lucile l'aime, indépendamment de sa fortune. Le pere alors offre sa fille à Eraste, qui, surpris d'un pareil changement, ne sait à quoi l'attribuer. Lisimon lui fait entendre qu'il sait tout le mystère, & qu'il n'y a aucun dérangement dans ses biens ; Eraste a beau lui jurer qu'il ne lui en a point

imposé ; le bon-homme n'en veut rien croire. Il lui échappe de dire qu'il a tout appris de Pasquin. Le Maître furieux, veut tuer son Valet ; mais tout s'appaise heureusement, par l'arrivée de Lucile, qui annonce à son Amant, que les parens de l'homme qui l'a volé, sont venus la prier d'assoupir cette affaire ; & que ses effets & son argent lui seront rendus.

*RUSE D'AMOUR, (la) Comédie en un Acte, en Prose, par Romagnésy, aux Italiens, 1736.*

Léonore, fille de condition, sans fortune, n'a d'autre ressource que l'amitié de Lucinde, sa cousine, dont elle est l'héritiere, & avec qui elle demeure. Lucinde, aussi-bien que Léonore, est fille, jeune & aimable ; mais elle est fort riche, maitresse d'elle même, & a une antipathie pour l'amour & le mariage, qu'elle a peur que sa cousine ne partage pas. Elle lui déclare nettement, que ne voulant point la voir malheureuse, elle ne doit plus compter sur elle, si elle prend quelqu'engagement d'amour ou de mariage, & sort, en lui répétant la même menace, malgré celles de Lisette, qui la met fort en colere, en lui prédisant que l'amour se vengera d'elle tôt ou tard, & qu'elle ne désespere pas de voir bientôt un joli homme à ses genoux.

Léonore allarmée, fait confidence à Lisette de son amour pour Clitandre, jeune Officier, avec qui elle a fait connoissance à une Assemblée où sa cousine n'a pu venir, parce qu'elle étoit indisposée, & que souvent elle a revu depuis chez Célimene, dont il est le neveu, & qui est son amie, aussi-bien que celle de Lucinde. Celle-ci ne s'est point apperçue de leur intelligence, parce qu'ils se sont observés devant elle ; & que n'osant regarder un homme en face, elle n'a jamais vu leurs yeux se rencontrer.

Léonore apprend à son Amant la conversation qu'elle vient d'avoir avec sa cousine, de qui dépend sa fortune. Clitandre lui dit qu'il est son maître, & assez riche pour la dédommager de ce qu'elle peut perdre, en perdant l'amitié de Lucinde ; mais Léonore ne consentira jamais à déranger ses affaires, en le chargeant d'une femme sans biens ; &, d'ailleurs, elle est trop attachée à Lucinde,

pour se marier sans son consentement. Lucinde, flattée des complimens que lui fait Araminte sur son aversion pour tout engagement, lui dit en confidence qu'elle a composé un petit Ouvrage intitulé *les Malheurs de l'Union Conjugale*, & promet de le lui montrer. Araminte le veut voir sur le champ, & veut l'aller chercher dans son cabinet. Lucinde l'arrête, & fait des façons d'Auteur. L'ouvrage n'est point achevé; ce n'est qu'un brouillon qu'on ne pourra déchiffrer; ses livres sont trop mal en ordre: aucune de ces raisons ne retient Araminte, qui entre dans le cabinet, où elle trouve Clitandre. Elle en sort toute indignée. Ce n'étoit pas sans raison, dit-elle, que vous vouliez m'empêcher d'entrer là-dedans; elle ajoute qu'elle est impatiente d'être à Paris, pour répandre cette aventure. Clitandre sort à son tour du cabinet; il feint d'être amoureux de Lucinde, & lui propose de l'épouser. Lucinde lui reproche de s'être introduit dans son cabinet à son insu; mais Araminte lui dit qu'elle ne prend point le change, & qu'elle ne peut mieux faire que de l'épouser, puisqu'il parle de mariage. Clitandre se met aux genoux de Lucinde, qui perd contenance. Léonore & Lisette entrent avec l'Espine. Léonore feint beaucoup d'étonnement. Lisette rappelle à Lucinde qu'elle lui a prédit qu'on verroit bientôt un joli homme à ses pieds. Lucinde prie tout bas Léonore de dire que c'est pour elle que Clitandre est venu, lui promettant de le lui donner pour mari, avec une dot considérable. Léonore se fait prier, & y consent enfin. Elle dit à Clitandre qu'il est inutile de feindre plus long-tems, & qu'elle ne peut souffrir de voir sa cousine accusée par sa faute. Araminte félicite Lucinde de ce qu'elle est heureusement justifiée. Lucinde, charmée de la prétendue générosité de sa cousine, l'offre en mariage à Clitandre, en lui représentant qu'il perdroit son tems, s'il s'attachoit à elle; il paroît n'y consentir qu'avec peine; mais il y consent.

*RUSES D'AMOUR*, (*les*) *Comédie en trois Actes, en Vers, par Philippe Poisson, aux François*, 1736.

Une foule de déguisemens que Clitandre employe pour entretenir Isabelle, fille de Dorimon, composent le fond

de cette Comédie. Le dénouement ne péche pas plus contre la vraisemblance, que tant d'autres qu'on a vu réussir. C'est Frontin, Valet de chambre de Clitandre, qui, déguisé en Clerc de Notaire, parvient à faire signer un contrat de mariage pour un contrat de vente. Dorimon, instruit des facultés & du rang de Clitandre, consent à laisser subsister le *qui-pro-quo*, & rompt ses engagemens avec M. Zéro, son Associé. Ce M. Zéro, dont le nom indique assez bien l'état, figure agréablement dans cette Piéce, en général intéressante, & vivement intriguée.

# S.

SABINUS, *Tragédie de Richer*, 1734.

Cette Piéce a été traduite en vers Hollandois par le fameux Havercamp. Le succès qu'a eu cette traduction, soit à la lecture, soit dans un grand nombre de représentations, releve le mérite de la Piéce originale, dont M. Richer est Auteur, & supplée à l'équivoque accueil que le public lui a fait à Paris. Comment une Tragédie, qui a été médiocrement goûtée dans cette Capitale, centre du bon goût, a-t-elle eu un si prodigieux succès à Amsterdam? Quelques personnes prévenues diront cavaliérement, que les applaudissemens de Messieurs les Hollandois, justifient l'idée que nous avons de la Piéce.

Il faut convenir, qu'outre la conduite, l'intérêt & les différentes beautés répandues dans cet Ouvrage, ils ont pu être déterminés à l'estimer encore davantage, par rapport à un trait de leur histoire qui y est rappellé. Il s'agit du grand projet qu'un Batave, illustre par sa naissance, sa valeur & ses exploits, avoit formé, d'affranchir les Gaules de la domination des Romains. La Tragédie de Sabinus a eu à Paris des représentations assez brillantes; mais en très-petit nombre. A Amsterdam, au contraire, on la joue souvent, soit en François, soit en langue Hollandoise, avec un concours, & des applaudissemens qui étonnent. M. Richer, si estimable par les pro-

ductions de son esprit, & encore plus par les bonnes qualités de son cœur, a joui des honneurs de la traduction ; & le suffrage réfléchi d'une foule de flegmatiques Spectateurs, le venge du jugement précipité de nos François vifs, dédaigneux, & toujours portés à mépriser ce qui n'est pas d'un neuf brillant.

*SABINUS*, *Tragédie Lyrique en quatre Actes, par M. de Chabanon, Musique de M. Gossec*, 1774.

Sabinus, Prince Gaulois, aime Eponine, dont il est aimé : & il est près de s'unir à elle ; mais Mucien, Gouverneur Romain, qui aime aussi cette Princesse, défend à Sabinus d'accomplir cet hymen, sous peine de voir périr son Amante. Eponine, sans être effrayée de cet ordre tyrannique, force Sabinus d'accepter sa main devant le Peuple entier, qui s'engage à la défendre contre les Romains. Sabinus s'arme pour délivrer son pays du joug de ses oppresseurs. Pendant que les Gaulois s'apprêtent à attaquer les Romains, Eponine se retire dans la Forêt sacrée des Druides. Des Bergers cherchent, par leurs chants & leurs danses, à calmer son ame agitée. Elle s'adresse au grand Druide, qui va consulter, dans un antre, la Divinité. Un bruit souterrain, & des présages sinistres, annoncent le courroux du Ciel, & l'arrivée des Romains vainqueurs. Eponine sort effrayée & désolée. Mucien, qui la cherche, arrive, détruit l'Autel des Druides, & fait abattre la Forêt. Sabinus, vaincu, s'est retiré dans un lieu désert, déplorant le sort d'Eponine. Le Génie des Gaules lui apparoît, le rassure, lui apprend que son Amante vivra, & lui ordonne d'aller se renfermer dans les tombeaux de ses ancêtres. Il va se rendre dans les souterrains obscurs où sont inhumés les Princes Gaulois. Une voix se fait entendre dans l'éloignement ; il reconnoît celle d'Eponine : il y court ; mais une puissance inconnue l'arrête, & l'entraîne vers le tombeau, où il se renferme. Eponine, en habit de deuil, vient près de ce lieu pleurer sur les cendres de son époux, qu'elle croit mort ; & elle veut mourir elle-même sur son tombeau. Mucien arrive, & veut la retenir ; elle court vers le tombeau, le poignard à la main, & prête à se frapper. Tout-à-coup le tonnerre gronde, le tombeau s'abîme sous terre ;

Sabinus paroît armé, & attaque Mucien, qui se retire. La Scène se change en une Place publique, où l'on voit un combat furieux entre les Gaulois & les Romains. Ces derniers sont vaincus. Sabinus tue Mucien ; & les Vainqueurs célébrent, par des jeux, leur victoire, & le bonheur des deux Amans.

*SABOTS, (les) Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. Sédaine, Musique de M. Duni, aux Italiens*, 1768.

Le vieux Berger Lucas est désespéré d'être amoureux à son âge ; & la jeune Babet est l'objet de son amour. Babet, qui aime Colin, arrive en sabots, & travaille à faire des corbeilles. Assise sous un cerisier, le fruit tente cette jeune fille ; elle ôte ses sabots, & monte sur l'arbre. Lucas la surprend mangeant les cerises qui lui appartiennent ; il demande un baiser pour paiement, & ne l'obtient point. Il prend les sabots de Babet avec son panier, & s'en va en colere. Colin voit sa jeune Maîtresse ; il va s'asseoir à côté d'elle. La pluie vient ; Babet est sans sabots : Colin offre de la porter ; mais elle préfere de prendre les sabots de Colin, & de lui en aller chercher au Village. Elle lui laisse sa colerette, son tablier & son chapeau. Il s'affuble avec ces ajustemens ; &, immédiatement après, arrive Lucas, qui le prend pour Babet, & se plaint de ce qu'elle ne l'aime pas, & de ce qu'elle lui préfere Colin. A ces mots, Colin fait éclater sa joie, saute au col de Lucas, l'embrasse, & le remercie de lui avoir appris qu'il est aimé de Babet. La jeune Bergere vient : elle déclare bonnement qu'elle aime Colin ; & sa mere consent à lui donner ce Berger. Lucas prend son parti ; & ne voulant point perdre le plaisir de faire du bien à Babet, il propose d'épouser la mere, & de lui donner tout son bien ; ce qui étant accepté, finit la Piéce.

*SAC DE CARTHAGE, (le) Tragédie en Prose, de la Serre*, 1642.

Le Comédien Montfleury ne fit que mettre en Vers cette Tragédie, & la donna au Théâtre sous le titre de la *Mort d'Asdrubal*. Voyez *MORT D'ASDRUBAL*.

*SAGE ÉTOURDI*, (*le*) *Comédie en trois Actes, en Vers, par Boissy, aux François*, 1745.

Léandre préfere la tante à la niéce, parce qu'il aime l'une plus que l'autre : il n'y a là ni sagesse ni étourderie. Il est tout simple de s'attacher à ce qui plaît davantage. On est pourtant surpris de voir la froide Eliante accepter la main d'un jeune homme aussi vif que Léandre ; & la sémillante Lucinde, se déclarer pour un indolent tel que Dorante. On auroit pu intituler ce Drame *les Mariages mal-assortis*. Il avoit déja paru sur le même Théâtre, sous le titre de l'*Indépendant*.

*SAINT-GENEST*, *Tragédie de Rotrou*, 1630.

Maximin, au retour de l'Inde, obtient en mariage la fille de Dioclétien. Pour embellir la Fête, une Troupe de Comédiens représente le martyre d'Adrien, Officier distingué, que Maximin avoit condamné à mort en haine de la Foi. Tel est le sujet de la Tragédie du *véritable Saint-Genest*. L'hymen se prépare ; toute la Cour se rend au Théâtre ; les Acteurs se disposent à jouer. Genest remplit avec applaudissement le rôle d'Adrien ; mais frappé de la grace, ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui parle pour lui même ; il insulte aux Dieux qu'adore l'Empereur, & reçoit la couronne du martyre. Il faudroit retrancher de cette Tragédie quelques Scènes comiques, comme la répétition des rôles, le Décorateur, la dissertation sur les Anciens & les Modernes, & plusieurs autres traits, qu'un goût plus épuré a sagement bannis du Théâtre.

*SAISONS*, (*les*) *Opera-Ballet en quatre Entrées, avec un Prologue, par M. l'Abbé Pic, Musique de Louis Lully & Colasse*, 1695.

Melpomène, Euterpe, Clio, Apollon & le Fleuve Permesse sont les Personnages du Prologue. Les quatre Saisons forment autant d'Entrées. Le Printems est représenté par les amours de Zéphire & Flore ; l'Eté, par ceux de Vertumne & Pomone ; l'Automne, par ceux d'Ariane & Bacchus ; & l'Hiver, par ceux de Borée & Orithie.

*SAMSON*, *Tragédie en cinq Actes*, *en Vers*, *tirée de l'Italien*, *& auparavant*, *de l'Espagnol*, *par Romagnési*, *au Théâtre Italien*, 1717.

Samson éprouve la plus vive ardeur pour Dalila. Le Roi des Philistins la lui refuse. La fureur de l'amour se mêle au desir de venger sa Patrie. Il réduit les Philistins à l'extrémité, par les prodiges de valeur que lui attribue l'histoire. Ils ont recours à la ruse: la Suivante de Dalila en fournit les moyens au Roi, qui trouve peu de répugnance à s'en servir. Il fait entendre à Dalila que Samson lui préfere une Rivale. La Suivante appuie ses soupçons, & lui conseille d'exiger de son Amant, en preuve de sa fidélité, qu'il lui avoue en quoi consiste sa force. Samson la satisfait; & aussi-tôt qu'elle en est instruite, elle coupe ses cheveux pendant qu'il dort, & court l'apprendre au Roi. Samson est saisi sur le champ, & conduit dans le Temple de Dagon, qu'il détruit. Dalila voyant qu'elle a trahi son Amant, se tue.

*SANCHO-PANÇA*, *Comédie en cinq Actes*, *en Vers*, *par Dancourt*, *avec un Divertissement*, *dont la Musique est de Gilliers*, *aux François*, 1721.

Le Roman de Don-Quichotte a fourni le sujet de cette Comédie. On y retrace l'histoire de son burlesque Gouvernement. L'Auteur a eu peu de dépense à faire du côté de l'invention. Il a su même se l'épargner du côté du style; & il avoue que parmi plusieurs Piéces, qui portent ce titre, il en a trouvé une, dont la versification lui a paru assez bonne, pour s'en approprier différens morceaux. Un tel aveu est modeste, & étoit nécessaire. Bien des Auteurs prennent souvent de pareilles libertés, sans recourir à la même précaution. Cette Piéce étoit presque mot à mot la Comédie de Guerin de Bouscal. Les Comédiens mirent en Délibération, s'ils ne refuseroient pas à Dancourt sa part d'Auteur; mais la protection dont l'honoroit un des premiers Gentilshommes de la Chambre, lui sauva ce désagrément.

**SANCHO-PANÇA**, *Gouverneur, ou* LA BAGATELLE, *Opera-Comique en deux Actes, avec un Prologue, des Divertissemens & des Vaudevilles, par Thierry, Musique de Gilliers, à la Foire Saint Laurent*, 1727.

Les Acteurs Forains, très-embarrassés, implorent l'assistance de la Foire, qui est représentée par Arlequin. Elle la leur accorde avec plaisir; & les congédie tous, pour conférer avec Mézétin, sur le moyen de plaire au Public. Ce dernier annonce un demi-quarteron de Poëtes, qu'il a, dit-il, à son service; mais la Foire, comptant peu sur ce secours, s'informe seulement si les Actrices sont jolies; elle prend le parti de ne jouer que des rapsodies, & ajoute qu'elle va donner la Bagatelle suivante pour son coup d'essai, en attendant un Ambigu de Danses & de Musique.

Dès la premiere Scène, Sancho, qui est Arlequin, donne audience, en qualité de Gouverneur de l'Isle de Barataria. Une fille vient se plaindre qu'elle a été forcée par un Gentilhomme plus petit & plus foible qu'elle; & cela, pour amener le couplet suivant.

SANCHO.

Air: *De tous les Capucins du Monde.*

Il falloit, Madame la prude,
Avoir le poignet aussi rude,
En voyant hier le galant.

LA FILLE.

Vraiment, la remontrance est bonne;
J'ai de la force en querellant;
Quand je ris, elle m'abandonne.

Madame Gargot, Aubergiste, veut obliger le Chevalier de Cricrac à lui payer quelques mois de nourriture. Le Gouverneur décharge ce dernier, attendu qu'il est Gascon: ensuite il ordonne qu'on lui serve à dîner. Vomitif, Médecin ordinaire du Gouverneur, entre en

même tems, & l'empêche de manger. Dans le moment, un Courier présente à Sancho une lettre, par laquelle le Duc lui fait sçavoir qu'on veut dans peu surprendre son Isle, & l'empoisonner. Sancho, très-consterné, & mourant de faim, voit entrer un Poëte, qui vient offrir ses talens au Gouverneur, & termine le détail qu'il en fait par ce vers :

Nul mieux que moi ne fait des vers.

SANCHO.

Rincez-les, je veux boire.

Sancho conseille au Berger Sylvandre d'abandonner l'insensible Doris : il veut ensuite faire pendre, comme espion, un Castillan, qui vient d'être surpris escaladant la fenetre de la maison de sa Maîtresse ; & ce n'est qu'avec bien de la peine, qu'on le fait revenir de son erreur. Enfin, tout-à-coup les lumieres s'éteignent. Sancho se trouve seul, tremblant dans l'obscurité, lorsqu'à la lueur de quelques flambeaux, il voit paroitre Merlin, qui lui ordonne de se donner quatre cens coups d'étrivieres, pour empécher que l'Isle ne soit submergée. Merlin, voyant l'obstination de Sancho, ordonne à sa suite de lui appliquer les coups d'étrivieres. Cette cérémonie n'est pas plutôt finie, qu'on vient annoncer une descente des ennemis ; Sancho est obligé de s'armer, de se trouver au combat : il est jetté par terre ; & pour comble de malheurs, croyant être sauvé, il apperçoit Thérèse Pança sa femme. C'est alors, que ne pouvant tenir contre tant d'adversités, il abdique le Gouvernement ; & demande avec instance son grison, pour regagner au plutôt son Village.

*SANCHO-PANÇA DANS SON ISLE, Piéce en un Acte, en Prose, mêlée d'Ariettes, par Poinsinet, Musique de M. Philidor, aux Italiens, 1762.*

Tous les sujets qui ont été tirés du Roman ingénieux de Don-Quichotte, n'ont point eu de succès. Dancourt donna anciennement un Sancho-Pança, qui ne réussit point. Gauthier fit représenter, il y a environ quarante

ans, une Piéce en trois Actes, sous le titre de *Basile & Quitterie*, ou les *Noces de Gamache*; elle prit en quelque sorte; mais elle tomba à la reprise. Le *Curieux impertinent* de M. Destouches, tiré d'une nouvelle de Don-Quichotte, quoique bien supérieur à tous les Drames précédens, n'a eu qu'un médiocre succès, & n'est pas resté au Théâtre. M. Favart a aussi donné un Opera intitulé: *Don-Quichotte*, mis en Musique par Boismortier, qui n'a pas eu un sort plus heureux que les Ouvrages dont on vient de parler. M. Poinsinet se trouve malheureusement dans le même cas; à l'égard de M. Philidor, on a été généralement content de sa Musique: on est seulement fâché qu'il ait travaillé sur un pareil sujet.

SANNIONS, espéces de Mimes chez les Grecs & chez les Romains, qui jouoient avec leur tête rase, pour se faire mieux souffletter, & pour mieux divertir la populace.

*SARA, ou LA FERMIERE ÉCOSSOISE, Comédie en deux Actes, en Vers, mêlée d'Ariettes, par M. Collet de Messiné, Musique de M. Vachon, aux Italiens, 1773.*

Un Seigneur Anglois, en voyageant, s'arrête dans la Ferme de Sara; & il y est retenu par l'amour que lui inspirent les graces & les vertus de la fille de la Fermiere. Ce Milord est enchanté de la vie heureuse & paisible de cette famille, composée d'un pere respectable, de Philips, Fermier, de Sara sa femme, de la sœur de Philips & de sa fille. Il desire de partager, avec ces bonnes gens, le bonheur dont ils jouissent, & n'hésite pas à demander leur alliance. Le vieillard n'ose espérer tant d'honneur; & Sara représente au Milord, qu'un goût souvent passager, & le prestige de la passion, ne peuvent assurer le bonheur du mariage; qu'il mépriseroit, étant époux, celle qu'il adore étant Amant; & qu'enfin, elle ne peut consentir à lui donner sa fille. Cependant Philips, qui étoit absent, pour les affaires & le bien des Habitans, revient, fêté également par ses voisins & sa famille. Le Milord s'empresse aussi de lui marquer sa joie

de le voir, & lui parle de son amour ; mais Philips ne veut rien décider sans l'avis de Sara.

Le Milord avoit reconnu, au langage de la Fermiere, qu'elle étoit d'une naissance distinguée ; il en fait la confidence au vieillard, qui avoue qu'en effet Sara est d'une grande naissance ; & qu'étant restée libre & maitresse de ses actions, elle avoit cédé son bien à l'héritier de sa maison, pour épouser & suivre Philips, dont elle estimoit la probité, l'esprit & les sentimens. A ce récit, il reconnoît Sara pour être sa parente ; & il avoue qu'il est celui qui devoit tant à sa générosité ; & que sa naissance les rapprochant, il ne devoit plus y avoir d'obstacle de l'unir avec sa fille : il obtient l'objet de ses vœux.

SATYRE. Poëme dans lequel on attaque directement le vice, ou quelque ridicule blâmable. Cependant la satyre n'a pas toujours eu le même fond ni la même forme dans tous les tems. Elle a même éprouvé, chez les Grecs & chez les Romains, des vicissitudes & des variations si singulieres, que les Savans ont bien de la peine à en trouver le fil. J'ai lu, pour le chercher & pour le suivre, les Traités qu'en ont fait, avec plus ou moins d'étendue, Casaubon, Heinsius, MM. Spanheim, Dacier & le Batteux. Voici les lumieres que j'ai puisées dans leurs Ouvrages.

*De l'Origine des Satyres parmi les Grecs.*

Les Satyres, dans leur premiere origine, n'avoient pour but que le plaisir & la joie ; c'étoient des Farces de Village, un amusement ou un Spectacle de gens assemblés pour se délasser de leurs travaux, & pour se réjouir de leur récolte ou de leurs vendanges. Des jeux champêtres, des railleries grossieres, des postures grotesques, des vers

faits sur le champ, & récités en dansant, produisirent cette sorte de Poésie, à laquelle Aristote donne le nom de satyrique & de danse. C'est d'elle que naquit la Tragédie, qui n'eut pas seulement la même origine; mais qui en garda assez long-tems un caractère plus burlesque, pour ainsi dire, que sérieux. Quoique tirée du Poëme Satyrique, dit Aristote, elle ne devint grave que long-tems après. Ce fut quand ce changement lui arriva, que le divertissement des compositions satyriques passa de la Campagne sur les Théâtres, & fut attaché à la Tragédie même, pour en tempérer la gravité qu'on s'étoit enfin avisé de lui donner. Comme ces Spectacles étoient consacrés à l'honneur de Bacchus, le Dieu de la joie, & qu'ils faisoient partie de sa Fête, on crut qu'il étoit convenable d'y introduire des Satyres, ses compagnons de débauche, & de leur faire jouer un rôle également comique par leur équipage, par leurs actions & par leurs discours. On voulut, par ce moyen, égayer le Théâtre, & donner matiere de rire aux Spectateurs, dans l'esprit desquels on venoit de répandre la terreur & la tristesse, par des représentations tragiques. La différence qui se trouvoit entre la Tragédie & les Satyres des Grecs, consistoit uniquement dans le rire que la premiere n'admettoit pas, & qui étoit de l'essence de ces dernieres. C'est pourquoi Horace les appelle, d'un côté, *agrestes satyros*, eu égard à leur origine; & *risores satyros*, par rapport à leur but principal.

*Du tems auquel on jouoit ces Pièces satyriques.*

Ainsi le nom de Satyre ou Satyri, demeura

attaché parmi les Grecs, aux Piéces de Théâtres dont nous venons de parler, & qui, d'abord, furent entre-mêlées dans les Actes des Tragédies, non pas tant pour en marquer les intervalles, que comme des intermédes agréables; à quoi les danses & les postures bouffonnes de ces Satyres ne contribuerent pas moins, que leurs discours de plaisanterie. On joua ensuite séparément ces mêmes Piéces, après les représentations des Tragédies; ainsi qu'on joua à Rome, & dans le même but, les espéces de Farces nommées Exodes. Ces Poëmes satyriques firent donc la derniere partie de ces célèbres représentations des Piéces Dramatiques, à qui on donna le nom de Tétralogie parmi les Grecs.

*Des Personnages des Satyres.*

Si, dans les commencemens, les Piéces satyriques n'avoient pour Acteurs que des Satyres ou des Sylènes, les choses changerent ensuite. Le Cyclope d'Euripide, les titres des anciennes Piéces satyriques, & plusieurs Auteurs, nous apprennent que les Dieux, ou demi-Dieux, & des Héroïnes, comme Omphale, y trouvoient leurs places, & en faisoient même le sujet principal. Le sérieux se mêla quelquefois parmi le burlesque des Acteurs qui faisoient le rôle des Sylènes & des Satyres. En un mot, la Satyrique, (car on la nommoit aussi de ce nom,) tenoit alors le milieu entre la Tragédie & l'ancienne Comédie. Elle avoit de commun, avec la premiere, la dignité des Personnages qu'on y faisoit entrer, comme nous venons de voir, & qui, d'ordinaire, étoient pris des tems

héroïques ; & elle participoit de l'autre, par des railleries libres & piquantes, des expressions burlesques, & un dénouement de la Fable : dénouement, le plus souvent, gai & heureux. C'est ce que nous apprend le grand Commentateur Grec d'Homere, Eusthathius. C'est le propre du Poëme satyrique, nous dit-il, de tenir le milieu entre le Tragique & le Comique. Voilà presque le Comique larmoyant de nos jours, dont l'origine est toute Grecque, sans que nous nous en fussions douté.

*Différence entre les Piéces Satyriques & Comiques.*

Quelque rapport qu'il y eût entre les Piéces satyriques & celles de l'ancienne Comédie, je ne crois pas qu'elles ayent été confondues par des Auteurs anciens. Il restoit des différences assez grandes qui les distinguoient, soit à l'égard des sujets qui, dans les Piéces satyriques, étoient pris d'ordinaire des Fables anciennes, & des demi-Dieux ou des Héros ; soit en ce que les Satyres y intervinrent avec leurs danses, & dans l'équipage qui leur est propre ; soit de ce que leurs plaisanteries avoient plutôt pour but de divertir ou de faire rire, que de mordre & de tourner en ridicule leurs Concitoyens, leurs Villes & leurs Pays, comme Horace dit de Lucilius, l'imitateur d'Aristophane & de ses pareils. J'ajoute, que la composition n'en étoit pas la même, & que l'ancienne Comédie ne se lia point aux vers ïambiques, comme firent les Piéces satyriques des Grecs. Concluons que ce fut aux Poëmes Dramatiques, dans lesquels interve-

noient des Satyres, avec leurs danses & leurs équipages, que demeura attaché, parmi les Grecs, le même nom de Satyre, celui de satyrique ou de Pieces satyriques.

SATYRE DRAMATIQUE ; genre de Drame particulier aux Anciens. Les Satyres Dramatiques, ou, si l'on veut, les Drames satyriques, se nommoient en latin *Satyri* ; au lieu que les Satyres, telles que celles d'Horace & de Juvenal, s'appelloient *Saty æ*. Il ne nous reste de Drame satyrique, qu'une seule Piéce de l'antiquité : c'est le Cyclope d'Euripide. Les Personnages de cette Piéce sont Polyphème, Ulysse, Sylène, & un Chœur de Satyres. L'action est le danger que court Ulysse dans l'antre du Cyclope, & la maniere dont il s'en tire. Le caractère du Cyclope est l'insolence, & une cruauté digne des bêtes féroces. Le Sylène est badin à sa maniere ; mauvais plaisant, quelquefois ordurier. Ulysse est grave & sérieux, de maniere cependant qu'il y a quelques endroits où il paroît se prêter un peu à l'humeur bouffonne des Sylènes. Le Chœur des Satyres a une gravité burlesque : quelquefois il devient aussi mauvais plaisant que le Sylène. Ce que le Pere Brumoi en a traduit, suffit pour convaincre ceux qui auront quelque doute. Peu importe, après cela, de remonter à l'origine de ce Spectacle, qui fut, dit-on, d'abord très-sérieux. Il est certain que du tems d'Euripide, c'étoit un mêlange du haut & du bas, du sérieux & du bouffon. Les Romains ayant connu le Théâtre Grec, introduisirent chez eux cette sorte de Spectacle, pour réjouir non-seule-

ment le Peuple & les acheteurs de noix, mais quelquefois même les Philosophes, à qui le contraste, quoiqu'outré, peut fournir matiere à réflexion. Horace a prescrit, dans son Art Poétique, le goût qui doit régner dans ce genre de Poëme; & ce qu'il en dit, revient à ceci. Si l'on veut composer des Drames satyriques, il ne faut pas prendre dans la partie que font les Satyres, la couleur ni le ton de la Tragédie; il ne faut pas prendre non plus le ton de la Comédie: Davus est trop rusé; une Courtisane qui excroque un talent à un vieil avare, tout fin qu'il est, est trop subtile. Ce caractère de finesse ne peut convenir à un Sylène qui sort des forêts, qui n'a jamais été que le serviteur & le gardien d'un Dieu en nourrice. Il doit être naïf, simple, du familier le plus commun. Tout le monde croira faire parler de même les Satyres, parce que leur élocution semblera entiérement négligée; cependant il y aura un mérite secret, & que peu de gens pourront attraper; ce sera la suite & la liaison même des choses. Il est aisé de dire les choses avec naïveté; mais soutenir long tems ce ton sans être plat, sans laisser du vuide, sans faire d'écarts, sans liaisons forcées, c'est peut-être le chef-d'œuvre du goût & du génie.

*SAÜL*, *Tragédie de l'Abbé Nadal*, 1705.

Le Personnage de Saül, qui est le dominant de cette Piéce, ne présente qu'un Prince presque toujours privé de sa raison, & furieux contre David, sans prétexte plausible; ainsi les malheurs de ce Roi ne peuvent exciter dans l'ame du Spectateur, qu'une triste pitié, dénuée d'admiration ou d'intérêt.

Voilà ce que nous pensons du fond de ce Poëme: voyons présentement de qu'elle maniere l'Abbé Nadal l'a

traité. La Scène ouvre par Jonathas, qui fait à son confident un récit de tout ce qui s'est passé sous le régne de Saül, jusqu'à ce moment. Cette exposition est d'autant plus mal-adroite, qu'elle est faite à un Hébreux de distinction, qui en doit savoir autant que Jonathas. Arrive Michol, qui annonce le désordre d'esprit du Roi. Survient Saül, qui tient des discours assez vagues; & enfin, à la sollicitation de Jonathas, il consent à recevoir David. L'arrivée d'Asser, Confident de Saül, qui apprend à ce Prince que David marche à la tete des Philistins, fait rentrer ce Roi en fureur : il ne veut plus entendre parler de David; c'est ce qui termine le premier Acte. Le second n'est, en sa plus grande partie, qu'une répétition du premier. L'arrivée imprévue de David change un peu la Scène, qui finit par une réconciliation entre ce Prince & Saül. Ce dernier reste avec Asser, qui le fait revenir à son premier ressentiment contre David. L'Acte finit par l'ordre que Saül donne à Asser, de lui chercher quelque Devin, qui puisse évoquer l'ombre du Prophete Samuel. La Pythonisse dit qu'elle apperçoit l'ombre de Samuel, & elle ajoute :

Mais, que m'apprend sa voix, en montant jusqu'à moi !
Ah ! Dieux ! je suis perdue, & vous êtes le Roi.

Cette effrayante situation est interrompue par l'arrivée de Jonathas, qui cherche Saül; ce dernier fuit la Pythonisse; & Jonathas fait un monologue assez inutile sur ce qui vient de se passer à sa vue. Le quatrieme Acte ouvre par la suite du troisieme. Saül arrive seul; & bientôt il est joint par Jonathas, à qui il communique le fatal Oracle de Samuel. Saül ordonne à son fils Jonathas de le défaire de David. Jonathas avertit ce dernier du dessein de Saül, & lui conseille de s'enfuir. David est arrêté par Asser, & ensuite délivré par ses troupes. Les Philistins viennent attaquer le camp des Hébreux; & Saül sort en désespéré pour les combattre. Le cinquieme Acte commence par le récit de la victoire des Philistins. David reparoît, pour annoncer à Saül qu'il peut encore sauver ce Roi. Ce dernier demande des nouvelles de Jona-

thas; & en apprenant sa mort, il se frappe de son épée, & meurt, en recommandant sa famille à David.

*SAUT DE LEUCADE, (le) Opera-Comique en un Acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles, & suivi d'un Divertissement, par Fuzellier, aux Italiens, 1726.*

Arlequin & Marton sa Maîtresse, se trouvent au Promontoire de Leucade, sans qu on sache comment. Cette fille, qui a quelques raisons de garder l'*incognito*, lui soutient qu'elle n'est point Marton; mais Martillis, Confidente de la Prêtresse d'Apollon. Elle ajoute que cette éminence qu'on apperçoit, est le fameux Promontoire de Leucade, d'où se précipitent les Amans infortunés, qui veulent se guérir de leur passion. « Puisque tu es dans ce cas, » continue-t-elle, je te conseille de faire galamment ce » saut, qui t'illustrera autant que le gain d'une bataille, » ou un entrechat fait avec grace ». Arlequin hésite beaucoup à prendre ce parti; la Prêtresse est obligée de lui citer des exemples célèbres pour le déterminer. Arlequin reconnoit Scaramouche, son ancien ami, à qui il fait part de son dessein. Scaramouche veut l'en dissuader; & n'en pouvant venir à bout, il le recommande à Gondolin, Matelot de Leucade, dont l'emploi est de pêcher les malheureux qui ont fait le saut.

Eraste, Petit-Maître François, entreprend le voyage de Leucade par pure charité. C'est moi, dit-il à Gondolin, qui vous ai donné le plus d'occupation. Plus de vingt aimables filles ont déja fait le saut pour l'amour de moi; & j'ai pitié d'une infinité d'autres, qui s'étoient contraintes à suivre un si dangereux exemple.

Don-Diegue, vieil Espagnol, se présente ensuite. Le motif qui le conduit, est bien différent de celui du Cavalier François. Il aime la jeune Lisette; son mariage est conclu avec le pere de cette belle; mais il aime mieux faire le saut, que de forcer la répugnance de sa Maitresse. L'Auteur a placé dans les Scènes qui suivent, une Critique faite à la hâte, des Tragédies d'Œdipe, de la Motte, de *Pyrrhus* & de Crébillon.

*SAUVAGES, (les) Parodie de la Tragédie d'Alzire, par Romagnési & Riccobony, aux Italiens, 1736.*

Bonhommès, établissant Gouverneur de l'Amérique

ſon fils Garnement, lui fait une petite réprimande ſur ſes égaremens paſſés, lui conſeille d'être tout autre à l'avenir, & de prendre pour modèle le Comte de Mailly, dont la vertu lui a fait tant d'adorateurs. Garnement lui répond, qu'il n'en a pas été plus heureux. Bonhommès prie ſon fils de mettre en liberté les ſix priſonniers Américains qu'il a pris ce même jour, & de gagner, par cet acte de clémence, le cœur d'Alzire, qu'il doit épouſer, & qui ne ſe donne à lui, que par une aveugle obéiſſance aux ordres de Fadaiſe ſon pere. Garnement conſent à délivrer les priſonniers. Fadaiſe promet à Bonhommès de réduire ſa fille, & de l'engager, non ſeulement à épouſer Garnement, mais à l'aimer. Il ajoute, que ſa fille eut toujours de l'amour de reſte : elle arrive après que Bonhommès s'eſt retiré, & confirme aſſez ce qu'on vient de dire : elle n'a que trop d'amour pour Matamore. Cependant elle promet, non d'aimer Garnement, mais de l'épouſer. Garnement revient ſur la Scène Alzire lui parle ſur un ton à le dégoûter de ſon hymen ; mais il n'en veut pas démordre. Bientôt il reconnoît Matamore pour cet Américain qui lui a autrefois ſauvé la vie. Matamore lui demande des nouvelles de Fadaiſe : Bonhommès lui dit qu'il va le lui envoyer. Fadaiſe vient; Matamore, après l'avoir tendrement embraſſé, le fait ſouvenir de la promeſſe qu'il lui a faite autrefois, de lui donner ſa fille Alzire. Fadaiſe eſt dans un très-grand embarras ; on vient l'avertir que tout eſt prêt pour la cérémonie, & qu'on n'attend plus que lui. Matamore lui demande quelle eſt cette cérémonie : Fadaiſe n'a garde de lui dire que c'eſt le mariage d'Alzire ſa fille, avec Garnement : il ordonne aux Gardes de retenir Matamore, qui veut le ſuivre. Le mariage étant fait, Alzire vient s'occuper du ſouvenir de ſon cher Matamore. Ce malheureux Amant apprend ſon malheur, accable ſon Rival d'injures ; on le met dans les fers ; mais, toutes réflexions faites, Garnement trouve qu'il eſt mieux de lui rendre Alzire. Il la répudie, & la donne à Matamore.

SCANDERBERG, *Tragédie-Opera, avec un Prologue, par la Motte & la Serre, Muſique de MM. Rebel & Francœur*, 1735.

Les dépenſes qu'exigeoit cet Opera, en fit différer les

représentations. La Motte étant mort avant que d'en avoir fait le Prologue, & réformé le dernier Acte dont il n'étoit pas content, la Serre se chargea d'y suppléer; ainsi le Prologue & le dernier Acte sont de lui. Le Prologue est entre Melpomène, Polymnie, l'Amour & la Magie. Servandoni fit le dessin d'une décoration pour le cinquieme Acte, représentant une Mosquée, d'une richesse & d'une magnificence dont il y a peu d'exemples; aussi attira-t-elle un fort grand concours.

SCAPIN; nom d'un Personnage de la Comédie Italienne. Le Scapin porte un habit de livrée, un manteau, un bonnet & une dague: il parle Bergamasque ou Lombard, ainsi que l'Arlequin; son caractère est celui des Esclaves des Comédies de Plaute & de Térence, intriguant, fourbe, & toujours prêt à servir les entreprises de la jeunesse libertine.

SCARAMOUCHE; nom d'un Personnage de la Comédie Italienne. L'habit du Scaramouche Napolitain, est une imitation de l'Espagnol en Italie. Son caractère étoit celui du Capitan; mais, comme Tiberio Fiorilli, qui parut le premier en France sous cet habit, étoit un excellent Comédien, on lui fit jouer toutes sortes de rôles; cependant le fond de son caractère fut toujours fanfaron, & poltron tout à la fois.

*SCARAMOUCHE HERMITE, Comédie jouée à l'ancien Théâtre Italien en 1667.*

On permit de jouer aux Italiens cette Piéce très-licencieuse, dans laquelle un Hermite, vêtu en Moine, monte la nuit, par une échelle, à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparoît de tems en tems, en disant: *Questo per mortificar la carne.* Cette Piéce fut représentée à la Cour; & le Roi, en sortant, dit au grand Condé: « Je

» voudrois bien ſavoir pourquoi ces gens qui ſe ſcanda-
» liſent ſi fort de la Comédie de Moliere, ne diſent rien
» de celle de Scaramouche? A quoi le Prince répondit :
» la raiſon de cela, Sire, c'eſt que la Comédie de Sca-
» ramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces Meſ-
» ſieurs ne ſe ſoucient point; mais celle de Moliere
» les jouent eux-mêmes; & c'eſt ce qu'ils ne peuvent
» ſouffrir ».

*SCARAMOUCHE, PÉDANT SCRUPULEUX, Piéce en deux Actes, par Ecriteaux, retouchée par Fuzelier, à la Foire Saint Laurent*, 1711.

Iſabelle, fille du Docteur, & promiſe à Octave, eſt amoureuſe d'Arlequin. Ce jeune Ecolier, à qui Scaramouche, ſon Précepteur, a fait accroire qu'il doit fuir les femmes, comme des objets les plus dangereux, demeure tout interdit à la vue d'Iſabelle, & veut d'abord ſe ſauver. Peu-à-peu il s'apprivoiſe; Scaramouche le ſurprend, au moment qu'il baiſe la main de cette belle; & après une vive réprimande, le force à ſe retirer. Le Diſciple & le Maître conviennent que le premier d'eux qui parlera à une femme, recevra de l'autre des coups de bâton. Cette convention s'exécute. Scaramouche apperçoit Arlequin en converſation avec Iſabelle, & l'étrille d'importance; mais peu de tems après, devenu lui-même amoureux de Colombine, Suivante d'Iſabelle, il veut lui conter des douceurs : Arlequin interrompt bruſquement ce tête-à-tête, & rend à ſon Précepteur, avec uſure, les coups qu'il en a reçus. Le mariage d'Arlequin & d'Iſabelle, fait le dénouement.

SCÈNE; Théâtre, lieu où les Piéces Dramatiques étoient repréſentées. Ce mot vient du Grec σκηνη, tente, pavillon ou cabane, dans laquelle on repréſentoit d'abord les Poëmes Dramatiques. Selon Rolin, la Scène étoit proprement une ſuite d'arbres rangés les uns contre les autres ſur deux lignes parallèles, qui formoient une allée & un portique

champêtre pour donner de l'ombre, & pour garantir des injures de l'air ceux qui ſont placés deſſous. C'étoit-là, dit cet Auteur, qu'on repréſentoit les Piéces, avant qu'on eût conſtruit les Théâtres. Caſſiodore tire auſſi le mot Scène de la couverture & de l'ombre du bocage, ſous lequel les Bergers repréſentoient anciennement les jeux de la belle ſaiſon. Scène ſe prend, dans un ſens particulier, pour les décorations du Théâtre; de-là cette expreſſion, la Scène change, pour exprimer un changement de décoration. Vitruve nous apprend que les Anciens avoient trois ſortes de Décorations ou de Scènes ſur leurs Théâtres. L'uſage ordinaire étoit de repréſenter des bâtimens ornés de colonnes & de ſtatues ſur les côtés; & dans le fond du Théâtre, d'autres édifices, dont le principal étoit un Temple ou un Palais pour la Tragédie, une maiſon ou une rue pour la Comédie; une forêt ou un païſage pour la Paſtorale; c'eſt-à-dire, pour les Piéces ſatyriques, les Attellanes, &c. Ces décorations étoient ou verſatiles, lorſqu'elles tournoient ſur un pivot, ou coulantes, lorſqu'on les faiſoit gliſſer dans des couliſſes, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui. Selon les différentes Piéces, on changeoit la décoration; & la partie qui étoit tournée vers le Spectateur, s'appelloit Scène Tragique, Comique ou Paſtorale, ſelon la nature du Spectacle auquel elle étoit aſſortie. On appelle auſſi Scène, le lieu où le Poëte ſuppoſe que l'action s'eſt paſſée. Ainſi dans Iphigénie, la Scène eſt en Aulide dans la Tente d'Agamemnon. Dans Athalie, la Scène eſt dans le Temple de Jéruſalem, dans un Veſtibule

de l'Appartement du Grand Prêtre. Une des principales Loix du Poëme Dramatique, est d'observer l'unité de la Scène; qu'on nomme autrement unité de lieu. En effet, il n'est pas naturel que la Scène change de place, & qu'un Spectacle commencé dans un endroit, finisse dans un autre tout différent, & souvent très-eloigné. Les Anciens ont gardé soigneusement cette regle & particuliérement Térence. Dans ses Comédies, la Scène ne change presque jamais; tout se passe devant la porte d'une maison, où il fait rencontrer naturellement ses Acteurs. Les François ont suivi la même régle; mais les Anglois en ont sécoué le joug, sous pretexte qu'elle empêche la variété & l'agrément des aventures & des intrigues nécessaires pour amuser les Spectateurs. Cependant les Auteurs les plus judicieux tâchent de ne pas négliger totalement la vraisemblance, & ne changent la Scène que dans les entre-Actes, afin que pendant cet intervalle, les Acteurs soient censés avoir fait le chemin nécessaire; &, par la même raison, ils changent rarèment la Scène d'une Ville à une autre; mais ceux qui méprisent ou violent toutes les régles, se donnent cette liberté. Ces Auteurs ne se font pas même de scrupule de transporter tout-à-coup la Scène de Londres au Pérou. Shakespear n'a pas beaucoup respecté la régle de l'unité de Scène; il ne faut que parcourir ses Ouvrages, pour s'en convaince. Scène est aussi une division du Poëme Dramatique, déterminée par l'entrée d'un nouvel Acteur: on divise une Piéce en Actes, & les Actes en Scènes. Dans plusieurs Piéces imprimées des Anglois, la différence des

Scènes

Scènes n'est marquée, que quand le lieu de la Scène & les décorations changent; cependant la Scène est proprement composée des Acteurs qui sont présens ou intéressés à l'action. Ainsi, quand un nouvel Acteur paroît, ou qu'il se retire, l'action change; & une nouvelle Scène commence. Les Anciens ne mettoient jamais plus de trois Personnages sur la Scène, excepté les Chœurs, dont le nombre n'étoit pas limité: les Modernes ne se sont point astreints à cette régle. Corneille, dans l'examen de sa Tragédie d'Horace, pour justifier le coup d'épée que ce Romain donne à sa sœur Camille, examine cette question, s'il est permis d'ensanglanter la Scène? Et il décide pour l'affirmative, fondé, 1°. sur ce qu'Aristote a dit, que pour émouvoir puissamment, il falloit faire voir de grands déplaisirs, des blessures, & même des morts; 2°. sur ce qu'Horace n'exclut de la vue des Spectateurs, que les événemens trop dénaturés, tels que le festin d'Astrée, le massacre que Médée fait de ses propres enfans: encore oppose-t il un exemple de Séneque au précepte d'Horace; & il prouve celui d'Aristote par Sophocle, dans une Tragédie, où Ajax se tue devant les Spectateurs. Cependant le précepte d'Horace n'en paroît pas moins fondé dans la nature & dans les mœurs. 1°. Dans la nature: car enfin, quoique la Tragédie se propose d'exciter la terreur ou la pitié, elle ne tend point à ce but par des Spectacles barbares, & qui choquent l'humanité. Or, les morts violentes, les meurtres, les assassinats, le carnage, inspirent trop d'horreur; & ce n'est pas l'horreur, mais la terreur qu'il faut exciter. 2°. Les

mœurs n'y ſont pas moins choquées. En effet, quoi de plus propre à endurcir le cœur, que l'image trop vive des cruautés ! Quoi de plus contraire aux bienſéances, que des actions dont l'idée ſeule eſt effrayante ! Les Grecs & les Romains, quelque polis qu'on veuille les ſuppoſer, avoient encore quelque férocité : chez eux le Suicide paſſoit pour grandeur d'ame ; chez nous, il n'eſt qu'une frénéſie, une fureur : les yeux qui ſe repaiſſoient au Cirque des combats des Gladiateurs, & ceux mêmes des femmes qui prenoient plaiſir à voir couler le ſang humain, pouvoient bien en ſoutenir l'image au Théâtre : les nôtres en ſeroient bleſſés ; ainſi, ce qui pourroit plaire relativement à leurs mœurs, étant tout-à fait hors des nôtres, c'eſt une témérité d'enſanglanter la Scène. L'uſage eſt encore fréquent chez Anglois, & Shakeſpear ſur tout, eſt plein de ces ſituations. M. Greſſet a voulu les imiter dans ſa Tragédie d'Edouard ; le goût de Paris ne s'eſt pas trouvé conforme au goût de Londres. Il eſt vrai que toutes ſortes de morts, même violentes, ne doivent point être bannies du Théâtre. Phédre & Inez, empoiſonnées, y viennent expirer. Jaſon dans la Médée de Longe-Pierre, & Oroſman dans Zaïre, s'arrachent la vie de leur propre main ; mais, outre que ce mouvement eſt extrêmement vif & rapide, on emporte ces perſonnages ; on les dérobe promptement aux yeux des Spectateurs, qui n'en ſont point bleſſés, comme ils le ſeroient, s'il leur falloit ſoutenir quelque tems la vue d'un homme qu'on ſuppoſe maſſacré & nageant dans ſon ſang. L'exemple de nos voiſins, quand il n'eſt fondé

que sur leur façon de penser, qui dépend du tempéramment & du climat, ne devient point une loi pour nous, qui vivons sous un autre horison, & dont les mœurs sont plus conformes à l'humanité. Il doit y avoir une conduite dans chaque Scène, comme dans le total de la Piéce. Toutes les fois qu'un Acteur entre ou sort du Théâtre, l'art exige que le Spectateur soit instruit des motifs qui l'y déterminent. Corneille est le premier qui ait pratiqué cette régle si belle & si nécessaire de lier les Scènes, & de ne faire paroître sur le Théâtre aucun Personnage sans une raison évidente. Les Personnages importans doivent toujours avoir une raison d'entrer & de sortir; & quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se donnent bien de garde de dire, je sors, de peur que le Spectateur, trop averti de la faute, ne dise: Pourquoi sortez-vous? Plus il est difficile de lier toutes les Scènes d'une Tragédie, plus cette difficulté vaincue a de mérite; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraisemblance & de l'intérêt. C'est un des secrets de ce grand Art de la Tragédie, inconnu encore à la plûpart de ceux qui l'exercent. Ce n'est pas tout; chaque Scène veut encore la même perfection. Il faut la considérer, au moment qu'on la travaille, comme un ouvrage entier qui doit avoir son commencement, ses progrès & sa fin. Il faut qu'elle marche comme la Piéce; & qu'elle ait, pour ainsi dire, son exposition, son nœud & son dénouement. J'entends par son exposition, l'état où se trouvent les Personnages, & sur lequel ils délibèrent; j'entends par son nœud, les intérêts ou les

ſentimens qu'un des Perſonnages oppoſe aux déſirs des autres ; & enfin par ſon dénouement, l'état de fortune ou de paſſion, où la Scène doit les laiſſer. Après quoi l'Auteur ne doit plus perdre de tems en diſcours, qui, tout beaux qu'ils ſeroient, auroient du moins la froideur de l'inutilité.

Toute premiere Scène, dit Corneille, qui ne donne pas envie de voir les autres, ne vaut rien. Apres une Scène de politique, il n'eſt guères poſſible qu'une Scène de tendreſſe puiſſe réuſſir. Le cœur veut être mené par degrés : il ne peut paſſer rapidement d'un ſujet à un autre ; & toutes les fois qu'on promene ainſi le Spectateur d'objets en objets, tout intérêt ceſſe. C'eſt une des raiſons qui empêchent preſque toutes les Tragédies de Corneille d'être touchantes. Le tems nous a appris que, quand on veut mettre la politique ſur le Théâtre, il faut la traiter comme Racine, y jetter de grands intérêts, des paſſions vraies, & de grands mouvemens d'éloquence ; & que rien n'eſt plus néceſſaire qu'un ſtyle pur, noble, coulant & égal, qui ſe ſoutienne d'un bout de la Piéce à l'autre.

Tout doit être action dans un Drame, & ſurtout dans la Tragédie : non que chaque Scène doive être un événement ; mais chaque Scène doit ſervir à nouer ou à dénouer l'intrigue. Chaque diſcours doit être préparation ou obſtacle.

SCÈNES ÉPISODIQUES. Il eſt une ſorte de Scènes épiſodiques, dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroiſſent bien naturelles. Ce ſont des Perſonnages comme il y en a dans tout

le monde & dans les familles, qui se fourrent partout sans être appellés; & qui, soit bonne ou mauvaise volonté, intérêt, curiosité, ou quelque motif pareil, se mêlent de nos affaires, & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces Scènes bien ménagées, ne suspendroient point l'intérêt; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractère qu'on voudra : rien n'empêche même qu'on ne les fasse contraster. Ils demeurent trop peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractère auquel on les opposera. Telle est Madame Pernelle dans le Tartuffe, & Antiphon dans l'Eunuque.

SCÈNES DE VALETS. Les plaisanteries d'un Valet, & son avidité pour l'argent, sons très grossières. On n'a que trop long-tems avili la Comédie par ce bas Comique, qui n'est point du tout Comique. Les Scènes de Valets & de Soubrettes ne sont bonnes, que quand elles sont absolument nécessaires à l'intérêt de la Pièce, & quand elles renouent l'intrigue : elles sont insipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vuide de la Scène; & cette insipidité, jointe à la bassesse des discours, deshonorent un Théâtre fait pour amuser, & pour instruire les honnêtes gens. Ces Scènes, où les Valets font l'amour, à l'imitation de leurs Maîtres, sont enfin proscrites du Théâtre avec beaucoup de raison. Ce n'est qu'une Parodie basse & dégoûtante des premiers Personnages.

SCÈNES DOUBLES. Scènes dans lesquelles deux Personnages s'entretiennent de leurs intérêts.

térêts particuliers, d'un côté, tandis que deux autres en font autant du leur. On ne peut donner de plus bel exemple de ces sortes de Scènes, que la dixieme de l'Acte troisieme du Bourgeois Gentilhomme, où l'on voit Cléonte & Lucile, qui sont amoureux, se faire des reproches, bouder tour à tour, & enfin se raccommoder; & Covielle & Nicole, leurs Valets, faire de même de leur côté & à leur maniere.

NICOLE *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis; mais le voilà.

CLÉONTE *à Coviel e.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possede?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE.

Que cela est Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE *à Covielle.*

Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclavure.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est-là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est.

COVIELLE *à Nicole.*

Qu'eu-ci, qu'eu-mi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE *voulant s'en aller.*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer vîte.

COVIELLE *voulant s'en aller.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin . . . .

CLÉONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Apprens que . . . .

COVIELLE.

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chansons.

NICOLE.

Entens-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, prens-le comme tu voudras.

CLEONTE *se retournant vers Lucile.*

Sçachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se retournant vers Nicole.*

Apprens-nous un peu cette histoire.

NICOLE *s'en allant de même.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi.

LUCILE *s'en allant toujours.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte-moi.

NICOLE *s'en allant toujours.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laiſſez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de-là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux !

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guériſſez-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier, vous me voyez, ingratte, pour la derniere fois ; & je vais loin de vous mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE à *Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE *à Cléonte, qui veut sortir.*

Cléonte.

NICOLE *à Covielle, qui s'en va aussi.*

Covielle.

CLEONTE *s'arrêtant.*

Hé!

COVIELLE *s'arrêtant.*

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mourriez!

Ils en viennent enfin à l'éclairciſſement & au raccommodement. Rien n'eſt plus propre que cet exemple, à faire voir avec quel art, quelle fineſſe, quel jeu & quelle vivacité ces Scènes doubles doivent être conduites, & comment elles doivent être dialoguées, pour ne point mettre de confuſion dans l'eſprit du Spectateur, & pour ramener l'intérêt ſubalterne au principal. Ces ſortes de Scènes bien maniées, font un effet admirable ſur le Théâtre.

*SCEVOLE, Tragédie de Duryer, 1646.*

Scevole fut joué entre Rodogune & Héraclius. Quoique fort inférieur aux Piéces de Corneille, on y reconnoît la même maniere; mais avec bien moins de force & ſans aucun de ces traits, qui, dans Corneille, annoncent le grand Poëte & l'homme ſupérieur. Les Romains

de du Ryer sont les mêmes que ceux de Corneille ; leurs caractères ont la même grandeur & les mêmes défauts. Cette Piéce plairoit encore, sur-tout à ceux qui préférent, au plaisir d'être vivement émus pendant la représentation, l'avantage d'emporter du Théâtre un sentiment qui élève leur ame, & qui la fortifie ; & si le Scevole étoit remis avec les corrections que le progrès de l'art & du goût ont rendu nécessaires, peut-être auroit-il un grand succès.

*SCIPION*, *Tragédie de Pradon*, 1697.

Ce Héros, combattu par l'amour de la gloire, & par les tendres sentimens qu'il a conçus pour Ispérie, niéce d'Annibal, sa prisonniere, remplit les premieres Scènes du détail de son amour, en attendant l'entrevue qu'il doit avoir avec le Héros Carthaginois. Ispérie ne l'aime point ; elle préfere Luceïus, Prince allié de Carthage, à qui ses parens l'ont promise. Celui-ci apprend qu'Annibal a proposé à Scipion la main de sa niéce, pour gage de la paix qu'il veut conclure. Dans le dessein d'empêcher ce mariage, & d'enlever Ispérie, il attaque le camp des Romains. Scipion rompt toute négociation avec Annibal. On court aux armes ; les Carthaginois sont vaincus ; & Luceïus est fait prisonnier. Scipion, partagé entre la pitié, l'amour & la gloire, fait se vaincre enfin lui-même, & céde Ispérie à son Rival. Le grand Scipion, ce fameux vainqueur de Carthage, n'est, dans cette Tragédie, qu'un fanfaron & galant Petit-Maître. C'est dire combien ce rôle est mal fait, & jusqu'à quel point le Peintre de *Régulus* a pris le change dans le caractére de Scipion. L'Auteur ne donne pas une plus grande idée d'Annibal, & fait de Luceïus un jeune étourdi. Je ne parle ni des Confidens inutiles, ni du rôle postiche d'Erixene, qu'il falloit supprimer. J'ai été plus content de celui d'Ispérie ; mais, en général, cette Piéce est très-médiocre.

*SCIPION L'AFRICAIN*, *Tragédie de Desmarets*, 1639.

Scipion assiége Carthagène. Dans cette Ville se trouve Olinde, Princesse Espagnole, accordée en mariage à Lucidan, Prince des Celtibériens. Garamante, Prince Numide, allié des Carthaginois, Amant rébuté d'O-

linde, offre à Scipion de lui livrer la Ville, s'il veut lui donner Olinde. Scipion accepte la proposition, & se rend maître de Carthagène. Pendant la prise de cette Place, Lucidan, qui a appris la trahison de Garamante, rencontre ce dernier, le combat, & le blesse dangereusement. Cependant Olinde, prisonniere des Romains, est présentée à Scipion, qui en devient amoureux. La constance de la Princesse pour Lucidan, & la gloire de Scipion, combattent le sentiment que l'amour inspire à ce grand Capitaine. Non-seulement Scipion renonce à son amour pour Olinde; mais il rend cette Princesse à Lucidan, à qui il accorde la liberté. Dans le moment arrive Garamante, qui somme Scipion de sa parole. Cet incident jette Olinde, Lucidan & Scipion dans une grande perplexité. Heureusement Hianisbe, Princesse des Isles fortunées, que Garamante a aimée, & qu'il a abandonnée pour Olinde, arrive dans ce moment; elle rappelle à Scipion la promesse qu'il lui a faite de lui rendre son infidele Amant. Comme cette promesse à précédé celle de Scipion à Garamante, il abandonne ce dernier à Hianisbe. C'est par ce dénouement, que la Piéce est terminée. En général, cette Tragi-Comédie est durement & bassement versifiée, le sujet mal conduit, & encore plus mal dénoué. Cependant on y trouve des fonds de Scènes assez heureusement imaginées, & qui, en d'autres mains, auroient pu devenir intéressantes.

*SCYTHES*, (*les*) *Tragédie de M. de Voltaire*, 1767.

Le célèbre Auteur qui a déja mis avec tant de succès sur la Scène, les tableaux contrastés des Mahométans & des Chrétiens, des Américains & des Espagnols, des Chinois & des Tartares, a voulu depuis enrichir notre Théâtre du spectacle des mœurs séveres des Scythes, en opposition avec le faste orgueilleux des anciens Persans. La sublime simplicité de la nature sauvage a été sentie par l'Amateur éclairé & sans prévention; c'est en revoyant cette Piéce, que le Public en développera les beautés, & les mettra au rang des chef-d'œuvres qui sont en possession de plaire.

Qui voit-on d'abord sur la Scène? Deux Vieillards auprès de leurs cabanes, des Bergers, des Laboureurs.

De qui parle-t-on ? D'une fille qui prend soin de la vieillesse de son pere, & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t elle ? Un Pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux Vieillards s'asseyent sur un banc de gazon ; que des Acteurs habiles pourroient faire valoir cette simplicité !

Ceux qui se connoissent en déclamation & en expression de la nature, sentiront sur-tout quel effet pourroient faire deux Veillards, dont l'un tremble pour son fils, & l'autre pour son gendre, dans le tems que le jeune Pasteur est aux prises avec la mort. Un pere affoibli par l'âge & la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siége de mousse, qui se releve avec peine, qui crie d'une voix entre-coupée, qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils ; un ami éperdu qui partage ses douleurs & sa foiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever ; ce même pere, qui, dans ces momens de saisissement & d'angoisse, apprend que son fils est tué ; & qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé, &c. &c.

*SECRET RÉVÉLÉ*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, par l'Abbé de Bruyeis, au Théâtre François*, 1690.

Cette Piéce doit son origine à l'aventure d'un Roulier qui conduisoit une Voiture de Vin de grand prix. Les cerceaux d'un des tonneaux se casserent : le vin s'enfuit : le Charretier n'épargna rien d'abord pour l'empêcher de couler ; mais tous ses soins furent inutiles. A la fin il prit son parti : ce fut de profiter de son malheur ; & en profita si bien, qu'il s'énivra, & oublia sa perte. Cette Scène est agréablement répetée dans cette Comédie, & liée à une intrigue, dont le but est la découverte d'un enlevement. Thibaut ivre, en révèle le mystère à Léandre, & s'applaudit de sa discrétion.

*SÉJANUS*, *Tragédie de Magnon*, 1646.

Séjanus, Favori de l'Empereur, a formé le dessein de détruire la famille régnante, d'assassiner son Maître, & de s'ouvrir un chemin au Trône, par l'hymen de Livie, veuve de Druse, fils de l'Empereur. Il fait indiscrettement part de sa conjuration à Livie : celle ci en avertit

Tibere ; & Séjanus est confondu en présence de ce Prince, par la personne même à qui il vient de confier son secret. Il est aussi-tôt conduit au Sénat pour y être jugé. On entend un bruit confus : Tibere croit que la populace a pris les armes pour défendre Séjanus : on vient le rassurer, & lui dire que ce perfide, s'appercevant que le Sénat, prêt de le condamner, n'étoit plus incertain que du choix du supplice, pour se dérober à cet affront, avoit arraché l'épée de l'un de ses Gardes, & se l'étoit plongée dans le sein.

*SELEUCUS*, *Tragédie de Montauban*, 1652.

Laodice, Reine de Syrie, abusant de la loi qui ordonne que les Rois sont censés régner jusques au moment de l'inhumation, refuse, depuis vingt ans, de rendre ce devoir à son époux, différant toujours cette triste cérémonie, qui doit mettre fin à l'autorité dont elle ne se lasse point de jouir, & la faire passer entre les mains de son fils Séleucus. D'un autre côté, Olimpie, Reine d'Epire, a usurpé la souveraine puissance, en vertu du testament du feu Roi son mari, au préjudice du Prince Antigonus son fils, qui regarde cet Acte comme supposé : ces deux Reines ont eu guerre ensemble. La Reine de Syrie a appellé à son secours Eumenès, Roi de Cappadoce, à qui elle a promis Alcionée, sa fille, en mariage : & Olimpie, en offrant la sienne, nommée Eriphile, à Araxe, Roi de Bythinie, s'est fortifiée par ce secours. Enfin elles font la paix, & conviennent de la cimenter par un double hymen, & de donner la Princesse Alcyonée à Antigonus ; & la sœur de ce dernier, au Prince de Syrie.

*SÉMIRAMIS*, *Tragédie de Gilbert*, 1646.

Ninus, Roi des Assyriens, amoureux de Sémiramis, femme de Ménon, Général de ses Armées, lui propose de l'épouser, en faisant divorce avec son mari. Il confie son dessein à la Princesse Sosarme sa fille, & lui promet de l'unir à Ménon. La Princesse accepte cette proposition avec joie ; & Ninus se charge d'en parler à Ménon, à qui il offre, avec la main de Sosarme, la Couronne

des Bactriens. Ménon ſe défend d'épouſer la Princeſſe ; & ajoute, que Sémiramis ſeule fait toute ſa félicité. Ninus irrité du refus de Ménon, ordonne qu'on lui apporte la tête de Sémiramis. Ménon, pour ſauver la vie de ſon épouſe, conſent à épouſer Soſarme ; dans le moment qu'il parle, paroît Sémiramis, qui l'accable de reproches. Elle eſt ſi prévenue de l'infidélité de Ménon, qu'elle ſort ſans vouloir écouter cet infortuné époux. Ninus profite de l'erreur de Sémiramis, & la réſout à lui donner ſa main, pour ſe venger de Ménon. Sémiramis exige par ſerment une grace de Ninus ; celui-ci lui jure de la contenter, pourvu, ajoute-t-il, que ce qu'elle va lui demander ne ſoit point contraire à ſon amour pour elle. Cette grace eſt, que Ninus lui accorde un regne de cinq jours avant que de l'épouſer. A peine le Prince eſt-il ſorti, qu'elle apprend que Ménon s'eſt tué, pour ne pas ſurvivre au malheur de la perdre ; & qu'il ne s'étoit réſolu d'obéir au Roi, que pour empêcher ce Monarque de la faire mourir. Sémiramis jure de venger la mort de Ménon ; ce qu'elle fait en effet, en immolant Ninus aux mânes de ſon époux.

*SÉMIRAMIS*, *Tragédie de Desfontaines*, 1647.

Dans cette Tragédie, Sémiramis eſt fille du Roi de Syrie, & femme de Ninus, qui l'a épouſée après la mort du Roi de Syrie, & la conquête de ſes Etats. Sémiramis, animée par l'ambition, la vengeance & l'amour, demande à Ninus, pour prix des victoires qu'elle a remportées pour lui, un regne de trois jours. Ninus y conſent ; & après qu'elle eſt inſtallée ſur le Trône, cette Reine, pour le premier acte de ſa puiſſance, ordonne la mort de Ninus ; ce qui eſt exécuté dans le moment ; enſuite elle envoye offrir ſa main & ſa couronne à Méliſtrate, par Oronclide, fils de Merzabane, le Miniſtre de ſes volontés. Irritée du refus de Méliſtrate, elle le fait arrêter ; mais on lui rend bientôt la liberté, parce qu'il eſt reconnu pour le fils de Ninus & de Sémiramis, qui avoit été enlevé preſque au moment de ſa naiſſance. Oronclide, qui paſſoit pour le fils de Merzabane, ſe trouve celui de Ninus, & d'une Princeſſe que ce Prince avoit épouſée avant Sémiramis. Cette derniere ſe repent

de son crime ; & implore la vengeance de Mélistrate & d'Oronclide, pour la punir de la mort de Ninus.

*SÉMIRAMIS*, *Tragédie de Madame de Gomez*, 1716.

Sémiramis est fille de Simma, Roi d'Arabie, que Ménon, Prince Assyrien, avoit fait enlever, pour venger la mort de son fils. Ménon la fait passer pour sa fille, & la fait appeller Nitocris. Sémiramis devient si belle, que ses charmes lui soumettent le cœur de ce même Ménon, d'un inconnu, nommé Arius, & de Ninus, Roi d'Assyrie. Ménon, ne pouvant la rendre sensible, forme une conspiration contre Ninus, son Rival ; son dessein est découvert : il est arrêté : il prend du poison, & vient apprendre à Ninus, que sa prétendue fille est Sémiramis. Arius est reconnu pour son frere ; & Simma, qui joue le rôle de l'Ambassadeur de Zoroastre, Roi des Bactriens, se découvre, & accorde la main de sa fille à Ninus.

*SÉMIRAMIS*, *Tragédie de Crébillon*, 1717.

Le sujet de Sémiramis offroit au génie de Crébillon une carriere aussi vaste que ses autres Piéces ; il pouvoit s'y déployer à son gré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? On ne le distingue que par intervalle ; cependant on le reconnoît. Sémiramis conserve ici son vrai caractere, à quelques remords près. Ils ne seroient point superflus, s'ils produisoient quelques effets dignes d'eux ; mais elle n'étouffe pas même son amour, apres avoir été instruite que c'est son fils qu'elle aime. Il lui échappe entr'autres ces quatre Vers, dignes d'être cités :

Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage ;
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage !

*SÉMIRAMIS*, *Tragédie de M. de Voltaire*, 1748.

Ninias, fils de Ninus & de Sémiramis, sous le nom d'Arsace, Général d'Armée, paroit dans la premiere

Scène. On ignoroit sa véritable naissance ; & lui-même se croyoit le fils de Phradate, auquel Ninus, en mourant, l'avoit confié. La Reine, qui l'avoit vu au camp, avoit conçu de l'amour pour lui. C'étoit par ses ordres, qu'il arrivoit à Babylone. Il y apportoit un dépôt, que Phradate, avant de mourir, lui avoit recommandé de remettre au Grand-Prêtre. Ce dépôt contenoit l'Epée, la Couronne, le Sceau de Ninus, avec une lettre cachetée, qui devoit faire connoître les auteurs de la mort du Roi, & la naissance d'Arsace. Ce Prince demande à être présenté à la Reine par le Grand-Prêtre ; & il espere que pour prix de ses services, elle lui permettra d'épouser Azéma, Princesse du Sang Royal. Mais Assur, premier Prince du Sang, lui défend de prétendre à la main de cette Princesse, sur laquelle il a lui-même des prétentions. Sémiramis, accablée de ses remords, frappée de la mort de son mari, qu'elle a fait empoisonner autrefois, vient finir le premier Acte.

L'amour de Ninias & d'Azéma, forme une partie du second. Ces deux Amans avoient été élevés dans le même Désert ; & dès-lors ils s'étoient juré un amour inviolable. Assur voudroit inutilement être un obstacle à leur tendresse. Ninias lui déclare qu'il le redoute peu, & qu'il ne craint rien d'un pareil Rival. Cependant Sémiramis, toujours inquiette, toujours agitée, avoit fait consulter l'Oracle d'Ammon ; selon sa réponse, elle devoit allumer le flambeau de l'hymen ; & appaiser par un sacrifice, dans le tombeau de Ninus, les mânes de ce Prince.

Dans l'Acte suivant, pour obéir à l'Oracle, Sémiramis commande au Grand-Prêtre de préparer le sacrifice. Elle fait assembler les Grands de sa Cour, leur apprend qu'elle doit se choisir un nouvel époux, & qu'elle fixe son choix sur Arsace. Ici l'ombre de Ninus paroît : elle annonce à Ninias qu'il régnera dans Babylone ; mais qu'il doit auparavant lui immoler une victime sur son tombeau.

Le secret de la naissance d'Arsace se découvre au quatrieme Acte. Le Grand-Prêtre l'avoit appris par la lettre de Ninus. Pour prévenir un inceste, il la communique à Ninias ; & Sémiramis elle-même y lit l'horreur de son crime.

Cependant l'ombre de Ninus avoit demandé un ſacrifice : l'Oracle l'avoit ordonné ; & c'eſt, avec le mariage d'Azéma, ce qui fait la matiere du cinquieme Acte. Aſſur ſait que c'eſt dans le tombeau de Ninus que ce ſacrifice doit ſe faire ; il s'y rend en ſecret, dans le deſſein d'y aſſaſſiner Ninias. Sémiramis en eſt avertie : elle court pour défendre ſon fils ; Ninias y va lui-même pour y égorger Aſſur ; mais, dans la fureur qui le poſſède, il porte à ſa mere le coup mortel qu'il deſtinoit à ſon ennemi. Avant que de mourir, Sémiramis unit ſon fils avec Azéma ; & Ninias prononce l'Arrêt de mort contre le perfide Aſſur.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici de la maniere dont cette Piéce fut remiſe au Théâtre en 1759, & ſe repréſente aujourd'hui, qu'un goût plus épuré a éclairé les Comédiens, & qu'on a dégagé le Théâtre des entraves qui l'embarraſſoient. La décoration offre, dans le fond, les périſtiles extérieurs d'un vaſte & magnifique Palais. Sur l'une des parties latérales du Théâtre, s'élève un ſuperbe Temple ; & ſur l'autre, eſt l'entrée du tombeau de Ninus à côté d'une pyramide. On monte à l'un & à l'autre de ces Edifices, par des degrés qui, indépendamment du bel effet qu'ils font dans la compoſition générale de l'Architecture, procurent des entrées & des ſorties aux Acteurs, convenables à la dignité des différentes actions de la Tragédie. Les fabriques qui compoſent cette décoration, non-ſeulement ſont du genre le plus grand & le plus propre à rendre l'idée de la Majeſté des Edifices antiques ; mais encore elles ſont peintes avec cet art qui trompe ſi ingénieuſement les yeux, & qui produit l'illuſion la plus complette. Tous les ornemens y ſont raiſonnés & aſſujettis à un coſtume exact. Ils n'en contribuent pas moins aux effets les plus avantageux à la peinture. Il ſera toujours réſervé au ſeul vrai de produire le beau ; & l'on voit par-là, combien ſont mal-fondés les prétextes des Artiſtes, & l'indulgence des connoiſſeurs de profeſſion, lorſqu'ils violent d'un air fauſſement ſavant, ces Loix ſi néceſſaires & ſi infaillibles.

A la grandeur des décorations, à la vérité de leurs effets, les Comédiens ont joint l'attention de diſpoſer les Perſonnages de façon à produire les plus beaux ta-

bleaux, tant pour la ſplendeur du Spectacle, que pour le pathétique des actions. Le moment où Sémiramis, ſur ſon Trône, & dans tout l'éclat de ſa gloire, va déclarer aux Grands & aux Peuples de ſon Empire, le choix qu'elle a fait d'un époux, eſt repréſenté dans la plus grande maniere. On croit voir au-delà du Trône des troupes nombreuſes de Gardes & de Guerriers, qui forment une barriere à la multitude d'un Peuple tumultueux. Les objets rapprochés ſont les Mages d'un côté, les Grands de l'Empire de l'autre; tout, à peu de choſe près, aſſez bien diſpoſé. En un mot, le lieu de la Scène, la diſtribution des figures ſur des plans convenables & heureux : le tout offre un des plus riches & des plus grands Spectacles que nous ayons vus ſur aucun Théâtre, & dont l'exécution réelle répondroit à la Majeſté des plus puiſſans Monarques de la terre. L'apparition de l'ombre de Ninus, ce grand reſſort de la Scène antique, qui ſembloit effrayer la délicateſſe de la nôtre, & enfreindre la réguliere vraiſemblance, produit tout l'effet qu'on doit en attendre aujourd'hui, au moyen de la diſpoſition convenable au Théâtre. L'inſtant où Ninias ſort du tombeau couvert du ſang de ſa mere, (graces à l'action énergique & vraie de l'Acteur,) frappe d'horreur & de crainte. Le Spectateur ſaiſi, ne ſort de cette ſituation terrible, que pour ſentir briſer ſon ame par l'accompliſſement d'une cataſtrophe aſſez préparée, pour emprunter du preſſentiment la force de ſon dernier trait; & aſſez prévue, pour ne pas affoiblir la puiſſance de ſon effet. C'eſt ce que l'on éprouve à la vue de Sémiramis échevelée, percée de coups, ſe traînant ſur les marches du tombeau, pour apprendre à ſon fils qu'il eſt ſon meurtrier; & à l'Univers,

. . . . . . . . Qu'il eſt donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Ce tableau termine une Tragédie qui, à tous égards, nous rapproche de ces Spectacles fameux d'Athènes & de Rome, que l'eſpace des tems colore peut-être à notre imagination d'un éclat trop ſéducteur; au lieu que nulle prévention ne peut nous égarer ſur la perfection de celui-ci.

SENTENCE. Le mot de *Sententia*, chez les anciens Latins, signifioit tout ce que l'on a dans l'ame, tout ce que l'on pense : outre qu'il est pris le plus souvent en ce sens dans les Orateurs, nous voyons encore des restes de cette premiere signification dans l'usage ordinaire : car, si nous affirmons quelque chose avec serment, ou si nous félicitons quelqu'un d'un heureux succès, nous employons ce terme en latin *ex animi sententiâ*, pour marquer que nous parlons sincérement, & selon notre pensée. Cependant le mot de *sententia* étoit aussi employé assez communément dans le même sens. Pour celui de *sensus*, je crois qu'il étoit uniquement affecté au corps; mais l'usage a changé. Les conceptions de l'esprit sont présentement appellées *sensus* ; & nous avons donné le nom de *sententiæ* à ces pensées ingénieuses & brillantes, que l'on affecte particuliérement de placer à la fin d'une période, par un goût particulier à notre siécle. Autrefois on en étoit moins curieux : aujourd'hui on s'y livre avec excès & sans bornes. C'est pourquoi je crois devoir en distinguer les différentes espèces, & dire quelque chose de l'usage qu'on en peut faire. Les pensées brillantes ou solides les plus connues de l'antiquité, sont celles que les Grecs & les Latins appellent proprement des sentences. Encore que le mot *sententia* soit un nom générique, il convient néanmoins plus particuliérement à celles-ci; parce qu'elles sont regardées comme autant de conseils, ou, pour mieux dire, comme autant d'arrêts en fait de mœurs. Je définis donc une sentence, une pensée morale, qui est universellement vraie &

louable, & même hors du ſujet auquel on l'applique. Tantôt elle ſe rapporte ſeulement à une choſe, comme celle-ci : *rien ne gagne tant les cœurs que la bonté ;* & tantôt à une perſonne, comme cette autre de Domitius Afer : *Un Prince qui veut tout connoître, eſt dans la néceſſité de pardonner bien des choſes.*

Voici quelques regles à obſerver ſur les ſentences dans l'Epopée. Il faut les placer dans la bouche des Acteurs, pour faire plus d'impreſſion. Elles doivent être claires ſemées, & telles qu'elles paroiſſent naître indiſpenſablement de la ſituation. Il faut qu'elles ſoient courtes, générales & intéreſſantes pour les mœurs. Elles doivent être générales, parce que, ſans cela, elles ne ſont pas inſtructives, & n'ont de vérité & d'application, que dans des cas particuliers. Elles doivent intéreſſer les mœurs ; ce qui exclut toutes les regles, toutes les maximes qui concernent les Sciences & les Arts. Enfin, il faut que la ſentence convienne dans la bouche de celui qui la débite, & ſoit conforme à ſon caractère. L'Arioſte a ſur-tout péché dans ſes ſentences morales, qu'il fait débiter à tort & à travers par ſon Héros.

SENTIMENS, en Poéſie, & particuliérement dans le Poëme Dramatique, ſont les penſées qu'expriment les différens Perſonnages ; ſoit que ces penſées ayent rapport à des matieres d'opinion, de paſſion, d'affaires, ou de quelque choſe ſemblable. Les mœurs forment l'action tragique ; & les ſentimens l'expoſent, en découvrant ſes cauſes, ſes motifs, &c. Les ſentimens ſont aux mœurs,

ce que les mœurs sont à la Fable. Dans les sentimens, il faut avoir égard à la nature & à la probabilité. Un furieux, par exemple, doit parler comme un furieux; un Amant, comme un Amant; & un Héros, comme un Héros. Les sentimens servent beaucoup à soutenir les caractères.

Tout sentiment, dit Corneille, qui n'est pas à sa place, séche les larmes qu'une situation attendrissante faisoit couler.

*SERDEAU DES THÉATRES*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, mêlée de Vaudevilles, par Fuzelier, aux Italiens*, 1723.

Apollon & Terpsicore rappellent, dans la premiere Scène, les *Noces de Gamache*, le *Bouquet des sept Sages*, & *Pirithoüs*, trois Piéces nouvelles qui ne réussirent point. Cette Parodie est la censure de ces trois Piéces. Comme elles sont peu connues, cette Critique n'offriroit rien de piquant, quoique dans son tems elle eut beaucoup de succès.

*SÉRÉNADE*, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Regnard, Musique du même, retouchée par Gilbert, aux François*, 1693.

Regnard débuta sur la Scène Françoise par deux petites Comédies, la *Sérénade*, & le *Bourgeois de Falaise*. Ce sont les fruits d'un génie qui, par de légers essais, se dispose aux grandes entreprises L'une est un badinage ingénieux, où l'adresse d'un Valet escamote l'argent d'un Vieillard. L'autre est une de ces petites intrigues, où le Valet & la Suivante font échouer le projet d'un mariage forcé. Valere & Léonore s'unissent dans l'une & l'autre Comédie, malgré les oppositions d'un pere avare. Scapin égaye toutes les Scènes de la premiere; & Merlin joue également bien son rôle dans la seconde. Ici, les extravagances d'un Vieillard, moins amoureux de sa maitresse, que de son trésor; là, les ridicules d'un Bourgeois bas-Normand, la grosse gaieté Provinciale,

la pesante ingénuité d'un cousin fort épais, servent de matiere à mille situations plaisantes. L'exécution d'un Concert & d'un Ballet favorise le dénouement de ces deux Piéces.

*SERMENS INDISCRETS, (les) Comédie en cinq Actes, en Prose, de Marivaux, au Théâtre François*, 1732.

Les Sermens Indiscrets sont une des meilleures Piéces de Marivaux. L'intrigue en est bien conduite ; mais je trouve le sujet aussi peu vraisemblable, que la maniere dont il est traité me paroît spirituelle. Lucile est promise en mariage à Damis. Tous deux, avant que de se connoître, témoignent beaucoup de répugnance pour cet engagement. Dès la premiere entrevue, l'amour fait une forte impression sur leurs cœurs ; mais ils se cachent leur amour mutuel, & s'engagent l'un & l'autre, par une espéce de serment, à faire tous leurs efforts pour empêcher la conclusion de ce mariage. Ils agissent en conséquence, & craignent de voir leur projet réussir. Est-il naturel que des personnes qui s'aiment, travaillent à se chagriner pendant tout le cours d'une Piéce en cinq Actes ; & cela, faute d'une explication, qui les auroit sur le champ rendus les meilleurs amis ? Le Spectateur, instruit des dispositions de leur ame, souffre de les voir si long-tems dans un état de contrainte, qu'il ne tiendroit qu'à eux de faire finir dans le moment.

*SERTORIUS, Tragédie de Pierre Corneille*, 1662.

Tout est neuf dans *Sertorius* ; les caractères, les intérêts qui y sont agités, & sur-tout la maniere dont ils le sont. L'entrevue de Sertorius & de Pompée, eût effrayé tout autre que Corneille ; & il a surpassé dans cette entrevue, l'idée que nous avions de Pompée & de Sertorius Il est au-dessus de tout ce qu'il traite. Les détails Militaires, répandus dans cet Ouvrage, faisoient dire à M. de Turenne : « Où donc Corneille a-t-il appris l'Art » de la Guerre » ?

*SERVANTE JUSTIFIÉE, (la) Opera-Comique en un Acte, par MM. Fagan & Favart, à la Foire Saint-Germain*, 1740.

Le Tabellion du Village attend que Madame Bertrand

lui remette les deux cens écus qu'elle doit lui donner pour la dot de Lison sa Servante ; mais il craint qu'elle ne soit informée que cette jeune fille est aimée de Colin, son Garde-Moulin, qu'elle voudroit épouser elle même. La Commere Cliquet, envieuse & bavarde, vient redoubler ses craintes, en riant aux éclats, de ce que Madame Bertrand se croit aimée de Colin. Celle ci arrive ; & la Commere ne manque pas de se moquer d'elle, & de lui apprendre que tous les soins de Colin sont pour Lison. Heureusement, Madame Bertrand est trop prévenue en sa faveur, pour pouvoir se déterminer à croire une nouvelle si humiliante pour son amour-propre, & si affligeante pour son cœur ; cependant elle ne laisse pas d'avoir quelques soupçons ; & elle cherche à les éclaircir, en interrogeant Lison qui arrive. Comme elle voit Madame Bertrand disposée à la brusquer, elle veut s'en retourner, sous prétexte d'aller à son ouvrage ; mais Madame Bertrand la retient, & se cache derriere elle, afin de s'instruire des véritables sentimens de Colin, qu'elle voit arriver, en tenant une cage, dans laquelle est un oiseau qu'il destine à Lison ; mais qu'il offre à Madame Bertrand, en l'appercevant cachée derriere sa Maîtresse ; ce qui détruit tous les soupçons que lui a donné la Commere Cliquet. Elle sort très-contente, emmene Colin avec elle, afin de hâter la noce. Lison est moins satisfaite, & ne peut se refuser aux craintes qui troublent son petit cœur ; mais son parrain le Tabellion vient la tranquilliser ; & Colin, qui reparoît bientôt, la rassure encore. Les carresses succédent aux justifications ; il lui donne un bouquet qu'il place dans son corset, & finit par l'embrasser ; mais, malheureusement, la Commere Cliquet a tout vu de sa fenêtre ; & cette méchante bavarde court tout apprendre à Madame Bertrand. Lison est dans la plus vive inquiétude ; mais le rusé Colin fait tout prévenir, en recommençant avec Madame Bertrand, qui survient, tout ce qui s'est passé avec Lison, qu'il congédie : il lui baise la main, place un bouquet dans son corset : l'embrasse, & répete avec elle, par finesse, ce qu'il a fait avec Lison par amour. Il sort, & Madame Cliquet arrive toute essoufflée, lui raconter tout ce qu'elle a vu : ce qui ne surprend nullement Madame Bertrand, qui

croit que la Commere s'est trompée, & soutient que les carresses de Colin ne s'adressoient pas à d'autre qu'à elle. Tout est bientôt éclairci : le Tabellion vient avec le contrat de mariage qu'il a dressé, & que Madame Bertrand croit être le sien. Dans cette flatteuse espérance, elle ne se fait pas presser pour donner les deux cens écus qu'elle a promis à Lison, dont elle ne demande pas mieux que de se débarrasser. Le Tabellion & la Commere ont beau vouloir lui observer tout ce qu'il y a de ridicule dans une union si disproportionnée : elle ne veut point entendre raison : elle lui répond par ce couplet :

De deux cœurs que l'amour engage
L'hymen doit être le partage ;
Et c'est un attentat affreux,
Que d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'amour engage.

Et si ces cœurs engagés par l'amour, dit le Tabellion, étoient ceux de Colin & de Lison ? Madame Bertrand n'en peut rien croire ; mais Colin ne lui laisse aucun doute ; & Lison la condamne par sa propre maxime, en lui répétant le couplet de deux cœurs que l'amour engage. La Commere lui conseille de se venger, en épousant le Tabellion ; elle profite de cet avis ; & tous sont d'accord.

*SERVANTE MAITRESSE, (la) Parodie ou Traduction en deux Actes, en Vers, de* LA SERVA PADRONA, *Intermède Italien, par Baurans, au Théâtre Italien,* 1754.

Pandolphe se plaint de ce que Zerbine sa Servante est trop long-tems à lui apporter son chocolat : il appelle de toutes ses forces : elle paroît, & dit à son Maître qu'elle n'a pas eu le tems de faire ce qu'il lui avoit ordonné. De colere, Pandolphe veut sortir de la maison : Zerbine s'y oppose ; & il faut que le Maître en passe par-là. L'innocence de sa Servante lui fait prendre la résolution de se marier. Zerbine feint de vouloir se marier aussi. Elle fait déguiser le Valet de Pandolphe en homme de guerre : elle dit à son Maître que c'est là l'Amant qu'elle veut

épouser; elle le prie de se souvenir de tems en tems de Zerbine. Pandolphe s'attendrit, & finit par l'épouser lui-même.

**SÉSOSTRIS**, *Tragédie de Longepierre*, 1695.

Racine n'ignoroit pas que l'Auteur de Sésostris avoit fait l'Ouvrage qui a pour titre : *Parallèle de Messieurs Corneille & Racine*, où Longepiere lui donnoit de grands éloges. Un peu de reconnoissance sembloit lui prescrire quelques égards pour lui ; mais ne pouvant tenir contre son humeur, qui étoit naturellement critique, il fit l'Epigramme suivante :

> Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
> Qui, jadis, en Egypte, au gré des Destinées,
> Vêquit de si longues années,
> N'a vécu qu'un jour à Paris.

**SICILIEN**, (*le*) *ou* L'AMOUR PEINTRE, *Comédie en un Acte, en Prose, de Moliere*, 1667.

Deux Amans, l'un François, & l'autre Italien, font tenir à l'Amour, dans cette Piéce, un langage vrai, quoique bien opposé.

**SIDNEY**, *Comédie en trois Actes, en Vers, par M. Gresset; au Théâtre François*, 1745.

Cet Ouvrage tient de la Tragédie & de la Comédie. Il a quelquefois l'élévation de l'une, & le plaisant de l'autre. On pourroit l'intituler le *Suicide* ; il y est étalé dans son plus grand jour. Il est vrai que l'Auteur place la Scène en Angleterre. Sidney, jeune homme de qualité, & principal Personnage de cette Piéce, a longtems aimé Rosalie, qui l'a toujours payé de retour. Il l'oublie enfin, & passe à des objets moins dignes de le fixer. Bientôt il se repent de son inconstance ; mais Rosalie a disparu. Sidney au désespoir, se retire dans une maison de campagne, résolu de s'y empoisonner. C'est ce dessein qui l'occupe seul durant les deux premiers Actes de la Piéce. Il l'exécute au troisieme. Quel désespoir

pour lui, d'apprendre alors que Rosalie existe, & de la revoir trop tard! Cette Scène forme un tableau neuf & frappant. Sidney sort enfin d'erreur. Il apprend que Dumont, son valet de chambre, a prudemment substitué une autre liqueur au breuvage empoisonné qu'il croyoit avoir pris. Cet éclaircissement, & la réunion des deux Amans, termine la Piéce. Je n'ai point parlé du Rôle d'Hamilton, qui est le modèle d'un véritable ami. Le grand mérite de cet Ouvrage consiste dans la versification: j'en ai peu lu, qui réunissent plus d'élégance & plus d'énergie.

*SIDONIE*, (*la*) *Tragi-Comédie de Mairet*, 1637.

Cynaxare, Prince de Lydie, mais Prince dépouillé, a sauvé l'Arménie de sa ruine, & l'a rendue triomphante. La Reine, pour l'en récompenser, lui fait don de quelques Provinces, & lui accorde la main de Sidonie, qui passe pour fille d'Arcomeine, grand Ministre d'Arménie. Pharnace, fils de la Reine, s'oppose à ce mariage. Il aime Sidonie: il est naturel de lui donner la préférence; mais Arcomeine déclare, d'après un Oracle, que l'Etat doit périr, lorsqu'une Esclave partagera le Trône: il ajoute que Sidonie est Esclave, & n'est point sa fille. Après quelques éclaircissemens, elle est reconnue pour la sœur de Pharnace; & elle épouse Cynaxare. L'Auteur a tiré parti de cette action, par elle-même très simple. C'est une espéce de Bérénice, à laquelle il ne manque que l'élégance de l'expression; on pourroit même dire qu'elle n'y manque pas toujours.

*SIÉGE DE CALAIS*, (*le*) *Tragédie de Belloy*, 1765.

Eustache de Saint-Pierre, Maire de Calais, apprend aux Spectateurs, que le Comte de Vienne, Gouverneur de la Ville assiégée par Edouard, Roi d'Angleterre, est sorti pour tenter un dernier effort. Pendant qu'il exprime vivement ses allarmes, on entend le bruit des armes. Amis, tout est perdu, s'écrie-t-il, en ne voyant plus l'étendard de la victoire. A l'instant arrive Aliénor, fille du Comte de Vienne, qui apprend à Eustache que le Comte, après s'être défendu vaillamment, est demeuré prisonnier. Eustache s'informe du destin de son fils, & apprend qu'il n'a reçu qu'une légere blessure au

bras. Aurèle, c'eſt le nom de ce fils, vient bleſſé ſur le Théâtre, avec le reſte des Citoyens, pour délibérer ſur le ſort de la Ville. Aliénor prend la parole, propoſe de s'enterrer ſur les débris fumans de Calais. Euſtache, accepte, en frémiſſant, cet horrible parti; mais avant que de le mettre à exécution, il l'envoye annoncer à Édouard, & lui propoſe de le rendre maître de la Ville, s'il les en veut laiſſer ſortir pour aller trouver leur Roi. Le Comte d'Harcourt a une entrevue avec Aliénor. Cette Héroïne, qui ne voit plus en lui qu'un traitre, veut fuir ſa préſence. Harcourt l'arrête, en la menaçant de s'immoler de ſa propre main, & en lui découvrant le remords dont il eſt déchiré. Mauny arrive du camp d'Edouard, & rapporte la réponſe de ce Monarque à Saint-Pierre. Il veut bien les laiſſer ſortir de la Ville; mais à condition que ſix des principaux Bourgeois perdront la vie. Tous s'offrent, Euſtache & ſon fils à la tête. Mauny admire l'intrépidité avec laquelle ils volent tous à la mort. Harcourt déſeſpéré, court demander leur grace à Edouard. Edouard expoſe à Harcourt les motifs de la guerre qu'il a déclarée à la France; & voyant entrer Aliénor, ordonne à Harcourt de ſe retirer. Scène entre elle & ce Monarque, où Edouard, pour la corrompre, lui propoſe la main de ſon Amant, & la Vice-Royauté de la France. Elle refuſe généreuſement ſes offres, lui dit qu'il n'y a qu'un François qui puiſſe régner en France. Le Monarque infléxible, ſe détermine à faire trainer à la mort les ſix Citoyens, lorſqu'Harcourt vient joindre ſes prieres à celles d'Aliénor. Déſeſpéré de ne pouvoir le toucher, il ſort, dans le deſſein de ſe rendre digne de ſa Patrie, par un trépas glorieux. Après pluſieurs Scènes, où les dévoués déplorent moins leur ſort que celui de leur Patrie, & où Aliénor vient leur faire ſes adieux, paroît Harcourt, qui vient lui-même s'offrir en échange pour le fils de Saint-Pierre. Après une conteſtation généreuſe entre les deux Chevaliers, Aurèle perſiſte dans le deſſein de mourir. Edouard ſe flattant de convaincre plus aiſément Saint-Pierre, le fait venir, & lui offre ſa faveur. Saint-Pierre répond :

J'aurois votre faveur, & perdrois votre eſtime!

Edouard irrité, l'envoie enfin à la mort. A l'inſtant ſe

présente un Héros de l'Armée de Philippe, qui lui vient offrir un combat singulier de la part de ce Prince. Edouard l'accepte, lorsqu'un Chef de l'Armée accourt désavouer son Maître au nom de la France. La fureur d'Edouard s'accroit encore, par le récit que vient lui faire Harcourt, de la fuite des dix Citoyens qu'il a favorisés. Bientôt on les voit reparoître : ils ont été trompés : ils viennent redemander la mort à Edouard, qui, étonné de tant d'intrépidité & d'amour pour leur Roi, leur pardonne. Beaucoup de traits de Patriotisme rendront cette Piéce chere à la Nation.

*SIÉGE DE GRENADE*, *(le) Comédie, avec des Divertissemens, par la Dame Riccobony, dite Flaminia, aux Italiens*, 1745.

Cléarte, fils d'Oronte, Roi de Grenade, est devenu amoureux de Zulime, fille du Roi de Maroc, promise à Pharnace, Prince de Fez, qu'elle aime, & dont elle est passionnément aimée. Oronte a fait demander Zulime pour son fils, & le refus d'Arsace a produit une guerre qui n'a pas été avantageuse au Roi de Grenade. Réduit à faire la paix qu'Arsace lui a accordée généreusement à des conditions honorables, il s'est rendu à Maroc, sous prétexte de la jurer en personne; & a enlevé la Princesse, pour forcer le Roi de Maroc à l'accorder à son fils. Cet enlevement a occasionné une seconde guerre, plus funeste encore que la premiere pour Oronte. Après la perte de plusieurs batailles, il est réduit à défendre les murs de Grenade, & est prêt à être forcé dans ce dernier asyle. Tel est le fond sur lequel on a construit une Comédie, où l'on ne s'attendoit pas à voir Arlequin jouer le principal Rôle.

*SIGISMOND*, *Duc de Versau, Tragédie de Gillet*, 1646.

Sigismond, Généralissime des Troupes de Venda, Reine de Pologne, aime cette Reine; & son amour est traversé par la rivalité de Philon, autre Général de Venda, sous les ordres de Sigismond. Philon, d'intelligence avec une Princesse réfugiée à la Cour de Pologne, accuse Sigismond de plusieurs crimes. La Reine fait arrêter ce dernier, qui prouve son innocence. Venda abdique la Couronne; & à sa place, fait élire Sigismond, qui, généreusement, pardonne à Philon son imposture.

*SILPHE*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, par M. de Saint-Foix, aux Italiens*, 1743.

Une jeune personne, abusée par la lecture des Livres de Cabale, & par les discours d'une vieille tante, morte depuis peu, est l'Héroïne de cette Comédie. Elle passe la meilleure partie de son tems à conjurer les Génies Elémentaires. Le Marquis, son Amant, déja déguisé auprès d'elle à titre de Femme de Chambre, l'entretient durant la nuit en qualité de Silphe. Mais son principal objet est de lui faire perdre l'envie de devenir Silphide. Il y réussit, en lui persuadant qu'elle ne peut acquérir cette qualité, qu'aux dépens d'une partie de ses charmes. Elle regrette alors qu'il ne soit pas lui-même un simple mortel; & il saisit cette occasion d'avouer ce qu'il est. Cette petite Comédie, souvent jouée, & toujours applaudie, est fertile en situations Théâtrales, & écrite avec cette légéreté, cet agrément, qui donne un nouveau prix aux situations.

*SILPHE SUPPOSÉ*, (*le*) *Opera-Comique en un Acte, par Panard & Fagan, à la Foire Saint-Laurent*, 1730.

Uranie, qui croit aux Génies Elémentaires, aspire à devenir Silphide, & s'oppose à l'union d'Isabelle, sa niéce, avec un simple mortel. Cléante, Amant d'Isabelle, songe à se rendre Uranie favorable : il feint de l'aimer, & d'être devenu Silphe pour lui plaire : il veut l'épouser en cette qualité. Obligé de reparoître sous une forme purement humaine, il est de nouveau mal reçu. Enfin, un prétendu Roi des Silphes termine ces débats.

*SILPHIDE*, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Dominique & Romagnésy, aux Italiens*, 1730.

Eraste, se promenant aux Tuilleries, a vu trois charmantes personnes, dont l'une l'a frappé. Il l'a en vain recherchée par-tout; c'est une Silphide, éprise pour lui d'une vive passion. Sans se montrer, elle l'entretient de son amour; elle lui apprend comment une Silphide peut aimer. Pour s'assurer si c'est d'elle qu'il est amoureux, elle lui dit de retourner aux Tuilleries, & de venir lui apprendre s'il y a trouvé son Amante : il part, & revient lui dire qu'il n'a rencontré que les deux personnes avec lesquelles il l'avoit vue. Sûre alors qu'elle est aimée,

elle se montre : il la reconnoît ; & tous deux ils se promettent de s'aimer toujours.

*SILVAIN*, *Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. Marmontel, Musique de M. Grétry, aux Italiens*, 1770.

Silvain, fils d'un Gentilhomme, a épousé par inclination, une femme sans bien & de basse origine ; mais vertueuse. Il en a eu deux filles, dont l'une est promise au fils d'un riche Laboureur. Il ne peut s'empêcher de s'affliger de son état & de celui de ses enfans. Sa femme se reproche un amour qui a nui à la fortune de son mari. Celui-ci la rassure, & part pour la chasse. Pendant son absence, la femme de Silvain donne à sa fille une instruction pour gagner & conserver le cœur de l'époux qu'on va lui donner. La plus jeune écoute cette leçon, & semble y prendre plus de part que son aînée, qui n'ose avouer son amour. Silvain reparoît, suivi des Gardes-Chasse, qui veulent se saisir de sa personne. Le Maître de la Terre en est instruit, & veut qu'on punisse le coupable. La femme & les filles de Silvain lui demandent grace. Il est attendri par leurs larmes : il les trouve intéressantes : il les embrasse ; & dans le moment Silvain, qui avoit disparu, revient, & apprend à ce Gentilhomme qu'il est son fils, & que ces femmes sont ses enfans. Il obtient son pardon, & fait ratifier son mariage par son pere.

*SILVANIRE*, (*la*) *ou* LA MORTE VIVE, *Tragi-Comédie en quatre Actes, avec un Prologue & des Chœurs, par Mairet*, 1625.

Le sujet de cette Piéce est tiré de l'*Astrée*, & a fourni à d'Urfé lui-même la matiere d'une Pastorale en vers non rimés. Dans celle de Mairet, Silvanire est aimée d'Aglante, Berger, qu'elle paye d'un parfait retour, mais sans lui en rien témoigner d'abord. Elle est, d'ailleurs, promise à Thoante, autre Berger, aussi riche, que stupide & mal fait. Un troisieme rival se déclare : c'est Tirinte. Il est rebuté par Silvanire, & prend la résolution de se précipiter du haut d'un rocher. Alciron le console, & lui donne un Miroir qui le rendra, dit-il, possesseur de sa Maîtresse. Il s'agit de l'engager à s'y regarder une fois, & Tirinte y parvient ; mais à peine Silvanire a-t-elle jetté les yeux sur cette glace, qu'une lan-

gueur

sueur mortelle s'empare de ses sens : bientôt on désespere de sa vie ; & on la conduit au Temple d'Esculape. C'est dans ce moment qu'elle instruit Aglante de ses vrais sentimens, & qu'elle obtient la permission de mourir. L'instant d'après on la croit morte : elle est mise au tombeau. Tirinte, au désespoir de cet événement, cherche Alciron pour le poignarder. Celui-ci, après avoir mis le lignon entr'eux, à l'aide d'un Esquif, explique à Tirinte le secret du Miroir. Une poudre qu'Alciron donne à Silvanire, la réveille. Tirinte est prêt d'user de violence pour l'emmener ; mais l'arrivée d'Aglante & de plusieurs autres Habitans, l'en empêche. Il est arrêté & condamné à mourir. Fossinde, Bergere, qu'il a toujours méprisée, s'offre de lui donner la main ; & le sauve par ce moyen, qu'une Loi, reçue dans cette contrée, autorise. Le mariage de Silvanire & d'Aglante est de nouveau confirmé. Il y a dans cette Pastorale, beaucoup trop longue, des situations, de l'intérêt, & un grand nombre de maximes & de proverbes.

*SILVIE, (la) Tragi-Comédie, Pastorale de Mairet,* 1627.

La premiere Scène se passe en Crète, & la seconde en Sicile. Thélame, fils du Roi de cette Contrée, prend tous les jours l'habit de Berger, pour plaire à la Bergere Silvie. Le Roi, instruit de la conduite de son fils, fait enlever la Bergere ; mais n'ayant pu ébranler la constance de ces deux Amans, il les en punit par un enchantement cruel, & dont l'effet est Théâtral. Thélame & Silvie, placés à côté l'un de l'autre, sont plongés dans un assoupissement alternatif ; & celui d'entr'eux qui est éveillé, croit voir l'autre expirer sous ses yeux. Le Roi se repent de sa cruauté ; mais le charme ne peut être rompu, que par un Chevalier des plus intrépides. Florestan, Prince de Candie, arrive en Sicile, tente l'aventure, & délivre les deux Amans. Ils sont unis du consentement du Roi ; & Méliphile, sœur de Thélame, devient le prix des travaux de Florestan. Cette Pastorale est écrite dans le goût du tems où elle parut ; c'est un tissu de pointes & de jeux de mots. Mairet l'appelloit les Péchés de sa Jeunesse ; cependant, parce qu'elle ressembloit un peu à celles qui sont venues depuis, ce

fut une joie, une admiration, & une espéce d'émotion si grande dans tout Paris, que l'on n'y parloit d'autre chose.

Un Berger, qui veut en conter à Silvie, dit à cette Bergere, qui ne l'aime point :

O Dieux ! soyez témoins que je souffre un martyre
Qui fait fendre le tronc de ce chêne endurci !

Silvie lui répond :

Il faut croire plutôt qu'il s'éclate de rire,
Oyant les sots discours que tu me fais ici.

*SILVIE, Opera-Ballet en trois Actes, avec un Prologue, par M. Laujon, Musique de MM. Berton & Trial, 1766.*

Le sujet de cet Opera est pris de l'*Aminte*, Pastorale du Tasse. On sait que ce Berger, amoureux de Silvie, trouve sa Maitresse attachée à un arbre par un Satyre, enflammé de ses attraits. Aminte la délivre des poursuites de cet Amant, que Silvie abhorre ; & c'est sur ce fond que M. Laujon a construit son Poëme, en s'accommodant à la décence de notre Théâtre.

SIMPLICITÉ. Il faut qu'à l'unité de l'action, se joigne la simplicité. On appelle action simple, celle qui est aisée à suivre, & qui ne fatigue point l'esprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la simplicité ait par elle-même aucun agrément ; & ceux qui louent par cet endroit-là les piéces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne se connoissent guères en louanges. Héraclius, par exemple, est chargé de faits & d'intrigues trop éloignés du simple. Il y a donc quelque chose de bon dans la simplicité ; mais en quoi cela consiste-t-il ? La simplicité ne plaît point par elle-même : elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité, au contraire, par elle-même, est agréable : l'esprit aime à changer d'action & d'objet. Une chose ne plaît

point précisément par être simple ; & elle ne plaît pas davantage, à proportion qu'elle est plus simple : mais elle plaît par être diversifiée, sans cesser d'être simple ; plus elle est diversifiée sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus lui doit être le plus agréable. On n'admire point la nature, de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux ; mais on l'admire, de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différens. Voilà la simplicité & la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu éloignée d'être insipide. L'autre est piquante, digne d'attention ; mais d'une étendue infinie, & qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité, & que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

*SINCÈRE A CONTRE-TEMS*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Vers, par Riccoboni fils, aux Italiens*, 1727.

C'est la traduction d'une Piéce Italienne du même titre, que Riccoboni pere avoit fait représenter dix ans auparavant.

Pantalon chasse Arlequin, à cause de sa bêtise. Lélio, fils de Pantalon, tâche de le consoler, & l'adresse à Scaramouche son ami, pour lequel il lui donne une lettre de recommandation. Il vante d'abord les bonnes qualités de ce nouveau Domestique ; mais, comme il se pique d'une sincérité outrée, il ne peut s'empêcher d'ajouter, que c'est un balourd, un ivrogne, un fainéant, &c. Pantalon dit à Lélio qu'il vient de conclure son mariage avec Hortense, fille du Seigneur Albert, & qu'il veut, en même tems, finir celui de Flaminia sa fille, avec Mario ; que ne pouvant payer en ce moment les cinquante mille écus de dot qu'il a promis à Mario, celle que Lélio recevra d'Hortense, servira à l'acquitter. Flaminia vient

trouver Lélio, qui lui dit qu'en bon frere, il ne peut s'empêcher de lui apprendre que Mario, à qui elle est destinée, est enclin à toutes sortes de plaisirs. Mario vient à son tour; il se félicite de son mariage avec Flaminia, Lélio lui dit, qu'en qualité d'ami & de son futur beau-frere, il ne sauroit lui cacher le caractère de sa sœur, qui est d'une humeur si hautaine & si impérieuse, que personne ne sauroit vivre avec elle. Mario remercie son ami de ce qu'il lui apprend, & se retire. Albert arrive avec sa fille Hortense, & la présente à Lélio, comme lui ayant été promise. Lélio lui dit que sa sincérité ne lui permet pas de rien déguiser; & il avoue de bonne foi, que la dot qu'il va donner à sa fille, doit passer de ses mains en celles de Mario. Pantalon est bien étonné de voir tous ses projets renversés, par la trop grande sincérité de son fils. Mario & Flaminia se reprochent leurs communs défauts. Albert dit à Pantalon, qu'il ne prétend pas que la dot de sa fille serve pour en marier une autre; chacun se retire très-mécontent, & sur-tout Pantalon, pestant contre son fils & sa sincérité déplacée. Ce dernier reste seul, & finit la Piéce, en disant qu'il ne peut plus demeurer dans cette Ville, où il ne sauroit mettre en pratique la sincérité dont il se pique; & qu'il va, dorénavant, faire son séjour à la Cour, où il pourra mieux apprendre l'art de dissimuler, pour être moins sincère à l'avenir.

*SINCÈRES, (les) Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Marivaux, au Théâtre Italien, 1739.*

Si l'on ne doit reprendre sur la Scène, que des défauts réels & communs, je doute que le caractère suivant puisse jamais être l'objet d'une censure Théâtrale. « Ordinaire-» ment vous fâchez les autres en leur disant leurs dé-» fauts; vous le chatouillez lui, vous le comblez d'aise, » en lui disant les siens; parce que vous lui procurez le » rare honneur d'en convenir. Aussi personne ne dit-il » autant de mal de lui, que lui-même. Il en dit plus qu'il » n'en fait. A son compte, il est si imprudent, il a si » peu de capacité, il est si borné, quelquefois si » imbécile! .... Je l'ai entendu s'excuser d'être avare, » lui qui est libéral; sur quoi on leve les épaules; & » il triomphe. Il est connu par-tout pour un homme de

» cœur ; & je ne déſeſpere pas que quelque jour il ne
» diſe qu'il eſt poltron : car, plus les médiſances qu'il
» fait de lui ſont groſſes, & plus il a de goût à les faire,
» à cauſe du caractère original que cela lui donne. Vou-
» lez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que
» de ſon ami ? Brouillez-vous avec lui : la recette eſt
» ſûre. Vanter ſon ami, cela eſt trop peuple ; mais louer
» ſon ennemi, le porter aux nuës, voilà le beau. Je
» l'acheverai par un trait. L'autre jour un homme, con-
» tre qui il avoit un procès preſque ſûr, vint lui dire :
» Tenez, ne plaidons plus ; jugez vous-même ; je vous
» prends pour Arbitre ; je m'y engage. Là-deſſus, voilà
» mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraor-
» dinaire ; le voilà qui pèſe, qui prononce gravement
» contre lui, & qui perd ſon procès, pour gagner la
» réputation de s'être condamné lui-même. Il fut huit
» jours enivré du bruit que cela fit dans le monde ».

*SINCÈRES MALGRÉ EUX, (les) Opera-Comique en trois Actes, en Proſe, mêlé de Vaudevilles, par Fuzelier, à la Foire Saint-Laurent*, 1733.

La Fée Sincère, accompagnée de Folette ſa Confidente, veut établir une des ſources du Puits de la Vérité dans une Forêt de la Picardie, pour faire réuſſir un ſtratagême qu'elle a imaginé en faveur de Clitandre, Amant de la jeune Iſablelle, fille d'un Financier. Elle paſſe, & laiſſe à Folette le ſoin de la diſtribution des eaux. La premiere perſonne qui ſe préſente eſt Laurette, qui, ſans le ſecours de l'eau véridique, avoue que ſon attachement & ſes ſoins ne paroiſſent faire aucune impreſſion ſur le cœur du volage Lucas. Gogo, plus jeune, mais plus expérimentée que Laurette, ſe préſente enſuite ; le déſolé Clitandre, à qui le Financier a donné ſon congé, ſuccéde à la coquette Gogo. Folette lui promet la protection de la Fée ; & l'emmene, pour faire place à Frontin, Valet de Clitandre, & à Paſquin & Merlin, ſes deux camarades. La vertu de l'eau oblige ces trois Fripons à faire un ſincère aveu de leur vie paſſée. Frontin, contraint par le même pouvoir, juſtifie Clitandre des calomnies dont il l'a noirci auprès du Comte. Tout cela ſe paſſe en préſence de Folette, qui ordonne, de la part de la Fée, que Clitandre ſoit marié

avec Isabelle. Le Financier y consent; il ne reste plus qu'à songer à ce que l'on fera des trois fourbes. Clitandre, sentant le tour qu'on lui a joué, veut qu'ils soient pendus; mais ils obtiennent grace, en déclarant sincérement qu'ils n'ont jamais eu intention de tromper Isabelle.

SITUATION. Une situation n'est autre chose que l'état des Personnages d'une Scène, à l'égard les uns des autres. En ce premier sens, toutes les Scènes d'une Piéce sont, malgré qu'on en ait, autant de situations; mais on n'employe ordinairement ce terme que dans un sens plus restreint, & pour exprimer des situations singuliérement intéressantes. Elles ne peuvent être singulieres que par deux moyens; par celui de la nouveauté, ou par celui de l'importance des intérêts. La nouveauté supposée, qui seroit toujours d'un grand mérite, quand les passions ne seroient pas si vives, il faut encore faire attention à l'importance des intérêts. Une situation bien imaginée dans ce genre, est d'un si grand effet, qu'avant que les Personnages se parlent, il s'éleve parmi les Spectateurs un murmure d'applaudissemens & une curiosité avide, de ce que les Acteurs vont se dire. Je remarquerai, en passant, qu'on ne sauroit ménager dans une Piéce plusieurs de ces situations, qu'à la faveur d'un nombre d'incidens qui changent tout-à-coup la face des choses, & qui mettent ainsi les Personnages dans des situations nouvelles & surprenantes.

La Situation, en fait de Tragédie, dit l'Abbé Nadal, est souvent un état intéressant & douloureux; c'est une contradiction de mouve-

mens qui s'élevent tout-à-la-fois, & qui se balancent; c'est une indécision en nous de nos propres sentimens, dont le Spectateur est plus instruit, pour ainsi dire, que nous-mêmes, sur ce qu'il y a à conclure de nos mœurs, si elles sont frappées comme elles doivent l'être. Au milieu de toutes les considérations qui nous divisent & qui nous déchirent, nous semblons céder à des intérêts où nous inclinons le moins; notre vertu ne nous assure jamais plus, que lorsque notre foiblesse gagne de son côté plus de terrein : c'est alors que le Poëte, qui tient dans sa main le secret de nos démarches, est fixé par ses régles, sur le parti qu'il doit nous faire prendre, & tranche d'après elles sur notre destinée. C'est dans le Cid qu'il faut chercher le modele des situations. Rodrigue est entre son honneur & son amour; Chimene est entre le meurtrier de son Pere & son Amant; elle est entre les devoirs sacrés & une passion violente; c'est de là que naissent des agitations plus intéressantes les unes que les autres; c'est-là où s'épuisent tous les sentimens du cœur humain, & toutes les oppositions que forment deux mobiles aussi puissans que l'honneur & l'amour. La situation de Cornelie entre les cendres de Pompée & la présence de César, entre sa haine pour ce grand Rival, & l'hommage respectueux qu'il rend à la vertu; les ressentimens en elle d'une ennemie implacable, sans que sa douleur prenne rien sur son estime pour César; tout cela forme de chaque Scène, où ils se montrent ensemble, une situation différente. Dans de pareilles circonstances, leur silence même seroit éloquent, & leur entrevue une Poésie sublime;

mais les présenter vis-à-vis l'un de l'autre, c'est pour Cornélie avoir déja fait les beaux vers & ces tirades magnifiques, qui mettent les vertus Romaines dans leur plus grand jour. Il est aisé de ne pas confondre les coups de Théâtre & les situations : l'un est passager, &, à le bien prendre, n'est point une partie essentielle de la Tragédie, puisqu'il seroit facile d'y suppléer ; mais la situation sort du sein du sujet, & de l'enchaînement de quelques incidens, &, par conséquent, s'y trouve beaucoup plus liée à l'action.

SŒUR GÉNÉREUSE, (*la*) *Comédie en cinq Actes, en Vers, par Rotrou*, 1645.

Cette Piéce est un tissu d'artifices & d'expédiens employés par un Valet souple & adroit, qui affermit un vieillard, malgré mille preuves évidentes du contraire, dans la croyance de toutes les Fables que l'on débite, pour lui cacher le mariage de son fils avec une inconnue, qui passe pour la fille du veillard, & la sœur de celui dont elle est l'épouse. Dans cette Piéce, très-compliquée & chargée de beaucoup d'incidens, il se trouve des Scènes & une intrigue dans le goût de celles de Térence.

SŒUR GÉNÉREUSE, (*la*) *Comédie d'un Anonyme, attribuée à Boyer*, 1646.

Clodomire, Reine de Themiscire, & Sophite sa sœur, sont prisonnieres du Roi de Cilicie. Ce Roi est amoureux de Clodomire ; & Hermodor, fils de ce même Roi, aime Sophite. La Reine de Cilicie reproche au Roi son époux son amour pour Clodomire, en des termes peu convenables à son caractère. Comme ces reproches ne font aucun effet, la Reine de Cilicie forme la résolution de faire poignarder Clodomire. Sophite, qui apprend ce dessein, prend la place de sa sœur, pour lui sauver la vie ; c'est ce qui lui fait donner le titre de *Sœur généreuse*.

Enfin tout se raccommode. Le Roi de Cilicie renonce à son amour pour Clodomire, & lui rend la liberté, ainsi qu'à sa sœur Sophite, qui épouse Hermodor.

SŒUR RIDICULE, (la) *Comédie en quatre Actes, en Vers, de Montfleury*, 1663. Voyez LE COMÉDIEN POÈTE.

SŒURS JALOUSES, (*les*) *ou* L'ÉCHARPE ET LE BRACELET, *Comédie en cinq Actes, en Vers, par Lambert*; 1658.

Le Comte Henri, Favori du Duc de Florence, est aimé de Luside & de Camille, filles de Fabie; la préférence qu'il donne à l'aînée, lui fait sacrifier l'Echarpe bleue qu'il a reçue de sa sœur. Par malheur, il laisse tomber le bracelet dont Luside lui a fait don; la jalouse Camille le ramasse. On peut aisément juger de la situation des deux sœurs, qui se flattent d'abord qu'elles triomphent l'une de l'autre, & se persuadent ensuite être trahies par un infidele. Henri obtient sa grace de Luside, par le moyen de Philipin, qui sait y disposer Célie, Suivante de cette Demoiselle. Camille surprend ce Valet chargé d'une lettre, & la lui arrache. Luside accourt aux cris de Philipin; Camille déchire promptement la lettre, & dit à sa sœur que Henri est un traitre, & qu'il aime Nise leur cousine, à qui ce billet étoit adressé. Ce mensonge est appuyé de quelque apparence. Le Duc, rebuté des rigueurs de Camille, a ordonné à Henri de feindre de l'amour pour Nise, & de savoir d'elle le nom du Rival qui s'oppose à son bonheur. En obéissant aux ordres du Duc, Henri s'attire l'indignation des deux sœurs, qui le surprennent en conversation avec Nise. Il a une seconde fois le bonheur de faire connoître son innocence à Luside; mais un nouveau rendez-vous le brouille plus que jamais avec les deux sœurs, & le rend ennemi de Fabie leur Pere, & d'Octave, Amant de Nise. Ce n'est pas tout: sur le rapport de Fabie, le Duc croit que le Comte aime Camille, & jure de se venger de cette trahison. Dans un tel embarras, Henri cherche d'abord à se justifier auprès de Luside, & prie Célie, en lui donnant un diamant, de lui rendre ce service. Philipin,

qui apperçoit son Maître avec cette Soubrette, devient jaloux à son tour ; &, ne pouvant faire pis, l'accable d'injures. Henri n'y fait pas attention ; & conformément aux ordres du Duc, il ne manque pas de se trouver sous le balcon de Nise. Dans le moment Octave l'attaque brusquement, & veut lui faire mettre l'épée à la main, avant qu'il ait le tems de s'expliquer. Fabie & le Duc arrivent dans le même dessein. Henri, qu'on croyoit un volage, qui en vouloit conter à-la-fois aux deux sœurs & à la cousine, sans oublier la suivante, est reconnu fidele Amant de Luside. Un heureux hymen couronne sa constance ; le Duc épouse Camille : Octave, guéri de ses soupçons, obtient Nise ; & Philipin, Célie, avec le pardon de ses insolens discours.

SŒURS RIVALES, *(les) Comédie en cinq Actes, en Vers, de Quinault*, 1653.

C'est une Comédie dans le goût Espagnol, copiée de Rotrou. Elle ne porte que sur des méprises & des déguisemens ; ressorts si souvent mis en jeu par nos anciens Poëtes Comiques, & adoptés par plus d'un Tragique moderne.

SŒURS RIVALES, *(les) Comédie en un Acte, en Prose, mêlée d'Ariettes, par la Ribardiere, Musique de Desbrosses, aux Italiens*, 1762.

Colette & Babet, filles de Lucas, ont pour Amans deux freres, Officiers d'un Régiment en garnison dans le pays, qui se nomment tous deux Dorimont. Les deux freres ont conduit leur intrigue avec tant de secret, qu'ils n'ont point su qu'ils étoient Amans de deux sœurs ; & chacune des sœurs a, de même, ignoré que son Amant eût un frere. Les deux Dorimont ayant écrit chacun à sa Maîtresse, les deux lettres sont tombées entre les mains de Lucas, qui, ne sachant rien de cette double intrigue, trouve fort mauvais que ses filles écoutent un Officier ; &, qui plus est, un Officier qui leur fait l'amour à toutes deux. La réprimande qu'il leur fait, étonne les deux sœurs, qui ont ensemble une grande contestation. Chacune d'elles veut être la Maîtresse unique. L'arrivée des

deux Dorimont éclaircit ce mystère. Après quelques Scènes, qui font le Comique de cette Piéce, elle finit par le mariage des deux sœurs avec les deux Dorimont.

*SŒURS RIVALES, (les) Comédie de Véronese, aux Italiens*, 1747.

C'est dans cette Piéce, dont Mademoiselle Camille fit tout le succès, que cette jeune Actrice déploya, pour la premiere fois, & à l'âge de douze ans, ces talens qui depuis l'ont rendue si chere au Public. Son pere, le sieur Véronese, qui jouoit le Rôle de Pantalon, sut la distinguer; & crut, avec raison, que d'une Danseuse aimable, elle pouvoit devenir une excellente Actrice. Sa sœur, Mademoiselle Coraline, avoit déja paru sur la Scène avec beaucoup de succès. Véronese, qui composoit assez facilement des Farces Italiennes, fit exprès, pour le début de sa fille, les *Sœurs Rivales*. Toute cette Piéce roule sur la jalousie que Coraline porte à Camille sa sœur cadette, qu'elle traite comme un enfant; mais cet enfant lui enleve tous ses Amans.

*SOIRÉE DES BOULEVARDS, (la) Comédie en un Acte, par M. Favart, aux Italiens*, 1758.

Il faut voir ce Spectacle pour en bien juger. C'est une peinture fidelle, naïve & saillante de ce qui s'est passé sur nos Boulevards, cette promenade, aujourd'hui fréquentée avec fureur par la Noblesse, la Bourgeoisie & la canaille. Mais, que dis-je, une peinture? Ce sont les Boulevards eux-mêmes: c'est-à-dire, avec la cohue, le tapage & la confusion qu'on y voit régner L'Auteur s'est interdit les Scènes pittoresques qu'y donnent quelquefois des Petits-Maîtres de robe & d'épée, des femmes du plus haut rang, & des filles de Spectacle. Il a pris tous ses Personnages dans le Peuple & dans le Bourgeois. Ce sont des Catalans qui font danser des Marionnettes sur une planche au son des Hautbois & des Cornemuses; des Nouvellistes qui dissertent dans un Caffé; des Garçons Limonadiers, des Savoyards & des Savoyardes, des Chansonnieres des rues, des Marchands Clincaillers, de petites Marchandes de Croquets, des filles de Boutiques, des Soldats, des Garçons Perruquiers, &c. Tout cela est

d'une vérité dont rien n'approche ; il me ſemble voir les Perſonnages de Téniere détachés de leurs tableaux, agir réellement, danſer, ſauter & boire devant moi. Il y avoit long-tems que l'on n'avoit ſenti cette bonne & vraie gaieté, que la nature, même groſſiere, inſpire, lorſqu'elle eſt parfaitement rendue. Tout le monde connoit les petites Affiches qui ſe diſtribuent deux fois par ſemaine dans Paris, où l'on indique les biens à vendre, les maiſons à louer, les inventaires, les morts, & les demandes particulieres. Un des Nouvelliſtes, en attendant la Gazette, demande ces Affiches au Garçon Caffetier. Il dit toute autre choſe que ce qu'elles renferment ; c'eſt une Critique ſur la forme & ſur le ton des petites Affiches ; & il faut convenir que ce quadre de ſatyre eſt ingénieux. On y indique les effets de la ſucceſſion d'un Avocat, qui conſiſte en cabriolets, en déshabillés en chenille, en plumets blancs, en nœuds d'épée, en muſique Italienne, en guitarres, &c. ſans Livres de Droit ; celle d'un Abbé, qui a laiſſé beaucoup de jarretieres brodées, des coupons de différentes étoffes propres à faire des mules, des boëtes à mouches, des lorgnettes d'Opera, des toilettes portatives, & une collection de petits Romans ; celle d'un Chanoine, compoſée de toutes ſortes de vins & de liqueurs fines, de linge de table, de batterie de cuiſine. Voici un trait qui me paroît excellent dans une demande particuliere. « Un homme de la premiere conſidération auroit beſoin, pour l'éducation de » ſon fils unique, d'un Précepteur qui ſût au moins lire & » écrire : les gages ſont de 300 liv. La même perſonne » auroit auſſi beſoin d'un bon Cuiſinier, dont les honoraires ſeront de cent louis ſans les profits : il ſera reçu » à l'eſſai : il y aura concours ».

On rencontre ſouvent dans le monde de ces curieux ignorans, qui ne comprennent rien de ce qu'on dit, qui font ſemblant d'entendre beaucoup ; & qui, lorſqu'on les interroge, ne répondent jamais que par des monoſyllabes vagues, avec un ſérieux & un air de profondeur qui eſt impoſant. Ce ridicule étoit échappé à Moliere, & M. Favart l'a très-bien ſaiſi. Son M. Gobemouche, dans la Scène des Nouvelliſtes, eſt très-divertiſſant ; ce rôle étoit ſupérieurement rendu par Carlin. Il avoit la dé-

marche, le maintien, le ton, le geste des originaux dont il est la copie. On lui demande ce qu'il pense de la guerre survenue entre le Mogol & l'Empereur du Japon ; il répond : Hé, mais .... mais, .... Messieurs, .... Hé, hé, ..... Une autre fois c'est, hé, hé, Messieurs, .. Messieurs ... A dire la vérité, .. on sait... cela parle tout seul. Ce n'est rien que de lire ces propos sur le papier ; il falloit entendre Carlin lui-même.

La petite Louison, qui jouoit la petite Marchande de Croquets, étoit charmante ; Desbrosses, qui faisoit le Marchand Clincailler, s'en acquittoit avec une vérité singuliere ; mais rien n'égaloit Chanville, frere de notre riant Préville. Il étoit habillé comme ces femmes qui chantent dans les carrefours ; on croyoit que c'en étoit une, à son air, à sa façon de se présenter, à sa voix, aux graces ridicules qu'il affectoit. Mais Madame Bontour, cachée sous un habit de Savoyarde, vient les épier & troubler leur tête-à-tête ; elle leur montre la curiosité, qui est leur propre histoire ; c'est-à-dire, une partie nocturne qu'un mari fait avec sa maitresse, après avoir fait coucher sa femme, & feint d'aller lui-même se mettre au lit.

*SOLDAT MAGICIEN, (le) Opera-Comique d'un Acte, avec des Ariettes, par M. Anseaume, sur un Plan donné par M. de S.... Musique de M. Philidor, à la Foire Saint-Laurent*, 1760.

Ce sujet avoit déja été mis sur la Scène Françoise par Poisson, sous le titre du *Bon Soldat*. On trouve ici les différences que l'opposition du tems & des genres a dû nécessairement produire entre les deux Piéces ; mais, dans l'une comme dans l'autre, un Soldat qui se donne pour Magicien, tire d'intrigue une femme surprise dans un tête-à-tête par son mari jaloux. Il est vrai que dans cette occasion, ce mari, pour un jaloux, porte un peu loin la crédulité. On ne doit pas, sans doute, juger à la rigueur ces sortes d'Ouvrages ; mais, à mérite égal dans tout le reste, il est certain que l'Opera-Comique le plus vraisemblable, sera toujours le meilleur.

*SOLDAT POLTRON, (le) ou LE SOLDAT MALGRÉ LUI, Comédie en un Acte, en Vers de huit syllabes, par un Anonyme*, 1668.

Angélique, & Lisette sa Suivante, dans le dessein d'éprou-

ver la Roque & Guillot, leurs Amans, donnent un rendez vous au Docteur, & à Ragotin son Valet. La Roque au désespoir, veut aller à l'armée, & paroît effectivement en habit de campagne, suivi de Guillot, qui est armé de toutes les armes qu'il peut porter, faisant marcher deux piéces de canon, tirées par deux chevaux, & un Goujat chargé d'une hotte pleine d'armes, de quantité de vivres, attachées à une bandouliere, avec un pain & une bouteille. Ces deux Champions viennent, en cet équipage, se présenter sous les fenêtres de leurs Maîtresses, pour rompre avec elles. La Roque rend à Angélique le portrait & tous les présens qu'il a reçus d'elle. Guillot, imitant son Maître, fait semblant de mettre en piéces le portrait de Lisette. « Que fais-tu-là, dit la » Roque? Ne craignez rien, Monsieur, répond Guillot; » c'est seulement pour lui faire peur: car je n'ai déchiré » que la Dame de carreau ».

Le Docteur arrive, accompagné de Ragotin, & veut d'abord obliger la Roque à tirer l'epée. Celui-ci se tire assez mal de cette affaire: à l'égard de Guillot, il déclare hautement qu'il ne veut se battre qu'à l'armée. Angélique & Lisette descendent fort à propos, & font cesser cette querelle, en disant au Docteur que ce stratagême n'est que pour réveiller l'amour de la Roque & son Valet. Le Docteur, satisfait de cette raison, se retire poliment; & les quatre autres rentrent dans la maison d'Angélique, pour goûter les douceurs de ce raccommodement.

*SOLEIL VAINQUEUR DES NUAGES, (le) Divertissement allégorique sur le rétablissement de la santé du Roi, par Bordes, Musique de Clerambaut, donné sur le Théâtre de l'Opera en 1721.*

Le sujet de ce petit Poëme est tiré de la devise du Roi, qui est un Soleil naissant, avec ces mots: *Jubet sperare*, il fait espérer. Les sacrifices que les anciens Peuples de Perse faisoient au Soleil, & les différens transports de joie & de tristesse qu'ils y faisoient éclater au lever de cet Astre, selon qu'il leur paroissoit plus ou moins serein, peignent allégoriquement les divers mouvemens de tristesse & de joie qui ont agité le cœur des François, sur la maladie & la santé du Roi Louis XV, en 1721, lorsqu'il eut une espéce de petite vérole.

SOLILOQUE, eſt un raiſonnement & un diſcours que quelqu'un ſe fait à lui-même. Papias dit que Soliloque eſt proprement un diſcours en forme de réponſe à une queſtion qu'un homme s'eſt faite à lui-même. Les Soliloques ſont devenus bien communs ſur le Théâtre moderne: il n'y a rien cependant de ſi contraire à l'art & à la nature, que d'introduire ſur la Scène un Acteur qui ſe fait de longs diſcours pour communiquer ſes penſées, &c. à ceux qui l'entendent. Lorſque ces ſortes de découvertes ſont néceſſaires, le Poëte devroit avoir ſoin de donner à ſes Acteurs des Confidens à qui ils puſſent, quand il le faut, découvrir leurs penſées les plus ſecrettes: par ce moyen, les Spectateurs en ſeroient inſtruits d'une maniere bien plus naturelle: encore eſt-ce une reſſource dont un Poëte exact devroit éviter d'avoir beſoin. L'uſage & l'abus des Soliloques eſt bien détaillé par le Duc de Buckingham dans le paſſage ſuivant. (Les Soliloques doivent être rares, extrêmement courts, & même ne doivent être employés que dans la paſſion. Nos Amans parlant à eux-mêmes, faute d'autre, prennent les murailles pour confidens. Cette faute ne ſeroit pas encore réparée, quand même ils ſe confieroient à leurs amis pour nous le dire).

*SOLIMAN, Tragédie de Mairet.* Voyez LA MORT DE MUSTAPHA.

*SOLIMAN, Tragi-Comédie d'Alibray*, 1637.

Muſtapha, fils de Soliman, Empereur des Turcs, aime Perſine, fille du Roi de Perſe, & en eſt aimé. La tendreſſe réciproque de ces deux Amans eſt traverſée par la haine de Ruſtan, grand Viſir de Soliman, qui tâche de

faire périr Mustapha & sa Maîtresse, en leur supposant des crimes dont ils se justifient ; mais ils n'en périssent pas moins, victimes des perfidies de Rustan. Ce dernier est tué par les Jannissaires, qui vengent, dans son sang, la mort de ces Amans infortunés.

*SOLIMAN, ou* L'ESCLAVE GÉNÉREUSE, *Tragédie de Jaquelin*, 1652.

Soliman, Rival de son fils Bajazet, apprend que ce Prince, & Sélim son frere, sont prêts de décider, par le sort des armes, leurs prétentions à l'Empire. Le feu de cette division, si dangereuse, est étouffé dans sa naissance, par les soins & la prudence de Roxelane. Par ses conseils généreux, le Sultan pardonne à Bajazet, & lui cede Aspasie, l'objet de leur commun amour.

*SOLIMAN II, ou* LES SULTANES, *Comédie en trois Actes, en Vers libres, tirée d'un Conte de M. Marmontel, par M. Favart, Musique de Gilbert, aux Italiens*, 1761.

Trois sortes d'Amours sont admirablement développés dans cette Piéce. L'ambitieuse Elmire employe toutes les intrigues de son Art : la soumise Délia ne connoît, dons son ardeur, qu'obéir à son Maître, & croit que le Ciel l'a formée pour cette aveugle obéissance. La franche Roxelane, pleine d'ame & d'esprit, méprise d'abord, estime ensuite, & finit par aimer un Sultan, dont les hauteurs & la férocité avoient fait de loin un monstre à ses yeux, qu'elle captive, qu'elle apprivoise de près ; enfin, qu'elle rend tendre, galant, grand homme, & héros tout-à-la-fois.

SONGE ; fiction que l'on a employée dans tous les genres de Poésie, Epique, Lyrique, Elégiaque, Dramatique : dans quelques-uns, c'est une description d'un songe que le Poëte feint qu'il a, ou qu'il a eu. Dans le genre Dramatique, cette fiction se fait en deux manieres ; quelquefois paroît sur la Scène un Acteur qui feint un profond sommeil,

sommeil, pendant lequel il lui vient un songe qui l'agite, & qui le fait parler tout haut; d'autrefois l'Acteur raconte le songe qu'il a eu pendant son sommeil. Ainsi, dans la Marianne de Tristan, Hérode ouvre la Scène, en s'éveillant brusquement; & dans la suite, il rapporte ce songe qu'il a fait. Mais la plus belle description d'un songe, qu'on ait donnée sur le Théâtre, est celle de Racine dans Athalie: épargnons au Lecteur la peine d'aller la chercher. C'est Athalie qui parle, Scène 5, Acte 2.

Un songe ( me devrois-je inquiéter d'un songe ? )
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge;
Je l'évite par-tout; par-tout il me poursuit;
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere, Gézabel, devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté:
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage;
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi:
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables:
Ma fille .... En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a voulu se baisser;
Et moi, je lui tendois mes mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris, & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux;
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux. &c.

On a condamné le songe de Pauline. On disoit

que dans une Piéce Chrétienne, ce ſonge eſt envoyé par Dieu même; & que dans ce cas, Dieu qui a en vue la converſion de Pauline, doit faire ſervir ce ſonge à cette même converſion; mais, qu'au contraire, il ſemble uniquement fait pour inſpirer à Pauline de la haine contre les Chrétiens; qu'elle voit des Chrétiens qui aſſaſſinent ſon mari, & qu'elle devroit voir tout le contraire:

Des Chrétiens une impie aſſemblée
A jetté Polieucte aux pieds de ſon rival.

Ce qu'on pourroit encore reprocher, peut-être, à ce ſonge, c'eſt qu'il ne ſert de rien dans la Piéce; ce n'eſt qu'un morceau de déclamation. Il n'en eſt pas ainſi du ſonge d'Athalie, envoyé exprès par le Dieu des Juifs: il fait entrer Athalie dans le Temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui eſt apparu pendant la nuit, & pour amener l'enfant même, le nœud & le dénouement de la Piéce. Un pareil ſonge eſt à la fois ſublime, vraiſemblable, intéreſſant & néceſſaire. Il y a néanmoins beaucoup d'intérêt & de pathétique dans le ſonge de Pauline.

SONGE AGRÉABLE, *(le) ou* LE RÊVE DE L'AMOUR, *Comédie en un Acte, par un Anonyme, à la Foire Saint-Laurent*, 1735.

Merlin, & Pierrot ſon Valet, s'entretiennent ſur la difficulté de trouver une fille fidelle. « Pour en être certain, dit Merlin, j'ai pris ſoin d'endormir, depuis » quelques années, une jeune beauté, à qui je deſtine » mon cœur ». Pierrot badine ſur ce projet; & en l'abſence de ſon Maître, donne audience à Liſette, qui demande le réveil de ſon Amant. Elle ſort ſatisfaite. Un vieillard vient implorer la même grace en faveur d'une

jeune fille, dont il veut faire sa femme. Mais comme Silvie (c'est le nom de la fille) prefere le sommeil à l'hymen d'un Vieillard, Pierrot endort celui-ci, & réveille un jeune Amant, qui est plus au goût de Silvie. Le baron de Fustemberg, Allemand, touché des attraits d'une jeune Danseuse, endormie depuis plusieurs années, par ses instances, obtient son réveil. La Danseuse exécute une Entrée de Ballet pour remercier Merlin, & faire connoître que son jarret n'est point engourdi. Il ne reste qu'Armide, Maîtresse de Merlin Cette belle est fâchée qu'on ait interrompu un reve qui lui causoit un extrême contentement. L'Amour, ou plutôt Polichinelle, sous la figure de ce Dieu, l'appaise, en l'assurant que Merlin lui fera goûter tous les plaisirs dont ce songe ne lui présentoit que l'ombre.

SONGE VÉRIFIÉ, (*le*) *Comédie en un Acte, aux Italiens*, 1751.

Pantalon apprend à ses filles qu'il les a vouées à Diane, lorsqu'ils ont abordé dans l'Isle qu'ils habitent, pour les sauver du danger dont elles sont menacées, de tomber entre les mains des Pirates. Elles lui répondent qu'elles ont beaucoup d'aversion pour le service de Diane, & beaucoup de penchant pour celui de l'Amour, qui est le protecteur de cette Isle. Elles font rencontre d'Arlequin & de Scapin, avec lesquels elles ont des Scènes très-naïves. Pantalon les surprend; &, en sa qualité de Grand-Prêtre, il les fait arreter & conduire dans l'antre de l'Oracle: tout ce qu'ils disent pour le fléchir, est inutile; &, voyant qu'ils ne peuvent vaincre sa sévérité, ils s'adressent au Dieu lui-même, dont ils sont mieux écoutés. Il paroît sur un nuage, & chante plusieurs vers, dont voici les principaux:

De leurs sens révoltés respecte le murmure;
Ha! la voix de la nature
Est un Arrêt de l'Amour:
Descends, Hymen, acheve mon ouvrage;
Et par un double mariage,
Unis ces Amans en ce jour.

Alors un Autel sort de dessous terre ; & en même tems l'Hymen descend du Ciel, & chante les paroles suivantes :

Que les plaisirs, sans mêlange de peines,
Tendres Amans, comblent vos vœux ;
Hâtez-vous de porter mes chaînes ;
L'Amour en a formé les nœuds.

L'Hymen unit Coraline & Arlequin, Camille & Scapin ; le globe du nuage s'ouvre, & laisse voir le fond du Théâtre ; & la Piéce finit. Un songe qu'Arlequin a fait, & dans lequel il a vu celle qu'il épouse, est ce qui a donné lieu au titre de cette Piéce, dont une Madame de la Caillerie a donné le projet en cinq Actes, comme elle fut jouée d'abord.

*SONGES, (les) Opera-Comique en un Acte, par Fuzelier, à la Foire Saint-Germain, 1716.*

La Scène se passe dans le Château d'un vieux Nouvelliste, qui s'amuse à faire des contes à dormir debout, & où Morphée & sa Cour ont choisi leur demeure, en quittant l'Opera d'*Atys*, & l'Académie Royale de Musique. Arlequin y arrive, & trouve la Nuit, Confidente de Morphée, qui lui apprend que les Songes rendent leurs Oracles dans l'antichambre du Dieu du Sommeil, où ils transportent les Dormeurs, de qui on veut pénétrer le dessein ou les sentimens.

*SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS, (les) Comédie en cinq Actes, en Vers, par de Brosse, 1646.*

Un Gentilhomme qui, dans un naufrage, a vu périr une aimable personne qu'il étoit prêt d'épouser, en conçoit une si grande tristesse, qu'on employe en vain, pour l'en guérir, plusieurs sortes de moyens. Enfin on lui propose d'assister à une petite Comédie, où il pourra goûter quelque plaisir. Le sujet de la Piéce est sa propre histoire, dont le dénouement est le retour de la Maîtresse du Gentilhomme, qui a été sauvée par le secours d'une planche qui l'a conduite dans une Isle. Le Gentilhomme

qui reconnoît les mêmes traits de la personne qu'il aime, dans ceux de la prétendue Comédienne, s'imagine rêver. Enfin, on lui apprend que cette Comédienne & sa Maitresse, ne sont qu'une même personne; & la Piéce finit par le mariage de ces Amans. Voilà ce qui compose l'intrigue principale de cette Comédie, où l'Auteur a introduit plusieurs Personnages épisodiques qui s'imaginent rêver, en voyant des objets réels; tel est l'épisode du Paysan ivre & endormi, qu'on emporte dans un appartement magnifique, & à qui on fait accroire, lorsqu'il est réveillé, qu'il est un Seigneur des plus qualifiés, &c.

*SOPHIE, ou LE MARIAGE CACHÉ, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, tirée du MARIAGE CLANDESTIN, l'une des meilleures Comédies du Théâtre Anglois, attribuée au sieur Garrick, excellent Acteur de Londres, Musique de M. Kohault, aux Italiens, 1768.*

Sophie, l'Héroïne de ce Drame, est la fille d'un ancien ami de M. de Saint-Aubin, restée de bonne heure orpheline & sans fortune. Elle a trouvé un asyle dans la maison de ce riche Négociant, qui vient de quitter le commerce. Elle a inspiré la passion la plus vive au fils de son bienfaiteur; un mariage secret les unit. Son imprudence & son ingratitude peuvent avoir des suites funestes. Comment en instruire M. de Saint-Aubin? Il est riche: on craint son avarice. Clarville s'efforce de la rassurer: il espere de fléchir son pere. Il tombe en effet à ses genoux, lui avoue sa faute, implore son pardon, & demande son aveu. Sophie joint ses prieres & ses larmes à celles de son Amant. Saint-Aubin ne refuse, que parce que Sophie est sans fortune. Un homme généreux, nommé Dorval, propose une dot qui leve cette difficulté; & le mariage se déclare.

*SOPHONISBE, Tragédie de Mairet, 1629.*

De toutes les Tragédies de Mairet, la Sophonisbe est la plus connue; elle nuisit au succès de celle de Corneille. Ce n'est pas, toutefois, qu'elle lui soit ni supérieure, ni même égale; c'est que Mairet semble avoir tiré meilleur parti du rôle de Massinisse. Il s'écarte de l'histoire, en ce qu'il fait tuer ce Prince, à la fin de

la Piéce, sur le corps de Sophonisbe; & périr Siphax au milieu de la bataille qui se donne au second Acte. C'étoit, comme il le dit lui-même, pour éviter la concurrence de deux maris vivans; &, à l'égard de Massinisse, c'étoit lui faire faire ce qu'il devoit avoir fait. Au surplus, les reproches de lubricité que Siphax fait à Sophonisbe, les précautions secrettes qu'elle prend pour le tromper, son mariage in promptu avec Massinisse, sont autant de fautes contre la décence & la vraisemblance du sujet. Ce sont les deux derniers Actes de cette Tragédie, qui en forment tout le mérite; & qui, sans doute, en avoient fait tout le succès. C'est cette même Comédie que M. de Voltaire vient de réparer à neuf.

On prétend que le véritable Auteur de cette Piéce est le célèbre Théophile Viaut; c'est du moins ce qu'assure Desbarreaux, qui avoit connu Théophile. Voici pourtant ce qu'on trouve écrit dans les Auteurs du tems. « Ce fut » Chapelain qui fut cause que l'on commença de suivre » la régle des vingt-quatre heures dans les Piéces de » Théâtre. Comme il falloit premiérement le faire » agréer aux Comédiens, qui imposoient alors, comme » depuis, la loi aux Acteurs; &, sachant que M. le » Comte de Fiesque, qui avoit infiniment d'esprit, avoit » du crédit auprès d'eux, il le pria de leur en parler ». Il communiqua ensuite la chose à Mairet, qui fit sa *Sophonisbe*, premiere Piéce où cette régle soit observée.

M. de Voltaire a mis plus de décence dans le premier Acte, plus de dignité dans les reproches de Siphax, plus de réserve dans les réponses de Sophonisbe, & dans ses confidences. Mais le plus beau style, les plus belles couleurs ne rectifieront jamais ce premier Acte, dont le fond est vicieux; rien de moins propre à figurer dans une Tragédie, que la colere d'un mari contre sa femme, qui écrit à son Amant. Il me semble que le Réparateur moderne auroit dû supprimer totalement le rôle de Siphax, qui ne paroit que pour s'emporter inutilement contre Sophonisbe, & se faire tuer au second Acte. La Piéce commenceroit par des craintes que l'arrivée de Scipion inspire à Massinisse; & l'on pourroit supposer que la conquete de la Numidie est achevée depuis trois mois; que dans cet intervalle Massinisse est

devenu paſſionément épris des charmes de Sophoniſbe : ce qui ſauveroit le ridicule d'un amour de vingt-quatre heures. Il y a un inconvénient dans ce que je propoſe ici ; ce ſujet eſt déja dénué d'événemens, & il ne reſteroit preſque plus d'action dans la Piéce. Auſſi je penſe qu'il n'étoit propre qu'à fournir trois Actes tout au plus comme la mort de Céſar ; l'intrigue eſt foible & peu intéreſſante ; c'eſt le ſpectacle de l'impuiſſance d'un Roi de Numidie, contre les armes & la politique des Romains. Il eſt impoſſible, comme l'a remarqué autrefois M. de Voltaire lui-même, que ce Prince n'y ſoit avili, & n'y joue un rôle déſagréable, au moins juſqu'au cinquieme Acte. Il n'y a dans ce ſujet, que le dénouement qui convienne à la Tragédie. Cependant, débarraſſé du ſoin de l'invention, qui n'eſt pas la partie brillante de nos Ecrivains, l'Auteur moderne a fait à la Piéce de Mairet des changemens heureux. Par exemple, il a très-bien motivé la précipitation avec laquelle Sophoniſbe ſe remarie, par l'idée que ce mariage eſt indiſpenſable pour prévenir ſa captivité. Cette Princeſſe ne vient plus avec le deſſein de faire les yeux doux à Maſſiniſſe ; elle ne ſe rend qu'à la néceſſité des circonſtances. La politique froide & cruelle des Romains, y eſt beaucoup mieux développée.

SOPHONISBE, *Tragédie de Pierre Corneille*, 1663.

Une Reine fameuſe, par la haine qu'elle portoit aux Romains, préfere la mort, à l'affront d'être leur captive. Tel eſt le fond de la Tragédie de Sophoniſbe, ſujet déja traité par Mairet, avec un ſuccès, que Corneille eut peine à faire oublier. Ce n'eſt pas que la nouvelle Sophoniſbe ne fût très-ſupérieure à l'ancienne ; c'eſt qu'on revient difficilement d'une admiration de trente années.

SORCIER, (*le*) *Comédie en deux Actes, en Proſe & en Ariettes, par Poinſinet, Muſique de M. Philidor, aux Italiens*, 1764.

Agathe, jeune Villageoiſe, aime Julien ; mais il y a trois ans que l'on n'a eu de ſes nouvelles ; &, comme

on veut lui faire épouser Blaise le Vigneron, on tâche de lui persuader que Julien ne reviendra plus. Elle demande à consulter un Sorcier qui fait grand bruit dans les environs, pour savoir si, en effet, elle ne reverra plus son Amant. Un Soldat arrive; & ce Soldat est Julien. Il entend parler du Sorcier; il imagine d'en prendre l'habit, & de se faire passer pour ce Magicien. Toutes les personnes du Village viennent le consulter. Blaise arrive à son tour; &, comme il avoit en dépôt une cassette pleine d'argent, que Julien, en partant pour les Indes, lui avoit confiée, & que Blaise vouloit retenir, Julien profite de son déguisement pour lui faire tout avouer & tout rendre. Il n'a pas de peine ensuite à obtenir la main de sa Maîtresse, après s'être fait voir à elle avec sa cassette & sous l'habit de Julien.

*SOSIES, (les) Comédie en cinq Actes, en Vers, par Rotrou*, 1638.

Les Sosies, tirés de l'*Amphytrion* de Plaute, ont été reçus avec de grands applaudissemens; mais l'*Amphytrion* de Moliere les a fait oublier, & ne leur a laissé que la gloire de lui avoir servi de guide, & fourni des situations, & même de bonnes plaisanteries.

SOTTIES. Les Sotties étoient des espéces de Farces caractérisées par une Satyre effrénée, & souvent même personnelle. Il ne nous en est parvenu qu'un très-petit nombre. Celle qui fut jouée aux Halles le Mardi-gras de 1511, étoit un tissu de traits amers & piquans contre le Pape Jules second. Je hasarderai une conjecture sur l'étymologie du mot de Sottie. Les Poëtes de ce tems cachoient le plus souvent leur véritable nom, ou ne l'indiquoient que dans quelque endroit de leurs Ouvrages, par des espéces d'acrostiches: c'est-à-dire, par les lettres initiales d'un certain nombre de Vers, lesquelles répondoient à celles dont leurs

noms étoient composés ; mais souvent aussi ils en adoptoient d'autres qui pouvoient les faire connoître. Jehan Bouchet s'annonçoit sous celui du traverseur des voies périlleuses ; François Habert sous celui du banni de Liesse, &c. Pierre Gringore se déguisoit sous le titre de mere sotte. La Satyre caractérisoit particuliérement les Ouvrages de ce dernier : on peut en voir la preuve dans ses fantaisies & ses menus propos. Il est donc probable que, d'après le nom que cet Auteur avoit adopté ; on a appliqué la dénomination de Sottie, aux Piéces de Théâtres que le ton satyrique distinguoit des autres. Comme on appelle, dans la conversation ordinaire, des Pasquinades, les plaisanteries épigrammatiques & mordantes, semblables à celles qu'on affiche à Rome sur la Statue de Pasquin.

SOUBRETTE ; nom affecté à un Personnage de femme employée pour divers Rôles de Suivantes. Il n'importe pas, & peut-être même, il est à propos que l'Actrice ne soit plus de la premiere jeunesse. Pour d'autres, il est de la bienséance qu'elle soit jeune, ou que du moins elle le paroisse. Cela est convenable, lorsque les discours peu respectueux, tenus par la Soubrette, à des personnes auxquelles elle doit des égards, ou les conseils peu sages qu'elle donne à de jeunes beautés, ne peuvent avoir pour excuse qu'un grand fond d'étourderie. Cela l'est sur-tout, lorsque, pour favoriser deux Amans, elle se permet certaines démarches, condamnables au Tribunal d'une morale rigoureuse. Moins la Soubrette aura l'air jeune, plus

l'indécence ſera frappante. Une Soubrette n'eſt pas toujours obligée d'avoir l'air jeune : elle l'eſt toujours d'avoir dans la langue une extrême volubilité. Si elle eſt privée de cet avantage, elle fera, ſur-tout dans les Comédies de Regnard, perdre à pluſieurs rôles la plus grande partie de leur grace. L'air malin ne lui eſt pas moins néceſſaire, que la volubilité. Quand on remarque dans une Suivante une phyſionomie ſimple & ingénue, on s'imagine voir Louiſon ou Javotte, & non Finette & Nérine.

SOUBRETTE, (*la*) *Comédie en trois Actes, en Proſe, par un Anonyme, aux Italiens*, 1721.

Silvia eſt fille unique du Docteur, qui veut la marier à Mario, fils de Pantalon & Chymiſte, qu'elle n'aime point. Colombine, ſa Suivante, & Trivelin, Valet de Lélio, qu'elle préfere, employent toutes ſortes de ruſes pour détourner ce mariage, & ſont toujours traverſés par Arlequin, Valet du Docteur. Colombine, pour derniere ruſe, s'aviſe de ſe traveſtir & de contrefaire Mario, que le pere de ſa Maitreſſe ne connoit point; & elle lui tient des diſcours qui le dégoûtent au point, qu'il avoue, dans la colere où il eſt, que ſi Lélio ſe préſentoit dans le moment, il lui donneroit ſa fille en mariage; celui-ci ne manque pas de paroitre, ſe jette à ſes pieds, & le ſupplie de lui accorder Silvia. Colombine, qui a repris ſes habits, ſecondée par Arlequin, qu'elle a mis dans ſes intérêts, fait de nouveaux efforts aux pieds du Docteur, qui ſe laiſſe fléchir.

SOUFFLEUR, homme de Théâtre, qui eſt ordinairement aſſis dans une des couliſſes, ou au-devant du Théâtre & de l'Orcheſtre, & placé plus bas, pour n'être pas vu, & à portée des Acteurs, pour ſuivre fort attentivement, ſur le papier, ce

que les Acteurs ont à dire ; & le leur suggérer, si la mémoire vient à leur manquer.

*SOUPÇONS SUR LES APPARENCES*, (*les*) *Comédie en cinq Actes, en Vers, par Douville, aux François*, 1650.

Alcipe, amoureux d'Astrée, femme de Léandre, fait tout son possible pour la séduire pendant l'absence de son mari. Le retour de ce dernier ne fait point cesser son odieuse poursuite ; au contraire, il tâche de semer des soupçons sur sa fidélité. A la vérité, les démarches imprudentes d'Astrée, & la foiblesse de l'esprit de Léandre, ne donnent que trop de prise aux calomnies d'Alcipe ; sa fuite préméditée le sauve, à la catastrophe, des reproches, &, peut-être, des coups qu'il a si bien mérités. La Piéce est embrouillée & mal conduite, & les Personnages détestables. Astrée, que l'on qualifie de femme vertueuse, sert trop gratuitement Orphise, son amie, dans une intrigue galante, où Philémon, ami de Léandre, se laisse entraîner comme un jeune sot, sans expérience, & rompt les engagemens qu'il a avec une premiere Maîtresse. Orphise est une fille oisive, qui ne demande qu'à faire une inclination ; le Rôle d'Alcipe est celui d'un scélérat imprudent & sans esprit.

*SOUPER*, (*le*) *Comédie Anonyme en trois Actes, en Prose, aux François*, 1754.

Célie a quatre Amans, trois qu'elle ne peut souffrir, & le quatrieme, appellé Verville, qu'elle aime autant qu'elle en est aimée. Ce dernier est absent, & ne paroît point dans la Piéce. Il est homme de qualité ; mais sa fortune dépend d'un procès, dont le crédit de ses Adversaires éloigne la décision. Il mérite d'être à la tête d'un Régiment ; mais il n'a pas de quoi le payer. Ses trois rivaux sont un homme de Cour, qui a beaucoup de crédit ; un Financier fort riche, & un Magistrat. Célie obtient, par l'homme de Cour, le Régiment ; par le Magistrat-Rapporteur, le procès se gagne ; & le Financier prête une somme considérable. Chacun se flatte en particulier que ce service, qu'il vient de rendre, sera récom-

pensé par la main de Célie. Ils la pressent de conclure cet hymen ; mais dans un souper, où Célie les réunit tous, elle leur déclare qu'elle épouse Verville. Les trois rivaux se levent de table, & sortent furieux.

*SOUPER MAL-APPRÊTÉ*, (*le*) *Comédie en un Acte*, *en Vers*, *de Hauteroche*, *aux François*, 1669.

Valere, Amant de Célide, n'a plus ni argent, ni crédit, ni ressource ; cependant, sa Maîtresse lui demande à souper, & veut avoir bonne chere & bonne compagnie. Philippin, Valet intelligent se met à la torture pour rompre cette partie. Tout devient inutile ; & à chaque instant il arrive des Convives, qui augment l'embarras du Maître & du Valet. Celui-ci imagine une derniere ruse ; c'est de supposer que la petite vérole est dans ce logis, & qu'une jolie Femme-de-Chambre en est morte le jour même. Tous les Convives se sauvent à cette nouvelle ; & Valere, qui n'avoit rien préparé, se trouve tiré d'embarras.

*SPARTACUS*, *Tragédie de M. Saurin*, 1760.

L'Auteur donne pour pere à Spartacus, un Chef des Romains, qu'il nomme Argétorix. Les Romains étant venus fondre sur son pays, ce Prince périt en combattant contr'eux. Ils enlevent Spartacus au berceau, & font sa mere captive avec lui. Elle survit à ses disgraces, éleve son fils, & lui inspire l'amour de la liberté & de la vengeance. Contraint de figurer dans les vils exercices de Gladiateurs, il frémit de cet opprobre, & excite ses compagnons à verser leur sang pour un plus noble usage. Tous le choisissent pour leur Chef. Il voit son parti se fortifier ; il gagne quatre batailles contre les Romains, qui lui opposent une cinquieme armée, commandée par Crassus. Ce Consul a une fille nommée Emilie, dont Spartacus est amoureux, & qu'il a en son pouvoir. Toute son armée demande la mort de cette Romaine. Spartacus appaise cette Conjuration ; mais Noricus, son Lieutenant & son Rival, le trahit. Spartacus tombe au pouvoir du Consul ; mais c'est dans le moment où il expire d'un coup de poignard, à l'exemple d'Emilie, qui ne veut pas survivre à la perte de son Amant.

On regardoit d'avance le Héros de cette Tragédie comme un obstacle invincible à sa réussite. J'ignore en quoi cet obstacle pouvoit consister. On a vu Gengis-Kan applaudi sur la Scène Françoise ; & je ne doute point que Tamerlan & Schach-Nadir n'y puissent être introduits avec le même succès, par le même Auteur. Ainsi, nul reproche à faire à celui de Spartacus, sur le choix de son sujet. Un Esclave, tant de fois vainqueur des Romains, & qui les fit trembler au faîte de leur puissance, a pu être mis en parallèle avec trois Chefs de brigands, que leur audace & leur bonheur placerent sur des Trônes usurpés. J'avoue que de pareils Sujets présentent toujours de grandes difficultés dans l'exécution ; mais l'honneur de les vaincre en est d'autant plus flatteur. Il s'agit donc seulement d'examiner ici jusqu'à quel point on les a surmontées dans Spartacus.

L'histoire nous laisse ignorer l'origine de ce fameux révolté. On doit présumer qu'elle fut relative à son état de Gladiateur; mais dans la nouvelle Tragédie, on le fait sortir du sang des Rois, & naître parmi les Germains. Il n'en eût pas plus coûté, puisqu'on vouloit en faire un Héros, de placer le lieu de sa naissance dans quelque partie des Gaules, sur-tout de ne point charger un Gaulois ( Noricus, Lieutenant de Spartacus, & Chef des Gaulois Insubriens, ) du rôle infâme de traître. Ce sont de petits égards qu'il convient d'avoir pour sa Nation : il est rare qu'elle n'en soit pas reconnoissante.

On voit, dans cette Tragédie, que l'Auteur a prétendu élever l'ame, plutôt que l'attendrir ou l'effrayer. La Piéce est dans le genre de Sertorius & de Nicoméde ; genre qui exige une profusion d'idées mâles, nobles, sublimes, & fortement exprimées. J'en ai remarqué de toutes les espèces dans la Tragédie de Spartacus. La versification en est communément exacte & nerveuse. Le principal Personnage n'y dément nulle part son caractère, un des plus heureux que la Scène ait encore vu naître : il fait honneur au génie & à l'ame de l'Auteur. C'étoit même le seul qu'il pût donner à son Héros, pour le rendre intéressant. Celui d'Emilie offre, dans son genre, le même degré de mérite ; c'est la vertu d'une Romaine, dégagée de toute rudesse, sans rien perdre de sa force. On peut, il est vrai, regarder ici Crassus

comme un homme foible ; mais l'histoire ne nous l'a jamais peint comme un grand homme. On sait qu'il ne joua guères un Rôle plus distingué dans le premier Triumvirat, que Lépide dans le second. A l'égard de Noricus, il n'est là que pour servir d'ombre à Spartacus, & lui fournir l'occasion de dire ou de faire de grandes choses : quant à lui, il n'en dit ni n'en fait que de très-communes. Enfin, je n'ai point apperçu dans les Actes de cette Tragédie cette gradation que produit un vif intérêt dans les Piéces du genre pathétique, ou terrible ; mais cette gradation est souvent le fruit des situations Théâtrales, plutôt que des sentimens développés. Ici l'Auteur, avec les seuls ressorts du courage & de la grandeur d'ame, captive notre attention jusqu'à dénouement. Se faire écouter dans une Tragédie de cette nature, n'est pas un succès moins réel, que de se faire applaudir dans toute autre.

SPECTACLE SATYRIQUE. Ce nom est tiré des Satyres, Divinités champêtres qui faisoient toujours l'ame de ce Spectacle, & nullement de la Satyre, sorte de Poésie médisante qui ne ressemble en rien à celle-ci, & qui lui est fort postérieure. Loin même d'en tirer son origine, Quintilien nous apprend qu'elle est toute Romaine, tandis que l'autre est une invention Grecque, peu mise en œuvre par les Romains. Le Poëme Satyrique n'est ni Tragédie ni Comédie ; mais il tient le milieu entre l'une & l'autre. Il tient de la premiere, par la conduite, le dessin, la noblesse de quelques Personnages, le sérieux, le pathétique & le tour de quelques Scènes ; & de la seconde, par la gaieté libre & souvent indécente de quelques jeux de Théâtre, par la versification sautillante & vive ; enfin, par l'issue toujours agréable & comique. Son but principal étoit de remettre les esprits dans une situation plus douce, après

les impreſſions cauſées par la Tragédie ; & ſa matiere ordinaire étoit Bacchus ; ſoit parce qu'on jouoit ces Piéces dans la joie des Fètes bachiques, ſoit pour ne paroître pas avoir entiérement oublié ce Dieu, comme le fit la Tragédie, en s'ennobliſſant ; ce qui faiſoit dire : *Que fait ceci à Bacchus ?*

Les quolibets de Village & la licence ruſtique, aſſez conforme à celle des Satyres, furent les trois ſources des trois Spectacles qui amuſerent ſi longtems Athènes : ſavoir, le Tragique, le Comique & le Satyrique, ſans compter les Mimes, qui font le quatrieme.

Le Savant Iſaac Caſaubon va plus loin, & prétend trouver l'origine de tout cela dans la nature même. Il dit que, comme elle eſt la mere de tous les Arts, elle l'eſt auſſi des Fêtes ; que les Fêtes ont enfanté les danſes & les bons mots ; que de la danſe eſt venue la muſique, & que les bons mots ont produits tous les Spectacles dont nous parlons. On ne ſauroit remonter plus haut. Mais, de même que la Tragédie & la Comédie ne prirent leur forme qu'au ſiécle d'Eſchile, de même auſſi le Poëme ſatyrique n'a-t-il été inventé que de ſon tems. Des Œuvres ſi ſemblables pour le plan, doivent avoir eu le même pere.

En effet, à en juger par le Cyclope, on doit reconnoître dans les Spectacles ſatyriques la marche de la Tragédie & de la Comédie en régle, même évolution de ſujet, même tour d'intrigue, même façon de dénouement, nul épiſode, nul incident qui retarde l'action. Au contraire, comme cette Piéce n'a guères plus de ſept cent vers, il

paroît que les Piéces du même genre étoient très-courtes ; & si nous n'avions pas d'autres preuves, l'on seroit bien fondé sur cette briéveté seule, à comparer ces Poëmes aux petites Piéces qu'on donne aujourd'hui à la suite des grands Spectacles. L'on sait, d'ailleurs, que chaque Poëte manquoit peu à joindre une pareille Piéce aux Tragédies qu'il donnoit pour disputer le Prix, & qu'on la représentoit après elles, pour tempérer l'émotion de tristesse qu'elles avoient dû causer. Pour achever la comparaison du genre tragique avec le satyrique, l'on verra que celui-ci avoit une sorte de sérieux différent de la majesté qui régne dans celui-là, des sentences assez relevées, des discours étudiés, d'assez beaux traits de morale ; mais rien d'extrêmement passionné.

Ce Spectacle singulier (en mettant à part son plan) s'éloigne encore plus de la Comédie ancienne, que de la Tragédie : car on n'y verra sur la Scène, ni le Gouvernement, ni les Citoyens d'Athènes, comme chez Aristophane. Le plaisant, bon ou mauvais, avoit ses degrés bien marqués dans l'antiquité. Celui de la Comédie n'étoit pas celui des Mimes ; & le plaisant des Mimes étoit beaucoup moins le plaisant des Piéces satyriques. L'étude profonde du cœur humain, & de tout ce qui pouvoit le réjouir, avoit sous-divisé cela d'une maniere étonnante. C'étoient autant de classes de divertissemens, dont aucune n'osoit anticiper sur les autres, bien éloignée, en ceci, de ces Piéces informes, où l'on confond la Tragédie, la Comédie & l'Opera.

Nous voyons que les Anciens observerent dans

chaque

chaque ordre de divertiſſement, le caractère qui leur convenoit, à l'imitation de la nature, qui donne toujours à chaque être ſon eſpéce, ſes propriétés & ſa perfection ſpécifique.

C'eſt ce que firent les Athéniens par rapport au Spectacle dont il s'agit. Ils s'appliquerent à le cultiver, preſque avec autant de ſoin que le plus noble, dont il n'étoit qu'un délaſſement. Il fit donc une claſſe particuliere. Mais étoit-il de nature à durer toujours ? étoit-ce un fonds ſolide qui méritât d'établir, pour tous les ſiécles à venir, un genre de Spectacle à part ? Le fait & l'uſage contraire ſemblent d'abord décider que non. Car, avant que de dire ce qu'il eſt devenu, & en quoi il s'eſt métamorphoſé, on doit avouer que le bouffon y gâte le ſérieux & le délicat; qu'il y a du bas comique pour divertir les *acheteurs de noix*, comme s'exprime Horace; & qu'enfin ce fut le mauvais goût, l'inconſtance & le caprice des Spectateurs, qui lui donna lieu. On ſe laſſa un peu du tragique, qui faiſoit pleurer, & du comique, qui faiſoit rire. On voulut du merveilleux outré, du bizarre & du nouveau; mais les Poëtes, en ſecondant cette manie, ne firent pas tout-à-fait ce qu'on a tenté parmi nous. Loin de ſe perdre dans des idées nouvelles, ils ne firent que rajeunir les anciennes. Ils ſe rappellerent les Satyres qui avoient amuſé le Peuple dès le premier âge de la Tragédie informe : ils les ajuſterent à la mode & ſur le goût de la Tragédie formée, qui les avoit exclus dès qu'elle avoit ſongé à s'ennoblir. Elle ſouffrit que les Satyres, devenus moins ruſtiques qu'autrefois, priſſent un peu de ſon air, pour

divertir aussi régulierement qu'elle, & moins sérieusement. Les Romains qui suppléerent au vrai Spectacle satyrique des Grecs, par leurs Piéces Atellanes, où il n'entroit point de Satyres, n'introduisirent ces Farces, que pour mitiger un peu le sérieux triste du tragique. D'où il est aisé d'inférer que la Poésie en question, considérée, soit par son essence, soit par sa destination, ne devoit pas former un Spectacle immortel, comme le sont la Tragédie & la Comédie. Il en est de ce genre bizarre comme des Mimes. C'étoient des avortons de Spectacles. Ils devoient avoir le sort du faux goût, qui est de passer pour renaître; mais non pas de durer & de plaire toujours.

Cependant, toute méprisable que paroisse au premier coup-d'œil l'Œuvre satyrique, elle mérite une attention particuliere, en ce qu'elle a produit, par un changement imperceptible, une sorte de Spectacle qui a un mérite réel; c'est la Pastorale. On substitua, quoique tard, des Bergers gracieux à des Satyres effrontés. On mit l'Idylle en action; & l'on prit un milieu entre le tragique & le comique, qui fit un Spectacle imité de l'un & de l'autre, sans être aucun des deux, quoiqu'on le range, avec raison, dans l'ordre des Comédies. On croit que c'est à l'Italie moderne qu'est dûe cette ingénieuse invention; &, peut-être, le Spectacle satyrique en a-t-il été le modèle autant que l'Eglogue. Des Satyres aux Bergers, le passage est très-naturel.

Les Satyres & les Sylènes, Personnages différens, ou par leur âge, ou par quelqu'autre bizarrerie poétique, composoient le Chœur des Piéces

ſatyriques. Ils lui donnerent leur nom, & en caractériſerent l'eſſence. C'étoient des Divinités fabuleuſes, nées du pinceau des Peintres, & de l'imagination des Poëtes. On a peine à ſe perſuader que les Anciens les aient jamais bien ſérieuſement regardées autrement, que comme des Divinités de la Fable, eux qui les produiſoient ſur la Scène pour s'en moquer, La peinture qu'ils en faiſoient eſt toute allégorique, par rapport à Bacchus, dont ils étoient les Suivans. Or, ſur le pied d'allégorie, l'antiquité réaliſoit tout, pour frapper davantage les eſprits, non pour leur perſuader que tout cela fût réel & divin. Il eſt viſible, par la Piéce du Cyclope, que les Satyres & les Sylenes étoient les bouffons de la populace. Leur caractère cynique, mordant, pétulant & lâche, montre aſſez qu'on ne les mettoit ſur la Scène, que pour y ſervir de jouet.

On peut juger, d'apres ces faits, que les Piéces Satyriques étoient des allégories qui recéloient un ſens plus fier, que celui qui ſe préſentoit d'abord. Cette idée ne paroît pas ſans fondement. Donat dit que *la Poëſie Satyrique ne nommoit à la vérité perſonne; mais qu'elle reprenoit les vices des Citoyens d'une maniere dure & forte.*

S'il eſt difficile, malgré ces autorités & ces exemples, de montrer que l'allégorie ait toujours été l'ame du Poëme Satyrique, au moins prouve-t-on aſſez qu'elle en a fait quelquefois l'agrément & le ſel, auſſi-bien que la Parodie. L'on ſait du moins que Cratinus fit une Parodie de l'Odyſſée d'Homère. La queſtion ſeroit de ſavoir, ſi c'eſt un Spectacle ſatyrique à la lettre, ou ſi ce n'étoit pas plutôt une Comédie dans les formes, comme cel-

les des Grenouilles d'Ariſtophane. Si l'on montroit bien que la parodie ou l'allégorie euſſent été la baſe de la Poéſie ſatyrique, il y auroit de l'injuſtice à la regarder comme mauvaiſe dans ſa ſubſtance, quoique bouffonne. Mais nous n'avons preſque rien qui nous porte à le penſer ainſi, particuliérement du Cyclope; non qu'il n'y ait des alluſions auſſi délicates; mais, comme elles n'en font pas l'eſſence, il faut convenir que cette extrême différence entre la Comédie ancienne & cet autre genre de Spectacle, rend ce dernier fort inférieur à la premiere.

Theſpis Eterpornia, de Solon, vers la ſoixantieme Olympiade, fut, ſelon toute apparence, le premier de ces Auteurs qui fit paroître des Satyres dans ſon charriot. S'il s'agit d'un Spectacle dialogué, l'on ne ſauroit en attribuer l'invention qu'à Eſchyle. L'on cite cinq Piéces Satyriques de ce pere des Spectacles, ſept ou huit de Sophocle, d'un certain Achœus, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xenoclès, de Philoclès, de Morſimus, Poëtes, dont parle Ariſtophane; quelques-unes d'Aſtydamas le fils, de Jophon, & même du Philoſophe Platon, qui les brûla, auſſi-bien que ſes Tragédies, ſans les repréſenter. Voilà, à peu-près, tous les Auteurs du beau ſiécle cités; mais tous leurs Poëtes Satyriques ne le ſont pas; & il eſt hors de doute, qu'ils en ont fait un plus grand nombre que ceux dont on a conſervé les noms. En général, tout Poëte tragique étoit en même tems Poëte Satyrique, puiſque la petite Piéce accompagnoit preſque toujours les *Trilogies* tragiques, pour en faire des *Tétralogies* complettes.

De toutes ces Piéces, nous n'avons d'entier que le Cyclope, qui est d'Euripide.

La Scène est conforme à celle des Spectacles de cette nature : un rocher, un antre, des pâturages, des troupeaux Les Satyres se couvrent de peaux de chévres. L'action elle-même est moitié sérieuse, moitié burlesque : l'issue en est heureuse pour Ulysse. Le sujet en est historique, comme ceux des Tragédies. En un mot, tout annonce ici un Spectacle Satyrique : car, pour dire quelque chose de la Scène, il y en avoit de trois sortes ; la Scène tragique étoit décorée de colonnes, de frontons élevés, de Statues, & de tout ce qui orne les Palais des Rois. La comique faisoit voir des maisons particulieres, avec leurs balcons & leurs croisées en perspectives, comme les rues ordinaires. La Satyrique enfin étoit parée de bocages, de grottes, de montagnes & d'ornemens champêtres. Les Satyres, vieux & jeunes, les Sylènes, plus ou moins âgés, étoient distingués par des masques grotesques imitant des têtes de chévres. Ces espéces de casques les distinguoient par la coëffure à longs poils. Une peau de bête couvroit négligemment les Satyres. Les Sylènes étoient ornés de fleurs artistement tissues. Les uns & les autres étoient quelquefois représentés par des Pantomimes grimpés sur des échasses, afin de mieux imiter leurs jambes gresles, comme celles des boucs. Le fonds du Spectacle consistoit, ainsi que les autres, dans les vers, le chant & la danse. Mais tout cela étoit plus gai dans la Satyrique, sur-tout la danse, qui avoit été de tout tems affectée aux Satyres.

*SPECTACLES MALADES*, (*les*). *Opera-Comique de le Sage & d'Orneval, à la Foire Saint-Laurent*, 1729.

Riccoboni le pere, dit Lélio, ayant quitté pendant quelque tems la Comédie Italienne avec son fils & sa femme Flaminia, on fit ce couplet dans cet Opera-Comique, où l'on fait parler ainsi la Comédie :

Air : *Quand le péril est agréable.*

On vient de me tirer, ma mie,
Trois bonnes palettes de sang ;
Mais, cherchant du soulagement,
Je me suis affoiblie.

STATARIÆ ; nom que les Latins donnoient à une espéce de Comédie, où il y avoit beaucoup de dialogues & peu d'actions, telles que l'Hécyre de Térence & l'Asinaire de Plaute.

STANCES. Rotrou avoit mis les Stances à la mode. Corneille, qui les employa, les condamne lui-même dans ses Réflexions sur la Tragédie. Elles ont quelque rapport à ces Odes que chantoient les Chœurs entre les Scènes, sur le Théâtre Grec. Les Romains les imiterent. Il me semble que c'étoit l'enfance de l'art. Il étoit bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix Scènes qui composoient une Tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le Théâtre, & de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre Théâtre commença à sortir de la barbarie, & de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces Odes, des Chœurs qu'on voit dans Garnier, dans Jodele & dans Baïf, des

Stances que les Personnages récitoient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des Stances, est dans la Thébaïde. Racine se corrigea bientôt de ce défaut; il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la Piéce, n'étoit pas naturelle; que les Personnages ne devoient pas changer le langage convenu; qu'ils devenoient Poetes mal-à-propos. On a banni les Stances du Théâtre. On a pensé que les Personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée, ne devoient jamais changer cette mesure; parce que s'ils s'expliquoient en Prose, ils devroient toujours continuer à parler en Prose. Or, les vers de six pieds étant substitués à la Prose, le Personnage ne doit pas s'écarter du langage convenu. Les Stances donnent trop l'idée que c'est le Poëte qui parle.

*STATIRA, Tragédie de Pradon, 1679.*

Cette fille de Darius, veuve d'Alexandre, aimoit Léonatus, un des successeurs de ce Prince. Roxane, autre veuve du Roi de Macédoine, est la rivale de Statira, qui devient la victime de l'ambition & de la jalousie de cette femme fiere & cruelle. L'une ne forme des vœux que pour son Amant, qui l'occupe uniquement. Roxane cherche à allier les intérêts de son amour avec ceux de son ambition. Elle veut forcer Léonatus à l'épouser; Perdicas prétend à la main de Statira. Celle-ci ne veut aimer que Léonatus, qui ne reconnoît lui-même d'autre bien, que le cœur de son Amante. C'est ainsi qu'ils s'expriment l'un & l'autre, dans une entrevue où il faut se décider à périr, ou à céder mutuellement à leurs Rivaux.

STATIRA.

Songez à votre vie.
Roxane vous rendra le maître de l'Asie.

Oubliez-moi, Seigneur, laissez-moi dans les fers.
Un Héros, tel que vous, se doit à l'Univers;
Et si vous périssiez par une mort si prompte,
L'Univers, de vos jours, me demanderoit compte.

LÉONATUS.

Ciel! que m'osez-vous dire! hélas! si je vous perds,
Madame, & que m'importe à moi de l'Univers?
Dois-je vivre un moment, si vous m'êtes ravie?
Je céde à Perdicas & la Perse & l'Asie.
Le Trône est-il l'objet de mes vœux les plus doux;
Et soupiré-je enfin, pour l'Empire ou pour vous?
Hélas! sans vous, mon cœur, dans une paix profonde,
Verroit tranquillement la conquête du monde.
Je l'abandonne à qui peut en être vainqueur;
Mais je disputerai celle de votre cœur.

Voilà des vers de Pradon; mais des vers choisis dans une Piéce que tout le monde convient être une des mieux versifiées de ce Poëte. Les défauts de cette Tragédie sont une multiplicité d'Amours qui retracent nécessairement, à-peu-près, les mêmes tableaux, & produisent les mêmes situations. Il est vraisemblable que les veuves d'Alexandre ont trouvé des Amans dans les successeurs de ce Prince; mais on ne s'accoutume point à voir des hommes & des femmes vouloir qu'on les aime & qu'on les épouse par force.

*STATUE MERVEILLEUSE, (la) Opera-Comique en trois Actes, par le Sage & d'Orneval, à la Foire Saint-Laurent, 1720; redonné en 1752, avec des changemens, sous le titre de* MIROIR MAGIQUE, *par M. Fleury.* Voyez *MIROIR MAGIQUE.*

*STILICON, Tragédie de Thomas Corneille, 1660.*

Il y a de la force dans les caractères, & sur-tout dans le principal. Stilicon, Général, Ministre & Favori

d'Honorius, veut encore devenir Empereur. Il conſpire, & n'eſt traverſé dans ſes deſſeins que par ſon propre fils. Cette Tragédie eſt une de celles que Pierre Corneille déſiroit avoir faites.

*STRATAGÊME DÉCOUVERT*, (*le*) *Comédie en deux Actes, en Proſe, mêlée d'Ariettes, par M. Monvel, Muſique de M. Deſaides, aux Italiens*, 1773.

Géronte veut donner ſa fille en mariage à ſon vieil ami Timanthe. Iſabelle lui préfere Valere, fils de Timanthe. Criſpin, Valet de Valere, propoſe de prendre la figure de Timanthe, que Géronte n'a pas vu depuis long-tems, pour engager ce dernier à donner ſa fille à Valere. Ce ſtratagême eſt découvert par les deux Vieillards, qui s'amuſent pendant quelque tems de l'embarras de leurs enfans, & qui conſentent enfin à les unir.

*STRATAGÊMES DE L'AMOUR*, (*les*) *Comédie en trois Actes, aux Italiens*, 1716.

Lélio, après s'être ſervi de toutes ſortes de ruſes, pour ne pas épouſer la fille que ſon pere veut l'obliger de prendre pour femme, ſe réſout enfin de feindre qu'il a perdu l'eſprit, & ſe ſert ſi bien de ce Stratagême, & des raiſonnemens outrés d'extravagance qu'il fait à ſon Pere, que le bon-homme touché de l'état où il voit ſon fils, lui permet enfin d'épouſer celle qui voudra, perſuadé que cette complaiſance pourra lui faire revenir l'eſprit & la raiſon; ce qui ne manque pas d'arriver dès qu'il a épouſé ſa Maîtreſſe. C'eſt de cette Piéce que Remond Poiſſon paroît avoir tiré le ſujet du *Fou raiſonnable*, & pluſieurs Scènes des *Fous divertiſſans*.

*STRATAGÊMES DE L'AMOUR*, (*les*) *Opera-Ballet, en trois Actes, avec un Prologue, par Roi, Muſique de Détouches*, 1725, *pour le Mariage du Roi Louis XV*.

Le Prologue de ce Ballet, fait pour le Mariage de Louis XV, repréſente le Temple de la Gloire; le Roi y eſt placé au milieu de ſes plus célèbres prédéceſſeurs: la Prêtreſſe & le Prêtre de la Gloire, avec

deux Bergers, en sont les interlocuteurs. La premiere est intitulée le *Scamandre*; la seconde, les *Abdérites*; & la troisiéme, la *Fête de Philôtis.*

*STRATAGÊMES DE L'AMOUR, (les) Parodie en trois Actes, de la Piéce précédente, par Fuselier & d'Orneval, à la Foire Saint Germain, 1726.*

Dans la premiere Entrée, le Docteur prêt à se marier avec Colombine, paroit fâché contre la Coutume qui ordonne qu'avant leur hymen, les filles iront s'offrir au Fleuve Scamandre. De son côté, Colombine est consternée de ce qu'on doit l'unir à un Epoux qu'elle n'aime point. Elle fait son offrande au Fleuve; & Pierrot sous cette figure, l'accepte, se fait connoître, &c.

Dans la seconde Entrée, Irene enceinte d'Iphis, prie l'Amour de lui inspirer quelque Statragême pour éviter d'épouser Timante qu'elle déteste. Ce Timante est un Gascon fanfaron, qui vient faire à sa maîtresse une confidence de ses bonnes fortunes. Elle feint d'être atteinte du même accès que les Abdérites, & contrefaisant le personnage de Cassandre, elle ordonne que l'on donne des coups de bâtons à Timante qu'elle prend pour Ajax. Iphis témoin de l'accident de son rival, reste interdit; mais sa tendre Irène ne le laisse pas long-tems dans l'incertitude; & ces deux Amans au comble de leur joie, badinent sur la finesse du Stratagême.

Troisieme Entrée. Emile, Seigneur Romain, est amoureux d'Albine; & cette derniere, pour éprouver la fidélité de son Amant, profite de la célébrité de la fête de Philotis, consacrée aux Esclaves, se déguise en servante, & n'oublie rien pour dégoûter cet Amant. Albine satisfaite de la préférence d'Emile, se fait connoître; les deux Amans contens l'un de l'autre, se disposent à voir la fête des Esclaves de Rome.

*STRATONICE, ou LE MALADE D'AMOUR, Tragi-Comédie de Brosse, 1644.*

Conformément au récit des Historiens, l'Auteur fait paroitre Antiochus accablé d'une maladie causée par l'amour qu'il ressent pour Stratonice, sa Belle-Mere, &

qu'il n'oſe déclarer. Il entreprend cependant de le faire ; mais la fierté que Stratonice affecte, lui fait changer de ton ; il feint une eſpéce de délire, & continue ce perſonnage juſqu'à la fin de la Piéce. Le Médecin Eraſiſtrate découvre la cauſe de ſon mal ; il en fait part à Séleucus ; ce Roi, après avoir bien balancé, prétere enfin la vie de ſon Fils à ſa propre ſatisfaction, & lui céde la belle Stratonice. Thamire, Princeſſe de Theſſalie, qui juſqu'à ce moment s'étoit flattée que les ſoupirs d'Antiochus s'adreſſoient à elle, demeure fort ſurpriſe ; Séleucus, pour l'apaiſer, lui donne ſa main ; & la Piéce finit par un double hymen.

*STRATONICE*, *Tragédie de Quinault*, 1660.

On ſçait que Séleucus, Roi de Syrie, inſtruit que l'amour ſeul cauſoit la maladie dont ſon Fils périſſoit, lui céde Stratonice, qu'il étoit prêt d'épouſer. Quinault lui fait céder juſqu'à ſa Couronne ; mais il affoiblit un peu ſon premier ſacrifice, en rendant Séleucus amoureux de Barſine, qu'il deſtinoit à ſon Fils. Cette jeune Princeſſe, dont la ſeule ambition eſt de régner, refuſe la main d'un vieux Roi qui n'a plus de ſceptre. Ce refus étoit facile à prévoir, & jette une ſorte de ridicule ſur Séleucus, uniquement parce qu'il s'en étonne. La prévention où eſt Stratonice, qu'Antiochus la hait, & la haine qu'elle affecte elle-même pour ce même Prince, produiſent quelques mouvemens dans la Piéce, qui, en général, eſt très-foible. Au reſte, nul ſujet n'a tenté un plus grand nombre d'Auteurs ; il fournit à la Tellonniere le troiſiéme Acte du Triomphe des cinq Paſſions ; à Broſſe, ſa Stratonice ; à Quinault, cette Tragédie ; une autre à Thomas Corneille ; à Danchet, la quatriéme Entrée du Ballet des Muſes ; à la Grange-Chancel, les Jeux Olympiques ; à Cahuſac, le ſecond Acte des Fêtesde Polymnie ; en un mot, ce ſujet a été traité dans tous les genres, & a paru ſur tous les Théâtres, même ſur celui de l'Opera-Comique, dans le *Médecin de l'Amour*.

STROPHE, eſt une Stance ou un certain nombre de Vers, qui renferme un ſens complet, & qui eſt ſuivi

d'un autre de la même mesure & du même nombre de vers, dans la même disposition, qu'on appelloit Antistrophe. La Strophe est dans les Odes, ce que le Couplet est dans les Chansons, & la Stance dans les Poëmes épiques. Ce mot vient du Grec στοφη, qui est formé de, je tourne, à cause qu'après qu'une Strophe est finie, la même mesure revient encore; ou plutôt, comme ce terme se rapporte principalement à la Musique & à la Danse, parce que le Chœur & les Danseurs, qui, chez les Anciens, marchoient en cadence autour de l'Autel, pendant qu'on chantoit les Odes ou Hymnes en l'honneur des Dieux, tournoient à gauche, tandis qu'on chantoit la Strophe; & à droite, lorsqu'on chantoit l'Antistrophe. Dans notre Poésie lyrique, une Strophe ne sauroit être moindre que de quatre vers, ni en contenir plus de dix; & la premiere Strophe sert toujours de régle aux autres Strophes de la même Ode, soit pour le nombre, soit pour la mesure des vers & pour l'arrangement des rimes.

STYLE; c'est, en général, la maniere dont on exprime, par les paroles, ses sentimens & ses idées. Le Style Dramatique a pour régle générale de devoir être toujours conforme à l'état de celui qui parle. Un Roi, un simple Particulier, un Commerçant, un Laboureur, ne doivent point parler du même ton; mais ce n'est pas assez. Ces mêmes hommes sont dans la joie ou dans la douleur, dans l'espérance ou dans la crainte; cet état actuel doit donner une seconde conformation à leur style, laquelle sera fondée sur la premiere, comme

cet état actuel eſt fondé ſur l'habituel ; & c'eſt ce qu'on appelle la condition de la perſonne. Pour ce qui regarde la Comédie, c'eſt aſſez de dire que ſon ſtyle doit être ſimple, clair, familier ; cependant, jamais bas ni rempant. Je ſais bien que la Comédie doit élever quelquefois ſon ton ; mais dans ſes plus grandes hardieſſes, elle ne s'oublie point : elle eſt toujours ce qu'elle doit être. Si elle alloit juſqu'au Tragique, elle ſeroit hors de ſes limites : ſon ſtyle demande encore d'être aſſaiſonné de penſées fines, délicates, & d'expreſſions plus vives qu'éclatantes.

Il eſt important de faire ici quelques réflexions ſur le ſtyle de la Tragédie. On a accuſé Corneille de ſe méprendre un peu à cette pompe de vers, & à cette prédilection qu'il témoigne pour le ſtyle de Lucain : il faut que cette pompe n'aille jamais juſqu'à l'enflure & à l'éxagération ; on n'eſtime point dans Lucain, *bella per emathios pluſquàm civilia campos* ; on eſtime *nil actum rèputans, ſi quid ſupereſſet agendum*. De même les connoiſſeurs ont toujours condamné, dans Pompée, les fleuves, *rendus rapides par le débordement des parricides*, & tout ce qui eſt dans ce goût ; mais ils ont admiré :

O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr !
Reſte d'un demi-Dieux, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Voilà le véritable ſtyle de la Tragédie ; il doit être toujours d'une ſimplicité noble, qui convient aux perſonnes du premier rang ; jamais rien d'empoulé ni de bas, jamais d'affectation ni d'obſcurité. La

pureté du langage doit être rigoureuſement obſervée ; tous les vers doivent être harmonieux, ſans que cette harmonie dérobe rien à la force des ſentimens. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux ; mais que tantôt une penſée ſoit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un ſeul hémiſtiche ; on peut étendre une image dans une phraſe de cinq ou ſix vers, enſuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut ſouvent finir un ſens par une rime, & commencer un autre ſens par la rime correſpondante.

On peut diſtinguer de deux ſortes de ſtyles dans la Poéſie : le ſtyle d'imagination, & le ſtyle de ſentimens & de penſées. Le premier conſiſte à relever, à annoblir par des figures, & à repréſenter par des images propres à nous émouvoir, tout ce qui ne toucheroit pas, s'il étoit dit ſimplement. Si Hypolite diſoit ſimplement, depuis que j'aime, je ne puis plus ſupporter la chaſſe, il ne toucheroit pas ; mais qu'il diſe, mes traits, mes ſanglots, mon arc, tout m'importune ; voilà la penſée annoblie & rendue touchante. Racine excelle dans l'art d'embellir ſon ſtyle par des images. Voyez avec quelle nobleſſe Aricie rend une idée aſſez triviale :

> Pour moi, je ſuis plus fiere, & fuis la gloire aiſée
> D'arracher un hommage à mille autres offert,
> Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.

Que de tableaux dans ce peu de vers !

Le ſtyle d'images, eſt ce qui fait la différence de la Poéſie & de la Proſe. Il ſert à exprimer les

plus communes, d'une maniere non commune. Il donne de la noblesse, de la grace à tout.

Le style de sentiment est celui qui tire sa force & sa beauté de la force même, & de la beauté des sentimens & des pensées qu'il exprime. Ces premieres idées, qui naissent dans l'ame, lorsqu'elle reçoit une affection vive, & qu'on appelle communément sentiment, touchent toujours, bien qu'elles soient énoncées par les termes les plus simples. Ils sont le langage du cœur. On ne s'arrête point à l'enveloppe. Les sentimens cesseroient même d'être aussi touchans, aussi sublimes, s'ils étoient exprimés en termes magnifiques & pompeux. L'amitié intéresse quand elle dit :

J'aime encor plus Cinna, que je ne hais Auguste.

Si ce fameux, *qu'il mourut*, étoit rendu avec des figures, il ne seroit plus rien. Où l'on apperçoit l'affectation, on ne reconnoît plus le langage du cœur. Le style dont nous parlons ici, est indispensable dans les situations passionnées : celui d'imagination y seroit déplacé. Il faut le réserver pour les descriptions, les récits, & pour tout ce qui n'est point mouvement. Mais il faut prendre garde de n'employer jamais de grandes expressions & des termes fort relevés, pour énoncer un sentiment foible : rien ne choque davantage.

Le style foible, non seulement en Tragédie, mais en toute Poésie, consiste à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entremêler de longues périodes & de courtes, & sans varier la mesure ; à rimer trop en épithètes, à prodiguer des expressions trop communes, à répéter souvent les mêmes

mots, à ne pas se servir à propos des conjonctions qui paroissent inutiles aux esprits peu instruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours.

*Tantùm series juncturaque pollent.*

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles, qui font en même tems la difficulté & la perfection de l'Art.

*In tenui labor, at tenuis non gloria.*

Rien n'est si froid que le style empoulé. Un Héros, dans une Tragédie, dit qu'il a essuyé une tempête; qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de source de feux bouillonnant sur les eaux, & de la foudre qui gronde, & qui frappe à sillons redoublés la terre & l'onde. Ainsi, le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

SUBALTERNES. On désigne, par ce nom, les Personnages moins importans d'une Piéce. Les subalternes ne doivent jamais ouvrir une Tragédie.

SUBLIME. Le sublime, en général, est tout ce qui nous éleve au-dessus de ce que nous étions, & qui nous fait sentir en même tems cette élévation. Il y a deux sortes de sublimes: le sublime des images,

ges, & le ſublime des ſentimens. Ce n'eſt pas que les ſentimens ne préſentent en un ſens de nobles images, puiſqu'ils ne ſont ſublimes, que parce qu'ils expoſent aux yeux l'ame & le cœur; mais, comme le ſublime des images peint ſeulement un objet ſans mouvement, & que l'autre ſublime marque un mouvement du cœur, il a fallu diſtinguer ces deux eſpéces par ce qui domine en chacune. Les peintures que Racine fait de la grandeur de Dieu, ſont ſublimes. En voici deux exemples:

J'ai vu l'impie adoré ſur la terre;
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus:
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.
*Eſther, Sc. V. Act. V. Racine.*

Les quatre autres vers ſuivans, ne ſont guères moins ſublimes:

L'Eternel eſt ſon nom; le monde eſt ſon ouvrage.
Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales Loix;
Et du haut de ſon Trône, interroge les Rois.

Les ſentimens ſont ſublimes, quand, fondés ſur une vraie vertu, ils paroiſſent être preſque au-deſſus de la condition humaine, & qu'ils font voir, comme le dit Senéque, dans la foibleſſe de l'humanité, la conſtance d'un Dieu; l'Univers tomberoit ſur la tête du Juſte, ſon ame ſeroit tran-

quille, dans le tems même de ſa chûte. L'idée de cette tranquillité, comparée avec le fracas du monde entier qui ſe briſe, eſt une image ſublime; & la tranquillité du Juſte, eſt un ſentiment ſublime. Le ſublime des ſentimens, eſt ordinairement tranquille. Une raiſon affermie ſur elle-même, les guide dans tous leurs mouvemens. L'ame ſublime n'eſt altérée ni des triomphes de Tibere, ni des diſgraces de Varus. Aria ſe donne tranquillement un coup de poignard, pour donner à ſon mari l'exemple d'une mort héroïque : elle retire le poignard, & le lui préſente, en diſant ce mot ſublime : Pœtus, cela ne fait point de mal. On repréſentoit à Horace fils, allant combattre contre les Curiace, que, peut être, il faudroit le pleurer; il répond :

Quoi! vous me pleureriez, mourant pour ma Patrie?

La Reine Henriette d'Angleterre, dans un Vaiſſeau, au milieu d'un orage furieux, raſſuroit ceux qui l'accompagnoient, en leur diſant d'un air tranquille, que les Reines ne ſe noyent pas. Curiace, allant combattre pour Rome, diſoit à Camille ſa Maîtreſſe, qui, pour le retenir, faiſoit valoir ſon amour :

Avant que d'être à vous, je ſuis à mon pays.

Auguſte ayant découvert la conjuration que Cinna avoit formée contre ſa vie, & l'ayant convaincu, lui dit :

Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Voilà des ſentimens ſublimes; la Reine étoit au-deſſus de la crainte, Curiace au-deſſus de l'amour,

Auguste au-dessus de la vengeance ; & tous trois, ils étoient au-dessus des passions & des vertus communes. Il en est de même de plusieurs autres traits de sentimens sublimes.

*SUFFISANT, (le) ou le* PETIT-MAÎTRE DUPÉ *; Opera-Comique, en un Acte, en Vaudevilles, par Vadé, à la Foire Saint Laurent, 1753.*

L'amoureux Lindor ne peut s'empêcher de témoigner quelqu'inquiétude à Clitie, sa maîtresse, des soins que lui rend un Chevalier suffisant, qui la voit depuis quelque tems. Clitie le rassure ; & elle fait voir, à son tour, à Lindor, les mêmes soupçons au sujet d'Elvire, pour qui elle craint que Lindor ne se laisse enflammer. Après des sermens mutuels d'une fidélité inviolable, la Coquette Elvire, qui voudroit voir à son char Lindor & le Chevalier, fait des agaceries à ce dernier, qui lui dit que son cœur est pris pour Clitie. Elvire piquée, tourne ses vues du côté de Lindor, mais avec aussi peu de succès. Le Chevalier ne doute pas que ses vœux ne soient favorablement écoutés auprès de celle qu'il aime ; mais il a l'affront d'être rebuté ; il veut revenir à Elvire qui le méprise également ; & rejetté de toutes parts, il sort en chantant son triomphe. Cette petite Piéce a éte reçue avec des applaudissemens extraordinaires ; elle les mérite.

SUJET : c'est ce que les Anciens ont nommé, dans le Poëme Dramatique, la Fable ; & ce que nous nommons encore l'Histoire ou le Roman. C'est le fond principal de l'action d'une Tragédie ou d'une Comédie. Tous les sujets frappans dans l'Histoire ou dans la Fable, ne peuvent point toujours paroître heureusement sur la Scène ; en effet, leur beauté dépend souvent de quelque circonstance que le Théâtre ne peut souffrir. Le Poëte ne peut retrancher ou ajouter à son sujet ; parce qu'il n'est

point d'une néceſſité abſolue, que la Scène donne les choſes comme elles ont été; mais ſeulement comme elles ont pu être. On peut diſtinguer pluſieurs ſortes de ſujets; les uns ſont d'incidens, les autres de paſſions : il y a des ſujets qui admettent tout-à-la-fois les incidens & les paſſions. Un ſujet d'incidens eſt, lorſque d'Acte en Acte, & preſque de Scène en Scène, il arrive quelque choſe de nouveau dans l'action. Un ſujet de paſſion eſt, quand d'un fond ſimple, en apparence, le Poëte a l'art de faire ſortir des mouvemens rapides & extraordinaires, qui portent l'épouvante ou l'admiration dans l'ame des Spectateurs. Enfin, les ſujets mixtes ſont ceux qui produiſent en même tems la ſurpriſe des incidens, & le trouble des paſſions. Il eſt hors de doute que les ſujets mixtes ſont les plus excellens, & ceux qui ſe ſoutiennent le mieux.

SUIVANTE. C'eſt dans la Comédie un rôle ſubalterne de femme. La Suivante eſt attachée au ſervice d'une autre femme; c'eſt la Confidente de cette femme; c'eſt elle qui la conſeille, bien ou mal, qui la révolte contre ſes parens, ou qui la ſoumet à leurs volontés; qui conduit ſon intrigue; qui parle à l'Amant; qui ménage l'entrevue, &c.... en un mot, qui lui rend à-peu-près les mêmes ſervices que l'Amant reçoit de ſon Valet, avec lequel la Suivante eſt communément ruſée, intéreſſée, fine, à moins qu'il ne plaiſe au Poëte d'en diſpoſer autrement, & de placer de l'honnêteté, du courage, du bon eſprit & de la vertu même dans ce rôle.

*SUIVANTE*, ( *la* ) *Comédie en cinq Actes*; *de Pierre Corneille*, 1634.

L'Auteur convient lui-même que le ſtyle de cette Comédie eſt plus facile que celui de ſes autres Piéces; il y régne d'ailleurs un défaut eſſentiel, en ce que la Suivante, qui eſt le principal perſonnage, à qui s'adreſſent tous les complimens, & ſur qui roule toute l'intrigue, eſt une ſimple Soubrette, qui n'a aucune qualité qui la faſſe ſortir de ſon état & mériter cette diſtinction. Un autre défaut qu'il y remarqua, eſt dans l'entretien de Daphnis & de Clorimond, au troiſiéme Acte : ces deux perſonnes, par une affectation aſſez ſinguliére, ne diſent chacun qu'un vers à la fois. Cela ſort tout-à-fait du vraiſemblable, puiſque naturellement on ne peut être ſi meſuré en ce qu'on s'entredit.

*SUIVANTE GÉNÉREUSE*, ( *la* ) *Comédie en cinq Actes*, *en Vers libres*, *par un Anonyme*, *au Théâtre François*, 1759.

Cette Comédie n'eſt qu'une traduction libre de la *Serva amoroſa* de M. Goldoni, qui lui-même a pris dans le *Malade imaginaire*, de Moliére, la plus grande partie du ſujet de ſa Piéce, & notamment le caractère de la Belle-Mere, & tout le dénouement.

*SUPERSTITIEUX*, (*le*) *Comédie en trois Actes*, *en Vers libres*, *par Romagnéſy*, *aux Italiens*, 1740.

Damon eſt marié ſecrettement ; ſon Pere veut caſſer ce Mariage & le deshériter. Damon engage Frontin à le ſervir. Celui-ci lui répond du ſuccès ; & de ce moment tout annonce & préſage quelqu'événement ſiniſtre. Un Avocat fabrique à deſſein l'épouvante des malheurs qu'il dit être inévitablement attachés au Procès, & il refuſe de s'en charger. Une Bohémienne, un faux Chirurgien ſe ſuccédent pour porter à ſon imagination des coups ſi bien dirigés, qu'on l'amene au point de croire qu'il n'a plus qu'une heure à vivre s'il n'approuve le Mariage de ſon Fils.

*SURENA, Tragédie de Pierre Corneille, 1674.*

Surena fut le trente-deuxiéme & dernier Poëme Dramatique de Corneille. On y retrouve toute la noblesse de son génie. Le sujet en est d'ailleurs intéressant: c'est un grand homme devenu suspect à force de services, & qu'on veut perdre parce qu'il est au-dessus des récompenses. Surena réussit ; & Corneille finit par un triomphe.

*SURPRISE DE LA HAINE, (la) Comédie en trois Actes, en Vers, avec un Divertissement, par Boissy, au Théâtre Italien, 1734.*

On trouve d'excellens traits dans la Surprise de la Haine, quoique le sujet en soit peu Théâtrale. D'ailleurs les défauts de Lisidor & de Lucile ne sont point assez considérables, pour occasionner entre ce deux Amans une aversion réciproque ; ils pouvoient se quitter sans se haïr. L'opposition des caractères n'est pas suffisante, pour exciter dans les cœurs de deux personnes aimables, un sentiment aussi cruel.

*SURPRISE DE L'AMOUR, (la) Comédie en trois Actes, en Prose, avec un Divertissement, par Marivaux, aux Italiens, 1722.*

La Surprise de l'Amour est un titre favori, employé par Marivaux, à la tête de deux Comédies, représentées sur deux Théâtres différens. Dans celle qui se joue aux François, un Amant désespéré de ce que sa Maîtresse a pris le parti du Couvent, se retire à la Campagne pour se livrer à sa douleur. Il y a dans son voisinage une Marquise inconsolable de la mort de son Epoux, & bien résolue de ne point contracter de nouveaux engagemens. Ces deux affligés ne tardent pas à se connoître, à se voir, à s'attrister mutuellement ; insensiblement ils prennent du goût l'un pour l'autre ; ce goût devient un amour très-vif, & se termine enfin par un Mariage. On retrouve à peu près les mêmes situations sur la Scène Italienne ; c'est un Homme que l'infidélité de sa Maîtresse a rendu l'ennemi de toutes les fem-

mes : il s'apprivoise cependant avec une Comtesse, qui paroit avoir encore plus d'éloignement pour les hommes. Leurs premiers entretiens ne sont rien moins que galans ; mais bientôt, la Scène change, & l'Amour perce d'un même trait deux cœurs qui se croyoient invulnérables. Ces Piéces, assez semblables pour le fonds, différent néanmoins dans les détails : il y a plus de gaieté dans celle qui se joue aux Italiens, & plus de sentiment chez les François.

*SURPRISE DE L'AMOUR*, (*la*) *Comédie en trois Actes, en Prose, par Marivaux, aux François*, 1727.

Malgré le peu de succès qu'eut cette Pièce dans sa nouveauté, c'est celle de Marivaux, qui reparoît le plus souvent au Théâtre, bien différent de ces Auteurs, qui enivrés des éloges inconsidérés du Parterre, qu'ils ont ébloui par une espèce de prestige, retombent bientôt dans l'obscurité. Marivaux sortoit rarement des premieres Représentations de ses Comédies, content de lui ou du Public ; mais le tems & la réflexion lui concilioient les suffrages ; & c'est en particulier ce qui est arrivé à la *Surprise de l'Amour*. Deux cœurs tendres, après avoir déjà éprouvé les plus vifs sentimens de cette passion, s'y livrent de nouveau & avec surprise, ne croyant pas que leur ame fût encore capable d'en recevoir quelqu'atteinte. Un pédant qui joue un assez grand Rôle dans cette Piéce, compare les beaux esprits de ce tems à une Coquette habillée en pretintailles. » Au » lieu de graces, je lui vois des mouches ; au lieu de » visage, elle a des mines ; elle n'agit point, elle gesti» cule ; elle ne regarde point, elle lorgne ; elle ne » marche point, elle voltige ; elle ne plaît point, elle » séduit ; elle n'occupe point, elle amuse ; on la croit » belle, & moi je la tiens ridicule «. Est-ce là le langage d'un Pédant ? N'est-ce pas plutôt une saillie de bel-esprit, où l'Auteur lui-même définit son style ?

*SURPRISES DE L'AMOUR*, (*les*) *Opera-Ballet de trois Entrées, par M. Bernard, Musique de Rameau*, 1757.

Ces trois Entrées sont l'*Enlevement d'Adonis*, la *Lyre*

*Enchantée*, & *Anacréon*. L'Amour ouvre la Scène, dans l'Enlévement d'Adonis, par ces Vers:

Pour surprendre Adonis, j'abandonne les cieux;
C'est l'Amour qui le suit; c'est Vénus qui l'adore;
Diane trop long-temps le dérobe à nos yeux:
C'est ici chaque jour qu'il devance l'Aurore;
Et je viens, plus touché de l'emploi glorieux
D'instruire un jeune cœur des secrets qu'il ignore;
Que de régner sur tous les Dieux.

Cette exposition est nette, courte, agréable, ingénieuse. La Scene entre l'Amour & Adonis est faite avec tout le goût & toute l'entente du Théâtre: c'est un chef-d'œuvre Anacréontique pour la délicatesse de l'idée & les graces de l'expression. Vénus est annoncée par les Graces, qui la précedent; elles environnent Adonis, qui ne sait à laquelle adresser son hommage. Vénus paroît; son cœur se décide pour la Déesse de la Beauté. Cette cène est encore extrêmement agréable & bien développée. Adonis se rend à Vénus, après avoir laissé échapper quelques soupirs en faveur de Diane qu'il abandonne. Diane arrive avec ses Nymphes; elle se livre à toute sa fureur. Vénus paroit dans un nuage, ayant devant elle l'Amour & Adonis déguisés sous les mêmes traits, avec les attributs de ce Dieu. Vénus présente l'un & l'autre à Diane, qui ne sachant lequel choisir, sort indignée. Un Ballet des Graces & des Amours termine cet Acte, plein de ces Vers aimables, qui font le caractère du Lyrique.

La seconde Entrée n'est pas aussi agréable que la premiere, quoiqu'elle soit cependant fort ingénieuse. Parthenope, une des Syrènes, est amoureuse de Linus, qui, en qualité de fils d'Apollon, est instruit par Uranie, l'emblême des Arts & de la Sagesse. Uranie engage Linus à fuir le charme des Plaisirs & des Amours. Parthenope & Linus font serment de s'aimer. La Syrène, pour se venger d'Uranie, laisse sa lyre suspendue à un arbre. Uranie vient; & sa main vole sur la lyre. Aussi-tôt l'Amour entre dans son cœur: elle brûle pour Linus: elle lui déclare sa passion. Apollon vient, suivi des

Muſes ; arracher Uranie à ce fatal enchantement : il lui donne ſa lyre à la place de celle de Parthenope, & lui apprend que la lyre de la Syrène étoit enchantée. Uranie reconnoît le piége & renonce à ſon délire. Linus ſe livre à ſon amour pour Pathenope, de l'aveu d'Apollon.

A l'égard de la troiſieme Entrée, *voyez* ANACRÉON.

SUSPENSIONS. On peut laiſſer une phraſe ſuſpendue, quand on craint de s'expliquer, quand on auroit trop de choſes à dire, quand on fait entendre par ce qui ſuit, ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, & qu'on le fait plus fortement entendre que ſi on s'expliquoit : comme dans Britannicus :

Et ce même *Sénéque*, & ce même Burrhus
Qui depuis . . . Rome alors eſtimoit leurs vertus.

---

# T.

TABERNARIÆ. Comédie où l'on introduiſoit les gens de la lie du Peuple. On appelloit ces Piéces Comiques, *Tabernariæ*, Tavernieres, parce qu'on y repréſentoit des Tavernes ſur le Théâtre. Feſtus nous apprend que ces Piéces Tavernieres étoient mêlées de perſonnages de condition, avec ceux de la lie du Peuple ; ces ſortes de Drames tenoient le milieu entre les Farces & les Comédies ; elles étoient moins honnêtes que les Comédies, & plus honnêtes que les exodes.

TABLEAUX ; ce ſont des deſcriptions de paſſions, d'événemens, de phénomènes naturels qu'un Ora-

reur ou un Poëte répand dans sa composition, où leur effet est d'amuser, ou d'étonner, ou de toucher, ou d'effrayer, ou d'imiter, &c. Tacite fait quelquefois un grand Tableau en quelques mots ; Bossuet est plein de ce genre de beautés ; il y a des Tableaux dans Racine & dans Voltaire ; on en trouve même dans Corneille. Sans l'art de faire des Tableaux de toutes sortes de caractères, il ne faut pas tenter un Poëme épique ; ce talent essentiel dans tout genre d'éloquence & de Poësie, est indispensable encore dans le Dramatique.

*Exemples de Tableaux dans les Pièces de Théâtre.*

Dans Iphigénie, qui ne croiroit voir le retour des Vents que les Grecs arrêtés en Aulide, sollicitoient depuis si long-tems, & qu'ils venoient d'obtenir enfin par le sacrifice d'une fille du sang d'Hélene ? Qui ne croiroit, dis-je, voir ce changement subit en lisant ou en entendant ces Vers :

A peine son sang coule & fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre.
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens ;
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume,
La flamme du bucher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous
Jette une sainte horreur, qui nous rassure tous.

L'admirable récit de Théramene dans *Phèdre*,

est rempli de Tableaux semblables. Voyez comme il peint l'affliction d'Hyppolite, que son pere a banni si injustement de sa présence :

Il étoit sur son Char. Ses Gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit, tout pensif, le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Voyez comme il peint le Monstre terrassé par Hyppolite :

De rage & de douleur, le Monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant ;
Se roule & leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.

Et l'endroit des chevaux épouvantés, & du Char mis en piéces :

A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie, & se rompt.

Les Tableaux sont sur-tout nécessaires dans les récits : comme l'action qu'on décrit ne peut se passer sous les yeux même du Spectateur, il faut au moins la peindre à son esprit avec des images si frappantes, qu'elle lui fasse la même impression que s'il la voyoit des yeux du corps.

*TABLEAU DU MARIAGE, (le) Opéra-Comique, en un Acte, en Prose, & en Vaudevilles, par le Sage & Fuzelier, à la Foire Saint Germain*, 1716.

Diamantine, qui est d'un caractère inquiet, ne peut se résoudre à donner sa main à Octave, qu'elle est prête d'épouser, parce qu'elle craint d'être malheureuse en ménage; mais M. Minutin son Notaire, & Francœur son Marchand de Rubans, redoublent encore son effroi. Ce dernier entre dans une colere affreuse en accablant sa Femme d'injures, parce qu'elle n'a pas encore apporté les Rubans à Diamantine, qui lui représente que c'est un sujet trop mince pour se mettre dans une si grande colere. M. Minutin, qui est d'un caractere aussi tranquille, que l'autre est emporté, blâme cette conduite, & se vante de vivre d'une maniere bien différente avec sa femme: il ajoute qu'il ne l'a jamais tant aimée: on lui en demande des nouvelles? & il répond en riant, qu'elle est à l'agonie. Diamantine outrée, les congédie l'un & l'autre, en disant qu'elle n'a besoin ni de Rubans, ni de contrat de Mariage. Le Marchand sort, en disant qu'il va bien battre sa femme, & le Notaire en promettant de bien payer le Médecin. Octave presse de nouveau Diamantine, qui lui promet de conclure, si son Oncle & sa Tante parviennent à la déterminer. Ils arrivent l'un & l'autre, & lui donnent des marques d'une union si parfaite, qu'elle semble devoir se déterminer; mais une querelle sur la date de leur Mariage vient tout gâter; & après s'être accablés d'injures, ils se chargent de coups. Diamantine renonce absolument au Mariage; & Olivette, qui n'a pas lieu d'être plus contente d'Arlequin, employe les Violons qui étoient destinés aux Fiançailles, à se réjouir de n'avoir point été mariée.

*TABLEAU PARLANT, (le) Comédie en un Acte, & en Vers, par M. Anseaume, Musique de M. Grétry, aux Italiens*, 1769.

Cassandre, Tuteur d'Isabelle, est amoureux de sa Pupile, qui se résout à l'épouser, par le conseil de Co-

lombine, sa Suivante, malgré l'amour qu'elle a pour Léandre ; mais les absens ont tort ; & son Amant est parti pour la Caïenne. Cassandre, toutefois, se méfie d'un si prompt changement, & feignant un voyage, il se cache dans un cabinet d'où il peut tout observer. Pierrot, Valet de Léandre, arrive ; il reconnoit Colombine, dont il étoit amoureux avant son départ, lui apprend le retour de son Maître, qui est le Neveu de Cassandre, & est instruit à son tour, par Colombine, des projets du Vieillard. Après avoir renouvellé leurs anciennes amours, ils promettent de favoriser celles de leurs Maîtres, qui se pardonnent de bonne grace leurs petites infidélités réciproques. On profite de l'absence du Vieillard : on ne songe qu'à bien s'amuser ; & l'on se prépare à faire un repas agréable. Cassandre qui entre furtivement, est bien étonné de voir une table dressée pour quatre couverts. Après avoir cherché par-tout où se cacher, il imagine de se placer derriere son portrait ; il en découpe la figure, ensuite il passe sa tête à travers le Tableau, & substitue l'original à la copie. Les Amans reviennent se mettre à table ; & Cassandre ainsi placé, se mêlant à leur conversation par ses *à parté*, rend la situation très-plaisante. Pour s'égayer davantage, Léandre engage Isabelle d'aller déclarer l'amour qu'elle a pour lui, au Portrait du Bon-homme ; cette idée folle est exécutée ; & Cassandre en se faisant connoître tout-à-coup, change la joie en allarmes ; mais elles durent peu : il les marie ensemble, pour se venger & les punir.

*TABLEAUX, ( les ) Comédie en un Acte, en Vers libres, avec un Divertissement, par Panard, aux Italiens,* 1747.

Les Tableaux exposés dans la Salle du Louvre, au jugement du Public, ont fourni le sujet de cette Piéce. La Peinture apprend avec plaisir, que le Public a confirmé ses jugemens sur les Tableaux des grands Maîtres, & donne à un de ses Eleves, des leçons de son art La Miniature, sa Sœur cadette, veut aller de pair avec elle ; elle lui montre les Portraits d'un jeune Procureur,

& d'une Nymphe des Chœurs, que la Peinture prend pour le Dieu de la Guerre, & la Déesse des bois. Divers Portraits se succedent, tels que celui d'un Gascon, d'un Guerrier François, de l'Amour, &c; & la Piéce finit par l'arrivée de Terpsicore, qui vient éxécuter un Divertissement.

*TALENS A LA MODE, (les) Comédie en trois Actes, en Vers libres, avec un Divertissement, par Boissy, aux Italiens, 1739.*

Il n'y a de vraisemblable, dans les *Talens à la Mode*, que le Rôle de Géronte. Isabelle, Lucinde, Mélanie, sont trois folles, dont l'extravagance est plus singuliere que Comique. On ne sçait quel est le but de Léandre, en cherchant à plaire à ces trois sœurs. Isabelle l'estime; Lucinde le considere; Mélanie le goûte: il sent une espece d'inclination pour toutes les trois; mais comme le choix l'embarrasse, il a recours à un Ballet pour le décider. La Danseuse Mélanie obtient la préférence sur la Rimailleuse Isabelle & la Chanteuse Lucinde.

*TAMBOUR NOCTURNE, (le) ou le MARI DEVIN, Comédie en cinq Actes, en Prose, imitée d'Addisson, par Néricault Destouches, 1762.*

On ne sçait trop pourquoi Léandre, avec son Tambour, s'avise de ressembler au Baron; cela sent le merveilleux. Il y a du comique dans les Rôles de l'Intendant & de Madame Catau; d'ailleurs peu d'action, nul caractère, une froideur insoutenable. Cette Piéce a été traduite de la Prose de Destouches, en mauvais Vers François, par un M. Descazeaux, qui fait aujourd'hui le Prophete dans les rues de Londres, habillé à peu près comme le Baron dans son Rôle de Devin.

*TAMERLAN, ou la MORT DE BAJAZET, Tragédie de Pradon, 1766.*

Après avoir fait périr dans les fers le Fils & la Femme de Bajazet son Captif, Tamerlan devient amou-

reux d'Asterie, Fille de ce Prince vaincu, promise depuis long-tems à Andronic; Bajazet refuse fiérement l'alliance de son ennemi. L'espérance de toucher le cœur de la Princesse retient la colere de Tamerlan : il ne fait usage que de sa clémence ; & Bajazet en éprouve les effets, jusqu'au tems où las de mener une vie importune, il prend le parti de la terminer par le poison. Le caractère d'Asterie est tendre & intéressant ; celui d'Andronic n'a rien qui le fasse distinguer. Bajazet conserve sa fierté jusqu'à sa mort. Tamerlan paroit d'abord un peu farouche ; mais il s'humanise au cinquiéme Acte jusqu'à devenir généreux, & même, pour me servir des termes de la critique, trop honnête homme. Il est tour-à-tour, Amant tendre & cruel, impérieux & soumis. Il faut ou accepter sa main, ou voir périr Bajazet & Andronic. C'est l'alternative cruelle qu'il propose à Asterie : elle doit ou épouser un tyran, le bourreau de sa famille, ou perdre un Pere & un Amant. Ces sortes de situations, devenues si communes au Théâtre, manquent rarement d'être applaudies ; mais elles ne réussirent pas toujours entre les mains de Pradon, quoiqu'il les employât volontiers, & qu'il y revînt souvent. Dans un de ses momens de clémence, Tamerlan pousse la générosité jusqu'à accorder sa Maîtresse à Andronic : on voit par ces inégalités que cette Tragédie péche autant par la conduite, que par les caractères : quant à la versification, on conçoit qu'elle doit être lâche & foible, comme le sont presque tous les Vers de Pradon.

*TAMERLAN*, (*le Grand*) *ou la* MORT DE BAJAZET, *Tragédie de Magnon*, 1647.

Tout le monde sçait les victoires que Tamerlan remporta sur Bajazet : la Piéce commence avant la bataille où Bajazet perdit l'Empire, la liberté, & ensuite la vie. Orcazie, femme de Bajazet, & Roxalie, fille de ce dernier, sont prisonnieres de Tamerlan : celui-ci est amoureux d'Orcazie ; & Thémir, fils de Tamerlan, ressent une pareille passion pour Roxalie. Bajazet, sous le nom de son Ambassadeur, vient proposer la paix à Tamerlan, & demande la liberté de sa

Femme & de sa fille. Sa proposition est refusée ; on en vient à une bataille décisive ; Bajazet la perd ; il est arrêté par Sélim, son Grand-Visir, qui le présente à Tamerlan, & qui, pour prix de sa trahison, demande Roxalie. Elle aime Thémir. Et de plus, ce Visir lui est un objet d'horreur, depuis la prise de Bajazet. Sélim désespéré des mépris de Roxalie, assassine Thémir. Tamerlan venge la mort de son Fils, par le supplice de Sélim ; il permet à Bajazet de se tuer, en lui envoyant un poignard. Orcazie obtient du poison de la femme de Tamerlan, le prend & meurt, en excitant Bajazet à suivre son exemple.

*TANCREDE, Tragédie-Opera, avec un Prologue, par Danchet, Musique de Campra, 1702.*

Le sujet de ce Poëme est tiré de l'Histoire de Godefroi de Bouillon, dont Tancrede étoit un des Généraux d'Armée. Le Rôle de Clorinde fut composé pour Mademoiselle Maupin ; sa figure hardie, & son air cavalier, parurent avec le plus grand eclat sous le casque & la cuirasse ; & la beauté de sa voix, qui étoit un bas-dessus admirable, réunit tous les suffrages que la singularité du Costume avoit déjà prévenus.

*TANCREDE, Tragédie de M. de Voltaire 1761.*

C'est à l'utile changement arrivé sur la Scène Françoise, changement qui la restitue aux Acteurs, que nous sommes redevables de la Tragédie de Tancrede, & du grand appareil qui la distingue. M. de Voltaire en traça le plan, dès qu'il eut appris que le Théâtre de Paris étoit changé, & commençoit à devenir un vrai Spectacle. La Scène est à Syracuse, Ville qui avoit secoué le joug des Sarrasins. Un Sénat entierement composé de Chevaliers, la gouvernoit & la défendoit : il avoit banni & persécuté les Descendans d'un Seigneur de Couci, François d'origine, qui étant venu s'établir en Sicile, avoit régné dans Syracuse. Tancrede, le Héros de la Piéce, est un rejetton de ce Sang illustre & proscrit. Il sert l'Empereur de Bysance, dont les armes viennnent de conquérir Messine, &

& disputent au Sarrasin le reste de la Sicile. De leur côté, les Défenseurs de Syracuse songent à profiter de cette division, pour affermir leur liberté. Argire, le plus noble d'entr'eux, a toujours été à leur tête, soit dans les conseils, soit dans les combats : son âge avancé ne lui permet plus de remplir ce dernier devoir ; il choisit pour son Successeur & pour son Gendre, Orbassan qui a long-tems été son ennemi personnel, qui est encore plus celui de Tancrede, & à qui même les biens de ce dernier viennent d'être donnés par le Sénat. Une loi de cette même assemblée, condamne à perdre l'honneur & la vie, quiconque entretiendra un commerce secret avec les ennemis de la République : elle ne distingue ni le sexe, ni l'âge. Cependant Aménaïde, fille d'Argire, destinée par lui à épouser Orbassan, ne peut se résourdre à obéir, encore moins à oublier Tancrede, qu'elle a connu dans Bysance, lorsque les malheurs de sa famille l'avoient elle-même obligée de s'y réfugier avec sa mere. Elle sçait que Tancrede est dans Messine ; & pressée par les circonstances, elle hasarde de lui écrire. L'Esclave chargé de sa lettre, est arrêté près du Camp de Solamir. On croit cette lettre, où Tancrede n'est point nommé, destinée pour ce Chef des Arabes ; Aménaïde n'en paroît que plus coupable : elle est condamnée à subir les rigueurs de la Loi, la mort & l'infamie. Orbassan, dont le caractère dur & impérieux est mêlé de grandeur, offre à celle qui lui fut promise, & qui l'outrage ainsi, de la justifier les armes à la main : il y joint cependant une condition, celle d'être aimé, ou de pouvoir se flatter de l'être un jour. Aménaïde ne peut se résoudre à le tromper, même pour éviter la mort. C'est dans ces circonstances que Tancrede arrive dans Syracuse ; il ne s'y fait connoître qu'au seul Aldamon, simple Soldat, qui dans tous les tems lui fut attaché : c'est par lui qu'il apprend la prétendue perfidie d'Aménaïde, & le sort qui lui est réservé. Tancrede ne peut d'abord la croire coupable ; mais bientôt la douleur & les discours d'Argire même, ne lui permettent plus d'en douter ; ce qui ne l'empêche pas d'embrasser sa défense. Aménaïde est conduite sur la place publique, lieu de la Scène, pour y subir

son arrêt : elle adresse la parole au Peuple, aux Chevaliers, à son Pere ; & jettant les yeux sur Tancrede, elle perd subitement la voix & s'évanouit. Toujours prévenu contr'elle, il croit que sa seule présence est pour elle un reproche ; il n'en est pas moins disposé à la défendre ; il demande à la justifier par les armes, défie Orbassan, & jette à ses pieds le gage du combat. Ce gage est relevé ; & Aménaïde redevient libre jusqu'à l'événement : il lui est favorable ; Orbassan succombe & meurt sous les coups de Tancrede ; mais le vainqueur ne veut pas même paroître aux yeux de celle qui lui doit l'honneur & la vie : il ne songe qu'à marcher contre Solamir, en qui il croit avoir un rival, & un rival préféré. Aménaïde arrive avec précipitation ; elle veut embrasser ses genoux : il la releve en se détournant, lui souhaite d'heureux jours, & ajoute qu'il va chercher la mort. Aménaïde prétend le suivre jusqu'au milieu de la mêlee pour le détromper. Les Sarrasins sont défaits ; tout retentit des exploits & du nom de Tancrede : ses ennemis rougissent de l'avoir persécuté ; ils ne songent plus qu'à réparer leurs torts envers lui. Tancrede cependant ne paroit point : on apprend qu'il s'est de nouveau jetté sur les débris de l'armée ennemie, & que ses jours sont en danger. Les Chevaliers volent à son secours ; ils trouvent que Solamir vient d'expirer sous ses coups, & que lui seul a dissipé le reste des Sarrasins ; mais lui-même est atteint d'un coup mortel. Aménaïde ne le voit reparoître que mourant, & porté par des Soldats : il semble se ranimer en apprenant qu'elle est innocente, & que jamais elle n'aima que lui. C'est au milieu de cette situation pathétique & terrible, que ses soupçons se trouvent éclaircis & dissipés : il meurt après avoir reçu la foi d'Aménaïde, en la consolant, en lui ordonnant de vivre : elle reste à ses côtés sans connoissance ; & Argire ne demande qu'à la voir rendre à la vie avant que d'expirer lui-même.

Tel est le canevas sur lequel M. de Voltaire a dessiné & rempli cinq actes intéressans. Ils n'ont pû ni dû être tous de la même force. Un mérite qu'on ne peut refuser à cet Ouvrage, est d'étaler sur la Scène un Spectacle tout nouveau, de rappeller des noms & des faits

glorieux pour la nation, de retracer des mœurs qui furent les siennes, & qui, malgré qu'elles n'existent plus, doivent encore l'intéresser. Je dois aussi parler d'une nouveauté frappante qui s'y rencontre. Cette Piéce est écrite en Vers croisés, mais d'une égale mesure; ce qui n'offre nul rapport avec les Vers libres de l'Agésilas de Corneille. Les Vers libres entraînent toujours avec eux une certaine mollesse, un ton de Madrigal, ou tout au plus, d'Epigramme, qui déroge à la dignité du style tragique. Il n'en est pas ainsi des Vers croisés; outre qu'ils sauvent l'uniformité de la rime, & cette alternative toujours égale de Vers masculins & féminins, j'ai cru m'appercevoir qu'ils donnoient plus de rondeur, plus de facilité au Dialogue, sans lui rien faire perdre de sa force. Que le tableau qui termine le cinquieme Acte, est simple & touchant! C'est Tancrede mourant, & qui n'est pas encore détrompé; c'est Aménaïde à ses pieds; c'est Argire qui s'y jette lui-même, & qui le tire, mais trop tard, de son erreur; Il est peu d'explications aussi courtes, aussi vives, aussi heureusement exprimées, que celle qui rend à Aménaïde son innocence. Toute la Scène est d'un pathétique & d'une vérité qui saisissent & pénétrent l'ame. Elle prouve que dans les mains d'un homme de génie, les ressorts les plus simples peuvent produire les plus grands effets.

Je ne dirai qu'un mot des caractères qui figurent dans cette Tragédie: il n'y avoit peut-être que Corneille & M. de Voltaire, qui pussent créer celui d'Orbassan, & en faire un personnage qu'on admire, sans que jamais il intéresse; & en effet, il ne devoit pas intéresser. Argire est un Républicain zélé; mais ce n'est pas un Brutus. Outre la raison que M. de Voltaire pouvoit avoir, de ne pas le répéter, il a senti qu'étant le maître de la balance, il devoit la faire pencher du côté de la nature. A l'égard de Tancrede, on le jugera toujours digne d'être le Héros d'une Piéce, dont presque tous les personnages ont de la grandeur; & Aménaïde paroîtra toujours digne de captiver Tancrede.

On peut trouver des défauts dans cette Tragédie; elle n'est pas le chef-d'œuvre de M. de Voltaire; & l'on en trouveroit dans tous les chefs-d'œuvres qui exis-

tent depuis l'origine des Lettres. L'intérêt semble se rallentir ; ou pour mieux dire, il change d'objet au quatrieme Acte : Aménaïde est délivrée de tout danger ; mais elle retombe dans celui de perdre son Amant, qu'elle n'a pu détromper, & qui cherche à mourir. Peut-être cette révolution dans l'intérêt ne dédommage-t-elle pas entiérement de celui qu'eussent produit les périls d'Aménaïde, suspendus jusqu à la fin. Mais ce qu'il faut du moins admirer, c'est l'art avec lequel cette révolution est amenée, le passage presque imperceptible qui y conduit, les traits touchans ou sublimes qui en résultent, les sentimens qu'elle fait éclore, ce coloris brillant & soutenu, ce beau feu, que onze lustres complets, surchargés de trois ans, avoient éteint dans Boileau, & que dix ans de plus n'ont pû rallentir dans l'Auteur de Tancrede. Enfin, ce que l'envie même sera forcée d'admirer dans M. de Voltaire, c'est cette facilité prodigieuse, qui le met en état d'exécuter en moins de tems, que d'autres ne projettent ; qui lui fait manier à la fois, le poignard de Melpomène, les crayons de Thalie, le burin de Clio ; c'est cet art de prendre tous les tons, & toujours le ton le plus juste; en un mot, ce talent de plaire à tous ceux qu'il instruit, & d'instruire ceux même qu'il ridiculise.

Le sujet de cette Tragédie est tiré d'un Roman intitulé, la *Comtesse de Savoye*, qui parut en 1722, & dont l'Auteur se nommoit Madame la Comtesse de Fontaine, fille du Marquis de Givri, ancien Commandant de la Ville de Metz. L'Ouvrage eut le plus grand succès dans sa nouveauté, & mérita un éloge en vers de M. de Voltaire.

TANTE RIVALE, *(la) Opera-Comique, en deux Actes, par Pannard & Thierry, à la Foire Saint Germain,* 1729.

*Voyez* l'AMANT MUSICIEN ; c'est la même Piéce.

TARSIS ET ZÉLIE, *Tragédie-Opera, avec un Prologue, par la Serre, Musique de MM. Rebel & Francœur,* 1728.

Deux Génies, l'un bienfaisant, l'autre malfaisant, forment le Prologue. Le sujet de la Piéce est tiré d'un

Roman, qui porte le même titre, par le Vayer de Boutigny, Maître des Requêtes. Les Acteurs sont un Roi de Thessalie, une Princesse du même pays, une autre Princesse du sang des anciens Rois, le Fleuve Pénée, une Sybille, &c.

TARTAGLIA; nom d'un Personnage de la Comédie Italienne. Un bonnet, une veste, un manteau de toile rayée en travers, de larges culottes, & une paire de lunettes, composent son déguisement; son caractère est celui d'un imbécille, & son parler bégue, ce qui fournit quelquefois du Comique à la Scène.

TARTUFFE, (*le*) *Comédie en cinq Actes, en Vers, de Moliere*, 1667.

Le Tartuffe est un de ces chefs-d'œuvres, dont l'Antiquité n'offre ni modèle, ni exemple. On sçait quelles persécutions cet Ouvrage eut à essuyer de la part des faux dévots. Ils en firent interrompre & défendre les représentations. Un Curé porta le zèle jusqu'à imprimer que l'Auteur étoit digne du feu; en attendant il le dévouoit, de sa propre autorité, aux flammes éternelles. Il fallut l'autorité du Roi, le jugement d'un Légat & de plusieurs Prélats, pour faire taire les Tartuffes, & même les Orgons. Mais la Piéce elle seule suffit pour désabuser les vrais Dévots. Il étoit difficile de traiter avec autant de sagesse un sujet aussi singulier & aussi hardi. A l'égard du mérite Théâtral de cette Comédie, rien de plus heureux, de plus neuf, de plus simple & de plus vif, que la premiere Scène. Les leçons aigres de Madame Pernelle caractérisent presque tous les Acteurs de cette Piéce, & lui servent d'exposition. Tartuffe ne paroît qu'au troisieme Acte. Il ne falloit pas moins que les deux premiers pour annoncer un tel personnage; & rien ne prouve mieux, que Moliere ne vouloit pas qu'on prît le change sur son compte. La Scène, où Orgon se tient caché sous une table, seroit difficilement reçue aujourd'hui dans le haut Comique; mais elle est supérieurement dialoguée,

ainsi que toutes celles qui la précédent & qui la suivent. Cette Piéce est un modèle d'expression ; par-tout on y reconnoît la touche d'un pinceau brillant & vigoureux. Pourquoi le dénouement mérite-t-il moins d'éloges ? Louis XIV, à qui l'Auteur a recours, figure mal ici ; c'est presque le Jupiter & l'Hercule de quelques Comédies anciennes.

*TÉGLIS*, *Tragédie de Morant*, 1735.

Cette Tragédie a quelque rapport avec *Rodogune* : on y voit une mere qui peut à son gré choisir un Roi entre ses deux fils : l'ambition y est sacrifiée à l'amitié fraternelle ; mais les deux freres ne sont point rivaux ; ils ont chacun leur Maîtresse. Olympias n'est pas, à beaucoup près, si méchante que Cléopâtre. Celle-ci cherche à faire périr tous ses enfans pour régner à leur place ; l'autre empoisonne l'Amante de son fils, pour empêcher un mariage, qui pouvoit avoir des suites fâcheuses.

*TÉLÉGONE*, *Tragédie-Opera*, *avec un Prologue*, *par l'Abbé Pellegrin*, *Musique de Coste*, 1725.

Le sujet est tiré de Dictis de Crète, qui suivit, dit-on, Idoménée au Siége de Troye, & composa l'Histoire de cette fameuse expédition. Télégone étoit fils d'Ulysse & de Circé.

*TÉLÉMAQUE*, *ou* CALIPSO, *Tragédie-Opera*, *avec un Prologue*, *par Pellegrin*, *Musique de Détouches*, 1714.

Les Amours de Télémaque & de Calipso, sont le sujet de ce Poëme, dont le Prologue est entre Minerve, Apollon, l'Amour & les Arts.

*TÉLÉMAQUE*, *Parodie*, *en un Acte*, *& en Vaudevilles* : *par le Sage & d'Orneval*, *à la Foire Saint Germain*, 1715.

C'est une excellente censure de l'Opera de ce nom, dans laquelle on critique le rôle de Télémaque, qui, malgré son amour pour Eucharis, veut sans cesse, & trop légérement, mourir pour son pere ; ainsi que le dénouement dans lequel Minerve enléve Télémaque aux

yeux de Calipſo. L'Auteur releve ainſi ces deux défauts : Cléone, Confidente d'Eucharis, dit à Télémaque:

Sur l'air : *O ! gué lanla, Bergere,*

De quelle vaine crainte,
Prince charmant,
Votre ame eſt-elle atteinte,
Dans ce moment ?
Minerve toujours défendra
Votre bon Papa,
Et vous le rendra.
O gué lanla, lanlaire,
O gué lanla.

Télémaque lui répond :

Sur l'Air : *Laire là, laire lanlaire.*

Vous direz ce qu'il vous plaira :
O ! bien, tenez, malgré tout ça,
Moi, je veux mourir pour mon pere.

CLEONE.

Laire là, laire lanlaire,
Laire là, laire lanla.

A la fin Minerve dit à Calipſo :

Sur l'air : *Voulez-vous ſçavoir qui des deux.*

Calypſo, calme ta fureur,
Pour ton repos ; & ſors d'erreur.
Le cœur du fils de Pénélope
A par mes ſoins été promis,
A la Moricaude Antiope ;
Reconnois-là dans Eucharis.

CALYPSO.

Sur l'Air : *Oui dà, ma Commere, oui.*

Vous leur prêtez votre appui.

MINERVE.

Oui-dà, ma Commere, oui.

CALYPSO.

Vous me donnerez ce déboire ?

MINERVE.

Vraiment, ma Commere, voire ;
Vraiment, ma Commere, oui.

CALYPSO.

Je les veux retenir ici.

MINERVE, *d'un air moqueur.*

Oui dà, ma Commere, oui.

CALYPSO.

Dans une prison bien noire.

MINERVE.

Vraiment ; ma Commere, voire ;
Vraiment, ma Commere, oui.

CALYPSO.

Sur l'Air : *Mon Pere, je viens devant vous.*

J'ai fermé le chemin des mers.

MINERVE.

Pour Antiope & Télémaque
D'autres chemins me sont ouverts :
Zéphirs, sur les rives d'Itaque
Transportez-les dans ce moment.

CALYPSO.

Quoi ! c'est donc là le dénouement !

*Télémaque & Eucharis, à Calypso.*

Vraiment, ma Commere, voire,
Vraiment, ma Commere, oui.

*TÉLÉMAQUE*, OU LES FRAGMENS DES MODERNES; *Tragédie-Opera, avec un Prologue, disposée par les soins de Danchet & de Campra*, 1704.

C'est un extrait de plusieurs Opera qui étoient alors les plus nouveaux, tels que ceux d'*Astrée*, d'*Enée & Lavinie*, de *Canente*, d'*Aréthuse*, & de *Médée*, *du Carnaval de Venise*, d'*Ariadne*, de *Circé*, des *Fêtes Galantes* & d'*Ulysse*. Les deux Auteurs, Danchet & Campra, n'y ont mis que la liaison nécessaire pour faire de différens morceaux, une seule Tragédie.

*TÉLEPHE*, *Tragédie-Opera de Danchet*, *avec un Prologue*, *Musique de Campra*, 1713.

Télephe, reconnu fils d'Hercule, & ses amours pour Isménie, font le sujet de cette Piéce, dont le Prologue est l'Apothéose d'Hercule.

*TÉLÉPHONTE*, *Tragédie de la Chapelle*, 1682.

Il est aisé de reconnoître ici la Tragédie de Gilbert, dont nous avons parlé sous le titre de PHILOCLÉE & TÉLEPHE; mais Chapelle a traité ce sujet avec plus de succès. Hermocrate n'est point époux de Mérope, mais seulement prêt à lui donner sa main. La Chapelle a supprimé les Personnages de Démochare & de Philoclée: il a substitué à leur place Ismene, fille du Tyran, qu'il a fait élever secrettement dans une Province éloignée. Ismene, qui ignore le sang dont elle sort, a engagé son cœur à un jeune inconnu, appellé Philoxene, dont elle est pareillement aimée. Pendant l'absence de Philoxene, Hermocrate, qui ne craint plus rien de la part de Téléphonte, dont on lui a certifié la mort, mande sa fille à la Cour, pour conclure son mariage avec le fils d'Amintas, Roi d'Etolie. Il instruit la Princesse de sa naissance, & des raisons qu'il avoit de l'éloigner jus-

qu'alors, & lui annonce l'arrivée de l'Ambaſſadeur d'Amintas. Peu ſenſible à ces grandeurs, Iſmene n'eſt occupée que de ſon Amant, & regrette l'heureux temps qu'elle a paſſé avec lui dans la ſolitude. Hermocrate & ſa fille viennent donner audience à l'Ambaſſadeur d'Etolie. On peut imaginer la ſurpriſe d'Iſmene, lorſqu'elle le reconnoît pour ce même Philoxene qu'elle aime. Cependant, comme elle ignore que Philoxene eſt le véritable Téléphonte, ſon étonnement eſt moins grand que celui de ce dernier, qui voit la maîtreſſe & la fille du Tyran, dont il a juré la mort. Sur ce que le bruit ſe répand, que l'Ambaſſadeur eſt le meurtrier de Téléphonte, Mérope conſent à épouſer Hermocrate, à condition qu'on lui abandonnera la tête de cet Etranger. Le Tyran ſe ſeroit déterminé ſans peine à la contenter, ſi, trompé par les émiſſaires qu'il a en Etolie, il n'eût cru que le fils d'Amyntas eſt caché ſous la perſonne de l'Ambaſſadeur. Iſmene, à qui il fait part de ſes ſoupçons, ſe plaint à Téléphonte de lui avoir fait un myſtere de ſa naiſſance. Téléphonte, croyant être découvert, avoue qu'il eſt fils de Chreſphonte, & le deſſein qu'il a pris de périr ou d'immoler le Tyran. Cet aveu, qu'elle n'attendoit point, jette Iſmene dans un trouble ſans égal : laiſſera-t-elle maſſacrer ſon pere, ou ſe réſoudra-t-elle à trahir ſon Amant ? Pour éviter ce malheur, elle conſeille à celui-ci de ſe ſauver. Hermocrate, qui avoit enfin promis ſa mort à Mérope, change d'avis, & veut même faciliter ſa fuite. Cependant Mérope, pour ne point laiſſer échapper l'occaſion de ſe venger, fait dire à l'Ambaſſadeur qu'Iſmene veut lui parler. Téléphonte ſe rend à ces ordres. Dans le moment, on vient avertir le Tyran, que le Palais eſt inveſti par une troupe de ſéditieux. Il ſort pour appaiſer les mutins, & emmene Téléphonte. Ce dernier revient peu de temps après. On apprend que le Tyran eſt mort ; que le peuple a reconnu Téléphonte pour ſon légitime Roi ; & ce dernier n'eſt plus occupé que du ſoin de conſoler Iſmene.

*TEMPLE DE LA GLOIRE, (le) Opera-Ballet, en trois Actes, avec un Prologue, par Rameau, 1745.*

Dans le Prologue, qui est ici comme le premier Acte, l'Envie & ses Suivantes paroissent une torche à la main. Son antre se découvre entre le Temple de la Gloire & le Séjour des Muses. Apollon vient pour désarmer l'Envie ; & on l'enchaîne aux pieds de la Gloire. Le second Acte offre aux Spectateurs Lidie, Amante de Bélus sans en être aimée. Elle se flatte que Bélus ne pourra soutenir sa présence sans rougir. Il paroît entouré de ses Guerriers. Il est sur un trône porté par huit Rois enchaînés. On ne conçoit pas trop comment des Rois enchaînés, sans doute par les pieds & par les mains, peuvent être les porteurs de Bélus. Lidie veut lui reprocher ses cruautés, qu'il justifie ainsi :

Ne condamnez point mes exploits :
Qúand on veut se rendre le maître,
On est, malgrè soi, quelquefois,
Plus cruel qu'on ne voudroit être.

Un des Partisans de Roy, Poëte ordinaire dela Cour, a heureusement parodié ce Quatrain :

Quand du Quinault moderne on usurpe les droits ;
Et qu'on veut se rendre le maître,
On est, malgré soi, quelquefois,
Plus mauvais qu'on ne voudroit être.

Bélus est renvoyé par Apollon au Temple de la Fureur.

Bacchus forme la troisieme Entrée de ce Ballet. Après avoir dit beaucoup de choses agréables à Erigone, il apperçoit un Temple solitaire, & demande ce que c'est. On lui dit que c'est le Temple de la Gloire. Il veut y entrer; le Grand Prêtre le repousse.

Plautine, Maitresse de Trajan, ouvre le quatrieme Acte. Trajan l'a quittée pour aller vaincre les ennemis.

Il revient avec six Rois enchaînés, à qui son cœur pardonne. La Gloire descend d'un vol précipité, & lui pose la couronne sur la tête. Il entre dans son Temple, qui se change tout-à-coup en Temple du Bonheur, imaginé pour servir de cinquieme Acte.

TEMPLE DE LA PAIX, (*le*) *Opera-Ballet de six petites Entrées, par Quinault, Musique de Lully*, 1685.

La Tréve de 1685 donna lieu à la belle Idyle de Racine, & fournit à Quinault le sujet d'un nouveau Ballet; c'est le *Temple de la Paix*. Il differe peu des autres Poëmes de ce genre de Quinault quant à la forme, & eut cela de commun avec eux, que plusieurs Courtisans y danserent devant Louis XIV.

TEMPLE DE LA VÉRITÉ, (*le*) *Comédie en deux Actes, en Prose, avec un Prologue & des Divertissemens, par Romagnesy, aux Italiens*, 1726.

La Vérité habite loin des Villes, dans le fond d'un désert. Elle transporte son Temple à Paris. On voit venir chez elle la plûpart des gens qui, par leur état ou leur caractére, la maltraitent le plus souvent; ce ne sont que des Scènes, où la fausseté de chaque personne est mise dans tout son jour. Ce qui suit pourra donner une idée du reste de la Piéce.

Arlequin est chassé d'une hôtellerie, où pressé par la faim, il étoit venu demander à dîner en homme qui ne prenoit pas garde aux frais, & qui ne songeoit point, lorsqu'il mangeoit, qu'il faut payer quand on sort. Il se trouve bien malheureux, de ce que la Nature lui ayant donné un si grand appétit, la Fortune ne lui a pas fourni de quoi le satisfaire. Un Philosophe attiré par ses plaintes, vient le consoler, & l'exhorte à se donner à la Philosophie, & à s'attacher à la recherche de la vérité. Il lui assure même sur sa physionomie, qu'il est tel qu'il faut être pour la trouver. Arlequin se met en état de chercher cette Divinité qui doit le rendre heureux: il regarde de tous côtés où peut être son Temple; mais les obstacles naissent à mesure qu'il veut exécuter ce que le Philosophe lui a conseillé. D'abord un Normand

se présente à lui ; il lui dit que rien n'est plus facile à trouver que la Vérité, & que dans son pays on la fait comparoître à l'Audience quand on veut. Au Normand succede un Gascon, qui lui fait entendre que les trésors de la Vérite roulent sous les eaux de la Garonne, comme les lettres de change. Une belle Nymphe se présente ; Arlequin en est enchanté : il lui demande des nouvelles de la Vérité ; la Nymphe lui répond qu'il cherche ce qu'il ne trouvera jamais ; & elle lui parle avec tant de grace, qu'il croit que c'est elle seule, & non la Vérité, qui doit faire son parfait bonheur ; mais croyant la posséder, il s'apperçoit qu'elle a disparu à ses yeux, & que cette Nymphe n'est autre chose qu'une illusion. Un Procureur, un Cavalier, une Dame, deux Comédiens, viennent implorer le secours de la Vérité ; & aucun d'eux ne se trouve satisfait.

TEMPLE DE L'ENNUI, (*le*) *Opera-Comique d'un Acte, mêlé de Prose & de Vaudevilles, par le Sage & Fuzelier, à la Foire Saint Germain, 1716.*

Le Théâtre représente un Temple rempli de chats-huans, de chauve-souris & d'autres animaux tristes. On voit au fond un grand pavillon relevé avec des guirlandes de pavots, & un Sopha dessous. Le Dieu de l'Ennui, vêtu d'une longue robe de taffetas feuille morte, avec une couronne de soucis, est sur le sopha ; & derriere lui on lit des titres de Livres, comme le *Mercure Galant*, *Nouvelles Tragédies*, *Opera Nouveaux* ; & le Dieu bâille & paroît plein d'inquiétude. Il envie le sort des Auteurs qui s'amusent en lisant leurs propres Ouvrages. Scaramouche lui amene un Musicien qui lui chante une cantate à sa louange, mais qui ne l'amuse point. Un Poëte ne le divertit guères mieux ; mais Arlequin & Mézétin arrivent en chantant, *allons gai, d'un air gai* : ce qui scandalise fort le Dieu de l'Ennui. Ils essaient enfin de le faire rire, & voyant qu'ils ne peuvent en venir à bout, ils invoquent Momus, qui change le Palais de l'Ennui en un lieu délicieux ; & la Piéce est terminée par les danses que forme sa suite.

va chercher quelque consolation au Temple du Sommeil. Il est accompagné de Mézetin, son valet: le bruit qu'ils font, réveille le confident du Dieu qu'on révere. « Paix là, leur dit-il, apprenez que quoique je sois » un petit Dieu de nouvelle fabrique, je peux vous ren» dre justice. Je suis, ajoute-t-il, *Sursaut*; j'ai seul la » permission d'éveiller le Dieu du Sommeil; & je suis » toujours dans son anti-chambre. » Damon le prie de lui être favorable. Dans le moment le Dieu se réveille; mais, comme il se sent extrêmement assoupi, il ordonne à Sursaut de tenir l'audience. Sursaut conseille à Damon & à son valet, d'aller faire un tour dans la forêt de Pavots & de Mandragores: il distribue ensuite ses ordres aux Songes heureux & malheureux; & après leur départ, il donne audience à Dorimene, jeune femme, qui ayant un extrême désir d'aller au bal, prie le Dieu du Sommeil d'endormir son mari. Paroissent ensuite une Plaideuse, qui voudroit assoupir son Juge; & un Jaloux. Sursaut conseille à la Plaideuse de s'adresser à Plutus, & au Jaloux de dormir tranquillement. Rimeplatte, faiseur de Comédies, Tragédies, Tragi-Comédies, Ballets, Ambigus, & autres Ouvrages dans le genre dramatique, vient se plaindre de ce qu'une Divinité aussi bienfaisante que le Sommeil, prend plaisir à se déclarer contre lui. D'autres Personnages lui succedent. Agathe, Amante de Damon, vient se présenter pour avoir l'explication d'un songe: Sursaut la satisfait, appellant Damon & Mézetin. Ces Amans se jurent une tendresse & une fidélité éternelle. Agathe bâille en achevant ses sermens, & s'endort. Damon, très-surpris, est lui-même, dans le moment, obligé de céder au Sommeil; c'est un tour que le Dieu, qui veut les favoriser, leur joue, pour prévenir l'arrivée d'Orgon: ce bon pere, à qui le soin de garder sa fille ôte le repos, la trouve endormie auprès de son Amant. Il faut, lui dit Sursaut, que vous consentiez à son mariage. Eh bien! Seigneur, répond Orgon, je la donne, puisque je ne sçaurois faire autrement. A ces mots, l'obligeant Sursaut réveille Damon & Agathe.

**TÉRÉE**, *Tragédie de M. Lemierre*, 1761.

Progné, Reine de Thrace, attend dans la plus grande inquiétude le retour de Térée son mari, qui étoit parti d'Athènes pour amener avec lui sa sœur Philomele. Il arrive enfin, mais mystérieusement, par une entrée secrette du Palais, tandis qu'on va l'attendre au port, où ses vaisseaux viennent d'aborder. La Reine, & Agathirse, Prince Scythe, à qui Philomele avoit été promise, trouvent enfin Térée dans le Palais, & apprennent de lui la mort de Philomele; fausse nouvelle, par laquelle Térée veut éloigner plus sûrement son Rival de ses Etats. Le Prince est, en effet, sur le point de partir; & Térée l'a quitté, pour appuyer son mensonge par des préparatifs funébres dans le Palais, lorsqu'un Thrace arrive, & demande qu'on remette à la Reine un morceau de tapisserie de la part de Philomele. Progné déploie ce tissu, & y apprend l'aventure malheureuse de sa sœur, tracée sur la toile par Philomele elle-même. Térée l'a enfermée dans une caverne, au fond d'une forêt de la Thrace. La Reine & le Prince Agathirse courent la délivrer, & la ramenent dans le Palais. Progné la montre à Térée sur la porte du Temple, où elle l'a conduite, sous la garde des Dieux, pour épouser Agathirse, & ôter ainsi toute espérance au Tyran. Mais Térée la poursuit dans le Temple même, & l'enleve dans un combat au pied des autels, elle & son Amant. Pendant ce tems-là, les Soldats d'Agathirse se saisissent du fils de Térée, pour servir d'ôtage à Philomele. Le Tyran en est instruit par son Rival lui-même; mais au lieu de rendre Philomele, il fait courir après son fils, qu'il est assez heureux de retirer des mains de ses ennemis. Cependant toutes les victimes de Térée sont en son pouvoir, le Prince, la Reine & sa sœur. Il donne ordre alors qu'on éloigne la Reine, qui, après s'être peint vivement l'avenir de son fils, qui sera ou malheureux comme elle, ou cruel comme son pere, dans un moment de délire où elle croit voir les Furies qui l'environnent, court précipitamment vers cet enfant, le tue, & revient, abîmée de douleur, reprocher sa mort au Tyran, & s'immoler elle-même aux mânes de son fils. Térée furieux veut sacri-

fier encore une victime à ce fils, dont il est privé. Il veut faire périr le Prince Scythe, qui avoit commencé les malheurs de cet enfant en le prenant pour ôtage; mais Philomele ne peut soutenir le spectacle de son Amant, prêt à mourir devant elle : elle tire un poignard pour se tuer. Térée & Agathirse s'avancent en même tems pour le lui arracher, ayant le même intérêt à sa vie; mais le Prince prévient Térée, & le tue lui-même.

*TÉRÉE ET PHILOMÈLE*, *Tragédie de M. Renout*, 1773.

Térée veut répudier Progné, & partager sa couronne avec Philomèle sa sœur. Celle-ci, qui hait Térée & aime Itamas, est constante dans son amour & dans sa haine. Térée dissimule son ressentiment & sa passion, & ordonne même les apprêts de la nôce de Philomèle avec Itamas; mais il empoisonne ce jeune Prince. Philomèle ne peut lui survivre & s'immole. Progné poignarde son fils & se tue. Térée demeure seul en proie à sa douleur & à ses remords.

*TERRES AUSTRALES*, (*les*) *Comédie en un Acte*, *en Prose*, *par Legrand & Dominique*, *aux Italiens*, 1721.

Arlequin & Trivelin font naufrage dans les Terres Australes, & y sont bien reçus par les habitans. Arlequin s'applaudit de cet heureux accident, parce qu'il fait bonne chere sans rien payer; qu'il ne trouve point de Créanciers, point de fiacres, point de Parvenus qui l'éclaboussent, point d'Opera-Comique qui l'attriste, point de Régiment de la Calotte; personne ne critique, *ergo*, point de Poete : tout le monde a de la confiance, *ergo*, point de Procureurs

TERREUR. Grand effroi causé par la présence ou par le récit de quelque grande catastrophe.

Il paroît assez difficile de définir la terreur; elle semble pourtant consister dans la totalité des incidens, qui en produisant chacun leur effet, &

menant insensiblement l'action à sa fin, opere sur nous cette appréhension salutaire, qui met un frein à nos passions sur le triste exemple d'autrui, & nous empêche par-là de tomber dans ces malheurs, dont la représentation nous arrache des larmes En nous conduisant de la compassion à la crainte, elle trouve un moyen d'intéresser notre amour-propre par un sentiment d'autant plus vif du contre coup, que l'art de la Poësie ferme nos yeux sur une surprise aussi avantageuse, & fait à l'humanité plus d'honneur qu'elle ne mérite.

On ne peut trop appuyer sur les beautés de ce qu'on appelle terreur dans le Tragique. C'est pourquoi nous ne pouvons manquer d'avoir une grande opinion de la Tragédie des Anciens : l'unique objet de leurs Poëtes étoit de produire la terreur & la pitié. Ils chérissoient un sujet susceptible de ces deux passions, & le façonnoient par leur génie. Il semble même que rien n'étoit plus rare que de si beaux sujets, puisqu'ils ne les puisoient ordinairement que dans une ou deux familles de leurs Rois. Mais c'est triompher de l'art, que de réussir en ce genre ; & c'est ce qui fait la gloire de Crébillon sur le Théâtre François. Toute belle qu'est la description de l'enfer, par Milton, bien des gens la trouvent foible auprès de cette Scène de Hamlet, dans Shakespear, où le phantôme paroît ; il est vrai que cette Scène est le chef d'œuvre du Théâtre moderne dans le genre terrible : elle présente une grande variété d'objets diversifiés de cent façons differentes, toutes plus propres l'une que l'autre, à remplir les Spectateurs de terreur & d'effroi. Il n'y a presque pas une de

ces variations, qui ne forme un tableau, & qui ne soit digne du pinceau d'un Caravage.

M. Marmontel a observé, dans sa Poëtique, qu'il faut distinguer deux sortes de craintes ou de terreur dans l'effet théâtral, l'une directe, & l'autre réfléchie. La premiere est celle que nous éprouvons pour le Héros que nous voyons dans le péril & la perpléxité, & pour lequel nous frémissons. Antiochus tient au bord de ses lévres la coupe empoisonnée ; c'est pour lui que je tremble. La seconde est celle que nous éprouvons, lorsque, par réflexion, nous craignons pour nous-mêmes le sort d'un autre. Orosmane, dans un moment de fureur & de jalousie, plonge le poignard dans le cœur de Zaïre qu'il adoroit. Capables des mêmes passions & des mêmes transports, c'est pour nous-mêmes, c'est nous-mêmes, que nous craignons à la vue de cet événement. La terreur que la Tragédie produit en nous, nous est donc quelquefois étrangere ; & quelquefois elle nous est personnelle : l'une cesse avec le péril du personnage intéressant, ou se dissipe peu après ; l'autre laisse une impression, qui survit à l'illusion du spectacle.

Il semble que les Anciens se soient plus attachés à exciter la terreur directe, que l'autre, & que leur but ait été même de guérir plutôt de la pitié & de la terreur, qu'ils regardoient comme des foiblesses, que de donner des leçons de morale par leur moyen. En effet, quelle terreur salutaire peut produire la vue d'un Œdipe, qui, sans le sçavoir, sans le vouloir, sans l'avoir mérité, tombes dans des malheurs & dans des crimes qui me

font dresser les cheveux d'horreur. La premiere réflexion que je fais en conséquence, c'est de m'indigner de l'ascendant de ma destinée sur moi, de gémir sur ma dépendance des Dieux : la seconde c'est de ne plus craindre des crimes, que se commettent nécessairement, ni m'affliger de malheurs, dont toute ma prudence ne peut me garantir.

Le Théâtre moderne ne prétend pas nous guérir de la pitié, ni de la terreur, ni simplement se borner à exciter ces deux grandes affections en nous, pour le plaisir de nous faire verser des larmes, & frémir : mais il prétend s'en servir comme des deux plus puissans ressorts, pour nous porter à l'horreur du crime, & à l'amour de la vertu. Ce n'est plus par l'ordre inévitable des destins aveugles & cruels, que le crime & le malheur arrivent sur notre Théâtre ; c'est par la volonté de l'homme, que la passion égare & emporte. La terreur réfléchie se joint à la terreur directe ; & elle en devient plus morale & plus fructueuse pour le Spectateur.

La terreur est, pour ainsi dire, le comble de la pitié ; c'est par l'une qu'il faut aller à l'autre. Les malheurs épouvantables tomberont sur un homme, que j'en serai peu touché, si vous ne me l'avez pas montré d'abord digne de ma compassion & de ma pitié. *Voyez* PITIÉ.

La décoration peut contribuer au terrible ; une sombre prison, un bucher, un échaffaud, un cercueil &c, tous ces objets sont très-propres à accroître la terreur : il n'y a que l'effusion de sang, que nous ne voulons point voir sur le

conde, les Cœphores; la troisieme, les Eumenides. Nous avons encore ces trois Pieces; mais la quatrieme, qui étoit le Drame satyrique, & intitulé Protée, ne se trouve plus. Or, quoique, sur-tout dans l'Agamemnon, il ne soit parlé d'Oreste qu'en passant, cependant comme la mort du Prince, qui étoit pere d'Oreste, est l'occasion & le sujet des Cœphores & des Euménides, on donna le nom d'Orestiade à cette Tétralogie.

Ælien nous a conservé le titre de deux Tétralogies, dont les Piéces ont encore entr'elles quelqu'affinité. Il dit qu'en la quatre-vingt-onziéme Olympiade, dans laquelle Exainete d'Agrigente remporta le prix de la course, un certain Xénoclès, qui lui étoit peu connu, obtint le prix de Tétralogie, dont le sujet étoit Œdipe, Licaon & les Bachantes, suivies d'Athamas, Drame satyrique: vous voyez que ces trois Piéces, quoique tirées d'histoires différentes, rouloient cependant à peu près sur des crimes de même nature. Œdipe avoit tué son pere; Lycaon mangeoit de la chair humaine; & les Bacchantes écorchoient quelquefois leurs propres enfans. On peut dire la même chose de la Tétralogie d'Euripide, dont la premiere Tragédie avoit pour titre *Alexandre* ou *Pâris*; la seconde, *Palamède*; & la troisiéme, *les Troyennes*; ces trois sujets avoient tous rapport à la même Histoire, qui est celle de Troye.

THÉAGÈNE ET CARICLÉE, *Tragédie de M. Dorat*, 1763.

Ces deux Amans, après une tempête qui les sépare,

abordent l'un & l'autre dans un pays dont le Souverain devient amoureux de Chariclée, & veut l'épouser. Théagène retrouve Chariclée, & apprend avec douleur, les desseins du Monarque. Il ne néglige rien pour les traverser; son Amante est de concert avec lui. Le Roi devient furieux; il fait enfermer Chariclée; un ami de Théagène vient à bout de la délivrer, & de faire mourir le tyran.

THÉATRE. C'étoit chez les Anciens, un superbe édifice public, destiné à la représentation des Spectacles: il étoit composé d'un amphithéâtre en demi-cercle, entouré de portiques, & garni de siéges de pierres, qui environnoient un espace appellée orchestre. Au devant étoit le plancher du Théâtre qu'on nommoit *le proscenium* ou *pulpitum*, avec la Scene, qui étoit une grande façade, décorée de trois ordres d'architecture, derriere laquelle étoit le lieu où les Acteurs se préparoient. Ce Théâtre avoit trois sortes de Scènes mobiles de perspectives peintes; sçavoir, la Tragique, la Comique, & la Satyrique. On parlera des principaux Théâtres de l'Europe aux mots *de Théâtre Allemand, Anglois, Danois, Espagnol, Hollandois, Japonois, indien, Italien, Chinois, Peruvien. Russe, &c.*

*Idée des Théâtres des Anciens.*

Il y avoit dans les Théâtres jusqu'à trois étages; & chaque étage étoit de neuf dégrés, en comptant le palier qui en faisoit la séparation, & qui servoit à tourner autour; mais comme ce palier tenoit la place de deux dégrés, il n'en restoit plus que sept, où l'on pût s'asseoir; & chaque étage

n'avoit par conséquent que sept rangs de siéges; ainsi quand on lit dans les Auteurs, que les Chevaliers occupoient les quatorze premiers rangs du Théâtre, il faut entendre le premier & le second étage de dégrés, le troisieme étant abandonné au Peuple avec le Portique supérieur ; & l'Orchestre étoit, comme nous l'avons dit, réservé pour les Sénateurs & les Vestales.

Il faut néanmoins prendre garde que ces distinctions de rangs ne commencerent pas en même tems; ce fut, selon Tite-Live, l'an 568, que le Sénat commença à être séparé du peuple aux Spectacles; & ce ne fut que l'an 685, sous le Consulat de L. Metellus, & Q. Martius, que la loi Roscia assigna aux Chevaliers les quatre premiers rangs du Théâtre. Ce ne fut même que sous Auguste que les femmes commencerent à être séparées des hommes, & à voir le Spectacle du troisiéme portique.

Les portes par où le peuple se répandoit sur les dégrés, étoient tellement disposées entre les escaliers, que chacun d'eux répondoit par en haut, à une de ces portes, & que toutes ces portes se trouvoient, par en bas, au milieu des amas de dégrés, dont ces escaliers faisoient la séparation. Ces portes & ces escaliers étoient au nombre de trente-neuf en tout; il y en avoit alternativement six des uns & six des autres à chaque étage, sçavoir, sept portes & six escaliers au premier, sept escaliers & six portes au second, & sept portes & six escaliers au troisieme.

Mais comme ces escaliers n'étoient, à proprement parler, que des espèces de gradins, pour

monter plus aisément sur les dégré où l'on s'asseyoit, ils étoient pratiqués dans ces dégrés mêmes, & n'avoient que la moitié de leur hauteur & de leur largeur. Les paliers, au contraire, qui en séparoient les étages, avoient deux fois leur largeur, & laissoient la place d'un degré vuide, de maniere que celui qui étoit au-dessus avoit deux fois la hauteur des autres; tous ces degrés devoient être tellement alignés, qu'une corde tendue depuis le bas jusqu'en haut, en touchât toutes les extrémités.

C'étoit sous ces degrés qu'étoient les passages par où l'on entroit dans l'orchestre, & les escaliers qui montoient aux différens étages du théâtre; & comme une partie de ces escaliers montoient aux degrés & les autres aux portiques, il falloit qu'ils fussent différemment tournés mais ils étoient tous également larges entiérement dégagés des vues des autres & sans aucun détour, afin que le peuple y fût moins pressé en sortant.

Jusqu'ici le Théâtre des Grecs & celui des Romains étoient entierement semblables; & le premier département avoit non seulement chez eux la même forme en général, mais encore les mêmes dimensions en particulier; & il n'y avoit de différence dans cette partie de leur Théâtre, que par les vases d'airain que les Grecs y plaçoient, afin que tout ce qui se prononçoit, fût exactement entendu de tout le monde. Cet usage même s'introduisit ensuite chez les Romains dans leurs Théâtres solides.

Les Grecs établirent beaucoup d'ordre pour les places; & les Romains les imiterent encore. Dans

la Grèce les Magiſtrats étoient au Théâtre ſéparés du peuple. Les jeunes gens y étoient auſſi placés dans un endroit particulier ; & les femmes y voyoient de même le Spectacle du troiſieme portique ; mais il y avoit outre cela des places marquées, où il n'étoit pas permis à tout le monde de s'aſſeoir, & qui appartenoient en propre à certaines perſonnes. Ces places étoient héréditaires dans les familles, & ne s'accordoient qu'aux particuliers qui avoient rendu de grands ſervices à l'Etat. C'étoient les premieres places du théâtre ; c'eſt-à-dire, les plus proches de l'orcheſtre ; car l'orcheſtre étoit, comme nous l'avons dit, une des parties deſtinées aux Acteurs chez les Grecs; au lieu que c'étoit, chez les Romains, la place des Sénateurs & des Veſtales.

Mais quoique l'orcheſtre eût des uſages différens chez ces deux Nations, la forme en étoit cependant à peu près de même en général : comme elle étoit ſituée entre les deux autres parties du théâtre, dont l'une étoit circulaire, & l'autre quarrée, elle tenoit de la forme de l'une & de l'autre, & occupoit tout l'eſpace qui étoit entr'elles. Sa grandeur varioit, par conſéquent, ſuivant l'étendue du théâtre ; mais ſa largeur étoit toujours double de ſa longueur, à cauſe de ſa forme ; & cette largeur étoit précisément le demi-diamétre de tout l'édifice.

La Scène, chez les Romains, ſe diviſoit, comme chez les Grecs, en trois parties, dont la ſituation, les proportions & les uſages étoient les mêmes que dans les Théâtres Grecs.

La premiere & la plus considérable partie s'appelloit proprement la Scène, & donnoit son nom à tout ce département. C'étoit une grande face de bâtiment qui s'étendoit d'un côté du Théâtre à l'autre, & sur laquelle se plaçoit les décorations. Cette façade avoit à ses extrémités deux petites aîles en retour qui terminoient cette partie ; de l'un à l'autre de ces aîles s'étendoit une grande toile à peu près semblable à celle de nos Théâtres, & destinée aux mêmes usages, mais dont le mouvement étoit fort différent ; car au lieu que la nôtre se leve au commencement de la piéce, & s'abaisse à la fin de la représentation, parce qu'elle se plie sur le ceintre, celle des anciens s'abaissoit pour ouvrir la Scène, & se levoit dans les entre actes, pour préparer le Spectacle suivant, parce qu'elle se ployoit sur le Théâtre ; de maniere que lever & baisser la toile, signifioit précisément chez eux tout le contraire de ce que nous entendons aujourd'hui par ces termes.

La seconde partie de la Scène, nommée indifféremment par les Latins *Proscenium & Pulpitum*, en François l'avant-Scène, étoit un grand espace libre au-devant de la Scène, où les Auteurs venoient jouer la Piéce, & qui, par le moyen des décorations, représentoit une place publique, un simple carrefour, ou quelqu'endroit champêtre, mais toujours un endroit à découvert ; car toutes les Piéces des Anciens se passoient au dehors, & non dans l'intérieur des maisons, comme la plûpart des nôtres. La longueur & la largeur de cette partie varioient suivant l'étendue des Théâtres ; mais la hauteur

en étoit toujours la même; sçavoir, de dix pieds chez les Grecs, & de cinq chez les Romains.

La troisiéme & derniere partie étoit un espace ménagé derriere la Scène, qui lui servoit de dégagement; c'étoit où s'habilloient les Acteurs, où l'on serroit les décorations, & où étoit placé une partie des machines, dont les Anciens avoient de plusieurs sortes dans leurs Théâtres; ainsi que nous le verrons dans la suite.

Comme ils avoient de trois sortes de Piéces, des Comiques, des Tragiques & de Satyriques, ils avoient aussi des décorations de ces trois différens genres. Les Tragédies représentoient toujours de grands bâtimens, avec des colonnes, des statues & les autres ornemens convenables; les Comiques représentoient des édifices particuliers, avec des toiles & de simples croisées, comme on en voit communément dans la ville; & les Satyriques quelques maisons rustiques, avec des arbres, des rochers, & les autres choses qu'on voit d'ordinaire à la campagne.

Ces trois Scènes pouvoient se voir de bien des maisons, quoique la disposition en dut être toujours la même en général; & il falloit qu'elles eussent chacune cinq differentes entrées, trois en faces & deux sur les aîles. L'entrée du milieu étoit toujours celle du principal Acteur; ainsi dans la Scène tragique, c'étoit ordinairement la porte d'un palais; celles qui étoient à droite & à gauche, étoient destinées à ceux qui jouoient les seconds rôles; & les deux autres qui étoient sur les aîles, servoient, l'une à ceux qui arrivoient de

la campagne ; & l'autre à ceux qui venoient du port, ou de la place publique.

C'étoit à peu près la même chose dans la Scène Comique : le bâtiment le plus considérable étoit au milieu ; celui du côté droit étoit un peu plus élevé ; & celui qui étoit à gauche représentoit ordinairement une hôtellerie ; mais dans la Satyrique, il y avoit toujours un antre au milieu, quelques méchantes cabanes à droite & à gauche, un vieux Temple ruiné, ou quelque bout de paysage.

Les Théâtres à Rome ne se bâtissoient anciennement que de bois, & ne servoient que pendant quelques jours, de même que les échaffauds que nous faisons pour les Cérémonies. L. Mancinnius fut le premier qui rendit ces Théâtres de bois plus splendides, en enrichissant les jeux, qu'on fit à son triomphe, des débris du théâtre de Corinthe. Ensuite Scaurius éleva le sien avec une telle magnificence, que la description de ce Théâtre paroît appartenir à l'Histoire des Fées ; le Théâtre suspendu & brisé de Curion, fit voir une machine merveilleuse, quoiqu'en un autre genre : Pompée bâtit le premier un magnifique Théâtre de pierre & de marbre. Marcellus en construisit un autre dans la neuviéme région de Rome ; & ce fut Auguste qui le consacra.

Ce n'est pas tout ; les Anciens, par la forme de leurs Théâtres, donnoient plus d'étendue, & avec plus de vraisemblance, à l'unité du lieu, que ne le peuvent les Modernes ; la Scène qui parmi ces derniers, ne représente qu'une salle, un vestibule,

où tout se dit en secret, d'où rien ne peut transpirer au-dehors, que ce que les Acteurs y répetent la Scène, dis-je, si resserrée parmi les Modernes, fut immense chez les Grecs & les Romains; elle représentoit les places publiques; on y voyoit des Palais, des obélisques, des temples, & surtout le lieu de l'action.

Le peu d'étendue de la Scène théâtrale moderne a mis des entraves aux productions dramatiques. L'exposition doit être faite avec art, pour amener à propos des circonstances qui réunissent, dans un seul point de vue, ce qui demandoit une étendue de lieu que l'on n'a pas. Il faut que les confidens inutiles soient rendus nécessaires, qu'on leur fasse de longs détails de ce qu'ils devroient savoir, & que les catastrophes soient ramenées sur la Scène par des narrations exactes. Les Anciens, par les illusions de la perspective, & par la vérité des reliefs, donnoient à la Scène toute la vraisemblance & toute l'étendue qu'elle pouvoit admettre. Il y avoit à Athènes une partie considérable des fonds publics destinés pour l'ornement & l'entretien du Théâtre. On dit même que les décorations des Bacchantes, des Phéniciennes, de la Médée d'Euripide, d'Œdipe, d'Antigone, d'Electre & de Sophocle, coûterent prodigieusement à la République.

Un Théâtre construit selon les régles, doit être très-vaste : il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un Palais, l'entrée d'un Temple. Il doit être fait de sorte qu'un Personnage, vu par les Spectateurs, puisse ne

ne l'être point par les autres Personnages, selon le besoin : il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les Spectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils soent pacés.

THÉATRE ANGLOIS. Chez les Anglois, le Parterre est en Amphithéâtre ; les hommes & les femmes y sont assis ensemble. Il n'y a qu'un rang de loges, & au-dessus, des galleries avec des gradins, où le peuple va se placer. On fait remonter la naissance du Théâtre Anglois à la fin du seizieme siecle. Shakespear, de voleur de profession, selon quelques-uns, devint un grand Acteur & un grand Poëte Dramatique ; c'est lui & Johnson qui sont regardés comme les premiers Poëtes Dramatiques en Angleterre. Tout ce que l'imagination peut inventer de plus horrible & de plus féroce, fait la matiere des Tragédies Angloises ; la Scène est ordinairement ensanglantée : il arrive souvent que la Piéce finit par le massacre de tous les Acteurs principaux. Si les Piéces Angloises sont chargées de beaucoup d'incidens & de traits violens, c'est qu'il faut remuer bien puissamment ce peuple, qui étant d'un caractère rêveur & distrait, prendroit peu d'intérêt à la Piéce. Les Comédies Angloises sont, la plûpart, obscènes dans l'action & dans le Dialogue. Mais elles offrent souvent une peinture très-vive des vices & des ridicules ; les intrigues y sont toujours fortement nouées, & même compliquées.

THÉATRE CHINOIS. Le peuple Chinois n'a rien emprunté des Grecs & des Romains ; mais il a inventé à sa maniere une espéce de Tragédie & de Comédie. Les Chinois, dit Acosta, ont des Théâtres vastes & fort agréables, des habits magnifiques pour les Acteurs, & des Comédies dont la représentation dure dix ou douze jours de suite, en y comprenant les nuits, jusqu'à ce que les Spectateurs & les Acteurs, las de se succéder éternellement en allant boire, manger, dormir, & continuer la Piéce, ou assister au Spectacle, sans que rien y soit interrompu, se retirent enfin tous comme de concert. Au reste les sujets de leurs Piéces sont tout-à-fait moraux, & relevés par les exemples fameux des Philosophes & des Héros de l'antiquité Chinoise.

THÉATRE DANOIS. M. le Baron Holberg, encore vivant, est le premier qui ait fait représenter des Comédies Danoises. Il y en a plusieurs estimées; on a commencé à traduire en notre langue des Piéces de ce Théâtre, dont il a paru un premier tome en 1746. Les Danois ne font point de Tragédies. Leurs Comédies sont, pour la plûpart, en prose. Ils ont d'assez bons Acteurs, cette profession n'étant point, parmi ce peuple, flétrie par la Religion ni par les Loix. Il y a à Copenhague une Troupe de Comédiens François, pensionnée du Roi de Dannemarck. La Salle de Spectacle est construite avec intelligence ; les Loges sont bien distribuées, les machines faites avec beaucoup de dépense & de simplicité.

THÉATRE ESPAGNOL. Les Espagnols peuvent dis-

puter à toutes les autres Nations le rétablissement de la véritable Comédie. Ils donnerent d'abord de petites Farces en un Acte, qu'on appelloit *Entremesses*, ou *Jornadas*, Journées. L'action de cet acte rouloit sur un fait ridicule ; cela est très-conforme aux Mimes Latines. Ces *Entremesses* se représentoient dans les carrefours à l'occasion de quelque Fête sacrée ou profane

Ces passe-tems de la populace firent place à la Comédie, qui commença, comme en Gréce, sans ornement & sans choix du local. Les Théâtres d'Espagne conservent encore les noms qu'on leur donna dans les commencemens, *Corrales*, qui veut dire *basse-cours*. Quand on veut leur donner un nom plus honnête, *Patios*, *grandes-cours*. Ceux des grands Seigneurs se nomment *Coliseo*.

Le milieu du quinzieme siecle fut l'époque du rétablissement de la bonne Comédie chez les Espagnols, que les François & les Italiens ne datent que du seizieme & dix-septieme.

D. Lope de Rueda & Navarro, qui étoient contemporains, mirent en trois Actes la Comédie, qui auparavant étoit divisée en quatre, & ils appellerent *Jornadas* ce qu'on nommoit *Actos* dans ces premiers tems

Les Poëtes Dramatiques Espagnols les plus connus sont Lopès de Vega, Calderon, Mureto, Solis, Salazar & Molina. A l'égard de leurs Ouvrages, ils surpassent en nombre tous ceux des François & des Italiens réunis.

Ce n'est point par ignorance, que les Espagnols n'ont pas suivi les régles d'Aristote ; D. Lopes de

Vega nous dit que D Lopo de Rueda les a obſervées, & que ſi les Poëtes Eſpagnols ne s'y ſont point attachés, c'eſt moins par ignorance que par la néceſſité de plaire à la Nation. Malgré tout cela, on peut regarder ce Théâtre comme une ſource intariſſable pour toutes les Nations.

Les Comiques du Théâtre Eſpagnol ſont plus dans le goût des Italiens que des autres Peuples : On appelle *Gracioſo*, celui qui joue le principal comique : ce Perſonnage reſſemble à celui d'Arlequin.

Il y a ordinairement des Soubrettes comiques dans les Piéces Eſpagnoles, que l'on nomme de *Capa y Eſpada.* Ces Piéces ſont du genre de la Dame inviſible, ou de l'Eſprit Follet, &c.

On peut conclure de tout cela, que le Théâtre Eſpagnol, quoique dénué de régles, peut ſervir de modele à tous les Théâtres de l'Europe, ſoit par la ſingularité des idées, ſoit par le nombre prodigieux & la variété des Sujets de Comédie, qui n'appartiennent qu'à lui. *Voyez* ACTES SACRAMENTAUX.

En Eſpagne, les Théâtres ſont preſque quarrés; ils ont trois étages, avec des Loges au premier & au ſecond rang : au-deſſous eſt un Amphithéâtre, garni de bancs; c'eſt-là que ſe placent les femmes. Dans la Loge en face du Théâtre, il y a toujours un Intendant de Police. Le Juge Royal aſſiſte auſſi au Spectacle avec trois Archers derriere lui; il ſe place ou ſur le Théâtre, ou dans une des deux Loges qui lui ſont deſtinées, aux côtés de la porte qui eſt vis-à-vis du Théâtre. Les perſonnes qui ne veulent point être

vues, sont au second rang des Loges. Sur la même ligne, & dans toute la façade du fond, est l'endroit destiné pour les Moines. On est assis aux deux côtés du Parterre, sur des gradins; & il y a un autre endroit, appellé *Pacio*, où il y a des bancs, & qui est de la largeur du Théâtre. Les Espagnols composerent plutôt que les autres Nations polies de l'Europe, des Poëmes Dramatiques, où l'on remarque quelque méthode. On fait remonter l'époque de ce Théâtre au milieu du quinzieme siecle. Leurs Piéces étoient d'abord de petites Farces satyriques depuis; l'étonnante fécondité de leurs Poëtes donna à ce peuple le plaisir de la variété. Lopès de Vega a, dit-on, composé lui seul plus de quinze cens Piéces Dans les Drames Espagnols, on trouve quelquefois de ces beautés de détails, fruits d'une imagination échauffée. Au reste, les François n'ont point dédaigné d'aller puiser à cette source; entre nos Auteurs, Rotrou, Corneille & sur-tout Moliere, sont ceux qui ont le plus emprunté des Piéces Espagnoles.

Théatre François. Les Confreres de la Passion ayant loué une salle à l'Hôpital de la Trinité, éleverent un Théâtre propre à ce genre de représentations, qu'ils donnoient au peuple les jours de Fêtes. Le devant de leur Théâtre étoit semblable à celui que nous avons aujourd'hui. Mais ils avoient dressé dans le fond des échaffauds, dont le plus élevé étoit destiné à représenter le Paradis; un autre représentoit la maison de Pilate, &c. Sur chaque côté du Théâtre, il y avoit des

gradins, sur lesquels les Acteurs s'asseyoient après avoir joué leurs rôles, ou pour attendre que leur tour revînt; car ils ne disparoissoient qu'après avoir fini entierement tout ce qu'ils avoient à dire; ensorte qu'il falloit que le Spectateur les supposât absens, lorsqu'ils étoient assis. Sur le bord du Théâtre on avoit placé l'Enfer; c'étoit une gueule de dragon, par laquelle les diables entroient ou sortoient. Il y avoit encore une petite niche avec des rideaux; & c'étoit une espéce de chambre, pour cacher aux Spectateurs certains détails qu'on ne pouvoit leur représenter. Le Théâtre est aujourd'hui une grande Salle, dont une partie est occupée par la Scène, que nous appellons particuliérement Théâtre, & qui comprend l'espace où les Acteurs représentent, & dans lequel sont les décorations & les machines. Le reste de la Salle est distribué en un espace nommé Parterre, où l'on est debout; & dans un Amphithéâtre quarré opposé au Théâtre, avec plusieurs rangs de siéges & de loges par étages au pourtour.

Théatre Germanique. Dans les grandes Villes de l'Allemagne, certains Corps de métiers sont en possession, depuis un tems immémorial, de jouer des farces dans leurs processions. On appelloit Phonasques, ou Maîtres-Chantes, ces sociétés d'Ouvriers & de Poëtes en même tems. Au milieu du seizieme siecle, un d'entr'eux, nommé Hannsachs, Cordonnier de profession, composa un grand nombre de Drames Allemands; & il avoit un génie si prodigieusement fécond,

que ſes Piéces forment des volumes in folio. On prétend qu'il a fait près de ſix mille Piéces en tout genre, depuis 1514 juſqu'en 1567. L'uſage des Piéces Italiennes s'introduiſit enſuite dans les écoles publiques. Enfin en 1626, une Troupe de Comédiens Hollandois, & à leur imitation une Troupe de Comédiens Allemands s'établirent, à Hambourg, où par leurs jeux, & par leurs Piéces, ils changerent tellement le goût des Allemands, que la Confrerie des Maîtres Poëtes n'oſa plus reparoître. Le Dramatique Allemand eſt encore aujourd'hui dans le mauvais goût de l'ancien Théâtre Hollandois. Rien de plus affreux & de plus atroce, que le ſujet ordinaire de leurs Piéces. Cependant les Spectateurs ſe plaiſent auſſi aux traductions qu'on leur repréſente de quelques Piéces Françoiſes, Italiennes, Eſpagnoles, ou Angloiſes. Les Comédiens ont auſſi des canevas Italiens, traduits en leur langue, & qu'ils jouent à l'impromptu à l'imitation des Italiens. Les Comédiens Allemands ſont, pour l'ordinaire, les Auteurs des Piéces nouvelles qu'on repréſente ſur le Théâtre. Si un particulier en compoſoit il n'en retireroit aucun honoraire, & ſeroit obligé d'en faire préſent à un Acteur ou à une Actrice. Le Comédien Acteur ou poſſeſſeur de la Piéce, préleve, lui & ſes héritiers, un certain droit qui lui appartient toutes les fois que la Piéce ſe repréſente. On n'imprime point les Piéces nouvelles; parce que l'impreſſion ôteroit, ſuivant le droit Germanique, la poſſeſſion de la Piéce aux particuliers, pour la donner au public. En Allemagne, l'état de Comédien eſt honorable; & cette pro-

fession n'est point un obstacle pour posséder des charges importantes dans l'Etat.

THÉATRE HOLLANDOIS. Ce Théâtre doit son origine à une association de beaux esprits, pareille à celle des Troubadours de Provence. Le *Miroir de l'Amour* est la plus ancienne Piéce du Théâtre Hollandois : elle fut imprimée à Harlem en 1561. Dans les anciennes Piéces Dramatiques, on représentoit tout naturellement : dans une de ces Piéces, Aman est pendu sur la Scène, & Mardoché fait le tour du Théâtre, monté sur une mule. On introduit dans une autre Piéce, un Prince qui, étant condamné à mourir, est accompagné de deux Prêtres pour le confesser, l'un habillé en Evêque ; l'autre en Cardinal. Les Poëtes Hollandois, pour se conformer au goût des Spectateurs qui aiment l'extraordinaire & le merveilleux, ont quelquefois rempli la Scène de choses extravagantes. Dans la Tragédie de Circé, un compagnon d'Ulysse est amené devant le Tribunal de cette Magicienne, pour être condamné. Le Lion est le Président ; le Singe, le Greffier ; l'Ours, le Bourreau. On pend le malheureux sur la Scène ; & ses membres tombent piéce à piéce dans un puits qui est au-dessous de la potence ; enfin, à la priere d'Ulysse, Circé ressuscite le pendu, & le fait sortir sain & entier, du puits.

Les Hollandois ne sont assez pas prévenus, pour mettre leurs Comédies à côté des nôtres ; il n'en est pas de même pour le genre tragique ; & Louis Vondel leur paroît assez fort, pour l'opposer à Corneille & à Racine : ils disent de lui comme

d'Homère, que dans quelque ſiécle qu'il eût vécu, il eût été un grand Poëte ; que ſi dès ſa jeuneſſe, il avoit, par des études, perfectionné ſes talens, s'il avoit puiſé le bon goût dans les ſources de l'antiquité ; s'il avoit vécu dans un tems & chez une Nation où la Poéſie ait été cultivée, il auroit égalé, ſurpaſſé même les Anciens & les Modernes ; mais il monta ſur le Parnaſſe, ſans le ſecours d'aucune étude ; & il avoit près de trente ans, lorſqu'il commença à apprendre le Latin & le François. Les fruits de ſa Muſe offrent, dans quelques endroits, une imagination ſi noble & ſi Poëtique, qu'on ſouffre de le voir enſuite tomber ſouvent dans l'enflure & dans la baſſeſſe. Ses Poéſies ont été imprimées en neuf volumes ; & celles qui ornent le plus le recueil, ſont les deux Tragédies de la deſtruction de Jéruſalem, & de la priſe d'Amſterdam, dont on ſera peut-être bien-aiſe d'avoir une idée.

L'Empereur Titus & le Général Librarius paroiſſent dans le premier Acte, pour faire l'éloge du vainqueur de la Judée. Ce n'eſt pas le Général qui ſe charge ſeul de louer les exploits de ſon Maître ; Titus prend lui-même le ſoin de s'élever juſqu'au nues. Librarius ajoute quelques traits à l'image que l'Empereur vient de tracer de ſon propre mérite ; & toute la Scène n'eſt qu'un combat entre ces deux perſonnages, à qui élevera le plus les actions héroïques de Titus. Parmi les Juifs dont on entend les plaintes, la fille de Sion tient le premier rang ; c'eſt une grande Princeſſe, eſcortée de ſes Dames d'honneur ; mais elle a beau pouſſer des ſanglots, elle ne ſauroit

amollir la dureté barbare de ſon vainqueur. Elle veut ſe cacher dans des maſures ; on découvre ſa retraite ; & on la force de ſuivre l'Empereur pour ſervir d'ornement à ſon triomphe. Siméon, Evêque de Jéruſalem, qui s'étoit enfui, revient pour voir le lieu de ſa réſidence. Il eſt pris pour un eſpion ; mais il diſſipe les ombrages, en déclarant qu'il eſt de la Secte paiſible des Chrétiens. Enſuite, il déclame contre la barbarie des vainqueurs. L'Ange Gabriel arrive pour le conſoler ; il fait voir que la ruine de Jéruſalem, ſi bien méritée par les Juifs, avoit été prédite par les Prophetes ; & il étale toutes les réflexions qu'il faut tirer de ce funeſte événement.

Le ſujet de la ſeconde Tragédie eſt la *priſe d'Amſterdam*, par les Partiſans de Florent V, Comte de Hollande, tué par Gérard de Velſen. Celui-ci étoit neveu de Gilbert d'Amſtel, Seigneur de cette malheureuſe Ville ; & il avoit entrepris cet aſſaſſinat, parce que le Comte avoit violé ſa femme. C'eſt par-là qu'Amſterdam fut enveloppée dans la vengeance qu'on exerça contre le meurtrier. Cette Ville fut priſe à peu près de la même maniére que l'ancienne Troye. Les ennemis ayant fait ſemblant de ſe retirer, avoient abandonné un grand vaiſſeau, qui, ſous des fagots, cachoit leurs meilleurs Soldats. Les Aſſiégeans traînerent ce bâtiment dans la Ville ; on devine le reſte du ſujet. Cet événement arrivé la nuit de Noël, donne à l'Auteur occaſion de répandre, à ſon ordinaire, de l'onction ſur le Théâtre : on y voit des Evêques, des Abbés, des Abbeſſes, des Moines, des Religieuſes, qui

parlent tous d'une maniere digne de leur Profesſion. L'épouſe d'Amſtel met ſon habit de Dimanche pour aller à l'Egliſe : on chante des Hymnes propres à la célébration d'une fête ſolemnelle ; & l'Evêque d'Utrect entonne dévotement le Cantique de Saint Siméon, mis en très-beaux vers Hollandois. La Ville eſt au pouvoir de l'ennemi qui imite la barbarie exercée par Pyrrhus dans le Palais de Priam. Gilbert ſe retire dans une fortereſſe, & veut faire embarquer ſa femme & ſes enfans pour les dérober aux inſultes des vainqueurs. Cette fidelle épouſe ne peut ſe réſoudre à quitter ſon mari ; elle veut ſubir le même ſort ; & toutes les raiſons imaginables ne lui font point changer de réſolution. Les enfans ſe mettent de la partie ; & cette tendre conteſtation ne finiroit pas, ſi l'Archange Gabriel ne venoit terminer la diſpute. Il exhorte cette famille déſolée à ſe ſoumettre à la Providence, & à quitter la ville, pour chercher une retraite en Pruſſe, où il lui promet un bonheur tranquille. Il annonce la future grandeur d'Amſterdam, & le changement de culte, qui doit y arriver après qu'elle aura ſecoué la tyrannie Eſpagnole.

Vondel, né Anabaptiſte, avoit embraſſé, dans la ſuite, le parti des Arminiens ; mais dans ſa vieilleſſe, il ſe rangea du côté de l'Egliſe Romaine. Cette conduite ſcandaliſa ſes admirateurs, même, ſur-tout lorſqu'il compoſa une Tragédie ſur la Reine Marie d'Ecoſſe, dont il fait une Sainte. Dans le tems que ſa Muſe étoit encore Arminienne, le Prince Maurice lui fournit un autre ſujet Théâtral, en faiſant mourir ſur l'é-

chaffaud le grand Penſionnaire Barnevelt. L'Auteur en fit une Piéce Allégorique, ſous le nom de la *Mort de Palamede fauſſement accuſé par Ulyſſe.* Au lieu des Prêtres Grecs, on y introduit des Miniſtres Hollandois ; & Palamede, qui mourut jeune, y paroît comme un vieillard, pour mieux reſſembler au Penſionnaire. Il étale d'abord tous les chefs d'accuſations, dont les Grecs le chargent injuſtement, & prouve ſon innocence d'une maniere fort étendue. Mégere évoque des enfers Syſiphe, un des Agens d'Ulyſſe, le mene dans le camp des Grecs, & le porte à augmenter la malice & la ruſe dans le cœur de ſon petit-fils. Quoique Syſiphe traite aſſez mal la Déeſſe, en lui donnant les noms de Cochemar & de vieille ſorciere, il ne laiſſe pas que de lui obéir. Il entre dans la tente d'Ulyſſe, & lui inſpire la fraude qui doit cauſer la perte de Palamede. Le reſte de l'Acte & les trois ſuivans ſont employés à inſtruire le procès de l'Accuſé ; & on le condamne ſur une fauſſe lettre de Priam, & ſur un caſque rempli d'or, enterré par Ulyſſe dans la tente de ce Prince innocent. Enfin, un Courier vient annoncer ſa mort ; on en décrit toutes les particularités : on en demande la vengeance à Neptune. Le Dieu paroît, prédit les malheurs qui doivent arriver à tous ceux qui ont conſpiré contre Palamede. Cette Piéce irrita le Prince Maurice de Naſſau, inſtigateur de ce meurtre : on voulut faire le procès à l'Auteur ; mais il en fut quitte pour une amende. Toutes ſes Tragédies péchent du côté des régles & du plan.

En 1620, un certain Pierre Corneille Hoolf,

donna une forme plus réguliere au Théâtre Hollandois, tandis qu'en France un autre Pierre Corneil travailloit aussi, mais avec plus de succès, à la gloire de la Scène Françoise : depuis, les Hollandois ont goûté les Piéces Dramatiques de nos meilleurs Auteurs en ce genre. Les Acteurs de ce pays sont presque tous des Bourgeois & des Bourgeoises : & ce qui paroîtra peut-être ici bien singulier, c'est qu'une Actrice est obligée de veiller à sa réputation, parce que autrement les autres Comédiens ne voudroient plus jouer avec elle. Le Théâtre d'Amsterdam passe pour le plus beau de l'Europe.

On s'est un peu étendu sur ce Théâtre, parce que c'est un des moins connus.

THÉATRE JAPONOIS. Les Piéces de Théâtre, au Japon, les chants, les danses, sont des Spectacles dont la Nation est fort avide : loin de les condamner, comme parmi nous, la Religion du pays les autorise & les consacre. Cependant, quoique ces divertissemens fassent partie des Fêtes célébrées à l'honneur des Divinités, les mœurs dépravées des Comédiens ne rendent pas leur profession plus honorable qu'en France. Quant au Théâtre, on y voit des décorations & des machines surprenantes, jointes à une musique bizarre, composée de flûtes, de tambours, de cymbales, & de grosses cloches ; ce qui forme un charivari, qui ne peut être agréable qu'à des oreilles Japonnoises. Ces peuples ont cela de particulier, qu'on y régle le chant sur la danse, & non la danse sur la musique. A l'égard

des machines, il faut avouer qu'après les Chinois, nul peuple ne les entend aussi-bien que ces Insulaires ; nos décorateurs d'Opera auroient besoin d'y venir prendre des leçons : on leur apprendroit à faire paroître des Géants monstrueux, des montagnes ambulantes, des villes peuplés & animées, des fontaines saillantes, & mille autres objets que nous n'imitons que sur la toile.

Ces décorations ne font pas négliger le plaisir de l'esprit & de l'oreille. Les Japonois ont des Comédies dont ils ne sont pas moins charmés que nous des nôtres ; les sujets en sont tirés de leurs Histoires. On y répréfente les aventures de leurs Dieux, & quelquefois leurs intrigues amoureuses. Les genres tragique, comique, lyrique & pantomimique, se trouvent ordinairement mêlés dans une longue suite de rôles. Les ouvrages sontdistribués comme les nôtres, en Scènes & en Actes. Un Prologue en expose le plan ; mais sans toucher au dénouement qui doit toujours causer de la surprise. Les intermédes sont des Ballets, ou des farces bouffonnes ; mais dans les Tragédies & les Comédies, tout est rapporté à la morale. Le style des premieres a de l'emphase & de l'énergie ; & elles roulent toujours sur des actions héroïques. Les mêmes Scènes ne doivent pas être répetées d'une année à l'autre. Les Acteurs sont de jeunes garçons, choisis parmi les habitans, qui font la dépense du Spectacle;car chaque quartier de la ville la fait, à son tour, une fois ou deux dans l'année. Les Actrices sont des filles que l'on prend dans les lieux de débauche.

C'est une chose assez curieuse, que la maniére dont ceux qui doivent donner la Comédie, conduisent, comme en procession, les Acteurs & les machines. On voit d'abord, sous un dais fort riche, un large bouclier, sur lequel est écrit en gros caractère le nom de la rue qui fait, ce jour-là, les frais du Spectacle. Il est accompagné d'une musique bruyante, qui attire une foule de peuple des lieux voisins & qui est suivie des décorations & de tout l'appareil Théâtral. Ce qu'il y a de plus lourd est porté par des hommes à gages, le reste par des enfans proprement vêtus. Les Acteurs viennent ensuite, & après eux tous les habitans du quartier, en habit de cérémonie. La marche est fermée par une multitude de gens du bas ordre, qui portent des bancs ou des nattes, & qui vont deux à deux.

Comme les Spectacles se donnent aux grandes fêtes, & que souvent ils font partie du culte religieux, les Prêtres occupent toujours les premiers rangs. Ces assemblées se tiennent dans le voisinage des Temples, ou dans les Temples même, quand ils sont assez vastes. Vis-à-vis du Clergé, sont assis le Gouverneur, leurs Officiers & leurs Gardes. Le devoir de ces derniers est de faire ranger la populace.

Une fête remarquable est celle que célèbre chaque ville à l'honneur de son Patron. Elle commence de grand matin par une Procession générale, qui traverse les principales rues, se rend dans un Temple, & de-là dans la place destinée à des représentations de tous les genres.

On voit d'abord arriver huit jeunes filles diversement habillées, qui portent à la main des fleurs & un éventail. Elles sont relevées par deux vieilles matrônes, qui paroissent dans un autre habillement.

La Scène représente ensuite un grand jardin émaillé de fleurs, & au milieu une cabane rustique, d'où sortent à la fois huit autres filles vêtues de blanc, qui exécutent de nouvelles danses. L'arrivée de huit chars de triomphe, traînés par de jeunes garçons mis galamment, succéde à cette décoration. Ces chars portent des arbres de différentes espèce, une colline couverte de verdure, un épaisse forêt, au milieu de laquelle est un tygre endormi, une baleine à demi-cachée dans les eaux, & plusieurs autres figures de grandeur naturelle.

On voit paroître à leur suite une montagne mobile, une fontaine environnée d'arbres, un tonneau, & enfin une maison, qui fait place à une danse de deux géants ; un troisieme sort de la montagne, armé d'une longue épée, & suivi de sept Chinois, qui entrent en lice avec ces colosses. Le combat fini, un de ces géans met en piéces le tonneau où est enfermé un jeune garçon, qui récite un discours avec autant d'éloquence que de graces : il danse ensuite avec le géant, tandis que trois singes sortant de la fontaine, avec des têtes de poissons, sautent autour d'eux, en les contrefaisant. Les autres décorations qui paroissent successivement, sont un arc de triomphe à la Chinoise, une maison de campagne, le train d'un Roi du Japon qui voyage,

voyage, un puits avec tous les instrumens nécessaires pour un incendie; une montagne couverte de neige; le tout mêlé d'Acteurs, de Danseurs & de Pantomimes.

THÉATRE INDIEN. L'établissement de la Foi Chrétienne dans les Indes, étoit le sujet d'un Ballet que donnerent les Jésuites Portugais à Goa, exécuté par de jeunes Indiens que ces Peres avoient baptisés & instruits. La premiere Entrée se fit par un Maître à Danser seul, qui s'en tira assez bien pour un Portugais. Les autres Danseurs étoient habillés conformément à leur rôle, mais sans masque, & avoient tous une couronne sur la tête. L'Entrée, qui fit connoître le sujet du Ballet, étoit de quinze personnes, dont les unes portoient différentes piéces d'une colonne ornée, qu'ils rejoignoient ensemble, pour la rétablir & la dresser; les autres avoient des guirlandes de fleurs, dont ils ornoient la colonne, quand on l'avoit rétablie. Au bout de cette colonne, on voyoit une fleur qui s'ouvroit d'elle même, & laissoit appercevoir une Image de la Vierge, tenant entre ses bras l'Enfant Jésus. Plusieurs jets-d'eau de senteur sortoient en même tems, comme autant de fontaines, de toutes les parties de la colonne, & répandoient une odeur exquise dans toute la salle. Cette Entrée étoit suivie de douze jeunes Indiens qui jouoient chacun d'un instrument différent. Des Morisques masqués dansoient ensuite aux castagnettes, qui répondoient à la musique avec la plus grande justesse. Un homme seul venoit après; il étoit vêtu & mas-

qué à l'Espagnol, & tout couvert de nids d'oiseaux, avec des mines & de attitudes bouffonnes; c'étoit comme la farce de ce Ballet. La Piéce finissoit par une Entrée de douze petits garçons, habillés en singes, & par une musique à la Portugaise. Les Jésuites donnoient de tems en tems de ces sortes de divertissemens, tant pour attirer les Idolâtres à la Religion Chrétienne, que pour amuser & récréer les enfans après leurs études.

Théatre Italien. Les Théâtres en Italie ont communément quatre rangs de loges, outre un autre rang qui fait l'enceinte du Parterre. On voit même à Venise un Théâtre à sept rangs de loges. Celui de Parme n'a point de loges, mais seulement des gradins en Amphithéâtre. A Venise, on peut aller masqué au Spectacle. Il y a ordinairement dans cette ville huit Théâtres ouverts, quatre pour les Comédies, & quatre pour les Opera. Le Parterre est peu respecté dans ce pays. Les Spectacles, dans presque toutes les villes d'Italie, sont tumultueux; les Italiens crient de toutes leurs forces *viva*, lorsque le Poëte ou les Acteurs les ont contentés; si c'est le contraire, ils crient *vadentro*, en accablant quelquefois les Acteurs d'injures; souvent même leur indignation va plus loin. A Gênes, à Lucques, à Florence, il y a plus de police, & par conséquent plus de décence dans les Spectacles. Dans plusieurs villes, on représente la Comédie en plein jour, alors les Spectacles sont plus tranquilles. A Rome les femmes ne montent point sur le Théâtre, depuis la défense qui leur en fut

faire par Innocent XI ; mais leurs rôles sont remplis par de jeunes garçons, qui en prennent les habillemens. La Comédie eut en Italie, comme ailleurs une origine tres-grossiere. Elle consistoit d'abord dans des farces aussi insipides qu'indécentes qu'on representoit de place en place; à ces farces succéderent les Comédies de la Passion, qui furent jouées à Rome, sur la fin du XIII[e] siécle. Ces Comédies pieuses étoient quelquefois accompagnées de Piéces Profanes, licencieuses & mal conduites, & encore plus mal dialoguées. Bibiena, Marchiavel, l'Arioste, ont mieux conduit la fable de leurs Pieces; mais ils semblent s'être modelés sur les anciens Acteurs pour la licence qui régne dans l'action & dans les Dialogues de leurs Comédies. Enfin des personnes d'esprit & de goût, opposerent à cet abus du Théâtre Italien, des traductions de Corneille & de Racine, & des Piéces imitées de nos meilleurs Auteurs; d'autres travaillerent dans le goût des anciens Poetes de la Gréce & de Rome. Il y a un genre singulier de Comédies, que nous avons reçu en France, & qui est assez en vogue en Italie; c'est une espéce d'intrigue, mise en action, mais dont les Dialogues sont remplis sur le champ, & comme à l'impromptu, par les Acteurs; cette espéce de Comédie tire son principal mérite de plusieurs rôles bouffons, qui lui sont essentiels, & de l'enjouement qui en fait l'ame. C'est en Italie qu'est le véritable regne de l'Operá, puisqu'il y a eu des tems où l'on en a joués tous les jours sur six Théatres à la fois. Le premier Opera, suivant M. Ricoboni, parut en

1637 à Venise. Autrefois on représentoit ce Spectacle avec un superbe appareil de machines & de décorations ; mais les machines sont aujourd'hui négligées dans ce pays; & tout l'art s'épuise en décorations.

THÉATRE PERSAN. Les Persans ont, en général, un goût très-décidé pour les Spectacles. Il n'est pas de Gouverneur un peu considérable, qui n'ait ses Lutteurs, ses Musiciens, ses Danseuses. Les premiers sont encore ce qu'ils étoien chez les Grecs, excepté qu'ils ne s'exercent qu'à la Lutte. Les Musiciens & les Danseuses occupent les Théâtres. Tout s'y chante comme dans nos Opera ; & ce qui rend l'analogie encore plus marquée, la danse y est réunie au chant ; la galanterie est l'apanage des Danseuses : mais un François chercheroit vainement une Armide sur la Scène Orientale. Les Drames Asiatiques ne consistent que dans des peintures lascives de l'Amour & de ses plaisirs les plus immodérés. Les Actrices, pour l'ordinaire, se surpassent dans ces descriptions. Leur danse n'est ni moins expressive, ni moins indécente ; elles y joignent une légereté extraordinaire, une volubilité, une variété dans leurs mouvemens, qui étonne. La danse n'est pratiquée que par elles dans toute la Pièce ; on y regarde cet exercice comme infâme.

THÉATRE PÉRUVIEN. Chez les célèbres Incas au Pérou, on représentoit, aux jours de Fêtes, des Tragédies & des Comédies dans les formes,

en les entremêlant d'Intermédes, qui n'avoient rien de bas ni de rempant. Les sujets des Tragédies, étoient les exploits & les victoires de leurs Rois & de leurs Héros; ceux, au contraire, des Comédies se tiroient de l'agriculture, & des actions les plus communes de la vie; le tout assaisonné de Sentences pleines de sens & de gravité.

THÉATRE RUSSE. Le dernier jour de l'année on donne, en Sibérie, un Spectacle, dont le but est de rappeller l'idée de la mort, & dont le motif principal, dans ceux qui y jouent, est de gagner quelqu'argent. » Nous vîmes tout-à-coup, » dit un Voyageur, entrer dans notre chambre, » une troupe de Masques. L'un d'eux, habillé de » blanc, tenoit une faulx, qu'il aiguisoit avec un » morceau de bois; il vint droit à moi, me me- » naça avec sa faulx, & me dit: Christ veut » que tu meure. Parmi les autres Masques, l'un » étoit le Diable, & l'autre la Mort; quelques-uns, » des Musiciens; & d'autres, des Hommes, des » Femmes qui dansoient au son des instrumens. » La Mort & le Diable les regardoient, en di- » sant: ces gens-là seront bientôt en notre pou- » voir. Comme ce Spectacle ne nous amusoit pas, » nous donnâmes bien vîte à la Mort de quoi » boire à notre santé; & toute la compagnie prit » congé de nous ».

Pâques & les autres grandes Fêtes, où les Théâtres sont fermés en Europe, sont proprement les jours de Spectacles en Sibérie. Pour donner une idée de ce qu'on y joue, je rapporterai une courte analyse d'une de ces représentations Théâtrales.

On y reconnoîtra nos anciens *Mystères*, nos anciennes *Moralités* ; & l'on conclura qu'en Sibérie, l'art Dramatique n'est précisément que ce qu'il étoit en France il y a quatre siécles Le premier Acte s'ouvre par des chants : un petit garçon se présente ensuite, & vient souhaiter une bonne Fête aux Spectateurs. Un autre habillé comme on nous peint le Diable, fait marcher devant lui un vieillard, qui lui représente la foiblesse de son âge L'Esprit infernal fait mille espiégleries, lui met autour du cou un serpent empaillé, qui tient une pomme dans sa gueule ; & le vieil Adam tombe à ses pieds, sans connoissance & sans vie. La Mort entre, une faulx à la main, & se prépare à enlever le cadavre Le petit Diable s'y oppose ; mais J. C, une Croix d'une main, & de l'autre une Couronne, oblige l'Esprit infernal à s'enfuir. La vertu de la Croix donne au vieil Adam une nouvelle vie. Jesus-Christ le fait lever, lui met sur la tête la Couronne ; & le vieillard transporté de joie, lui témoigne sa reconnoissance ; le Sauveur lui dit de le suivre dans le Ciel ; ils disparoissent l'un & l'autre Dans l'Acte suivant, on joue les dix Commandemens de Dieu ; & dans le troisiéme, le Baptême. Ici un homme armé, représentant un Seigneur Tartare, vante sa bravoure avec fanfaronnade. Deux Chrétiens, sans armes & demi nuds, s'approchant de lui, le dépouillent de ses habits, font apporter une cuve, le jettent dedans, l'arrosant de trois ou quatre seaux d'eau ; le font renoncer à ses vêtemens, à ses armes, & à tout ce qu'il posséde.

Voilà l'image & le Symbole du Baptême. On fait ensuite quelques bouffonneries ; & le Spectacle finit comme il a commencé ; c'est-à-dire, que le Diable, le vieil Adam, la Mort, Jesus-Christ, reparoissent sur la Scène, & un petit Garçon vient prononcer un discours, suivi de chants. Toutes ces Piéces sont versifiées ; & les jeunes gens, qui les débitent, le font avec une assurance étonnante. Ce sont les Prêtres qui président à ces Jeux, & qui exercent les Acteurs.

L'Impératrice Elisabeth fit construire à Moscou la premiere Salle d'Opera ; elle est très-vaste, & peut contenir cinq mille Spectateurs. Peu de tems après, on donna, pour la premiere fois, à Pétersbourg, un Opera en langue Russe L'Auteur des Paroles, l'Auteur de la Musique, les Acteurs & les Actrices étoient tous de la Nation. Ce phénomène fut suivi d'un plus remarquable encore par sa singularité ; c'étoit une Musique de Chasse, qui par son goût & son exécution, se distingue de toutes les autres musiques de ce genre en Europe.

Catherine II, étant montée sur le Trône, appella à sa Cour le fameux Balthasar Galuppi, surnommé Buranelle, Maître de Musique de la Chapelle de Saint Marc, à Venise, un des plus célèbres Compositeurs de l'Italie moderne. Sa *Didone Abbandonata* eut le plus grand succès. Après la premiere représentation, l'Impératrice remit elle-même à l'Auteur une magnifique boëte, remplie de piéces d'or. A Galuppi a succédé Tomaso-Traetta, Artiste Napolitain, non

moins célèbre ; de sorte que l'Opera de Péters-bourg est aujourd'hui un des plus brillants de l'Europe.

*THÉBAIDE, (la) ou les Freres Ennemis, Tragédie de Racine. 1664.*

Racine débuta par les *Freres Ennemis*, qu'il composa à la sollicitation de Moliere. Quoique fort éloigné de la perfection des autres piéces du même Auteur, ce début fut un heureux présage de ce que ce Poëte seroit un jour. Dejà les rôles de Jocaste & d'Antigone annonçoient les Tragédies d'Andromaque & de Berenice. Dejà l'on croyoit voir Néron dans Etéocle, & dans Polinice Mitridate. La *Thébaide* n'est donc point le foible essai d'un Auteur ordinaire ; c'est le germe des plus rares talens ; c'est l'aurore du plus beau jour.

*THEMIRE, Pastorale en un Acte, mélée d'ariettes, par M. Sédaine, musique de M. Duny, aux Italiens, 1770.*

Le sujet de cette Pastorale est tiré d'une Egloque de Fontenelles. Le berger Paiémon, pere de Thémire, desire que sa fille lui fasse l'aveu de son inclination pour un berger ; mais Thémire détourne toujours les questions de son pere. Timante, jeune berger, aime passionnément Thémire, & veut lui déclarer son amour. Thémire ne demande que de l'amitié, & oblige même le berger de jurer, en répétant le serment qu'elle lui dit, de n'être sensible qu'à l'amitié. Timante est affligé de l'indifférence de sa maitresse ; il reve à ses peines ; mais Palémon le console, & lui conseille de feindre d'aimer Doris & de vouloir l'épouser. Le pere le fait cacher, & apprend à sa fille le prétendu mariage. Elle est inquiette, fait beaucoup de questions auxquelles Palémon feint à son tour de ne vouloir pas répondre. Timante, enchanté de la tendre inquiétude de son amante, paroit & déclare qu'il ne veut aimer qu'elle. Thémire, malgré son serment, lui donne son cœur & sa main.

*THEMISTOCLE*, *Tragédie de Duryer*, 1647.

Thémistocle banni de sa patrie, trouve un asyle auprès du Roi de Perse; mais il éprouve une suite de persécutions de la part de Mandane, sœur du Roi, & d'Artabaze son premier Ministre, qui, de ses protecteurs, deviennent ses plus cruels ennemis, & conspirent ensemble sa perte: ce n'est pas encore là tout son malheur; il aime Palmis, fille de Mandane, & Artabaze est son Rival. Thémistocle, assuré sur sa vertu & sur son innocence, méprise ses ennemis, & néglige les conseils de Roxane, confidente de Mandane. Cette Roxane est d'un caractere nouveau, & bien singulier: confidente des amours de Palmis & de Thémistocle, sans espoir de toucher le cœur de ce dernier qu'elle aime; sans oser seulement lui déclarer ses sentimens, elle ne se rebute pourtant point, & ne cesse de le servir, l'avertissant de tout ce qui se trame contre lui. Malgré la haine & les poursuites de Mandane & d'Artabaze, Thémistocle plaide sa cause devant le Roi, & se justifie des crimes qu'on lui impute. Xercès lui rend toute son amitié, & veut, pour le récompenser, l'unir avec Palmis. Mandane n'osant s'opposer ouvertement à la volonté du Roi, tâche de la traverser par le moyen d'Artabaze; ce coup, lui dit-elle, te regarde plus que moi. Par bonheur pour Thémistocle, un nouveau caprice de Mandane rompt son union avec Artabaze & le sauve de cette persécution; mais c'est pour l'exposer à une nouvelle, d'autant plus violente, qu'elle est voilée des apparences de l'amitié. Le Roi, non content de lui accorder la Princesse, veut le venger de ses ingrats Concitoyens, & l'engager à passer en Gréce à la tête d'une formidable armée. Palmis employe tout le pouvoir qu'elle a sur son cœur, pour faire succomber sa vertu; il est plus aisé à Themistocle de se défendre des piéges de l'artificieux Artabaze, que des empressemens & des reproches de sa maitresse: sa réponse au Roi de Perse est en même tems belle, respectueuse, & pleine de fermeté. Xercès, touché de sa vertu, consent à son hymen avec Palmis, & promet d'entretenir une paix durable avec la Grèce.

*THÉODAT*, *Tragédie de Thomas Corneille*, 1672.

Ce ſujet eſt le même que ce lui d'Amalaſonte de Quinault ; le même encore que celui de M. le Marquis de Ximénez. La Piéce de Corneille tomba ſans être mauvaiſe ; & ſans doute que le ſujet n'eſt pas propre aux ſuccès.

*THÉODORE*, *Tragédie de Pierre Corneille*, 1645.

Deux caractères agiſſans, & un plus grand nombre qui languiſſent, compoſent toute la Tragédie de Théodore. » Une Vierge & Martyre ſur un Théâtre, dit Cor- » neille lui-même, n'eſt autre choſe qu'un Terme qui » n'a ni jambes ni bras, & par conſéquent point d'ac- » tion. » Ce ne fut donc pas la ſeule idée de proſtitution, qui fit tomber cette Piéce. Il eſt vrai qu'elle y contribua; tant Corneille avoit ſçu épurer un Théâtre, où le viol même réuſſiſſoit auparavant. Cette chûte étoit donc pour lui un triomphe.

*THÉODORE*, REINE DE HONGRIE, *Tragi-Comédie de l'Abbé de Bois-Robert*, 1657.

On accuſa l'Auteur d'avoir pris en entier le ſujet, l'intrigue & la diſtribution des Scènes de la Tragi-Comédie de *l'Inceſte ſuppoſé*, de la Caze, pour en compoſer celle de *Théodore*; ainſi point d'autre compte à rendre de cette derniere, que d'ajouter qu'elle éprouva une critique amère, ſous le titre de « Remarques ſur la *Théodore*, » Tragi-Comédie de l'Auteur de Caſſandre, dédiée à » M. de Bois-Robert Méiel, Abbé de Châtillon, par » A. B. ſieur de Saumaize «. Dans cette critique, non-ſeulement on reproche à l'Auteur de Théodore d'avoir employé en entier la Tragi-Comédie de *l'Inceſte ſuppoſé*, au changement des noms près, mais encore de s'être ſervi de la plus grande partie des vers de cette Piéce. Saumaize rapporte des preuves de tout ce qu'il avance, & finit par des vérités un peu offenſantes ſur le compte de Bois-Robert.

*THÉONIS*, *Acte d'Opera*, *par Poinſinet*, *muſique de Trial & Berton*, 1767.

Théonis, inſenſible à l'Amour, craignant d'offenſer Diane, & n'ayant de paſſion que pour la chaſſe, rejette

les vœux de Dorilas épris de ses charmes. Ce Berger invoque le Dieu de Cythère; il en est écouté: l'Amour entouré des Graces & porté par les Zéphirs, descend sur des nuages, & lui donne un carquois, avec lequel il doit vaincre sa Maîtresse. Théonis est arrêtée par un charme inconnu; elle s'endort, son amant lui ôte son carquois, & substitue celui qu'il a reçu de l'Amour. Dorilas vient encore l'entretenir de sa passion. Elle s'irrite, prend un trait; mais aussitôt qu'elle a touché ce trait, elle ne peut se défendre d'aimer & d'avouer sa foiblesse.

THÉSEE, *Tragédie-Opera, avec un Prologue, par Quinault, musique de Lully*, 1675.

La gradation d'intérêt y est supérieurement observée. Chaque acte qui suit surpasse ceux que le précédent; & le dernier rassemble tout ce qui peut attacher & émouvoir. L'expression, dans toute cette Tragédie, répond au sujet; & l'aisance des vers favorise l'art du Musicien. Le rôle de Médée est un de ceux qui produiront toujours le plus grand effet sur la Scène lyrique. Tout ce qu'elle dit la caractérise; & ses fureurs contribuent à rendre ce Spectacle le plus complet & le plus varié. L'invocation de cette Magicienne aux habitans des enfers, est de la plus grande force.

THESÉE, *Tragédie de la Fosse*, 1700.

Médée, sur le point d'épouser Egée, Roi d'Athènes, forme le projet de perdre Thésée, qui, sous le nom de Sténélus, profite de la faveur du Roi, pour traverser cet Hymen. Elle compte sur le secours de Thrasile, qui briguoit le commandement des armées, deféré à Sténélus, & l'engage, dans ce moment de dépit, à rendre suspecte la fidélité du nouveau Général. Thrasile découvre qu'Erixène, qui se trouve par hazard à la Cour d'Egée, est fille de Pallante, & amante de Sténélus. Il en avertit le Roi: ce Prince venoit de jurer la perte de tous les Pallantides, qu'il croyoit être les Auteurs de la mort de son fils. Erixene est arrêtée: Sténélus l'enlève sur un faux avis donné par Médée: mais Thrasile veut s'opposer à leur fuite. Sténélus enfonce son épée dans le cœur de ce traître.

Le glaive lui échappe, & reste dans le corps de son ennemi : à l'inspection de ce fer, Egée reconnoît Sténélus pour son fils qu'il croyoit mort ; & Erixene, en épousant ce jeune Prince, termine les différends qui divisoient les deux familles. La honte & le dépit forcent Médée de quitter Athènes.

Que le rôle que joue ici cette Médée est bas & subalterne ! N'employer que la ruse contre un ennemi, recourir à un secours étranger pour retenir un vieil Amant dans sa chaine, est-ce là l'idée que nous avons de cette célebre Magicienne ? *Sit Medea ferox*. Ce précepte d'Horace est violé dans tout le cours de la Piéce : l'Auteur croit se justifier en disant que » Médée devoit se conduire avec moins de colere & » d'emportement dans Athènes, où sa fortune l'obligeoit » à ménager la bienveillance d'un peuple, chez qui elle » avoit trouvé un asyle, & sur lequel elle devoit regner, » d'autant plus qu'elle ne croyoit alors avoir besoin que » d'artifice pour perdre son ennemi. » Mais Médée ne perd point cet ennemi : elle étoit cependant incapable d'une vengeance infructueuse : quel que fût l'artifice, la dissimulation, & même la tranquillité apparente avec laquelle elle ménagea le succès de ses vengeances, on devoit toujours y appercevoir un fonds de férocité ; & tout, dans Médée, jusqu'au sang-froid, si elle en fût capable, devoit porter l'empreinte de la fureur. D'ailleurs, & c'est ce que nos Auteurs Dramatiques ne devroient jamais perdre de vue, il faut saisir un caractère, tel qu'il est en lui-même, ou conformément aux idées généralement adoptées. Ce rôle est donc manqué totalement ; & de ce défaut naissent la plûpart de ceux qui se trouvent dans la conduite & dans les détails de cette Tragédie. On y remarque cependant quelques situations touchantes, de l'élévation dans les idées, & de la noblesse dans l'expression. Sténélus y soutient le caractère d'un Héros accompli ; c'est sur lui que roule presque tout l'intérêt. Erixene enchante par la tendresse de ses sentimens. Egée n'a que les vertus que peut avoir un Prince foible.

*THÉSÉE, Parodie de l'Opera de ce nom, par MM. Favart, Laujon, &c ; à la Foire Saint-Germain, 1745.*

Nous ne remarquerons qu'un ſeul couplet de critique, pris de la Scène de Théſée & d'Eglé : le premier, pour raſſurer ſon Amante, lui dit :

Du Roi je crains peu la colere :
Apprens enfin qu'il eſt mon pere.

ÉGLÉ.

Quoi !

THESÉE.

Oui, ſans qu'il en ſache rien,
Je ſuis ce fils qu'il idolâtre.

EGLÉ.

Pourquoi le taire ?

THÉSÉE.

Il le faut bien ;
Je ménage un coup de Théâtre.

*THÉSÉE, ou le* PRINCE RECONNU, *Tragédie en proſe, de Pujet de la Serre, 1644.*

Le Héros qui donne ſon nom à la Pièce, vient, ſans être connu, au ſecours d'Athènes, aſſiégée par Antiope, Reine des Amazones. Pluſieurs raiſons l'engagent à prendre ce parti ; l'honneur de la patrie, la défenſe d'un Etat où il doit un jour commander, & la noble ambition de ne paroitre devant Egée, que couvert de gloire, & digne ſucceſſeur de ſa couronne. Il eſpere auſſi, que le hazard lui fournira l'occaſion de voir la Reine des Amazones, qu'il aime conſtamment. C'eſt en cet état qu'il ouvre la Scène. Pirithoüs, ſon ami, eſt pris dans une ſortie ; Antiope lui rend la liberté, ſe flattant qu'Egée en uſera de même à l'égard d'Egérie, ſa ſœur, qui a été faite priſonnière au combat précédent. Pirithoüs ne pouvant obtenir la liberté de la Princeſſe, & ne voulant pas céder en généroſité à la Reine, embraſſe ſes intérêts.

Pendant ce temps là, Médée, qui s'est emparée de l'esprit du Roi d'Athènes, devient amoureuse de Thésée, & offre de le faire régner à la place d'Egée. Thésée rejette cette proposition avec horreur. Médée, irritée, fait entendre au Roi, que le Prince, d'intelligence avec Antiope, conspire contre sa vie, & pour appuyer sa calomnie, elle se sert d'une lettre interceptée, qu'Antiope écrit à Thésée. Le jeune Prince demande à parler au Roi, & lui présente son épée, & un lettre de Rytra, sa mere. A la vue de la lettre de son épouse, & de l'épée qu'il lui avoit laissée, Egée reconnoit son fils, & ne doute plus de la perfidie de Médée. Cette Magicienne se sauve à travers les airs. D'abord que Thésée est reconnu pour fils du Roi, Antiope lève le siége qu'elle tenoit devant Athènes : Egée accepte avec une extrême joie la paix qu'elle lui offre, charmé qu'elle soit assurée, par son mariage avec Thésée.

*THESSALIENNES, (les) ou* ARLEQUIN AU SABBAT, *Comédie en trois Actes, en Prose, par MM. Prévôt & Casanove, aux Italiens*, 1752.

Les Auteurs ont eu peu de chose à tirer de leur fonds. Ils ont, à la vérité, enchéri sur l'idée d'Autreau dans la *Magie de l'Amour*, & sur le Roman des *Veillées de Thessalie*, de Mademoiselle de Lussan, en faisant paroître deux Amans, qui, trompés par un fourbe, s'imaginent, chacun de leur côté, avoir été ensorcelés l'un par l'autre. On y retrouve aussi le fond de la Scène principale des *Amans ignorans*. Ajoûtez à toutes ces ressemblances, un mélange de tragique déplacé & l'ennui d'un Dialogue d'une froideur & d'une longueur insupportables ; & on ne sera point étonné du peu de succès qu'eurent les quatre représentations de cette Pièce, qui ne doit être regardée que comme un canevas Italien, quoiqu'entièrement écrite en François, & qui sans doute eût mieux réussi vivement dialoguée par les Acteurs Italiens, que récitée d'une manière languissante.

*THÉTIS ET PELÉE, Tragédie-Opera avec un prologue, par Fontenelle*, 1689.

Le succès de cet Opera ne s'est point démenti. Il fut

mis en musique par Colasse, Eléve de Lully ; mais les paroles sont bien supérieures à la Musique. On y trouve, avec la délicatesse de Quinault ; une élégance plus soutenue, plus d'esprit, & presque le même dégré de sentiment.

*THOMAS MORUS, ou le* TRIOMPHE DE LA FOI ET DE LA CONSTANCE, *Tragédie, en Prose, par Pujet de la Serre*, 1642.

L'Épisode de cette Tragédie est l'Amour d'Henry VIII, Roi d'Angleterre, pour Anne de Boulen. La Serre donne, à cette derniere, les sentimens les plus vertueux. Malgré les avis de sa mere, qui lui conseille de tout permettre au Roi, Anne de Boulen lui répond, qu'elle veut suivre les loix de la vertu, & qu'Henry VIII n'obtiendra rien, qu'en partageant avec elle sa couronne, par la voie de l'Hymen.

L'Auteur du Parnasse réformé fait parler ainsi la Serre au sujet de cette Tragédie : » On sçait que mon Thomas » Morus s'est acquis une réputation que toutes les autres » Comédies du tems n'avoient jamais eue. M. le Cardi- » nal de Richelieu a pleuré dans toutes les représentations » qu'il a vues de cette Pièce. Il lui a donné des témoigna- » ges publics de son estime ; & toute la Cour ne lui a pas » été moins favorable que son Éminence. Le Palais Royal » étoit trop petit, pour contenir ceux que la curiosité atti- » roit à cette Tragédie. On y suoit au mois de Décembre ; » & l'on tua quatre Portiers, de compte fait, la premiere » fois qu'elle fut jouée. Voilà ce qu'on appelle de bonnes « Pièces. M. Corneille n'a point de preuves si puissantes « de l'excellence des siennes ; & je lui céderai volontiers » le pas, quand il aura fait tuer cinq portiers en un seul » jour. »

*THOMIRIS, Tragédie de Mademoiselle Barbier, attribuée à l'Abbé Pellegrin*, 1706.

Fidéle à suivre le plan que s'étoit tracé Mademoiselle Barbier, de mettre sur la Scène les Héroïnes qui ont fait le plus d'honneur à son sexe, elle crut ne pouvoir rien choisir de mieux, que l'histoire de Thomiris, Reine des Messagettes, qui est cette même Thomiris, Reine des Scythes, fameuse par ses victoires sur Cyrus. On sçait

avec quelle barbarie, plongeant dans le sang la tête de ce Héros, elle lui dit : » cruel, abreuve toi du sang » dont tu as toujours paru si altéré. » Croit-on que ce soit un spectacle bien flatteur pour les femmes, que celui d'une Tragédie qui laisse voir, tour-à tour, un amour forcéné, & une fureur barbare dans une de leurs semblables ? Thomiris, en triomphant de Cyrus, a conçu pour lui la plus forte passion. Elle trouve une rivale dans Mandane, sa prisonniere ; celle ci est une Princesse douce, tendre, aimable, & joint aux charmes de son esprit, de sa figure, & de son cœur, le Trône des Médes, qui lui appartient par la mort de son pere. Thomiris la destine à son fils Argante, Roi des Issedons, qui en est éperdûment amoureux. Elle emploie les promesses & les menaces. Cyrus méme est forcé d'entrer dans ses vues, pour sauver les jours de sa maîtresse. Mandane, informée de toutes ces intrigues, préfere la mort à la perte de son Amant. Argante la soustrait aux fureurs de Thomiris, qui s'en venge sur Cyrus, qu'elle met dans les fers. Les troupes de ce Prince attaquent le camp ; tout céde à leur impétuosité ; Argante tombe sous leurs coups ; il expire en demandant à sa mere le sang de Cyrus. Cette Reine barbare fait couper la tete à son vainqueur, la plonge elle-méme dans le sang, & prévient la fureur du soldat, en se perçant d'un poignard. Le public n'a jamais pû goûter cette Piéce, tant à cause de la cruauté de Thomiris, que de celle de son fils, qui est féroce envers sa mere même.

Je frémis des horreurs que mon esprit rassemble ;
Mais, si je dois trembler, qu'à son tour elle tremble.
Du sang de Thomiris j'ai déja la fierté.
Si je vais, quelque jour, jusqu'à sa cruauté,
Jusqu'à suivre ses pas, si jamais je m'égare,
Je serai digne fils d'une mere barbare.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
A Thomiris enfin, malgré tout son orgueil,
En soulevant les flots veut trouver un cercueil ?
Elle n'a pas besoin que ma fureur s'irrite ;
Et je ne sens que trop. . . . . Cette

Cette suspension laisse entrevoir un sentiment de fureur, qui peut se trouver dans un Scythe ; mais ce Scythe est un monstre que l'on ne met point sur la Scène, sur-tout dans un rôle subalterne ; parce qu'alors la punition du crime est moins éclatante, que dans un premier personnage. Cyrus ne paroit grand, que dans le sacrifice, qu'il fait de son amour, pour sauver la vie à sa maîtresse. Du reste, il n'est Héros que dans l'ennuyeux récit que fait Artabase des exploits de ce Prince : il a la même précaution de remonter jusqu'à ses ayeux. Mandane ressemble à toutes ces Princesses de Tragédie, que le sort persécute injustement, & qui ne sont pas plus favorisées de l'Amour que de la Fortune. Ce peut être quelquefois un role qui intéresse, & quelquefois aussi, comme dans cette Piéce, ce n'est qu'un rôle insipide & postiche.

THUILERIES *(les) Comédie des cinq Auteurs qui travailloient sous les ordres du Cardinal de Richelieu*, 1638.

Cette piéce fut réprésentée dans le Palais de ce Ministre, qui en avoit arrangé lui même toutes les Scènes. Corneille, un de ces Auteurs, plus docile à son génie, que souple aux volontés du premier Ministre, crut devoir changer quelque chose dans le troisiéme Acte qui lui fut confié. Cette liberté estimable déplut beaucoup au Cardinal, qui lui dit qu'il falloit avoir un *esprit de suite* ; il entendoit, par esprit de suite, la soumission qui suit aveuglément les ordres d'un Supérieur.

Chapelain passoit pour être l'Auteur du Prologue qu'il n'avoit fait que retoucher. L'ouvrage étoit tout entier du Cardinal, qui avoit prié Chapelain de lui prêter son nom, ajoûtant qu'en récompense, il lui prêteroit sa bourse en quelqu'autre occasion.

Dans le même Prologue, on nommoit avec éloge les cinq Auteurs : leurs piéces étoient toûjours représentées devant le Roi & toute la Cour ; & ils avoient, par distinction, un banc à part dans un des endroits les plus commodes de la salle.

Colletet porta au Cardinal le Monologue des Thuileries & lui en fit la lecture. Lorsqu'il vint à la description du quarré d'eau, où il dit que l'on voit,

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau;
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle,

Son Eminence lui donna de sa propre main cinquante pistoles, & lui dit obligeamment que c'étoit seulement pour les vers qu'il avoit trouvé si beaux; mais que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste.

Colletet a dit à ce sujet.

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres.
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes livres!

*TIMOCRATE*, *Tragédie de Thomas Corneille*, *1656*.

Ce fut par cette piéce, que l'Auteur s'essaya dans le tragique; & jamais coup d'essai ne fut plus applaudi. Le principal nœud consiste dans les déguisemens de Timocrate, qui passe pour Cléomene aux yeux de la Reine d'Argos, la sert sous ce nom, & la combat sous celui de Timocrate. C'est dans le Roman de Cléopatre, que l'Auteur a puisé le sujet de cette Tragédie. La conduite en est ingénieuse; mais le style en est foible. Cependant elle occupa le Théâtre durant tout un hiver; & les Comédiens se lasserent plutôt de la jouer, que le public de la voir.

On ne peut trop répéter, pour humilier l'Amour-propre des Auteurs qui s'en orgueillissent du grand nombre de Représentations qu'ont eues certaines Piéces: que la Tragédie de Timocrate en a eu quatre-vingt de suite, avec une affluence de Spectateurs, qui ne cessoient point de la redemander. Les Comédiens s'en ennuyérent; & l'un d'entr'eux s'avança un jour sur le bord du Théâtre, & dit: » Messieurs, vous ne vous lassez point d'entendre » Timocrate; pour nous, nous sommes las de le jouer. Nous courrons risque d'oublier nos autres Piéces. Trou» vez bon que nous ne le représentions plus; » les Représentations cessérent en effet; & ils ne l'ont pas donné depuis.

*TIMOLÉON*, *Tragédie de M. de la Harpe*, *1764*.

Timophane, Citoyen & Magistrat de Corinthe, aime Eronime, Fille d'un Roi voisin, & en est aimé, mais

le Pere d'Eronime ne veut consentir à l'Hymen de Timophane avec sa fille, qu'en le voyant sur le Trône de Corinthe. L'amour rend Timophane ambitieux ; quelques vertus, quelques exploits, des libéralités prodiguées au peuple ; lui ont vendu la nation qui veut le proclamer Roi. Le Sénat s'y oppose & appelle Sparte à son secours. Isménie, mere de Timophane, apprend les desseins de son fils, & comme mere & Citoyenne, frémit pour son sang, & pour l'Etat. Timoléon son frere entre au port aux acclamations de tout le peuple. C'est un Héros que précede le bruit de ses exploits, & qui a acquis beaucoup de gloire chez les Nations voisines. Il est, par ses vertus, l'espoir du Sénat qui tremble sous son frere. Il sçait les projets de Timophane ; & plein d'amour pour sa patrie, il reproche au Sénat de ne s'en être point assuré. On lui répond qu'on l'attendoit pour être le vengeur de l'Etat, & que dans l'impuissance où l'on se trouvoit de résister à son frere, on a appellé Sparte au secours de Corinthe. Timoléon rougit de tant de foiblesse, fait regarder les Lacédémoniens comme des ennemis secrets, qui veulent les subjuguer sous prétexte de les servir, & conseille au contraire d'aller les combattre. Son frere entre ; Timoléon lui fait connoître qu'il l'a dévoilé, & l'invite à laver sa honte & ses forfaits dans le sang des Lacédémoniens. Ils sortent pour aller leur livrer bataille. Ils remportent la victoire sur les Lacédémoniens ; & Timoléon sauve la vie à son frere ; mais il ne peut le rendre à sa patrie. Sa mere fait sur lui les mêmes efforts aussi inutilement. Elle entreprend de gagner sa maîtresse : c'est le plus bel endroit du rôle d'Eronime. Elle est ce que doit être une amante ; elle renonce à une ambition qui peut perdre ce qu'elle aime. Ce désintéressement acheve d'outrer Timophane ; il veut consommer ses projets ; & est assassiné presque dans les bras de sa mere par la faction de Timoléon.

*TIMOLÉON DE CORINTHE* ( *le* GRAND ) *Tragi-Comédie de St. Germain*, 1641.

Timophane, Tyran de Corinthe, fait emprisonner injustement Philarque, un des principaux Citoyens de l'Etat, dans l'intention de séduire la femme de ce même Philar-

que, dont il eſt amoureux. Timoléon, frere de Timophane, qui a mis ce dernier dans la ſituation de commander à Corinthe, mais qui ne croyoit pas qu'il pouſſeroit ſa puiſſance juſqu'à la tyrannie, lui repréſente en vain ſon injuſtice. L'amour de la patrie oblige Timoléon d'entrer dans une conſpiration contre ſon frere, & dont il eſt nommé le Chef. Timophane eſt tué, & Timoléon, après avoir rempli les dévoirs d'un Citoyen zélé pour ſa patrie, pleure la mort de ſon frere, & le malheur qui l'a forcé d'être ſon aſſaſſin; il prend la réſolution de s'exiler de ſon païs, & d'aller finir ſes jours dans le plus affreux déſert.

*TIMON, Comédie en un Acte; en Vers, par Brecourt,* 1684.

l'Auteur n'a fait autre choſe, que de mettre en action & en vers le dialogue de Lucien, qui a pour titre *Timon*, ou le *Miſantrope*, faiſant paroître les mêmes perſonnages, dans le même ordre, & tenant les mêmes diſcours que chez l'Auteur Grec, ſans y ajoûter la moindre ideé d'intrigue. Il n'y a de ſon invention, que la ſcène où paroit la maîtreſſe de Timon; & le dénouement, qui n'eſt pas difficile à imaginer.

*TIMON LE MISANTROPE, Comédie en trois Actes, en Proſe, avec des divertiſſemens, par de l'Isle, aux Italiens,* 1722.

Mercure en habit de femme, & ſous le nom d'Aſpaſie, dit qu'il veut ſe ſervir d'Eucharis & d'Arlequin pour corriger Timon, dont la ſeule bonté a cauſé tous les malheurs. L'ingratitude des hommes l'a aigrie & changée en des ſentiments de haine & de vengeance. Mercure a une ſcene avec cette Eucharis, qui lui apprend que les nouvelles richeſſes de Timon ramenéront à ſes pieds les lâches amis que ſa miſere avoit écartés, & qu'il les a reçus avec tout le mépris qu'ils méritent. Elle admire la fermeté que Timon a fait paroître, & avoue de bonne foi à Aſpaſie, qu'elle ſeroit flattée de ſoumettre un cœur noble & fier, tel que celui de Timon. Il lui a plû par ſa ſincérité; & elle ne voudroit pas employer d'autres armes. Aſpaſie combat ces ſentimens, & dévoile les caprices du cœur humain, qui même lorſqu'il eſtime la franchiſe, aime à ſe rendre aux ruſes innocentes qu'un

Amante délicate sait employer adroitement. Eucharis se rend aux conseils d'Aspasie, lui promet de les suivre & d'employer des moyens nouveaux pour gagner le cœur de Timon. Cette intrigue est celle de la piéce dont l'idée est tirée de Lucien : mais de l'Isle l'a beaucoup embellie. Tout ce qui en fait le succès est de son invention, excepté l'apostrophe que Timon fait à Jupiter, la descente de Mercure & de Plutus sur la terre, & quelques traits des deux amis de Timon, qui viennent le féliciter de son bonheur.

TIRADE. Expression nouvellement introduite dans la langue pour désigner certains lieux communs, dont nos Poëtes Dramatiques sur-tout embellissent, ou pour mieux dire, défigurent leurs Ouvrages. S'ils rencontrent par hasard dans le cours d'une Scène, les mots de misere, de vertu, de crime, de patrie, de superstition, de Prêtres, de Religion, &c, ils ont dans leurs portes-feuilles une demi douzaine de Vers faits d'avance, qu'ils plaquent dans ces endroits. Il n'y a qu'un art incroyable, un grand charme de diction, & la nouveauté ou la force des idées, qui puisse faire supporter ces hors-d'œuvres. Pour juger combien ils sont déplacés, on n'a qu'à considérer l'embarras de l'Acteur dans ces endroits ; il ne sçait à qui s'adresser : à celui avec lequel il est sur la Scène ? cela seroit ridicule ; on ne fait pas de ces sortes de petits sermons à ceux qu'on entretient de sa situation : au Parterre ? on ne doit jamais lui parler.

Les Tirades, quelque belles qu'elles soient, sont donc de mauvais goût, & tout homme un peu versé dans la lecture des Anciens, les rejettera comme le lambeau de pourpre dont Horace a dit : *purpureus latè qui splendeat unus &*.

*alter assuitur pannus. Sed non erat his locus.* Cela sent l'Ecolier qui fait l'amplification.

*TIRCIS ET DORISTÉE, Parodie en Vaudevilles, en un Acte, & avec des divertissements, de l'Opera d'*ACIS ET GALATÉE*, par M. Favart, au Theâtre Italien, 16*[illegible]*.*

Le Berger Tircis se plaint de l'absence de Doristée; & il est interrompu par le chant de Colinet que le chagrin endort & qui veut faire l'amour gaiement. Il conseille à Tircis de vaincre sa timidité, & de tout tenter pour vaincre son inhumaine. Tircis fait le récit du commencement & des progrès de son amour, d'une maniere si tendre & si touchante que Colinet en est ému. Il faut, lui dit Tircis, donner une Fête à ta maîtresse, & je veux l'arranger pour toi. Doristée arrive; en voulant cacher le plaisir qu'elle a de voir Tircis, elle feint de chercher sa compagne. Tircis profite des conseils de Colinet, & devient pressant. La Bergere qui craint également de ne pas résister, & de résister trop, lui annonce un rival. Tircis en frémit. Ce rival est Horiphême, maître de forge, homme riche, puissant & ombrageux. Celui-ci apperçoit du haut d'une montagne les amans qui se jurent une tendresse éternelle. Ils se sauvent aussi-tôt qu'ils le voyent. Il tire un coup de carabine; & de peur, Tircis se laisse tomber. Horiphême qui croit l'avoir tué, perd son ressentiment; & le mépris succédant à la passion qu'il avoit pour Doristée, il éteint pour jamais son amour. Cette Bergere vient avec précipitation rejoindre son amant. Quelle est sa surprise en le trouvant évanoui! elle se livre à toute la douleur que lui cause un si cruel événement; son seul espoir est de recourir à l'amour qui fait des miracles quand il lui plaît. Le miracle arrive; car M. Guillaume, operateur, paroit sur le champ avec du baume pour Tircis. Colinet vient annoncer la fuite d'Horiphême qui croit avoir cassé la tête à son rival; & il forme avec une troupe de pêcheurs & de Pêcheuses, un divertissement à l'occasion des nôces de Tircis & de Doristée.

*TIRIDATE*, *Tragédie de l'Abbé Boyer*, 1648.

Antiochide, fille d'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, voyant qu'elle n'avoit point d'enfans du Roi de Cappadoce son mari, en suppose deux, Ariarastre & Holopherne. Dans la suite elle conçoit, contre son espérance, & met au jour deux filles, & un fils, appellé Mithridate.

C'est sur ce passage, tiré des fragmens de Diodore de Sicile, que Boyer a construit le plan de sa Tragédie. « Des deux enfans supposés, (dit-il) je n'ai pris que » Mithridate, dont j'ai changé le nom en celui de Tyri- » date, parce qu'étant obligé d'en faire mon Héros, & » donner son nom à ma Piéce, je craignois qu'on ne la » confondît avec une autre Piéce qui porte le nom de » *Mitridate*. »

L'Auteur suppose encore que le Roi de Cappadoce, qui croit Ariarastre l'aîné de ces deux Princes, a arrêté son mariage avec Bérénice, fille unique du Roi de Bithinie; mais qu'Antiochide, qui n'a osé découvrir ce mystere, voulant au moins conserver une couronne à son fils légitime, a envoyé Tyridate à la Cour de Bithinie, sous le nom d'Ariarastre. Cette adresse sert à prévenir le cœur de la Princesse en faveur du jeune Prince; mais elle ne peut empêcher le Roi de presser la conclusion de l'hymen qu'il a résolu.

*TIRIDATE*, *Tragédie de Campistron*, 1691.

Le fond de cette Tragédie est l'amour d'Ammon, fils de David, pour sa sœur Thamar, que l'Auteur, par respect pour les livres saints, a appliqué à l'histoire des Parthes. Ce sujet délicat est très-bien disposé: des accidens naturels & pathétiques soutiennent l'action, & préparent le Spectateur aux mouvemens de pitié & de terreur, qui sont le but de la Tragédie.

*TITE ET BÉRÉNICE*, *Tragédie de Pierre Corneille*, 1670.

Un sujet traité en même tems par Corneille & par Racine, ne peut manquer d'être célebre. On sait que Bérénice fut une espece de duel entre ces deux Poëtes; & qu'une grande Princesse mit ces deux rivaux aux

mains. Fontenelle dit que la victoire demeura au plus jeune. Corneille a cependant mis plus d'action dans sa piece que son rival ; mais enfin l'amour est mieux exprimé dans Racine ; & c'étoit là, sans doute, le point essentiel.

*TITON ET L'AURORE*, *Acte d'Opera*, *par Roy*, *Musique de M. de Bury*, 1751.

Le rajeunissement de Titon, & son amour pour l'Aurore, font le sujet de cet Acte, dans lequel l'Auteur suppose Titon vieilli dès sa jeunesse par la vengeance du Soleil, Amant rebuté de l'Aurore, & odieux à Vénus, dont il avoit découvert l'intrigue avec le Dieu Mars.

*TITON ET L'AURORE*, *Pastorale héroïque en trois Actes*, *avec un Prologue*, *par la Marre*, *Musique de Mondonville*, 1753. *Le Prologue est de la Motte.*

Titon, Amant de l'Aurore, en est aimé également. Eole, furieux de voir qu'on lui présere une simple bergere, veut se venger sur Titon des mépris que l'Aurore lui témoigne. Palès, Déesse des Bergers, vient le trouver, & demande à ce Dieu le sujet de sa douleur. Elle apprend qu'il veut faire périr Titon. La Déesse, qui est amoureuse de ce Berger, conjure Eole de lui laisser le soin de le débarrasser de son rival. Le Dieu y consent; & Palès essaye si elle ne pourra pas vaincre l'indifférence que Titon a pour elle. Voyant qu'elle ne peut réussir, elle se venge en vieillissant les traits du Berger, qui, dans cet état, ne devoit plus attirer les regards de l'Aurore. Mais l'Amour, en rajeunissant Titon, le rend encore plus aimable aux yeux de son Amante.

Le sujet du Prologue est le feu du ciel ravi par Prométhée ; avec ce feu & celui de l'Amour, il anime des statues d'hommes & de femmes, dont il peuple l'Univers.

*TITUS*, *Tragédie de Belloy*, 1759.

Cette Piece n'a rien de commun avec la Tragédie de Bérénice de Racine ; c'est Titus, vainqueur des Breton qui revient à Rome se rendre aux vœux de son peuple

dont il est reçu, après une longue maladie, avec les transports de la joie la plus vive. Il paroît que le Poëte a voulu peindre la bonté & la bienfaisance qui faisoient le caractere de cet Empereur.

C'est au célebre Métastase, que Belloy a été redevable de son sujet : il l'a puisé dans un de ses Opera, intitulé *la Clemenza di Tito*. Il imite l'Auteur Italien dans tout ce que celui-ci n'a point trop imité de Cinna & d'Andromaque ; car Métastase n'a souvent fait que traduire de grands morceaux de ces deux Piéces, qui ont beaucoup d'analogie avec la sienne. L'Auteur François a suppléé par lui-même à ces mutations ; mais il n'a pu empêcher que le fond du sujet ne fût, comme dans *Cinna*, un favori qui conspire contre son bienfaiteur. Il s'est borné à traiter ce fond d'une maniere différente, en tâchant d'éviter toute ressemblance avec cette Piéce de Corneille, soit dans l'intrigue, soit dans les caracteres, soit dans le dénouement. Un précis du canevas de sa Tragédie va démontrer jusqu'où s'étend cette difficulté.

Vitellie, fille de Vitellius, détrôné par Vespasien, est comblée de bienfaits par Titus, devenu Empereur. Elle aime ardemment ce Prince, qui n'a pour elle que de l'estime ; & cette froideur la détermine à venger sur lui la mort de son pere. Sextus, Amant de Vitellie, & l'ami le plus chéri de Titus, fait céder l'amitié à l'amour : il promet à Vitellie la mort de son bienfaiteur ; mais ce n'est pas sans soutenir bien des combats, sans éprouver bien des remords. Titus, absent, revient à Rome ; & les remords de Sextus augmentent. Il ne peut résister aux nouvelles marques d'affection de Titus ; & instruit, par un billet anonyme, du danger qui le menace, Titus le charge lui-même de veiller à sa sûreté. Lentullus, Amant secret de Vitellie, mais qui a plus d'ambition que d'amour, veut que Sextus porte lui-même le coup mortel à Titus, pour avoir ensuite occasion de l'en punir. Il lui persuade que l'Empereur est son rival ; qu'il aime Vitellie, & se dispose à la Couronner. Sextus n'écoute plus qu'une fureur jalouse : il surprend Titus seul, & leve le bras pour le frapper. C'est dans cet instant même, que l'Empereur se retourne, apperçoit Sextus & lui tend les bras avec les ex-

pressions de la plus vive amitié. Sextus, troublé, confondu, hors de lui, avoue son crime, & veut s'immoler. Il est désarmé par Titus. De son côté, Lentullus croyant le parricide consommé, accourt pour en punir l'auteur : il le trouve aux pieds de celui qui devoit tomber sous ses coups. L'Empereur vole au secours de Domitien son frere, qui est en danger. Lentullus l'accompagne & veut le percer au milieu de la mêlée. Il est prévenu & tué par Annius, l'un des deux Consuls. Titus interroge Sextus; il veut savoir quel motif le porta à conspirer contre lui. Sextus ne peut se résoudre à trahir Vitellie, & est remis entre les mains des gardes. Toutefois l'Empereur suspend l'Arrêt de Sextus. Vitellie accourt pour l'instruire de tout; & alors il refuse d'être éclairci; il veut pardonner à Sextus, & ignorer ses complices. Il lui pardonne en effet en présence de Vitellie, à qui il réïtere une offre que Lentullus avoit empêché de parvenir jusqu'à elle, l'offre du trône & de sa main. Il n'est plus tems : Vitellie n'est venue sur la Scène qu'après avoir pris du poison : elle meurt en instruisant Titus de ses projets, en lui avouant l'amour qu'elle eut pour lui, & en déplorant sa perte.

On voit que cette intrigue n'est point celle de Cinna, du moins à beaucoup d'égards. Il en est de même des caracteres : quelques uns ont entr'eux certains rapports; mais ils different par des nuances très-distinctes. Titus, quoique placé dans la même situation qu'Auguste, est plus intéressant, plus constamment lui-même. Sextus a moins de raisons pour conspirer que Cinna; mais aussi éprouve-t-il plus de remords, marque-t-il plus d'incertitude, ce qui n'est point foiblesse en lui. Plus de fermeté dans cette occasion n'eût servi qu'à le rendre odieux. Vitellie ne veut perdre Titus, que parce qu'il ne peut l'aimer : en cela elle paroît moins Romaine qu'Emilie, que la seule vengeance fait mouvoir, & qui hasarde jusqu'aux jours de son Amant pour se venger. Peut-être n'en est-elle que plus dans nos mœurs; & à coup sûr elle en est plus différente d'Emilie. A l'égard de Lentullus, je n'y vois nul rapport avec Maxime; son caractere est plus décidé, plus agissant, plus théâtral. Annius, Personnage vertueux & nécessaire dans la nouvelle Tragé-

die, n'a point de rival dans l'ancienne. On ne peut guères lui opposer Fulvie, qui conseille & persuade à Auguste d'user de clémence, tandis qu'Annius exhorte Titus à se faire justice. On voit du moins que ce Courtisan, dont les conseils sont rejettés, contribue plus à la gloire de son maître, que Fulvie à celle de son époux. Au reste, je ne prétends pas mettre en balance un chef-d'œuvre éprouvé par les suffrages de plus d'un siecle, avec le coup d'essai d'un jeune Auteur, qu'il eût fallu sans doute mieux accueillir, mais dont le succès n'eût jamais pu passer que pour un encouragement nécessaire & mérité.

TOILE DE THÉATRE : espéce de tapisserie, qui bordoit le Théâtre des Anciens : elle différoit de la nôtre, en ce qu'elle étoit attachée par le bas, ensorte que quand nos Piéces commencent, on leve la toile, qui est attachée par le haut, les Romains la baissoient, la laissoient tomber sous le Théâtre ; & quand la Piéce étoit finie, ou même après chaque Acte, on la relevoit pour les changemens de décorations, au lieu que nous la baissons De-là vient qu'on disoit en Latin : *tollere aulæa*, lever la Toile, quand on fermoit la Scène & que les Acteurs se retiroient ; & *premere aulæa*, baisser la Toile, quand on découvroit le Théâtre pour commencer l'action.

Ovide a peint merveilleusement cette maniere d'ouvrir le Théâtre chez les Anciens, & en a fait usage pour une des plus belles & des plus brillantes comparaisons que je connoisse ; c'est dans le troisiéme Livre de ses Métamorphoses, où, après avoir parlé des hommes armés, qui naquirent des dents du Dragon, que Cadmus avoit semées, il ajoute dans un style élevé :

Indè, fides majus, glebæ cæpere moveri,
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ;
Tegmina mox capitum picto nutantia cono;
Mox humeri, pectusque, onerataque brachia telis
Existunt: crescitque seges clypeata virorum.
Sic ubi tolluntur festis aulæa Theatris,
Surgere signa solent primùmque ostendere vultus:
Cætera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

Alors prodige étonnant & incroyable! les mottes de terre commencerent à s'entr'ouvrir, & du milieu des sillons, on vit sortir des pointes de piques, des panaches, des casques, ensuite des épaules & des bras armés d'épées, de boucliers, de javelots; enfin une moisson de combattans acheva de paroître. Ainsi quand on baisse la toile dans nos Théâtres, on voit s'élever peu à peu les figures qui y sont tracées: d'abord, on n'en voit que la tête; ensuite elles se présentent peu à peu; & se découvrant insensiblement, elles paroissent enfin toutes entieres, & semblent debout sur le bord de la Scène.

*TOINON ET TOINETTE*, *Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par des Boulmiers, Musique de Gossec, aux Italiens*, 1767.

La Roche a placé autrefois deux mille écus sur la Frégate *la Belle Marguerite*. N'en ayant point de nouvelles, il a emprunté d'Antoine Bertrand mille livres, à condition que s'il ne les rend pas dans un an, Bertrand épousera Toinette, fille de la Roche. Cette Toinette aime Toinon & elle en est aimée; mais comme la Roche ne peut rendre les cent pistoles, il y a apparence que

leur mariage ne se fera pas. Ils sont dans cette inquiétude, lorsque le Capitaine Sabord, qui aime la Roche, & veut du bien aux deux Amans, lui prête les mille livres, avec lesquelles la Roche satisfait son créancier.

*TOISON D'OR, (la) Tragi-Comédie de P. Corneille, en cinq Actes, en Vers, mêlée de Danses & de Musique, 1661.*

Voici une Tragédie dans le même genre qu'Andromède, avec le mérite de plus, que l'art du Poëte y a rendu les machines inséparables du Poëme. Il fut fait à l'occasion du mariage de Louis XIV. avec l'Infante d'Espagne. Son titre en explique suffisamment le sujet.

*TOMBEAU DE NOSTRADAMUS, (le) Opera-Comique en un Acte, en Vaudevilles, par le Sage, à la Foire Saint-Laurent, 1714.*

Octave, qui retrouve son valet Arlequin, lui apprend qu'après avoir épousé Isabelle, qui l'aimoit, il en est devenu jaloux, & que l'ayant surprise avec un homme, il a tué ce téméraire; mais que, pressé par ses remords, il craint que sa femme ne soit innocente, d'autant plus qu'il a appris que cette épouse infortunée est partie de Florence pour le suivre. Il la cherche de son côté; ne pouvant la trouver, il est résolu d'ouvrir le Tombeau de Nostradamus. Arlequin, effrayé, essaye en vain de l'en détourner; mais Octave frappe sur le Mausolée, qui s'ouvre. Il en sort un Monstre affreux, qui vomit des tourbillons de feu. Arlequin s'enfuit de peur. L'intrépide Octave embrasse le Monstre, qui s'abîme aussi-tôt; un Magicien noir paroît: il donne un coup de baguette sur le Tombeau, qui s'ouvre entierement, & laisse voir tout l'intérieur. Nostradamus y paroît dans un fauteuil; il écrit sur une table d'ébène. Autour de lui sont rangés plusieurs bouquins. Il a la tête couverte d'un bonnet violet à longues oreilles; une barbe blanche lui descend jusqu'à la ceinture, & il porte une robe de même couleur, parsemée de caractères talismaniques.

Nostradamus promet sa protection à Octave; il lui apprend que l'homme qu'il a tué n'est pas mort, & que

son épouse est innocente. Il l'envoie chercher par les Lutins, & la lui rend. Les deux époux réconciliés & réunis, remercient le Prophête & le quittent. Ils sont remplacés par deux jeunes gens qui se disputent sur l'ancienneté de leur noblesse, & qui pressent l'un & l'autre Nostradamus de décider en leur faveur. Celui-ci offre de faire paroître devant eux leurs aïeux; dans le moment on voit passer un vieux Gentilhomme de campagne; après lui un Bailli de village, qui est suivi d'un Meunier. Le second jeune homme se moque du premier; mais il a bientôt son tour; & l'on voit paroître pour son compte un gros homme richement vêtu, un petit Commis aux Aides, & enfin un Cocher. Les deux jeunes gens sortent pleins de dépit, & couverts de confusion.

Une Meuniere vient avec Pierrot, son Garde-moulin, qu'elle aime, & dont elle voudroit faire son mari en place de celui qui l'a quittée depuis six ans, dont elle n'a point entendu parler depuis, & qu'elle croit mort; mais Nostradamus lui apprend que son mari s'est fait agioteur, & qu'il a gagné des sommes considérables. La Meuniere perd à l'instant le goût qu'elle avoit pour Pierrot: un accès conjugal la reprend; & elle part à l'instant pour aller trouver son mari.

TOM-JONES, *Comédie en trois Actes, en prose, mêlée d'Ariettes, par Poinsinet, Musique de Philidor, aux Italiens*, 1765.

Tom-Jônes & Blifil sont freres & neveux d'Alworthys. Le premier, par des circonstances connues dans le Roman de ce nom, passe pour bâtard, & n'est pas par conséquent reconnu pour le neveu d'Alworthys. Western, pere de Sophie, a pour Tom-Jônes l'amitié d'un pere: il a promis sa fille à Blifil; & il fait part de ce mariage futur à son ami. Tom-Jônes aime Sophie & en est aimé; & Sophie a de l'éloignement pour Blifil. Elle fait connoître l'un & l'autre de ces deux sentimens à son pere; & comme elle le trouve inflexible, elle prend le parti de fuir la maison paternelle. On va à sa poursuite, & on la trouve dans une hôtellerie avec Tom-Jônes, dont on alloit découvrir la naissance, sans la perfidie de Bri-

fil. Il soustrait des papiers qui font connoître que son rival est son frere & neveu d'Alworthys. Malgré cela, la vérité se découvre ; l'oncle est indigné de la conduite de Blifil dans cette occasion, reconnoit avec joie Tom-Jônes pour son neveu ; & Western est enchanté d'en faire son gendre. Blifil est deshérité par l'oncle ; & Tom-Jônes a sa succession & la main de Sophie.

*TONNELIER, (le) Opera-Comique en un Acte, mêlé d'Ariettes, attribué à Audinot, soit pour les paroles, soit pour la Musique, à la Foire Saint-Laurent, 1761.*

Martin, Tonnelier de village, aime une Paysanne nommée Fanchette, qu'il a élevée : il desire d'en faire sa femme ; mais Fanchette n'est pas disposée à ce mariage, parce qu'elle aime Colin, jeune Milicien réformé, qui demeure & travaille chez Martin en qualité de compagnon. Le Tonnelier soupçonne leur intelligence ; & naturellement grondeur, il le devient d'autant plus encore, que le jeune Militaire, qui est d'un caractere railleur, ne cesse de l'impatienter par des quolibets, & de l'interrompre quand il lui parle, par des chansons. Martin prend la résolution de le mettre à la porte. Fanchette en avertit son amoureux ; & comme elle ne veut pas sortir mal de chez son maître, à qui elle a des obligations, Colin lui propose de mettre son oncle Gervais, le Meunier, dans leurs intérêts, & de l'engager à venir demander au Tonnelier le paiement d'un billet qu'il lui doit depuis long-tems, espérant que n'ayant pas, soit les moyens, soit la volonté de payer, il se prêtera plus facilement à la proposition qu'on lui fera de donner Fanchette à Colin. Martin vient & chasse Colin ; Fanchette, à qui il l'apprend lui-même, lui témoigne du mécontentement. Le Tonnelier l'appaise, l'envoie dans sa chambre pour se coucher, & se retire dans la sienne. A peine y est-il, que Fanchette rentre dans la boutique pour épier si son Amant revient, comme il le lui a promis, avec son oncle. Colin entre avec la clef de la boutique, que Martin a oublié de lui ôter, & dit à Fanchette que son oncle va venir. Elle en est charmée, & retient Colin près d'elle pour souper avec un gâteau

& une bouteille de vin qu'on lui a donnés. Pendant ce tems-là arrive un ivrogne qui fait un bruit épouvantable, impatiente les jeunes gens, boit leur vin, renverse, en s'en allant, le tonneau sur lequel ils mangeoient, & éteint la lumiere. Martin arrive au bruit : Fanchette trouve le moyen de se retirer sans être vue ; Colin, caché derriere un tonneau, voudroit bien s'échapper aussi ; mais le Tonnelier l'apperçoit, veut courir après ; Colin se sauve, Fanchette arrive aux cris de son maître ; celui-ci lui fait des reproches : elle lui en fait d'autres sur ses injustes soupçons. Martin se ressouvient qu'il n'a pas ôté la clef à Colin, avoue à Fanchette qu'il a tort, la prie de lui pardonner ; & afin de rester un peu avec elle, il veut travailler, & entre dans un cuvier pour l'accommoder. Colin arrive ; le Tonnelier dans le cuvier prie Fanchette de lui dire une chanson ; & à chaque couplet il répete le refrein en riant & s'applaudissant. Il entend quelque bruit à la fin de la chanson, sort la tête du cuvier, & voit Colin qui baise la main de Fanchette. Il court à lui pour l'assommer ; mais le Meunier qui arrive s'oppose à sa colere, & lui demande son argent : ce qu'on avoit prévu arrive ; le Tonnelier n'a pas de quoi payer : Colin propose de répondre de la dette, à condition qu'on lui donnera Fanchette. Martin s'emporte ; mais ne pouvant mieux faire, il consent à tout. Alors Gervais, pour le consoler, lui rend son billet : le Tonnelier surpris de ce trait de générosité, remercie le Meunier, l'embrasse, & tout le monde se trouve satisfait.

*TONTINE, (la) Comédie en un Acte, en prose, par le Sage, aux Italiens*, 1732.

Un Médecin avare veut donner sa fille à un vieil Apothicaire ; il s'agit d'empêcher ce mariage en faveur d'un Amant aimé : un Valet adroit se charge de cette affaire. Le Médecin avoit choisi un Paysan fort & robuste pour placer sur sa tête dix mille francs à la Tontine, & le faisoit enrager par le régime aussi rigoureux que ridicule, qu'il lui prescrivoit. Le Valet met ce Paysan dans ses intérêts ; & sous des habits d'Officier, ils viennent lui & son Maître le revendiquer comme déserteur de leur Ré-

giment. Le Médecin, effrayé pour sa Tontine, accorde sa fille en échange ; & le mariage se fait à la satisfaction des deux Amans.

*TORISMON, (le) Tragédie d'Alibray, 1636.*

Germon, Roi de Suede, s'étant trouvé à un fameux Tournois en Norvége, a le malheur de tuer, dans un combat, le fils du Roi du pays. Il devient amoureux de la Princesse Alvide ; & ne pouvant l'obtenir du Roi son frere, à cause du meurtre précédent, il prie Torismon, Roi des Goths, avec qui il est lié d'une amitié très-étroite, de faire la demande en son nom, & de lui céder ensuite la Princesse. L'amitié fait entreprendre cette action à Torismon ; mais l'amour le rend infidele ; il oublie sa promesse ; & usant des droits que l'hymen lui donne, il emmene Alvide dans ses Etats. C'est en cette situation que s'ouvre la Scène. Torismon paroît accablé de remords ; l'arrivée de Germon ne sert qu'à les augmenter. C'est-là le commencement de ses malheurs, que la catastrophe porte à leur comble : tout se découvre ; cette même Alvide qui aime tendrement Torismon, dont elle ignore la perfidie, est reconnue pour sa propre sœur, qui, dès ses plus jeunes ans, avoit été condamnée à perdre la vie, pour éviter l'accomplissement d'un Oracle, qui avoit annoncé qu'elle feroit passer l'Etat des Goths sous la puissance d'un Etranger. Cet Oracle barbare n'ayant pas été exécuté, par une suite d'aventures, cette Princesse avoit rempli la place de l'héritiere de Norvége. L'Oracle n'en a pas moins son effet. Alvide apprenant sa naissance, termine, par un coup de poignard, une vie que son hymen incestueux lui fait paroître odieuse. Torismon la suit au tombeau ; & près d'expirer, nomme Germon pour son successeur.

*TOTINET, Parodie de* TITON ET L'AURORE, *par MM. de Portelance & Poinsinet, à la Foire Saint-Germain*, 1753.

Totinet, jeune garçon, aime une bouquetiere nommée Tricolor ; & il en est aimé. Un Marchand de soufflets, furieux de ne recevoir que des mépris de Trico-

lor, pour qui il a conçu de l'amour, veut s'en venger sur son Amant. Une Charbonniere qui aime Totinet, se charge de la vengeance, espérant que lorsqu'elle aura son amant en sa puissance, elle sçaura gagner son cœur. Mais tout ce qu'elle fait pour attendrir Totinet, est inutile; & de rage elle lui noircit tout le visage avec du charbon. Tricolor voit son amant dans cet état; & elle en est effrayée. La nourrice de ce jeune garçon en est aussi épouvantée d'abord; mais s'appercevant que ce n'est qu'un peu de charbon qui le rend si noir, elle le mene auprès d'un puits, lui lave le visage; & Totinet revient trouver sa chere Tricolor, qui sent accroître pour lui son amour.

**TOUR DOUBLE** *(le) ou le* PRÊTÉ RENDU, *Opera Comique en un Acte, en prose & en monologue, à la Foire Saint Germain*, 1735.

Le sujet de cette piéce est tiré d'une histoire très-comique des Contes Arabes, dont Gallet, Auteur de l'ouvrage, a conservé l'intrigue, les situations & les plaisanteries. Celui du *Cadi dupé*, qui est la même chose, n'a pas moins réussi.

**TRAGÉDIE.** Le hasard & Bacchus donnerent les premieres idées de la Tragédie en Gréce. L'Histoire en est assez connue. Bacchus qui avoit trouvé le secret de cultiver la vigne, & d'en tirer le Vin, l'enseigna à un certain Icarius dans une contrée de l'Attique, qui prit depuis le nom d'Icarie. Cet homme un jour rencontra un bouc qui faisoit du dégât dans ses vignes, l'immola à son bienfaiteur, autant par intérêt que par reconnoissance. Des Paysans témoins de ce sacrifice, se mirent à danser autour de la victime, en chantant les louanges du Dieu. Ce Divertissement passager devint un usage annuel, puis sa-

crifice public, ensuite cérémonie universelle, & enfin Spectacle public profane. Car comme tout étoit sacré dans l'antiquité Payenne, les Jeux & les Amusemens se tournerent en Fêtes ; & les Temples à leur tour se métamorphoserent en Théâtres. Mais cela n'arriva que par degrés. Les Grecs venant à se polir, transporterent dans leurs Villes une Fête née du loisir de la Campagne. Les Poëtes les plus distingués se firent gloire de composer des Hymnes religieuses en l'honneur de Bacchus, & d'y ajouter tout ce que la Musique & la Danse pouvoient y répandre d'agrémens. Ce fut une occasion de disputer le prix de la Poésie ; & ce prix, au moins à la Campagne, étoit un bouc, ou un oûtre de vin, par allusion au nom de l'Hymne bachique, appellée depuis long-tems Tragédie, c'est-à-dire, Chanson du bouc ou des Vendanges. Ce ne fut, en effet, rien autre chose durant un long espace d'années. On perfectionna de plus en plus le même genre ; mais on ne le changea pas. Il fit entr'autres la réputation de plus de 15 ou 16 Poëtes, presque tous successeurs les uns des autres.

On voit assez que ni dans ces Hymnes, ni dans les Chœurs qui les chantoient, on ne trouve aucune trace de la véritable Tragédie, à en pénétrer l'idée plutôt que le nom. On peut toutefois conjecturer avec fondement, que ces Poésies devinrent graves, touchantes & passionnées, telles à peu près que l'Hymne des Persans, qui est rapportée par Chardin, & qu'on trouve distribuée en sept Chants, composée en l'honneur de Mahomet

& d'Ali, avec des pensées & des sentimens qui ont quelque chose de l'esprit Tragique. Aussi les Poëtes se lasserent-ils à la fin de ces éloges bachiques, qui apparemment devenoient froids, comme les louanges réitérées sur le même sujet, & qui d'ailleurs tournoient plus au profit des Prêtres de Bacchus, qu'au plaisir des Spectateurs. L'un de ces Poëtes, ce fut Thespis, eut la hardiesse d'y changer quelque chose, & eut le bonheur de réussir. Il s'avisa d'interrompre le Chœur par des récits, sous prétexte de le délasser. Cette nouveauté plut. Mais qu'étoit-ce que ces récits? L'unique Acteur qu'il introduisoit, jouoit-il seul une Tragédie? Il est visible que non. Point de Tragédie sans Dialogue; & point de Dialogue sans deux interlocuteurs pour le moins. Je me figure que Thespis, sur l'idée d'Homére, dont on récitoit les livres dans la Gréce, crut que des traits d'Histoire ou de Fable, soit sérieux, soit Comiques, pourroient amuser les Grecs. Il barbouilloit même ces Acteurs de lie, dit Horace, pour les rendre plus semblables à des Satyres; & il les promenoit dans des Chariots, d'où ils disoient souvent des paroles piquantes aux passans. Voilà l'origine des Tragédies Satyriques; mais il y avoit quelque chose de plus dans les Tragédies sérieuses, dont il n'inventa pourtant que l'ébauche.

Il y a lieu de croire, que bien qu'un seul Acteur parût & recitât, il supposoit une action réelle, & qu'il venoit dans les intervalles du Chœur en rendre compte au Spectateur, soit par voie de narration, soit en jouant le rôle d'un Héros, puis d'un autre, & ensuite d'un troisié-

me. Je ſuppoſe, par exemple, que Theſpis ou quelqu'autre de ſes Succeſſeurs eût pris pour ſujet, comme Homére, la Colere d'Achille. Je m'imagine que ſon Acteur repréſentant le Prêtre d'Apollon, venoit dire que vainement il avoit tâché de fléchir Agamemnon par des prieres & des préſens; que ce Roi inflexible s'étoit obſtiné à ne lui pas rendre ſa fille Chryſeïde; que ſur cela, Chryſes imploroit le ſecours du Dieu pour ſe venger. Dans un ſecond Monologue le même Acteur, ou un autre, ſi l'on veut, faiſoit entendre qu'Apollon avoit vengé Chryſes, en répandant ſur le camp des Grecs une peſte cruelle, qui y cauſoit la déſolation. Selon les apparences, on continuoit de même juſqu'à la fin; & voilà ce qu'on peut imaginer de plus vraiſemblable, en ne ſuppoſant, avec Ariſtote, qu'un Acteur. Mais après tout, ces récits d'une action qu'on ne voyoit pas, n'étoient qu'une eſpéce de Poëme Epique. En un mot, il n'y a point encore là de vraie Tragédie. Il peut au plus y en avoir un léger crayon. Car outre que le ſujet des récits de l'Acteur étoit une action ſuivie, l'acceſſoire l'emporta peu à peu ſur le principal.

Theſpis, Phrynicus, Chérilus, & tous ceux qui compoſerent dans le goût de Theſpis, oublierent preſqu'entiérement la deſtination du Chœur, & ne parlerent plus de Bacchus. De-là, dit Plutarque, il arriva que la Tragédie fut détournée de ſon but, & paſſa des honneurs rendus à Bacchus à des Fables & à des Repréſentations paſſionnées. Les Prêtres s'en plaignirent; & leurs plaintes

fonderent un proverbe. Cela est beau, disoit-on; mais on n'y voit rien de Bacchus. L'embarras est de sçavoir comment Thespis imagina le premier cette ombre de la Tragédie, si les Chœurs ne lui en ont pas donné lieu. La Nature va ordinairement de l'un à l'autre dans les arts, ainsi que dans ses productions; & il arrive, presque toujours, que l'idée nouvelle qui survient, a quelque rapport avec celle qui l'a fait naître. Il est surprenant que ni Aristote, ni ceux qui ont traité cette matiére, ne nous montrent pas avec précision les divers changemens que reçût la Tragédie, depuis sa naissance, jusqu'à sa maturité en Gréce. Il ne l'est pas moins, qu'ils ne nous disent point nettement, excepté Philostrate & Quintilien, une chose qu'il faut toutefois nécessairement conclure de leurs écrits, à savoir, qu'Eschyle fut le véritable inventeur de la Tragédie, proprement dite. Tous, en effet, s'accordent à dire, qu'il joignit un second Acteur à celui de Thespis. Voilà des Interlocuteurs; voilà le Dialogue, & par conséquent un germe de la Tragédie. Avant lui, rien de tout cela. C'est donc Eschyle qui en est le Pere.

Sophocle & Euripe coururent après lui la même carriere; & en moins d'un siécle, la Tragédie Grecque, qui avoit pris forme tout d'un coup entre les mains d'Eschyle, arriva au point où les Grecs nous l'ont laissée. Car quoique les Poëtes, dont je viens de parler, eussent des Rivaux d'un très-grand mérite, qui même l'emporterent souvent sur eux dans les jeux publics, les suffrages des Contemporains & de la postérité, se sont

néanmoins réunis en leur faveur. On les reconnoît pour les Maîtres de la Scène ancienne ; & c'est uniquemement sur le peu de Piéces, qui nous reste d'eux, que nous devons juger du Théâtre des Grecs. Aussi les passions principales que touche Homère, sont elles conformes à la durée de son Poëme, & à la nature de l'homme, considéré comme lecteur. C'est la joie, la curiosité, & l'admiration, passions douces, qui peuvent attacher long-tems le cœur sans le fatiguer ; au lieu que la terreur, l'indignation, la haine, la compassion, & quantité d'autres dont la vivacité peut épuiser l'ame, ne sont traitées, dans l'Iliade, qu'en passant, & toujours avec subordination aux passions modérées qu'on y voit régner. Mais dans un Spectacle qui doit peu durer, les passions vives peuvent jouer leurs jeux, & de subalternes qu'elles sont dans le Poëme épique, devenir dominantes dans la Tragédie, sans lasser le Spectateur, que des mouvemens trop lents ne feroient qu'endormir.

Ce raisonnement, au reste, est fondé sur la nature des passions même. Un homme ne peut soutenir long-tems une violente agitation. La colere a ses emportemens, la vengeance a ses fureurs ; mais leurs derniers éclats sont de peu de durée. Si ces mouvemens résident plusieurs années dans un cœur, ce n'est que comme un feu assoupi sous la cendre. Leur flamme cause un incendie trop grand pour être durable. Desir, effroi, pitié, amour, haine même, tout cela porté aux derniers excès s'épuise bientôt.

La violence d'une tempête est un présage de sa fin. Les passions vives & courtes sont donc les vrais mobiles, propres à animer le Théâtre; car si ce que je viens de dire est vrai dans la nature, le Spectacle qui en est une imitation, doit s'y conformer, d'autant plus que les passions, fussent elles feintes, se communiquent d'homme à homme, d'une maniere plus soudaine que la flamme d'une maison embrâsée ne s'attache aux édifices voisins. Ne sentons-nous pas nos entrailles s'émouvoir à la vue d'un malheureux, qui avec des cris pitoyables nous expose une extrême misere? La crainte ne pénetre-t-elle pas jusques dans la moëlle des os, quand on voit une Ville livrée à l'Ennemi, des visages pâles, des femmes tremblantes, des Soldats furieux, & tout l'appareil d'une prochaine désolation?

Que seroit-ce si l'on voyoit les traits de la rage & du désespoir que la nature grave elle-même sur le front d'un homme ou d'un Peuple destiné à périr sans ressource? Et quel effet ne produiroit point une terreur panique? Une passion bien imitée, trouve aussi aisément entrée dans le cœur humain, parce qu'elle va trouver les mêmes ressorts pour les ébranler, avec cette différence remarquable, qui a sans doute frappé Eschyle : c'est que les passions feintes nous procurent un plaisir pur, au lieu que les passions véritables ne nous donnent qu'une satisfaction légere, & noyée dans une grande amertume. Un monstre horrible nous feroit sécher de frayeur. Un misérable que nous ne pourrions soulager, nous déchireroit les entrailles. Mais ce

monstre & ce malheureux en peinture, l'un fût-il plus effrayant que l'Hydre de Lerne, & l'autre plus à plaindre que Bélisaire, ne sçauroient manquer de faire un plaisir très-grand aux Spectateurs, s'ils sont tracés par une main habile ; & voilà pourquoi Boileau a si bien dit après Aristote :

Il n'est point de Serpent ni de Monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un Pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide, exprima les allarmes,
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Mais si toutes les passions, bien représentées, produisent ce plaisir délicat, il n'en est aucune qui le cause avec plus de vivacité, que la terreur & la compassion. Ce sont là proprement les deux pivots de l'ame : comme nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, nous haïssons beaucoup plus l'un que nous n'aimons l'autre ; & nous souhaitons moins vivement d'être heureux, que nous n'appréhendons d'être misérables. D'où il arrive que la crainte nous est plus naturelle, & nous donne des secousses plus fréquentes, que toute autre passion, par le sentiment intime & expérimental qui nous avertit toujours que les maux assiégent de toutes parts la vie humaine.

La pitié, qui n'est qu'un secret repli sur nous à la vûe des maux d'autrui, dont nous

pouvons être également les victimes, a une liaison si étroite avec la crainte, que ces deux passions sont inséparables dans les hommes, que le besoin mutuel oblige de vivre dans la Société civile. C'est ce qui fait dire à Virgile, en parlant du bonheur inestimable d'un heureux loisir que goûte un Philosophe Solitaire : Il n'est point dans la nécessité de compâtir à la misere d'un vertueux indigent, ou de porter envie au riche coupable. La crainte & la pitié sont les passions les plus dangereuses, comme elles sont les plus communes. Car si l'une, & par conséquent l'autre, à cause de leur liaison, glace éternellement les hommes, il n'y a plus lieu à la fermeté d'ame nécessaire pour supporter les malheurs inévitables de la vie, & pour survivre à leur impression trop souvent réitérée. C'est pour cela que la Philosophie a employé tant d'art à purger l'une & l'autre, pour user du terme d'Aristote, à dessein de conserver ce qu'elles ont d'utile, en écartant ce qu'elles peuvent avoir de pernicieux.

Mais il faut convenir qu'en ceci, la Poësie l'emporte infiniment sur la Philosophie, dont les raisonnemens trop crus sont un préservatif trop foible, ou un reméde peu sûr contre les mauvais effets de ces passions ; au lieu que les images Poëtiques ont quelque chose de plus flateur & de plus insinuant pour faire goûter la raison. Ce qu'il y a de particulier & de surprenant en cette matiére, c'est que la Poësie corrige la crainte par la crainte, & la pitié par la pitié, chose d'autant plus agréable, que le cœur humain aime ses sentimens & ses foiblesses. Il s'i-

magine donc qu'on veut les flatter ; & il se trouve insensiblement guéri par le plaisir même qu'il a pris à se séduire. Heureuse erreur dont l'effet est d'autant plus certain [illegible]e le remède naît du mal même qu'on ché[illegible]. A la vérité, la vie humaine est un grand Théatre, où l'on est Spectateur de bien des malheurs de toute espéce. L'on y voit paroître tous les jours (outre l'indigence, la douleur & la mort,) les désirs fougueux, & les espérances trompées, les craintes désespérantes, & les soucis dévorans. Mais tout ce Spectacle n'inspire qu'une terreur & qu'une pitié plus capable d'abattre le cœur que de l'affermir.

On a beau dire ; la vue des misérables ne nous console point de l'être ; sans compter que l'homme se porte avec soin à éviter, autant qu'il le peut, une si triste vue, pour jouir plus tranquillement des douceurs de la vie, ou qu'il se rend dur & insensible sur les miséres de ses pareils, oubliant qu'il est homme comme eux, & qu'il payera chérement de courtes joies par de longues douleurs. Comment donc précautionner l'homme contre des maux inévitables ? Comment le rendre sensible autant qu'il doit l'être ? Comment le fortifier contre l'abattement où le jettent la crainte & la pitié ? On le peut faire en le réjouissant par le Spectacle même de ses maux, en y attachant ses regards malgré lui par un attrait de plaisir dont il ne puisse se défendre, & en insinuant dans son cœur ce que cette crainte & cette pitié ont d'agréable & de doux ; non-seulement pour le rendre humain, mais encore pour lui apprendre à modérer ses passions,

quand des maux réels viendront les exciter. Car lorsqu'on s'apprivoise avec l'idée des maux, on se fortifie soi-même contr'eux, & on se porte plus vivement à les soulager en autrui par l'espoir du retour. Par ce moyen la Poësie procure deux avantages considérables à l'humanité; l'un d'adoucir les mœurs des hommes, comme l'ont fait Orphée, Linus, & Homère; l'autre de rendre leur sensibilité raisonnable, & de la renfermer dans de justes bornes, comme l'ont pratiqué les Poëtes Tragiques de la Gréce.

L'on me dira, peut être, qu'il n'est pas croyable que toutes ces réflexions ayent passé par l'esprit d'Homère & d'Eschyle, quand ils se sont mis à composer, l'un son Iliade, & l'autre ses Tragédies; que ces idées paroissent postiches & venues après coup; qu'Aristote charmé d'avoir démêlé dans leurs Ouvrages de quoi fonder le but & l'art de l'Epopée & de la Tragédie, a mis sur le compte de ces Auteurs des choses auxquelles, selon les apparences, ils n'ont pas songé; qu'enfin je m'efforce vainement moi-même de leur prêter des vues qu'ils n'avoient pas. Mais croira-t-on que ces grands hommes ayent travaillé sans dessein? Je l'ai déjà dit d'Homère, & je dois le dire des Poëtes Tragiques ses imitateurs. S'il est vrai qu'en effet l'art de la Tragédie résulte de leurs Ouvrages, leur refusera-t-on le mérite de l'y avoir mis; & voudra-t-on leur ravir l'honneur d'avoir pû penser ce que nous n'avons pensé qu'après eux, & par eux? Mais je veux qu'ils n'ayent pas eu dans l'esprit ces réflexions aussi analysées qu'elles l'ont été depuis. On ne peut

au moins nier raisonnablement, qu'ils n'en ayent eu le fonds & la substance, qu'ils ont développés peu-à-peu, à mesure qu'ils voyoient le succès bon ou mauvais de leurs spectacles. Car alors non contents d'étudier la nature dans leur propre cœur, ils jugeoient de ce qui devoit plaire, par ce qui plaisoit en effet, & se conformoient au goût des Peuples, pour suivre de plus près la nature, comme un Sculpteur habile & éclairé étudie l'antique qui a plû pour approcher de plus près du vrai beau qui doit plaire.

Je vais encore plus loin, & je suppose qu'Eschyle n'ait pas connu tout d'un coup, que le but de la Tragédie étoit de corriger la crainte & la pitié par leurs propres effets ; du moins on doit convenir que puisqu'il a tâché de les exciter dans ses Piéces, il a eu en vue de réjouir ses Spectateurs par l'imitation de la crainte & de la pitié, & que par conséquent il a senti le prix de ces passions mises en œuvres. S'il n'a voulu instruire, il a prétendu plaire. Et pouvoit-il imaginer deux moyens plus efficaces pour y parvenir ? Enfin Eschyle a conçu visiblement que la Tragédie devoit se nourrir de passions, ainsi que le Poëme épique, quoique d'une façon différente ; c'est-à-dire, avec un air plus vif & plus animé, à proportion de la différence qui doit se trouver entre la durée de l'un & celle de l'autre, entre un livre & un Spectacle. Il s'est représenté l'Epopée comme une Reine Auguste, assise sur un Thrône, & dont le front chargé de nuages, laisse entrevoir de vastes projets, & d'étranges révolutions ; au lieu qu'il s'est figuré la Tragédie éplo-

rée, & le poignard en main, telle qu'on la présente, accompagnée de la terreur & de la compassion, précédée par le désespoir, & bientôt suivie de la tristesse & du deuil. Mais pour ces mouvemens, il faut des changemens de fortune, des reconnoissances, des intrigues; & tout cela suppose une ou plusieurs actions. Homère, guidé par la raison, n'en a choisi qu'une seule, qu'il a conduite jusqu'à vingt-quatre Chants fort étendus. La raison veut donc beaucoup plus encore, qu'on n'en traite qu'une dans un Spectacle de peu d'heures. L'ordre & la proportion des parties leur ont paru le point le plus essentiel de l'Iliade, & conséquemment de la Tragédie. En effet, puisque le Poëme Epique fait un corps accompli avec ses justes dimensions, & que par-là, il est conforme à la nature, il a fallu faire couler cet ordre & cet heureux arrangement dans le Spectacle Tragique pour le rendre agréable. Il a fallu pour cela déterminer sa véritable durée, mais d'une maniere plus précise que n'a fait Homère dans son Iliade, & dans son Odyssée. Car un Poëme qu'on doit lire, peut prolonger ou raccourcir la durée de son action un peu plus ou un peu moins, sans autre régle, sinon que l'étendue n'en doit pas être ou trop considérable, ou trop petite. Un Poëme Epique est un édifice dont on doit voir les dimensions d'un coup d'œil, après l'avoir examiné par parties & en détail. Que l'édifice soit plus ou moins grand, pourvu qu'il soit bien proportionné, & qu'il ne passe pas la portée de l'œil, il n'importe. Voilà la régle de la nature telle qu'Homère l'a choisie, ainsi que je l'ai déjà in-

sinué ; & je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement en alléguer d'autres. Mais il n'en est pas de même d'une action mise en Spectacle. C'est une autre sorte d'édifice, qui non-seulement doit avoir une étendue beaucoup moindre que le premier, mais encore qui ne peut souffrir qu'une mesure déterminée, pour ne pas rebuter le Spectateur, obligé de le parcourir sans repos & sans interruption.

Il est donc naturel que la mesure de l'action ne passe pas de beaucoup celle de la représentation. Telle est la régle du bon sens que la réflexion fit naître à Eschyle ; & plus nettement à ses successeurs, en considérant qu'une action représentée doit essentiellement ressembler à l'action réelle dont elle est l'image. Car sans cela il n'y a plus d'imitation, plus d'erreur, plus de vraisemblance, & par conséquent plus d'enchantement. Toutefois, comme cette ressemblance ne sauroit être toujours si parfaite, qu'elle n'admette quelque différence en faveur des beautés de l'art ; l'art même, pour ménager ces beautés, peut faire illusion au Spectateur, & lui montrer avec succès une action, dont la durée exige 8 ou 10 heures, quoique le Spectacle n'en employe que 2 ou 3. C'est que l'impatience du Spectateur qui aime à voir la suite d'une action intéressante, lui aide à se tromper lui-même, & à supposer que le tems nécessaire s'est écoulé, ou que ce qui exigeoit un tems considérable, s'est pu faire en moins de tems. Il ne va pas se chicanner lui-même ; & il se prête si naturellement à son erreur, pour peu que l'art la favorise, qu'il lui faudroit bien des réflexions pour s'en tirer ; tant son im-

patience eſt ingénieuſe à le ſéduire. Ainſi l'artifice joint à la nature, justifie aſſez la conduite des premiers PoëtesTragiques, qui n'ont paſſé que de fort peu la durée de la repréſentation dans l'eſpace qu'ils ont donné à l'action de leurs Tragédies.

Je me contente de marquer, par ce que je viens de dire, la différence exacte des expoſitions du Poëme Epique, & de celles des Tragédies, afin qu'on diſtingue nettement ce qu'Eſchyle & les Tragiques Grecs ont emprunté de l'Illiade, & ce qu'ils y ont changé quant à l'expoſition du ſujet. Homère n'a pas été gêné dans la ſienne, n'étant que narrateur. Mais lesTragiques ont été obligés d'en rectifier l'art, pour l'ajuſter à la Tragédie : il faut des coups de maîtres pour expoſer heureuſement un ſujet ſur le Théâtre, au lieu qu'il n'eſt beſoin que d'une belle ſimplicité, qui toutefois eſt rare, pour commencer un Poëme Epique. C'eſt donc un effort d'eſprit conſidérable dans Eſchyle d'avoir le premier apperçu cette différence de l'Epique & du Tragique, en faiſant naître l'un de l'autre avec tant d'art, que le Diſciple en ceci l'emporte ſur le Maître. Après cet effort, il lui étoit bien moins difficile de tranſporter de l'Epopée à la Tragédie, ce qui s'appelle intrigue ou nœud. Car on vient plus aiſément à bout de faire oublier le Poëte & le Narrateur, quand on vient à brouiller différens intérêts & à nouer le jeu de divers Perſonnages, que quand on veut mettre les Spectateurs au fait d'une action, ſans qu'ils s'apperçoivent qu'on ait eu deſſein de le faire. Le nœud eſt cependant la partie la plus conſidérable

rable

table de la Tragédie. C'est ce qui lui donne cette espèce de vie qui l'anime aussi-bien que le Poëme Epique. Les Poëtes Grecs, pleins du génie d'Homère, y trouverent, sans contredit, ce balancement de raisons, de mouvemens, d'intérêts & de passions, qui tient les esprits suspendus, & qui pique jusqu'à la fin la curiosité des Auditeurs. Sur ce principe, l'art de varier à l'infini les mouvemens de la balance du Théâtre, se présente de soi-même à l'esprit. Deux ou trois incidens suffisent pour produire de grands effets, sans entasser, comme on fait souvent, un nombre prodigieux de machines, qui marquent plus la disette que la fécondité. Un outrage vengé dans le Cid a enfanté seul ce chef-d'œuvre d'intrigue, que le Public révolté, comme dit Despréaux, s'est obstiné à toujours admirer, malgré une cabale puissante, des raisonnemens spécieux, & quantité de visibles défauts. Le goût aidé du bon sens & de l'exemple d'Homère, est la plus sûre régle pour faire croître le trouble de Scène en Scène, & d'acte en acte. Mais la beauté des intrigues dépend du choix des actions ; & ce choix est souvent l'effet du bonheur, plutôt que du discernement. L'histoire & la Fable en fournissent d'intéressantes, mais en plus petit nombre qu'on ne peut penser. Cependant c'est le fond où il faut puiser pour se rendre croyable. Un sujet de pure imagination préviendroit le Spectateur incrédule, & l'empêcheroit de concourir à se laisser tromper. Les changemens légers dont il peut ne pas s'appercevoir, sont les seuls qu'il permette au Poëte, & que le Poëte doive employer

pour l'artifice de l'intrigue. Son adresse consiste à inventer des situations délicates, où le Pere se trouve en compromis avec ses enfans, l'Amant avec la personne aimée, l'intérêt avec l'amitié, l'honneur avec l'amour. Plus la décision est embarrassante, plus le trouble s'accroît. L'intrigue en un mot est un Dédale, un labyrinte qui va & revient toujours sur lui-même, où l'on aime à se perdre; d'où l'on cherche pourtant à sortir; mais où l'on rentre avec plaisir, quand une fausse issue nous y rejette. Pour cela il faut que le fil qui conduit le Spectateur sans qu'il y pense, soit en effet si délié, qu'il ne le sente pas. L'art une fois découvert fait évanouir tout le charme. C'est par le choc violent des passions, qu'on vient particulierement à bout de sauver l'art. Ainsi Homère l'apprit-il aux Grecs. Chez eux les passions roulent, se heurtent, se boulversent, & retournent sans cesse sur elles-mêmes, comme les vagues de la mer, jusqu'à la fin de la tempête, qui n'est autre chose que le dénouement. Ce dénouement, autre invention des Grecs, sur les pas d'Homère, résout l'embarras, & démêle peu-à-peu, ou tout-à-coup, l'intrigue, quand elle est portée aussi loin qu'elle peut l'être. C'est encore la nature qui le veut ainsi; car l'esprit impatient court avidement à l'issue. Piqué par le concours de différens projets, & de diverses passions, dont on a mêlé le jeu, il attend la main qui doit délier le nœud Gordien. Il me semble que la plus grande utilité du Théâtre, est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumuer à s'intéresser pour elle; de donner ce pli à leur cœur, de leur

proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit de-là, que non-seulement il faut des caractères vertueux, à la maniere élevée & fiere de Corneille; qu'ils affermissent le cœur & donnent des leçons de courage. D'autres caractères, vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amoliroient l'ame, & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'amour, puisque c'est un mal néceſſaire, il seroit à souhaiter que les Piéces de Corneille ne l'inspirassent aux Spectateurs, que tel qu'elles le représentent.

Les parties principales de toute Tragédie, sont l'exposition, le nœud ou intrigue, & le dénouement, ou catastrophe: *Voyez* ces mots. Mais ces mêmes parties, qu'Aristote appelle les parties d'extension ou de quantité, en supposent plusieurs autres qui font corps avec elles, & que le même Poëte nomme parties intégrantes. Il en trouve six qui sont le sujet ou la Fable, les mœurs, les sentimens, la diction ou le style, la Musique & la décoration. La Musique n'entre plus pour rien dans nos Tragédies modernes, excepté nos Tragédies Lyriques, ou Opera, à moins que par Musique, on ne veuille entendre la déclamation.

TRAGÉDIE-BALLET. On appelle ainsi une Tragédie, qui doit être accompagnée de Chants & de Danses.

TRAGÉDIE DE PIÉTÉ. On apperçoit dans le XII[e] siécle, les premieres traces des Représentations de Théâtre ; un Moine nommé Geoffroi, qui fut depuis Abbé de Saint Alban, en Angleterre, chargé de l'éducation de la jeunesse, faisoit représenter avec appareil des Tragédies de Piété. Les sujets de la premiere Piéce Dramatique furent les Miracles de Sainte Catherine ; ce qui est bien antérieur à nos Représentations des Mystères, qui n'ont commencé qu'en 1398, sur un Théâtre que l'on dressa à Paris, à l'Hôtel de la Trinité.

*TRAGÉDIE EN PROSE, (la) Comédie en un Acte ; avec un Divertissement, dont les Vaudevilles étoient aussi en Prose, par Ducastre d'Auvigny, au Théâtre François,* 1730.

La diversité des opinions de quelques Auteurs du tems, sur la question », si la versification est absolu-» ment nécessaire à la Tragédie », a fourni le sujet de cette Piéce.

TRAGÉDIE-LYRIQUE. *Voyez* OPERA. On ne sera pas fâché de trouver ici ce que M. de Voltaire dit de ce Spectacle, & des observations qu'il y fait. L'Opera, dit-il, est un Spectacle aussi bisarre que magnifique ; où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit ; où l'asservissement à la Musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules ; où il faut chanter des Ariettes dans la destruction d'une Ville, & danser autour d'un tombeau ; où l'on voit le Palais de Pluton, & celui du Soleil, des Dieux, des Démons, des Ma-

giciens, des preſtiges, des Monſtres, des Palais formés & détruits en un clin-d'œil. On tolere ces extravagances ; on les aime même, parce qu'on eſt là dans un pays des Fées; & pourvu qu'il y ait du Spectacle, de belles danſes, une belle Muſique, & quelques Scènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſeroit auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte*, l'unité de lieu, de tems, & d'action, que de vouloir introduire des danſes, des Démons dans *Cinna*, ou dans *Rodogune*. Le vice de notre Opera, dit-il encore, c'eſt qu'une Tragédie ne peut être par-tout paſſionnée ; qu'il y faut du raiſonnement, du détail, des événemens préparés, & que la Muſique ne peut rendre heureuſement ce qui n'eſt pas animé, & ce qui ne va pas au cœur.

L'art du Muſicien n'eſt pas moins néceſſaire pour la compoſition d'une Tragédie-Lyrique, que le génie du Poëte. Ils doivent concourir l'un & l'autre à faire un même tableau, & à rendre, par les moyens propres à leur art, les mêmes idées & les mêmes ſentimens. Le Poëte trace le plan, & donne l'ordonnance. C'eſt au Muſicien à mettre le coloris, & à faire paroître les objets ſous les traits qui leur ſont propres. Selon la judicieuſe remarque de l'Auteur du Spectacle des beaux Arts, le Muſicien eſt ſoumis pour la compoſition de ſon récitatif & de ſon chant, aux mêmes régles que l'eſt le Poëte lui-même pour la compoſition de ſon Poëme. Il ne doit pas ſe contenter de donner une expreſſion vague aux paroles du Poëte. Il doit mettre de l'unité, de la marche, de la progreſſion ; en-

fin un ensemble, un tout dans sa composition, de maniere qu'il y ait une gradation sensible d'intérêt dans le plan Musical, ainsi que dans le Poëme. Pour cela il faudroit, selon le même Auteur, éteindre & supprimer l'Harmonie & le chant du récitatif, & donner plus d'éclat & de saillie aux airs. Les Vers devroient être rendus plutôt d'un ton de déclamation, que d'un chant soutenu & travaillé. Les morceaux destinés à former les airs, en sortiroient mieux, au lieu qu'ils sont, pour l'ordinaire, ensevelis & noyés dans le récitatif. Une régle excellente pour le Musicien, c'est de ne donner un mouvement marqué, un chant vif & saillant, en un mot, un caractère, qu'aux traits principaux du Poëme, & de chercher seulement un ton de déclamation analogue & propre à l'accent & au génie de la langue, pour tout ce qui n'est que de récit. Il doit se conformer à la nature; être simple dans son récit; énergique dans les morceaux de passion & de sentiment. Ainsi dans le langage ordinaire, & dans la bonne déclamation Théâtrale, la voix a peu d'inflexion, lorsqu'elle rend des choses indifférentes; mais elle s'éleve & devient forte dans les mouvemens de passion.

TRAGÉDIE ROMAINE. Les Romains avoient des Tragédies de deux espéces. Ils en avoient dont les mœurs & les personnages étoient Grecs; ils les apelloient *Palliatæ*, parce qu'on se servoit des habits des Grecs pour les représenter. Les Tragédies dont les Personnages étoient Romains, s'appelloient *Prætextatæ*, du nom de l'habit

que les jeunes gens de qualité portoient à Rome. Quoiqu'il ne nous soit resté qu'une Tragédie de cette espéce, l'Octavie, qui passe sous le nom de Sénéque, nous savons néanmoins que les Romains en avoient un grand nombre. Telles étoient le Brutus qui chassa les Tarquins, & le Décius du Poëte Altius; & telle étoit encore le Caton d'Utique de Curiatius Maternus; mais nous ne savons pas si cette derniere a jamais été jouée. C'est dommage qu'aucune de toutes ces Tragédies ne nous soit parvenue.

TRAGI-COMÉDIE. C'est un Poëme, où le sérieux de la Tragédie est marié avec le plaisant de la Comédie On a donné aussi ce nom à un Poëme Dramatique, contenant les Aventures de Personnages héroïques, & finissant par une heureuse catastrophe C'est dans ce sens, que Corneille a nommé son Poëme du Cid une Tragi-Comédie.

M. Dacier prétend que l'Antiquité n'a point connu ces sortes de compositions, où l'on confond le sérieux avec le Comique, & que l'épithète que Corneille leur donne de Comédie-héroïque, ne justifie point leur irrégularité.

Le plan en est foncierement mauvais, parce qu'en voulant nous faire rire & pleurer tour-à-tour, on excite des mouvemens contraires qui révolte le cœur; & tout ce qui nous dispose à participer à la joie, nous empêche de passer subitement à l'affliction & à la pitié.

Autrefois la Tragi-Comédie régnoit sur les

Théâtres Anglois ; & dans le xvije siécle on ne savoit point encore ce que c'étoit qu'une Tragédie qui ne fût point assaisonnée de quelque Comédie ou farce pour faire rire.

Aujourd'hui que le Théâtre & le goût se sont rapprochés de la nature & du génie des Anciens, la Tragi Comédie est absolument tombée.

Ce n'est que dans la Tragi Comédie, où l'on tourne en ridicule un sujet Tragique, qu'il soit permis d'introduire & de traiter comiquement les Rois & les Héros.

TRAGIQUE. Le Tragique est ce qui forme l'essence de la Tragédie. Il contient le terrible & le pitoyable, ou si l'on veut, la terreur & la pitié. La terreur est un sentiment vif de sa propre foiblesse à la vue d'un grand danger : elle est entre la crainte & le désespoir. La crainte nous laisse encore entrevoir, au moins confusément, des moyens d'échapper au danger. Le désespoir nous précipite dans le danger même : la terreur au contraire affaisse l'ame, l'abat, l'anéantit en quelque sorte, & lui ôte l'usage de toutes les facultés. Elle ne peut ni fuir le danger, ni s'y précipiter. Or c'est le sentiment que produit, dans Sophocle, le malheur d'Œdipe. On y voit un homme né sous une étoile malheureuse, poursuivi constamment par son destin, & conduit au plus grand des malheurs par des succès apparens. Ce n'est point là, quoi qu'en ait dit un de nos beaux esprits, un coup de foudre qui fait horreur. Ce sont des malheurs de l'humanité qui nous effraient. Quel est l'hom-

me malheureux qui n'attribue au moins une partie de ſon malheur à une étoile funeſte ? Nous ſentons tous que nous ne ſommes pas les maîtres de notre ſort; que c'eſt un Être ſuprême qui nous guide, qui nous emporte quelquefois; & le tableau d'Œdipe n'eſt qu'un aſſemblage de malheurs, dont la plûpart des hommes ont éprouvé au moins quelque partie ou quelque dégré Ainſi en voyant ce Prince, l'homme foible, l'homme ignorant l'avenir, l'homme ſentant l'empire de la Divinité ſur lui, craint, tremble pour lui-même, & pleure pour Œdipe: c'eſt l'autre partie du Tragique, la pitié qui accompagne néceſſairement la terreur, quand celle-ci eſt cauſée en nous par le malheur d'autrui.

Nous ne ſommes effrayés des malheurs d'autrui, que parce que nous voyons une certaine parité entre le malheureux & nous; c'eſt la même nature qui ſouffre, & dans l'Acteur, & dans le Spectateur. Ainſi l'action d'Œdipe étant terrible, elle eſt en même tems pitoyable; par conſéquent elle eſt Tragique. Et à quel dégré l'eſt-elle ? Cet homme a commis les plus noirs forfaits, tué ſon pere, épouſé ſa mere: ſes enfans ſont ſes freres; il l'apprend; il en eſt convaincu dans le tems de ſa plus grande ſécurité; ſa femme, qui eſt en même tems ſa mere, s'étrangle; il ſe creve les yeux dans ſon déſeſpoir; il n'y a pas d'action poſſible, qui renferme plus de douleur & de pitié.

Le premier Acte expoſe le ſujet; le ſecond fait naître l'inquiétude; dans le troiſieme, l'inquié-

tude augmente ; le quatrieme est terrible. » Me » voilà prêt à dire ce qu'il y a de plus affreux » Et moi à l'entendre. » Le cinquiéme est tout rempli de larmes.

Par-tout où le Tragique ne domine pas, il n'y a point de Tragédie. Le vrai Tragique régne lorsqu'un homme vertueux, ou du moins plus vertueux que vicieux, est victime de son devoir, comme le sont les Curiaces ; ou de sa propre foiblesse, comme Ariane & Phédre ; ou de la foiblesse d'un autre homme, comme Polieucte ; ou de la prévention d'un pere, comme Hyppolyte ; ou de l'emportement passager d'un frere, comme Camille ; qu'il soit précipité par un malheur qu'il n'a pu éviter, comme Andromaque ; ou par une sorte de fatalité à laquelle tous les hommes sont sujets, comme Œdipe ; voilà le vrai Tragique ; voilà ce qui nous trouble jusqu'au fond de l'ame, & qui nous fait pleurer. Qu'on y joigne l'atrocité de l'action avec l'éclat de la grandeur, ou l'élévation des Personnages, l'action est héroïque en même tems & tragique, & produit en nous une compassion mêlée de terreur ; parce que nous voyons des hommes, & des hommes plus grands, plus puissans, plus parfaits que nous, écrasés par les malheurs de l'humanité. Nous avons le plaisir de l'émotion, & d'une émotion qui ne va point jusqu'à la douleur, parce que la douleur est le sentiment de la personne qui souffre, mais qui reste au point où elle doit être, pour être un plaisir.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait du sang répandu, pour exciter le sentiment tragique. Ariane

abandonnée par Théſée dans l'Iſle de Naxe, Philoctète, dans celle de Lemnos, y ſont dans des ſituations tragiques, parce qu'elles ſont auſſi cruelles que la mort même : elles en préſentent même une idée funeſte, où l'on voit la douleur, le déſeſpoir, l'abattement ; enfin tous les maux du cœur humain.

Mais la punition d'un oppreſſeur n'opere point le Tragique ; Mithridate tué, ne me cauſe pas de pitié, non plus qu'Athalie & Aman, ni Pyrrhus. De même les ſituations de Monime, de Joad, d'Eſther, d'Andromaque, ne me cauſent point de terreur. Ces ſituations ſont très-touchantes ; elles ſerrent le cœur, troublent l'ame à un certain point ; mais elles ne vont pas juſqu'au but. Si nous les prenons pour du Tragique, c'eſt parce qu'on l'a donné pour tel ; que nous ſommes accoutumés à nous en tenir à quelque reſſemblance ; & qu'enfin, quand il s'agit de plaiſir, nous ne croyons pas toujours néceſſaire de calculer exactement ce qu'on pourroit nous donner.

Où ſont donc les dénouemens vraiment Tragiques ? Phèdre & Hyppolyte, les Freres Ennemis, Britannicus, Œdipe, Polieucte, les Horaces ; en voilà des exemples. Le Héros pour qui le Spectateur s'intéreſſe, tombe dans un malheur atroce, effrayant : on ſent avec lui les malheurs de l'humanité ; on eſt pénétré ; on ſouffre autant que lui.

Ariſtote ſe plaignoit de la molleſſe des Spectateurs Athéniens, qui craignoient la douleur Tragique. Pour leur épagner des larmes, les Poë-

tes prirent le parti de tirer du danger le Héros aimé ; nous ne ſommes pas moins timides ſur cet article que les Athéniens. Nous avons ſi peur de la douleur, que nous en craignons même l'ombre & l'image, quand elle a un peu de corps. C'eſt ce qui amollit, abâtardit le Tragique parmi nous. On ſent l'effet de cette altération, quand on compare l'impreſſion que fait Polieucte avec celle d'Athalie : elles ſont touchantes toutes deux ; mais dans l'une, l'ame eſt plongée, noyée dans une triſteſſe délicieuſe : dans l'autre, après quelques inquiétudes, quelques momens d'allarmes, l'ame eſt ſoulevée par une joie qui s'évapore, & ſe perd dans l'inſtant.

TRAGIQUE BOURGEOIS : le Tragique Bourgeois eſt une Piéce dramatique, dont l'action n'eſt pas héroïque, ſoit par elle-même, ſoit par le caractère de ceux qui la font ; elle n'eſt pas héroïque par elle-même, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas un grand objet, comme l'acquiſition du Trône, la punition d'un Tyran ; elle n'eſt pas non plus héroïque par le caractère de ceux qui la font, parce que ce ne ſont pas des Rois, des conquérans, des Princes qui agiſſent, ou contre leſquels on agit.

Quoique la Tragédie définiſſe la repréſentation d'une action héroïque, il n'eſt pas douteux qu'on ne puiſſe mettre ſur le Théâtre un Tragique Bourgeois. Il arrive tous les jours, dans les conditions médiocres, des évenemens touchans qui peuvent être l'objet de l'imitation poëtique. Il ſemble même que le grand nom-

bre des Spectateurs étant dans cet état mitoyen, la proximité du malheureux & de ceux qui le voient souffrir ; seroit un motif de plus pour s'attendrir. Cependant, s'il est vrai qu'on ne peut donner le Brodequin aux Rois, il n'est pas moins vrai qu'on ne peut ajuster le Cothurne au Marchand. La Tragédie ne peut consentir à cette dégradation.

Indignatur enim privatis, ac propè socco
Dignis carminibus narrari cæna Thyestæ.

D'ailleurs, l'objet des arts, qui sont tous faits pour embellir la nature, étant de viser toujours au plus grand & au plus noble, où peut-on trouver le Tragique parfait, que dans les Rois ? Sans compter qu'étant hommes comme nous, ils nous touchent par le lien de l'humanité; le dégré d'élévation où ils sont, donnent plus d'éclat à leur chûte. L'espace qu'ils remplissoient par leur grandeur, semble laisser un plus grand vuide dans le monde. Enfin l'idée de force & de bonheur qu'on attache à leur nom, augmente infiniment la terreur & la compassion. Concluons qu'il n'est pas d'un habile Artiste, de mettre sur la Scène le Tragique Bourgeois, ou, ce qui revient au même, des sujets non héroïques.

*TRAHISONS D'ARBIRAN ( les ) Tragi - Comédie de Douville*, 1637.

Arbiran, Seigneur Napolitain, chassé de la Cour à cause de ses détestables fourberies, trouve un asyle à Salerne, auprès du Prince Rodolfe. Ce traitre donne bien-tôt des marques de son caractère, en voulant séduire Léonide, femme de son bienfaiteur. Comme il sçait qu'elle est vertueuse,

il tâche d'exciter sa jalousie, & lui découvre la passion secrette de Rodolfe, pour la femme de Cléonte, dont ce Prince lui avoit fait la confidence; il ajoute que cet infidele Epoux est dans le dessein d'empoisonner la Princesse, ainsi que Cléonte, pour pouvoir épouser sa Maîtresse. Il jette les mêmes soupçons dans l'esprit de Cléonte, & conseille à Léonide, pour éviter ce coup, d'aller accuser son Mari de crime de lèze-Majesté. La Princesse de Salerne, un peu trop crédule, suit ce conseil, & va se jetter aux pieds du Roi de Naples; ses pleurs font naître une passion subite dans le cœur de ce Souverain; heureusement pour Rodolfe, la chose n'a pas de suite, attendu qu'on reconnoit bien-tôt qu'Arbiran est l'Auteur de ces désordres. Les deux époux se réconcilient; & le traître est condamné à finir ses jours dans une tour. C'est dans ce triste lieu, qu'Arbiran paroît à la fin de la Piéce qu'il termine par des stances morales.

*TRAHISON PUNIE ( la ) Comédie en cinq Actes, en Vers, par Dancourt, au Théâtre François*, 1707.

Dancourt a mis en vers cette Comédie Espagnole de Roxas, traduite en prose pas le Sage. Il en a tiré cinq Actes peu remplis, trop sérieux, & peu intéressans. Le cinquiéme n'est, pour ainsi dire, composé que de scènes de Valets. Cette Comédie est passablement écrite, quoiqu'elle le soit en vers de Dancourt, qui, comme l'on sait, n'excelloit pas en cette partie.

TRAITRE PUNI *( le ) Comédie en cinq Actes, en prose, de le Sage*, 1700.

C'est la même que la précédente, dans laquelle le traître Don André Alvarade joue l'Amant passionné auprès de toutes les femmes. Le pere & l'Amant de Léonor, fille très-riche & d'une grande naissance, lui déclarent, avec toutes les formules Espagnoles, qu'il ait à finir ses poursuites auprès de cette jeune personne. Les obstacles ne font qu'animer son courage; le mariage même de Léonore avec Don Jouan, ne le rebute pas. Léonore n'aime point son nouvel époux; tous ses vœux sont pour Don Garcie, son

premier Amant. Don Juan ne l'ignore pas ; contraint de s'absenter pour quelque tems, il confie à Don André, son ami, le soin d'éloigner de sa femme un rival aimé, & dont il craint le désespoir. Don André s'introduit le soir même dans l'appartement de Léonore. Elle crie ; Don Garcie vole à son secours ; Don Juan arrive, trouve son épouse au milieu de deux hommes armés. Don André persuade à son ami, qu'il est venu secourir Léonore contre les entreprises de Don Garcie. Ce dernier s'étoit rétiré dans sa maison ; les deux amis entrent chez lui subtilement, dans le desir de le poignarder ; mais par une méprise que cause l'obscurité de la nuit, Don André reçoit le coup, & fait, en expirant, l'aveu de sa lâcheté & de sa trahison. On reconnoit le génie espagnol à cette confusion d'intrigues, d'incidens & de méprises.

*TRASIBULE*, *Tragi-Comédie de Montfleury*, 1664.

Trasibule, jeune Prince, qui donne son nom à la piéce, y contrefait l'insensé, pour tromper un usurpateur, venger la mort de son frere, & rentrer dans ses droits. Diomede, c'est le nom du Tyran, donne dans le piége ; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Elipédie, mere de Trasibule, ignore absolument ce stratagême. Aristide, qu'il se propose d'épouser, n'en est pas plus instruite; c'est chez elle, que Trasibule, dans un de ses accès simulés, poignarde le frere de Diomède. Celui-ci en prend occasion de vouloir le faire périr. Elipédie n'a d'autre moyen pour sauver son fils, que d'épouser le tyran. Elle ne peut cependant s'y résoudre ; & lorsqu'elle y consent, Dioméde lui apprend qu'il est trop tard ; il sçait que l'extravagance de Trasibule n'étoit que supposée. Il le fait conduire dans un fort, où Thébalde, pere d'Aristide, & confident du Prince, a déjà été enfermé par son ordre. Il s'y rend lui-même pour faire punir l'un & l'autre en sa présence ; mais lui seul y périt. C'étoit une ruse de Thébalde pour attirer l'usurpateur dans cette forteresse occupée par ses créatures. Cette Tragédie, si c'en est une, est foible de style & d'invention. Il est certain d'ailleurs, que la folie supposée de Trasibule déroge à la dignité du Tragique.

*TRÉSOR CACHÉ*, (*le*) *Comédie en cinq Actes, en proſe; de Nericault Détouches, aux Italiens*, 1745.

Dorimon, en partant pour les Indes, avoit laiſſé ſa maiſon à ſon fils Léandre, & mis ſa fille Hortenſe chez ſon ami Géronte. Cet ami avoit auſſi une fille nommée Julie, aimée de Léandre qu'elle adoroit; mais ce Léandre étoit un diſſipateur qui peu de tems après le départ de ſon pere, s'étoit endetté au point d'être obligé de vendre ſa maiſon pour payer ſes créanciers. Il y avoit, dans cette maiſon, un tréſor que Dorimon y avoit caché, & dont il n'avoit fait confidence qu'à Géronte, ſon ami. Ce dernier craignant que le tréſor ne fût perdu pour la famille de Dorimon, acheta la maiſon, & réſerva l'argent caché pour la dot d'Hortenſe qui devoit épouſer Clitandre. Le conſentement de Léandre, frere d'Hortenſe, étoit néceſſaire pour ce mariage. Comme il ignoroit le tréſor, & que par ſes diſſipations il avoit dépenſé ſon bien & celui d'Hortenſe, à l'exception d'une Terre qui lui reſtoit, il ne conſent au mariage, qu'à condition que cette terre ſera la dot de ſa ſœur. Clitandre, qui ne veut pas le réduire à l'aumône, refuſe cette condition; & le mariage auroit manqué de ſe faire, ſans le tréſor caché, & le retour de Dorimon qui revient des Indes chargé de richeſſes.

*TRIGAUDIN, ou, MARTIN-BRAILLARD, Comédie en cinq Actes, en vers, par Montfleury*, 1674.

Voici un de ces ſujets qu'on ne devroit jamais expoſer ſur la ſcène. Trigaudin, qui donne le titre à la piéce, a épouſé ſecretement la jeune Lucie, la fait paſſer pour ſa couſine, & porte l'indécence juſqu'à prétendre lui faire épouſer Géronte, ſon ami. Ce n'eſt pas tout; il veut, à l'aide de ce mariage, empoiſonner Géronte, & s'approprier cent mille francs dont il ſçait que ſes coffres ſont garnis. Lucie ne ſemble adopter ce projet; que pour en inſtruire Géronte. On prend ſes meſures, & Trigaudin berné durant trois Actes, eſt à la fin couvert de la confuſion qu'il mérite. Cette Comédie porte auſſi le titre de *Martin-Braillard*, nom que prend

un valet pour s'ériger en rival de Trigaudin. L'indécence du sujet n'est pas le seul défaut de cet ouvrage ; il ne péche pas moins contre la vraisemblance, que contre nos mœurs.

TRIO, en Italien terzetto, Musique à trois parties principales ou récitantes. Cette espèce de composition passe pour la plus excellente, & doit être aussi la plus réguliere de toutes. Outre les régles générales du contre-point, il y en a pour le Trio de plus rigoureuses, dont la parfaite observation tend à produire la plus agréable de toutes les Harmonies. Ces régles découlent toutes de ce principe, que l'accord parfait étant composé de trois sons différens, il faut, dans chaque accord, pour remplir l'Harmonie, distribuer ces trois sons, autant qu'il se peut, aux trois parties du Trio. A l'égard des dissonances, comme on ne les doit jamais doubler, & que leur accord est composé de plus de trois sons, c'est encore une plus grande nécessité de les diversifier, & de bien choisir, outre la dissonance, les sons qui doivent par préférence l'accompagner. De-là, ces diverses régles, de ne passer aucun accord sans y faire entendre la tierce ou la sixte ; par conséquent d'éviter de frapper à la fois la quinte ; de ne pratiquer l'octave qu'avec beaucoup de précaution, & de n'en jamais sonner deux de suite, même entre différentes parties ; d'éviter la quarte autant qu'il se peut ; car toutes les parties d'un Trio, prises deux à deux, doivent former des duo parfaits.

De-là, en un mot, toutes ces petites règles de détail, qu'on pratique même sans les avoir apprises, quand on en sait bien le principe. Comme toutes ces règles sont incompatibles avec l'unité de mélodie, & qu'on n'entendit jamais Trio régulier & harmonieux avoir un chant déterminé & sensible dans l'éxécution, il s'ensuit que le Trio rigoureux est un mauvais genre de musique. Aussi ces règles si sévères sont-elles depuis long-tems abolies en Italie, où l'on ne reconnoit jamais pour bonne une musique qui ne chante point, quelque harmonieuse d'ailleurs quelle puisse être, & quelque peine qu'elle ait couté à composer. On doit se rappeller ici ce que j'ai dit au mot de Duo. Ces termes Duo & Trio s'entendent seulement des parties principales & obligées ; & l'on n'y comprend ni les accompagnemens, ni les remplissages. De sorte qu'une Musique à quatre ou cinq parties, peut n'être pourtant qu'un Trio. Les François, qui aiment beaucoup la multiplication des parties, attendu qu'ils trouvent plus aisément des accords que des chants, non contents des difficultés du Trio ordinaire, ont encore imaginé ce qu'ils appellent Double-Trio, dont les partie sont doublées & toutes obligées; ils ont un double Trio du sieur Duché, qui passe pour un chef-d'œuvre d'harmonie.

*TRIOMPHE D'ARLEQUIN, (le) ou le* PELERINAGE DE LA FOIRE, *Comédie en un Acte, par Dominique, au Théâtre Italien*, 1719.

La Meuniere Colette, montée sur son âne, & allant à

son moulin, est attaquée par un autre âne beaucoup plus mauvais que le sien; Arlequin & Trivelin accourent au bruit & aux cris de Colette; & Arlequin la délivre du danger où elle étoit exposée, en tuant l'âne d'un coup de couteau. Trivelin, qui veut s'en attribuer la gloire, tire du ventre de l'âne le couteau avec lequel il a été tué, & présente comme en triomphe, ce couteau à Colette, pour la persuader que c'est lui qui est son libérateur; mais Arlequin à qui ce titre est dû avec plus de raison, puisque c'est lui qui a délivré Colette du péril, arrache ce couteau des mains de Trivelin, qu'il traite de fanfaron, & le remet dans sa gaîne, qu'il tire de sa poche. Trivelin qui se trouve confondu par cette preuve, se retire honteusement. Colette épouse Arlequin son libérateur, & le fait son garde-moulin.

*TRIOMPHE DE LA FOLIE, (le) Comédie en un Acte, en prose, & en Vaudevilles, avec un divertissement, par Dominique, aux Italiens*, 1723.

La Raison ouvre la scène par un dialogue qu'elle fait avec Mercure, à qui elle demande des nouvelles de l'Amour, qui l'a abandonnée sans lui dire pourquoi. Mercure lui apprend qu'il a suivi cet infidéle époux dans tous les différens pays qu'il a parcourus; & de-là il prend occasion de parler de ses progrès selon les génies des Nations dont il a entrepris de triompher. L'Amour paroit ensuite, se moque de la Raison, & plaisante sur la bisarrerie de leur union, qui avoit banni les plaisirs dont sa Cour avoit toujours été formée avant ce mariage fait en dépit du bon sens. La Folie survient, raille la Raison sur de nouveaux frais, la chasse & ordonne à sa riante suite, des chants & des danses qui terminent la piéce.

*TRIOMPHE DE L'AMOUR (le) Ballet de quatre Entrées, & d'un prologue, par Quinault & Lully*, 1681.

Ce Ballet rappelle l'idée de ceux qui précéderent en France l'invention des Opera.

*TRIOMPHE DE L'AMOUR*, ( *le* ) *Comédie en trois Actes, en prose, par Marivaux, aux Italiens*, 1732.

Une Princesse fait parade de beaux sentimens, se comporte comme une aventuriere, & viole tout à la fois les regles de la vraisemblance & celles de la bienséance.

Hermocrate, Philosophe, a élevé dès sa plus tendre enfance, un jeune Prince nommé Agis, afin de le dérober au peril qui menaçoit sa vie, s'il la passoit dans l'état convenable à sa naissance. Léonide, jeune Princesse, amoureuse d'Agis, se travestit, & s'introduit chez Hermocrate sous le nom de Phocion. Le Philosophe a une sœur appellée Léontine, qui est d'une humeur encore plus austere que lui; mais le prétendu Phocion commence par la mettre dans ses intérêts, en lui faisant croire qu'il l'aime, & que c'est le bruit de ses perfections, qui l'a attiré dans cette retraite.

L'austérité de la prude est d'abord effarouchée; elle ne sauroit consentir à laisser entrer & demeurer chez elle un jeune homme, dont elle est aimée; mais l'amour qui triomphe bien-tôt de son cœur, lui fait insensiblement oublier ce qu'elle doit à sa gloire; elle promet à son jeune Amant, de faire consentir Hermocrate, son frere, à le recevoir chez lui, & à l'y souffrir quelques jours par droit d'hospitalité. Ce premier obstacle vaincu, la Princesse Léonide n'a pas beaucoup de peine à lier un commerce d'amitié avec Agis, son Amant. Cependant comme tout est suspect aux yeux d'Hermocrate, ce Philosophe qui craint toujours qu'Agis ne soit reconnu, ne peut consentir à recevoir Phocion dans sa retraite; ce qui jetteroit ce dernier dans un nouvel embarras, si cet incident n'avoit été prévû. Léonide a eu soin de se faire voir à Hermocrate dans la forêt prochaine sous les habits de son sexe; & ce Philosophe ne manque pas de le reconnoître malgré son déguisement. Loin de lui en faire un mystere, Léonide apprend au Philosophe qu'elle n'a eu recours à ce travestissement, que pour se procurer le plaisir de le voir, & se livrer à la douceur de son entretien, sans compromettre sa gloire. Enfin elle joue aussi adroitement le rôle d'Amant sincère auprès du Philoso-

phe, que celui d'Amant passionné auprès de sa sœur. La sagesse du bon Hermocrate ne fait pas une plus longue résistance que l'austérité de Léontine; & la Princesse se voit également l'objet de l'amour de la prude & de celui du Philosophe.

Il ne lui reste plus qu'à inspirer une égale passion à son cher Agis. Elle se découvre à lui avec autant de bienséance que de tendresse: l'amitié du jeune Prince se change facilement dans un sentiment plus tendre; il en éprouve un plus violent & moins agréable, lorsqu'il apprend qu'Hermocrate aime Léonide; mais ce sentiment jaloux n'est pas de longue durée, & ne sert qu'à prouver à la Princesse, que la passion d'Agis n'est pas moins vive que la sienne. Pour écarter le Philosophe & sa sœur, elle leur dit de l'aller attendre à Athènes, où elle doit les épouser solemnellement: ils se font une confidence réciproque de leur amour, qu'ils cessent d'envisager comme une foiblesse. Léontine nomme son vainqueur au Philosophe, qui ne lui répond que par un grand éclat de rire; il lui dit que Phocion est une fille; & que c'est l'amour qu'elle a pour lui, qui l'a obligée à déguiser son sexe: mais le pauvre Philosophe est confondu à son tour, quand il apprend de la bouche d'Agis, que c'est lui qui est l'Amant favorisé, & qui doit devenir l'heureux époux. Hermocrate a beau vouloir s'y opposer, & prendre le ton de maître; on vient lui dire que sa maison est entourée de soldats, commandés par le Capitaine des Gardes de la Princesse. Léonide vient, se fait reconnoître pour la Princesse de Sparte, & rend à son cher Agis, fils de Cléomene, le trône que son pere avoit usurpé sur lui.

*TRIOMPHE DE L'AMOUR ET DU HAZARD, (le) Comédie en trois Actes, en vers, par Guyot de Merville, imprimée dans le troisieme Tome de ses Œuvres.*

Le déguisement des Acteurs forme le nœud de la piéce. Constance, sous le nom de Méhemet, est auprès de son oncle qui l'aime beaucoup; elle a fui sa patrie sous ce déguisement, parce qu'elle croit avoir des preuves certaines, que Florimon est innocent, & le fait chercher par-tout; mais sans rien témoigner à sa niéce. Zaïde,

jeune Grecque, vient demander un aſyle à l'oncle. Conſtance eſt frappée de la reſſemblance qu'elle a avec ſon perfide ; Zaïde n'eſt pas moins ſurpriſe de la reſſemblance de Méhémet avec Conſtance, dont le ſouvenir paroit l'occuper vivement : elles ſe racontent leurs malheurs, & s'aiment ſans ſavoir pour qui : elles veulent engager l'Oncle à quitter la Turquie, où il s'eſt retiré. Il aime le pays ; il en fait un grand éloge : on lui répond : la Turquie

Eſt-elle comparable à cet illuſtre Empire,
Où, par la politeſſe & par la liberté,
Tout paroit être fait pour la ſociété ;
Où le ſexe en ſon air, dans ſon port, ſur ſes traces,
Réunit la gaité, l'enjouement & les graces ;
Où les hommes que Mars a pris ſous ſon appui,
Sont formés par l'Amour, & ſemblent faits pour lui ;
Un ſéjour, en un mot, de qui vingt peuples ſages
Ont adopté les mœurs, la langue & les uſages ?

Enfin, Conſtance découvre Florimon dans la fauſſe Zaïde ; & Florimon reconnoit Conſtance dans Méhémet.

*TRIOMPHE DE L'HARMONIE, (le) Ballet de trois Entrées, avec un Prologue, par M. le Franc de Pompignan, Muſique de Grenet*, 1738.

La premiere entrée eſt *Orphée aux Enfers*, redemandant Euridice. La ſeconde eſt intitulée *Hilas*; & la troiſiéme eſt *Amphion*, bâtiſſant les murs de Thébes. Le Prologue eſt entre la Paix, l'Amour & l'Harmonie.

*TRIOMPHE DE L'IGNORANCE, (le) Opéra-Comique en un Acte, par Boiſſy, à la Foire Saint-Germain*, 1732.

L'Enjouement perſonifié s'étonne que l'Ignorance vienne fixer ſon ſéjour à Paris, où elle donne ſes audiences.

La précieuse Eliante est la premiere qui se présente, & vient, au nom de son sexe, demander les mêmes prérogatives que les hommes; mais l'Ignorance lui conseille de demeurer sous son Empire, & de ne songer qu'à plaire. *Jephté* vient ensuite reprocher à l'Ignorance, d'avoir nui à son succès. Celle-ci lui lâche quelques traits critiques, & veut se retirer. » Restez, lui dit Jephté, je n'aurai » pas quitté inutilement le sacré séjour de Maspha; je me » fais un sacré devoir de vous faire entendre mes sacrés » concerts. Eh! finissez vos juremens, répond l'Ignorance ». Eriphile & plusieurs autres viennent aussi porter leurs plaintes. La derniere scène est celle d'un Médecin Petit-Maître, qui n'est pas moins plaisant que les autres.

*TRIOMPHE DE L'INTÉRÊT, (le) Comédie en un Acte, en Vers libres, avec un divertissement, & des Vaudevilles, par Boissy, Musique de Mouret, au Théâtre Italien,* 1730.

Les aventures scandaleuses du Juif Dulis & de la Pélissier, Actrice de l'Opera, celle de la vieille Duclos, qui avoit épousé le jeune Duchemin, rendues avec toute la malignité de la Satyre, je dirai plus, du Libelle, exciterent les applaudissemens & le rire de la multitude, tandis que les honnêtes-gens ne virent cet ouvrage qu'avec indignation : il péche d'ailleurs contre les bonnes-mœurs & contre la régle fondamentale de la Comédie, puisque c'est le Triomphe du vice depuis le commencement jusqu'à la fin. L'honneur y succombe, & devient la victime de l'intérêt. Cette Piéce néanmoins est écrite avec feu, & pétillante d'esprit.

*TRIOMPHE DE PLUTUS, (le) Comédie en un Acte, en prose, de Marivaux, avec des Divertissemens qui sont de Pannard, Musique de Mouret, aux Italiens,* 1728.

Plutus apprend qu'Apollon, s'étant vanté de l'emporter sur lui, prétend soutenir la gageure, & qu'il

est descendu de l'Olympe, pour prouver ce qu'il ose avancer. Plutus se dispose à rabattre son orgueil par des conquêtes qui ne laissent plus douter de l'avantage qu'il a sur le Dieu des Vers. Aminte, niéce d'Osmidas, est l'objet de cette amour; mais quoiqu'Apollon soit le premier en date, & qu'il ait déja fait quelques progrès sur le cœur de leur maîtresse, Plutus ne désespere pas de lui enlever la victoire. Apollon le plaisante, & le traite même avec mépris; ce qui engage Plutus à ne rien négliger pour triompher d'un rival si insolent. Chacun se déclare en faveur du Dieu des Richesses. Apollon piqué, remonte dans l'Olympe.

*TRIOMPHE DES ARTS, (le) Opera-Ballet de cinq Entrées, dont la derniere a été reprise sous le titre de* PIGMALION, *par la Motte, Musique de la Barre,* 1700.

L'Architecture, la Poësie, la Musique, la Peinture & la Sculpture, forment les cinq Entrées de ce Ballet.

*TRIOMPHE DES CINQ PASSIONS, (le) Tragi-Comédie de Gillet de la Tessonnerie,* 1642.

Cette Piéce est composée de cinq sujets différens, proposés pour exemple par un Sage à un jeune Seigneur prêt à entrer dans le grand monde. C'est ce qui forme une espéce de Prologue, qui annonce les Actes suivans:

La *Vaine Gloire.* Manlius le fils, condamné à la mort par son pere, pour avoir, malgré sa défense, donné une bataille, quoiqu'il eût remporté une grande victoire.

L'*Ambition.* Rhadamiste s'empare des Etats de Mithridate, Roi d'Arménie, & fait ensuite étouffer ce malheureux Prince.

L'*Amour.* Antiochus brûle en secret d'un feu incestueux pour Stratonice sa belle-mere.

La *Jalousie.* Martiane, femme d'Emile, fait épier secrettement son mari à la chasse, s'imaginant le surprendre avec une Maîtresse. Elle se cache dans un petit bois; Emile entend du bruit, tire une flèche & tue Martiane, croyant frapper un cerf.

La *Fureur*. Bisathie, fille du Roi des Massiliens, croyant que son Amant est infidele, le livre à la vengeance du Roi, qui le fait mourir. Bisathie se repend de sa cruauté, & se tue ensuite.

*TRIOMPHE DES DAMES, (le) Comédie en cinq Actes, en prose, avec des Intermèdes, par Thomas Corneille*, 1676.

Le Ballet du Jeu de Piquet étoit un des Intermèdes de cette Comédie. Les quatre Valets parurent d'abord avec leurs hallebardes pour faire faire place; ensuite les Rois arriverent successivement, donnant la main aux Dames, dont la queue étoit portée par quatre Esclaves; le premier représentoit la paume; le second le billard; le troisieme les dés, & le quatrieme le trictrac. Les Rois, les Dames & les Valets, après avoir formé par leurs danses des tierces & des quatorzes, après s'être rangés, tous les rouges d'un côté & les noirs de l'autre, finirent par une contredanse où toutes les couleurs étoient mêlées confusément & sans suite. Je crois que cet Intermède n'étoit pas nouveau, & qu'il n'offroit que l'esquisse d'un grand ballet exécuté à la Cour de Charles VII, & sur lequel on eut l'idée du Jeu du Piquet, qui ne fut imaginé que vers la fin du regne de ce Prince.

*TRIOMPHE DU TEMS, (le) composé d'un Prologue & de trois Actes, en prose, avec des Divertissemens, par le Grand, Musique de Quinault, au Théâtre François*, 1725.

Cette Comédie est formée de trois petites Piéces, qui comprennent le Présent, le Passé & l'Avenir. Dans la premiere, la Baronne de Roquentin se persuade n'avoir pas vingt ans, & être encore la petite Javotte: le vieux Cléon, son ancien Amant, se croit toujours le beau Cléon d'autrefois. Après une absence de quarante années, ils se proposent de renouer leurs vieilles amours, de conclure un mariage que leurs parens avoient rompu jadis, & d'unir Léandre, fils de Cléon, avec Isabelle,

fille de la Baronne. Leur entrevue ſe fait avec la ſurpriſe de deux perſonnes, qui ſe croyant toujours jeunes, ſe retrouvent vieilles, & ne peuvent le croire. La Baronne veut que Léandre ſoit Cléon; Cléon ſoutient qu'Iſabelle eſt ſa petite Javotte. Forcés enfin de convenir de leur mépriſe, ils avouent que leurs beaux jours ne ſont plus, & uniſſent Iſabelle avec Léandre. Voilà le Triomphe du Tems paſſé, dont la puiſſance détruit la beauté & la jeuneſſe.

La ſeconde Piéce montre, dans les effets de l'abſence, le triomphe du tems préſent ſur l'amour & la confiance. Lucile, éloignée de ſon Amant Licidas, apprend que ce volage ne forme plus de vœux que pour la coquette Hortenſe. Cette Amante négligée arrive de Lyon, déguiſée en Cavalier. Elle s'introduit chez ſa rivale, s'en fait aimer, & exige qu'elle lui ſacrifie les lettres, les préſens & le portrait de Licidas. Celui-ci veut ſe battre contre le prétendu Cavalier. Lucile ſe fait connoître, & leur réconciliation eſt le fruit du moment préſent.

Le but de la troiſieme Comédie eſt de prouver qu'il n'eſt point de douleur dont le tems ne triomphe, & qui ne ſoit adouci par l'eſpérance. Lucinde, déſolée de la perte de ſon époux, en paroît inconſolable; mais un ſecond hymen ne tarde pas à eſſuyer toutes ſes larmes. Voilà d'abord le pouvoir du tems ſur la douleur. Un Gaſcon, à qui cette veuve étoit promiſe, ſe conſole, dans l'eſpérance d'épouſer l'aînée de ſes filles. Celle-ci lui manque auſſi; mais la cadette l'en dédommagera. Cette troiſieme eſt encore donnée à un autre; & le Gaſcon eſpere toujours. La Fortune lui réſerve un meilleur parti; ainſi l'eſpérance adoucit toutes les diſgraces.

De ces trois Piéces, la premiere ſeule eſt reſtée au Théâtre: ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans les deux autres beaucoup de naturel, de variété & de bonnes plaiſanteries.

TRIPLE MARIAGE, (*le*) *Comédie en un Acte, en proſe, avec un Divertiſſement, par Néricault Deſtouches, Muſique de Gilliers, au Théâtre François*, 1716.

C'eſt ici une des plus agréables petites Piéces que nous ayons au Théâtre. Deſtouches la compoſa ſur une aven-

ture arrivée quelques mois auparavant à Paris entre M. de Saint-Aul . . . . son fils & sa fille. Le pere, quoique d'un âge avancé, avoit épousé en secret une jeune personne, qui, au bout de quelques mois, exigea de lui qu'il rendît son mariage public. Il le déclara à la fin d'un grand repas, où il avoit invité son fils, sa fille, les parens de sa femme, & beaucoup d'autres. Son fils le félicita sur son choix, & montra en même tems une fort jolie femme de l'assemblée, dont il étoit le mari depuis quelques années. La fille, de son côté, fit un pareil aveu pour un Cavalier de la même compagnie. Le pere étonné, mais confondu par son propre exemple, approuva ses enfans ; la joie se mit de la partie, & l'on but une santé générale à ce triple mariage. Destouches a répandu sur ce canevas la plus agréable broderie. Un Comique fin, naturel & saillant, une action soutenue, une intrigue concertée avec art & dénouée avec esprit, de la très-bonne plaisanterie, c'est ce qu'on peut dire de ce charmant badinage, qui est demeuré au Théâtre, & que le Public revoit toujours avec plaisir.

*TRIUMVIRAT*, (*le*) *Tragédie de Crébillon*, 1754.

Il y a eu deux Triumvirats; il s'agit ici du second entre Octave, Lepide & Antoine. Tout le monde connoit cet endroit de l'Histoire Romaine ; & l'Auteur en a suivi les traits principaux ; il a seulement ajouté ce qui concerne l'amour d'Octave pour Tullie, fille de Ciceron. Le but d'Octave étoit de gagner le pere de sa maîtresse, & de l'engager dans son parti ; mais Tullie étoit promise à Sextus, fils de Pompée. D'ailleurs Ciceron aimoit trop sa patrie, pour contribuer à lui donner un maître. Ces mêmes sentimens étoient dans le cœur de Tullie ; & malgré son amour pour Sextus, elle consent à épouser Octave, s'il veut se départir de ses desseins, & rendre à Rome sa liberté. Octave n'ayant rien obtenu ni du pere ni de la fille, laisse agir Antoine, ennemi de Cicéron ; & ce Triumvir, qui ne paroît pas dans la Piéce, donne ses ordres pour faire mourir son ennemi. Tullie apprend avec horreur la mort de son pere, dont elle voit la tête, & se tue de désespoir.

L'Auteur avoit quatre-vingt-un ans lorsqu'il composa cette Tragédie; & ce grand âge n'avoit point encore glacé sa verve. Il semble au surplus qu'il ait voulu réparer la gloire de Ciceron : il le fait agir & parler avec une grandeur d'ame qu'il n'avoit point manifestée dans Catilina; c'est qu'en effet il fut beaucoup plus grand à sa mort, que dans le cours de sa vie; c'est qu'ici le péril le regarde personnellement, que lui seul fixe notre attention; en un mot, qu'il réunit le principal intérêt, trop divisé, lorsqu'il s'agit du péril de toute une République.

*TRIUMVIRS*, (*les*) *Tragédie de M. de Voltaire*, 1764.

Auguste, Antoine & Lépide veulent faire entr'eux le partage de l'Univers. Un fils de Pompée, dont la tête est proscrite, veut s'opposer à cette usurpation. Il est secondé par d'illustres Romains, qui s'efforcent de défendre la liberté de la République. Ce fils de Pompée se tient caché; ou s'il se montre, c'est sans être connu du Triumvir. Il paroît enfin pour ce qu'il est; mais il témoigne tant de fermeté, de courage & de grandeur d'ame, qu'ils l'effacent de la liste des proscrits.

*TROADE*, (*la*) *Tragédie de Sallebray*, 1640.

C'est la prise & la destruction de Troye, & le partage des Captifs par les Vainqueurs; la mort d'Astyanax, celle de Polyxene, immolée sur le tombeau d'Achilles, celle de Polymnestor, tué par Hécube, pour venger le meurtrier de son fils Polydore, inhumainement égorgé par ce Roi de Thrace, afin de s'emparer des richesses qu'on lui avoit confiées avec ce jeune Prince.

*TROADE*, (*la*) *Tragédie de Pradon*, 1679.

Ulisse veut immoler à la sûreté des Grecs le fils d'Andromaque; Pyrrhus veut sacrifier Polyxene aux mânes d'Achilles. C'est le sujet de deux Tragédies d'Euripide, que Séneque a rassemblées en une seule; & Pradon l'a imité. Les traits qu'il a empruntés de ces deux Poëtes,

lui ont fourni des morceaux touchans ; qu'il a malheureusement gâtés par sa versification. La Scène où Andromaque, vaincue par les artifices d'Ulisse, est contrainte d'avouer qu'elle a caché son fils dans le tombeau d'Hector, me paroît conduite avec adresse. A l'exemple de Séneque, l'Auteur a sçu ménager la gloire d'Ulisse & de Pyrrhus, & leur épargne un crime énorme, en supposant que le fils d'Hector s'est précipité du haut d'une tour, & que Polixene s'est tuée de sa propre main sur le tombeau d'Achilles. Quel tableau offriroit à Hécube le récit de ces deux morts, si le mérite du style répondoit à la beauté de cette situation ! On a sur-tout reproché à l'Auteur l'amour d'Ulisse pour Polixene ; à quoi l'on devoit ajouter la longueur de quelques détails.

*TROIS COMMERES, (les) Opera-Comique en trois Actes, avec un Prologue, par le Sage, d'Orneval & Piron, à la Foire Saint-Germain*, 1723.

La Comédie intitulée le *Banquet des sept Sages*, n'ayant pas été goûtée sur le Théâtre Italien, fut critiquée assez finement dans les *Trois Couuweres*. C'est dans la Scène quinzieme qui se passe entre Pierrot, M. Martin & le Diable Cuisinier.

LE DIABLE.

On va vous donner un banquet qui vient de nous arriver de l'autre monde.

PIERROT.

Je vais gager que c'est le *Banquet des sept Sages*.

LE DIABLE.

Tout juste.

M. MARTIN.

Nous ne voulons point des restes de là-haut.

LE DIABLE.

On n'y a presque pas touché.

PIERROT.

N'importe ; cela sera bon.

LE DIABLE.

Il n'y a qu'à le faire rechauffer.

M. MARTIN.

Fi donc, c'est du maigre; les sausses tourneront.

*TROIS COUSINES, (les) Comédie en trois Actes, en prose, avec un Prologue & des Intermèdes, par Dancourt, Musique de Gilliers, au Théâtre François, 1700.*

Dans le Prologue qui précede cette Piéce, & qui lui est postérieur, Dancourt essaye de ridiculiser ceux qui avoient critiqué sa Comédie; ce qui n'est pas répondre à la critique.

*TROIS FRERES RIVAUX, (les) Comédie en un Acte, en Vers, par Lafont, au Théâtre François, 1713.*

Le Comte, le Marquis & le Chevalier Lisimon, tous trois freres, tous trois Capitaines dans le même Régiment, tous trois amoureux d'Angélique, se croient bien servis par Merlin, qui les trompe tous trois. Il présente le Comte au pere d'Angélique, le Marquis à sa mere, le Chevalier à Angélique même. Ce Chevalier est celui qu'il trompe le moins; parce que c'est celui des trois qui lui donne le plus. La ressemblance des noms & des qualités occasionne quelques surprises, & même quelques situations très-plaisantes. Cette petite Piéce, heureusement conduite, & agréablement dialoguée, est à tous égards digne de son succès.

*TROIS GASCONS, (les) Comédie en un Acte, en prose, avec un Divertissement, par la Motte & Boindin, au Théâtre François, 1701.*

Le dessein de supplanter un rival, oblige Eraste d'emprunter le nom, & jusqu'aux habits de certain Gascon, nommé Spadagnac, à qui Lucile est promise. Frontin, valet du Gascon, sert les projets d'Eraste. Il l'annonce comme son maître au pere de Lucile; mais l'arrivée du vrai Spadagnac dérange leurs vues. La Scène qui se passe entre les deux rivaux, en présence du pere de Lu-

cile, est agréablement traitée. Un troisieme Spadagnac survient; c'est Julie, jeune & vive Gasconne, que le rival d'Eraste avoit promis d'épouser. Elle arrive déguisée, se fait connoître, & oblige son infidele à lui tenir parole. Dès-lors elle dégage celle du pere de Lucile, qui accepte Eraste pour gendre. Cette petite Piéce offre quelques situations piquantes. Le rôle de Julie est théâtral; mais, à l'âge près, il ressemble beaucoup à la Baronne dans le Chevalier à la mode.

*TROIS ORONTES, (les) Comédie en cinq Actes, en Vers, par Boisrobert, 1652.*

Amidor, riche bourgeois de Paris, a promis en mariage sa fille Caliste à Oronte, Gentilhomme de Bordeaux, qui doit arriver incessamment. Caliste aime Cléante, qui n'est point connu de son pere, ce qui fait naître à Cléante le dessein de se présenter à Amidor, sous le nom d'Oronte, avant que celui-ci arrive. Ce stratagême, dans lequel la mere de Caliste & Caliste elle-même entrent, est dérangé par l'arrivée d'un second Oronte, qui, muni d'une lettre du pere du véritable Oronte, soutient son rôle parfaitement. Ce nouvel Oronte est Cassandre, Demoiselle de Bordeaux, Amante d'Oronte, qui vient, déguisée en homme, & sous le nom de son Amant, rompre son mariage avec Caliste; cependant le vrai Oronte se présente devant Amidor, qui le prenant pour un imposteur, le traite très-mal. On imagine aisément la suite de cette intrigue; Cléante & Cassandre se font connoître. Oronte, qui croyoit sa maîtresse morte, se réconcilie avec elle; & Amidor consent que Cléante épouse Caliste.

*TROMPEUR PUNI, (le) ou l'*HISTOIRE SEPTENTRIONALE*, Tragi-Comédie de Scudéry, 1633.*

Cléon aime Nérée, Princesse d'Angleterre, & n'en reçoit que des mépris: sa passion lui inspire le projet de brouiller Arsidor avec sa Maitresse, & il en vient à bout à force de noirceurs. Il est découvert, & tombe sous les

coups de son rival. Le Roi de Dannemarck, frere du Roi d'Angleterre, demande Nérée pour Alcandre, son Favori. Arsidor va disputer sa Maîtresse au Prince Danois. Il le trouve attaqué par trois ennemis, lui sauve la vie, le connoit pour son rival & le blesse dans un duel. Nérée arrive à la Cour & demande la mort, parce qu'on l'assure de celle de son Amant. Arsidor paroît; Alcandre lui cede Nérée.

*TROMPEUR TROMPÉ*, (*le*) *ou les* PERDRIX, *Comédie en un Acte, aux Italiens*, 1752.

Pantalon envoie par Arlequin deux perdrix à un de ses amis; mais Arlequin, qui se rappelle que Camille, sa maîtresse, les aime, se dispose à les lui porter, lorsqu'il rencontre Scapin son rival, qui les lui escamote, & met en leur place une paire de sabots sous une serviette qui couvre le pannier. Arlequin porte avec confiance son présent, que Camille lui jette à la tête. Il soupçonne Scapin de lui avoir joué ce tour, l'épie & les lui dérobe à son tour; mais Lélio, qui sort désespéré de chez sa Maîtresse, arrête Arlequin, se saisit d'une des perdrix, & envie le bonheur de cet innocent animal, qui n'a jamais éprouvé les rigueurs de l'amour; qui a passé sa vie dans une douce liberté ou dans d'heureuses chaînes, & que la mort a bientôt affranchi de l'esclavage des humains. Il sort, emporte la perdrix dans son transport. Arlequin demeure interdit; mais avant qu'il ait eu le tems de revenir de son étonnement, Mario, Joueur malheureux, s'empare de l'autre, qu'il félicite de n'avoir jamais éprouvé les rigueurs du sort; & il l'emporte. Dès qu'il est sorti, le Maître d'Arlequin paroît, & lui demande compte de sa commission: Arlequin, pour toute réponse, lui répete les belles moralités qu'il vient d'entendre, en contrefaisant le ton & le geste de Mario & de Lélio.

*TROMPEUR TROMPÉ*, (*le*) *Opera-Comique de Vadé, à la Foire Saint-Germain*, 1754.

Un Comte, Amant de Cidalise, commence à se détacher

tacher de sa Maîtresse, parce qu'une Villageoise, nommée Colette, a sçu lui plaire. Il s'étoit rendu dans le village de Colette, à l'insçu de Cidalise; mais la Villageoise, qui aimoit le jeune Licidas, méprisoit son amour. Cidalise ne sachant ce qui attiroit si souvent son Amant à la campagne, examine ses démarches; elle apprend que le Comte propose à Colette de l'enlever sous un habit de bal: elle prend elle-même cet habit; & le Comte croyant parler à la Villageoise, reconnoît Cidalise qui se démasque. Se voyant ainsi trompé, il consent à épouser sa premiere Maîtresse.

TROMPEURS TROMPÉS, (*les*) *ou les* FEMMES VERTUEUSES, *Comédie en un Acte, en Vers, par Rosimond*, 1670.

Damon, riche Bourgeois, est amoureux d'Angélique, épouse d'Ariste, Gentilhomme, qui est épris des charmes de Julie, femme de Damon: ces deux femmes intimes amies, se communiquent mutuellement les Lettres galantes de leurs maris; &, pour les faire plus aisément donner dans le piége, elles leur font dire de se trouver le soir à un rendez-vous, & de se déguiser: Damon ne sçachant où prendre un habit, prie Ariste de lui prêter le sien, sous prétexte d'une partie de Bal. Ariste qui est dans le même cas, est charmé de cette demande, qui l'autorise à en faire une pareille à Damon. Cet arrangement fait, les deux Maîtres conviennent de s'envoyer leurs habits; & pendant cet échange, ils sont obligés d'endosser ceux de leurs Valets. Gusman & Fabrice revêtus des habits d'Ariste & de Damon, rencontrent un Cabaretier à qui ils doivent de l'argent, & qu'ils ont menacé de coups de bâton. Bernard, c'est le nom du créancier, croyant parler à leurs Maîtres, se plaint de l'insolence des Domestiques. Gusman & Fabrice profitant de son erreur, entrent chez Angélique & Julie; » va, mon ami, lui disent-ils, nos Valets sont des faquins; nous te les abandonnons; assommes-les si tu » peux. » Pendant ce temps-là, Ariste & Damon ne voyant point revenir leurs gens, s'impatientent, & rencontrent en leur chemin ce même Cabaretier, qui,

trompé par l'apparence, s'imagine voir ses débiteurs, & use amplement de la permission qu'on lui a donnée.

TROPES. Les Tropes sont des figures, par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n'est pas précisément sa signification propre : il y a donc autant de Tropes qu'il y a de manieres différentes, par lesquelles on donne à un terme une signification qui n'est pas précisément sa signification : *aveugle*, dans le sens propre, signifie une personne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot, pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, comme quand Jesus-Christ a dit, les aveugles voient ; alors Aveugles n'est plus dans le sens propre ; il est dans un sens divisé : ce sens divisé est un Trope, parce qu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le sont.

*TROQUEURS*, (*les*) *Acte de Vadé*, *Musique de M. d'Auvergne*, *à la Foire Saint-Laurent*, 1753.

Lubin & Lucas sont tous deux à la veille de se marier ; les contrats en sont passés par-devant Notaire. Lubin, qui est fiancé avec Margot, la trouve trop égrillarde, trop vive, trop grondeuse ; & il aimeroit mieux Fanchon, que Lucas doit épouser. Lucas, au contraire, préféreroit Margot à sa future, parce que Fanchon est indolente & paresseuse. Ils se font l'un & l'autre confidence de leur façon de penser là-dessus, & se déterminent à faire un troc. Ils en avertissent les deux fiancées, qui d'abord en paroissent étonnées ; mais après s'être parlé à l'oreille, elles font semblant d'accepter le changement. Margot restée seule avec Lucas, le traite si mal, que celui-ci est désespéré d'avoir voulu changer. Lubin

n'a pas été plus content de Fanchon ; de sorte que les deux Amans veulent s'en tenir à leur premier marché ; mais Fanchon & Margot s'y opposent, & disent que le troc étant fait, il n'y a plus de retour : après s'être bien fait prier, après avoir vu leurs Amans à leurs genoux, elles consentent enfin à s'en tenir à la premiere disposition qui avoit été faite. Margot épouse Lubin ; & Fanchon devient la femme de Lucas.

*TROYENNES (les) Tragédie de Chateaubrun*, 1754.

Hécube, femme de Priam, & ses filles Cassandre, Polixene & Andromaque, tombent toutes quatre au pouvoir des Grecs après la prise de Troye. Hécube s'accuse elle-même d'être la cause des malheurs de ses Sujets & de ses Enfans, pour s'être prêtée à l'amour criminel de Pâris pour Hélene. Cassandre prédit tout ce qui doit arriver à sa mere, à ses sœurs & aux Grecs eux-mêmes. On vient demander à Andromaque son fils Astianax, de la part des Grecs, pour le sacrifier aux mânes d'Achille. On apprend que le Grand-Prêtre a soustrait cet enfant à leur fureur ; & l'on arrache Polixene des bras de sa mere pour l'immoler. Tout cela fait naître les situations les plus touchantes & les mieux amenées. Hécube meurt de douleur, & la piéce finit.

*TROYENNES DE CHAMPAGNE, (les) Opera-Comique, ou Parodie des Troyennes, en un Acte, par Vadé, à la Foire Saint-Germain*, 1755.

C'est la parodie de la Piéce précédente. L'Auteur suppose qu'Attila a pris d'assaut la Ville de Troye en Champagne. Trois Lieutenans de son armée veulent arracher trois filles des bras de leur mere. L'une de ces filles est mere aussi ; elle a un petit garçon qu'elle cache dans un tonneau, pour le dérober à la fureur des Soldats ; voilà Hécube, Cassandre, Polixene, Andromaque & Astianax caché dans le tonneau. Les vainqueurs, qui aiment le vin de Champagne, vont pour percer la futaille : la mere se jette devant eux ; elle prie qu'on les fasse retirer. Finus, qui fait le rôle d'Ulisse, soupçonne quelque

myſtère. Il léve le tonneau, & trouve l'enfant. Les Troyennes conſentent d'aſſez bon cœur à ſuivre les Grenadiers.

TURBAN ENCHANTÉ, (*le*) *Comédie en quatre Actes, avec des Divertiſſemens, par Veroneze, fils, aux Italiens,* 1767.

Arlequin, que Pantalon a chaſſé de ſa maiſon, parce qu'il a découvert ſon amour pour Camille, dont il eſt lui-même épris, approche d'une grotte d'où il voit ſortir des flâmes. Elle eſt habitée par un Magicien, qui lui offre ſa protection pour enlever Camille à Pantalon, qui par jalouſie la retient en priſon. Arlequin accepte les offres du Mage, lequel en ſa préſence enchante un Turban qui le rendra inviſible. Il s'en ſert utilement pour échapper à ceux que Pantalon envoye pour l'arrêter. Il change en un inſtant de ſix formes différentes; & à la derniere, il paroît ſur un Char de Triomphe, orné de Drapeaux & de Trophées. Ces différens changemens ſe font ſi ſubtilement, que l'œil le plus attentif ne peut appercevoir la maniere dont ils s'operent.

TURCARET, *Comédie en cinq Actes, en Proſe, par M. le Sage, aux François,* 1709.

Sous le point de vue le plus comique, le Sage nous préſente, dans *Turcaret*, tous les ſouterreins, les reſſources, le manége, les folles dépenſes, les amours inſenſées, la fauſſe grandeur, les profuſions, les airs, le ton, la fatuité, la ſottiſe des gens d'affaires & des nouveaux parvenus. » Les Financiers de ce tems, a dit » un homme d'eſprit, ſe ſont ſi conſidérablement éloi- » gnés du caractère joué & bafoué par l'Auteur, qu'ils » peuvent en rire aujourd'hui avec le public, comme » d'un ridicule entierement étranger à leur état.

TUTEUR, (*le*) *Comédie en un Acte, en Proſe, par Dancourt, au Théâtre François,* 1695.

Dorante & ſon valet l'Olive, ſe ſont introduits, le premier, comme Peintre, l'autre comme Jardinier,

chez M. Bernard, tuteur d'Angélique. Elle est instruite & du penchant, & de la vraie qualité de Dorante; & pour se ménager avec lui un entretien plus libre, elle fait entendre à M. Bernard, que le prétendu Peintre a osé lui demander un rendez-vous à telle heure, & dans tel endroit. Le Tuteur s'y rend à sa place, accompagné de son confident Lucas, tous deux déguisés en femmes: ils sont suivis de Dorante & de l'Olive, qui leur distribuent bon nombre de coups de bâton. M. Bernard, très-satisfait, est surpris dans cet équipage par le Chevalier, oncle d'Angélique. Ce dernier emmene sa niéce, & conclut son mariage avec Dorante. On trouve dans cette Comédie une Scène de nuit très-divertissante. Elle a été imitée depuis dans deux Opera-Comiques, l'*Ecole des Tuteurs*, & le *Maître en Droit.*

*TUTEUR DUPÉ*, (*le*) *Comédie en cinq Actes, en Prose; par M. Cailhava, aux François*, 1765.

Un vieux Tuteur abuse d'un Testament ridicule, pour épouser sa pupile qui ne l'aime pas, & qui est aimée d'un Marquis. Un Valet intriguant se prête à ces Amans, & employe la ruse de son état & de son rôle, pour tromper le Vieillard. On lui fait accroire que la sœur de la Pupille veut l'épouser; il refuse cette union; il consent seulement qu'elle se marie avec le Marquis; & il signe le contrat. Cette sœur ne paroît pas; mais la Pupille elle-même, qui, dit-on, lui ressemble, & qui prend ses habits, est accordée au Marquis; & le contrat qu'a signé le Tuteur, est précisément celui de sa Maîtresse avec son Rival. Le Vieillard se voyant dupé, épouse une tante de la Pupille.

*TUTEURS*, (*les*) *Comédie en deux Actes, en Vers, par M. Palissot, aux François*, 1754.

Un pere, en mourant, laisse sa fille entre les mains de trois Tuteurs, & ne la fait son héritiere, qu'à condition qu'elle ne se mariera qu'avec le consentement unanime de ses trois amis. Ce sont trois originaux, qui ne sont

jamais d'accord entr'eux ; il suffit que l'un veuille une chose, pour que l'autre soutienne le contraire. Ces trois hommes sont un Voyageur, un Nouvelliste & un Antiquaire. L'Amant de la jeune Pupille vient à bout de les gagner tous trois. Il parle de Voyages avec le premier, se fait Nouvelliste avec le second ; & avec le troisiéme il joue parfaitement le rôle d'Antiquaire. Par ce stratagême, il réunit en sa faveur le consentement des Tuteurs, & épouse la Pupille.

*TYNDARIDES, (les) Tragédie de Danchet, 1707.*

Idas vient de se couvrir du sang de son frere Lyncée, pour s'assurer du Trône de Chypre, & de la main d'Elaïre. Cette Princesse ne voit ce monstre qu'avec horreur : Castor s'offre de venger ce forfait ; il veut remplacer auprès d'elle un Amant qui lui est odieux, & met son frere dans sa confidence. Pollux, également épris des charmes d'Elaïre, est assez généreux pour dissimuler son amour, & céder une Maîtresse qu'il adore, & dont il est tendrement aimé. Cette situation n'intéresse qu'autant qu'on adopte ces sortes de sentimens ; & pourquoi ne les adopteroit-on pas ? Ces efforts ne sont point au-dessus de l'humanité ; ils sont même conformes au caractère des filles de Tyndare, regardées comme des modèles parfaits de l'amitié fraternelle. Cependant Castor est vaincu par Idas qui le fait mourir ; & il ne reste plus à Pollux qu'à venger la mort de son frere, & le pleurer. Le peu de succès qu'eut cette Piéce, doit être moins attribué au choix du sujet, qu'aux longueurs, aux répétitions, aux réflexions languissantes qui régnent dans les détails.

---

## V.

*VACANCES, (les) Comédie en un Acte, en Prose, par Dancourt, au Théâtre François, 1696.*

Le succès de cette Comédie est dû au genre de ridicule que l'Auteur y met en jeu. C'est un Procureur devenu, par fraude, Seigneur de Paroisse, & berné par ses pre-

pres Vassaux. Clitandre, neveu de l'ancien Seigneur, vouloit faire plus que berner M. Grimaudin; mais il retrouve dans sa fille, une personne qu'il aimoit sans la connoître. Voilà où commence le nœud de l'intrigue. Le dénouement n'en est pas éloigné. M. Grimaudin consent à donner sa fille à Clitandre, pourvu qu'il le fasse jouir en paix des honneurs dûs au Seigneur d'un Village. Ce fonds, par lui-même assez simple, est égaié par les accessoires.

*VALET AUTEUR*, (*le*) *Comédie en trois Actes, en Vers libres, par de l'Isle, aux Italiens*, 1730.

Valere, Amant de Julie, s'entretient avec elle de la situation où il est, parce que Dorante, son pere, veut le marier à Isabelle qu'il n'aime point. Il lui apprend que la venue de Géronte, pere d'Isabelle, lui fait craindre que celui-ci ne veuille achever le mariage projetté avec Dorante, son pere, & que c'est ce qui l'a déterminé à garder l'incognito dans ce Château où il n'est connu que d'elle.

Valentin, Valet de Léandre, & Cocher de Géronte, pere d'Isabelle, apprend à Léandre, son premier Maître, que pour servir son amour pour Isabelle, il s'est introduit chez Géronte en qualité de Cocher, & qu'ayant fait briser fort à propos sa chaise auprès du Château où ils sont actuellement, il lui a persuadé qu'il appartenoit à Dorante, pere de Valere, à qui il a destiné sa fille Isabelle qu'il amenoit avec lui, pour achever ce mariage arrêté depuis long-tems: il ajoute que, pour faire réussir son stratagême, il faut qu'il passe pour Valere, gendre futur de Géronte. Léandre a quelque peine à se prêter à cette supposition; mais son amour pour Isabelle le fait passer par-dessus les scrupules de sa délicatesse. Valentin ne lui en dit pas davantage, & réserve un plus grand détail dans la conversation qu'il doit avoir avec Nérine, suivante d'Isabelle. En effet, il lui apprend qu'il a été autrefois Comédien, & même Auteur. Nérine lui demande quelle Piéce il a mis au jour? Il lui répond que c'est

celle qu'on va jouer dans le Château de Léandre, & qu'elle en sera une des principales Actrices; il ajoute que le mariage de Léandre avec Isabelle en sera l'heureux dénouement.

*VALET EMBARRASSÉ, (le) ou la* VIEILLE AMOUREUSE, *Comédie en trois Actes, en vers, par Avisse, aux Italiens,* 1742.

Valentin, & son maître Ariste, deguisés en soldats qui voyagent, arrivent devant un Château habité par une jeune personne, dont Ariste est amoureux, & par une tante, fille très majeure, qui lui sert de surveillante. Ce déguisement qu'ils ont pris, autorise à demander l'hospitalité. Pour n'être point refusés, Ariste engage Valentin à feindre d'être blessé; Arlequin, valet de la maison, rebute les voyageurs, & se radoucit néanmoins à la vûe d'une bourse qu'il trouve à ses pieds, & qu'ils ne réclament point. Il explique là-dessus ses qualités, fait le portrait de ses deux Maîtresses, & insiste sur-tout sur la nécessité de cajoler la tante Madame Durmont, sans parler à la niéce. Il rentre dans le Château pour préparer les deux Dames à permettre l'entrée des nouveaux venus. Ariste charge Valentin de jouer l'amoureux auprès de la tante. Elle paroit avec sa niéce; & sur l'avis de sa suivante, qui l'engage à prendre pitié de ces deux pauvres soldats, elle consent à les recevoir. Valentin fait passer les transports qu'Ariste fait éclater imprudemment devant la niéce, pour les accès fâcheux d'un délire habituel, causé par une ancienne passion. En même tems il dit à la tante tout ce qui peut la flatter & gagner son affection. Elle ordonne donc que l'on fasse bien manger celui qui a le cerveau un peu blessé, à ce qu'elle s'imagine, & qu'on fasse au contraire observer une rigoureuse abstinence à Valentin qu'elle croit avoir la fiévre. Valentin qui fatigué du voyage a bon appétit & besoin de réparer ses forces, n'est pas content de ce régime. Julie croit reconnoître Ariste, malgré son déguisement. Rosette, sa suivante, tente de pénétrer s'il n'est point aimé. Julie est piquée qu'on croye qu'elle s'abaisse jusqu'à un soldat inconnu. Rosette réplique, qu'après avoir eu l'insolence de l'aimer, il pourroit bien avoir

celle de lui plaire, quand ce ne seroit que pour imiter son heureux compagnon. Comme la tante est toute changée depuis l'arrivée de ces deux étrangers, Julie l'impute à la seule charité. Cette tante charitable arrive escortée de deux Chirugiens, pour visiter les blessures du prétendu malade, qui, pour se tirer de cette visite embarrassante, est sur le point de tout révéler. Son Maître dit qu'il a un baume souverain; mais les Chirurgiens insistent. Le valet, pour derniere ressource, se retranche sur la bienséance. Madame Durmont se retire, & exhorte les Chirurgiens à faire leur devoir. Ariste les gagne: on vient à bout, par les soins de Rosette, de s'assurer qu'il n'est pas indifférent à celle qu'il aime. Les deux Amans ont une explication, & sortent contens l'un de l'autre par l'entremise de la Soubrette. Plein de l'entretien qu'il vient d'avoir avec Julie, Ariste laisse son valet avec Madame Durmont, dont il faut qu'il essuye la déclaration formelle que la folle lui fait de ses sentimens amoureux. Valentin, pour s'en débarrasser, dit qu'il est engagé avec une autre personne dont il montre le portrait, c'est celui qu'il a trouvé; mais il ignore que ce portrait représente Madame Durmont, telle qu'elle étoit dans la jeunesse. Celle-ci qui croit n'avoir perdu que la parure de Flore, que le peintre lui avoit donnée, prend le discours de Valentin pour une nouvelle galanterie, & sort pour aller s'habiller en Flore. Valentin crie au secours: Ergaste, qui est arrivé, pour épouser Julie, reconnoit Valentin pour Valet de son neveu Ariste, & en demande des nouvelles: surcroît d'embarras pour le Valet. Il dit qu'il ne sçait rien de ce qu'on lui demande. Rosette accourt au bruit, & est aussi fort embarrassée en reconnoissant son maître, qui lui annonce qu'Ergaste est l'époux qu'il destine à sa fille. Elle, de son côté, annonce au Comte, qu'Ergaste a pris une peine inutile, & fait entendre que Julie a un autre attachement. Julie vient avec Ariste; elle se jette aux genoux de son pere, qui, avec le consentement d'Ergaste, la donne, par point d'honneur, à Ariste.

*VALET MAITRE (le) Comédie en trois Actes, en Vers, par M. de Moissy, aux François, 1751.*

Lormoy, Valet de Géronte, a pris un tel ascendant

sur l'esprit de son maître, que celui-ci n'agit que par ses conseils. Damis, neveu de Géronte, aime Julie sa cousine, & presse son oncle de lui permettre de l'épouser.

Lormoy a une sœur jeune & jolie, nommée Louison, à qui il fait prendre le titre & les airs de Comtesse; & il veut en faire l'épouse de Damis. Géronte se laisse tromper à l'apparence; il ignore l'intérêt que son Valet prend à Louison; il se persuade que Lormoy ne la propose pour l'épouse de Damis, que parce qu'elle est pour lui un parti convenable. Damis feint d'entrer dans les vues du Valet de Géronte; il promet à Lormoy qu'il épousera la Comtesse, & pendant ce tems-là, il ne néglige rien pour ouvrir les yeux de son oncle, sur le compte de son Valet.

Timante, frere de Géronte, est un honnête homme, qui déplore l'aveuglement de son frere; mais il ne désespere par de lui démasquer le fourbe, qui s'est ainsi rendu maître de son esprit. Géronte regarde comme un effet de l'envie qu'on a conçue contre son Valet, tout ce qu'on fait pour le détromper; & plus on s'attache à le tirer d'erreur, plus il se prévient contre tout ce qu'on lui dit pour le désabuser. On apporte à Géronte une lettre venant de Guinée, dans laquelle est dévoilé le secret de la naissance de la fausse Comtesse & de toutes les fourberies de Lormoy. Géronte, qui n'a pas sur lui ses lunettes, ne peut lire cette lettre; il la fait lire par son homme de confiance, qui donne un tour d'éloge à tout ce qu'elle contient, & il la déchire par modestie, sous prétexte qu'on lui donne trop de louanges, & par ménagement pour Timante, qui y est, dit-il, trop maltraité. En effet, Lormoy ne l'avoit pas ménagé dans la tournure qu'il avoit donnée à cette lettre en la lisant. Ces traits de modération, de la part d'un Domestique, attachent de plus en plus Géronte à son Valet: il lui promet de ne jamais l'abandonner, de ne rien écouter de tout ce qu'on pourroit dire contre lui, & il lui assure une rente de mille écus.

La lettre n'ayant point eu l'effet qu'on s'en étoit promis, on commençoit à désespérer de tirer d'erreur le bonhomme Géronte, lorsqu'un Valet, qui étoit ivre,

découvrit ce que Lormoy avoit eu l'adresse de cacher à son Maître. Ce Valet, plein de vin, parloit seul, & ne pensoit pas que Géronte & Timante étoient là qui l'écoutoient. Géronte commence donc à concevoir des soupçons contre Lormoy; mais celui-ci les dissipe bientôt par un conte qu'il fait au bonhomme, qui y ajoute foi; & ce n'est que sur le témoignage d'un Procureur, qui reconnoît Louison; ce n'est que sur l'aveu de Louison, qui se fait connoître pour ce qu'elle est; ce n'est enfin que sur la confession de Lormoy lui-même, qui avoue tout, que Géronte se laisse détromper; & le mariage de Julie avec Damis termine la Piéce.

VALETS, Personnages de Comédie. Autant l'air malin est-il nécessaire aux Suivantes, autant la souplesse & l'agilité le sont aux Valets. J'ai observé que dans une Piéce bien faite, tous les Personnages étoient toujours en mouvement; & pour lors je n'employois cette expression que dans le sens figuré. Par rapport aux Valets, elle doit être prise au propre. Il est essentiel que sans cesse ils amusent nos yeux aussi-bien que notre esprit. De ce principe, il s'ensuit, qu'une taille épaisse ne leur sied pas mieux, que le bégayement à une Soubrette babillarde.

*VALETS MAITRES (les) Comédie en deux Actes, en Vers libres, suivie de deux divertissemens, par Boissy, aux Italiens*, 1748.

Coraline, en habit de Danseuse, paroît avec Arlequin habillé en Hussard. Tous deux débarrassés de leurs Maitres & de leurs Maitresses, prétendent se bien divertir, & faire les honneurs de la maison à leurs amis, qui ne tardent pas d'arriver. Lafleur, Coureur du Marquis, & Scapin, Héducque de la Baronne, entrent en ce moment, & sont bientôt suivis de Colombine & de Lisette. Arlequin se propose de se mettre à table; Coraline

& Lafleur veulent commencer par la danse. Colombine par un concert ; mais après quelques objections, l'avis de Lisette réunit tous les autres ; ils conviennent d'ouvrir la Fête par une Comédie qui sera suivie d'un souper, & le souper d'un grand bal : la difficulté est qu'ils n'ont point de pièce prête. Arlequin imagine d'en composer une & de la jouer à l'impromptu ; Lafleur perfectionne cette idée ; il ajoûte qu'il faut que la parodie de leurs Maîtres & de leurs Maitresses soit le sujet de la piéce. Lisette se charge du rôle de la Présidente, qui est une Précieuse ; Coraline de celui de la Comtesse, qui est une Petite-Maitresse. Arlequin prétend briller dans le rôle du Chevalier, & se venger, en le jouant, d'un Maître qui le bat sans le payer. Tout ce qu'il craint, c'est de lui prêter des graces naturelles qu'il n'a pas. Lafleur, sous le nom & les habits du Marquis & Arlequin sous ceux du Chevalier, ouvrent la Scène. Le Chevalier se plaint qu'il est obsedé par la Présidente, la Comtesse & la Baronne, & que trop de mérite expose à bien des persécutions. Le Marquis lui promet de se charger d'une ou deux de ces Dames, pour l'en débarrasser & lui faire plaisir, s'il veut les lui céder. Le Chevalier s'en défend, sur ce que toutes trois lui sont nécessaires ; la Comtesse l'amuse par sa coquetterie & son extravagance : la fadeur & le ton précieux de la Présidente ne l'empêchent point de vouloir l'épouser, parce qu'elle est riche, & que sa conduite est plus raisonnable ; & la vieille Baronne est bonne à ruiner. Scapin tout effrayé, vient avertir ses camarades que leurs Maîtres arrivent ; ils paroissent en effet : les habits de la Comtesse & de la Présidente les trompent un instant ; mais ils reconnoissent bientôt ces Soubrettes, qu'ils trouvent charmantes dans ce nouvel équipage, & auxquelles ils accordent la grace de leurs Valets, qui vont reprendre les habits convenables à leur condition.

Cette Piéce, qui est de Boissy, n'eut pas un succès aussi heureux, que la plûpart de ses autres Comédies : il la retira après la seconde représentation, & ne l'a pas même fait imprimer dans ses Œuvres : elle est cependant remplie de Scènes très-plaisantes, & de détails fort bien écrits ; mais le fond de l'intrigue est trop médiocre,

& les Personnages ne pouvoient guères être employés de cette maniere, que dans un Canevas Italien.

*VALETS MAITRES DE LA MAISON, (les) ou le* TOUR DU CARNAVAL, *Comédie en un Acte, en prose, par M. Rochon de Chabanne, au Théâtre François, 1768.*

Un Maître & une Maîtresse de maison, également jaloux l'un de l'autre, & également soupçonneux, consentent de sortir, chacun séparément, de leur logis, pour laisser à leurs gens la liberté de se réjouir. Les Domestiques se déguisent en Maîtres, se font régaler aux dépens d'un Traiteur, & persiflent un jeune Provincial, qui croit épouser la fille des Maîtres dans une des Femmes-de-chambre de Madame. C'est la Cuisiniere qui passe pour sa mere, le Cocher pour son oncle, & d'autres Domestiques figurent en Abbé, en Marchand, en Officier, en Notaire. Leur but est de s'emparer des bijoux & des autres présens de noces, que le prétendu Marié doit donner. Au milieu du festin, la joie de tout ce monde est interrompue par les Maîtres, que leurs soupçons & leur jalousie mutuels ont ramenés. Tout s'éclaircit; le complot des Domestiques est découvert; & ils sont chassés.

*VARRON, Tragédie du Vicomte de Grave, 1751.*

Un Citoyen de Syracuse, nommé Varron, qui a privé de la Couronne le Prince légitime, qui lui a ôté la vie, & qui a fait mourir tous ses enfans, à l'exception d'une jeune Princesse appellée Cléonice, qu'il fait passer pour sa fille, sous le nom de Zoraïde : un Prince de la Famille Royale, nommé Sostrate, & Amant de la Princesse, qui prend les armes pour monter sur le trône de ses ancêtres; qui en veut à la vie du Tyran; qui se laisse attendrir, mais qui ne se rend ni aux pleurs ni aux prieres de son Amante; Zoraïde, qui ne sait quel parti prendre entre un pere qu'elle aime & un Amant qu'elle adore; qui est sollicitée par Varron de faire périr Sostrate; & qui conjure Sostrate d'épargner les jours de Varron, qui entend dire qu'elle n'est point la fille du Tyran, & qui ne découvre ce mystere que par une ruse

qui fait le dénouement de la Piéce : voilà les Personnages qui forment les trois principaux rôles de cette Tragédie.

*VASSAL GÉNÉREUX (le) Tragi-Comédie de Scudéry*, 1632.

C'est un tableau touchant du respect & de l'amour que les Sujets doivent à leurs Maîtres. Théandre est un de ces Héros parfaits, tels qu'on n'en trouve que dans les Romans ou au Théâtre. Il aime Rosilie & en est aimé. Lucidan, héritier présomptif de la Couronne, se donne ouvertement pour son rival, & se trouve en état de tout entreprendre par la mort du Roi son pere, qui s'opposoit à son amour. Les Francs, révoltés par la conduite de leur nouveau Roi, le détrônent, & présentent la Couronne à Théandre, qui ne l'accepte que pour la remettre avec plus d'éclat sur la tête du Souverain légitime. Lucidan, instruit par ses malheurs, confirme le mariage de Théandre avec Rosilie. On sent combien la texture de ce Poëme pouvoit fournir de Scènes touchantes. L'Auteur en a tiré tout le parti possible dans un tems où le goût gothique regnoit encore sur la Scène Françoise.

VAUDEVILLE. Sorte de chanson à couplets, qui roule ordinairement sur des sujets badins ou satyriques. On fait remonter l'origine de ce petit Poëme jusqu'au regne de Charlemagne; mais, selon la plus commune opinion, il fut inventé par un certain Basselin, Foulon, de Vire en Normandie ; & comme, pour danser sur ces chants, on s'assembloit dans le Val-de-Vire, ils furent appellés, dit-on, Vaux-de-Vire, puis, par corruption, Vaudevilles. L'air des Vaudevilles est communément peu musical ; comme on n'y fait atttention qu'aux paroles, l'air ne sert qu'à rendre la récitation un peu plus appuyée ; du

reste, on n'y sent, pour l'ordinaire, peu de goût, peu de chant, peu de mesure : le Vaudeville appartient exclusivement aux François ; & ils en ont de très-piquants.

*VAUDEVILLE, ( le ) Opera-Comique, en un acte, avec un divertissement, par Panard, à la Foire Saint Germain, 1737.*

Momus ouvre la Scène avec sa fille la Foire. Cette derniere paroît triste; & Momus n'a pas beaucoup de peine à lui faire avouer que l'amour qu'elle a conçu pour le Vaudeville, dont elle est méprisée, est la source de son chagrin. Console-toi, lui dit-il; Bacchus & la Joie, pere & mere de ton Amant, viennent ici solliciter Apollon de recevoir leur fils au Parnasse ; je profiterai de l'occasion pour conclure ton mariage ; & je compte que je ne serai pas refusé. Il obtient en effet leur consentement; mais le Vaudeville, qui redoute leur nœud conjugal, y résiste. Momus touché des pleurs de sa fille, après avoir rêvé quelque tems, trouve cet expédient. Bacchus & la Joie, dit-il, vont se rendre au Tribunal d'Apollon, pour soutenir les droits de leurs fils ; il faut que tu te travestisses, & que tu viennes plaider la cause de ton Amant ; tu la gagneras ; & peut-être que la reconnoissance vaincra sa légereté. Apollon paroît, accompagné de Melpomène, de l'Elégie, de l'Eglogue, & de deux Auteurs. On annonce Bacchus & la Joie, qui supplient le Dieu des vers d'accorder les honneurs du Parnasse au Vaudeville. Cette proposition révolte les suivans d'Apollon. La Foire, déguisée sous une robe d'Avocat, demande la permission de plaider la cause du Vaudeville. Après un exorde très-pathétique, elle s'efforce de prouver qu'on ne peut, sans injustice, refuser à sa partie une place sur le Parnasse Français, & fait voir que le Vaudeville est l'agrément des conversations ; qu'il est reçu, chéri & aimé dans tous les états ; à la Cour, à la Ville & au Village. Apollon va aux opinions ; & le Vaudeville est mis en possession de tous les droits du sacré Vallon. Pour témoigner sa reconnoissance à la Foire, le Vaudeville se détermine enfin à l'épouser.

*VEAU PERDU*, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, par la Fontaine, sous le nom de Champmêlé, aux François*, 1689.

L'Auteur n'a fait que mettre en action les deux Contes de la Fontaine, la *Gageure des trois Commeres*, dont le tour de la premiere se trouve employé ici; & le *Villageois qui cherche son Veau*: voici de quelle façon ces deux Contes étoient liés, & formoient l'intrigue de cette petite Comédie, qui étoit jouée par cinq Acteurs; sçavoir, un Gentillatre, sa Femme, sa Servante, Ricato, son Fermier, & le fils du Fermier. Après deux ou trois Scènes nécessaires pour l'exposition du sujet, paroit Ricato: ce Villageois qui a cherché inutilement un veau qu'il a perdu, monte sur un arbre, pour découvrir de plus loin. Le Gentillatre arrive, & se croyant seul avec sa Servante, lui conte des douceurs, veut l'embrasser, & lui porter la main sur le sein: à chaque mouvement, il s'écrie: » Ah Ciel! que d'appas! que vois-je! que ne » vois-je pas! » Ricato impatienté d'entendre répeter la même chose, crie du haut de son arbre: » notre bon » Seigneur, qui voyez tant de choses, ne voyez-vous » point mon veau? Je suis perdu (dit alors le Gentil- » homme tout-bas,) ce Rustre ne va pas manquer de ra- » conter à ma femme tout ce qui vient de se passer: cours » vîte, ajoute-t'il à sa Servante, & va dire à Madame » qu'elle vienne en diligence me trouver ici ». Dans le moment, la Dame arrive; le mari fait l'empressé auprès d'elle, & recommence le même jeu qu'avec sa Servante. Ricato rapporte à la Dame ce qu'il a vû du mari avec sa Servante; & la Dame répond toujours, *c'étoit moi*, jusqu'à ce que Ricato perdant patience: » jarni, » dit-il, vous me feriez enrager; un mari n'est point » si sot à l'entour de sa femme. Commment donc, inso- » lent, reprend la Dame fort en colere: vous manquez » ainsi de respect à M. le Comte »?

Dans une autre Scène, la suivante, songeant à un établissement solide, & voulant épouser le fils du Fermier, parce qu'il est jeune & riche, trouve le moyen de

lui

lui parler : après quelques discours, elle fait ensorte qu'il lui touche dans la main. » Ah ! Dame ! dit-elle alors, tu » ne sçaurois plus t'en dédire, nous voilà mari & femme. » Je t'ai donné ma foi ; tu m'as touché dans la main ; le » mariage est en bonne forme. Oui, mais, répond le » jeune homme : dans tout cela je n'ai vû ni Curé, ni » Notaire ».

La femme du Gentillâtre, à qui les discours de Ricato n'ont pas laissé de faire concevoir quelques soupçons, pour se mettre l'esprit en repos, oblige son mari à marier sa Servante avec le jeune Paysan ; & c'est par ce mariage que finit la Piéce.

VENCESLAS, *Tragédie de Rotrou, imitée ou presque traduite en entier du Poëte Espagnol-François de Roxas, dont l'Ouvrage est intitulé,* ON NE PEUT ÊTRE PERE ET ROI, 1648.

Ladislas, fils aîné de Venceslas, Roi de Pologne ; jeune Prince ambitieux, jaloux, violent, impérieux, & cependant aimable malgré tous ces défauts, est Amant furieux de Cassandre, Duchesse de Kunisberg, qu'il veut épouser, n'ayant pû la séduire. Sa haine pour le Duc de Courlande, favori du Roi, & dont le crédit & les exploits lui font ombrage, est augmentée encore par la fausse prévention où il est, que ce Duc est son Rival. Alexandre, second fils de Venceslas, est l'objet aimé ; son respect pour son pere, la crainte d'un Rival tel que son frere, lui font tenir ses feux cachés sous le nom du Duc, son confident & son ami. Sa sœur, la Princesse Théodore, aime le Duc de Courlande, favorise l'amour de Ladislas, & n'omet rien pour engager la Duchesse de Kunisberg à consentir à son mariage avec ce Prince. Cassandre, excédée par tant de poursuites, s'en plaint au Duc & à Alexandre son Amant. Celui-ci ne trouve plus de ressource que dans un Hymen secret ; & ce projet est prêt à s'exécuter. Ladislas, toujours persuadé que c'est le Duc qui aime Cassandre, ne doute plus que ce mariage, dont il vient d'être informé, ne se fasse entre lui & la Duchesse. Dans cette persuasion, il ne prend conseil que de son désespoir, & se rend, à la faveur de

la nuit, au Palais de Caſſandre. Au nom du Duc, il entend ouvrir la porte; il entre, éteint la lumiere, & de trois coups de poignard, croit avoir bleſſé à mort le Duc de Courlande. Caſſandre apporte au Roi la nouvelle de cet aſſaſſinat, lui apprend, en Amante déſeſpérée, que Ladiſlas eſt le meurtrier de ſon frere, & demande vengeance de cet attentat. Venceſlas condamne ſon fils à perdre la tête. Le Peuple demande la vie du Prince; & le Duc l'obtient à titre de récompenſe. Une grace, au choix de ce favori, devoit être le prix de ſes ſervices; en peu de jours, & avec des forces bien inférieures, il avoit réduit la Moſcovie à demander la paix. Venceſlas ne croit pouvoir ſauver la tête de ſon fils, qu'en la chargeant de la couronne; & il abdique la royauté en ſa faveur. La Princeſſe Théodore eſt accordée au Duc de Courlande; & Caſſandre perſiſte à refuſer la main de Ladiſlas; elle laiſſe cependant entrevoir que le tems amenera du changement dans ſa réſolution.

*VENCESLAS*, *Tragédie de Rotrou*, *retouchée par M. Marmontel*, 1759.

Sans doute que le reſpect que M. Marmontel a cru devoir à Rotrou, ne lui a pas permis de faire toutes les corrections dont il étoit capable, & la piéce ſuſceptible. Quelle autre conſidération, en effet, l'auroit empêché de changer le caractère de Venceſlas, de lui donner plus de fermeté, de lui ôter ce ton de déclamation éternel contre des vices odieux, qu'il n'a pas la force de punir? Le rôle d'Alexandre auroit pû faire, avec celui de Ladiſlas, un contraſte plus heureux entre les mains de M. Marmontel, s'il eût entrepris d'y mêler plus de nobleſſe & de grandeur d'ame. La mort de ce Prince foible & peureux n'intéreſſe aucunement; au lieu que le Poëte eût fait regretter un jeune Héros, qui auroit donné de plus grandes eſpérances.

Le caractère du Duc de Courlande eſt plus vrai, plus naturel, plus intéreſſant. Sujet ſoumis, général habile, ami généreux, favori modeſte, Amant timide & reſpectueux, il ne manquoit à ſa prudence, ſi vantée dans tout le cours de la piéce, que de veiller davantage ſur la

conduite d'Alexandre, au sujet de son mariage secret avec la Duchesse. Cet endroit est traité par M. Marmontel avec plus de décence que dans Rotrou, & avec bien plus de ménagement pour les Spectateurs. Cassandre frémit à la seule proposition d'un Hymen clandestin, pour lequel Rotrou ne lui suppose aucune répugnance, & que le Duc est le premier à lui conseiller.

La Duchesse de Kunisberg est d'un caractère fier & décidé, qui répondroit mieux à son rang, si le Poëte moderne avoit cru qu'il lui fût permis de retrancher ce qu'il a de romanesque, & d'y substituer des traits plus doux, plus fins, plus aimables. Elle est toujours guindée sur son honneur & sa condition. On pouvoit ne dire qu'un mot sur ce point; les vertus d'Alexandre, les vices de Ladislas, eussent ensuite suffi pour la déterminer. Théodore excéde la Duchesse avec ses éloges perpétuels du Trône, du sceptre, du diadéme; ils seroient plus pardonnables dans sa bouche, si elle-même portoit ses vûes plus haut que sur un sujet.

*VENDANGES, (les) Comédie en un Acte, en Prose, avec un divertissement; par Dancourt, Musique de Grandval, pere, au Théâtre François, 1694.*

Eraste, & l'Olive son valet, tous deux déguisés en Paysans, sont admis chez Lucas en qualité de vendangeurs. Sa femme, par le conseil de l'Olive, feint d'être amoureuse d'Eraste, & détermine par-là son mari à lui accorder Claudine. La jalousie qu'elle donne à Lucas parvient même à l'éloigner du cabaret. L'intrigue de cette Comédie ressemble à plusieurs autres, & offre peu de scènes piquantes.

*VENDANGES DE CHAMPAGNE, (les) Opera-Comique en un Acte, en prose, & en Vaudevilles, par Fuzelier, à la Foire Saint Laurent, 1724.*

Un Marquis Champenois se transforme en Aubergiste, par le conseil de Pierrot, pour recevoir une Marchande Drapiere de Paris, & sa fille dont il est amoureux. Par les intrigues de ce même Pierrot, il parvient à l'épouser, au préjudice d'un Gentilhomme

Bourguignon, qui la recherchoit par cupidité pour sa fortune.

*VENDANGES DE LA FOIRE (les) Piéce en un Acte, par Écriteaux, à la Foire Saint Laurent*, 1724.

Cet ouvrage est une critique très-vive des Entrepreneurs de l'Opera-Comique, & des Auteurs qui travailloient pour ce Spectacle.

*VENDANGES DE SURÈNE (les) Comédie en cinq Actes, en vers, de Duryer*, 1635.

Polidor est amoureux de Dorimène, fille d'un Bourgeois de Paris nommé Crisere. L'amour de Polidor est traversé par la rivalité d'un de ses amis, & l'avarice de Crisere, qui ne lui trouve pas assez de bien pour en faire son gendre. Ce dernier obstacle est levé par la mort d'un oncle de Polidor, qui laisse à ce dernier une ample succession. Crisere accorde Dorimène à Polidor; & le Rival se désiste de sa poursuite. L'Auteur qui a voulu jetter du comique dans sa piéce, y introduit un vigneron nommé Guillaume; mais tout ce qu'il dit est déplacé, & peu comique.

*VENDANGES DE SURÈNE, (les) Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Dancourt, Musique de Gilliers, au Théâtre François*, 1695.

La sottise de Vivien, & les ressorts plaisans que Clitandre fait mouvoir pour écarter ce rival imbécille, forment le principal nœud de cette petite Comédie.

*VENGEANCE COMIQUE, (la) Comédie en trois Actes, ... par d'Alençon, aux Italiens*, 1718.

avec eux, dans la crainte d'être découverts. Ils sont arrêtés par le Prevôt, & Mario avec eux, quoiqu'il proteste de son innocence. Ils sont conduits devant le Podestat, qui projette de saisir cette occasion pour se venger de Flaminia, en lui faisant épouser un de ces voleurs. Pour exécuter plus facilement ce dessein, il prend Arlequin à son service, & se fait remettre par lui une lettre, dont le pere de Mario l'a chargé pour Pantalon. Il fait venir ensuite un de ces voleurs, & lui promet de lui sauver la vie, s'il veut passer pour un nommé Mario. Ce prétendu voleur est Mario lui-même; il ne sait à quoi attribuer cette supposition, parce qu'il ignore que son valet l'a fait mort. Cependant il se prête facilement aux vues de Lélio pour sortir de prison, & celui-ci le fait habiller magnifiquement, lui remet la lettre de son pere, & l'envoye à Pantalon, qui le reçoit très-bien, ainsi que sa fille; mais Lélio craint que Trivelin son valet ne découvre cette ruse, & le charge d'une lettre pour Gênes, dans laquelle il recommande qu'on le fasse embarquer pour les Indes. Avant que de partir, il va boire avec Arlequin: la curiosité les prend; ils décachettent la lettre, & y voyent la supercherie de Lélio: résolu de s'en venger, il ne manque pas d'aller apprendre à Pantalon celle que le Podestat a cru lui faire. D'après cet avis, Pantalon chasse Mario, quelque chose qu'il puisse dire.

Heureusement Scaramouche, qui le connoit, arrive, & détrompe Pantalon. Trivelin & Arlequin aident à expliquer le reste; & toute l'intrigue de Lélio se développe: mais Argentine, Suivante de Flaminia, veut tirer vengeance du Podestat, & a recours à la ruse qui fait le sujet du *Cadi Dupé*, tiré du même Conte Arabe des Mille & une Nuits.

*VENGEANCE D'ARLEQUIN, (la) Comédie en trois Actes, par Gandini, aux Italiens, 1747.*

Mario demande au Docteur sa fille Flaminia en mariage. Le Docteur s'excuse sur ce qu'il l'a promise à Lélio, qui est très-riche; mais Mario lui promet

de le mettre en possession d'un trésor, s'il veut lui accorder sa demande. Ils sortent pour aller le voir, & reviennent sans doute après l'avoir vu : car le Docteur donne rendez-vous à Lélio pour le même soir. Pantalon, qui a aussi connoissance du trésor, offre à Coraline, dont il est amoureux, de le lui remettre, si elle veut l'épouser: elle y consent; & ils se proposent de l'aller enlever la nuit suivante; mais ils sont prévenus par Arlequin & Scapin, qui ayant entendu leur projet, les devancent, & qui, en place de la cassette où est le trésor, en mettent une autre que Pantalon déterre, qu'il ouvre, & dont il sort un cochon, qui le renverse en s'enfuyant. Lélio, à qui le Docteur avoit promis sa fille, vient l'accabler de reproches; & Mario le remplace, & en fait au Docteur de bien plus vifs, en lui reprochant d'avoir dérobé le trésor. Pantalon survient aussi, & tous trois soupçonnent Arlequin de les avoir devancés. Coraline se joint à eux, leur apprend que c'est lui en effet qui s'en est emparé, & ajoute qu'il a tué Scapin dont elle vouloit se venger; mais Scapin paroit, & Arlequin aussi, qui après beaucoup de Scènes très-comiques, partage le trésor dont il donne moitié à Mario, à condition qu'il épousera Flaminia, & se réserve l'autre moitié pour lui & Coraline, qui consent à l'épouser.

*VENGEANCE DE MELPOMENE, (la) Opera-Comique en forme de Prologue, par M. Anseaume, à la Foire Saint Laurent, 1753.*

Melpomene, choquée de ce que les Comédiens François donnent des Comédies-Ballets plus souvent que des Tragédies, vient se réfugier à l'Opera-Comique, & veut désormais y fixer son séjour; & puisque ses enfans ne donnent plus que des divertissemens propres à la Foire, elle veut qu'à la Foire on joue les Piéces qui appartiennent à son théâtre. Ce Prologue fut fait pour annoncer la *Mort de Goret*.

*VENISE SAUVÉE, Tragédie imitée de l'Anglois, par Mr. de la Place, 1746.*

La Tragédie Angloise, qu'a imitée M. de la Place, est celle d'Otway, dont il a été parlé à l'article de MANLIUS. Dans le Poëte Anglois, Jaffier au désespoir de n'avoir pu fléchir Priuli, Sénateur Vénitien, dont il a ravi la fille, se laisse engager dans la conspiration par Pierre son ami, dont le Sénateur Antonio vient d'enlever la Maîtresse. Le Sénat, par une sentence signée de Priuli même, autorise les créanciers de Jaffier à saisir tous ses biens. Pierre se sert de cette circonstance pour affermir la résolution de son ami. Il le présente aux autres conjurés; Renault en témoigne les craintes les plus vives: Jaffier donne pour garant de sa fidélité, Belvidéra son épouse; main vaincu par les larmes de cette femme, & par le ressentiment d'une insulte, il lui découvre toute la conspiration.

La Fosse représente Manlius animé du desir de venger ses propres injures: ce dernier découvre à Servilius, son ami intime, ses projets contre le Sénat, & le dessein où il est de changer la forme du gouvernement. Servilius, brouillé lui-même avec le Consul Valerius, dont il vient d'enlever la fille, dégradé, proscrit, banni de Rome par un décret du Sénat, s'engage dans la conjuration.

La peinture effrayante de l'état où Rome va tomber, le jette dans un trouble dont Valérie, son épouse, se sert avec assez d'avantage, pour arracher le secret des conjurés.

Belvidéra force son mari de la suivre auprès des Sénateurs, & de leur découvrir tout le complot, à condition qu'ils sauveront les jours de ses amis. De même Valérie informe le Sénat de la conspiration, & obtient la vie des conjurés. Les Sénateurs font enlever & charger de fers tous les complices de Jaffier. Rutile, averti que le Sénat est informé du projet, en prévient Manlius, & s'échappe avec ses amis.

Jaffier suit Pierre sur l'échaffaud, lui sauve la honte du supplice en le perçant d'un poignard qu'il tourne aussi-tôt contre lui-même; & Belvidera refuse de lui

survivre. Le Consul fait arrêter Manlius; le Conseil des Tribuns va le juger; Servilius fend la presse, embrasse son ami, se précipite avec lui du haut du Capitole; & Valérie se tue d'un coup de poignard.

Il ne faut que jetter un coup-d'œil sur ces deux Tragédies, pour retrouver le Sénateur Priuli dans le Consul Valérius, Renault dans Rutile, Jaffier dans Servilius, Belvidéra dans Valérie : l'épisode du mariage de Servilius est la même que celle du mariage de Jaffier; les caractères principaux & la plûpart des incidens sont les mêmes ; la catastrophe est la même ; & les traits de ressemblance ne sont ni moins marqués, ni moins frappans dans les détails. Jaffier poursuivi par ses créanciers, forcé de quitter Venise, envisage la conspiration, comme le seul reméde à ses maux ; Servilius obligé d'aller trainer loin de Rome une vie importune, s'engage dans la conjuration par un motif d'intérêt & de vengeance.

Jaffier a tiré Belvidéra du sein des flots ; Servilius a sauvé Valérie des mains des Gaulois. Ils se servent de ces prétextes pour justifier leur hymen aux yeux de deux peres en courroux, qui, pour le fond, disent absolument les mêmes choses. La fidélité de Servilius paroît suspecte à Rutile ; les conjurés portent la défiance au point de vouloir poignarder Jaffier. Valérie & Belvidéra autorisent également ces soupçons, & sont livrées en ôtages aux mêmes conditions de payer de la vie l'infidélité de leurs époux. Rutile & Renault, dans le dessein d'éprouver la fermeté d'un conjuré dont ils se défient, font une peinture vive & frappante des maux qu'ils préparent à leur République ; & les couleurs effrayantes de ce tableau ne sont pas moins empruntées de l'Abbé de Saint-Réal, que le plan de la conjuration, les rôles entiers de Renault & de Rutile, le conseil que celui-ci donne à Manlius de sacrifier Servilius à la sûreté de l'entreprise, & mille autres traits qui procurent de grandes beautés à ces deux Poëmes. Otway a traité sa matière avec le génie de sa Nation ; de grandes tirades philosophiques & étrangeres au sujet ; des sentimens outrés, des traits hardis, tout l'appareil des fers, du cachot,

& de l'échaffaud sur lequel on voit Jaffier se percer avec son ami. La Fosse a rendu son sujet plus noble, plus majestueux, plus analogue aux mœurs des Romains, & au caractère de notre Théâtre. A l'éxemple de Campistron, il a changé le tems & le lieu de la Scène; il a caché ses Héros sous le voile de l'antiquité, pour les faire paroître plus respectables.

M. de la Place auroit pu profiter des défauts & des beautés qui se trouvent dans Otway & dans la Fosse; adopter les unes, éviter les autres, se rendre propres les idées qui devoient nécessairement entrer dans son Poëme, & produire un ouvrage qui eût été plus à lui. Sa Venise sauvée a reçu des applaudissemens qu'elle méritoit à plusieurs égards; elle n'en est pas moins la copie de celle d'Otway: il n'a fait qu'abréger quelques détails, changer l'ordre de quelques situations, déranger la marche de quelques événemens: il a pourtant profité avec plus d'avantage que son modele, de l'insulte faite par Renault, chef des Conjurés, à l'épouse de Jaffier, & a rendu par-là plus vraisemblable la révélation du complot; mais quel que soit le mérite de cette Piéce, & de celle d'Otway, l'on donnera toujours la préférence à Manlius.

VÉRITÉ. Pour ce qui est de la Vérité qui doit régner dans le Drame, *voyez* les mots VRAI, VRAISEMBLANCE. On entend ici par Vérité, celle qu'il est nécessaire que le Poëte observe jusques dans certains détails historiques, géographiques, & autres, dans lesquels il peut offenser des Spectateurs trop instruits, & plus éclairés que le commun, auxquels ces manquemens de vérité échappent.

Par exemple, quand Mithridate dit à ses fils dans l'exposition qu'il leur fait de son projet de passer en Italie, & de surprendre Rome:

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Dauube y vient finir son cours ?

Ils en pourroient très-bien douter, puisque la chose est réellement impossible.

Il faut éviter soigneusement ces sortes de petits contre-sens d'Histoire, de Géographie, de Topographie & autres de cette nature. Il ne faut pas falsifier les faits ni les caractères connus du public. Un Auteur qui représenteroit César battu à Pharsale, seroit ridicule. Il ne le seroit pas moins, s'il lui donnoit un autre caractère que l'ambition.

*VÉRITÉ FABULISTE, (la) Comédie en un Acte, en Prose, mêlée de Fables en Vers libres, avec un Divertissement, par Launay, aux Italiens,* 1731.

La Vérité ouvre la Scène avec Mercure. Elle se propose de corriger les humains, non par des reproches, mais par des peintures variées & naïves.

Presque sûre de révolter les hommes si elle se présente à eux sans voile, la Vérité se détermine à en prendre un, c'est celui de la fable ; c'est même le moyen qu'elle employe pour faire approuver son projet à Mercure, qui d'abord le désapprouve. Il se rend & se charge même d'aller instruire les hommes des secours que la Vérité leur prépare. On voit successivement paroître un Gentilhomme d'une Province éloignée qui passe sa vie à tourmenter ses Vassaux ; un Ambitieux, un Gascon, un Poëte & son Protecteur, une Capricieuse, un Fastueux, un faux Politique. La Vérité adresse à chacun de ces différens personnages une Fable qui renferme une leçon utile & frappante : ils en font tous leur profit, excepté l'Ambitieux, le Poëte & le Gascon ; espéces d'hommes plus difficiles à corriger que les autres.

VERS. C'eſt par l'heureux choix des mots & par la mélopée, que la Poéſie réuſſit. Les penſées les plus ſublimes ne ſont rien, ſi elles ſont mal exprimées. Si on examinoit tous les Vers, on en trouveroit beaucoup plus qu'on ne penſe, de défectueux & chargés de mots impropres. Il n'y a de beau que le vrai, exprimé clairement. Que le Lecteur applique cette remarque à tous les Vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne les Vers en Proſe, qu'il voye ſi les paroles de cette Proſe ſont préciſes, ſi le ſens eſt clair, s'il eſt vrai, s'il n'y a rien de trop, ni de trop peu; & qu'il ſoit ſûr que tout Vers qui n'a pas la netteté & la préciſion de la Proſe la plus exacte, ne vaut rien. Les Vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une Proſe parfaite, en s'élevant au-deſſus d'elle par le rithme, la cadence, la mélodie, & par la ſage hardieſſe des figures. Les Vers foibles ne ſont pas ceux qui péchent contre les régles, mais contre le génie; qui, dans leur méchanique, ſont ſans variété, ſans choix de termes, ſans heureuſes inverſions, & qui, dans leur Poéſie, conſervent trop la ſimplicité de la Proſe. On ne peut mieux ſentir cette différence, qu'en comparant les endroits que Racine, & Campiſtron ſon imitateur, ont traités. Des Vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un Vers, dans notre langue, vient principalement de dire quelque choſe dans chaque hémiſtiche.

» Et monté ſur le faîte , il aſpire à deſcendre.
» L'Eternel eſt ſon nom , le monde eſt ſon ouvrage.

Ces deux Vers, pleins de force & d'élégance, ſont le meilleur modèle de la Poéſie. On eſt quelquefois étonné que les mêmes Vers, le même hémiſtiche, faſſent un très grand effet dans un endroit, & ſoient à peine remarqués dans un autre. La ſituation en eſt cauſe : auſſi on appelle Vers de ſituation, ceux qui par eux-mêmes n'ayant rien de ſublime, le deviennent par les circonſtances où ils ſont placés.

L'uſage eſt d'écrire les Tragédies en Vers Aléxandrins, mêlés alternativement de deux rimes maſculines, & de deux féminines. L'arrangement même de ces rimes peut être varié, comme M. de Voltaire l'a fait dans ſon *Tancrede*. Les Vers même irréguliers, c'eſt-à-dire, compoſés tantôt de douze, de dix, de huit, ou de moins de ſyllabes, pourroient, à la rigueur, entrer dans la Tragédie. Nous en avons quelques exemples, & dans Corneille, & dans Racine. Ce dernier fait tenir un monologue aſſez long à Antigone en Vers irréguliers, dans *les Freres Ennemis* :

A quoi te réſous-tu, Princeſſe infortunée ?
Ta mere vient de mourir dans tes bras ;
Ne ſaurois-tu ſuivre ſes pas,
Et finir, en mourant, ta triſte deſtinée ? &c.

Mais ces exemples n'ont pas prévalu; & les Vers irréguliers conviennent mieux au Drame lyrique, où ils ſont indiſpenſables pour la Muſique.

Quant à la Comédie, les Menandres & les Térences ont écrit les leurs en Vers. C'eſt un mérite de plus, & ce n'eſt guères que par impuiſſance de mieux faire, par pareſſe, ou par envie de faire vîte, que les Modernes ont écrit des Comédies en Proſe. L'Avare, que Molere n'eut pas le tems de verſifier, détermina pluſieurs Auteurs à faire leurs Comédies de la même façon.

Bien des gens prétendent que la Proſe eſt plus naturelle, & ſert mieux le Comique : mais il paroît inconteſtable que les Vers y feront toujours un tout autre effet. Le *Miſantrope* & le *Tartuffe* perdroient bien de leur force & de leur énergie, s'ils étoient en Proſe. La Proſe eſt aſſez convenable dans les Farces.

VERS BLANCS. Les Vers blancs, ou non rimés, ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des Tragédies en Vers blancs, & de les jouer ſur notre Théâtre, la Tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

VERSIFICATION. Rimons ſans ſuperſtition & ſans négligence ; faiſons ſentir le repos du Vers ; évitons les articulations difficiles, & n'enjambons point : nous voilà irrépréhenſibles en tant que Verſificateurs ; & les autres reproches ne pourront plus tomber que ſur le diſcours même. Il ſe préſente un peu de réflexions à faire ſur la verſification entant que diſcours. Premierement :

tes celles dont je viens de parler, c'est d'être naturel, je veux dire de ne faire tenir aux personnages que des discours tels que la nature les inspireroit à des hommes qui seroient dans la situation, & agités des passions qu'on représente.

*VERT GALANT, (le) Comédie en un Acte, en Prose, avec un Divertissement, par Dancourt, Musique de Gilliers, aux François*, 1714.

Une aventure bizarre, & qui, dans le tems, fit beaucoup de bruit, est le sujet du Vert Galant. M. Tarif, usurier de profession, aime la femme de M. Jérôme, riche Teinturier. Les dispositions que fait ce dernier pour aller coucher à sa maison de campagne, engagent Tarif à profiter de l'occasion : un souper splendide est commandé; mais Jérôme, instruit de tout par sa femme, differe son départ & songe à se venger. Il est secondé par Eraste, son neveu, Officier de Dragons, & par l'Olive, Valet d'Eraste. L'Usurier galant est surpris à table par Jérôme, qui borne sa vengeance à le faire teindre en vert. Mais, en faveur du mariage de sa Niéce avec Eraste, on lui rend sa couleur naturelle. Dancourt a joint à ce fonds les entours les plus propres à le faire valoir.

*VEUVE (la) Comédie en un Acte, en Prose, par Champmêlé, aux François*, 169.

Cette piéce fut faite sur ce que la Raisin n'avoit pas pu pleurer la mort de son mari, quoiqu'elle l'aimât beaucoup. Elle se plaignoit de ce que la nature ne l'avoit pas traitée comme les autres femmes, qui ont le talent de pleurer quand elles veulent. Ce fut sur ces plaintes, que Champmêlé composa sa Comédie.

*VEUVE, (la) Comédie en un Acte, en Prose, par M. Collé*, 1770.

La veuve d'un Négociant de Saint-Malo, très-riche,

& encore jeune, aime le Chevalier du Lauret, Capitaine, mais ne veut point l'épouser, parce qu'elle a la triste expérience, que le mariage est le tombeau de l'amour. Un oncle du Chevalier lui donne de grands biens en faveur de ce mariage; mais la Veuve résiste toujours. Une femme de chambre se scandalise de cet attachement libre, parce qu'elle n'en tire pas avantage. Un Commandeur, ami de la Veuve & du Chevalier, veut en vain les unir; il n'y a que la nouvelle de la perte de la fortune du Chevalier par un naufrage, qui détermine enfin la Veuve à lui offrir sa main.

*VEUVE A LA MODE, (la) ou la VEUVE COQUETTE, Comédie en trois Actes, en prose, suivie d'un divertissement, par M. de Saint-Foix, aux Italiens*, 1726.

Eliante & Damon ont de l'amour l'un pour l'autre; cependant ils aiment encore mieux leur liberté que la chaîne qui les unit, toute légére qu'elle est, & ils sont également portés à fuir un engagement aussi sérieux que celui de l'hymen. Dorante leur oncle veut les marier; mais ils s'y opposent. Il les menace de les priver de sa succession s'ils persistent, & d'épouser lui-même une jeune personne appellée Dorimène, à qui il fera une donation de tous ses biens. Ce coup leur paroit également terrible; ils n'attendent rien que de leur oncle; cependant ils demeurent fermes dans leur résolution. Eliante imagine un expédient pour empêcher le mariage de son oncle; c'est de se déguiser en Cavalier, & de se faire aimer de cette même Dorimène que l'oncle veut épouser; de la faire renoncer à cet hymen. Dorimène donne dans le piége; mais pour s'en venger, elle entreprend de marier ensemble Eliante & Damon malgré eux. Elle persuade à Damon qu'Eliante est mariée secrettement depuis six mois. Elle fait croire la même chose à Eliante, & tous deux donnent si bien dans le piége, qu'ils témoignent à Dorante, leur oncle, qu'ils sont enfin déterminés à lui obéir. Dorante les prend au mot; ils signent le contrat, chacun d'eux croyant qu'il sera nul par leur premier engagement;

mais ils sont obligés de s'en tenir à leur signature, & de conclure leur mariage.

*VEUVE COQUETTE, (la) Piéce en un Acte, en prose, par Desportes, aux Italiens, 1721.*

Une Veuve surannée & Coquette, qui ne songe qu'à se marier, s'imagine que tous les Amans de sa fille Silvia sont amoureux d'elle. Mario, à qui Silvia a donné sa foi, est fort en peine d'obtenir le consentement de Flaminia sa prétendue belle-mere, qui devenant amoureuse de lui, a envie de l'épouser. Cette vieille folle rebute le Médecin Rubarbin, qui, sur le bruit de ses richesses, la recherche en mariage, & lui fait une déclaration en style de la Faculté. Mario, de concert avec sa Maîtresse, vient la demander avec les complimens ordinaires, & les protestations générales qu'il seroit enchanté d'entrer dans sa famille; mais la Veuve qui est plus portée à se flatter, qu'à pourvoir sa fille, prend le compliment pour son compte, reçoit Mario le plus favorablement du monde, lui dit qu'il y a long-tems qu'elle s'est apperçue de sa passion; qu'elle ne veut pas le faire languir davantage; & pour lui en donner des preuves véritables, elle le charge d'aller chez son Notaire faire dresser le contrat, & d'y faire mettre, qu'elle lui donne les trois quarts de son bien en faveur de ce mariage qui lui paroît si agréable & si avantageux. Mario est au comble de sa joie de trouver des dispositions si favorables, & sur lesquelles il avoit si peu compté, ne doutant pas qu'il ne s'agisse de Silvia & de lui. Il fait faire le contrat avec précipitation, & revient avec le Notaire & Silvia. La Veuve est si transportée de joie de son prétendu mariage, qu'elle signe sans vouloir en entendre la lecture, & engage sa fille, d'un ton de mere, à faire la même chose. Le divertissement que Mario a fait préparer pour célébrer ses nôces, arrive en même tems. La Veuve ordonne que les nouveaux mariés commencent la fête: aussi-tôt Silvia & Mario se prennent par la main pour danser Flaminia croit que c'est un quiproquo; mais on lui fait entendre qu'elle s'est trompée elle-même. Outrée de dépit, elle

veut se dédommager en épousant le Médecin : celui-ci, qui a appris son aventure en arrivant, lui dit que la saignée qu'elle vient de faire à son bien, l'a guéri radicalement de sa passion. La Veuve se retire en colere; la fête continue, & finit par un Vaudeville.

**VEUVE DU MALABAR,** (*la*) *Tragédie de M. le Mierre,* 1770.

Le Chef des Bramines hâte le sacrifice auquel une Veuve, suivant la coutume du Pays, doit se dévouer pour honorer la mort de son mari. Un jeune Bramine est indigné de cet usage fanatique. La Veuve, également révoltée de ce préjugé cruel, est cependant déterminée à s'y soumettre, d'autant plus qu'elle a perdu l'espérance de revoir un François son amant. Ce François est le Chef d'une troupe qui assiége la ville. On lui apprend le sacrifice abominable qui se prépare; il ne sait pas encore quelle est la victime; il entre dans la place; il offre ses secours à cette Veuve, qui, à sa voix, tombe sans connoissance. L'Officier François, qui reconnoit sa maitresse, jette un cri de surprise; & la piéce finit par la délivrance de cette femme.

**VEUVE FIDÈLE,** (*la*) *ou le* SOLDAT PAR VENGEANCE, *Comédie en trois Actes, aux Italiens,* 1716.

Mario apprend à Scapin son valet, qu'il aime Flaminia de la passion la plus violente, & qu'il est au désespoir de ce qu'elle a épousé Lélio. Il a, dit-il, formé la résolution de faire assassiner ce rival odieux; & il charge Scapin d'exécuter cette horrible résolution. Celui-ci lui représente en vain les suites d'une action si coupable; rien ne peut l'en détourner. Scapin paroît enfin se rendre, de peur que son maître ne s'adresse à quelqu'autre; il reçoit un pistolet de Mario, qui se retire pour voir l'effet de son entreprise. Aussitôt que Lélio paroit, Scapin tire son coup en l'air; Lélio voyant qu'on en veut à ses jours, se laisse tomber par terre, & contrefait le mort; Mario s'en ap-

proche, & le croyant sans vie, ordonne à Scapin de le jetter dans un puits qui se trouve proche.

Arlequin, valet de Lélio, qui a pris la fuite au bruit du pistolet, a donné avis à Flaminia de ce qui s'est passé : Mario lui fait sa visite, & après les complimens de condoléance, il lui parle d'amour. Elle le rejette avec mépris ; se voyant ainsi maltraité, son caractère violent le porte à dire à Flaminia, que c'est lui qui a tué son époux, & que ce ne sera pas la derniere victime immolée à sa vengeance. Flaminia effrayée, se retire, & forme le courageux dessein de venger la mort de son mari. Cependant Lélio trouve heureusement le moyen de sortir du puits, & forme la résolution de faire périr son assassin, afin d'apprendre en même temps à son épouse & le crime & la vengeance.

D'un autre côté, suivant les conseils de Scapin, pour éviter les poursuites de Flaminia, Mario lève une Compagnie de Soldats. Lélio s'étant déguisé, vient s'enrôler dans cette compagnie : Flaminia habillée en homme, en fait autant, & dit à Mario qu'elle voudroit lui parler en particulier. Lorsqu'ils sont seuls, elle lui apprend qu'elle est le frere de Flaminia, & lui rend de sa part une lettre, par laquelle elle lui donne un rendez-vous hors de la ville. Silvia, qui aime Mario, & qui a entendu les projets de vengeance de Flaminia, forme celui de se trouver au rendez-vous, afin d'en détourner l'exécution. Lélio, qui n'a pas cessé d'observer son ennemi, le suit aussi hors de la ville : s'y étant rendus tous quatre, au moment où Flaminia va percer Mario, elle voit & reconnoit son mari : comme ce n'étoit qu'à la mort de cet époux qu'elle vouloit sacrifier Mario, elle cesse de lui en vouloir : Lélio lui pardonne également ; & Silvia, pour suivre un si bel exemple, oublie aussi l'infidélité de son amant.

*VEUVE INDÉCISE, (la) Opera-Comique, Parodie en un Acte de la* VEUVE COQUETTE, *en un Acte d'Opera, sur un canevas de Vadé, avec des Ariettes, Musique de M. Duni, à la Foire Saint-Laurent, 1759.*

Vadé, dont la mémoire est chere aux Amateurs du vrai genre de l'Opera-Comique, & sera de plus en

plus regrettée, avoit laissé dans ses papiers quelques croquis de piéces, dont les plans & la conduite étoient dans sa tête. La *Veuve indécise* est un de ces canevas posthumes. Les soins d'une plume, pas assez gaie peut-être, mais correcte, ont rendu cette piéce digne d'être offerte au Public.

Alison, jeune veuve d'un mari qui, sans doute, l'a rendue fort difficile sur un second lien, est pendant toute la piéce dans l'indécision. On veut qu'elle choisisse entre un riche Fermier & un jeune Paysan. Celle qui la presse de choisir a son intérêt, puisque le refusé par Alison doit être accepté par celle-ci. Après beaucoup de oui, de non, de si, de mais, celle qui devoit avoir l'honneur du choix, est contrainte de prendre ce qui reste. La musique de cette petite Piéce est également soutenue, gaie, charmante par-tout, & remplissant, sans contredit, le genre qu'y auroit désiré l'Auteur des paroles.

*VEUVES, (les) Opera-Comique en un Acte, en Prose, & en Vaudevilles, par Valois, à la Foire Saint-Laurent*, 1738.

Araminte & Dorimene sont sœurs, & toutes deux veuves; la premiere de son sixième mari; & l'autre du premier. Ces deux sœurs pensent d'une façon bien différente. Araminte, peu contente de ses défunts époux, & que les épreuves réitérées auroient dû dégoûter du mariage, veut s'y engager encore. « Je n'attribue, dit-» elle, mon malheur qu'à mon mauvais choix, & j'es-» pere que celui que je prendrai, me dédommagera des » chagrins que m'ont causés les autres. » A l'égard de Dorimene, comme elle se voit délivrée d'un mari qui en lui seul renfermoit tous les défauts de ceux de sa sœur, elle est résolue de conserver sa liberté le reste de sa vie. Deux Amans, l'un transi & passablement bête, l'autre le fat le plus imbécille que l'on ait présenté sur la Scène, fournissent le comique de cette Piéce.

*VEUVES TURQUES*, (*les*) *ou les* VEUVES RIVALES, *Comédie en un Acte, en prose, avec un Divertissement, par M. de Saint-Foix, aux Italiens*, 1742.

Ce sont les mœurs Turques que l'Auteur nous retrace. Osmin, amoureux de Fatime, veuve d'Assan, voit ses soupirs accueillis. Fatime consent à l'épouser; mais c'est à condition qu'il épousera en même tems Zaïde, autre veuve d'Assan, qu'elle déteste & voudroit humilier. Osmin fait part de son embarras à une Juive, qui lui procure sur le champ une entrevue avec Zaïde. Il en est subitement épris, & n'a plus de répugnance d'obéir à Fatime. Autre embarras : Zaïde ne consent à épouser Osmin, qu'à condition qu'il n'épousera point sa rivale. Enfin, l'adresse de la Juive intéresse l'amour-propre de Zaïde à se relâcher sur ce point. Osmin épouse les Veuves, & sa rusée Confidente lui procure même le plaisir de souper le premier soir avec Zaïde, sans que Fatime soit offensée. La rivalité, qui distingue sur-tout les femmes Turques, est très-bien caractérisée dans cette Comédie. Ce même esprit, dira-t-on, agite les femmes de presque toute la terre : mais je crois pouvoir y apporter cette distinction; c'est qu'en Turquie les femmes ne sont & ne peuvent être jalouses que de leur mari.

*VIE EST UN SONGE*, (*la*) *Comédie Héroïque, en trois Actes, en Vers libres, par Boissy, aux Italiens*, 1732.

Cette Piéce est une traduction, ou plutôt une imitation d'une Piéce Italienne dont le titre est *la Vita e un sogno*, traduite en François sous le titre de Tragi Comédie en cinq Actes, en prose : elle fut jouée aux Italiens au mois de Février 1717 avec applaudissement : mais la Piéce Italienne elle-même étoit une version de Caldéron : elle porte dans l'original Espagnol le titre de *la Vida es Sueno*. Celle de Boissy, donnée en Novembre 1732, réussit : on la joue encore de tems en tems. Il auroit pu faire de ce sujet une Piéce bien plus intéressante ; le fond étoit riche & neuf : il attache, il touche par lui-même ; mais il auroit fallu, pour en tirer parti, un esprit plus mâle, plus philosophique que celui de notre Auteur.

*'X GARÇONS*, (*les*) *Comédie en trois Actes*, *en* *...se*, *par M. Villoné*, 1761.

Le Baron de Pouffignac, Gentilhomme du Limoufin, & vieux garçon, veut époufer, à l'âge de foixante-neuf ans, la jeune Lucinde, qui n'en a que feize. Lucinde a pour mere une Madame Argânte, qui s'eft ruinée par fon inconduite, & à qui il ne refte, pour toute reffource, qu'un procès douteux. Elle a donc befoin d'un gendre affez riche pour le pourfuivre & même pour en réparer la perte. Le Baron de Pouffignac eft à-peu-près fon fait; mais il ne convient pas également à Lucinde, qui aime fecrettement Valere, neveu de ce même Baron. Celui-ci trouve encore un autre rival dans fon frere le Vicomte, prefque auffi âgé que lui. L'Agent de cette intrigue eft un certain Chevalier, qui puife tout fon revenu dans fon induftrie. C'eft lui qui prétend former aux belles maniéres, aux ufages du grand monde, le Baron de Pouffignac, qui n'eft jamais forti de fa Province. Frontin, valet de ce Baron, veut épargner à fon Maître le ridicule d'époufer une jeune perfonne. Il embraffe les intérêts de Valere, & y fait de même entrer la Soubrette de Madame Argante. Ce n'eft pas tout, il pique l'amour-propre du Vicomte, qui craint de fe voir préférer fon frere aîné: c'eft ce qui le détermine à donner tout fon bien à Valere, très-perfuadé qu'avec ce fecours le neveu l'emportera facilement fur l'oncle; & c'eft en effet ce qui arrive. Madame Argante, qui aime fa fille, ne gêne plus fon penchant, dès qu'il peut s'accorder avec fes intérêts; & le Baron, qui veut abfolument tâter du mariage, époufe Madame Argante.

*VINDICATIF*, (*le*) *Drame en cinq Actes*, *en Vers libres*, *par M. Dudoyer*, *aux François*, 1774.

Milord Saint-Alban, Chef de Juftice, a deux fils: l'aîné, Sir Edouard, eft amoureux de Miff Worthy, & en fait confidence à fon frere cadet Sir James. Celui-ci prend de l'amour pour la même perfonne, en eft aimé, & eft près de l'époufer, quand les peres fe brouillent & le mariage eft rompu. Les deux Amans quittent leur

famille, se marient en secret, changent de nom, se retirent dans un logement obscur, & vivent du travail de Miss Worthy, qui sait peindre. Sir Edouard leur est attaché & les voit tous les jours. Ils reçoivent aussi un Lord Dely, jeune homme aimable, honnête & sensible, qui, sans s'en appercevoir, a pris de l'amour pour la femme de M. Flins; [c'est le nom qu'a pris Sir James.]

Sir Edouard n'a jamais pardonné à son frere d'avoir abusé de sa confiance, pour lui enlever sa Maîtresse; mais il a soigneusement caché son ressentiment; & il s'est fait l'ami de son frere & de sa belle-sœur, pour mieux les observer Il a pénétré l'amour de Milord; il sait que son frere est jaloux à l'excès, & qu'il a contracté des dettes qu'il ne peut acquitter. Il fonde là-dessus son plan de vengeance. Il engage les créanciers à presser le paiement des dettes: il arrache à Milord le secret de son amour; & lui apprend en même tems la situation fâcheuse de Flins & de sa femme. Milord acquitte, sans se faire connoître, la dette la plus considérable. Flins, étonné de ce bienfait, en recherche l'auteur avec son frere, qui fait tomber les soupçons sur Milord. Cette idée, & les assiduités du Lord, enflamment la jalousie de Flins. Sir Edouard, voyant l'effet de ses artifices, travaille à fortifier l'amour de Milord, & à lui donner des espérances. Il lui peint Flins comme un jaloux féroce, & sa femme comme la victime de ses violences. Il lui dit que leur mariage n'est pas légal, que ce seroit délivrer celle qu'il aime du plus horrible malheur, que de l'arracher à son tyran; enfin, Milord se détermine à écrire à Mistriss Flins pour lui offrir ses secours, afin de rompre des nœuds qu'elle déteste, & pour lui offrir son cœur & sa main. Sir Edouard se charge de remettre sa lettre, & il se hâte de la donner à son frere, qui, croyant que le secret de sa naissance, de son mariage & de sa jalousie, n'a pu être révélé que par sa femme, ne peut plus contenir sa fureur, va attaquer Milord, & l'étend sur la place d'un coup d'épée. On l'arrête chez lui, & on le traîne chez Milord Saint-Alban son pere, qui reconnoît son fils dans un assassin. Ne voulant pas être le Juge d'un semblable criminel, il est prêt à le renvoyer à un autre Tribunal, lorsqu'on annonce le Lord

Dely, qui n'eſt pas bleſſé mortellement. Il commence par déclarer que Sir James n'eſt pas ſon aſſaſſin ; on renvoie les Recors : il confeſſe enſuite la faute qu'il a faite de vouloir ſéduire une femme vertueuſe ; & apprenant que Flins eſt le fils de Milord Saint-Alban, il le conjure d'accorder à ſon fils ſon pardon & ſon conſentement au mariage. Sir Edouard arrive, avoue tous ſes crimes, renonce à ſon nom & à ſes biens, & va, dit-il, s'exiler pour jamais. Milord Saint-Alban embraſſe ſon fils & ſa fille, & ſe réconcilie avec eux

*VINGT-SIX INFORTUNES D'ARLÈQUIN, (les) Comédie en cinq Actes, Canevas Italien, retouché par Veroneze*, 1751.

Arlequin, après avoir ſervi long-tems en différens pays, n'avoit pu amaſſer que vingt écus, qu'il a dans ſa bourſe. Il ne veut pas y toucher, parce qu'il les deſtine à ſe procurer un établiſſement dans ſa patrie, & il eſt réſolu de demander plutôt l'aumône que de toucher à ſon argent. Il s'adreſſe à un Aubergiſte, qui le renvoie avec une extrême dureté, quand il apprend que c'eſt par charité qu'il lui demande à loger dans ſa maiſon.

Arlequin veut pourſuivre ſa route ; il eſt arrêté par des voleurs, qui lui enlevent ſes hardes ; mais ils lui laiſſent ſa bourſe, qu'ils n'ont pas trouvée. D'autres voleurs ſurviennent, lui prennent ſon argent & ſe ſauvent. Mario accourt aux cris d'Arlequin, en a compaſſion, & le recommande à l'Aubergiſte, en promettant de payer ſa dépenſe. On met Arlequin à l'écurie, où il ne peut dormir, parce qu'on avoit refuſé de lui donner à ſouper : il trouve une botte de paille ; il la prend, l'étend devant la porte, s'y couche & s'y endort. Des voleurs viennent, voyent cette paille ; & comme il fait froid, ils y mettent le feu pour ſe chauffer. La flamme éveille Arlequin ; il épouvante les voleurs, qui, en fuyant, laiſſent tomber un piſtolet. Arlequin s'en ſaiſit. L'Aubergiſte vient lui apporter le mémoire de ſa dépenſe ; Arlequin enrage d'entendre nommer des mets qu'il n'a pas ſeulement vûs. On ne l'écoute point ; on veut qu'il paye. Pour ſe débarraſſer de ce fripon, il veut

lui donner le pistolet qu'il a trouvé. L'Aubergiste croit qu'il veut le tuer, & il le dénonce à la Justice.

Mario ayant appris ce qui s'est passé, ordonne à Scapin de donner à manger à Arlequin. On lui sert des macarons & du fromage; mais lorsqu'il se dispose à manger, des Archers viennent & le menent en prison. Sous la caution de Mario, on lui rend la liberté: il demande six écus à son bienfaiteur pour le conduire dans sa patrie. Mario tire sa bourse pour les lui donner; mais dans ce moment arrive Lélio, l'épée à la main contre Mario avec qui il a une querelle personnelle. Mario remet sa bourse dans sa poche, & Arlequin n'a point d'argent. Il maudit Lélio d'avoir empêché Mario de lui donner de quoi revoir son pays. Lélio en a compassion; il veut réparer cette perte; mais ayant oublié son argent, il veut écrire un billet à son pere pour donner au porteur les six écus: il prend la plume, & lorsqu'il est prêt à écrire, Célio se présente, & Lélio est aussi obligé de mettre l'épée à la main contre lui, & le billet ne s'écrit point.

Célio, charmé de la simplicité d'Arlequin, veut le prendre à son service & le mener chez son Tailleur pour le faire habiller, lorsqu'il est lui-même arrêté par la Justice à cause du duel, & mené en prison.

Coraline voit Arlequin; il lui conte ses infortunes; elle en a pitié; elle veut le conduire chez elle: il trouve la porte fermée; il veut entrer par la fenêtre; mais le mur s'écroule sous lui, & il manque d'être écrasé. Coraline lui ordonne d'aller chercher de l'eau, pour faire revenir Lucinde sa maîtresse d'un évanouissement: il y court, revient précipitamment avec une cruche, qu'il laisse tomber & qu'il casse. Il entend la voix de Pantalon qui ne l'aime point; il va se cacher dans le tuyau de la cheminée, on vient avertir que le feu est à la cheminée voisine; cette cheminée se créve, & l'on voit Arlequin au milieu des flammes & des ruines. Il s'estropie en tombant & ne sait plus que devenir. Deux hommes qui se battent le font tomber par terre. Un Meunier fouette son âne, qui voulant avancer, tombe sur Arlequin. Il se releve. On lui promet de l'argent pour l'engager à maltraiter un Etranger dont on est mécontent; il se laisse

éblouir par la récompense : mais il se sauve quand il voit que l'Etranger met l'épée à la main. Il vient demander l'argent qu'on lui a promis, & il assure qu'il a tué son homme. On est prêt à lui donner ce qu'il demande, lorsque Mario vient avertir que l'Etranger est la fille de Pantalon, déguisée en homme. Pantalon, qui croit qu'Arlequin l'a tuée, tombe évanoui. Arlequin sort d'un cabinet où il s'étoit caché, & croit que Pantalon dort : mais celui-ci revient de son évanouissement, & veut tuer Arlequin, qu'il regarde comme le meurtrier de sa fille. La vérité se découvre ; & pour consoler Arlequin de toutes ses infortunes, on veut lui donner Coraline en mariage ; mais lorsqu'il est sur le point de l'épouser, un Huissier vient signifier à Mario qu'Arlequin est banni de l'Etat, pour avoir porté des armes à feu, malgré les défenses. Arlequin pleure, se désespere, & dit qu'il va promptement quitter cette maison, de peur qu'elle ne lui tombe sur le corps.

*VIRGINIE*, *Tragédie de Mairet*, 1628.

Ce n'est point dans l'Histoire Romaine que Mairet a puisé sa Virginie ; c'est un sujet absolument d'invention. L'Auteur suppose qu'un Oracle effrayant interdisoit aux Rois de Thrace & d'Epire la liberté de s'allier par le mariage de leurs enfans ; mais que pour les rendre amis, c'étoit l'usage de les faire élever ensemble. C'étoit pour s'y conformer, que Cléarque, Roi de Thrace, & Oronte, Roi d'Epire, avoient remis, le premier son fils, le second sa fille, à Calidor, Mage renommé par sa sagesse ; mais bientôt on apprend que le Palais qui renferme le Mage & ses éleves, a été consumé avec eux par les flammes. Oronte croit cet incendie un artifice dont se sert Cléarque pour effectuer l'alliance redoutée. Il porte la guerre dans la Thrace, & est tué par Cléarque dans une bataille Euridice, sa veuve, entreprend de le venger : elle réduit, au bout de vingt ans, le Roi de Thrace à s'enfermer dans Bysance, & l'y assiége. C'est dans cette circonstance que Virginie, & Périandre qu'elle croit son frere, sont jettés sur ces bords par un

naufrage, & reçus par Euridice avec bonté. Voici où commence la Piéce. Périandre se distingue au Siége de Bysance d'une maniere qui lui attire l'estime & les éloges d'Amintas, qui commande l'armée de la Reine; mais la Princesse Andromire, dont Amintas est amoureux, lui préfere bientôt Périandre Elle fait à ce dernier la même avance que Phédre fait à Hippolite, mais avec aussi peu de succès. On trouve dans cette Scène jusqu'à l'épée tant blâmée dans Racine. Il est vrai qu'on n'y retrouve ni la même force d'expressi[illegible] ni le même génie; point de ressemblance : c'est la [illegible]ouvernante d'Andromire qui la porte à accuser Périandre d'avoir voulu attenter à sa vertu. Amintas ne songe dès-lors qu'à perdre son rival On veut même envelopper Virginie dans sa ruine; mais une méprise sauve Périandre; & Virginie, placée au milieu de deux assassins prêts à l'immoler, tombe sur ses genoux au moment qu'ils veulent frapper. Cette défaillance la sauve, & les deux scélérats s'enferment eux-mêmes. J'ignore quel fut le succès de ce coup de Théâtre, plus singulier que vraisemblable. D'un autre côté, Periandre instruit du danger qu'il a couru, se jette dans la ville assiégée, où Cléarque l'accueille avec distinction. Il n'en sort que pour venger l'honneur de la Reine, faussement attaqué par Amintas. Il tue ce dernier dans un combat singulier. Le Roi de Thrace, qui a voulu servir de second à Périandre, s'abouche avec la Reine d'Epire. Le Mage Calydor paroît; il leur apprend que Périandre est fils de Cléarque, & Virginie fille d'Euridice. Il développe les raisons qui lui ont fait supposer la mort de ses éleves & la sienne même. Enfin Virginie & Périandre sont unis. Cette Piéce, où l'on trouve plus d'invention que de vraisemblance, est prodigieusement compliquée; l'action y est double; & chaque acte voit plus d'une fois varier le lieu de la Scène.

*VIRGINIE, Tragédie de Campistron, 1683.*

C'est la premiere Tragédie de cet Auteur: il étoit jeune alors; dix ans après il eût peut-être renoncé à cette idée de viol, qui présente toujours je ne sais quoi

d'aviliſſant ; ou, en traitant ce ſujet, il en eût ſauvé l'ignominie, en donnant plus de nobleſſe à tous ſes Perſonnages. Plautie, mere de Virginie, auroit rempli l'idée que ſemble annoncer d'abord ſon caractère, c'eſt-à-dire, toute la tendreſſe d'une mere & toute la fermeté d'une Romaine. Icile, Amant de Virginie, n'auroit cédé à ſa Maitreſſe, ni en grandeur d'ame, ni en délicateſſe de ſentimens, & les Scènes où ils ſe trouvent enſemble auroient eu tout l'effet qu'on devoit attendre naturellement & de deux Amans & de deux Romains. Le caractère d'Appius eût été moins odieux & mieux ſoutenu ; celui de Virginie plus intéreſſant, & le ſtyle moins lâche, moins diffus, moins inégal.

*VISIONNAIRES, (les) Comédie en cinq Actes, en Vers, par Deſmarets*, 1637.

Dans cette Comédie ſont repréſentés pluſieurs ſortes d'eſprits chimériques, viſionnaires, qui ſont atteints chacun de quelque folie particuliere ; mais c'eſt ſeulement de ces folies pour leſquelles on ne renferme perſonne ; & tous les jours nous voyons parmi nous des eſprits ſemblables, qui penſent, pour le moins, d'auſſi grandes extravagances, s'ils ne les diſent.

Le premier eſt un Capitan qui veut qu'on le croye fort vaillant ; toutefois il eſt poltron à un tel point qu'il eſt réduit à craindre la fureur d'un Poëte ; & ſi ignorant, qu'il prend toutes ſes façons de parler poëtiques, pour des noms de démons & des paroles magiques.

Le ſecond eſt un Poëte biſarre, ſectateur paſſionné des Poëtes François qui vivoient avant ce ſiécle, leſquels ſembloient, par leurs termes empoulés & obſcènes, avoir deſſein d'épouvanter le monde. Celui-ci s'eſt formé un ſtyle poëtique ſi extravagant, qu'il croit que plus il ſe releve en mots compoſés & en hyperboles, plus il atteint la perfection de la Poéſie.

Le troiſieme eſt un de ceux qui ſe piquent d'aimer les Vers ſans les entendre, font des admirations ſur des choſes de néant, paſſent ſur ce qu'il y a de meilleur, & prennent le galimathias pour quelques belles Sentences & pour les plus grands efforts de la Poéſie. Il n'y a

prendre la résolution de retourner à Itaque. Il s'en ouvre à Euriloque, qui, loin de le seconder dans ce dessein, en avertit Circé, qui employe tout son pouvoir pour retenir Ulisse. Euriloque trahit Ulisse parce qu'il est amoureux de Leucosie, Nymphe de Circé, de qui il est haï, & qui aime Elpénor, autre compagnon d'Ulisse. Euriloque, secondé de Circé, enleve Leucosie. Cette Nymphe reclame l'assistance des Dieux; il s'éleve une tempête, & enfin Euriloque est foudroyé. Circé se rend aux justes raisons d'Ulisse, & consent à son départ.

*UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS, (l') Ballet Héroïque en trois Entrées, composé des Actes de* BATHILE *&* CHLOÉ, *de* THÉODORE *& de la* COUR D'AMOUR, *par M. le Monnier, Musique de M. Floquet*, 1773.

Chloé ne doit être accordée qu'à celui qui saura le mieux animer sur la toile & chanter sur la lyre son Amante.

Bathile, inspiré par son amour, apprend l'art de chanter & de peindre, & remporte la victoire sur ses rivaux.

L'Empereur Théophile ayant rencontré à la chasse la belle Théodore, lui cache son rang; & certain d'en être aimé, la fait venir à la Cour & la place sur son Trône.

Aglaé, Présidente de la Cour d'Amour, n'a pas encore avoué sa tendresse pour Floridan; mais ce Berger, sous le nom & sous le masque de Misis, se plaint de l'insensibilité de sa Maîtresse, & veut qu'Aglaé en soit le Juge. Aglaé prononce en sa faveur; alors il se découvre, & elle ne peut se défendre d'avouer sa défaite.

UNITÉ dans la Poésie Dramatique, est une régle qu'ont établie les Critiques, par laquelle on doit observer dans tout Drame une Unité d'action, une Unité de tems, & une Unité de lieu : c'est ce que M. Despréaux a exprimé par ces deux Vers :

ſujet ſimple puiſſe admettre un incident conſidérable qu'on nomme épiſode, pourvû que cet incident ait un rapport direct & néceſſaire avec l'action principale, & que le ſujet mixte qui par lui-même eſt aſſez intrigué, n'ait pas beſoin de ce ſecours pour ſe ſoutenir; cependant dans l'un & dans l'autre, l'action doit être une & continue, parce qu'en la diviſant, on diviſeroit & l'on affoibliroit néceſſairement l'intérêt & les impreſſions que la Tragédie ſe propoſe d'exciter. L'art conſiſte donc à n'avoir en vue qu'une ſeule & même action, ſoit que le ſujet ſoit ſimple, ſoit qu'il ſoit composé; à ne la pas ſurcharger d'incidens, à n'y ajouter aucun épiſode qui ne ſoit naturellement lié avec l'action; rien n'étant ſi contraire à la vraiſemblance, que de vouloir réunir & rapporter à une même action un grand nombre d'incidens, qui pourroient à peine arriver en pluſieurs ſemaines. C'eſt par la beauté des ſentimens, par la violence des paſſions, par l'élégance des expreſſions, dit M. Racine dans ſa Préface de Bérénice, que l'on doit ſoutenir la ſimplicité d'une action, plutôt que par cette multiplicité d'incidens, par cette foule de reconnoiſſances amenées comme par force, réfuge ordinaire des Poetes ſtériles qui ſe jettent dans l'extraordinaire en s'écartant du naturel. Cette ſimplicité d'action qui contribue infiniment à ſon Unité, eſt admirable dans les Poëtes Grecs. Les Anglois, & entr'autres Shakeſpear, n'ont point connu cet régle; ſes Tragédies d'Henry IV, de Richard III, de Macbeth, ſont des Hiſtoires qui comprennent

les événemens d'un regne tout entier. Nos Auteurs Dramatiques, quoiqu'ils aient pris moins de licences, se sont pourtant donné quelquefois celle, ou d'embrasser trop d'objets, comme on le peut voir dans quelques Tragédies modernes, ou de joindre à l'action principale des Episodes qui par leur inutilité ont réfroidi l'intérêt, ou par leur longueur l'ont tellement partagé, qu'il en a résulté deux actions au lieu d'une. Corneille & Racine n'ont pas entiérement évité cet écueil: le premier, par son Episode de l'amour de Dircé pour Thésée, a défiguré sa Tragédie d'Œdipe; lui-même a reconnu que dans Horace l'action est double, parce que son Héros court deux périls différents, dont l'un ne l'engage pas nécessairement dans l'autre, puisque d'un péril public qui interesse tout l'Etat, il tombe dans un péril particulier, où il y va de sa vie. La Piéce auroit donc pû finir au quatrieme Acte, le cinquieme formant pour ainsi dire une nouvelle Tragédie. Aussi l'Unité d'action dans le Poëme Dramatique dépend-elle beaucoup de l'Unité de péril pour la Tragédie, & de l'Unité d'intrigue pour la Comédie. : ce qui a lieu non-seulement dans le plan de la Fable, mais aussi dans la Fable étendue & remplie d'Episodes. Les Episodes y doivent entrer sans en corrompre l'Unité, ou sans former une double action : il faut que les différens membres soient si bien unis & liés ensemble, qu'ils n'interrompent point cette Unité d'action si nécessaire au corps du Poëme, & si conforme au précepte d'Horace, qui veut que tout, se

réduise à la simplicité & à l'Unité de l'action.

L'Unité de tems est établie par Aristote dans sa Poétique, où il dit expressément que la durée de l'action ne doit point excéder le tems que le Soleil employe à faire sa révolution ; c'est-à-dire, l'espace d'un jour naturel. Quelques critiques veulent que l'action Dramatique soit renfermée dans un jour artificiel, ou l'espace de 12 heures ; mais le plus grand nombre pense que l'action qui fait le sujet d'une Pièce de Théâtre, doit être bornée à l'espace de 24 heures, ou, comme on dit communément, que sa durée commence & finisse entre deux Soleils ; car on suppose qu'on présente aux Spectateurs un sujet de Fable ou d'Histoire, ou tiré de la vie commune pour les instruire ou les amuser ; & comme on n'y parvient qu'en excitant les passions, si on leur laisse le tems de se refroidir, il est impossible de produire l'effet qu'on se proposoit.

Or, en mettant sur la Scène une action qui vraisemblablement, ou même nécessairement, n'auroit pû se passer qu'en plusieurs années, la vivacité des mouvemens se rallentit ; ou si l'étendue de l'action vient à excéder de beaucoup celle du tems, il en résulte nécessairement de la confusion, parce que le Spectateur ne peut se faire illusion jusqu'à penser que les événemens en si grand nombre se seroient terminés dans un si court espace de tems. L'art consiste donc à proportionner tellement l'action & sa durée, que l'une paroisse être réciproquement

la mesure de l'autre ; ce qui dépend sur-tout de la simplicité de l'action : car si l'on en réunit plusieurs, sous prétexte de varier & d'augmenter le plaisir, il est évident qu'elles sortiront des bornes du tems prescrit & de celles de la vraisemblance.

Dans le Cid, par exemple, Corneille fait donner dans un même jour trois combats singuliers & une bataille, & termine la journée par l'espérance du mariage de Chimene avec Rodrigue encore tout fumant du sang du Comte de Gormas, pere de cette même Chimene, sans parler des autres incidens, qui naturellement ne pouvoient arriver en aussi peu de tems, & que l'Histoire met effectivement à deux ou trois ans les uns des autres. Guillen de Castro, Auteur Espagnol, dont Corneille avoit emprunté le sujet du Cid, l'avoit traité à la manière de son tems & de son pays, qui permettant qu'on fît paroître sur la Scène un Héros qu'on voyoit, comme dit M. Despréaux, enfant au premier Acte, & barbon au dernier, n'assujettissoit point les Auteurs Dramatiques à la règle des 24 heures ; & Corneille, pour vouloir y ajuster un événement trop vaste, a péché contre la vraisemblance. Les Anciens n'ont pas toujours respecté cette régle, mais nos premiers Dramatiques François & les Anglois l'ont violée ouvertement. Parmi ces derniers, Shakespear surtout semble ne l'avoir pas seulement connue ; & on lit à la tête de quelques unes de ses Piéces, que la durée de l'action est de 5, 10, 16 an-

nées, & quelquefois de davantage. Ce n'est pas qu'en général on doive condamner les Auteurs qui, pour plier un événement aux règles du Théâtre, négligent la vérité historique, en rapprochant, comme en un même point, des circonstances éparses qui sont arrivées en différens tems, pourvu que cela se fasse avec jugement, & en matieres peu connues ou peu importantes : car le Poëte, disent MM. de l'Académie Françoise dans leurs sentimens sur le Cid, ne considere dans l'Histoire que la vraisemblance des événemens, sans se rendre esclave des circonstances qui en accompagnent la vérité; de maniere que pourvu qu'il soit vraisemblable que plusieurs actions se soient aussi-bien pû faire conjointement que séparément, il est libre au Poëte de les rapprocher, si par ce moyen il peut rendre son ouvrage plus merveilleux : mais la liberté à cet égard ne doit point dégénérer en licence, & le droit qu'ont les Poëtes de rapprocher les objets éloigné, n'emporte pas avec soi celui de les entasser & de les multiplier de maniere que le tems prescrit ne suffise pas pour les développer tous, puisqu'il en résulteroit une confusion égale à celle qui régneroit dans un tableau où le Peintre auroit voulu réunir un plus grand nombre de Personnages que sa toile ne pouvoit naturellement en contenir.

L'Unité de lieu est une régle dont on ne trouve nulle trace dans Aristote & dans Horace, mais qui n'en est pas moins fondée dans la nature. Rien ne demande une si exacte vraisemblance que le Poëme Dramatique : comme il consiste

dans l'imitation d'une action complette & bornée, il est d'une égale nécessité de borner encore cette action à un seul & même lieu, afin d'éviter la confusion, & d'observer la vraisemblance en soutenant le Spectateur dans une illusion qui cesse bientôt dès qu'on veut lui persuader que les Personnages qu'il vient de voir agir dans un lieu, vont agir à 10 ou 20 lieues de ce même endroit, & toujours sous ses regards, quoiqu'il soit bien sûr que lui-même n'a pas changé de place. Que le lieu de la Scène soit fixé & marqué, dit M. Despréaux; voilà la loi. En effet, si les Scènes ne sont préparées, amenées & enchaînées les unes aux autres, de maniere que tous les Personnages puissent se rencontrer successivement & avec bienséance dans un endroit commun; si les divers incidens d'une piéce exigent nécessairement une trop grande étendue de terrein; si enfin le Théâtre représente plusieurs lieux différens les uns après les autres, le Spectateur trouve toujours ces changemens incroyables, & ne se prête point à l'imagination du Poëte qui choque à cet égard les idées ordinaires, & pour parler plus nettement, le bon-sens. Corneille connut mieux les régles, mais il ne les respecta pas toujours, & lui-même en convient dans l'examen du Cid, où il reconnoît que quoique l'action se passe dans Séville, cependant cette détermination est trop générale, & qu'en effet le lieu particulier change de Scène en Scène: tantôt c'est le Palais du Roi, tantôt l'appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chi-

mene, & tantôt une rue ou une place publique. Or, non-seulement le lieu général, mais encore le lieu particulier doit être déterminé, comme un Palais, un vestibule, un Temple; & ce que Corneille ajoute, qu'il faut quelquefois aider au Théâtre, & suppléer favorablement à ce qui ne peut s'y représenter, n'autorise point à porter, comme il l'a fait en cette matiere, l'incertitude & la confusion dans l'esprit des Spectateurs. La duplicité du lieu si marquée dans Cinna, puisque la moitié de la Piéce se passe dans l'appartement d'Emilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguste, est inexcusable; à moins qu'on n'admette un lieu vague, indéterminé, comme un quartier de Rome, ou même toute cette Ville, pour le lieu de la Scène. N'étoit-il pas plus simple d'imaginer un grand vestibule commun à tous les appartemens du Palais, comme dans Polyeucte & dans la mort de Pompée? Le secret qu'éxigeoit la conspiration n'eût point été un obstacle, puisque Cinna, Maxime & Emilie, auroient pû là, comme ailleurs, s'en entretenir, en les supposant sans témoins; circonstance qui n'eût point choqué la vraisemblance, & qui auroit peut-être augmenté la surprise. Dans l'Andromaque de Racine, Oreste, dans le Palais même de Pyrrhus, forme le dessein d'assassiner ce Prince, & s'en explique assez hautement avec Hermione, sans que le Spectateur en soit choqué. Toutes les autres Tragédies du même Poëte sont remarquables par cette unité de lieu, qui sans effort & sans contrainte, est par-tout exactement observée, & particuliere-

ment dans Britannicus, dans Phédre, & dans Iphigénie : s'il semble s'en être écarté dans Esther, on sçait assez que c'est parce que cette piéce demandoit du Spectacle. Au reste, toute l'action est renfermée dans l'enceinte 'u Palais d'Assuérus. Celle d'Athalie se passe aussi toute entière dans un vestibule extérieur du Temple, proche de l'appartement du Grand-Prêtre; & le changement de décoration, qui arrive à la cinquième Scene du dernier acte, n'est qu'une extension de lieu absolument nécessaire & qui présente un Spectacle majestueux.

UNITÉ D'ACTION. Outre ce qu'on vient d'en dire dans l'Article précédent au mot UNITÉ, on ne croit pas inutile d'ajouter ici les remarques particulieres qu'on a faites sur l'Unité d'Action, nécessaire dans tout Drame régulier.

Selon le grand Corneille, le mot d'Unité d'action ne veut pas dire que la Tragédie ne doive faire voir sur le Théâtre qu'un seule action. Celle que le Poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu, & une fin; & ces trois parties non-seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre chacune d'elles peut en contenir plusieurs avec la même subordination. Il est nécessaire que chaque Acte laisse une attente de quelque chose qui doive se faire dans l'Acte suivant. Par Unité d'Action, on entend donc une action principale, à laquelle soient subordonnées toutes les autres. Souvent même la piéce prend son titre de cette action principale.

comme *la Mort de César*, *le Siége de Calais*, *Rome Sauvée* &c.

Mais on demande pourquoi il ne faut s'attacher qu'à une seule action principale ? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois ; c'est que l'intérêt qui se partage, s'anéantit bientôt ; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux évenemens ; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Mais en quoi consiste l'art de cette Unité dont on parle ? C'est, si je ne me trompe, à sçavoir dès le commencement d'une piéce indiquer à l'esprit & au cœur l'objet principal dont on veut occuper l'un & émouvoir l'autre : ensuite à n'employer de personnages que ceux qui augmentent ce danger, ou qui le partagent avec le Héros ; a occuper toujours le spectateur de ce seul intérêt, de maniere qu'il soit présent dans chaque Scene, & qu'on ne s'y permette aucun discours qui, sous prétexte d'ornement, puisse distraire l'esprit de cet objet ; & enfin à marcher ainsi jusqu'au dénouement où il faut ménager le plus haut point du péril, & le plus grand effort de la vertu qui le surmonte ; tout cela soutenu d'une variété de circonstances, qui en servant à l'unité, ne la laissent pas dégénérer en répetition & en ennui. Je ne doute point que ce ne soit là le plus grand art d'une Tragédie, & qu'à beautés d'ailleurs égales, celles où ces conditions seroient le mieux observées, ne l'emportassent de beaucoup sur les autres.

Le Poëte n'eſt pas tenu d'expoſer à la vue toutes les actions particulieres, qui conduiſent à la principale. Il doit choiſir les plus avantageuſes, & faire connoître les autres par une narration, ou par quelqu'autre adreſſe de ſon art. Sur-tout il doit ſe ſouvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaiſon enſemble, que les dernieres ſoient produites par celles qui les précèdent, & que toutes ayent leur ſource dans la protaſe, qui doit former le premier Acte.

L'Unité d'action dans la Comédie conſiſte dans l'unité d'intrigues, ou d'obſtacles aux deſſeins des principaux Acteurs ; & dans la Tragédie, en l'unité de péril, ſoit que le Héros y ſuccombe, ſoit qu'il en ſorte. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe admettre pluſieurs périls dans l'une, & pluſieurs obſtacles dans l'autre ; car alors la ſortie d'un premier péril ne rend pas l'action complette, puiſqu'elle en attire un ſecond ; & l'éclairciſſement d'une intrigue ne met point les Acteurs en repos, puiſqu'il les jette dans une autre.

UNITÉ DE DESSEINS. C'eſt d'ordinaire un grand défaut dans une piéce, ſoit Tragique, ſoit Comique, qu'un Perſonnage paroiſſe ſans rappeller les premiers ſentimens & les premiers deſſeins qu'il a d'abord annoncés ; c'eſt rompre l'Unité de deſſein qui doit régner dans tout l'ouvrage. Conſervez l'unité dans le caractère ; mais variez-la par mille nuances ; tantôt par des ſoupçons, par des craintes, par des eſpérances, par des

réconciliations & des ruptures ; tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle Les Personnages doivent toujours conserver leurs caractères, mais non pas dire toujours les mêmes choses. L'Unité de caractère n'est belle que par la variété des idées. Toutes les fois que dans un sujet pathétique & terrible, fondé sur ce que la Religion a de plus auguste & de plus effrayant, vous introduirez un intérêt d'Etat, cet intérêt si puissant ailleurs devient alors petit & foible. Si au milieu d'un intérêt d'Etat, d'une conspiration, ou d'une grande intrigue politique qui attache l'ame, (supposé qu'une intrigue politique puisse attacher,) si, dis je, vous faites entrer la terreur & le sublime tiré de la Religion ou de la Fable, dans ces sujets, ce sublime déplacé perd toute sa grandeur, & n'est plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détourner l'esprit du but principal Si vous traitez Iphigénie, ou Electre, ou Pélope, n'y mêlez point de petite intrigue de Cour. Si votre sujet est un intérêt d'Etat, un droit au Trône disputé, une conjuration découverte, n'allez pas y mêler les Dieux, les Autels, les Oracles, les sacrifices, les prophéties : *non erat hic locus*. S'agit-il de la guerre & de la paix ? raisonnez. S'agit-il de ces horribles infortunes que la destinée ou la vengeance céleste envoyent sur la terre ? effrayez, touchez, pénétrez. Peignez-vous un amour malheureux ? faites répandre des larmes.

UNITÉ DE LIEU: L'Unité de Lieu n'eſt pas moins eſſentielle que l'Unité d'action ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les Perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier Acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? M. Lebrun a-t il peint Alexandre à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? L'Unité de lieu ne conſiſte pas à reſter toujours dans le même endroit, & la Scène peut ſe paſſer dans pluſieurs lieux repréſentés ſur le Théâtre avec vraiſemblance. Rien n'empêche qu'on ne voye aiſément un jardin, un veſtibule, une chambre. La Scène du Cid eſt tantôt au Palais du Roi, tantôt dans la maiſon du Comte de Gormas, tantôt dans la Ville; mais l'Unité du lieu ſeroit obſervée aux yeux des Spectateurs, ſi on avoit eu des Théâtres dignes de Corneille, & ſemblables à celui de Vicence, qui repréſente une Ville, un Palais, des rues, une place.... car cette unité ne conſiſte pas à repréſenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans pluſieurs endroits contigus, que l'œil puiſſe appercevoir ſans peine.

UNITÉ DE TEMS. L'Unité de Tems eſt jointe naturellement aux deux premieres ; en voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre Auguſte dans Rome ; je veux ſçavoir ce qui va arriver d'Auguſte & des conjurés. Si le Poëte

fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se sera passé dans ces 15 jours; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux 15 jours d'événemens, voilà au moins 15 actions différentes, quelque petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus uniquement cet accomplissement de la conspiration, auquel il falloit marcher rapidement; c'est une longue histoire qui ne sera plus intéressante, parce qu'elle ne sera plus vive, parce que tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attends. Je ne suis point venu à la Comédie pour entendre l'histoire d'un Héros, mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus, le Spectateur n'est que trois heures à la Comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Œdipe, soit celui du grand Corneille, soit celui de M. de la Motte, soit celui de M. de Voltaire, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces éxigent plus de tems, c'est une licence qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence est grande, plus elle est faute. Nous étendons souvent l'Unité de tems jusqu'à 24 heures, & l'Unité de Lieu à l'enceinte de tout un Palais. Plus de sévérité rendroit quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, & plus d'indulgence ouvriroit la carrière à de trop grands abus: car s'il étoit une fois établi qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours, bientôt quelqu'Auteur y emploieroit deux semaines, & un

autre deux années ; & si l'on ne réduisoit pas le lieu de la Scène à un espace limité, nous verrions en peu de tems des piéces telles que l'ancien Jules-César des Anglois où Cassius & Brutus sont à Rome au premier Acte, & en Thessalie dans le cinquieme.

La règle des 24 heures n'est point une règle ; c'est une extension favorable de la véritable règle qui n'accorde à l'action de la Tragédie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que 24 heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin ? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la règle des 24 heures est la plus généralement connue de toutes celles du Théâtre, même la plus respectée, & celle qui, dans le tems que les règles reparurent au monde, sortit la premiere des ténèbres de l'oubli. Elle peut servir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point, & à s'y attacher de tout le cœur. Il semble que l'Unité de tems doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle, prévenu que ce qu'on va voir se passe dans un autre lieu que celui où l'on est : la décoration du Théâtre aide à cette illusion ; quand elle change, nous croyons sans peine que les Acteurs ont aussi changé de lieu : & comme nous n'avons jamais cru être avec eux, ce sont eux que l'on transporte & non pas nous. Mais à l'égard du tems, nous n'arrivons point persuadés que ce que nous verrons se passera dans un tems plus long que celui que nous

mettons à le voir ; rien ne nous met dans cette erreur, & la durée de deux heures eſt néceſſairement la meſure de ce qui ſe fait ſous nos yeux pendant ce tems-là.

Cependant l'Unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, eſt plus obſervée que celle de tems. Il eſt plus aiſé de mettre tous les Perſonnages, non pas à la vérité dans le même appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand événement.

La régle de l'Unité de jour, ou de tems, a ſon fondement ſur ce mot d'Ariſtote, que la Tragédie doit renfermer la durée de ſon action dans un tour de ſoleil ; & cette régle d'Ariſtote eſt fondée ſur la raiſon, & puiſée dans la nature.

On ne doit jamais indiquer le tems de la durée d'un Drame, à moins que le ſujet n'en ait beſoin, principalement quand la vraiſemblance y eſt un peu forcée. Dans les actions même qui n'ont pas plus de durée que la repréſentation, il ſeroit ridicule de marquer d'Acte en Acte qu'il s'eſt paſſé une demi-heure de l'un à l'autre.

*VŒUX ACCOMPLIS, (les) Comédie en un Acte, en Vers libres, mêlée de Divertiſſemens, par Panard, pour la naiſſance de feu M. le Duc de Bourgogne, aux Italiens,* 1751.

La Ville de Paris, ſous le nom de Lutèce, remercie la Joie qui anime tous ſes Citoyens. La Bourgogne arrive ſur une barque décorée de pampres & de lierre, & ornée de banderolles. Après qu'elle a débarqué & reçu les complimens de Lutèce & de la Joie, les Bourguignons

qui sont à sa suite forment une danse. La Bourgogne sort pour aller rendre ses hommages à son Prince. Lutèce engage la Joie à la suivre & à faire les honneurs de Paris. Elle reçoit ensuite M. Chrisologue, qui est tout à la fois Poëte, Peintre & Musicien : il donne différens échantillons de ses divers talens, & est remplacé par Arlequin ivre qui, dans le transport de sa joie, veut embrasser Lutèce. D'autres Personnages se succedent. Valere apprend à Damon qu'il vient de trouver dans la foule deux jeunes villageoises charmantes, conduites par un manant. Elles paroissent, & Jacot les tient par-dessous le bras. Valere salue ces deux filles, qui lui répondent par des révérences ; toutes ces politesses déplaisent à Jacot, qui cherche à abréger le cérémonial : mais Thérese & Nicole prennent goût aux cajoleries de Valere & de Damon, qui leur donnent l'un une bague, l'autre une tabatière. Comme ils vont pour les embrasser, elles se retirent, & Jacot reçoit les deux baisers. Il se moque d'eux ; ils le menacent. Jacot qui est un homme de cœur, dit qu'il ne demande pas mieux que de leur prêter le collet ; il ôte son habit comme s'il vouloit se battre, & l'on voit dessous une veste de drap d'or. Alors les Galans pris pour dupes, reconnoissent dans Jacot le Baron leur ami ; dans Nicole, Madame de la Rozange ; & dans Thérese, Lisette sa femme de chambre. Après qu'on les a raisonnablement persiflés, Madame de la Rozange les emmene souper, & de-là au bal.

*VOYAGES DE L'AMOUR*, (*les*) *Opera-Ballet de quatre Entrées, avec un Prologue, par La Bruere, Musique de Boismortier*, 1736.

Las de faire des heureux sans l'être lui-même, l'Amour voudroit le devenir & trouver un cœur qui l'aimât sincèrement. C'est ce qui le détermine à visiter le Village, la Ville & la Cour. Le Village est le sujet du premier Acte. L'Amour, déguisé en Berger sous le nom de Silvandre, essaye d'attendrir Daphné, jeune Bergere qui n'aime rien. Elle doit distribuer le prix des jeux qu'on va célébrer en l'honneur de l'Amour même, ce qui fait dire au faux Silvandre :

Vous

Vous allez couronner le Vainqueur de nos jeux.
Qu'une main si charmante embellira sa gloire !
Ah ! s'il falloit chanter l'éclat de vos beaux yeux,
Je serois sûr de la victoire.

Cette Scène est terminée par un aveu réciproque, & l'Acte par le couronnement de l'Amour qui a été déclaré vainqueur.

Il paroit ensuite à la Ville sous le nom d'Alcidon. Il y devient rival de lui-même, en faisant instruire Lucile que l'Amour soupire pour elle. Sa constance ne tient point contre cette épreuve. Alcidon est sacrifié, & se venge en se faisant connoître. Enfin, dans le troisieme Acte, l'Amour paroît à la Cour d'Auguste, sous le nom d'Emile. Il rend des soins à Julie, & a pour rival Ovide. Celui-ci, rébuté en apparence, est favorisé secrettement. Il ne le cache point au faux Emile. L'Amour prend le parti de retourner à Daphné, la seule qu'il ait trouvée sincere. Il lui apprend quel est celui qu'elle a mis dans ses fers; il couronne sa constance, & c'est le sujet du quatrieme Acte. L'Auteur fit quelques changemens au second & au troisieme. Il donnoit dans ce dernier un Empereur pour rival à l'Amour, & dans l'autre, Maderbal, Tyrien, dont il est l'ami. Je n'ai point senti la nécessité de ces changemens. Au reste, l'idée de cet Opera me paroît avoir quelque rapport avec une Comédie d'Autreau, intitulée *Panurge à marier*, dont le sujet est tiré de Rabelais.

VRAI. Boileau a dit, après les Anciens :

Le Vrai seul est aimable ;
Il doit régner par-tout, & même dans la Fable.

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée : presque tous ses ouvrages respirent le Vrai ; c'est-à-dire, qu'ils sont une copie fidèle de la nature. Ce Vrai doit se trouver dans

l'historique ; dans le morale ; dans la fiction ; dans les sentences, dans les descriptions & dans l'allégorie. Racine n'a presque jamais perdu de vue le Vrai dans ses Piéces de Théâtre. Il n'y a guères chez lui l'éxemple d'un Personnage qui ait un sentiment faux, qui l'exprime d'une maniere opposée à sa situation ; si vous en exceptez Théramene, Gouverneur d'Hyppolite, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie :

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Il est vrai physiquement qu'Hyppolite ne seroit pas venu au monde sans sa mere : mais il n'est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un Gouverneur sage, d'inspirer à son Pupille de faire l'amour contre la défense de son Pere. C'est pécher contre le vrai, que de peindre Cinna comme un conjuré timide, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, & de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l'Empire, pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a rien de vrai. Corneille péche souvent contre cette loi dans les détails.

LE VRAI. Il y a une logique secrette qui doit régner dans tout ce qu'on dit, & même dans les passions les plus violentes : sans cette logique, on ne parle qu'au hasard ; on débite des

Vers qui ne sont pas des Vers : le bon sens doit animer jusqu'au delire de l'amour. Voulez vous sçavoir si une pensée est naturelle & juste ? examinez la proposition contraire : si ce contraire est vrai, la pensée que vous examinez est fausse.

La principale régle pour lire les Auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général ; s'il est vrai dans la bouche des Personnages qu'on fait parler : car enfin la verité est toujours la premiere beauté, & les autres doivent lui servir d'ornement ; c'est la pierre de touche dans toutes les langues & dans tous les genres d'écrire.

LE VRAI ET LE VRAISEMBLABLE, sont assez différens. Le Vrai est tout ce qui est ; le Vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi le Vrai a infiniment plus d'étendue que le Vraisemblable, puisque le Vraisemblable n'est qu'une petite portion du Vrai, conforme à la plûpart de nos expériences. Le Vrai n'a pas besoin de preuves ; il suffit qu'il soit & qu'il se montre. Le Vraisemblable en a besoin ; il faut pour être reçu qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, & avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons pour possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verroit notre contemplateur seroit vrai, & par-là suffisamment prouvé, quelqu'extraor-

dinaire qu'il fût ; mais au Théâtre où tout est feint, il faut nécessairement que le vraisemblable prenne la place du vrai. Il faut donc conserver exactement le vraisemblable, tant dans les événemens que dans les caractères, à moins que celui qui en sortiroit ne fût un fait constant par l'histoire, & extrêmement connu ; auquel cas le vrai rentre dans ses droits, & encore est-il périlleux de montrer ce vrai qui n'est pas vraisemblable. Lorsqu'Horace tue Camille, cette action déplaît non-seulement par son extrême barbarie, mais par le peu de vraisemblance qu'il y a qu'un frere tue sa sœur, pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu son Amant. L'histoire même paroît avoir peine à se charger de vérités peu vraisemblables ; elle adoucit, autant qu'elle peut, les choses trop bisarres ; elle imagine des vues & des motifs proportionnés à la grandeur des événemens & des actions ; elle travaille à rendre les caractères uniformes & suivis ; & cet amour du vraisemblable la jette très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la nature soit renfermée dans les petites régles qui font notre vraisemblable, & qu'elle s'assujettisse aux convenances qu'ils nous a plû d'imaginer ; mais c'est au Poëte à s'y assujettir, & à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est resserrée.

VRAISEMBLANCE. A l'égard des événemens, comme à l'égard des caractères, il y a deux

ſortes de vraiſemblables ; l'un ordinaire, ſimple; l'autre extraordinaire, ſingulier, tel que celui des aventures de roman, qui ſont à la vérité poſſibles, mais qui n'arrivent jamais. Le ſingulier dans les caractères eſt excellent ſur le Théâtre ; mais pour les événemens, c'eſt autre choſe. Le ſingulier, du moins le ſingulier romaneſque, ne convient pas bien à la Tragédie : c'eſt qu'elle viſe plus au cœur qu'à l'eſprit ; elle aime mieux toucher par les caractères & par les ſentimens qu'ils produiſent, que ſurprendre par des aventures imprévûes ; & ces aventures mêmes auroient le défaut à l'égard de l'eſprit, de l'avertir trop de la fiction. Y a-t-il rien ſur la Scène de plus étonnant, de plus propre à exciter la curioſité, que Timocrate, qui eſt en même tems à la tête des deux armées ennemies, & qui eſt nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'eſt-là du romaneſque tout pur, & qui ſe donne trop pour ce qu'il eſt. Un trait, non pas tout-à-fait de cette eſpèce, mais un peu hardi, unique dans la Piéce, placé à propos, ne laiſſeroit pas de réuſſir. Mais pour l'ordinaire il faut des événemens ſimples, qui produiſent des ſentimens vifs. Il eſt même très-agréable d'y ménager des ſurpriſes; mais elles doivent naître de la diſpoſition des Perſonnages, plutôt que de la biſarrerie des aventures.

Il y a beaucoup de choſes où l'imagination des Poëtes & des Peintres peut ſe donner carriere ; car il ne faut pas toujours la reſſerrer dans la raiſon étroite & rigoureuſe :

Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Mais il ne leur est jamais permis de violer la vraisemblance, & de nous présenter des choses incompatibles, d'accoupler les oiseaux avec les serpens, & les tigres avec les agneaux.

Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni. Hor.

*USURIER GENTILHOMME*, (l') *Comédie en un Acte, en prose, avec un Divertissement, par le Grand, Musique de Grandval pere, aux François*, 1713.

M. Mananville, que ses usures ont enrichi, pense à marier honorablement son fils le Baron de la Gruaudiere; mais la ridicule Madame Mananville fait manquer ce mariage, heureusement pour Henriette qui avoit déja disposé de son cœur en faveur d'un autre. Les caractères plaisans de M. Mananville & de son fils, leurs naïvetés placées à propos, le portrait de l'Usurier, jettent sur cette intrigue, qui d'ailleurs est fort peu de chose, une sorte de comique fort amusant.

---

# X

*XERXÈS, Tragédie de Crébillon*, 1714.

La Tragédie de Xerxès réussit peu; ce n'est pas qu'elle ne renfermât beaucoup d'endroits dignes de son Auteur; mais l'excessive crédulité de Xerxès ne devoit pas moins révolter les Spectateurs, que l'extrême scélératesse d'Artaban. Tout l'intérêt tombe sur Darius, dépouillé de ses droits par son frere, & accusé d'un parricide par celui-là même qui en est coupable. Artaxerce à son tour

aussi crédule que Xerxès, ne donne point à Darius le tems de s'expliquer. Il ordonne que le Conseil s'assemble pour juger son frere, tandis que ce frere impute le crime à son accusateur. Il falloit donc juger l'un & l'autre; mais Darius est condamné sans être entendu. Le dénouement qui sauve ce Prince ne me paroît ni suffisamment préparé, ni suffisamment éclairci. Il faut, pour justifier Darius, s'en rapporter à Tissapherne; de même que pour le croire coupable, il auroit fallu ne consulter qu'Artaban.

---

# Y

*YEUX DE PHILIS CHANGÉS EN ASTRES, (les) Comédie en trois Actes, en Vers, par Boursault, 1663.*

Le Poëme de l'Abbé de Cérisy a fourni le sujet de cette Comédie. Philis préfere Daphnis à Apollon; ce Dieu, pour s'en venger, empoisonne l'eau d'une fontaine où les deux Amans doivent aller boire. Daphnis y trouve la mort, & Philis enlevée par les vents, reçoit son Berger dans l'Olympe. Jupiter les unit, & change en Astres les yeux de la Bergere. La tendre & naïve expression de la nature éclate dans le caractère des deux Amans. On auroit dû ménager avec plus d'économie les peintures, les descriptions, & tous les ornemens que l'Abbé de Cérisy pouvoit employer dans son Poëme, mais qui ne conviennent pas également dans un Ouvrage Dramatique. Ces beautés de détails, malgré leur profusion, ne laissent pas d'être toujours agréales.

# Z

**ZAIDE**, *Tragédie de la Chapelle*, 1681.

Le ſujet de cette Piéce n'eſt tiré ni de l'Hiſtoire des Maures de Grenade, ni des fables anciennes & modernes, que les aventures de ces peuples nous ont fournies. L'Auteur eſt inventeur du ſujet & des noms ; & comme il s'étoit piqué de ne devoir cet Ouvrage qu'à lui-même, il n'y a voulu employer aucun trait d'Hiſtoire, que ce qui regarde le nom des deux célebres familles des Zégris & des Abencerrages.

**ZAIRE**, *Tragédie de M. de Voltaire*, 1732.

Qui ne connoît la touchante Zaïre, ce chef-d'œuvre d'intérêt & de ſentiment ! L'Amour, qui ne devroit jamais paroître qu'en ſecond dans une Tragédie, occupe ſans ceſſe ici le premier rang. Jamais cette paſſion ne parla mieux ſon langage, ni ne ſe fit mieux écouter. Quelle naïveté touchante dans le caractère de Zaïre ! Quelle noble & fiere candeur dans celui d'Oroſmane ! On n'admire pas moins les acceſſoires que l'Anteur a ſçu joindre au nœud principal. Rien de plus heureux que ce contraſte des mœurs Européennes & Orientales ; rien en même tems de plus agréable pour nous que de retrouver dans cette Tragédie des noms conſacrés dans les faſtes de notre Nation. Ceux qui prétendent qu'Oroſmane eſt lui-même trop François, n'ont qu'à le comparer au Bajazet de Racine. C'eſt d'ailleurs s'abuſer, que de n'enviſager dans un Soudan qu'un Barbare. On trouve dans la vie de Saladin des traits de généroſité qui euſſent fait honneur aux plus grands Princes de l'Europe. Oroſmane jaloux reprend tout le caractère oriental. On regrette ſeulement de voir Zaïre ſacrifiée à une équivoque de mots ; mais en rapprochant toutes les circonſtances qui accompagnent cette lettre, on verra qu'il en faut ſouvent moins pour enſanglanter le

poignard de l'Amour furieux & jaloux. M. de Voltaire nous apprend que cette Tragédie fut composée en dix-huit jours : c'est nous rappeller l'idée de ces Palais superbes bâtis si promptement par Armide.

*ZAIS, Ballet Héroïque en quatre Actes, avec un Prologue, par Cahusac, Musique de Rameau*, 1748.

L'idée de cet Ouvrage est un Génie qui, amoureux d'une Bergere digne de toute sa tendresse par les épreuves qu'il en a faites, renonce à sa puissance de Génie de l'air, pour ne plus abandonner sa maîtresse.

ZANNI. L'Arleqiun & le Scapin sont appellés en Italie Zamis. On a beaucoup disputé sur l'étymologie de ce mot ; l'opinion la plus vraisemblable est qu'il vient de *Sannio*, mot Latin, qui signifie un Mime qui de la bouche, du visage, des gestes, de la voix, & des mouvemens du corps, fait rire les Spectateurs. *Voyez* ARLEQUIN, SCAPIN, SANNIO.

*ZARÈS, Tragédie de M. Palissot*, 1751.

Calciope, Princesse du Sang Royal de Sparte, enlevée par des Pirates, & conduite au Sérail de Sardanapale, eut un fils de ce Prince voluptueux. Ce fils fut nommé Zarès : son pere, aussi-tôt après sa naissance, ordonna qu'on le fit mourir. Paramis, chargé de ces ordres barbares, ne les exécuta point, & sauva Zarès, de concert avec Calciope. Il lui servit de pere ; & Zarès se signala dans les combats sous sa conduite. Sardanapale, au mépris de la foi qu'il avoit jurée à Calciope, venoit de faire enlever Artazire, fille d'Arbacès, Gouverneur de la Médée, dont il etoit éperduement amoureux, & il avoit porté un ordre d'exil contre la mere de Zarès, dont les reproches & les plaintes continuelles l'importunoient. Arbacès avoit autrefois promis à Zarès, sa fille Artazire, en mariage ; pour se venger du Tyran qui la lui avoit enlevée, il fait avancer une armée

aux environs de Ninive; mais, en Sujet vertueux, il veut auparavant tenter les voies de la douceur pour retirer ſa fille des mains de Sardanapale.

Zarès ignoroit ſa naiſſance; Calciope lui apprend qu'il eſt ſon fils; mais elle lui laiſſe ignorer que le Tyran eſt ſon pere, de peur de l'expoſer à ſa barbarie. Artazire apprend de ſon Amant ce que lui-même vient d'apprendre de ſa mere, & elle lui dit à ſon tour qu'Arbacès vient d'arriver à la Cour; mais qu'elle craint qu'il ne conſente aux vœux de Sardanapale, dans la crainte que ce Tyran ne ſe venge de ſes refus par quelque action cruelle.

Arbacès arrive; il eſt ſurpris de voir ſa fille & Zarès réunis. Touché des vertus d'Artazire, il lui annonce qu'il vient la délivrer. Zarès s'offre à combattre avec lui pour venger ſon amour. Arbacès eſt charmé d'acquérir un Guerrier tel que lui. Paramis, pour mettre Zarès ſur le Trône, entretient Arbacès dont il eſt ami, dans ſon deſſein : il lui amene des conjurés, dont il connoit la valeur & la fidélité. Il l'aſſure que Zarès & lui combattront dans le Palais pendant qu'il fera avancer ſon armée aux portes de Ninive. Il fait promettre à Zarès d'attendre ſes ordres & de n'agir qu'avec lui.

Sardanapale employe tour-à-tour la tendreſſe & les menaces avec Artazire qui le brave. Elle fait confidence de tout à Zarès ſon Amant. Elle lui demande ſi Arbacès viendra bientôt l'arracher à la ſervitude?

Calciope vient faire ſes adieux à Zarès, qui fait de nouveaux efforts pour apprendre d'elle qui eſt ſon pere. Elle s'en défend avec peine; mais enfin ſon ſecret lui échappe. Zarès ſe livre à toute la douleur de ſa ſituation. Il voit venir ſon Amante; il veut la fuir : elle l'arrête, & elle apprend qu'il a reçu la vie du Tyran qu'elle abhorre. Il lui déclare que ſon deſſein eſt de tout dévoiler à Sardanapale. Artazire veut l'en empêcher; mais le Tyran avoit tout découvert. Artazire veut d'abord le fléchir, le ramener à la vertu, & l'engager à la rendre à ſon pere. Sardanapale eſt inflexible : il n'offre qu'une condition à Artazire, c'eſt de le ſuivre aux Autels; c'eſt à ce prix, dit il, qu'il veut pardonner. Artazire indignée lui répond qu'elle eſt en ſon pouvoir, &

qu'elle n'attend que la mort. Sardanapale la fait arrêter. Zarès entre & se jette aux genoux de son pere : il l'excite à la clémence pour les conjurés. Le Tyran comprend par les discours de son fils, que celui-ci le reconnoit pour son pere. Il feint d'être attendri, & Zarès y est trompé. Calciope, remplie d'agitation, ne sait que penser de l'attendrissement apparent de Sardanapale. Pour comble de malheur, elle craint les conjurés. Zarès va défendre son pere : il peut trouver la mort dans le combat. Elle accuse la lenteur de Paramis, que Zarès avoit chargé de lui apprendre quel seroit l'événement. Il arrive & fait le récit de ce qui s'est passé. Arbacès a été vainqueur, & Sardanapale, pressé de toutes parts, s'est retiré dans son Palais, où il s'est brûlé avec ses trésors & Artazire sa maîtresse. Zarès ne trouvant plus d'obstacles du côté du Tyran, est bientôt reconnu pour l'héritier du Trône ; mais voyant sa Maîtresse morte, il ne veut pas lui survivre. Il est sur le point de se tuer lui-même ; on l'en empêche, & il consent à vivre & à regner.

ZARUCKMA, *Tragédie de M. Cordier*, 1762.

Zorac, usurpateur de la Couronne d'Arabie, dont Saïd étoit Roi, ayant feint d'élever son fils en secret, pour le soustraire à la haine publique, fait annoncer dans sa Capitale que, touché des vœux de ses Sujets, il consent enfin que ce fils paroisse à leurs yeux. Siamek est ce fils à qui il destine Zaruckma pour épouse. Celle-ci est la fille du Roi détrôné. Zorac avoit fait courir le bruit de sa mort, & l'avoit fait élever comme une inconnue, sous le nom de Zaruckma, dans le dessein de joindre sa destinée à celle de son fils. Ces deux jeunes Amans l'ignoroient eux-mêmes, & s'aimoient sans savoir que l'un étoit le fils de Zorac, & l'autre la fille de Saïd. Cette ignorance, & les reconnoissances qui se font ensuite, forment l'intérêt de cette Tragédie, qui finit par la mort de Zorac. Saïd remonte sur son Trône, & Siamek, fils du Tyran, épouse Zaruckma.

Cette Tragédie manque de cette chaleur qui donne

l'immortalité aux Piéces de Théâtre. Il est d'autres défauts que la saine critique a saisis. Est-il vraisemblable que Saïd soit méconnu de Zorac? Il n'est pas possible que la disgrace ait changé ses traits au point de le rendre tout-à-fait méconnoissable. Zaruckma, affermissant Siamek dans le projet du meurtre de Zorac, a des traits de similitude avec Palmire dans Mahomet, qui détermine Saïd à immoler Zopire. La Scène entiere du second Acte est pleine de cette ressemblance, qui empêche Zaruckma de découvrir à Siamek qu'il est fils de Zorac. Il est vrai que ce ressort est la base des trois derniers Actes; mais l'Auteur ne pouvoit-il trouver quelque raison plus solide, qui rendît nécessaire ce silence obstiné de Zaruckma? A chaque moment le Spectateur se sent pressé de s'écrier: *dites-lui donc que Zorac est son pere.* Comment Saïd se trouve-t-il esclave dans le Palais de Zorac, & jouissant d'une espece de liberté? Le Tyran enfin ne ressemble-t-il pas à tous ces Tyrans de Tragédie, si mal-adroits, si bons & si aveuglés? Quand Zorac croit avoir reconnu Saïd dans l'esclave, pourquoi n'en est-il pas convaincu par les transports de Zaruckma?

*ZÉLIDE, Comédie en un Acte, en Vers libres, avec un Divertissement, par M. Renout, aux François, 1755.*

Les Fées, jalouses autrefois du prix de la beauté que la Fée Armantine avoit remporté sur elles, firent serment d'unir contr'elle tous leurs traits. Un des premiers effets de leur haine fut d'attirer toute sorte de malheurs sur le royaume d'Armantine. Elle consulte l'Oracle: il répond qu'il faut que l'Amour unisse Azema, fils de cette Fée, avec Zélide, fille d'une autre Fée, la plus cruelle ennemie d'Armantine. La mere de Zélide ne néglige rien pour inspirer à sa fille de l'éloignement pour Azema. Elle lui fait envisager l'amour qu'elle auroit pour lui comme le plus grand de tous les malheurs. Le Destin avoit réglé que l'amour des deux jeunes personnes dépendroit du don qu'ils se feroient mutuellement d'un bouquet & d'un bracelet. Azema avoit fait tous ses efforts pour toucher le cœur de Zélide, & celle-

ci étoit insensible ; mais ayant apperçu un bouquet à cet Amant désespéré, elle voulut l'avoir. Azema eut d'abord beaucoup de peine à s'en défaire, parce qu'ignorant les loix du Destin, il savoit seulement que ce bouquet renfermoit un grand mystere, & qu'il étoit de son intérêt de ne pas s'en défaire aisément ; mais sollicité par Zélide & par son amour, il donne le bouquet. Zélide sent son cœur enflammé : elle donne le bracelet, & le charme cesse. Les Fées ennemies se réconcilient par le mariage des deux Amans.

ZELMIRE, *Tragédie de Belloy*, 1762.

Polidore, Roi de Lesbos, & pere de Zelmire, a été détrôné par Azor son fils. Celui-ci avoit formé le projet de laisser périr de faim son pere dans la prison, où il le tenoit renfermé. Zelmire, qui connoissoit l'ame cruelle de son frere, n'avoit imaginé qu'un moyen de sauver Polidor ; c'étoit d'approuver en apparence la révolte d'Azor, & d'aller secrettement dans sa prison le nourrir de son lait. Elle profite de la facilité qu'elle a de le voir pour lui procurer la liberté. Elle apprend que la nuit même Azor son frere a été assassiné ; c'étoit Antenor, Régent du Royaume, qui avoit commis cet attentat, dans l'espérance de monter sur le Trône, croyant que Polidor avoit aussi perdu la vie. Zelmire & son pere songent à se retirer à Troye, où étoit Ilus, époux de Zelmire : mais celui-ci arrive, croyant sa femme coupable du meurtre de son pere, parce que, comme on vient de le dire, elle paroissoit approuver la révolte d'Azor. Son innocence est reconnue ; Antenor succombe sous le poignard : Polidore reprend ses droits, & Zelmire jouit de son triomphe.

Tout le monde connoît l'histoire de la fille de Cimon, qui allaita son pere. Ce n'est pas le Cimon, Général des Athéniens, mais un autre Cimon, Citoyen Romain, vieillard extrêmement pauvre, qui avoit été condamné pour quelque crime à mourir de faim dans un cachot. Festus dit que ce fut son pere que cette fille nourrit de son sein. Cicéron, Tite-Live, Valére-Maxime & Pline, plus croyables sur ce point, assurent que ce fut sa mere ;

quoi qu'il en soit, les Juges instruits de cet acte de piété filiale, donnerent la liberté à la mere, avec une pension pour elle & pour sa fille. On bâtit dans le lieu où étoit la prison un Temple à la Déesse Piété. Belloy a cru que cette charité Romaine contribueroit à faire valoir sa Piéce. Il est certain que cette action, où la nature est, pour ainsi dire, en compromis avec elle-même, est belle; on la lit avec plaisir dans l'Histoire : est-elle vraisemblable ? est-elle touchante au Théatre ? Je ne sais quelle sorte d'impression désagréable se mêle au sentiment d'admiration que cette générosité m'inspire. Je n'aime point à me représenter Polidore tettant sa fille dans ce tombeau. Il se peut que ce soit une fausse délicatesse; mais enfin ce prodige a quelque chose qui répugne dans le tems même qu'il étonne.

ZÉLOIDE, *Tragédie en un Acte, en prose, par M. de Saint-Foix, au Théâtre Italien, 1747.*

On s'est plus d'une fois élevé contre les Tragédies en prose : en voici toutefois une qui a réussi. La Scène est placée dans un Camp près du Gange. Arimant & Orosmin sont rivaux. Tous deux ont un pouvoir égal dans l'armée; tous deux sont épris de Zéloide; mais Zéloide est l'épouse d'Arimant. Il l'a surprise s'entretenant avec son rival, & la jalousie le fait recourir à la vengeance. Il en saisit d'abord un premier moyen, c'est de faire périr Métrobate, pere d'Orosmin, qu'il tient en son pouvoir. Il poursuit sur lui la mort d'un esclave que Métrobate n'a fait que punir de sa trahison. Orosmin reconnoît son pere dans l'instant où on le conduit au supplice. Il s'y oppose, & offre le combat à Arimant. Ce dernier l'accepte : « mais, lui dit-il, songe, si tu expire sous ce fer, qu'aussi-tôt, au même lieu, une » main infâme y confondra le sang de ton pere avec le » tien : mais si je succombe songe aux Loix de ce » pays.... » Ces Loix sont que lorsque l'époux meurt, sa femme est brûlée avec lui sur le même bucher. La situation d'Orosmin est affreuse pour un Amant & pour un fils. Enfin l'honneur l'emporte : Orosmin va trouver Arimant. Ce dernier, vaincu & désarmé par son adver-

faire, vient lui-même l'annoncer à Métrobate. Il trouve Zéloïde à ses pieds; Zéloïde est reconnue fille de Metrobate & sœur d'Orosmin. Différentes causes ont contribué au succès de cette Tragédie: elle offre de l'intérêt, des situations, un style noble, & ne renferme qu'un Acte.

ZÉLONIDE, *Princesse de Sparte, Tragédie de l'Abbé Genest*, 1682.

L'amour d'Acorate & de Zélonide, secondé des vœux de tous les Lacédémoniens qui s'intéressent à leur bonheur, est l'action de cette Piéce; la jalousie & le ressentiment de Cléonime, appuyés par Pyrrhus qui assiége Sparte, en sont le nœud: la mort de Cléonime & le secours du Roi en sont le dénouement.

ZÉMIDE, *Acte de Ballet, dont les paroles sont de M. le Chevalier de Laures, & la Musique de M. Iso*, 1759.

Zémide, Reine de Scyros, a reçu de Pallas une égide qui la défend contre les traits de l'Amour. Phasis adore en vain cette cruelle Princesse. L'Amour le plaint, & forme le projet de le rendre heureux. Sa gloire d'ailleurs est intéressée à dompter un cœur qui résiste à son pouvoir. Il feint de se livrer au sommeil entre des rochers. Zémide, armée de son égide, chante avec ses peuples les charmes de la liberté. Elle apperçoit un enfant qui dort sur le rivage; elle approche; un arc, un carquois, des aîles frappent ses yeux. Elle reconnoit son ennemi, l'Amour. Les femmes de la Cour de Zémide veulent fuir; la Reine au contraire se félicite de ce que le sommeil livre l'Amour à son courroux. Elle le désarme & l'enchaîne. Il fait semblant de s'éveiller, & d'un air timide il implore la pitié de la Reine, qui loin d'être touchée de ses larmes, voudroit égaler son supplice aux maux qu'il a faits. Le tendre Phasis survient; Zémide s'applaudit de l'avoir pour témoin de sa victoire. Vainement l'Amour employe son éloquence pour engager Zémide à renoncer aux vœux de Phasis. Il dit malignement à la Reine qu'elle s'enflammeroit bientôt sans cette égide

dont la sévere Pallas lui a fait présent. La Reine imprudente, pour lui faire voir qu'elle ne le craint plus depuis qu'il est dans ses fers, jette son égide. C'est où l'Amour l'attendoit : il brise sa chaîne, s'élance & frappe Zémide d'un trait qu'il avoit caché. Les deux Amans s'unissent & célebrent leur bonheur.

ZÉMIRE ET AZOR, *Comédie-Ballet en quatre Actes, en Vers, mêlée de Chants & de Danses, par M. Marmontel, Musique de M. Gretry, au Théâtre Italien, 1771.*

Sander, Négociant d'Ormus, a trois filles très-aimables. Il est tombé dans la misere ; & un vaisseau, qui faisoit toute son espérance, est enséveli dans les flots. Un orage l'oblige à se retirer dans un Palais de Fées, où, voulant cueillir une rose pour la belle Zémire sa fille, il excite la colere d'Azor, maître du Palais, qui le menace de la mort si Zémire ne vient à sa place mériter sa grace. Sander veut sacrifier sa vie plutôt que d'exposer sa fille : mais Zémire, pour sauver son pere, va trouver Azor. Ce Prince est d'une laideur horrible, & ne peut recouvrer sa beauté, que lorsqu'il aura touché un jeune cœur. Zémire, en le voyant, est effrayée ; mais les soins touchans d'Azor, son respect, ses sentimens, commencent à la rendre sensible. Il gagne sa confiance en lui permettant d'aller voir son pere & ses sœurs. Elle s'arrache bientôt à leurs embrassemens, pour revenir trouver Azor, qui périssoit, si elle ne se rendoit pas à son attente Tant de fidélité & d'amour détruit enfin l'enchantement. d'Azor, qui paroît sur son trône dans tout l'éclat de sa beauté. Cet Amant couronne sa maitresse, & comble de biens son pere & ses sœurs. C'est ainsi que M. Marmontel a ajusté au Théâtre le Conte si connu de Madame de Villeneuve, intitulé *la Belle & la Bête.*

ZÉNOBIE, *Reine des Palmyréniens, Tragédie en prose de l'Abbé d'Aubignac, 1645.*

Zabas, Prince Arabe, & Timagène, Prince Syrien ; attachés aux intérêts de Zénobie par les liens de l'amour

le plus discret & le plus respectueux, se font une confidence mutuelle. Cette rivalité ne porte aucune atteinte à la générosité de leurs sentimens. Zénobie, qui les ignore, les consulte sur l'état où ces nouvelles insultes de l'Empereur Chrétien la réduisent, & conséquemment à leurs offres; donne à Zabas le commandement de son armée, & à Timogène celui de la Ville. A peine sont ils sortis, qu'Iléone, confidente de la Reine, lui déclare la passion des deux Princes. L'austere vertu de Zénobie en est allarmée : elle se fait quelque scrupule de les avoir chargés de ses ordres; mais la nécessité la force à vouloir ignorer un amour qui l'offense. On vient lui annoncer la défaite de Zabas; dans le moment elle apprend qu'Aurélien est fait prisonnier. Zabas qui arrive peu de tems après, détruit une si flatteuse nouvelle. Dans cette extrémité, on conseille à la Reine de se sauver secrettement. Après bien des contestations, Timogène est choisi pour l'accompagner. Zabas percé de coups, vient chercher un asyle dans le Palais de Zénobie. Cette Reine tombe sous la puissance d'Aurélien, & Timogène meurt à ses pieds. Zénobie parle à son vainqueur avec fierté. Aurélien avoue à son confident, que malgré ces duretés, il adore la Reine, & veut qu'on la traite avec la distinction qui lui est due : mais cette Princesse, apprenant que l'Empereur veut la faire servir à son triomphe, se frappe d'un poignard.

ZÉNOBIE, *Reine d'Arménie*, *Tragédie de Montauban*, 1650.

C'est le même sujet que Crébillon a traité long-tems après sous le titre de *Rhadamiste & Zénobie*; mais d'une façon toute différente. Dans la Tragédie de Montauban, Zénobie poignardée par Rhadamiste & jettée dans le fleuve Araxe, fut sauvée par un pêcheur chez qui elle accoucha d'une Princesse. Dans la suite cette Reine épousa Tiridate, Roi des Parthes, dont elle eut aussi une fille; mais cette derniere étant décédée en bas-âge, Zénobie cacha cette perte, en substituant la fille qu'elle avoit eue de Rhadamiste à celle de Tyridate. Cette précaution qu'elle crut capable de lui conserver la ten-

dresse de ce second époux, ne la garantit pas d'une dure prison où ce Prince la retint long-tems. Elle trouva cependant le moyen d'échapper & d'obtenir le secours des Romains qui la rétablirent sur son trône, & la rendirent maitresse du sort de Rhadamisse & de Tyridate. C'est par le récit de ces événemens que Zénobie commence la Piéce. Elle goûte d'avance le plaisir de se venger de ses deux époux. L'amour d'Helvidius pour Perside est le seul obstacle qu'elle ait à surmonter. La Princesse, qui se croit fille de Tyridate, engage le Consul à défendre les jours de ce Roi. Zénobie, irritée de cette résistance, déclare à Phraarte, fils de Tyridate, que Perside n'est point sa sœur. On ne comprend point que Phraarte qui est déja instruit de ce secret par le pêcheur qui a élevé Perside, attende pour en faire part à cette Princesse qu'il aime, que Zénobie lui en donne la permission. Ces Amans s'imaginant que la Reine a calmé ses fureurs, & que la vie des deux Rois est en sûreté, ne croyent plus devoir ménager Helvidius. Par un coup de sa bisarerie ordinaire, Zénobie se rétracte de ce qu'elle a dit à Phraarte, s'excusant sur un défaut de mémoire, & rejette Perside dans l'incertitude de savoir quel est son pere. Dans le moment, Helvidius entre transporté de fureur, & déclare que voulant s'acquitter de sa commission, il ne peut plus différer le supplice des deux Rois. Perside & Phraarte épouvantés de ses menaces, oublient leurs amours, & ne songent plus qu'à gagner le Consul par les soumissions les plus basses. Helvidius attendri, ordonne qu'on fasse monter les deux Rois ; & malgré Zénobie, il remet le sort de l'un d'eux entre les mains de Perside. La Princesse balance long-tems, & prononce enfin en tremblant, en faveur de Rhadamiste. C'est dans cette circonstance que l'on vient annoncer l'arrivée de Corbulon. Ce nouveau Consul, plus judicieux que les autres personnages, chasse honteusement Helvidius; & sans vouloir écouter les criailleries de Zénobie, il ordonne qu'elle se réconcilie avec Rhadamiste, laisse Tyridate en paix, & consente au mariage de Phraarte avec la Princesse.

CORBULON.

, Rois.

UN GARDE.

Seigneur, ces Rois sont morts.

e catastrophe termine tous les différends : t touchée d'un sort si funeste, & les deux ensemble pleurer leur pere, en attendant la leur hymen.

FLEURETTE, *Parodie de* ZÉLINDOR, *par MM. Panard, Favart & Laujon, aux* 754.

, Amant de Fleurette, veut être sûr d'en être se fait voir d'abord en songe à sa Maîtresse. i est enchantée de son Amant. Elle veut dormir s, pour avoir toujours le plaisir de le voir. Zé- voyant l'impression qu'il a faite sur le cœur de ette pendant son sommeil, lui fait entendre sa voix u'elle est éveillée : mais il ne veut point encore se voir. Fleurette s'en plaint; Zéphir lui répond aussi-tôt qu'il se seroit rendu visible, elle perdroit la auté. N'importe, dit Fleurette; pourvu que Zéphir aime, je serai contente. Quand son Amant ne peut lus douter de l'amour de sa Maîtresse, il paroît à ses yeux, & tranquillise Fleurette, en l'assurant qu'elle n'a jamais été si belle.

ZÉPHIR ET FLORE, *Pastorale Héroïque en trois Actes, en Vers libres, mêlée de Divertissemens, par Riccoboni le fils, aux Italiens*, 1727.

Zéphir se plaint de l'insensibilité de Cloris; il va chercher cette Nymphe qu'il aime. Fatiguée de la chasse, elle veut goûter les douceurs du sommeil sur un lit de gazon : elle invite le Zéphir à rafraichir l'air. Zéphir

s'entendant nommer, vient à elle ; il lui parle de son amour : elle lui jure une éternelle indifférence & se retire. Zéphir se plaint de son malheur ; Vénus arrive dans un char avec l'Amour : elle invite son fils à rendre Zéphir heureux. L'Amour lui répond que ce Dieu a toujours été rébelle à ses loix, & que pour l'en punir, il veut qu'il sente tout le poids de ses chaînes. Vénus voyant qu'elle ne peut rien obtenir par la douceur, lui parle d'un ton de mere qui veut être obéie. L'Amour n'est pas moins rebelle au commandement, qu'il a été insensible à la priere. Vénus irritée lui offre l'alternative, d'obéir ou d'être banni pour jamais de Cythere. L'Amour, toujours plus fier, choisit l'exil, & se retire en protestant qu'il n'accordera pas le moindre soulagement à Zéphir. Celui-ci est au désespoir de ce qui vient de se passer entre la mere & le fils, prévoyant qu'il sera la premiere victime de leur désunion. Vénus lui promet de mettre tous les Dieux dans ses intérêts. Mercure vient annoncer que Jupiter l'envoye pour terminer le scandaleux procès qui est entre la mere & le fils. Il feint de prendre le parti de l'Amour contre sa mere : il dit à ce Dieu qu'il regnera bien plus agréablement dans ces forêts que dans Cythere, où sa superbe mere prétend qu'il lui obéisse. On entend une douce symphonie : Mercure fait croire à l'Amour que les Divinités des forêts viennent lui rendre hommage. Il l'invite à s'asseoir pour écouter leurs danses & leurs chansons ; & à la faveur du sommeil qui vient le surprendre, il lui dérobe son carquois & son flambeau, & s'enfuit. A peine l'Amour est-il désarmé, que les Sylvains l'insultent : il s'éveille au bruit des brocards qu'ils lâchent contre lui dans leurs nouveaux chants. Il est outré du tour que Mercure lui a joué, & dit aux Sylvains que tout désarmé qu'il est, il a encore assez de puissance pour leur faire sentir sa colere.

Vénus s'est servi des traits que Mercure a volés à l'Amour. Le cœur de Cloris a été blessé : elle en fait l'aveu charmant à Zéphir, qui en redouble sa tendresse pour elle. Sa joie éclate aux yeux de l'Amour, qui est surpris de les voir si tendrement unis sans qu'il s'en soit mêlé, & malgré lui-même. Il ne comprend pas com-

ment une autre main que la sienne a pu lancer ses traits; peut-être en soupçonneroit-il Mercure : mais Vénus ne le laisse pas long-tems dans cette incertitude ; elle vient armée de son carquois, de son flambeau, insulte à la disgrace de son fils, & charge Mercure de porter les traits qui inspirent l'amour, au Souverain des Dieux, afin qu'il en dispose en faveur de quelqu'autre que de ce fils rebelle aux ordres de sa mere.

L'Amour irrité contre les Cieux, a recours aux Enfers. Il invoque Pluton, & le conjure au nom de Proserpine, qu'il a autrefois attendrie, de lui prêter quelques monstres qui puissent le servir dans sa vengeance. Pluton invoque la Jalousie qui instruite par l'Amour de ce qu'elle doit faire, sort pour aller prendre la forme de Philis, Nymphe chérie de Cloris. Celle-ci se plaint de ne point voir Zéphir. La Jalousie, sous la forme de Philis, lui fait entendre que Zéphir la trompe, & qu'il est en ce moment à soupirer aux pieds de la Nymphe Aréthuse. Elle touche en même tems Cloris d'un caducée, autour duquel on voit des serpens, & le charme opere. Cloris sort, au désespoir. Zéphir vient, & la fausse Philis le rend jaloux à son tour, en l'assurant que Cloris aime le Dieu d'un fleuve, & qu'elle en est tendrement aimée. Le caducée fait le même effet sur Zéphir, qui témoigne sa douleur, & ne veut plus regner sur des lieux qui lui sont devenus si funestes. Il invite les Aquilons à venir occuper sa place : ils y font des ravages affreux.

Mercure descend des Cieux pour la seconde fois, & fait entendre que tous les Dieux veulent que Vénus se réconcilie avec son fils pour le bonheur de l'Univers. Le raccommodement se fait aux conditions que Vénus prescrit à l'Amour. La premiere est que Zéphir & Cloris soient parfaitement heureux. Cupidon consent à tout, pourvu qu'on lui rende ses armes. Mercure les lui remet ; ils se retirent tous trois pour faire place à Zéphir & à Cloris. Ces deux Amans jaloux, après quelques plaintes de part & d'autre, en viennent enfin à un éclaircissement qui suffit pour les désabuser & les réunir.

*ZÉPHIR ET LA LUNE, ou la* NUIT D'ÉTÉ, *Opera-Comique en un Acte, en prose & en Vaudevilles, par Boissy, à la Foire Saint-Laurent*, 1733.

Morphée, dont l'emploi, comme il en convient, est d'amuser le tapis, veut lier conversation avec la Nuit, qui voudroit faire un somme. « Ah! dit Morphée à part, » je sais le moyen de l'éveiller, en lui parlant de Zé- » phir qu'elle aime. » La Nuit répond qu'elle n'est pas assez aimable pour engager un Amant si léger. » Ah! » vous êtes trop modeste, réplique Morphée: demandez » à la Lune qui paroît; je parie qu'elle sera de mon » avis. » La Lune, qui approuve ce que dit Morphée, chante un couplet à la Nuit. Après le départ de la Lune, l'Orchestre joue l'air des Rats, qui annonce Zéphir: c'est un parfait Petit-Maître: il déclare sans façon qu'il est amoureux de la Lune, & paroît fier de cette conquête.

L'Amour attend avec impatience que Zéphir raconte ce qu'il a fait à l'Opera, à la Comédie & aux promenades. « Je me suis amusé, dit-il, à déranger la frisure » de deux Marquis, & j'ai fait voler leur poudre aux » yeux d'un mari jaloux. A quelques pas de là, un » jeune Abbé s'est vu décoëffer, & un vieux Bourgeois a » été absorbé sous le vaste panier d'une Coquette; mais » l'aventure qui m'a le plus satisfait, est le secours fa- » vorable que j'ai donné à une Beauté que la chaleur in- » supportable faisoit languir sur le sopha où elle étoit » nonchalamment couchée ».

L'Amour, sensible aux soins de l'obligeant Zéphir, lui promet sa protection. La Lune paroît, & s'amuse un moment à regarder un Ballet exécuté par des figures de porcelaine que l'Amour a animées. Ce Dieu déguisé lance en passant un trait contre la Lune, & se cache pour écouter les réflexions qu'elle va faire. Zéphir se présente avec confiance. La Lune affecte d'abord un peu de fierté. Zéphir feint de s'en aller, & la Déesse le rappelle: l'Amour paroît dès qu'il apperçoit la bonne in-

telligence des deux Amans. On annonce l'arrivée de l'Hymen, qui termine cette Piéce.

ZOROASTRE, *Opera-Tragédie, avec un Prologue, par Cahusac, Musique de Rameau*, 1749.

La Tragédie de Zoroastre est un grand tableau où le crime, enorgueilli d'abord par des uccès, bientôt déchiré par les remords, ensuite humilié par des revers, succombe enfin, & laisse en paix triompher l'innocence.

C'est un Législateur pacifique, l'instituteur d'un culte nouveau, l'inventeur d'un Art bienfaisant, un homme né pour le bonheur des hommes, un Philosophe enfin armé du désir de les voir tous heureux, que Cahusac a osé présenter sur la Scène Epique. Abramane, rival & ennemi de Zoroastre, a des vues toutes opposées: celui-ci est le Ministre du Dieu du Bien, de cette lumiere éternelle, qu'il présente aux hommes comme le seul objet digne de leur culte. L'autre est le Grand-Prêtre du Dieu du Mal, de ce principe affreux de ténebres, sous la puissance duquel il fait trembler l'Univers. Zoroastre a toute la tendresse, la douceur, l'aménité de l'Etre bienfaisant dont il est l'organe & le Ministre. Abramane est livré à toutes les passions violentes, à toutes les fureurs qui peuvent le rendre semblable à la Divinité barbare à laquelle il a élevé des autels. Voilà les deux grands Personnages qui font mouvoir tous les ressorts de cette Tragédie, & qui forment un contraste suivi, dont le but est d'inspirer l'amour de la Vertu & l'horreur du Vice.

Zoroastre, qui avoit gagné la confiance de Phaerès, jeune Roi de la Bactriane, aimoit Amélite, Princesse du Sang Royal, & l'héritiere présomptive de la Couronne, & il en étoit aimé. Tous deux, sans le vouloir, avoient inspiré une égale passion, l'un à Erinice, autre Princesse de la Bactriane, & l'autre au farouche Abra-

mane. Ce barbare, qui, par le secours de ses enchantemens, venoit de creuser le tombeau du jeune Phaerès, haïssoit & craignoit Zoroastre; mais sa puissance, bornée malgré lui par un Oracle de ses Dieux, n'avoit pu attenter sur ses jours. Zoroastre n'est que proscrit; il fuit loin de la Bactriane, d'où une loi cruelle l'a exilé, & il est question pendant son absence de remplir le trône que la mort du Roi a laissé vacant. Voilà les faits qui se sont passés lorsque la Tragédie commence.

On accuse l'Auteur de n'avoir mis aucune liaison dans les parties qui la composent; de n'avoir donné que des morceaux décousus, des Actes qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Je ne répondrai d'abord à ce reproche, qu'en exposant tout le plan de son Ouvrage. Abramane, furieux de ce qu'Amélite lui a préféré son rival, Erinice outrée de n'avoir pu se faire aimer de Zoroastre, l'un & l'autre possédés du désir de la vengeance & de l'envie de regner, conjurent ensemble la perte de ces deux Amans: un hymen affreux doit être le prix de leurs forfaits: sans s'aimer, ils consentent à s'unir; ils s'y engagent par serment, si un heureux succès termine leur entreprise, s'ils triomphent de leurs ennemis, si Erinice monte sur le trône. Amélite ne sait rien de ce funeste complot; elle aime Erinice & s'en croit aimée: mais bientôt elle reconnoît son erreur, & les barbares traitemens qu'elle éprouve de sa part ne lui laissent plus voir en elle que sa plus cruelle ennemie. Zoroastre est éloigné, & il ignore une partie de ces malheurs; mais une voix se fait entendre: il apprend dans son exil les maux qui affligent les Bactriens; & selon l'ordre qu'il en reçoit, il accourt pour venger sa patrie & pour délivrer son Amante. Revêtu du pouvoir magique que lui conferent les Esprits Aériens, il résiste à tous les efforts d'Abramane, & rend inutiles ses enchantemens: mais ce Ministre scélérat espere que par un nouveau sacrifice il obtiendra une puissance plus étendue. Il évoque pour cela les Esprits de ténebres, qui lui promettent à lui & à Erinice une victoire certaine. Flatté de ces promesses, il vient à la tête de ses Prêtrês pour attaquer Zoroastre;

mais il reçoit la juste punition de ses crimes : la terre s'ouvre sous ses pas, & il est englouti avec toute sa troupe. Sa mort & celle d'Erinice rendent la paix aux Bactriens, à Amélite un Amant chéri, & procure une couronne à Zoroastre, qui, par un hymen qui met le comble aux vœux de la Nation, devient Roi, Prêtre & Législateur de son peuple, à qui il porte un culte nouveau.

ZULICA, *Tragédie de M. Dorat*, 1760.

Timur, Empereur de Tartarie, a été, de climats en climats, recueillir les sciences & les arts inconnus à ses Sujets. Son absence a réveillé l'ambition de Zéangir, Prince du Sang Royal, qui est prêt à s'emparer du trône, quand l'arrivée de Timur dérange ses projets. Il croit enfin le moment propre à les exécuter, & pour cela il choisit Zulica, Favori de l'Empereur. Ce Zulica aime Amétis, fille de Zéangir; elle lui est promise, sous condition qu'il assassinera son bienfaiteur & son maître. Il frémit d'abord, & accepte ensuite cet horrible emploi. Bientôt, troublé par ses remords, il instruit Amétis des projets de son pere, & de la part que lui-même est forcé d'y prendre. Elle lui ordonne d'avertir l'Empereur du péril qui le menace : il doit seulement lui taire le nom du Chef de l'entreprise. L'impatient Zéangir lui en laisse à peine le tems : il le somme d'exécuter sa promesse. Pour toute réponse, Zulica essaye de l'adoucir lui-même. Zéangir lui reproche sa foiblesse & sa lâcheté. Il veut l'en punir dans Amétis; il veut immoler sa propre fille, pour se venger de l'inconstant Zulica. Elle paroit, & Zéangir, qui ne l'entendoit pas, lui ordonne de le suivre. Zulica s'y oppose; ils sont prêts d'en venir aux mains, & Amétis demeure immobile. Zulica la fait retenir par des Gardes. Zéangir furieux se retire pour s'aller mettre à la tête de son parti. L'Empereur, instruit de ce qui se trame, croit l'apprendre à Zulica, qui brigue l'honneur d'aller en chef combattre les ré-

voltés. Il n'obtient que celui de combattre à côté de son maître. Zéangir est défait & pris Il ne nomme point Zulica pour avoir été son complice ; mais il jette de nouveaux soupçons dans l'ame de l'Empereur. Zulica s'accuse lui-même & obtient son pardon. Timur porte la clémence jusqu'à pardonner à Zéangir. Ce n'est pas tout; il tire un poignard, le lui donne, & l'exhorte à l'immoler : il est assez heureux pour que Zéangir se donne la préférence.

*ZULIME, Tragédie de M. de Voltaire, 1740.*

Ramire, héritier du Royaume de Valence, & Atide, Princesse du même Sang, étoient nés tous deux de parens captifs à Trémisene. Ils étoient unis l'un & l'autre par les liens de l'hymen. Zulime, fille du Souverain de Trémisene, conçoit une forte passion pour Ramire, dont elle ignore le mariage avec Atide, & veut l'engager à fuir avec elle à Valence, dans le dessein de l'épouser. Elle est décidée à renoncer à jamais à sa patrie ; & Atide qui ne forme des vœux que pour la liberté de Ramire son époux, s'applique à entretenir dans son erreur la tendre & amoureuse Zulime, qui l'a choisie pour sa confidente & pour son amie. Zamire qui ne sait feindre, est déterminé à détromper son Amante. En vain il oppose la différence de Religion qui ne leur permet pas d'être unis l'un à l'autre. Zulime l'engage à changer la sienne; mais quand enfin elle apprend que son Amant est l'epoux d'Atide, elle termine ses jours par un coup de poignard.

Voici ce que M. de Voltaire a écrit à l'occasion de cette Tragédie qui n'est pas la meilleure de celles qu'il a faites.

« Dans le nombre immense de Tragédies, Comédies, » Opera-Comiques, Discours nouveaux & Facéties, au » nombre d'environ cinq cens mille, qui font l'honneur » éternel de la France, on vient d'imprimer une Tra-

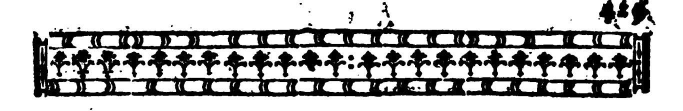
» gédie sous mon nom, intitulée *Zulime*. La scène est » en Afrique. Il est bien vrai qu'autrefois ayant été » avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en Afri- » que avec Zulime, avant que d'aller voir Idamé à la » Chine. Mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. » Presque personne dans le parterre ne connoissoit la » ville d'Arsenie, qui étoit le lieu de la Scène : c'est » pourtant une Colonie Romaine, nommée Arsenaria, » & c'est encore par cette raison là qu'on ne la connois- » soit pas. »

« Tremizene est un nom bien sonore ; c'est un joli pe- » tit Royaume ; mais on n'en avoit aucune idée. La » Piéce ne donna nulle envie de s'informer du gissement » de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotre ; *Et quæ » desperat tractata nitescere posse relinquit*. Des Corsaires » se sont enfin saisis de la Piéce, & l'ont fait imprimer ; » mais, par droit de conquête, ils ont supprimé deux » ou trois cens Vers de ma façon, & en ont mis autant » de la leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait. Je ne » veux point leur voler leur gloire comme ils m'ont » volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur » appartient, & qu'il est aussi mauvais que l'étoit le » mien. Les Rieurs auront beau jeu ; car au lieu d'avoir » une Piéce à siffler, ils en auront deux. Il est vrai que » les Rieurs seront en petit nombre ; car peu de gens » pourroient lire les deux Piéces : je suis de ce nombre ; » & de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles » valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas » prix. Enchanté des chefs-d'œuvres du siecle passé, au- » tant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médio- » crités, je vais expier les miennes en me faisant le » commentateur de Pierre Corneille.

» L'Académie agrée ce travail ; je me flatte que le » Public le secondera en faveur des héritiers de ce grand » nom. Il vaut mieux commenter Héraclius que de » faire Tancrede ; on risque bien moins. Le premier » jour que l'on joua ce Tancrede, beaucoup de Specta-

» teurs étoient venus armés d'un manuſcrit qui cou-
» roit le monde, & qu'on aſſuroit être mon ouvrage : il
» reſſembloit à cette *Zulime* imprimée. »

*Fin du troiſiéme & dernier Volume du Dictionnaire Dramatique.*



# SUPPLEMENT
## AU
# DICTIONNAIRE DRAMATIQUE.

AB AC

**ABDILLY, ROI DE GRENADE**, *Comédie en trois Actes, en Prose, par M. de l'Isle, & la Dame Riccoboni, mere, dite Flaminia, aux Italiens*, 1729.

Abdilly regne à Grenade ; mais il doit sa couronne à Abencerrage qui a détrôné l'usurpateur Muley. Abencerrage a un fils nommé Abuamet, qui doit épouser Galienne, sœur de Zégri. Ce dernier est également promis à Moraïselle, fille d'Abencerrage. Cependant Abdilly devient amoureux de Moraïselle ; & Moraïselle prend une pareille passion pour Abdilly. Zégri se console de la perte d'une amant infidelle ; & la pièce finit par le mariage du Roi avec Moraïselle, & celui d'Abuamet avec Galienne.

**ACADÉMIE BOURGEOISE (l')** *Opera-Comique en un Acte, en prose, mêlé de Vaudevilles, par Panard, à la Foire S. Germain*, 1735.

Bélise, Bourgeoise ridicule, veut établir chez elle une Académie, malgré les remontrances de sa Suivante qui n'a pas grande estime pour les Gens de Lettres. Bélise a encore une autre manie pour désennuyer ses

niéces ; elle leur fait apprendre des rôles de comédies. Pendant qu'elles vont les étudier, on procède à l'examen des Candidats qui se présentent pour remplir l'Académie de Bélise. On y reçoit un bel-esprit qui ne s'exprime que par Sentences ; Orphise qui se vante d'interprêter les discours des personnes qui parlent à demi-mot ; & Bélise elle-même n'y est reçue que par son talent à faire en paroles des tableaux de tout ce qui se passe. Dorante, frere de Bélise, qui est chargé de cet examen, donne l'exclusion à quelques prétendans, entr'autres à un décla mateur violent, dont les gestes lui font appréhender quelque accident. Le dernier reçu est le plus nécessaire ; c'est un Maître de Ballets qui compose le Divertissement qui termine l'ouvrage.

ACTRICE NOUVELLE, (l') *Comédie en un Acte, en vers, attribuée à Philippe Poisson, imprimée en 1722.*

Cette piéce essuya, à peu près, les mêmes tracasseries que *l'Amour Musicien*. Une Comédienne célébre, Mademoiselle Le Couvreur, crut se reconnoître dans ces vers que débite un Valet :

Je connois son esprit, & te donne ma foi,
Que s'il en est qui vont dans les loges pour plaire ;
Celle-ci pourroit bien aller jusqu'au parterre.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Il faut qu'elle ait entré en vingt mille maisons ;
Car avec tout le monde elle a des liaisons ;
Se mêle du Barreau, de la Cour, de la Guerre ;
Et rien, je crois, n'est fait que par son ministere ;
Qu'un emploi soit vacant, elle le fait avoir,
Sans trop solliciter, à qui peut lo vouloir.
Un mariage fait, elle le fait défaire ;
Une terre vendue, elle la fait retraire ;

Brouille tous ceux qui sont étroitement liés,
Et raccommode aussi tous ceux qui sont brouillés;
Entre dans le détail des charges, des offices,
Des fonds des hôpitaux, de ceux des Bénéfices.
Par elle, celui-là devient Introducteur,
Celui-ci Secrétaire, & l'autre Ambassadeur.

L'Actrice eut le même crédit qu'avoit eu le Magistrat au sujet de l'*Amour Musicien*; la piéce ne put être jouée. Elle offre cependant quelques caractères plaisans, & qui ne sont pas toujours fantastiques; tels, entr'autres, que cette Baronne qui ne parle qu'en déclamant; cette Comtesse, qui ne répond aux discours de son amant que par des passages d'Opera; cet Abbé, qui se croit un grand déclamateur, parce qu'il passoit pour tel au Collége, &c. Le style de cette Comédie est d'ailleurs facile, naturel, fertile en saillies.

*ADÉLAIDE DE HONGRIE, Tragédie en cinq Actes, en Vers par M. Dorat, 1774.*

Adélaïde est accordée en mariage à Pepin, Roi de France, & conduite sur les frontieres avec une escorte, par sa Gouvernante. Cette femme conçoit le projet de substituer sa fille Alise à la place d'Adélaïde. Elle s'ouvre de ce dessein à un jeune homme qu'elle croit capable de la seconder, & qui se charge de poignarder Adélaïde au moment où la premiere escorte doit la quitter & la remettre entre les mains d'une autre escorte envoyée par le Roi de France. En effet, Alise est remise aux Gardes de Pepin; & Adélaïde est conduite dans un bois par l'assassin qui s'est chargé de la poignarder, & qui la laisse blessée & presque expirante. En s'enfuyant, il est arrêté sur les frontieres comme un transfuge & un espion, & il reste enfermé cinq ans dans un cachot. Il en sort enfin, & entend dire qu'Alise est sur le Trône de France. Pressé par ses remords, il va tout révéler à un vieil Officier de Pepin, & se mettre entre les mains du Roi. Adélaïde, mourante au milieu d'un bois, avoit été

rencontrée par ce vieil Officier nommé Ricomer, qui l'avoit reçue chez lui, & elle y étoit restée cinq ans sans se faire connoître ; alors elle est menée à la Cour par Ricomer ; & pour ne pas être reconnue de la Reine qui a été sa meilleure amie, elle ne paroît que couverte d'un voile. Ricomer éclairé par la déposition du meurtrier, devine qu'Adélaïde est dans ses mains, & la force d'en convenir. Adélaïde se souvenant toujours de son ancienne amitié pour Alise, ne veut point éclater ni se faire connoître: Ricomer raconte à Pepin cette étrange aventure ; le Roi se trouve dans une situation embarrassante ; il faut qu'il choisisse entre Alise & Adélaïde ; celle-ci a des droits incontestables; mais Alise est aimée; elle a deux enfans de Pepin. Ricomer annonce au Roi que la Nation réprouve & la mere & les enfans. Pepin balance ; mais Alise prend le parti de se faire justice ; elle s'empoisonne.

ALBERT I, *ou* ADELINE, *Comédie héroïque en trois Actes, & en Vers de dix syllables ; par M. Leblanc, aux François*, 1775.

Une aventure arrivée à l'Empereur, ou plutôt un acte de bienfaisance & de justice, donne l'idée de ce Drame, dont les Acteurs sont l'Empereur, le Baron de Tezel, le Comte Valter, Madame Lavrance, Adeline, un Menuisier, un Laquais. Le Menuisier est dans la plus grande affliction ; le Baron s'informe de l'état de deux femmes infortunées, Madame Lavrance & sa fille Adeline. Le Menuisier leur fait une peinture touchante des vertus de la mere & des sentimens de la fille. Il lui apprend que ce jour même, Faucher, leur créancier, doit les poursuivre. Le cruel Baron, sous prétexte de les obliger, veut se rendre Maître des droits de leur créancier, & compte s'en servir comme de moyen de séduction auprès de la jeune Adeline. Madame Lavrance implore vainement sa protection pour obtenir de l'Empereur des bienfaits dus aux services de son mari. Le perfide Courtisan lui représente la Cour sous les couleurs les plus fausses, & désespéran de rien obtenir du Prince, elle ordonne à sa fille de renoncer à l'espérance qu'elle

avoit

avoit d'épouser le Garde de l'Empereur. Un Huissier arrête cette mere infortunée ; mais l'honnête Menuisier se rend caution, & suspend sa captivité. Elle engage son bienfaiteur d'accompagner sa fille pour aller vendre quelques bijoux. L'Empereur déguisé & le Comte Valter vont au devant d'Adeline ; elle marque son effroi ; le Prince la rassure, & lui demande le sujet de sa tristesse ; elle garde le silence : mais le Menuisier raconte tout ce qu'il sçait. Le Prince demande pourquoi l'on ne s'est pas adressé à l'Empereur. Adeline dit alors ce que le Baron de Tezel lui a rapporté de ses sollicitations & des refus qu'il prétend avoir essuyés. Le Prince indigné, présente de l'or & un diamant à Adeline qui ne veut rien recevoir d'un inconnu : mais il force le Menuisier de tout accepter, & lui dit de venir le lendemain avec Adeline à l'Audience de l'Empereur. Le Prince arrive ; il voit le Baron de Tezel ; il est indigné ; il récompense les services d'un vieil Officier ; il honore un Fermier ; il encourage un Artiste ; enfin toute l'Audience se passe en actions de générosité & de bienfaisance. Il s'inquiete de ne point voir venir les inconnus qu'il a rencontrés & qu'il veut secourir en confondant le perfide Tezel. Il lui demande s'il n'a pas connoissance de quelque malheureuse famille qui mérite ses bienfaits ? Il lui nomme même Lavrance. Il reconnoît toute sa perfidie à ses réponses. Il accorde aux sollicitations d'un grand Seigneur, la défense d'une maison opprimée, &c. Enfin Adeline & le Menuisier viennent à l'Audience. L'Empereur s'en apperçoit au trouble qu'il remarque dans les yeux du Baron. Ce Courtisan veut les écarter, mais en vain. Adeline voyant l'Empereur dans l'inconnu de la veille, est troublée. Le Prince la rassure par un accueil favorable. Adeline veut rendre l'or & le diamant ; l'Empereur les refuse. Il envoye chercher Lavrance que le Baron a fait arrêter. Il confond cet homme perfide, le bannit de ses Etats, comble de biens ces femmes infortunées, & Adeline épouse son Amant.

rencontrée par ce vieil Officier nom
l'avoit reçue chez lui. & elle y étoit ... par Phi-
se faire connoitre ; alors elle est m...
Ricomer ; & pour ne pas être re... 1.
qui a été sa meilleure amie, elle n...
d'un voile. Ricomer éclairé par la ...ée des Amours des
trier, devine qu'Adélaide est dans Ville-Dieu. Socrate, à
d'en convenir. Adélaide se souv... mourant, Timandre,
ancienne amitié pour Alise, ne ...ans une solitude où la
faire connoitre: Ricomer raconte... Il se propose sur-tout
aventure ; le Roi se trouve dans ruit en partie de ce qui se
rassante ; il faut qu'il choisisse ... même. Après quelques
celle-ci a des droits incontest... Alcibiade voit Timandre,
elle a deux enfans de Pepin... caché de Socrate pour sa
que la Nation réprouve & la ..., vieille Astrologue, pour
balance ; mais Alise prend le Mirto, femme du Philoso-
elle s'empoisonne. ... gaieté & du mouvement dans

'ALBERT I, *ou* ADELI...
*Actes, & en Vers de ...ique*, **par la Motte**, *Musique de*
*François*, 1775.

Une aventure arr...
acte de bienfaisance ...aines, aime Alcione, fille d'Eole,
Drame, dont les A... semble favoriser leurs vœux : mais
Tezel, le Comte V..., employe les charmes de son art
un Menuisier, un L...men, & seconde la passion secrette
grande affliction ; ... Ceix. Alcione & Ceix se jurent une
femmes infortunées ... au même instant le tonnerre gronde,
line. Le Menuisier ..., l'Autel est renversé, & le Palais
vertus de la mere ... Magicienne, & Phorbas, s'unissent
apprend que ce ... Ceix. Ce Prince vient les conseiller, &
doit les poursuivr... perfidie. Phorbas annonce à Ceix qu'il
obliger, veut ... amant infortuné implore le secours d'A-
cier, & compt... peint à l'imagination d'Alcione tous ses
tion auprès d... représente l'orage dans lequel périt son
plore vainement ... déclare son crime à Alcione, & l'invite à
reur des bi... corps de Ceix est jetté par les flots sur
fide Courti... veut se précipiter dans la mer : Nep-
les plus f... rend la vie à Ceix. Les Amans reçoi-
elle ordo... ...ité qui doit eterniser leurs amours.

[illegible]

[illegible] d'une Idylle de M. Gesner,

[illegible] Il s'est long [illegible] temps [illegible] l'amour. [illegible] derniere [illegible] viennent [illegible] vœux [illegible] en même-tems [illegible] le frere [illegible] né ; & [illegible] reuse comme un témoignage de [illegible] descend dans un char & [illegible] fidèles.

Le sujet de *Philemon & Baucis*, est tiré d'une fable bien connue. Cet acte commence par une [illegible] convives servis par des Courtisanes, [illegible] plaisir. On leur annonce deux inconnus qui demandent le bienfait de l'hospitalité ; [illegible] Le théâtre change & représente [illegible] & la chaumiere de Philemon & Baucis. Ces deux époux offrent le tableau intéressant de leur amour mutuel, de leur bonheur, & de leur piété envers les Dieux. Jupiter & Mercure qui n'avoient pû trouver l'hospitalité chez les riches habitans du canton, sont accueillis & fêtés par ces vieillards indigens. Les deux Dieux punissent le crime & récompensent la vertu [illegible] Philemon & Baucis [illegible] aux eaux de [illegible] Ils font succéder [illegible] un temple s'élève en l'honneur du Maître des Dieux. Jupiter nomme Philemon & Baucis [illegible] chargés de lui offrir l'encens [illegible]

accorde à ces deux époux les vœux formés par leur amour de finir ensemble le cours de leur vie. Ils célèbrent la bienfaisance & la justice des Dieux.

*AMANS DUPÉS, (les) Comédie en trois actes, aux Italiens*, 1723.

Pantalon, Lelio, Arlequin & Scaramouche sont amoureux de Colombine, & s'en disputent la conquête. Le Docteur en est aussi amoureux, mais avec de plus justes prétentions, puisqu'elle est sa gouvernante & sa pupile. Cependant Colombine trouve le moyen de se défaire de ses autres Amans, & de voir Lélio qu'elle leur préfere. Leur mariage termine la Piéce.

*AMANS GÉNÉREUX, (les) Comédie en cinq actes en Prose, par M. Rochon de Chabannes, aux François*, 1774.

Pendant la guerre que le Roi de Prusse faisoit en Saxe, un Major Prussien, nommé Telem, avoit été chargé de lever des contributions en argent sur les habitans du pays: comme ils étoient hors d'état de payer ce qu'on exigeoit, le Major, plein d'humanité, completta la somme de sa propre bourse, & reçut pour sa créance le billet des principaux habitans. On l'accusa de malversation, & l'on cita contre lui ce même billet, comme un présent que lui faisoient les Saxons, en reconnoissance de ce qu'il les avoit exemptés d'une partie des contributions. L'accusation étoit si spécieuse, que le Roi & son Ministre le jugerent coupable; il alloit être cassé & déshonoré. Telem étoit chéri en Saxe, & aimé d'une veuve jeune & riche, qui lui avoit offert sa main & sa fortune; mais il avoit eu la générosité de les refuser, parce que l'état de ses affaires ne lui permettoit point de reconnoître de si grands avantages. Les Saxons députerent à Berlin le Comte de Bruxall pour solliciter auprès du Roi la justice due à leur bienfaiteur. Ce Comte de Bruxall est l'oncle de la jeune veuve: il va avec elle à Berlin; c'est un bon Gentilhomme, plein d'honneur & de vertu, mais bien glorieux de son nom & de ses seize quartiers, aimant la bonne chere, un peu brutal; à cela près, le meilleur homme du monde. C'est à son arrivée à Berlin que commence la Piéce.

Telem se trouve logé dans la même auberge où descendent le Comte & la Comtesse. Celle-ci a une entrevue avec le Major. Elle lui renouvelle l'assurance de sa tendresse & l'offre de sa main. Telem, pénétré d'amour & de reconnoissance, refuse constamment une offre si séduisante, parce qu'il ne se trouve pas digne de la Comtesse : il se regarde comme déshonoré ; s'il n'obtient pas du Roi la justice qu'il attend, il est prêt à renoncer à tout. Pendant ce tems-là, le Comte de Bruxall est allé voir le Ministre ; on le fait attendre dans une anti-chambre ; quand on l'annonce, on ne connoit pas seulement son nom ; blessé du peu d'égards qu'on marque à un homme comme lui, il s'emporte contre le Ministre, au lieu de le disposer favorablement pour le Major Telem : il ne fait qu'accroître ses préventions : il revient furieux de l'accueil qu'il a reçu ; ce qui ne l'empêche cependant pas de bien dîner.

La Comtesse voyant la mauvaise tournure que prenoit l'affaire de Telem, & craignant de le perdre pour jamais, s'avise d'un expédient, peut-être un peu hazardé, pour vaincre sa délicatesse : elle lui fait dire qu'elle est persécutée par son oncle qui veut la marier à un autre ; qu'elle n'a plus que Telem pour défenseur & pour appui contre cet oncle cruel ; que si elle le perd, il ne lui reste plus qu'à cacher son malheur & sa honte dans quelque désert.

Cette Fable produit tout son effet. Telem se regardant comme nécessaire à sa maîtresse, n'écoute plus que son amour : il est prêt à fuir avec elle où elle voudra, & à la défendre contre son persécuteur. Dans ces entrefaites le Comte & lui se rencontrent sur le Théâtre. Telem persuadé que Bruxall ne veut pas qu'il épouse sa niéce, & celui-ci croyant au contraire que Telem persiste à refuser la main de la Comtesse, ils ont ensemble une scène de *qui-pro-quo* assez comique.

La jeune Comtesse entre, & débrouille l'énigme. Telem n'ose pas retirer sa parole. Tandis qu'il est en suspens, on vient l'avertir qu'on le cherche de la part du Roi ; on le croit perdu : il sort, croyant lui-même qu'on

va l'arrêter ; mais il rentre avec une lettre du Roi, qui étant instruit de la vérité, lui rend son emploi & sa faveur, & tout le monde est heureux.

*AMANT PRÊTÉ*, (*l'*) *Piéce en un Acte, par un Anonyme, aux Italiens*, 1720.

Flaminia qui s'apperçoit de quelques réfroidissemens de la part de Lélio son Amant, prie Sylvia son amie de lui prêter Mario, que cette derniere aime, afin d'inspirer de la jalousie à Lélio. Mario & Flaminia se prennent d'amour l'un pour l'autre, & la feinte devient une vérité. Sylvia, qui s'en méfie, mais trop tard, redemande son Amant à Flaminia qui ne peut consentir à le lui rendre. Elles se querellent ; mais Mario termine le différend, en se déclarant pour Flaminia qu'il épouse. Lélio qui survient, outré du changement de Flaminia, s'offre par désespoir à Sylvia, qui l'accepte par dépit.

*AMANTE HYPOCRITE*, (*l'*) *Piéce en trois Actes, retouchée par Dominique, aux Italiens*, 1718.

Lélio qui est aimé de Flaminia & de Sylvia, mais qui n'aime que la premiere de ces deux sœurs, est surpris avec elles par Octave leur frere, qui le poursuit, & qu'il est obligé de tuer en défendant sa vie. Pantalon, pere de cette famille, le défere à la Justice. Lélio se sauve, se déguise, & trouve moyen de rentrer chez Pantalon, qui ne le connoit pas. Mais il est facilement reconnu par Sylvia, qui le sert dans le déguisement dont elle se croit l'objet. Il gagne la confiance de Pantalon, qui le prie d'engager Flaminia à recevoir Scaramouche qu'il veut lui faire épouser. Lélio se prévaut de la crédulité du vieillard, & de la signature qu'il a mise au bas du contrat qu'il lui a laissé ; il le remplit de son nom, en place de celui de Scaramouche qui étoit resté en blanc. Il obtient de Flaminia le pardon de la mort de son frere, & il l'emmene comme sa légitime épouse hors de la maison de son pere, qui est bientôt instruit de cette fuite par Sylvia qui voudroit lui faire partager sa vengeance.

Mais il consulte ses amis qui lui conseillent d'user d'indulgence, & de recevoir Lélio pour son gendre.

*AMELISE, Tragédie de M. Dussis, 1768.*

Orobase, Frere de Phraate, Roi des Parthes, est un ambitieux qui, sous les dehors du patriotisme & de la vertu, veut gagner la confiance du Peuple, & se frayer par le crime un chemin au Trône : il répand des soupçons calomnieux sur Amélise, l'accuse d'avoir eu le jeune Prince, héritier du Trône, d'un Ministre son favori. Phraate part pour la guerre contre les Arméniens; mais persuadé de la vertu de son épouse, & voulant assurer le sort de son fils, il l'appelle avec sa mere dans son Camp, & se dispose à le faire reconnoître pour son successeur par son armée. Le perfide Orobase prévient cet acte de justice, contraire à ses projets, en assassinant le Roi son Frere dans la mêlée d'un combat. Cependant la Reine & son fils arrivent dans le Camp, & tombent sous la puissance de leur plus cruel ennemi. Orobase poursuit son dessein de faire déclarer Amelise adultere, & son fils incapable de régner; il confie son complot au Grand-Prêtre, qui a tout pouvoir sur le Peuple. Le Grand-Prêtre flatte ses espérances; il projette avec Orobase de faire sacrifier la mere & le fils, comme des victimes que les Dieux demandent; il les fait venir dans le temple, sous prétexte de les protéger. Amélise craint tout de l'union d'Orobase & du Grand-Prêtre; elle craint plus encore pour son fils que pour elle-même. Elle expose ses terreurs au Chef des Grecs, qui étoit ami de son époux, & le principal appui de son Trône; elle cherche un défenseur, & trouve un amant qui la précipite dans de nouveaux malheurs. Enfin le moment vient où le Grand-Prêtre doit révéler devant l'armée l'oracle des Dieux. Amélise présente son fils à ses sujets, & fait parler la tendresse pour leur Prince, & son indignation contre l'usurpateur. Orobase, sûr du Grand Prêtre, reclame la justice & la volonté des Dieux. Le Grand-Prêtre déclare enfin qu'Orobase est

le ſeul coupable, le meurtrier du Roi, & le calomniateur de la Reine. Il demande pardon à ſes Dieux d'avoir paru quelque tems favoriſer le criminel pour découvrir ſon crime & prévenir ſes attentats. Orobaſe veut ſe venger, il excite les ſoldats; mais le chef des Grecs paroît à la tête de ſes troupes, & le force de céder. Cet ambitieux, vaincu & découvert, ſe punit lui-même & ſe tue.

*AMOUR EXTRAVAGANT, (l') ou les* FILLES AMOUREUSES DU DIABLE, *Piéce Anonyme en trois Actes, aux Italiens*, 1717.

Lélio revenant de ſes voyages, & près d'arriver chez le Docteur, ſon Pere, eſt attaqué par des voleurs, qui le réduiſent à mendier pour achever ſa route. Flaminia, que Pantalon ſon Pere veut obliger d'épouſer Mario, eſt prêt de tout entreprendre, & même d'avoir recours au Diable, pour éviter ce mariage. Arlequin qui lui apparoît en ce moment, eſt pris pour l'eſprit infernal, & comme elle n'eſt pas peureuſe, elle ſouhaiteroit ſeulement qu'il eût pris une figure plus agréable. Lélio qui a entendu ce diſcours, profite de cette circonſtance, & ſe montre à la place d'Arlequin qu'il fait eſquiver. Il perſuade à Flaminia qu'il eſt, non pas un Diable, mais un eſprit-follet, qui mettra tout en uſage pour rompre un hymen qui lui déplaît. Silvia voudroit avoir auſſi quelque commerce avec cet eſprit; mais Flaminia qui en eſt jalouſe, lui ordonne de reprendre ſa laide figure; ce qu'il exécute, en ſubſtituant adroitement Arlequin à ſa place. Tranſportée de cette aventure, Flaminia court en faire part à ſon pere qui la traite d'extravagante. Le Docteur qui n'y croit pas davantage, demande à Lélio s'il pourroit lui donner des nouvelles de ſon fils? Celui-ci qui le reconnoit pour ſon pere, lui promet de le lui montrer avant la fin de la journée. En effet, il lui remet une Médaille au moyen de laquelle il ſe fait reconnoître, & épouſe Flaminia.

*AMOUR MUSICIEN*, (l') *Comédie en un Acte, en vers, de Philippe Poisson*, 1743.

L'*Amour Musicien* a quelque rapport avec *l'Amour Médecin* & *l'Amour Peintre* de Moliere. C'est un amant qui emprunte une profession, pour approcher plus librement de sa maitresse. Damon, pere d'Isabelle, & Magistrat, est plus occupé de la Musique & des beaux Arts, que des devoirs de sa charge. Pour l'aborder, il faut etre Poëte ou Musicien. Léandre prend l'un & l'autre titre pour s'annoncer chez lui. Outre qu'il aime la fille de Damon, celui-ci est son Rapporteur dans une affaire de très-grande importance. Il plaît au point que Damon lui fait gagner son Procès, & lui accorde Isabelle. Un Magistrat qui crut que l'Auteur avoit voulu le jouer dans cette Piéce, en empêcha la représentation. Pareil accident pensa arriver au Tartuffe; mais le Public eût beaucoup plus perdu à l'un, qu'il n'a pu perdre à l'autre.

*AMOUR SECRET*, (l') *Comédie en un Acte, en Vers, de Philippe Poisson, au Théâtre François*, 1740.

Eraste & Clitandre font unis. Le dernier engage Eraste à demander pour lui en mariage, Lucile, niéce de Geronte. La démarche réussit; mais Eraste & Lucile sont devenus subitement amoureux l'un de l'autre. De son côté, Clitandre a déja changé de résolution; le mariage l'effraye; & instruit de l'amour qu'Eraste est bien résolu de cacher & de vaincre, il s'amuse quelque tems de son embarras, & finit par hâter lui-même l'union des deux amans.

*AMOURS AQUATIQUES*, (les) *Comédie en un Acte, en Prose, par le Grand, aux Italiens*, 1721.

Les amours d'Alphée pour Aréthuse sont traversées par le Dieu du fleuve Ladon, & par la Nymphe de la riviere d'Erimanthe, qui sont amoureux, le premier d'Aréthuse, & l'autre d'Alphée; mais tout se concilie;

Alphée épouse Aréthuse, & Ladon la Nymphe Erimanthe.

*AMOURS D'ARLEQUIN ET DE CAMILLE, (les) Comédie en trois Actes, en Prose, par M. Goldoni, aux Italiens, 1763.*

Arlequin & Camille, domestiques de Pantalon, s'aiment & sont dans le dessein de s'unir.

Pantalon, qui a élevé Camille, ne permettroit point le mariage, vû la pauvreté d'Arlequin; aussi nos deux Amans lui ont caché leur amour avec soin; mais la jalousie de Scapin qui aime Camille, le lui fait découvrir. Scapin, qui croit qu'en éloignant son rival, il pourra parvenir à le faire oublier de Camille, trouve moyen de faire chasser Arlequin. Camille ne tarde pas non plus à être renvoyée par sa maitresse, épouse de Pantalon qu'elle croit épris de Camille. Ces soupçons sont confirmés par Lelio, fils de Pantalon, amoureux de Camille: de cette triple jalousie naît une suite d'incidens qui servent à nouer l'intrigue, à l'embarrasser jusqu'à la dernière Scène où Pantalon touché de la constance de Camille & de sa générosité, pardonne à Arlequin, & consent de l'unir à sa maitresse.

*AMPHION, Acte d'Opera, par M. Thomas, Musique de M. De la Borde, 1767.*

Cet Acte offre le contraste heureux d'un Peuple Sauvage adouci & civilisé par l'harmonie & par les arts. Antiope ne peut souffrir l'horreur de la solitude, depuis qu'Amphion lui a fait éprouver le charme de sa voix. En vain le Chef d'un peuple sauvage lui offre son cœur, elle le refuse; elle s'oppose au sacrifice sanglant que ce barbare veut faire à ses Dieux en leur immolant les Captifs. Amphion triomphe de ces sauvages par le génie de l'harmonie; il obtient même Antiope, de l'aveu de son rival, & il ajoute à son bonheur en faisant des heureux. Une Ville s'éleve, & les peuples se rassemblent, attirés par le charme de ses accens.

*ANNEAU PERDU ET RETROUVÉ (l') Opera-Comique en deux Actes, par M. Sedaine, Musique de M. De la Borde, aux Italiens*, 1764.

Une homme marié épouvante par des contes de Sorciers, une jeune fille, fiancée à un jeune homme de ses amis. Il la mene dans un bois, & profitant de sa frayeur, il veut lui ravir son innocence; mais la femme de ce scélérat y a fait cacher tous les habitans du village, qui paroissent déguisés en revenans; de sorte que le méchant homme est effrayé lui-même par ces fantômes, & lorsqu'ils veulent le traiter comme il le mérite, sa femme, trop bonne, les en empêche, découvre tout, & il en est quitte pour la peur.

*ARLEQUIN ARBITRE, Comédie Anonyme, en un acte, en prose, aux Italiens*, 1728.

Un Procureur substitue Arlequin à sa place pour être l'arbitre de ses clients, parmi lesquels est un Poëte qui demande à un Gascon le prix de dix-huit à vingt mille vers qu'il a faits pour chanter sa gloire & ses amours, & qu'il refuse de lui payer. Ces deux personnages sont remplacés par deux Procureurs qui se disputent une somme de vingt mille francs, que la Comtesse de Pembêche a léguée au plus habile Procureur; mais tandis qu'ils étalent leur mérite, Arlequin se saisit de la bourse, les chasse à coups de bâton & termine ainsi la piéce, qui n'est qu'une mauvaise copie du Procureur Arbitre.

*ARLEQUIN CORSAIRE AFRICAIN, Comédie en cinq actes, en Prose, par Coutelier, aux Italiens*, 1718.

Lélio, Amoureux de Silvia, informé que Pantalon, Pere de sa Maitresse, veut la marier à Mario, qu'il attend & qu'il ne connoit point, imagine de passer pour Mario. Pantalon le présente à Silvia qui refuse

de le voir, mais qui le reconnoit bientôt & feint de céder aux volontés de son Pere. Arlequin, valet de Mario, annonce son arrivée ; il est séduit par Trivelin & par Lelio qu'il reconnoit pour son Maître en présence de Pantalon qui reste dans une perpléxité continuelle, par les différentes fourberies que Trivelin & Lélio employent pour le tromper. Le vieillard, qui ne peut démêler quel est le véritable Lélio, propose aux deux rivaux de suspendre leur ressentiment jusqu'à ce qu'il ait envoyé chercher à Boulogne le Docteur Pere de Mario, qui peut seul lui faire connoitre son fils. Ils y consentent ; mais cette résolution allarme Lelio, que Trivelin rassure, en lui découvrant la nouvelle fourberie qu'il vient d'inventer & qui réussit à son gré. Scapin, valet de Lélio, arrive, déguisé en Corsaire, & enlève Silvia. Pantalon effrayé promet de la donner à celui qui la délivrera ; ce qui n'est pas difficile à Lélio qui la ramene bientôt à son Pere, & l'obtient suivant sa promesse.

*ARLEQUIN DÉMÉTRIUS*, *Comédie en cinq actes, aux Italiens*, 1717.

On suppose que le Prince Démétrius a été élevé dans une condition obscure, pour dérober son enfance aux poursuites de Boris qui s'est emparé du Trône de son Pere. Un des principaux Seigneurs Moscovites, nommé Gernan, se révolte à son tour contre Théodore, fils & successeur de Boris ; & pour justifier son entreprise, il fait répandre que Démétrius est encore vivant. Dans cette circonstance, Pantalon instruit le véritable Démétrius de sa naissance, & l'emmène en Moscovie, afin de profiter de cette conjoncture favorable. Les deux Concurrens engagent un combat à la fin duquel Démétrius rencontre Théodore auquel il se découvre, l'attaque, le blesse & le laisse parmi les morts. Théodore est ensuite trouvé par Gernan, auquel il apprend qu'il s'est battu contre Démétrius ; mais que ce Prince ne doit pas être moins blessé que lui, & qu'on ne manquera pas de le trouver sur le champ de bataille.

Gernan est surpris de cette nouvelle ; mais il en profite, & faitchercher le Prince. Ses soldats rencontrent Arlequin qui s'est trouvé engagé dans le combat par Démétrius, & qui effrayé de ce Spectacle, s'est couché parmi les morts pour sauver sa vie. Les soldats, après l'avoir dépouillé, pour examiner s'il est blessé, apperçoivent les marques qui distinguent les Princes du sang Royal, précaution sage que Pantalon a prise pour tromper le Tyran. Arlequin est reconnu pour légitime Souverain de Moscovie ; & Gernan tend plusieurs piéges à ses jours, entr'autres la chûte d'un amphithéâtre qui l'expose, ainsi que Démétrius, à être dévoré par les bêtes que l'on devoit y faire combattre. Mais le Prince se fait connoître par sa valeur & se déclare au moment où Gernan se dispose à monter sur le Trône qu'il croyoit vacant par la prétendue mort d'Arlequin.

*ARLEQUIN ET LÉLIO VALETS DANS LA MÊME MAISON, Comédie en trois Actes, aux Italiens*, 1716.

Lélio, amoureux de Silvia, s'est introduit en qualité d'Intendant dans la maison de Pantalon, pere de sa maitresse ; & Arlequin, dont il a fait rogner la portion, lui suscite toutes sortes de tours pour l'en faire sortir. On prétend que Moliere a tiré de cette piéce la Scène de la Cassette de l'Avare.

*ARLEQUIN ET SCAPIN MAGICIENS PAR HASARD, Comédie en quatre Actes, aux Italiens*, 1743.

Arlequin & Scapin entreprennent de devenir les rivaux de leurs Maîtres, & d'enlever leurs Maitresses ; mais ayant manqué leur coup, ils quittent la Ville, & se retirent dans un bois, chacun avec un fusil, dans le dessein d'y vivre de leur chasse. Au premier coup que tire Arlequin, il voit tomber d'un arbre un livre ou espéce de Grimoire qui contient tous les secrets de la

réussissent, & sont récompensés par la main de Coraline qu'il épouse.

*ARLEQUIN GRAND MOGOL, Comédie en trois actes, en prose, avec des divertissemens, par de l'Isle, au Théâtre Italien, 1734.*

Asouf, Général des troupes de Cha-Jean, Empereur du Mogol, se révolte contre ce Prince qui a répudié sa fille, & qui veut épouser Roxane, petite-fille du Sultan Amajou. Pour accréditer son parti, Asouf se sert d'Arlequin, simple Berger, qu'il présente aux révoltés sous le nom du Prince Boulakis, frere aîné de Cha-Jean, mort depuis quelques années. Le prétendu Prince soutient fort mal la dignité de son nouveau rang; & Zaïde, jeune bergere qu'il a abandonnée, vient lui reprocher son inconstance. Enfin l'Empereur défait les rebelles; Asouf périt dans la bataille, & Arlequin épouse Zaïde.

*ARLEQUIN MAITRE D'AMOUR, Comédie en trois Actes, aux Italiens, 1716.*

Arlequin apprend à Lélio l'art de faire l'amour; & Lélio pratique ses leçons, toutes ridicules qu'elles sont, & épouse la pupile d'Arlequin.

*ARLEQUIN MALHEUREUX DANS LA PROSPÉRITÉ, Comédie en trois Actes, aux Italiens, 1718.*

Flaminia, qui aime éperduement Lélio, quitte son Pere & sa Patrie pour suivre son Amant; mais cet ingrat en arrivant à Milan, devient amoureux de Silvia, fille de Pantalon, que celui-ci a promise à Arlequin qui arrive de Bergame, & ne parle à son futur beau-pere que de boire & de manger. Pantalon, pour le contenter, ordonne qu'on lui serve un repas des plus complets; mais Trivelin, qui est dans les intérêts de Lélio, a eu soin d'enlever tout ce qui étoit dans les plats: de sorte qu'Arlequin ne trouve plus rien lorsqu'il arrive pour manger.

manger. D'un autre côté, ce mariage est encore traversé par Mario qui aime aussi Silvia & en est aimé. Enfin tout s'arrange : Lélio se raccommode avec Flaminia qu'il épouse ; & ce mariage est accompagné de celui de Mario avec Silvia, & d'Arlequin avec Violette à qui il avoit promis foi de mariage à Bergame.

*ARLEQUIN MILITAIRE, Comédie en trois Actes, suivie d'un divertissement, aux Italiens, 1740.*

Arlequin, Tambour d'un régiment, revient de l'armée, & rencontre Scapin qui l'engage à jouer, & lui gagne son argent. Scapin charmé de son aventure, court en faire part à Argentine dont il est amoureux, & lui avoue qu'il a usé de supercherie en jouant avec Arlequin. Ce dernier entend ce discours ; il trouve Argentine, en devient amoureux, & s'en fait aimer. Scapin vient demander Argentine en mariage à Pantalon son Maître qui la lui accorde. Arlequin est dans le fond du théâtre, qui songe à se venger de Scapin ; en effet Argentine qui s'entend avec lui, dit à Scapin qu'il lui faut des habits & des meubles pour son ménage. Scapin tire sa bourse où est l'argent qu'il a gagné à Arlequin, & le présente à Argentine : celle-ci la prend & la donne à Arlequin, en disant que c'est celui-là qu'elle accepte pour époux.

*ARLEQUIN VALET ÉTOURDI, Comédie en trois Actes, aux Italiens, 1716.*

Pantalon est fort amoureux de Flaminia qui ne l'aime point; mais comme la fortune de Flaminia est médiocre, Scapin, son Valet, lui conseille de feindre de l'amour pour ce vieillard qui est fort riche. Pantalon demande, par grace, à sa Maitresse, la permission de la voir un jour en particulier. Flaminia lui accorde le rendez-vous; & lorsque Pantalon est près de s'y rendre, Scapin lui détache différentes personnes qui l'occupent l'une après l'autre sous des prétextes frivoles, & lui font manquer le rendez-vous ; ce qui occasionne sa rupture avec Flaminia.

*ARLEQUIN VOLEUR, PRÉVOT ET JUGE*, Comédie en trois Actes, aux Italiens, 1716.

Arlequin, chef d'une bande de voleurs, est arrêté; & lorsqu'il est près d'être pendu, il demande à parler à la Princesse & lui découvre que Lélio qu'elle aime se dispose à fuir avec Silvia sa rivale. La Princesse accorde sa grace à Arlequin, le crée son Prevôt, & le charge de veiller sur la conduite de Lélio & de Silvia: il les surprend dans leur fuite, les arrête, & la Princesse qui craint de les voir traiter trop favorablement par Pantalon & le Docteur, qui sont ses conseillers & leurs parens, charge encore Arlequin d'être leur Juge; mais les coupables qui ont très-peu de respect pour lui, s'en moquent, lui arrachent sa perruque, & lui déchirent sa robe.

*ARSACIDES*, (les) *Tragédie en six Actes, par M. Peyraud de Beausol*, 1775.

Un des Successeurs d'Arsace Roi des Parthes, est fait prisonnier dans un combat que lui livre le Roi de Bithinie avec le secours des Romains. Il a échappé à la mort par la générosité de son frere qui le voyant en danger & sachant qu'on en vouloit au Roi, lui arrache le Bandeau Royal, en ceint son front, devient l'objet des poursuites du vainqueur furieux, & subit le trépas. Le prince captif aime une Romaine & en est aimé. Il ose cependant conspirer contre Rome; il engage même dans son parti le Roi de Bithinie; mais il trouve dans ce Roi un rival jaloux & terrible. Son nom & sa passion sont découverts; il succombe au moment de voir réaliser ses grands projets. Le Roi de Bithinie ne peut lui-même supporter l'infortune de son Amante, & se tue.

*AVENTURES DE LA RUE QUINCAMPOIX*, (les) *Comédie en un acte, en prose, aux Italiens*, 1719.

C'est un assemblage de Scènes qui n'ont aucune liaison entr'elles. La premiere ouvre par un Procureur qui a

mis de mauvais papiers dans sa poche dans l'intention de tromper quelques filoux qui les lui prennent. En effet on les lui dérobe ; il crie au voleur, en arrêtant celui qui a fait le coup, & lui demande quatre actions qu'il assure qu'il avoit dans sa poche. Le voleur, dans la crainte d'être arrêté, lui donne quatre Actions. Autre scène d'une femme qui substitue un billet d'enterrement à une action qu'elle vend à un particulier, &c. Enfin la piéce est terminée par une Fête que Lélio donne à Silvia.

*AZOLAN*, ou LE SERMENT INDISCRET, *Ballet héroïque en trois Actes, par M. Lemonier, Musique de M. Floquet*, 1774.

Alcindor, Rois des Génies, & protecteur du jeune Azolan, lui remet son sceptre avec lequel il verra l'univers à ses pieds, pourvu qu'il s'engage à ne jamais brûler des feux de l'Amour. Azolan s'engage par serment à porter à ce Dieu une haine implacable: mais malheureusement il voit la jeune Agatine, & dès ce moment il ressent la puissance des feux qu'il avoit juré de braver: il en fait l'aveu, & révoque son serment. Alcindor menace son favori, & porte le ravage dans son Palais. Agatine veut en vain déterminer Azolan de sacrifier un amour qui lui est funeste; il jure de l'aimer toujours. Le Génie outragé, veut venger son offense; mais l'Amour venant au secours des amans fidéles, les délivre de leur persécuteur. Alcindor lui-même ne peut résister au charme de l'Amour, reconnoit sa puissance, & rend ses faveurs à Azolan. Ce sujet est tiré d'un Conte de M. de Voltaire.

---

## BAG

BAGARE, (*la*) *Comédie en un Acte, en Prose, mêlée d'Ariettes, par Poinsinet, Musique de Van-Malder, aux Italiens*, 1763.

Trois Paysans ont trouvé une bourse de cent écus; ils conviennent entr'eux que celui qui l'a vue le premier en aura la moitié, & les deux autres chacun un quart.

Tandis qu'ils vont au cabaret se réjouir de la trouvaille & faire le partage, le Magister arrive ; c'étoit lui qui avoit perdu la bourse, laquelle contenoit précisément la dot de sa niéce qu'il alloit marier à Julien, jeune Paysan qu'elle aimoit, & le coq de son village. Désespoir du Magister, plaintes de la niéce au moment où il lui apprend la perte qu'il a faite ; perte qui la met hors d'état de prétendre à Julien, dont les parens ne consentiront jamais qu'il épouse une fille sans dot. Prêt à sortir, le Magister entend des éclats de grosse joie sortir du cabaret voisin ; il écoute, le vin fait parler les Paysans, & il apprend que ce sont eux qui ont sa bourse. Il court chercher main-forte. Les Paysans fuient ; l'Hôtesse ne les voyant plus, saisit le Magister au collet pour lui faire payer l'écot ; les Records, qui sont en guette des Paysans, culbutent, en courant, la Dame du lieu qui se promenoit, donnent des coups de poing à l'Hôtesse, renversent le Magister, &c. Voilà effectivement de la bagare, & le titre est déja rempli. Pour finir la Piéce, il falloit que Julien fût marié avec sa maîtresse, & qu'on sçût à qui appartiendroit la bourse. Après des scènes de condoléance entre les deux Amans, le Bailli arrive, & s'empare d'abord de la bourse, il instruit l'affaire, entend les Parties, & avant de décider, il commence par s'adjuger à lui-même, à ses Clercs & à ses Records, la meilleure partie des cent écus ; il en accorde une autre partie aux Paysans, autre partie à la Cabaretiere, autre à un Meunier, dans un sac duquel on avoit trouvé caché un des trois Paysans, & rend enfin la bourse au Magister. La Dame du lieu, qui n'est ici que la machine du dénouement, donne les cent écus, & les deux Amans s'épousent.

*BAGUETTE DE VULCAIN, (la) Comédie en un Acte, de Renard, en société avec Dufrény, aux Italiens, remise en 1718.*

Arlequin, sous le nom & l'habillement de Roger, après avoir combattu un Géant, au moyen d'une baguette dont Vulcain lui a fait présent, délivre Bradamante &

plusieurs autres personnes de l'enchantement qui les retenoit dans un profond sommeil depuis deux cens ans. Ces différentes allusions à la Mythologie, à des faits récents & aux anciens Romans de Chevalerie, ont quelque chose de singulier. Les scènes sont formées par les questions que fait Arlequin aux personnes qu'il réveille, & par les réponses qu'il en reçoit. Les noms des personnes sont tirés pour la plûpart de l'Arioste; mais les discours qu'ils tiennent, n'ont rien ou presque rien de commun avec les aventures que ce Poëte leur attribue. Le succès de la Baguette de Vulcain fut prodigieux dans la nouveauté; les Auteurs ajouterent pendant le cours des représentations, trois scènes nouvelles, sous le titre d'augmentation à la Baguette de Vulcain, & Roger ou Arlequin débitoit à cette occasion la Fable d'un Cabaretier qui pour perpétuer un muid de vin vieux que ses pratiques avoient trouvé de leur goût, le remplissoit à mesure de vin nouveau.

*BAL BOURGEOIS, (le) Opera-Comique en un Acte, par M. Favart, à la Foire Saint Germain, 1738.*

Julie, pupile d'Orgon, est aimée de son tuteur & de Clitandre. Celui-ci, avec l'aveu de Julie, a encore celui de Dorimene sa tante. Frontin, oncle de Clitandre, s'introduit dans la maison sous le nom de M. Saute-en-l'air, Maître à danser. Ce stratagême ayant échoué, Frontin tente un second travestissement; mais, par malheur, il laisse tomber la lettre qu'il veut donner à Julie. Orgon la ramasse & la lit. Frontin se retire de cet embarras, en disant que cette lettre est d'une vieille Marquise qui a cent mille écus de bien, & qui est amoureuse de lui. Orgon donne aisément dans le panneau, demande à voir la Dame; & c'est Frontin qui joue encore ce personnage, en prenant le titre de la Marquise de Teint-fané. Clitandre, déguisé en Fripier, vient offrir des Dominos. La prétendue Marquise en retient deux, un pour elle, l'autre pour Julie, afin de s'en servir au Bal que prépare M. Orgon. Le Bal commence; arrivent plusieurs Masques. Orgon, occupé de son Bal, ne s'ap-

perçoit pas que Julie & Frontin ont changé de Domi-nos, & croyant parler à sa pupile, il enferme Frontin sous la clef. Dans ce moment, Clitandre, déguisé en Capitaine de Dragons, & se disant neveu de la fausse Marquise, entre en colere, & s'opposant au mariage d'Orgon & de sa tante, il emmene Julie qui aux yeux d'Orgon passe pour la Marquise. Orgon reçoit une lettre de Dorimene, qui lui apprend que Julie & Clitandre sont chez elle, & qu'ils vont s'y marier. Orgon est d'autant plus charmé, qu'il croit Julie enfermée dans sa chambre, & ne reconnoit la tromperie que lorsque Frontin se découvre. L'intrigue de cette Piéce, qui ne consiste qu'à remettre une lettre, ressemble un peu à la Comédie d'Arlequin Enfant, Statue & Perroquet; mais les détails qui sont très agréables, font passer sur la médiocrité du sujet.

BAL MASQUÉ, *(le) Comédie en un Acte, mêlées d'Ariettes, par un Anonyme, Musique de M. d'Arcis fils, aux Italiens*, 1772.

M. Dupuy, Seigneur d'un Château, y donne beaucoup de divertissemens & de Bals. Le Jardinier Blaise se plaint de la dissipation que ces amusemens occasionnent à sa femme qui, faute de mieux, l'aimoit autrefois; mais que les plaisirs ont rendu un peu coquette. Il la cherche parmi les Masques, la rencontre en rendez-vous avec le Seigneur du Château, & l'emmene en la grondant. Ces Fêtes sont données sur-tout à l'occasion du mariage de la fille du Seigneur avec Valere. Les Amans se félicitent de leur bonheur, & croyent le goûter sans trouble, lorsque la jalousie vient les inquiéter par les intrigues d'un ami de Valere, & de la sœur de cet ami. Les Amans croyant avoir à se plaindre l'un de l'autre, se font des reproches; mais le pere réconcilie sa fille avec son Amant. Ils reconnoissent leurs torts, & n'ont pas de peine à confondre les envieux, qui se laissent surprendre dans leur propre piége.

*BALOURDE*, (*la*) *Comédie en un Acte, au Théâtre Italien*, 1717.

Flaminia, âgée de vingt ans, s'amuse encore à faire des poupées & d'autres jeux d'enfans. Lélio qui en devient amoureux à cause de son innocence, s'introduit dans la maison de son pere déguisé en ouvrier : il se prête d'abord à tous les enfantillages de sa maitresse, & joue avec elle à la cligne-mulette & à colin-maillard. Il lui enseigne ensuite le jeu d'amour, & voici comme il s'y prend : il la prie de le regarder fixement, & d'arrêter ses yeux sur les siens. Il soupire en même tems & lui serre la main. Flaminia le regarde, lui serre la main & soupire à son tour. Pantalon arrive dans ces circonstances, & veut tuer Lélio comme un vil suborneur ; alors Lélio se découvre, & le Docteur ami de Pantalon, qui accourt au bruit, détermine ce dernier à donner sa fille à Lélio, dont il rend un bon témoignage.

*BARBIER DE SÉVILLE*, (*le*) *ou la* PRÉCAUTION INUTILE, *Comédie en cinq Actes, réduite à quatre, en Prose, par M. de Beaumarchais, aux François*, 1775.

Bartolo veut épouser Rosine sa pupile ; c'est un avare, dur & jaloux, qui fait tout ce qu'il faut pour se rendre odieux. Le Comte d'Almaviva, jeune homme, cherche tous les moyens de gagner & d'obtenir la main de Rosine Il employe différens stratagêmes pour lui faire tenir des lettres & pour la voir. Il y parvient en jouant de la guitarre sous ses fenêtres, en se déguisant, en faisant au Tuteur des confidences qui lui sont même contraires à lui-même, en séduisant les Valets, &c. Il est sur-tout bien secondé par Figaro, Barbier, qui est un intriguant prêt à tout faire pour de l'argent. Ce même Figaro est Chirurgien de la maison de Bartolo, il rend ses Valets des surveillans inutiles, en donnant des drogues soporifiques à l'*Eveillé*, qui ne fait que bâiller, & un sternutatoire à *Lajeunesse*, qui éternue à chaque instant. Don Basile, Maître de Musique, quoiqu'attaché au Docteur,

reçoit de l'argent du Comte d'Almaviva, puis le trahit, puis le seconde dans ses amours. Rosine se sert de toutes sortes de ruses pour tromper son Tuteur, qui est toujours très-défiant, & toujours dupé. Enfin il mande le Notaire, qui est aussi mandé par le Comte d'Almaviva. Le Comte introduit dans la maison du Tuteur, se fait connoître à Rosine pour un Amant fidele, dérange le projet qu'elle avoit conçu par dépit d'épouser son Tuteur, obtient son consentement, se sert des gens même de Bartolo pour être ses témoins, & le contraint enfin de convenir que toutes les précautions sont inutiles contre l'amour. Cette Comédie est un *imbroglio* comique, où il y a beaucoup de facéties, d'allusions plaisantes, de situations singulieres & vraiment Théâtrales, de caractères originaux, & sur-tout de gaieté vive & ingénieuse.

*BARRIERE DU PARNASSE, (la) Opera-Comique en un Acte, en Prose, par M. Favart, à la Foire Saint-Germain*, 1740.

Apollon qui a fait mettre une barriere au Parnasse, en confie la garde à la Muse Chansonniere, avec ordre de défendre l'entrée du sacré Vallon à tout ouvrage qui n'en sera pas digne. La Muse n'ignore pas la difficulté d'un pareil emploi; mais elle se rassure par la réflexion qu'elle n'a qu'à se conformer au jugement du Public. *Dardanus*, Opera de Rameau, se présente avec sa Parodie; la Muse les congédie brusquement. Le *Marié sans le sçavoir* vient après, ensuite *Edouard* III. de M. Gresset, puis le *Valet Auteur*, qui tous sont traités assez légérement par la Muse Chansonniere. D'autres leur succedent; & l'on ne fait l'éloge que de l'*Oracle* & des Acteurs qui ont joué dans cette Piéce.

*BELLE ARSENE, (la) Comédie en quatre Actes, en Vers, par M. Favart, Musique de M. Monsigny, aux Italiens, 1775.*

C'est un sujet de Féerie, dont l'idée est empruntée d'un Conte de M. de Voltaire. La Belle Arsene désespere ses Amans par ses mépris & par son indifférence. Alcindor, le plus constant de tous, & le plus digne de lui plaire, ne peut vaincre sa fierté; il affecte, pour la corriger d'être inconstant; mais il offense son orgueil, sans réveiller sa sensibilité. Cependant elle ne peut supporter les dédains de cet Amant; elle prie la Fée sa maraine, de le transporter dans son Palais. La Fée y consent; la belle Arsene commande en Souveraine; tout ce qu'elle desire s'exécute. On s'empresse de l'amuser par des danses & par des concerts; mais il n'y a point d'hommes dans la Cour de la Fée, point d'Amans, & surtout point Alcindor, qu'elle ne peut s'empêcher de regretter. Elle renonce à ces Fêtes insipides; elle fuit ce séjour brillant. La Fée qui ne la perd point de vue, excite un orage affreux lorsqu'elle est errante dans une forêt. Un Charbonnier augmente ses frayeurs par ses propos grossiers; elle tombe, accablée de crainte & de fatigue, au pied d'un arbre. La scène change pendant son sommeil; elle se trouve au milieu de la Cour brillante de la Fée; on célebre le mariage d'Alcindor. Elle laisse enfin échapper ses regrets & ses desirs; elle renonce à sa sotte vanité; & elle fait son bonheur en faisant celui de son Amant fidele.

*BELLE-MERE SUPPOSÉE, (la) Comédie en trois Actes, aux Italiens, 1616.*

Flaminia aime passionément Lélio qui n'aime que le jeu. Elle a inutilement tenté toutes sortes de moyens pour le rendre sensible. Le dernier auquel elle a recours, est celui qui réussit le mieux. Elle feint d'aimer Pantalon, pere de son Amant, & le détermine facilement à

l'épouser. Lélio, piqué de l'inconstance de Flaminia, s'adresse à Scapin qui lui promet de le servir, & fait dépêcher à Pantalon un Courrier, par lequel un de ses amis lui apprend que sa femme n'est pas morte. Lélio arrive en même tems, & feint de se réjouir d'avoir retrouvé sa mere qu'il croyoit morte. Pantalon l'engage à acquitter la parole qu'il a donnée à Flaminia qui, de son côté, fait un peu la difficile; mais elle se rend enfin, & le mariage se conclut au grand contentement de tout le monde, excepté de Pantalon, qui apprend qu'il est la dupe de la double ruse des deux Amans.

*BOETE DE PANDORE, (la) Comédie en un Acte, en Vers, avec un Prologue, par Philippe Poisson, au Théâtre François*, 1729.

Jupiter irrité contre les humains, dépêche Mercure chez Pluton, pour en tirer tous les maux & les répandre sur la terre. La Vieillesse, la Migraine, la Nécessité, la Haîne, l'Envie, la Paralysie, l'Esquinancie, la Fiévre, le Transport, tous accidens personifiés, se présentent successivement au Messager des Dieux, qui n'en rebute aucun. Heureusement l'Amour & l'Espérance se joignent à cette foule destructive, pour consôler l'humanité. Cette Piéce offre plusieurs détails heureux & piquans; mais il est rare que ce mérite supplée entierement à l'intérêt, dont ce genre de drame est peu susceptible.

*BOHEMIENNE, (la) Parodie en deux Actes, en Vers, mêlée d'Ariettes, de la* ZINGARA, *Intermède Italien, par M. Favart, aux Italiens*, 1756.

Cette Parodie a le même fond que celle dont nous avons donné l'extrait à la page 179 du Tome premier de ce Dictionnaire.

BON SEIGNEUR, (*le*) *Comédie en un Acte, en Prose, mêlée d'Ariettes, par Desboulmiers, Musique de M. Desbrosses, aux Italiens*, 1763.

Le Comte, Seigneur du Village, donne à son Valet Dubois des leçons d'une Morale douce & bienfaisante. Il se dérobe pour quelques momens à l'empressement de ses Vassaux, qui font entendre, par leurs chants, la joie qu'ils ressentent de son arrivée. Le Bailli, & Thomas, Fermier du Château, arrivent à la tête des autres Paysans; & après avoir épanché leurs cœurs sur le compte d'un si bon maître, ils projettent de deux Fêtes n'en faire qu'une, & de marier Lubin, neveu du Bailli, à une des niéces de Thomas, nommée Lisette, pour laquelle ce Fermier a le plus de prédilection. Nanette, autre niéce, qui survient sans être vue, écoute tout cet arrangement, & se promet bien de ne se pas laisser priver de son droit d'aînesse. Elle se plaint au Seigneur du passe-droit que lui fait son oncle, & lui demande sa protection. Celui-ci la lui promet, ainsi que la main de Lubin, si ce jeune homme lui donne la préférence. Lubin avoue qu'il en aime une autre; & celle qu'il aime est Colette, troisiéme niéce du Fermier. Il l'épouse du consentement du Seigneur.

BOURRU BIENFAISANT, (*le*) *Comédie en trois Actes, en Prose, par M. Goldoni, aux François*, 1771.

Géronte, avec un cœur excellent, a le ton brusque & un caractère impatient. Il gronde toujours, & intimide ceux qui l'approchent. Il n'y a que Dorval, homme flegmatique, qui ait quelque ascendant sur lui. C'est un ami avec lequel il se plaît à jouer sa partie d'échecs. Dalancourt, neveu de Géronte, dont les affaires sont très-dérangées, par la complaisance qu'il a toujours eue de prévenir & de contenter sa femme dans toutes ses fantaisies, prie Dorval d'engager son oncle de ve-

nir à son secours. Mais Géronte ne veut pas entendre parler de Dalancourt, dont il blâme la sotte complaisance pour sa femme. Cet oncle aime mieux faire le bien d'Angélique sa niéce; il la fait venir; il l'effraye en l'interrogeant; elle avoue qu'elle préfere le mariage à un Couvent; mais elle n'ose lui dire que Valere est son Amant; elle déclare au contraire qu'elle n'a fait aucun choix. L'oncle la propose à Dorval avec une dot considérable. Cet ami prudent lui oppose la disproportion d'âge, & ne cede à ses instances qu'autant qu'il aura aussi le consentement d'Angélique. Géronte, qui ne doute pas de la docilité de sa niéce, court chez son Notaire, & fait faire le contrat. Il est agréablement surpris à son retour, de trouver Dorval en conversation réglée avec Angélique. Il les excite à s'aimer & à se le dire; il ne sçait pas qu'Angélique a un Amant, & qu'elle en a fait l'aveu à Dorval qui a promis de parler pour elle contre lui-même. L'oncle raconte tout ce qu'il vient de conclure chez son Notaire à son avantage; Dorval veut en vain le détromper; Géronte ne veut pas l'écouter. Enfin son ami lui dit qu'il ne peut être le mari d'Angélique, & que sa niéce lui apprendra ce mystère. Géronte est furieux; Angélique se sauve; il atteste la parole que Dorval lui a donnée; & Dorval est déja bien loin. Seul, il se livre à toute son humeur; il appelle Picard son Valet, le maltraite, & le fait tomber. Picard se blesse à la jambe; son maître le plaint, maudit sa brusquerie, lui donne de l'argent, & lui prête sa canne. Dalancourt vient se jetter aux genoux de son oncle, qui le rebute d'abord, & qui finit par lui accorder sa demande; mais il ne veut pas voir sa femme, auteur de son infortune. Elle paroît aussi-tôt elle-même; sa présence l'irrite; elle s'évanouit. Géronte est le premier à la secourir. Enfin il retient le mari & la femme dans sa maison, & prend soin de leur fortune. Arrivent Angélique, Valere & Dalancourt. On apprend à Géronte l'amour d'Angélique. Il rejette d'abord ce mariage, parce que sa niéce n'a pas été sincere envers lui; mais les prieres de Dorval, de son neveu, de ses domestiques, arrachent son consentement, sur-tout lors-

qu'il apprend que Valere a eu la générosité de vouloir employer sa fortune à réparer les malheurs de Dalancourt son ami.

*BUONA FIGLIOLA, (la) Opera-Comique en trois Actes, traduit de l'Italien, par M. Cailhava, Musique de Piccini, au Théâtre Italien*, 1771.

La Buona Figliola est une orpheline retirée dans un Château, & élevée par une Dame qui en prend soin. Sa beauté, ses sentimens, ses vertus l'ont fait aimer d'un jeune Seigneur. Elle a sçu plaire aussi au Jardinier qui veut l'épouser. La femme-de-chambre de la Dame & une Paysanne coquette, qui aspirent à la main du Jardinier, répandent des soupçons sur la vertu & les inclinations de la Buona Figliola. Le jeune Seigneur en est offensé ; & la Maîtresse du Château veut la faire enlever, & l'envoyer dans un Couvent pour la soustraire à la passion du Marquis amoureux. Le Jardinier la délivre des mains des ravisseurs, & la conduit en triomphe ; mais le Marquis l'emmene à son tour. Enfin arrive un Soldat Allemand, qui vient s'informer d'un enfant que son Colonel a laissé malade en passant dans le Village, d'où il avoit été obligé de fuir avec précipitation à cause d'une affaire d'honneur. Le Colonel vient lui-même, & reconnoit sa fille, qu'il accorde en mariage au jeune Seigneur. C'est le même sujet de Pamela ou de Nanine, avec quelques changemens dans les situations.

*BRIOCHÉ, ou l'ORIGINE DES MARIONETTES, Parodie de Pigmalion, par Gaubier, aux Italiens*, 1753.

Le Théâtre représente l'Attelier où Brioché faisoit ses Marionettes. On en voit plusieurs paquets de toute espece, attachés en différens endroits. Sur une table, au milieu de l'Attelier, est une petite Marionette debout, attachée sur un chevalet de Sculpteur. Brioché déplore ses malheurs : il a commencé par être pris en Suisse

pour un sorcier, & il s'en est peu fallu qu'il ne subît le supplice du feu. Il devient ensuite amoureux d'un objet insensible, d'une Marionette, qu'il voudroit bien animer. Pour la faire mouvoir, on entend une symphonie qui est alternativement vive & tendre; & Brioché croyant s'appercevoir que la Marionette s'anime, s'imagine être dans l'erreur d'un songe, ou que l'amour lui a dérangé la cervelle. Effectivement, la Marionette lui parle & lui répond. Brioché en est transporté; il déclare ses feux à son Amante, qui sent autant de trouble & autant de joie que lui. On entend un grand bruit de tonnerre. Brioché & la Marionette ont également peur, & dans le tems que Brioché invoque l'Amour & le conjure de se montrer le pere de la Marionette, la Folie paroît, & dit que c'est à elle qu'elle doit la vie & à Brioché; qu'elle prendra soin de l'éducation de sa fille, & qu'elle la lui accorde en mariage.

BUCHERON, (*le*) *Comédie en un Acte, en prose, mêlée d'Ariettes, par M. Guichard, Musique de M. Philidor, aux Italiens*, 1763.

Suzette sort de la forêt en chantant une chanson qui annonce sa gaieté. Colin son Amant, attiré par sa voix, arrive sur ses pas; mais elle refuse de rester avec lui, parce que sa mere l'a bien grondée la veille pour le bouquet qu'il lui avoit donné. Elle lui apprend encore qu'on veut la donner en mariage à M. Simon, riche Fermier, qui la recherche. Colin s'afflige; mais ils sont obligés de se séparer, parce qu'ils entendent Blaise, pere de Suzette. Il vient déplorer la tristesse de son état. On entend gronder le tonnerre; Mercure paroît sur un nuage, & annonce à Blaise, de la part de Jupiter, que touché de sa misere, ce Dieu remplira les trois premiers souhaits qu'il voudra former. Blaise est fort étonné de cet événement; mais l'embarras est le choix de ses souhaits. Il va consulter le Bailli, avec lequel il se met à table pour causer plus commodément de cette importante affaire. Après que chacun a bu un coup, Blaise offre quel-

ques petits poiſſons au Bailli; & comme il ſçait qu'il aime les anguilles, il ſouhaiteroit en avoir une à lui préſenter. Auſſi-tôt il en paroît une dans le plat, au grand étonnement de tous les convives, & ſur-tout au grand mécontentement de Blaiſe, & ſur-tout de Margot ſa femme, qui devient furieuſe du peu de fruit que ſon mari vient de retirer de ſon premier ſouhait. Elle lui fait tant de reproches, & l'accable de tant d'injures, que dans ſon premier mouvement, il ſouhaite de la voir muette. Auſſi-tôt la parole expire ſur les lévres de ſon épouſe. Blaiſe ſe livre aux regrets ſur l'imprudence que l'indiſcrétion de ſa femme vient de lui faire commettre; mais il a bien plus lieu de s'en repentir, lorſqu'il ſe voit réduit à ne tirer d'autre avantage de ſon dernier ſouhait, que de rendre la parole à ſa femme; à quoi il conſent enfin, à condition qu'elle approuvera le mariage de Suzette avec Colin, auquel elle s'étoit toujours oppoſée. Alors l'abondance de paroles qui la ſuffoquoit depuis près d'un quart-d'heure qu'elle n'avoit parlé, ſort de ſa bouche avec une volubilité incroyable.

---

# C

CABINET (*le*) *Comédie en trois Actes, ſuivie d'un divertiſſement, aux Italiens*, 1747.

Lélio qui eſt obligé de ſe cacher pour une affaire d'honneur, a fait pratiquer un Cabinet ſecret dont l'entrée ne peut être apperçue. Ceux qui habitent la maiſon où eſt le Cabinet, la quittent, & ſont remplacés par d'autres qui n'ont nulle connoiſſance de cette retraite, d'où Lélio & Arlequin ſortent inceſſamment, & y rentrent ſans être apperçus; ce qui cauſe des ſcènes très-comiques, ſur-tout celle qui ſe paſſe pendant la nuit entre Arlequin & Scapin.

*CAMP DES AMOURS*, (*le*) *Opera-Comique*, *en un Acte*, *en prose*, *par Fuzelier*, *à la Foire St. Germain*, 1720.

Junon, irritée contre l'Amour qui lui dérobe continuellement le cœur de son mari par quelque nouvelle passion, fait d'abord tomber sa vengeance sur sa rivale, qui est une Couturiere pour l'amour de laquelle Jupiter s'est travesti en garçon Barbier; & elle la change en aiguille. Junon appelle ensuite Vulcain à son secours. Ce Dieu arrive avec un détachement de maris mécontens, prêts à livrer le combat. A cette formidable armée, l'Amour n'oppose que le corps des vivandieres de la sienne qui suffit pour mettre en fuite les maris mécontens. Arlequin se joint aux vainqueurs, & décoëffe Junon, qui se retire au plutôt avec Vulcain. Après cette victoire, l'Amour passe les troupes en revue, & cette cérémonie termine la piéce.

*CAPRICIEUSE RAISONNABLE*, (*la*) *Opera-Comique en un Acte*, *en prose & en Vaudevilles*, *par Rousselet*, *à la Foire S. Laurent*, 1742.

Lucile & Lucinde, filles de Pirante, Bourgeois de Paris, se sont formé des idées bien différentes du mariage. La premiere a conçu une aversion des plus marquée pour ce lien; & l'autre, suivant son penchant, souffre, sans répugnance, la recherche de Valere. L'indifférente Lucile que l'Auteur qualifie de Capricieuse raisonnable, ne manque cependant pas d'amans. M. Général, homme qui n'ignore rien de tout ce qu'on peut savoir, & M. d'Ombre-claire, peintre, lui font régulierement leur cour. Nérine, suivante de Lucile, se déguise en homme pour inspirer aussi à sa maîtresse, sous ce travestissement, le goût du mariage. Enfin Lucile pressée par son pere de se choisir elle-même un parti, déclare qu'elle va obéir en présence de tous ses prétendans; & lorsqu'ils sont assemblés, elle présente la main à Pirante en disant qu'elle a résolu de passer le reste de ses jours avec lui, ne voulant point s'assujettir à d'autres devoirs

devoirs qu'à ceux que la nature & le sang lui ont imposés. Les Amans sont surpris de cette résolution, sur-tout M. d'Ombre-claire qui ne peut s'empêcher d'en témoigner son étonnement. Valere obtient la main de Lucinde.

**CAVALCADE, (la)** *Comédie en un Acte, aux Italiens*, 1771.

Lélio, amoureux de la fille de Pantalon, entre en qualité de commis dans sa maison, & n'oublie rien de ce qui peut le rendre agréable à sa Maîtresse. Cependant on propose un parti avantageux pour Rosaura ; c'est le Capitaine Bomba qui la demande en mariage. Pantalon charmé de cet honneur, donne sa parole. Lélio amoureux témoigne ses inquiétudes à Scapin qui lui donne pour expédient de se faire passer lui-même pour le Capitaine Bomba, & de venir à la tête de son Régiment demander Mademoiselle Rosaura. Ce stratagême est approuvé ; Lélio se déguise avec des moustaches & un habit d'Officier. Son Régiment composé d'un grand nombre de Cavaliers, vient faire l'exercice en présence de Pantalon. Lélio est près d'obtenir Rosaura ; mais un Courier du vrai Capitaine Bomba annonce son arrivée. Pantalon découvre alors la fourberie de Lélio ; mais comme il est riche, & qu'il est aimé de sa fille, il lui accorde l'objet de ses vœux.

**CÉLIBATAIRE, (le)** *Comédie en cinq Actes, en Vers, de M. Dorat*, 1775.

Terville, neveu de M. de Montbrison, & Julie sa pupile, ont été élevés ensemble ; ils sont accoutumés à se voir, à s'aimer. Mais Terville se représente le mariage comme un joug insuportable ; c'est pourquoi il s'est voué au célibat. Il engage le Comte de Verseuil, son ami, à donner sa main à Julie. Il croit par-là échapper aux pressantes sollicitations de M. de Montbrison, son oncle. Il ignore que le Comte de Verseuil est marié en secret avec une Marquise, dont il veut gagner le cœur, pour se détourner d'un engagement sérieux ; il a même l'imprudence de mettre dans sa confidence le Comte, qui rit d'être le dépositaire des projets amoureux que

ſon ami a ſur ſa femme. Terville oppoſe aux raiſonnemens qu'on lui fait contre le célibat, les exemples trop communs des mariages malheureux ; cependant la Marquiſe déſirant le bonheur de Julie, & connoiſſant ſon inclination, la déſabuſe à l'égard du feint amour de Verſeuil, & lui conſeille néanmoins de paroître l'aimer, afin d'exciter la jalouſie & l'amour de Terville. Arrive M. de Saint-Geran, oncle du Comte de Verſeuil ; c'eſt un vieux garçon fort ennuyé du célibat, & qui vient pour ſe marier avec la Marquiſe ; il apprend bientôt que ſon neveu l'a prévenu ; il offre enſuite ſa main à Julie, eſpérant que ſes grandes richeſſes feront excuſer ſon âge. Mais Julie tourmentée par ſon amour, prend la réſolution de s'enfermer dans un Cloître ; elle écrit une lettre à M. de Montbriſon, pour lui faire part de ſon projet qu'elle n'a pas oſé lui dire de vive voix. Alors ce généreux bienfaiteur fait une derniere tentative pour détruire le faux ſyſtême de ſon neveu. Il le trouve ſenſible, & même paſſionné pour Julie, & toujours contraire à ſes vues. Terville veut fuir ; mais la lettre de Julie l'arrête, & l'expreſſion de ſon amour triomphe enfin de ſon averſion pour le mariage ; il jure de lui prouver que l'on peut être époux ſans ceſſer d'être amant. Son exemple autoriſe Lafleur, ſon valet, à épouſer Nérine, Femme de Chambre de Julie ; car auparavant ſon maître lui avoit refuſé ſon conſentement, en diſant : *non, Monſieur le coquin, vous reſterez garçon.* Quant au vieux M. de Saint-Géran, il eſt obligé d'aller chercher fortune ailleurs.

*CÉPHALE ET PROCRIS*, ou L'AMOUR CONJUGAL, *Tragédie lyrique en trois Actes, par M. Marmontel, Muſique de M. Grétry*, 1775.

L'Aurore déguiſée en Nymphe, eſt deſcendue du céleſte ſéjour pour voir le beau Céphale. Elle lui raconte le tourment de ſon ame, ſans déclarer qu'il eſt ſon vainqueur. Il apprend d'elle que Diane doit faire périr Procris, & que c'eſt lui qui doit l'immoler. Procris jalouſe de voir ſon époux avec une Nymphe, lui reproche de voler auprès d'une Amante nouvelle ; il ſe juſtifie, & lui apprend

l'horreur de son destin. L'Aurore veut en vain dissimuler son amour pour Céphale; elle est obligée d'avouer qu'elle l'adore, lorsque Céphale adore Procris. Elle conseille à cet Amant de rompre des nœuds que Diane a proscrits. Céphale fuit, & refuse de se livrer aux vœux de l'Aurore. La jalousie & sa suite se préparent à verser leur poison dans le cœur de Procris qui appelle Céphale. Celui-ci, accablé de douleur, tombe sur un lit de gazon, & appelle Aura. Il voit le feuillage s'agiter; il s'arme de son javelot; le lance, & atteint Procris qui paroît avec le javelot qu'elle a retiré de son sein; mais l'Amour, sensible à l'infortune de ces Amans, trompés & fidèles, rend le jour à Procris.

Le sujet de cet Opera est tiré du septiéme Livre des Métamorphoses d'Ovide. L'Auteur a voulu conserver la forme générale de l'Opera François; le merveilleux qui produit les changemens inattendus des Scènes & des situations dont ce Spectacle a besoin; le mêlange des Fêtes & des danses liées à l'action principale, & qui y répandent de la variété & des contrastes. Il s'est contenté de couper les Scènes & les paroles des airs, de maniére à donner au Musicien des passions, des mouvemens, & des tableaux à peindre.

*CHIMERES, ( les ) ou LE BONHEUR DE L'ILLUSION, Opera-Comique, en deux Actes, par Piron, à la Foire St. Germain, 1725.*

Jupiter ordonne à la Vérité de ne pas flatter les hommes, de quelque rang qu'ils puissent être, & de leur montrer leurs défauts. Cette Déesse n'ose affronter le péril qu'elle envisage dans cet emploi. Elle en charge Arlequin, qui le refuse d'abord; mais elle l'y fait consentir, par l'espérance qu'elle lui donne, que la maitresse dont il est jaloux, piquée de son absence, le viendra chercher dans les espaces imaginaires, & sera contrainte de lui ouvrir son cœur. Avant que de quitter Arlequin, elle lui remet entre les mains un miroir fidèle, qui ne flatte point ceux qui s'y regardent, & qui les peint à leurs propres yeux, tels qu'ils sont aux yeux

des autres. Arlequin en fait la premiere épreuve ; il s'y mire, & se trouve fort vilain : ce miroir désabuse une vieille qui se croyoit aussi belle à soixante ans, qu'elle l'avoit été à quinze. Les premiers à qui Arlequin dit des vérités, sont, un homme entêté de noblesse, un Visionnaire qui croit posséder tous les trésors du monde dans un seul livre qu'il tient entre ses mains, & une jeune fille qui aime éperduement son singe & son perroquet. Arlequin donne à tous les trois des épithètes convenables à leur genre de folie. Il en est payé sur le champ à coups de bâton ; ce qui le détermine à ne plus exercer un emploi si fatal à son dos. Mais la Vérité le lui fait continuer, dans l'espérance de voir sa Maîtresse. En effet, elle arrive, & fait le dénouement de la piéce.

CLAPERMAN, (*le*) *Opera-Comique en deux Actes, en Prose & en Vaudevilles, par Piron, à la Foire Saint-Germain*, 1744.

L'Amour se plaint à Apollon du tort que le Sommeil fait à l'Hymen son frere ; ce qui détermine le Dieu du Permesse à établir la charge de Claperman pour réveiller les époux. Un Claperman est un homme qui fait la ronde pendant la nuit, & indique les heures dans toutes les villes de Hollande.

COFFRES, (*les*) *Opera-Comique en un Acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles, par Gallet, à la Foire Saint-Laurent*, 1736

Le Pere de Jaquette a chargé le Tabellion de son village. de remettre à sa fille une somme d'argent pour lui servir de dot. Il voudroit bien garder l'argent & la fille ; ce qui est d'autant moins du goût de cette derniere, qu'elle espere, dès le jour même, d'épouser Jaquot son Amant. Elle s'adresse au Juge, pour avoir justice du Tabellion ; mais quel est son étonnement, lorsqu'elle voit que le Juge lui propose le même marché qu'elle vient de refuser ! Jaquette au désespoir, fait confidence de sa situation à sa Nourrice & à son Prétendu. On lui con-

ſeille de feindre, & d'engager ſes deux Amans à un rendez-vous, où ils ne manquent pas de ſe trouver l'argent à la main. Dans le moment, ils apperçoivent leurs femmes; on les fait cacher chacun dans un coffre, dont on les fait ſortir peu de tems après, en préſence de leurs épouſes & du Seigneur du village, qui les condamne à donner l'argent qu'ils ont apporté, pour ſervir de dot à Jaquette qui épouſe Jaquot. Les Maris ſe retirent fort confus, livrés aux aigres reproches de leurs femmes.

*COLONIE, (la) Comédie en deux Actes, traduite de l'Italien, par M. Framery, Muſique de M. Sacchini, aux Italiens, 1775.*

Fontalbe, Capitaine de Vaiſſeau, a échoué dans une iſle déſerte, où il fonde avec les gens de ſon équipage une Colonie dont il eſt nommé Gouverneur. Il établit pour loi que toute jeune fille qui viendra dans cette Iſle, ſera obligée de choiſir, dans la huitaine, un mari, ou de partir ſur une nacelle à la merci des flots. Il regrette Bélinde qui l'a quitté dans ſon voyage, en paſſant de ſon navire ſur un autre. Il la croit infidèle; & n'eſpérant plus la revoir, il promet ſa main à Marine, jeune Payſanne qui regrette ſon Amant Blaiſe. Mais ſon abſence, & la vanité d'être la femme du Gouverneur, lui font accepter ces offres avec joie. Cependant Blaiſe échappé du naufrage, revient avec des richeſſes. Il ſe félicite de retrouver Marine, dont il eſt accueilli avec de certains airs de prétention & de fierté qui l'offenſent: il prend déjà ſon parti d'oublier cette infidèle; mais l'eſpérance le ranime à l'arrivée de Belinde. La conſtante Belinde a d'abord beaucoup à ſouffrir des reproches de ſon Amant qui la croit perfide. Enfin elle le déſabuſe par une lettre de l'Ami qui l'avoit trahi. Fontalbe quitte Marine pour retourner à ſes premieres amours; & Marine eſt trop heureuſe que Blaiſe veuille encore lui donner la main.

*COMÉDIE SANS HOMME*, (*la*) *ou* L'INFIDÉLITÉ PUNIE, *Opera-Comique en un Acte, avec un Prologue & un divertissement, par Panard, à la Foire Saint Germain*, 1732.

Une Marquise, & quatre ou cinq de ses amies, imaginent entr'elles, pendant que les hommes de leur société sont à la chasse, de jouer sans leur secours, une Comédie intitulée, *l'Infidélité punie*. Pendant qu'elles s'y préparent, Javotte, petite fille du village, vient annoncer le Mariage de sa cousine Suson, qui épouse le vieux Bailli. La Marquise saisit cet événement, & ordonne à Javotte de faire venir les gens de la noce au Château, pour former le divertissement de la Piéce qu'elle s'est proposé de représenter, & dont voici le sujet.

La sœur de Clytandre voulant guérir son frere de son entêtement pour Julie, s'offre, dans l'espace de trois jours, de lui donner une preuve que cette fille qu'il aime, n'est qu'une coquette. Pour cet effet, elle s'est déguisée en homme; & sous le nom d'Eraste, elle a déjà gagné le cœur de Julie dans un Bal où elle paroissoit pour la premiere fois. Le faux Eraste, après s'être fait annoncer par Scapin, qui n'est autre que sa Suivante travestie, vient trouver Julie, & joue si adroitement son rôle, qu'elle acheve de l'enflammer. Alors il feint un évanouissement à la vue du Portrait de Clitandre, que la Belle porte à son bras. La coquette ne balance pas à lui en faire un sacrifice; & le faux Eraste, sous prétexte de quelque commission, le donne secrettement à Scapin qui va le porter à Clitandre, & revient quelque tems après avec une lettre adressée à Julie, par laquelle elle apprend le tour qu'on lui a joué, & que son Amant, convaincu de sa perfidie, renonce à elle pour toujours. Julie, & Spinette sa Suivante, qui, de son côté, avoit écouté les cajoleries du prétendu Scapin, restent un peu surprises; mais elles prennent bien-tôt leur parti; & se consolent par l'espérance de trouver de nouveaux Amans

*COMÉDIENNE ILLUSTRE*, (*la*) *Opera-Comique en un Acte, en Prose & en Vaudevilles, par l'Affichard & Valois, à la Foire Saint-Laurent*, 1738.

Don Félix, qui aime passionément une Comédienne nommée Camille, fait un portrait si avantageux d'elle à Don Gusman son fils, que celui-ci devient son rival. Il se déguise, & se fait présenter chez Camille en qualité de laquais, par Rosette sa suivante. Elle l'accepte, & lorsqu'il se trouve seul avec elle, il lui déclare sa naissance & sa passion. Il se jette à ses pieds, & la conjure de lui accorder sa main. Dans ce moment Don Félix arrive; il est fort surpris de ce qu'il voit; mais, en bon pere, il pardonne à son fils, & consent qu'il épouse Camille, ajoutant qui est plus glorieux à un homme de qualité de s'unir à une fille sans bien, que d'en prendre une riche & sans mœurs. Camille, à son tour, se fait connoitre pour la fille de Don Fernand de Torelles, ancien ami de Don Félix.

*COMPLAISANT*, (*le*) *Comédie en cinq Actes, en prose, attribuée à Launay, & ensuite à l'Auteur du* FAT PUNI, *& à plusieurs autres Personnes, au Théâtre François*, 1732.

M. Orgon est un Plaideur inquiet, triste, & qu'un Procès près d'être jugé & une fille pourvoir occupent douloureusement. Madame Orgon est une extravagante qui rit de tout, & ne s'occupe de rien, sinon des Fêtes que le Mariage de sa fille Angélique doit occasionner. Le complaisant Damis plie son humeur à celle de ces deux personnages: il est sérieux & raisonneur avec l'un, frivole & enjoué avec l'autre; par ce moyen il plaît à tous les deux: il promet à M. Orgon d'aller parler à son Raporteur qui est de ses amis; mais à l'instant même il se laisse entraîner ailleurs par un étourdi, & pour un motif puérile. Il pleure avec M. Orgon sur la perte de son procès: il danse & chante avec Madame Orgon dans un projet de divertissement. Ce n'est pas tout; par

un nouveau trait de complaisance, il va feindre auprès de la Maîtresse d'un autre ; tandis qu'il est attendu pour épouser la sienne. Toutes ces fausses démarches contribuent à le faire éconduire. Toutes les actions d'Eraste, au contraire, lui méritent la préférence qu'il obtient ; mais ce qui rend ce dénouement très-agréable, c'est que le Complaisant paroît l'approuver lui-même. Ce qui oblige un certain *Argant* à s'écrier : « Le bourreau ne » sortira jamais de son maudit caractère ! »

Celui de cet Argant est d'une nature bien opposée ; il contrarie sans cesse, & sert à remplir agréablement le vuide que l'action la mieux suivie laisse toujours de tems à autre dans le cours de cinq Actes. Le caractère de Madame Orgon pourroit sembler un peu outré : peut-être cependant n'est-il pas sans modèle. D'ailleurs le Théâtre est une optique ; il est quelquefois nécessaire d'y employer la brosse au lieu du pinceau.

COMTE DE BELFLOR, (*le*) *Opera Comique en trois Actes, avec des divertissemens, par Panard, à la Foire Saint-Laurent*, 1740.

Le Comte de Belflor est amoureux de Jacinte, pupile de Don Cornuero, Alcade de Campo Mayor, qui la garde dans le dessein d'en faire son épouse. Le Comte s'introduit chez l'Alcade, se découvre à Jacinte, & la fait consentir à se laisser enlever. L'Alcade veut courir après le Ravisseur ; mais le Corrégidor l'arrête, lui déclare qu'il le dépossède de sa charge pour ses malversations, & le fait emmener par ses Alguasils. Après leur départ, on célèbre la noce du Comte qui forme les diverissemens.

CORALINE ARLEQUIN, *Comédie en trois Actes, aux Italiens*, 1744.

Pantalon est tuteur de Flaminia & de Coraline ; il garde la derniere avec beaucoup de soin, parce qu'il veut l'épouser, afin de n'être pas obligé de lui rendre compte de la succession de sa mere, qui est considérable.

Coraline lui demande du tems pour se résoudre; mais au fond c'est pour trouver quelque stratagême qui lui fasse épouser Mario. Ils ont recours à un Magicien qui donne une chaîne d'or, laquelle portée au cou d'Arlequin, le fait passer pour Coraline; & à Coraline, un bouquet qui lui donne la figure d'Arlequin. Ces métamorphoses produisent plusieurs situations très-comiques; & les Amans sont unis suivant leur inclination.

CORALINE ESPRIT-FOLET, *Comédie en trois Actes, précédée d'un prologue, aux Italiens*, 1744.

Coraline, Esprit-folet, s'attache à Flaminia & en devient si jaloux, qu'il éloigne par différens tours tous les Amans qui se présentent pour l'épouser. Flaminia qui l'aime de son côté, avoue ce penchant à son pere, qui d'abord n'en veut rien croire; mais l'Esprit se montre & ne consent à se retirer aux Enfers, qu'à la priere d'Arlequin, à qui il en a donné le pouvoir, & qui le conjure d'une maniere comique.

CORALINE FÉE, *Comédie en trois Actes, au Théâtre Italien*, 1746.

Coraline implore le secours d'une Silphide pour se faire aimer d'Arlequin qui aime Spinette. Elle obtient sa protection, fait enlever Arlequin & tâche de le séduire sous différens déguisemens. Elle employe le même pouvoir pour servir Flaminia sa maîtresse, qui aime l'ingrat Mario. Elle l'enchante ainsi qu'Arlequin, & ne leur rend leur forme naturelle, qu'après qu'ils leur ont promis de les épouser.

CORALINE JARDINIERE, *Comédie en trois Actes, suivie d'un divertissement, aux Italiens*, 1744.

Mario, fils de Pantalon, & promis à la Comtesse Silvia, voit Coraline, en est amoureux, & fait faire

son portrait : comme il le confronte avec celui de Flaminia; son Pere le surprend & lui persuade que c'est celui de la Princesse. Pantalon, qui, quelque tems après, le trouve avec Coraline, qu'il reconnoit, marque à cette derniere beaucoup de respect; & la croyant déguisée, il l'oblige à prendre de plus riches habits. Mais Flaminia qui est inquiete de ne pas recevoir de nouvelles de son Amant, arrive déguisée en Arménien, & apprend l'infidélité de Mario, lorsqu'il est près d'épouser Coraline. Elle se fait connoître ; Mario convient de ses torts, lui en demande pardon, l'obtient & l'épouse.

*CORALINE*, PROTECTRICE DE L'INNOCENCE, *Comédie en trois Actes, aux Italiens*, 1745.

Un Dragon ravage un pays; le Roi interroge l'Oracle; qui lui répond, qu'une main sans expérience tuera le monstre, & partagera le Trône. Arlequin & Scapin se proposent de combattre le monstre. Pendant qu'ils prennent leur résolution, Coraline le combat & le tue. Scapin arrive, & le voyant mort, lui coupe la queue & s'en va. Arlequin le suit & lui coupe la tête dans le même dessein. L'un & l'autre se disent vainqueurs du Dragon. Coraline paroît, & après avoir vengé Flaminia de l'inconstance, de Mario, elle fait connoître qu'Arlequin & Scapin sont des imposteurs, en présentant au Roi la langue du Dragon qu'elle a tué. Le Roi l'épouse ; & l'Oracle s'accomplit.

*COURTISANNES*, (*les*) *Comédie en trois Actes, en Vers, par M. Palissot, lue aux Comédiens François en* 1775.

La Fable de cette piéce est d'une simplicité extrême. Rosalie, courtisanne, jeune & brillante, a inspiré une passion romanesque à Gernance; elle l'a même amené au point que cet Amant insensé se propose de l'épouser.

Lysimon, parent & ami de Gernance, apprend qu'il va se déshonorer par cette union. Il vient opposer à la fougue de l'amour, les conseils de l'amitié, de l'hon-

neur, de l'expérience; mais en même-tems que le Génie tutélaire veille sur la conduite de Gernance, & qu'il cherche à le désabuser, des conseils plus adroits environnent Rosalie.

C'est d'abord une Marthon, Courtisanne douairiere, qui dirige les goûts un peu trop volages de Rosalie, qui lui parle d'économie & d'intérêt, & qui lui enseigne l'art de concilier ensemble ses plaisirs & les affaires.

C'est un M. Sophanès, faux Philosophe, qui se fait gloire d'être au-dessus de tous les préjugés, & qui aide les deux Courtisannes à subjuguer Gernance.

Pour achever d'égarer la raison de celui-ci, on emploie un prétendu billet de certain Milord, qu'on croit parti pour Londres. On exagere aux yeux du crédule Gernance le sacrifice que Rosalie lui a fait de la fortune & de la main de ce Milord. Comme on a lieu de craindre que les discours de Lysimon n'ayent ébranlé sa folle résolution, on lui insinue que ce Lysimon a eu ses raisons pour l'éloigner de Rosalie, sur laquelle il avoit eu lui-même de grands projets.

Pendant que tout conspire à retenir Gernance dans ces liens indignes, Lysimon cherche des preuves de l'avilissement & des impostures de Rosalie. On se rassemble chez elle le soir pour aller à un Bal célébre. Plusieurs Courtisannes s'y rendent, dans l'espérance de profiter d'une voiture Angloise que le financier Mondor leur a promise. Mondor manque de parole. On se détermine, avec bien de la répugnance, à envoyer chercher un Fiacre.

Dans cet intervalle, on apporte à Lysimon une lettre du Milord, qui n'est point parti. Lysimon met sous les yeux de Gernance cette preuve des fourberies odieuses & de la trame dans laquelle on veut l'envelopper, & ce trait commence à jetter de l'incertitude dans son cœur.

Le Spectateur croit que cette lettre seule fera le dénouement; mais Martin revient avec le Fiacre ivre, qui veut faire son prix, dit-il, & qui regardant Rosalie avec une attention marquée, la reconnoît pour sa sœur Javotte.

Rosalie, confondue, est exposée aux sarcasmes & à la dérision impitoyable des Courtisannes. Gernance accablé, désespéré, honteux du précipice qui l'attendoit & qu'il se déguisoit à lui-même; est emmené par le courageux & Sage Lysimon, & la piéce finit par cette leçon que le Fiacre donne à sa sœur :

Je crois que par orgueil tu méconnois ton frere!
C'est à toi de rougir; respecte ma misere,
Elle est honnête au moins.

*CRÉDIT EST MORT*, *Opera-Comique en un Acte*, *par Piron*, *à la Foire Saint-Germain*, 1726.

Léandre, jeune homme de Famille, vient d'achever de perdre tout ce qu'il possédoit. La mauvaise Foi personifiée se présente, lui offre son secours, aussi-tôt qu'elle sera en possession de l'Hôtel de Crédit. Elle lui recommande sur-tout d'éviter le scrupule; & lorsqu'il est parti avec son valet, la mauvaise Foi frappe à l'Hôtel. Le Suisse, à qui la garde en est confiée, ne veut pas la laisser passer. La vue d'une bourse de cent écus lui fait changer de ton; mais il s'apperçoit bien-tôt que c'est de la fausse Monnoie. Pasquin, valet de la mauvaise Foi, vient lui apprendre par un récit pompeux, que Crédit est mort. Le Suisse prend son parti, parce qu'il étoit déjà las de servir à crédit, & qu'il veut maintenant que l'on dise » : point d'argent, point de Suisse. » Une Actrice de l'Opera-Comique se présente, & demande un Poëte Chansonnier. Le Suisse sifle, pour appeller M. Oreguingué. Ce Poëte entre d'un air fâché. » Suisse, » dit-il, je te prie de ne pas sifler quand on me demande; » j'ai mes raisons pour te dire cela. J'aimerois mieux » vingt coups de bâton sur le dos, qu'un coup de siflet « par les oreilles. » Le Poëte, par la même raison que le Suisse, veut être payé d'avance. Léandre se présente à son tour, pour emprunter de Madame Courtois, Marchande de Draps, & de Madame Carême, Rotisseuse; mais il manque de l'effronterie nécessaire, & ne trouve

point de Crédit. Un Marquis, plus adroit que lui, est plus heureux auprès de Madame Gourgouran, Marchande d'étoffes, qui se promet de se dédommager, en lui faisant payer le double. La piéce est terminée par l'arrivée de plusieurs personnages en bonnets verds, qui témoignent leurs regrets sur la mort de Crédit.

*CYDIPPE, Opera-Comique en un Acte, par Marigné, à la Foire S.-Germain,* 1731.

Aconce, déguisé en Berger, aime Cydippe & en fait confidence à Straton. Cette belle cependant est au Temple pour y être mariée à Cliton; mais sa nourrice vient éplorée apprendre que cette fille s'est évanouie deux fois, au moment d'être unie à son futur. Elle court chercher un Médecin, qui instruit des symptômes de la maladie de Cydippe, décide qu'elle est causée par l'amour. Cette jeune personne avoue qu'elle est amoureuse d'un berger nommé Tircis: ce berger n'est autre chose qu'Aconce qui fait connoître sa richesse & sa naissance, & qui obtient l'objet de ses amours.

*CYTHÈRE ASSIÉGÉE, Ballet en trois Actes; Poëme de M. Favart, Musique de M. le Chevalier Gleuk, jouée sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le premier Août* 1775.

Nous ne répeterons point ici ce que nous avons dit ailleurs de ce Poëme. Il a beaucoup réussi à l'Opera-Comique, parce qu'il étoit à sa place, & que la gaieté & la naïve simplicité du Vaudeville ajoutoit l'agrément convenable aux paroles; mais il a tout perdu sur le grand Théâtre de l'Opera, avec toutes les prétentions d'une musique grave, sçavante & laborieuse.

# D

**DÉFI D'ARLEQUIN ET DE SCAPIN**, *Comédie en trois Actes, aux Italiens*, 1741.

Arlequin & Scapin se disputent la gloire de réussir dans leurs entreprises, pour tromper le Docteur & Pantalon, dont la Fille & la Niéce sont aimées de Mario & de Lélio, qui parviennent à les épouser après avoir obtenu le consentement des deux vieillards.

On a fait une autre Piéce sous le même titre en 1746, qui est un combat de fourberies entre Coraline, Arlequin & Scapin, pour un Esclave. L'intrigue a quelque ressemblance avec l'*Étourdi* de Moliere; & la Scène la plus plaisante est celle où Arlequin se travestit en Docteur, Coraline en Scapin, & Scapin en Arlequin.

**DÉROUTE DES DEUX PAMELA**, (*la*) *Comédie en un Acte, en vers libres, par M. Godard d'Aucourt, Fermier-Général, aux Italiens*, 1743.

C'est une critique des deux Comédies intitulées *Pamela*, l'une de la Chaussée, l'autre de Boissy, représentées sur le Théâtre François & à la Comédie Italienne. La veuve Oudot, Libraire de Troye, si célébre par la Bibliothéque bleue, reclame l'impression des deux Pamela, qu'elle promet de joindre à ses autres ouvrages, tel que Richard sans peur, Robert le Diable, &c. Sans-Raison, Chanteur du Pont-Neuf, Poëte à gage de Madame Oudot, a composé un divertissement & le fait exécuter.

*DEUX COMPERES,* (*les*) *Comédie en deux Actes, en vers, mêlée d'Ariette, par un Anonyme, Musique de M. la Ruette, aux Italiens,* 1772.

Mathurin & Lucas ont lié une grande amitié au cabaret, & ne connoissent rien de préférable à la bouteille. La Femme de Mathurin veut en vain détourner son mari de s'enivrer; elle ne gagne rien, & ne réussit pas davantage à vouloir la déterminer de donner sa fille Colette au Chirurgien du village qui l'aime, & dont il est aimé. Mathurin la destine à Lucas, son ami, & lui donne cent écus d'avance pour sa dot. Les deux Comperes vont au cabaret, & s'y enyvrent. Mathurin revient, & s'endort à côté de sa Maison. Le Chirurgien, de concert avec la femme, imagine de le corriger de son ivrognerie, en lui faisant accroire qu'il est près de mourir. On le transporte dans un fauteuil, tout endormi: sa femme se désole à côté de lui; & les gens du village feignent de pleurer sa maladie. Le Chirurgien, sous un habillement grotesque, contrefait le Médecin Allemand; il persuade à Mathurin qu'il est bien malade, & qu'il n'a pas de tems à perdre pour faire son Testament. L'yvrogne a beau dire qu'il ne sent que la soif, & qu'il se porte bien; il faut qu'il convienne à la fin qu'il est très-malade; & il consent à tout ce qu'on exige de lui. Le sujet de cette Comédie est tiré de la fable de la Fontaine qui a pour titre, *l'Ivrogne & sa femme.*

*DIABLE BOITEUX,* (*le*) *Comédie en trois Actes, par Véroneze, aux Italiens,* 1746.

Asmodée prend Arlequin en amitié, & lui fait présent d'une aigrette qui le rend invisible, & d'un sifflet avec lequel il pourra l'appeller dans le plus grand danger. Il s'en sert pour lutiner les autres Acteurs, & pour manger, sans être apperçu, une colation toute entiere.

DOUBLE ENGAGEMENT, (*le*) *Comédie en cinq Actes*, *aux* [illegible] 1750.

Flaminia ayant appris que Mario, son Amant, est Esclave en Turquie, vend ses bijoux pour le racheter; & la somme qu'elle en tire ne pouvant pas suffire pour sa rançon, elle se vend elle-même comme esclave au Docteur. Mais l'infidéle Mario arrive en ce moment à Livourne, où se passe la scène, avec Rosalde qu'il a enlevée du serrail, & à laquelle il est redevable de sa liberté. Il se trouve partagé entre la double reconnoissance qu'il doit à l'une & à l'autre de ces deux femmes; mais la derniere se fait connoître pour sa sœur qui avoit été prise par un Corsaire, & pour laquelle il avoit entrepris le voyage où il avoit été lui-même fait Captif. Cette reconnoissance le tire de l'embarras où il étoit, pour s'acquitter avec Flaminia qu'il épouse; & sa sœur donne la main à Octave son Amant.

---

# E

ÉCOLE D'ASNIERES, (*l'*) *Opera-Comique en un Acte, par Panard, à la Foire Saint-Germain*, 1740.

Après la mort d'Ignorate, Directeur de l'Ecole d'Asnieres, l'Ignorance convoque les Docteurs pour procéder à l'élection d'un nouveau Maître. M. Aliboron est choisi à la pluralité des voix pour examiner les Prétendans, qui sont, Asinard, pilier de caffé; Sublimia la Précieuse; Songe-creux, donneur d'avis; la Faculté de Médecine, représentée par une femme; & enfin Chrysologue, qui est tout, & n'est rien C'est ce dernier qui obtient la place de Directeur, & reçoit en cérémonie le bonnet de Midas. La réception de ce célebre Candidat sert de divertissement.

ÉCOLE

ÈCOLE DES TUTEURS, (l') *Opera-Comique en un Acte, en Vaudevilles, par Rochon de la Valette, à la Foire Saint-Germain*, 1754.

Orgon, tuteur de Lisette, se dispose à l'épouser. Lisette aime Colin, & elle cherche un moyen d'empêcher son mariage avec Orgon. Elle dit à ce vieillard que Colin lui a donné un rendez-vous dans le jardin pendant la nuit. Orgon prend les habits de Lisette & se rend au lieu marqué. Colin, à qui sa Maîtresse a donné le mot, s'y rend de même; & faisant semblant d'être indigné de ce que Lisette a accepté un rendez-vous, il parle avec une extrême sévérité au vieillard, qu'il feint de prendre pour sa Maîtresse. Il dit qu'il ne lui a proposé de se rendre au jardin que pour éprouver sa vertu; mais qu'elle n'est plus digne de lui, puisqu'elle en a si peu. Il ne s'en tient point aux paroles, il prend un bâton & la rosse. Orgon, bien battu, croit qu'il va épouser Lisette; mais Belle-humeur, qui le trouve dans cet équipage, veut l'emmener en prison, & ne lui laisse la liberté qu'à condition qu'il consentira au mariage de Lisette & de Colin.

ÉDUCATION PERDUE, (l') *Comédie en un Acte, par Coypel, aux Italiens*, 1717.

Cette Piéce roule sur une supposition d'enfant, faite par une Nourrice qui n'ose avouer à Lélio qu'elle a perdu son fils; mais il la trouve sans la connoître, & se charge de l'élever par compassion. La conduite de ce jeune homme le fait s'applaudir des soins qu'il a pris de son éducation, tandis que Mario, qu'il croit son fils, ne profite en aucune maniere de celle qu'il lui donne. Enfin une médaille sert à faire reconnoître le véritable fils de Lélio, ce qui est confirmé par l'aveu que la Nourrice fait de sa supercherie.

*EFFETS DE L'AMOUR ET DU JEU*, (*les*) *Comédie en trois Actes, en prose, par M. Sablier, aux Italiens*, 1729.

Lélio, amoureux de Silvia qui n'aime que le jeu, imagine de se déguiser en Soubrette, pour la dégoûter de cette passion. Les moyens qu'il tente sont très-sensés, très-naturels. Il réussit dans son projet, après avoir payé pour sa Maîtresse, sans qu'elle le sache, une somme considérable qu'elle a perdue. Sensible à ce procédé généreux, elle lui promet, après qu'il s'est fait connoître, de renoncer à ce penchant condamnable, pour ne se livrer qu'à celui de l'amour.

*ENDIMION, Comédie en trois Actes, ornée de chants & de danses, par Dominique & Riccoboni, aux Italiens*, 1721.

L'Amour, pour se venger de Diane, la blesse d'un de ses traits par Endimion, & lui donne Aurille, une de ses Nymphes, pour rivale. Diane, après avoir éprouvé tour-à-tour les douceurs de l'Amour & les fureurs de la Jalousie, est obligée d'abroger les loix qu'elle avoit données contre les Amans; & la Suite de l'Hymen & celle de l'Amour se mêlant aux Nymphes de Diane, célebrent par des chants & des danses les noces de cette Déesse avec Endimion.

*ENFANS DE LA JOIE*, (*les*) *Comédie en un Acte, en Prose, mêlée de Vers, avec un Divertissement, par Piron, aux Italiens*, 1725.

Momus a épousé la Joie, qui met au monde trois enfans, Scaramouche, Pierrot & Arlequin. Atée, Déesse du Malheur, s'introduit chez Momus pour troubler la fête, où elle n'a poin tété invitée. Elle fait éclater sa

fureur, & annonce au pere que ses enfans ne seront que trois scélérats, Scaramouche un matamore, Pierrot un fainéant, & Arlequin un poltron, un gourmand & un fripon. La Morale, malgré les imprécations d'Atée, se charge de l'éducation des trois enfans de Momus, promet de les instruire, & fait consentir les trois Graces à les épouser.

ÉPREUVE AMOUREUSE, (*l'*) *Opera-Comique en un Acte, par l'Affichard, à la Foire Saint-Laurent*, 1739.

Une fille qui se déguise pour savoir les véritables sentimens de son Amant, est le sujet de cette Piéce.

ÉPREUVE DES FÉES, (*l'*) *Opera-Comique en un Acte, en prose, & en Vaudevilles, par un Anonyme, à la Foire Saint-Laurent*, 1732.

Finette, niéce de Merlinette, qui se présente pour être reçue au nombre des Fées, subit l'épreuve ordinaire, qui est de faire connoître sa sagacité dans toutes les réponses qu'on doit faire aux personnes qui viendront la consulter. Elle s'en acquitte assez médiocrement; cependant elle est reçue.

ESOPE A CYTHÈRE, *Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. Dancourt, au Théâtre Italien*, 1766.

Les Dieux ont envoyé Esope pour enseigner la morale aux hommes, & l'Amour s'associe à sa mission. Des Amoureux mécontens se plaignent à Esope; le Fabuliste leur donne des leçons à sa maniere. Un Jaloux est condamné par une fable. Thalie paroît en veuve de Moliere; & l'Opera en vieillard décrépit, se présente aussi à Esope, qui renvoye le vieillard à son Machiniste comme à son soutien. Une Débutante & Terpsicore sem-

blent rajeûnir l'Opera. La Piéce est assaisonnée d'Epigrammes qui font quelquefois sourire la malignité. On avoit déja introduit Esope à la Cour, à la Ville, au Parnasse.

ESPRIT DU JOUR, (*l'*) *Comédie en un Acte, en Vers libres, par M. Rousseau de Toulouse, aux Italiens*, 1754.

*Nota.* A la page 454 du premier Tome de ce Dictionnaire, on trouve une autre Piéce sous ce même titre, par M. Harni ; & par une faute d'Imprimeur, on a placé l'extrait de la Comédie de M. Rousseau, sous le titre de la Comédie de M. Harni. Pour réparer cette faute, nous placerons ici l'extrait de la Piéce de M. Harni, & nous renvoyons le Lecteur à cette même page 454 pour y trouver le Précis de la Piéce de M. Rousseau, ci-dessus annoncée.

M. Harni, dans sa Comédie en Ariettes, a voulu peindre les mœurs & l'Esprit du Jour. C'est un Abbé coquet, l'oracle d'une maison. Ce sont des femmes médisantes, & occupées de leur figure. C'est un homme en place, qui protége sans choix, & qui ne s'occupe que de bagatelles. C'est un Peintre Anglois, qui se dit Peintre en animaux, & qui a le talent de représenter les vices, les ridicules des hommes sous l'emblême de ces animaux. Une jeune Indienne qui a encore toutes les graces naïves de son pays, est aimée de l'homme en place. Ce Seigneur joue sa charge dans une partie de trictrac & la perd. La foule des flatteurs le quittent pour passer du côté de celui qui a gagné ; mais son adversaire lui rend sa charge, & lui donne en même temps une leçon de conduite. La jeune Indienne, fidellement attachée à l'homme e place, l'épouse.

ETOURDI CORRIGÉ, (*l'*) *ou* L'ECOLE DES PERES, *Comédie en trois Actes, en Vers, por M. Rousseau de Toulouse, aux Italiens*, 1754,

Un pere tendre, frappé du mérite d'une jeune veuve, en devient amoureux ; mais la raison reprend son em-

pire : il pense que ce parti seroit plus convenable à son fils, & qu'un mariage si avantageux pourroit le ramener des égaremens de sa jeunesse : il a beaucoup de peine à l'y déterminer ; mais enfin l'événement confirme ses espérances.

---

# F

FAT, (le) *Comédie en cinq Actes, en Vers, par M. de l'Attaignant de Bainville, aux François*, 175[illegible].

Un oncle a deux neveux, un Marquis & un Chevalier. Le Marquis est le Héros de la Piéce. Le Chevalier est d'une humeur douce, d'un caractere timide, mais extrêmement raisonnable & tout-à-fait opposé à celui de son frere. Ils aiment tous deux, mais chacun à sa maniere, la jeune Cloé, fille d'Araminte. Cloé est, à peu-près, du caractere du Chevalier. Sa mere est une vieille coquette, qui, semblable à Bélise dans les *Femmes Savantes* de Moliere, se persuade qu'elle inspire de l'amour à tous ceux qui la voyent. L'oncle est un homme plein de raison, qui veut marier son neveu le Marquis avec Cloé ; mais qui craint que par ses fatuités il ne se fasse détester de sa jeune Maitresse. Voilà les principaux rôles de cette Piéce.

L'oncle fait souvent de vives réprimandes à l'aîné de ses neveux sur ses manieres pleines de suffisance : le Marquis les reçoit en Fat, & croit que Cloé sera encore trop heureuse de l'épouser. Elle aime le Chevalier, qui n'a garde de faire confidence à son frere de cet amour. Celui-ci sait que le Chevalier est aimé ; mais il ignore le nom de son Amante. « Vous êtes jeune, lui dit-il, « & vous avez peu d'expérience ; je vais vous donner » des leçons qui vous apprendront de quelle maniere

» vous devez vous conduire avec celle qui est l'objet de » vos feux ». Ces leçons sont conformes à son caractère, & son frere est trop sage pour les suivre. Le Marquis surprend le Chevalier qui écrit une lettre d'amour : il demande à la voir ; mais comme il n'y avoit pas encore d'adresse, il ignore toujours que c'est Cloé qu'il aime, & qu'elle a pour son Amant un parfait retour. Le Marquis veut écrire aussi à sa Maîtresse; « mais comme ces sortes de » lettres, dit-il à son frere, doivent avoir toutes le » même style, écrivons-en une en commun ; elle ser» vira & pour votre Maîtresse & pour la mienne. » Le Chevalier y consent, & dicte lui-même cette lettre. Il dit bien des choses, qui ne sont guères du caractère du Marquis : mais enfin celui-ci les laisse telles qu'elles sont, en tire une copie, & tous deux envoyent à Cloé leur lettre en même tems. Cloé a une Soubrette fort attachée au Chevalier, & peu amie du Marquis. Le Marquis a un Valet, Amant de la Soubrette, & celui-ci consent à trahir son Maître pour servir sa Maîtresse. Voici comment on remet la lettre du Marquis à Araminte. Cloé reçoit celle du Chevalier. La vieille Araminte, enchantée de la lettre qu'on vient de lui remettre, se pare comme une jeune personne, & se trouve avec le Marquis, qu'elle regarde comme son Amant. Mais il ne la laisse pas long-tems dans cette erreur : il lui déclare net, & même avec assez peu de ménagement, qu'il ne l'aime point. Araminte en est outrée ; elle parle de la lettre qu'elle a reçue, & le Marquis ne doute plus que ce ne soit son frere qui est l'Amoureux de la mere de Cloé. Le Chevalier arrive, qui le désabuse, & qui tient à-peu-près le même langage que lui à la vieille Araminte, mais avec plus de politesse. Araminte, qui se croit jouée, devient furieuse : la Soubrette lui dit beaucoup de mal du Marquis ; & pour la convaincre qu'il ne cherche qu'à se moquer d'elle, & à l'amuser dans l'amour qu'il témoigne à sa fille, elle la fait cacher dans un cabinet, d'où elle entend tout ce que le Valet du Marquis dit contre son Maître à la sollicitation de la Soubrette. Il n'en faut pas davantage pour mettre la mere de Cloé

dans les intérêts du Chevalier. Elle se déclare en sa faveur, & le choisit pour l'époux de sa fille. L'oncle est charmé de ce mariage ; il fait au Marquis son neveu une leçon qui ne le touche guères, & celui-ci se console d'avoir perdu Cloé, en disant qu'il n'a perdu qu'une femme.

*FAUSSE MAGIE, (la) Comédie en trois Actes, suivie d'un Divertissement, par Moncrif, aux Italiens, 1719.*

Arlequin est envoyé par son Maître à une maison de campagne, pour faire préparer un souper qu'il veut donner à sa Maîtresse, & lui ordonne de mettre dans le salon une table à six couverts, où l'on puisse manger à son aise & sans être pressé. Arlequin, pour exécuter les ordres de son Maître ponctuellement & à la lettre, après qu'il a mis les six couverts & les siéges, appelle Scaramouche & quatre paysans, & les fait asseoir pour voir s'ils seront à leur aise. Ils s'y trouvent fort bien ; mais Arlequin est en peine d'une autre chose, c'est qu'on ne peut pas juger si l'on pourra manger à son aise, à moins que la table ne soit couverte de quelques viandes. Il fait servir le souper, & tous les six mangent comme des affamés, le tout pour voir s'ils peuvent manger & boire commodément. Le Maître d'Arlequin arrive avec sa Maîtresse ; il trouve cette troupe de Valets qui a presque mangé tout le souper ; Arlequin l'assure qu'on mange fort à son aise à cette table.

*FAUSSE MAGIE, (la) Comédie mêlée de Chants, en deux Actes, réduits à un, par M. Marmontel, Musique de M. Grétri, aux Italiens, 1775.*

Madame de Saintclair est une bonne tante, qui, dans un âge avancé, fait goûter encore des plaisirs tranquilles, & s'intéresser au bonheur de Lucette sa niece. Elle la trouve inquiette, & l'engage à lui faire l'aveu de son amour. La niéce avoue qu'elle aime Linval. Celui-ci trouve un rival dans la personne de Dalin, homme cré-

dule, tuteur & amant de Lucette. Madame de Saintclair fait un moyen de l'éloigner en profitant de sa crédulité & de la croyance qu'il donne aux présages. En effet, il est tourmenté par un songe, dans lequel il a cru voir un milan enlever une poulette, & le coq qui l'aimoit se changer en oison. Il vient parler d'amour à sa pupille; mais Lucette, déja instruite de son rêve, feint d'en avoir eu un pareil. L'officieuse tante dispose une troupe de Bohémiens à tirer le blanc-seing de Dalin, & à lui faire peur sur la folie qu'il a d'épouser sa jeune pupille. On raconte devant lui des choses merveilleuses de ces Magiciens. Il veut les consulter; on rappelle le rêve qui l'inquiete; & par diverses cérémonies magiques, on l'amene au point d'abandonner Lucette à son rival.

*FAUSSE PEUR, (la) Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. M***, Musique de M. d'Arcis le fils, aux Italiens, 1774.*

La Marquise de ***, jeune veuve, a eu l'imprudence d'écrire quelques lettres au Chevalier de ***, dont celui-ci veut profiter pour se donner l'air d'un homme à bonnes fortunes. Mais comme il a beaucoup d'amour-propre, il tombe facilement dans les piéges tendus à sa vanité. La Comtesse de ***, d'accord avec la Marquise, feint de l'amour pour le Chevalier, & parvient à lui faire sacrifier ces lettres qu'elle rapporte à son amie. Alors la Marquise songe au moyen de se venger du fat & de le persifler. Elle lui écrit & lui donne un rendez-vous. Le Chevalier arrive plein de confiance & de suffisance. La Marquise feint la douleur & le dépit d'une Amante trahie. Le Chevalier la traite légerement; alors on apporte des glaces, & quand elles sont prises, la Marquise dit au Chevalier qu'elle n'a pu soutenir sa perfidie, & qu'elle s'est empoisonnée. Elle ajoute qu'elle s'est aussi vengée de lui, & que la glace étoit préparée pour le punir. La Marquise se sauve. Le Chevalier crie au secours; il croit déja sentir l'effet du poi-

ſon. Les gens de la Marquiſe viennent au bruit, & concourent à perſifler le Chevalier.

*FAUSSE STATUE, (la) Comédie en un Acte, en proſe, par M. le Chevalier Laurès, à Berni, 1753.*

Cette petite Piéce, repréſentée chez feu M. le Comte de Clermont-Prince, offre une peinture agréable des premiers mouvemens d'un cœur naïf & pur. Aglaé, fille de Timon le Miſantrope, & élevée dans la haine contre les hommes, ne peut cependant s'empêcher de conſidérer avec plaiſir une ſtatue d'Endimion. Mais cette ſtatue eſt le jeune Phaïs ſon Amant, qui a pris ce déguiſement pour apprivoiſer en quelque ſorte Aglaé avec l'Amour. Cette ſtatue ſuppoſée donne une nouvelle ame à la jeune Athénienne, & fait naître pour la premiere fois dans ſon cœur la douce chaleur du ſentiment.

*FEMMES VENGÉES, (les) Opera-Comique en un Acte en Vers, par M. Sédaine, Muſique de M. Philidor, aux Italiens, 1775.*

Madame Riſs ſe diſpoſe à venger deux de ſes amies de la perfidie de leurs maris qui lui font l'amour. Elle avertit Madame Leck & la Préſidente, qui croyent leurs maris abſens, qu'elle recevra ſes deux Amans, paroîtra céder à leur amour, & qu'alors M. Riſs ſurviendra. Les deux époux, effrayés de ce contre-tems, ſe cacheront dans un cabinet: arriveront enſuite les femmes trompées, & chacune d'elles paroîtra tour à tour demeurer ſeule en tête-à-tête avec M. Riſs, & feindra une infidélité, dont chaque mari ſera auſſi tour à tour le témoin ſans oſer ſe plaindre. Ce projet s'exécute, & les maris ne tardent pas à reconnoître qu'ils ont été dupes de Madame Riſs, & perſiflés par leurs femmes. Ils demandent pardon de leur écart, & s'en vont corrigés & contents.



*FÊTE DES DRUIDES*, (*la*) *ou* LE GUY DE CHÊNE, *Pastorale en un Acte, en Vers libres, avec des Ariettes, par M. de Jonquieres, Musique de M. Laruette, aux Italiens*, 1763.

La cérémonie de l'an neuf, célébre dans l'Histoire Sacrée de l'ancienne Gaule, a fourni l'idée de la Piéce; mais le sujet est de pure fiction. Zeli & Thyanie, berger & bergere, s'aiment mutuellement, & attendent avec impatience le moment qui doit les unir. Ils ne soupçonnoient aucun obstacle à leur union, lorsque la jalousie en fait naître un très capable de les allarmer. Par un usage immémorial, celui des bergers qui, dans la recherche du Guy, avoit eu le bonheur de découvrir le rameau auquel il étoit attaché, épousoit la plus belle des bergeres. Quoiqu'il y en eût peu dans le canton qui pussent disputer le prix de la beauté à Thyanie, peut-être n'eût-elle pas été désignée comme vainqueur, si une vieille bergere, amoureuse de Zeli, n'eût engagé le grand Druide à nommer Thyanie. Inquiétudes des deux Amans à ce sujet. Thyanie engage son Amant à chercher le Guy avant les autres bergers; une grive, qui traverse le lieu de la Scène, leur paroît être un oiseau envoyé par l'Amour, pour le guider dans sa recherche. Zeli part; l'adroite Thyanie reste sur la Scène pour amuser les bergers qui s'acheminent vers le bois sacré, afin que son Amant ait de l'avance sur eux. Elle feint d'avoir vu un loup; elle les engage à rester pour la défendre; & les bergers ne s'apperçoivent de la ruse, qu'au moment où Zeli, vainqueur, revient avec le rameau précieux.

*FÊTE DU VILLAGE*, (*la*) *Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par M. Dorvigny, Musique de M. Desormeri, aux Italiens*, 1775.

Un Seigneur doit venir prendre possession de sa terre; ses Vassaux, le Bailli à leur tête, s'apprêtent à le

bien recevoir. Comme le Seigneur eſt Colonel, ſon régiment vient prendre auſſi ſa part des réjouiſſances & du repas. Le Seigneur fait pluſieurs mariages pour célébrer ſa bien-venue. Le fils du Bailli & la jeune Colette, qui s'aimoient en ſecret, ſont heureux par ſes bienfaits. Tout le Village répete les chanſons qu'on lui doit dire. Le Bailli eſt prié de faire des couplets; il joue l'homme entendu, & ne peut réuſſir à rien. Un vieux Milicien, ivrogne, a plus d'eſprit qu'on ne peut avoir. Ses ſaillies naïves font toute la gaieté & tout le comique de cette fête. Le plan de cette Comédie n'a point paru aſſez ſenſible; & les détails pouvoient être plus intéreſſans. Au reſte, c'eſt une ſorte d'impromptu à l'occaſion de la fête du Couronnement.

*FLEUVE SCAMANDRE, (le) Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. Renout, Muſique de M. Barthelemont, aux Italiens, 1768.*

Une jeune Grecque, ayant le cœur tendre, mais ambitieuſe de captiver un de ces Dieux que les Grecs croyoient habiter parmi eux, refuſe l'hommage des jeunes gens de ſon canton. Un Athénien éxilé, & réfugié dans le pays de cette beauté, eſt épris de ſes charmes; & connoiſſant ſon ambition, il répond aux ſoupirs de ſon Amante, du fond des roſeaux, & ne paroit à ſes yeux, qu'en lui faiſant accroire qu'elle a triomphé du Fleuve Scamandre. Elle vante ſa conquête à ſes compagnes; mais l'Amant avoue qu'il a uſé de ſtratagême pour ſervir ſon amour, & vaincre les dédains de ſa maîtreſſe. Elle lui pardonne cette ruſe qui l'a guérie de ſa foibleſſe, en faiſant ſon bonheur.



# H

**HEUREUSE RENCONTRE,** (*l'*) *Comédie en un Acte, en prose, par Mesdames Roset & Chaumont, aux François, 1771.*

Laurence, fille d'un païsan, aime Valentin, fils d'un riche Fermier, que l'amour a engagé de venir se mettre garçon laboureur dans le village de sa maitresse. Le pere ne veut pas que Laurence épouse Valentin; il croiroit déroger, s'il donnoit sa fille à un garçon laboureur, tandis qu'il a un fils au service, qui est déjà Anspessade. La mere veut en vain adoucir l'humeur de son mari; elle ne trouve plus en lui les mêmes complaisances qu'il avoit eues autrefois pour elle. Le frere arrive avec son Sergent, fort à propos pour le pere, qui veut se débarrasser de Valentin, & le faire enrôler. Le Soldat fait le méchant & le brave, il propose à son pere le Sergent pour gendre. Ce Sergent qui fait le bel-esprit, cite tout de travers des traits d'histoire, dont la conclusion est de consentir à se marier. Valentin désespéré, qui, dans un mouvement de colere, a disposé le pere de sa Maîtresse en le menaçant, ne voit d'autre parti à prendre, que de s'engager. Le Sergent prend son nom, & reconnoît son frere qu'il n'avoit vu depuis long-tems. Il céde ses prétentions à Valentin; le pere y consent; & les Amans sont au comble de leurs vœux.

**HIRZA**, *ou les* ILLINOIS, *Tragédie de M. de Sauvigni, 1767.*

Le Chef des Sauvages habitants de l'Amérique Septentrionale, a été tué dans un combat. Sa fille, pour le venger, arme son Amant, Officier François, & cet

Amant est vainqueur. Lorsqu'il est près de voir son amour & ses services couronnés, les Sauvages se soulèvent contre cet Etranger qui veut devenir leur Chef. Le Général François vient aussi combattre ce fugitif; & les armes à la main, il reconnoit son fils qu'il croyoit mort; il le rappelle à son devoir. Hirza, indignée, retrouve dans le Général François, le meurtrier de son pere; elle va pour l'immoler sur sa tombe; mais voulant le frapper, elle tue son Amant qui vole au devant de ses coups.

---

# I

*IMPROMPTU DE CAMPAGNE, (l') Comédie en un Acte, en vers, par Philippe Poisson, au Théâtre François*, 1733.

La Scène où Eraste, Comédien supposé, instruit Angélique de ses sentimens, en présence même de son pere, cette Scène, dis-je, qui donne le titre à la Piéce, ne manque jamais son effet. Le rôle du Valet a de la gaieté; mais le caractère du Comte, pere d'Angélique, est sur-tout singulier & théâtral.

*IPHIGÉNIE EN AULIDE, Tragédie de Racine, réduite à trois Actes, & coupée en Opera par M. le Chevalier du Rolley, Musique de M. le Chevalier Gluck*, 1774.

*Orphée & Euridice*, Drame Héroïque, en trois Actes, traduit de l'Italien en François, & ajusté par M. Moline, sur la Musique de M. Gluck, le 2 Août.

On rend au tombeau d'Euridice les honneurs funèbres, qu'Orphée interrompt par les cris de sa dou-

leur. L'Amour touché des plaintes de l'amant le plus tendre, vient à son secours; il annonce à Orphée, que les Dieux consentent qu'il aille trouver Euridice au séjour de la mort; & si les doux accords de sa lyre peuvent appaiser les tyrans des enfers, il rendra son amante à la lumiere. Les Démons étonnés de l'audace d'Orphée, veulent l'effrayer & l'arrêter. Orphée fait sentir la pitié à ces gardiens terribles des enfers, qui lui en ouvrent l'entrée. Il pénétre jusqu'à la demeure des ombres fortunées. Euridice lui est rendue. Orphée l'emmene, sans oser porter sur elle un regard qui lui seroit funeste. Euridice ne soutenant point l'indifférence de son époux, succombe à sa douleur. Orphée ne pouvant plus résister à des épreuves si cruelles, s'empresse de porter du secours à son Amante, la regarde, & elle meurt : ce malheureux Amant se livre à tout son désespoir. Il tire son épée pour se tuer. L'Amour l'arrête, ce Dieu rend la vie à Euridice, & couronne les feux du plus fidèle époux. On célèbre la puissance & les faveurs de l'Amour.

ISMENOR, *Ballet Héroïque, en trois Actes, par M. des Fontaines, Musique de M. Rodolphe, joué à la Cour,* 1773.

*Ismenor* est le premier des Spectacles Lyriques, donnés dans les Fêtes du Mariage de Monseigneur le Comte d'Artois. Il a été représenté dans la magnifique salle du Château de Versailles, le 17 Novembre 1773.

Ce Ballet Héroïque est en trois Actes, Paroles de M. Desfontaines, musique de M. de Rodolphe, ordinaire de la Musique du Roi.

L'Enchanteur Ismenor veut connoître l'amour de Zulim, & éprouver Zémire, jeune Princesse, dont une Fée a pris soin de former le cœur. Il traverse leur hymen prêt à se conclure, enléve Zémire, & la transporte dans un désert affreux, où il feint de l'amour pour elle. Il éprouve, par la terreur, la constance de la jeune beauté; mais la fidélité de Zémire fait cesser le fatal enchantement : elle est transportée dans le Palais du bonheur, & se trouve dans la gallerie de Versailles,

où elle voit Zulim son Amant, & la Fée sa protectrice. Le Théâtre représente alors le parc de Versailles du côté du bassin d'Apollon, avec le Temple de l'Hymen, où l'Enchanteur & la Fée d'intelligence, concourent à la félicité des deux Amans, & ordonnent des fêtes.

*JALOUSIE D'ARLEQUIN, (la) Comédie en trois Actes, par Goldoni, aux Italiens, 1763.*

Cette Piéce commence par les inquiétudes d'Arlequin sur les attentions que Pantalon, Scapin, & principalement Lélio, ont pour Camille. Ces inquiétudes font bien-tôt place à la jalousie la plus caractérisée. Quoique ce qui l'occasionne ne soit qu'une erreur, il y a assez de vraisemblance pour allarmer un mari tel qu'Arlequin. Uue lettre écrite par Lélio à la Cantatrice dont il est amoureux, & que Scapin remet à Camille, forme le nœud & l'intrigue de la Comédie. Cela produit des situations théâtrales, intéressantes, comiques & pathétiques

*JALOUX HONTEUX DE L'ÊTRE, (le) Comédie en trois Actes, en prose, par Dufresny, au Théâtre François, 1708.*

Cette Piéce peint un caractère assez rare dans la société, mais qui n'est point hors de la vraisemblance. Un Président, jaloux de sa femme, & qui a le bonheur de l'être mal-à-propos, craint que sa jalousie ne le rende ridicule; & c'est Damis, Amant de Lucie, niéce & pupile du Président, qu'il prend pour son rival. Une méprise, occasionnée par la ressemblance des habits que Lucie & la Présidente portoient dans un bal, a redoublé les soupçons du jaloux; & une petite Hortense, jardiniere, les y entretient. C'est elle qui est chargée d'épier la conduite de la Présidente; mais gagnée par Frontin, Valet de Valere rival de Damis, elle dit tout ce qu'on lui suggere, pour rendre ce dernier encore plus suspect. D'un autre côté, Thibaut, amou-

reux d'Hortenſe, & jaloux de bonne foi, forme un contraſte agréable avec le Préſident ſon Maître. La Scène, où Lucie couverte de l'écharpe de la Préſidente, & d'un robe pareille à la ſienne, veut éprouver Damis, eſt par elle-même intéreſſante, & amene un dénouement relatif au caractère du principal perſonnage. Le Jaloux, trompé à ſon tour par cet extérieur, donne les marques les plus éclatantes du foible qu'il vouloit cacher. Il ne lui reſte alors d'autre parti à prendre, que d'accorder Lucie à Damis pour l'engager à ſe taire. Ce ſujet paroit traité avec une économie intelligente. Peut-être même lui devons-nous quelques Piéces ſupérieures à celle de Dufreſny; telles, par exemple, que le *Préjugé à la Mode*, & le *Philoſophe Marié*. Ceux qui connoiſſent la marche & les procédés de l'eſprit humain, ne feront point ſurpris de ce que j'avance. Ils ſçavent que, combinée dans ſes rapports & dans ſes oppoſitions, une idée peut devenir la ſource d'une infinité d'autres.

JARDINIERS, (*les*) *Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par M. Daveſne, Muſique de M. Prudent, aux Italiens*, 1771.

Colin, garçon jardinier, aime Colette, dont il eſt aimé. Les pere & mere de ſa Maitreſſe conſentent qu'il l'épouſe; mais l'arrivée d'un Nicolas Bertrand trouble le bonheur des deux Amans. Cet homme, qui a quitté le village & fait fortune, revient partager ſes richeſſes & vivre avec le pere de Colette. Il demande ſa fille en mariage, & annonce ſon retour & ſa bienfaiſance, en donnant une ſomme d'argent à ſon ami, qui, dès ce moment, ne veut plus de Colin: mais Colette eſt fidelle à ſon inclination. Elle conjure envain ſon pere de tenir ſa premiere parole; ſes priéres & celles de la mere ne peuvent vaincre le plaiſir qu'il ſe fait de vivre riche. Colin, déſeſpéré de ne pouvoir obtenir Colette, s'engage, & veut ſe venger de

ſon

ſon rival. Nicolas Bertrand arrive, & confirme le projet qu'il a de faire le bonheur de ſon ami & de ſa famille dans une bonne métairie, dont la terre fertile doit répondre avec uſure à leurs ſoins. Bertrand s'apperçoit bien-tôt qu'il gêne l'inclination de Colette; elle ne tarde pas elle-même à lui avouer le ſecret de ſon cœur. Bertrand ne balance point de faire ſon bonheur; il achete le congé de Colin, & reconnoiſſant en lui ſon neveu, il lui fait obtenir Colette en mariage, & leur aſſure une fortune.

## M

MARIAGE CLANDESTIN, (le) *Comédie en trois Actes, & en Vers libres, par M. le Monnier, jouée par les Comédiens François, le 12 Août 1775.*

Cette Piéce eſt imitée de l'Anglois, de Garrick, Auteur célèbre de Londres. Elle a été mal reçue, & l'Auteur l'a retirée après la premiere repréſentation: cependant pluſieurs des Scènes ont paru agréables & traitées avec délicateſſe; mais beaucoup d'autres ont paru inutiles.

## N

NOUVEAU MARIÉ, (le) *ou* LES IMPOSTURES, *Opera-Comique, en un Acte, par M. Cailhava, Muſique de Baccelli, aux Italiens, 1770.*

*Nota.* A la Page 307 du Tome II, on a donné l'extrait de cette Piéce, ſous le titre d'une Comédie de

Montfleury. C'est une faute commise à l'Imprimerie. Voici l'extrait de la Comédie de Montfleury.

M. Vilain, nom significatif, refuse de donner à sa nouvelle épouse, & à ceux que son mariage a rassemblés, le divertissement d'une Comédie. Il en prend occasion de faire la critique de ces sortes d'amusemens. Les Poëtes n'y sont pas eux-mêmes épargnés; & il dit, à ce sujet, des choses qui sont encore vraies de nos jours:

C'est un métier gâté : tout le monde s'en méle:
Quand j'y songe, morbleu ! je tombe de mon haut:
Il n'est pas aujourd'hui jusqu'au moindre Courtaud,
Dans la démangeaison d'exercer son envie,
Qui ne soit le bourreau d'un Vers qu'il estropie.

Enfin, le Beau-pere de M. Vilain amene une troupe de Comédiens, & la Piéce commence. Cet Acte est donc plutôt un Prologue qu'une Piéce.

---

# R

RÉDUCTION DE PARIS, (la) *Drame Lyrique en trois Actes, par M. du Rosoy, Musique de M. Bianchi, aux Italiens, le 30 Septembre 1775.*

Le sujet du Drame est tiré de l'Histoire d'Henri IV; lorsque ce bon Roi se présente devant Paris, dont une des portes lui est ouverte par de fidèles sujets à qui les Ligueurs en avoient confié la garde. Henri occupe presque toujours la scéne; & c'est lui qui fait tout l'intérêt de ce Drame. Il vient lui-même recevoir dans la nuit le serment de fidélité de quelques habitans qui se sont detachés du parti de la Ligue. Il pardonne, il

récompense, il encourage, il parle, il agit comme l'Histoire l'a représenté. Mais ce n'est point un Drame; encore moins un Drame disposé pour la Musique.

*ROGER BON-TEMS ET JEANNETTE, Parodie en Vaudevilles de l'Opéra d'ORPHÉE ET EURIDICE, par MM. Moline & d'Orrigny, aux Italiens.*

Les Parodistes ont cherché à tourner en ridicule la Fable d'Orphée, & à relever les fautes du Poëme & de la Musique de cet Opéra. Ils blâment les cris outrés d'Orphée, & la foiblesse des airs de danses. M. Fumeron, Maître de forge, qui a enlevé Javotte, fait un rôle que Pluton auroit dû avoir dans l'Opera. Au reste, la Parodie est calquée sur l'action même Parodiée. C'est une Servante qui contrefait ridiculement sa Maîtresse. Une singularité remarquable, c'est que M. Moline, Traducteur de l'Opera d'*Orphée*, s'est joué lui-même dans la Parodie, dont il est aussi un des Auteurs.

---

# V

*VEUVES CRÉOLES, (les) Comédie en trois Actes, en Prose, 1768.*

On peint dans cette Piéce, & l'on attaque les mœurs & les ridicules de nos Colonies. La Scène est dans l'Amérique. M. de la Cale a deux sœurs, veuves depuis quelque tems, une jeune niéce, veuve aussi, & une fille nouvellement sortie du Couvent. Le Chevalier de Fatincourt cherche fortune par le mariage. C'est un homme suffisant, qui s'est fait aimer des trois Veuves;

mais incertain à qui il doit donner la pomme ; il ne considére que la richesse. Cependant les trois Veuves font, l'une après l'autre, confidence de leurs amours à M. de la Cale, qui se moque de leur folie. Le Négociant offre sa fille au Chevalier ; elle le déteste. L'intriguant perd tout crédit dans l'esprit de M. de la Cale, en lui promettant de lui faire avoir une Croix de Saint Louis, qu'il n'a pas le crédit de lui obtenir ; enfin Fonval, jeune Négociant, Amant aimé de Rosalie, déclare son amour, la demande à son pere, & devient son époux.

FIN.

# *NOTICES*

## DES POETES ET MUSICIENS

*Qui on. travaillé pour le Théâtre, avec la liſte de leurs Ouvrages.*

On trouve l'Analyſe des principales Piéces dans le Dictionnaire Dramatique.



# NOTICES
## DES POETES ET MUSICIENS
### *Qui ont travaillé pour le Théâtre, avec la Liste de leurs Ouvrages.*

## AB AC

ABANCOURT, (*M. d'*) Auteur vivant; il a fait le *Philosophe-soi-disant*, *l'Ecole des Epouses*, *Elise* & *Charmus*; Piéces jouées sur des Théâtres de Société.

ABEILLE, (*Gaspard*) Prieur de Notre-Dame de la Merci, & reçu à l'Académie Françoise, naquit à Riès en 1648. On a de lui des Odes, des Epîtres, & plusieurs Tragédies : sçavoir, *Argélie*, *Coriolan*, *Lyncée & Soliman*. On lui attribue encore *Crispin-bel-Esprit*, & les Tragédies d'*Hercule*, de *Caton*, & de *Silanus*. Plusieurs de ces Piéces furent représentées & imprimées sous le nom du Comédien la Tuilerie, l'Abbé Abeille n'osant plus mettre son nom à ses Ouvrages, depuis une aventure qui fit tomber son *Argélie*, & lui attira un déluge d'Epigrammes. Il fut Secrétaire du Maréchal de Luxembourg, & honoré de la familiarité du Prince de Conti & du Duc de Vendôme. Il les amusoit par ses bons-mots & surtout par ses grimaces, qui redoubloient de mérite sur un visage fort laid & plein de rides, que cet Abbé varioit à son gré.

ABEILLE, Neveu du précédent, a donné la *Fille-Valet*. On le dit aussi Auteur de *Crispin-Jaloux*, qui n'a point été représenté.

ACHARD, (*M.*) Auteur vivant, a fait les *Précautions Inutiles* avec M. Anseaume; & avec M. Quétant, le *Quartier-général*.

AIGUEBERRE, (*Jean Dumas d'*) Conseiller au Parlement de Toulouse, où il est mort en 1755, a fait trois Pièces de Théâtre, qui sont, les *Trois Spectacles*, le *Prince de Noisy* & *Colinette*.

ALAIN, (*Robert*) Parisien, fils d'un Sellier, & mort en 1720, a fait en société avec le Grand, la Comédie de l'*Epreuve Réciproque*.

ALARIUS, Joueur de Viole, a fait la Musique du *Ballet des Tuileries*, en 1718.

ALBARET, (*d'*) Censeur Royal, Auteur de l'Opéra de *Scylla & Glaucus*.

ALENÇON, (*d'*) Huissier & fils d'Huissier au Parlement de Paris : il reste de lui la *Vengeance Comique*, & le *Mariage par Lettre de Change*. Outre ces deux pièces de Théâtre, il a donné une édition complette des Œuvres de Dufresny, & de celles de l'Abbé Brueys. Il est mort au mois d'Août 1774.

ALEXANDRE, (M.) connu pour le Violoncelle, a fait la musique des pièces intitulées *Géorget & Géorgette*, le *Petit-Maître en Province*, *l'Esprit du Jour*.

ALIBRAI, (*Charles Vion d'*) fils d'un Auditeur des Comptes de Paris, & frere de Mde. de Saintot, connue par ses Lettres de Voiture. Il mourut en 1655, & avoit composé pour le Théâtre, *Amynte*, la *Pompe Funèbre*, le *Torismond* & *Soliman*.

ALLAINVAL, (*l'Abbé Léonor-Jean-Christine Soulas d'*) né à Chartres, & Philosophe peu à son aise. Il commença à travailler pour le Théâtre en 1725, & a donné successivement, *l'Embarras des Richesses*, le *Tour de Carnaval*, la *Fausse Apparence*, l'*Ecole des Bourgeois*, le *Mari Curieux* & la *Fée Marotte*. Il mourut le 2 Mai 1753.

ALLARD, (*Marcellin*) a donné le *Ballet en langage Forésien*.

ALLEAU a fait imprimer en 1718, dans ses Œuvres mêlées, une Pastorale intitulée la *Fête de l'Amour & de l'Hymen*.

ALLIOT. Il a donné le *Muet par Amour*.

AMBLAINVILLE, (*Bastre-Gervais d'*) on a de cet Auteur *Lycoris ou l'Heureux Berger*; la *Princesse ou l'Heureuse Bergere*; *Arlette*, Fable Boccagere.

AMBOISE, (ADRIEN d') Grand-Maître du Collége de Navarre, Curé de Saint-André-des-Arts, Evêque de Treguier, mort en 1616, a fait, selon la Croix du Maine, plusieurs pièces de Théâtre, entr'autres la Tragédie d'*Holopherne*.

AMBOISE, (François d') frere du précédent, fut Avocat au Parlement de Paris, & suivit Henri III. en Pologne. La seule piéce que l'on connoisse de lui est une Comédies facétieuse, intitulée *Napolitanus.*

ANCHERES, (*Daniel*) Gentilhomme né à Verdun, & vivant au commencement du dix-septieme siécle. On croit qu'il étoit attaché à Jacques I. Roi d'Angletrere. Il a fait la Tragédie de *Tyr & Sidon,*

ANDRE', (*Charles*) Perruquier, demeurant à Paris, né à Langres en 1722, a fait imprimer le *Tremblement de Terre de Lisbonne*, Tragédie très-finguliere par le ridicule, avec une Epitre Dédicatoire à M. de Voltaire, qu'il appelle son cher confrere.

ANEAU, (*Barhelemi*) Auteur du *Mystere de la Nativité par Personnages.* Il fut Professeur de Rhétorique, & ensuite Principal au Collége de Lyon en 1542. Accusé d'avoir lancé, d'une fenêtre du Collége, une grosse pierre sur le Saint Sacrement & sur le Prêtre qui le portoit, il fut massacré par le Peuple en fureur, le 21 de Juin de l'an 1565.

ANSART, (*M. Jean-Baptiste-François*) ancien Gendarme; il a donné les *Ressorts Amoureux d'Arlequin.*

ANSEAUME, (M.) né à Paris, Secrétaire Répétiteur de la Comédie Italienne, l'un des principaux Auteurs de ce Théâtre, & auparavant de celui de l'Opéra-Comique, débuta par un Prologue intitulé la *Vengeance de Melpomene*; il donna ensuite le *Chinois poli en France*, le *Monde renversé*, les *Amans trompés*, la *Fausse Aventuriere*, le *Peintre Amoureux de son Modele*, le *Docteur Sangrado*, le *Médecin de l'Amour*, le *Maître d'Ecole*, le *Procès des Ariettes & des Vaudevilles*, le *Soldat Magicien*; & à la Comédie Italienne, *l'Isle des Foux*, *Mazet*, le *Milicien*, les *deux Chasseurs & la Laitiere*, *l'Ecole de la Jeunesse*, la *Clochette*, le *Tableau parlant*, la *Coquette de Village*, la *Ressource Comique*, le *Rendez-vous bien employé*, le *Retour de Tendresse*; il a fait tous les Complimens de Clôture au Théâtre Italien. M. Anseaume a eu part à quelques autres ouvrages, tels que *Berthold à la Ville*, le *Dépit Généreux*, la *Nouvelle Troupe*, *&c.*

ARAIGNON, (M.) Avocat au Parlement de Paris, a donné le *Siége de Beauvais*, le *Vrai Philosophe*; & avec M. Clément, le *Prix de l'Amour.*

ARMAND, (le *sieur*) Privilégié du Roi pour les Spectacles de Fontainebleau, & fils du célébre Acteur de ce nom,

est Auteur de plusieurs Piéces de Théâtre jouées en Province, ou dans ces Sociétés particulieres. Ces Piéces sont, *Falaise Sauvée*, la *Foire aux Complimens*, le *Retour des Comédiens*, les *Etrennes Allégoriques d'Arlequin*, *l'Heureux Evénement* ou le *Bienvenu*, le *Petit-Maître raisonnable* ou les *Coquettes dupées*, *l'Amour vainqueur & désarmé*, la *Pupille* de *Fagan* mise en Vaudevilles, les *Effets de la Vengeance*, le *Dépit Amoureux* de Moliere réduit à un acte, *Arlequin Poëte Extravagant*, *l'Heureuse union*, le *Retour du Commerce*, *l'Honnête-homme*, les *Proverbes*, le *Cri de la Nature*, le *Moyen d'être heureux* ou les *Bienfaisans*, le *Repas allégorique*, *d'Une mauvaise paye on tire ce qu'on peut*, & *Ventre affamé n'a point d'oreilles*, Proverbes.

ARNAUD, Provençal, on a de lui *Agamemnon*, Tragédie imprimée en 1642.

ARNAUD, (M. *François-Thomas-Marie de Baculard d'*) né à Paris, & originaire du Comtat d'Avignon, a fait le *Comte de Comminges*, *Euphémie*, *Fayel*, *Mérinval*, *Coligny*, *Idoménée* & le *Mauvais Riche*, dans le genre dramatique.

ARNOULD, (M. François Mussot) de Besançon; le *Savetier dupé*, *l'Heureux Jaloux*, la *petite Meuniere*, le *Compliment interrompu du Nouvel An*, le *Testament de Polichinel*, *Polichinel de retour de l'autre monde*, la *Fontaine merveilleuse*, les *Audiences de Cythere*, *Monnoie fait tout*, ou la *Réconciliation intéressée*, le *Dénicheur de merles*, le *Répertoire*, la *Veillée villageoise*, *Robinson Crusoë*, *l'Arbre de Cracovie*, le *Mariage assorti*, le *Compliment de clôture*, le *Sculpteur* ou les *Manequins*, le *Chat botté*, le *Villageois botté*, le *Villageois clair-voyant*, *Alceste* ou la *force de l'Amour & de l'Amitié*, *l'Astrologue*, *Alcimatendre*, la *Fête de Colette*, le *Braconnier*, *l'Oiseau chéri*. La plûpart de ces Piéces sont jouées sur les Théâtres de la Foire.

ARTAUD, (M. *Jean-Baptiste*) né à Montpellier le 26 Décembre 1732, Censeur Royal, Bibliothécaire de M. le Duc de Duras, & Auteur d'une brochure intitulée la *Petite Poste dévalisée*, a composé la Comédie de la *Centenaire*.

ARTHUS, (*le Pere*) Jésuite, Auteur de la Tragédie de *Benjamin*.

ARTIGUES, (*Hébert d'*) le *Médiateur*, *une Nuit de Paris*, Comédies.

ASSOUCI, (*Charles Coipeau d'*) naquit à Paris en 1604. Son seul ouvrage dramatique est intitulé les *Amours d'Apollon & de Daphné*. Il mourut peu riche en 1679, après beaucoup

de traverses & d'aventures, qu'il a écrites lui-même d'un style presque bouffon.

AUBERT, (*Jacques*) a été Intendant de la Musique de feu M. le Duc, & a fait celle de l'Opera de la *Reine des Péris*. Il est mort au Village de Belle-ville près Paris, le 19 Mai 1753.

AUBERT, (M. *l'Abbé Jean-Louis*) fils du précédent, Chapelain de l'Eglise de Paris, né à Paris le 15 Février 1731, Auteur d'un volume de Fables, de la Tragédie de la *Mort d'Abel*, & des petites Affiches.

AUBIGNAC, (*François Hédelin, Abbé d'*) d'abord Avocat, ensuite Ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Il a fait la *Pratique du Théâtre*, le *Royaume de Coquetterie* & *l'insipide Roman de Macarise*. Ses Tragédies sont, la *Pucelle d'Orléans*, *Zénobie* & *Sainte Catherine*. On lui attribue aussi celles de *Palène* & *d'Erixène*.

AUBRY, (Jean-Baptiste) Maître Paveur, Auteur de *Démétrius & Agathocle*, est mort en 1692.

AUDIERNE, (M.) Maître de Mathématique, a donné la *Suivante désintéressée*, la *Méprise*, le *Marié égaré* & les *trois Bossus*.

AUDINOT, ancien Acteur de l'Opéra-Comique, aujourd'hui Directeur du Spectacle qui porte son nom, est réputé l'Auteur du *Tonnelier*.

AUFFRAY, (*François*) Gentilhomme Breton, connu pour l'Auteur d'une piéce intitulée *Zoanthropie*.

ARDENE, (*Esprit-Jean de Rome d'*) né à Marseille en 1684, mort en 1738, a composé la Comédie du *Nouvelliste*.

AUGE', (*Jean-Baptiste*) fit imprimer à Dijon sa Pastorale de *Doris*.

AVISSE, (*Etienne*) Auteur du *Divorce*, de la *Réunion forcée*, de la *Gouvernante*, du *Valet embarrassé*, des *Petits-Maîtres*, & des *Vieillards intéressés*.

AUNILLON, (*l'Abbé Pierre-Charles Fabiot*) mort en 1760, âgé de 76 ans. On lui attribue les *Amans déguisés*, Comédie, & quelques Romans.

AUTREAU, (*Jacques*) Peintre par besoin & Poëte par goût, mourut dans la pauvreté, presque toujours attaché à ces deux professions dans Paris sa patrie, à l'Hôpital des Incurables en 1745. Ses Drames sont le *Port à l'Anglois*, *Démocrite prétendue fou*, le *Chevalier Bayard*, la *Magie de l'Amour*, *l'Amante romanesque*, les *Amours ignorans*, *Panurge à marier*, la

*Fille inquiète*, *Rhodope*, les *Faux Amis*, *Panurge dans les espaces imaginaires*, les *Fêtes de Corinthe*, le *Galant Corsaire*, *Mercure & Dryope*.

AUVERGNE, (M. d') Surintendant de la Musique du Roi, Auteur de celle des *Amours de Tempé*, des *Fêtes d'Euterpe*, de la *Vénitienne*, des *Troqueurs*, d'*Enée & Lavinie*, de *Canente*, d'*Hercule mourant*, de *Polixène*, du *Prix de la valeur*, de la *Coquette trompée*, du *Retour du Printems*, de la *Tour enchantée*, de *Sémiramis*, par Roy, de la *Mort d'Orphée*, par M. Marmontel, Tragédies qui n'ont pas été représentées, de *Linus*, en société, & de tous les changemens faits dans l'Opera de *Callirhoë*, des *Fêtes Grecques & Romaines*, notamment dans l'acte de *Tibulle*, dont il a refait les airs de Ballets & les Chœurs.

AUVILLIERS, (le *sieur d'*) Comédien de l'Electeur de Baviere, a fait jouer à Munick une Comédie de sa façon, intitulée le *Faucon* ou la *Constance*.

AUVRAY, (*Jean*) Avocat au Parlement de Normandie, naquit en 1590, & mourut en 1633. Il a donné *l'Innocence découverte*, *Madonte* & la *Dorinde*.

AZEMAR, (M. d') a donné les *deux Miliciens*.

---

# B

BACHELIER, (M. Jean-Jacques) Peintre du Roi, Directeur des Ecoles Gratuites de Dessin, a fait le *Conseil de Famille*, Proverbe en un Acte, 1774.

BADON, (*Isaac-Jean*) Jésuite, né dans le Diocèse de Montpellier en 1719, Professeur de Rhétorique à Toulouse, y fit jouer la Tragédie de *Sinoris*.

BAIF, (*Lazare*) né en Anjou proche la Flèche, Abbé, Conseiller au Parlement, Maitre des Requêtes, fut envoyé Ambassadeur à Venise en 1530. Il reste de lui deux Tragédies, *Electre* & *Hécuba*.

BAIF, (Jean-Antoine) fils naturel du précédent, naquit à Venise en 1532. Il voulut introduire dans notre langue l'usage d'une Poësie mesurée à la maniere des vers Grecs &

Latins. Ses ouvrages de Théâtre sont *l'Eunuque*, le *Brave*, *Antigone*..

BAILLERE, (M.) né à Paris, Auteur de *Deucalion & Pyrrha*, du *Rossignol*, du *Retour du Printemps*, de *Zéphire & Flore*, de la *Guirlande*.

BAILLY, (*Jacquès*) né à Versailles en 1701, Garde des Tableaux du Roi, a fait la *Parodie d'Armide*, *Bolan*, *Momus Censeur des Théâtres*, le *Triomphe de l'Hymen*, *le Temple du Destin*, le *Bouquet*, *l'Accident imprévu*, *les Victoires de l'Amour*, *Phaëton*, *Omphale*, *Titonet*, les *Fêtes de la Paix*.

BALOT DE SOVOT, mort en 1761, a retouché l'Opera de *Pygmalion*, de la Motte.

BAMBINI, (M.) est Auteur de la Musique des *Amans du Village*, & des Ariettes *de Nicaise*.

BANZY n'est connu que par le *Bâlet de Villeneuve-Saint-George*.

BARAGUE', né à Rouen, & mort en 1755, a laissé au Théâtre la Comédie *d'Aphos*

BARAN (*Henri*) a donné *l'Homme justifié par la Foi*, Tragi-Comédie.

BARANTE, (*Claude-Ignace Brugiere de*) Avocat à Riom en Auvergne, a donné *Arlequin défenseur du beau Sexe*, la *Fontaine de Sapience*, la *Fausse Coquette*, le *Tombeau de Maître André*, la *Thèse des Dames*, & *Arlequin Misantrope*.

BARBIER, (Marie-Anne) dirigée par les conseils de l'Abbé Pellegrin, a fait plusieurs pieces de Théâtre. Ces pieces sont *Arie & Pétus*, *Cornélie*, *Thomiris*, la *Mort de Cézar*, le *Faucon*, les *Fêtes d'Eté*, le *Jugement de Pâris*, les *Plaisirs de la Campagne*. Elle est née à Orléans, & morte à Paris en 1745.

BARBIER a donné, au commencement de ce siécle, la *Vengeance de Colombine*, les *Eaux de mille-fleurs*, *l'Opera interrompu*, la *Fille à la mode*, *l'Heureux naufrage* & les *Soirées d'Eté*.

BARBIER, (M.) né à Vitri-le-François, connu par des *Pensées diverses* ou *Réflexions sur l'Esprit*, a fait une Tragédie intitulée *Ciascare*.

BARDON, Auteur de la Tragédie de *Saint-Jacques*.

BARET (M.) est l'Auteur de *l'Amant supposé*, de *Zélide*, des *Colifichets* & de *l'Isle de la Frivolité*.

**BARNET**, (*Jean*) Conseiller & Secrétaire du Duc de Lorraine, a publié une Tragédie de la *Pucelle d'Orléans*.

BARO, (*Balthazar*) né à Valence en Dauphiné en 1600, fut Secrétaire d'Honoré d'Urfé. Ce dernier étant mort, comme il achevoit la quatriéme partie *d'Astrée*, laissa ses Mémoires à Baro qui continua cet Ouvrage, & mourut en 1650. Les Piéces qu'il a laissées sont, *Célinde*, *Clorisse*, *Clorește*, *Saint-Eustache*, *Clarimonde*, *Parthénie*, *le Prince Fugitif*, *Cariste* ou les *Charmes de la Beauté*, *Rasemonde* & *l'Amante Vindicative*.

BARON, (*Michel*) fils d'un Marchand d'Issoudun qui s'étoit fait Comédien, entra dans la troupe de Moliere, & quitta le Théâtre en 1691, avec une pension du Roi de mille écus. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, & il fut aussi applaudi que dans sa jeunesse; on l'appella d'une commune voix le *Roscius* de son siécle. Rousseau disoit de cet Auteur, qu'il donnoit un nouveau lustre aux beautés de Racine, & un voile aux défauts de Pradon. Il mourut en 1729, âgé de 77 ans. Ses Piéces sont *l'Homme à bonnes fortunes*, le *Rendez-vous des Tuileries*, les *Enlèvemens*, la *Coquette*, le *Jaloux*, *l'Andrienne*, *l'Ecole des Peres* ou les *Adelphes*.

BARTHE, (M.) né à Marseille, de l'Académie des Belles-Lettres de la même Ville, connu par plusieurs Ouvrages de Poësie, & par trois Comédies, qui sont, *l'Amateur*, les *Fausses infidélités*, & la *Mere Jalouse*.

BASSECOUR, (*Claude*) natif de Ham en Hainault, a fait une Tragicomédie Pastorale, intitulée *Milas*.

BASTIDE, (*M. Jean-François de*) né à Marseille en 1724, connu par beaucoup de Romans & d'Ouvrages de Littérature, a fait pour le Théâtre le *Désenchantement inespéré*, le *Jeune-homme*, les *Deux Talens*, *l'Epreuve de la probité*, les *Caracteres de la Musique*, les *Etrennes*, *Gésoncour & Clémentine*.

BATISTIN, (*Jean-Baptiste Stux*) Musicien, Allemand d'origine, né à Florence, a fait les Opéra de *Méléagre*, de *Manto la Fée*, & de *Polydore*

BAUGE', (*Daniel-Paul Chapuseau de*) né à Lyon, fils d'un Ministre de L. R. P. R., abjura le Calvinisme & fut Abbé sans bénéfice, marié ensuite & Financier; il finit par une charge de Secrétaire du Roi, & mourut vers l'an 1739. Il est Auteur de l'Opéra de *Coronis*.

BAURANS, né à Toulouse, mort en 1764, âgé d'envir

roit 54 ans, a composé sur des airs Italiens la *Servante Maîtresse*, & le *Maître de Musique*

BEAUSSAIS (*le Chevalier de*) a donné la *Cydippe*.

BAUVIN, (*Jean-Grégoire*) Avocat, ancien Professeur à l'Ecole Royale Militaire, de la Société Littéraire d'Arras, sa patrie, né en 1714, a travaillé à l'*Observateur* avec M. Marmontel, au Mercure, &c. Il n'a fait pour le Théâtre que la Tragédie des *Chérusques*.

BEAUBREUIL, (*Jean de*) Avocat au Présidial de Limoges, a fait des Poësies Latines & Françoises. Nous avons aussi de lui une Tragédie de *Régulus*.

BEAUCHAMP, (*Pierre-François Godart de*) né à Paris, y mourut âgé de 72 ans. On a de lui les *Amours d'Ismene & Isménias*, traduction libre du Roman Grec d'Eustathius. Ses Piéces de Théâtre sont, le *Parvenu*, la *Soubrette*, *Arlequin amoureux par enchantement*, le *Jaloux*, le *Portrait*, les *Effets du dépit*, les *Amours réunis*, le *Bracelet*, la *Mere rivale*, la *Fausse inconstance*, le *Balet des Tuileries*.

BEAUCHATEAU, fils d'un Acteur de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, se rendit célebre dès l'âge de huit ans par différentes petites Piéces de vers, dont on rassembla un volume *in*-4°. sous le titre suivant, la *Muse naissante du jeune Beauchateau*, ou la *Lyre du jeune Appollon*; à quatorze ans le Poëte quitta ses parens & passa en Angleterre, où il abjura la Religion Catholique; ensuite il s'embarqua pour aller en Perse, & depuis on n'a pa eu de ses nouvelles.

BEAUHARNAIS, (*Madame de*), elle a publié le *Prince Rosier*, en 1773.

BEAUTOYEUX, (*Balthazar de*) Valet-de-Chambre du Roi Henri III, & de la Reine sa mere, composa les paroles du *Balet Comique de la Reine*.

BEAUMANOIR, (*le Pere de*) Jésuite, Professeur de Rhétorique au Collége d'Aix en Provence, est Auteur d'une Piéce intitulée le *Génie tutélaire*

BEAUMARCHAIS, (M. *Carron de*) né à Paris, a composé trois Comédies, *Eugénie*, les *Deux Amis & le Barbier de Séville*.

BEDENE, (*Vital*) natif de Pézenas, fit imprimer en 1610 une espece de Farce, intitulée, *Secret de ne payer jamais*.

BEHOURT, (*Jean*) Régent au Collége des Bons-Enfans de Rouen, y a fait jouer *Polixène*, *Hypsicratée* & *Esäii*.

BELIARD (*Guillaume*) né à Blois, Secrétaire de la Reine de Navarre, n'eſt connu comme Auteur Dramatique, que par une Tragédie de *Cléopatre* & une *Aminte*.

BELIARD (*François*) Horloger à Paris, entr'autres petits Ouvrages de différens genres, a fait la *Nouvelle Fauſſe Suivante*, Comédie.

BELIN, natif de Marſeille, Secrétaire & Bibliothécaire de la Ducheſſe de Bouillon, nous a laiſſé trois Tragédies, la Mort d'*Othon*, *Voronez*, *Muſtapha* & *Zéangir*. Il eſt mort à Paris vers l'an *1699*.

BELISLE a fait une Comédie intitulée le *Mariage de la Reine du Monomotapa* en 1682.

BELLAUD (*Jean-Baptiſte*) Provençal, eſt Auteur de la *Bergerie tragique de Phaëton*.

BELLAVOINE a travaillé pour les Théâtres de la Foire au commencement de ce ſiecle; on ne connoît de ſes Pieces que *Sancho-Pança*.

BELLECOUR (M. *Colſon*, dit) reçu le 24 Janvier 1752 à la Comédie Françoiſe, eſt Auteur d'une Piece intitulée les *Fauſſes Apparences*.

BELLEFOREST (*François de*) Gentilhomme du Comté de Comminges, mort à Paris en 1583, a laiſſé pluſieurs Ouvrages ſur l'Hiſtoire de France, & une Paſtorale intitulée *Pyrénie*.

BELLONE (*Étienne de*) Auteur des *Amours d'Alcméon*.

BELLOI (*Pierre-Laurent Buirette de*) Avocat, Citoyen de Calais, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, mort à Paris le 5 Mars 1775, âgé d'environ 47 ans. Ses Tragédies ſont, *Titus*, *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gabrielle de Vergi*, *Gaſton & Bayard*, *Pierre le Cruel*.

BENEZIN, Auteur de la Paſtorale de *Luciane*, & d'une Piece intitulée *Aminte*.

BENOIT (*Madame Françoiſe-Albine de la Martiniere*) née à Lyon, veuve de M. Benoit, Deſſinateur, outre pluſieurs Romans eſtimés, a compoſé pour le Théâtre le *Triomphe de la Probité* & *la Supercherie réciproque*.

BENSERADE (*Iſaac de*) de l'Académie Françoiſe, né en 1612 à Lyons près de Rouen, d'une Famille noble, fit fortune à la Cour ſur le pied de Bel-Eſprit. Outre les Métamorphoſes

phoses d'Ovide en Rondeaux, il a laissé vingt-un Ballets & six Tragédies : savoir, *Cléopatre*, *Yphis & Yante*, *la Mort d'Achile*, *Gustave*, *Méléagre & la Pucelle d'Orléans*. Il mourut âgé de 80 ans, au moment de se faire tailler la pierre, par la mal-adresse d'un Chirurgien qui, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artère & se sauva.

BERNARD, (*Catherine*) née à Rouen en 1662, & morte en 1712, étoit parente de MM. Corneille & Fontenelle : elle a donné les Tragédies de *Brutus* & de *Léodamie*.

BERNARD, (M.) né en Dauphiné, Secrétaire-Général des Dragons & Garde des Livres du Cabinet du Roi à Choisy, a fait entr'autres Poësies, les Opera de *Castor* & *Pollux*, *des Surprises de l'Amour* & d'*Anacréon*.

BERNIER, (*François*) Sieur de la Brousse, né dans le Poitou vers le milieu du seizieme siecle, est connu par des Bergeries & par deux Pieces intitulées l'*Embrion Romain* & l'*Heureux Infortuné*.

BERNOWLLY, (M.) n'est connu que par une Piece en trois Actes, en vers, jouée & imprimée à Bordeaux en 1762, & intitulée le *Philosophe Soi-disant*.

BERTAUD étoit frere ou neveu de Madame Motteville, & l'Auteur d'une Comédie intitulée le *Jugement de Job & d'Uranie*.

BERTIN, (*Filbert*) Aussonois & Docteur en Médecine, a traduit en François la Tragédie de *Podagrie*, imprimée en 1582.

BERTIN, Maître de Clavecin des Princesses d'Orléans, a fait la Musique de l'Opera de *Cassandre*, avec Bouvard ; & seul il a composé celle de *Diomede*, d'*Ajax*, du *Jugement de Pâris*, & des *Plaisirs de la Campagne*. Il est mort il y a environ trente ans.

BERTON, (M le) Maître de la Musique du Roi, & l'un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique, a racommodé en entier l'Opera d'*Iphigénie* & celui de *Camille*. Il a fait l'Opera de *Silvie* en société avec Trial, de *Théonis* avec Trial & Grenier, celui d'*Erosine*, seul ; *Deucalion* & *Pyrrha* avec M. Giraud ; plusieurs morceaux dans les Fêtes *Venitiennes*, *Grecques* & *Romaines*, & dans les *Elémens*. Il a refait en société, avec M. de la Borde, l'Opera d'*Amadis de Gaule* & *Adele de Ponthieu*. Il a fait toute la Musique nouvelle de l'Opera de *Bellerophon*, & a retouché les divertissemens de celui d'*Issé*.

BERTRAND (*François*) d'Orléans, a fait imprimer à Rouen la Tragédie de *Priam*, en 1605.

BETHISI, (M.) né à Paris le premier Novembre 1702, a composé les paroles de l'*Enlevement d'Europe*, donné au Concert de la Reine en 1739.

BEYS, (*Charles*) mort à Paris le 29 Novembre 1659, a donné au Théâtre l'*Hôpital des Foux*, le *Jaloux sans sujet*, *Célime* ou les *Freres Rivaux*, l'*Amant libéral* & les *Foux illustres*. On lui attribue encore une Comédie des *Chansons*.

BEZE, (*Théodore de*) Auteur de la Tragédie d'*Abraham Sacrifiant*, & l'une des principales Colonnes de la Religion Prétendue Réformée, est mort à Genève en 1606, âgé de plus de 86 ans.

BIBIENA (*Jean*) Italien, connu par plusieurs petits Romans écrits en François, a fait aussi une Piece de Théâtre, intitulée la *Nouvelle Italie*.

BIDOT, (M.) Avocat au Parlement de Paris, a donné l'*Amant déguisé*.

BIELFELD, (*le Baron de*) Allemand, a composé en François le *Tableau de la Cour*, la *Matrone*, *Emilie* ou le *Triomphe du mérite* & le *Mariage*.

BIENVENU, (*Jacques*) Auteur Protestant, est connu par la Tragédie *du Triomphe de Jesus-Christ*.

BILLARD, (*Claude*, *Sieur de Gourgenay*) Page de la Duchesse de Rets au commencement de l'autre siecle, a laissé les Tragédies de *Gaston de Foix*, de *Méroué*, de *Polixène*, de *Panthée*, de *Saül*, d'*Alban*, de *Genêve*, & de la *Mort d'Henri IV*.

BILLARD, né à Nancy, a composé une Comédie du *Suborneur*.

BINET, Auteur du seizieme siecle, une Tragédie de *Médée*.

BISSON (*Jeanne*) de la Coudraye, a fait imprimer une Tragédie de *Saint Jean-Baptiste*.

BLAISE, Basson de la Comédie Italienne, a composé jusqu'à sa mort, arrivée il y a peu d'années, beaucoup de Musique vocale & instrumentale pour ce Théâtre, & en particulier celle d'*Isabelle & Gertrude*.

BLAISEBOIS, Auteur d'une Tragédie de *Sainte Reine*.

BLAMBOUSAULT, né dans le seizieme siecle, est Auteur de l'*Instabilité des Félicités amoureuses*, Tragédie Pastorale, & de la *Goutte*, Tragédie imitée de Lucien.

BLAMONT, (*François Colin de*) né à Versailles en 1690 & mort en 1760, de l'Ordre de Saint-Michel, Sur-Intendant de la Musique du Roi, &c. a mis en Musique les *Fêtes Grecques & Romaines*, *Endymion*, la *Fête de Diane*, les *Caracteres de l'Amour*, le *Caprice d'Erato*, les *Amans du Printems*, *Zéphire & Flore*, les *Fêtes de Thétis*, *& Jupiter vainqueur des Titans*.

BLANCHET, (*Pierre*) né à Poitiers en 1459, Légiste, ensuite Prêtre, mourut à Poitiers en 1519. C'est lui qui est l'Auteur de l'*Avocat Patelin*.

BLAVET, célebre Musicien & Professeur de Flute traversiere, né à Besançon en 1700, a mis en Musique les *Jeux Olympiques*, le *Jaloux corrigé* & la *Félicité de Cythere*. Il a été pendant plus de trente ans Ordinaire de la Musique du Roi, & est mort en 1768.

BLIN DE SAINMORE, (M. *Adrien-Michel-Hyacinthe*) né à Paris, Auteur de plusieurs Héroïdes & de la Tragédie d'*Orphanis*. Il a eu part aux Commentaires sur Racine, publiés par M. Luneau de Boisgermain.

BOINDIN, (*Nicolas*) né à Paris en 1676, Mousquetaire en 1696, & Membre de l'Académie des Belles-Lettres en 1706, fut emporté d'une fistule le 30 Novembre 1751, à l'âge de 75 ans. On lui refusa les honneurs de la sépulture, sous prétexte d'Athéisme; il fut enterré le lendemain sans pompe à trois heures du matin. Parfait, l'aîné, héritier des Ouvrages de Boindin, les donna au public en 1753. Il s'y trouve quatre Comédies en Prose, savoir, les *Trois Gascons*, composée avec la Motte, le *Bal d'Auteuil*; le *Port de Mer* avec la Motte, le *Petit-Maître de Robe*.

BOISFRANC, Auteur de la Comédie intitulée les *Bains de la Porte Saint Bernard*.

BOISMORTIER, connu par un grand nombre de Symphonies, a mis en Musique les *Voyages de l'Amour*, *Dom Quichotte*, *Daphnis & Chloë*.

BOISROBERT, (*François le Mêtel de*) né à Caën en 1592, fils d'un Procureur de la Cour des Aides de Rouen, étoit Abbé de Châtillon-sur-Seine. Il fut Conseiller d'Etat, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, par la faveur du Cardinal de Richelieu, qu'il divertissoit par son esprit tourné à la plaisanterie. Il mourut à Paris le 30 Mars 1662, âgé de 70 ans. Il a donné diverses Poësies, des Chansons, des Lettres, & une vingtaine de Pieces de Théâtre, savoir, *Pirande & Lisimène*, les *Rivaux Amis*, *Alphédre*, les *deux Alcandres*, *Pa-*

*lée sacrifiée*, le *Couronnement de Darie*, *Didon*, l'*Inconnue*, la *Jalouse d'elle-même*, la *Folle Gageure*, les *trois Orontes*, *Cassandre*, la *Belle Plaideuse*, les *Généreux Ennemis*, la *Belle Invisible*, les *Coups d'Amour & de Fortune*, *Théodore*, l'*Amant ridicule*, & les *Apparences trompeuses*. On lui attribue Dom *Bernard de Cabrere*, *Périandre & la Vérité Trompeuse*.

BOISSIN (*Jean*) *de Gattardon*, l'un de plus barbares Poëtes qui aient existé, composa d'abord des Pieces Saintes, telles que le Martyre de *Sainte Catherine*, de *Saint Eustache*, de *Saint Vincent*; ensuite il fit *Andromede*, *Méléagre*, & les *Urnes vivantes*.

BOISSY (*Louis de*) naquit à Vic en Auverge; après avoir porté quelque tems le petit-collet, il s'adonna au Théâtre. Associé à l'Académie Françoise en 1761, il eut quatre ans après le privilége du Mercure de France & mourut en 1758. Il a donné au Théâtre François la *Rivale d'elle-même*, l'*Impatient*, le *Babillard*, la *Mort d'Alceste*, *Alceste & Admete*, le *François à Londres*, l'*Impertinent malgré lui*, ou les *Amours mal assortis*, le *Badinage*, ou le *Dernier Jour de l'absence*, la *Confidente d'elle-même*, les *Deux Niéces*, le *Pouvoir de la Sympathie*, les *Dehors Trompeurs*, l'*Homme du Jour*, l'*Homme Indépendant*, l'*Embarras du Choix*, la *Fête d'Auteüil*, l'*Epoux par Supercherie*, le *Médecin par Occasion*, la *Folie du Jour*, le *Sage Etourdi*, le *Duc de Surrey*, la *Péruvienne*.

Au Théâtre Italien, *Melpomene vengée*, le *Triomphe de l'Intérêt*, le *Je ne sai Quoi*, la *Critique*, la *Vie est un Songe*, les *Etrennes ou la Bagatelle*, la *Surprise de la haine*, l'*Apologie du Siécle*, ou *Momus corrigé*, les *Billets doux*, les *Amours anonymes*, le *Comte de Neuilly*, la * * *, le *Rival favorable*, les *Talens à la mode*, le *Mari garçon*, *Paméla en France*, ou la *Vertu mieux éprouvée*, le *Plagiaire*, les *Valets Maîtres*, le *Retour de la paix*, la *Comete*, le *Prix du Silence*, & la *Frivolité*. A l'Opéra-Comique, la *France galante*, le *Triomphe de l'Ignorance*, *Zéphire & la Lune*, *Margeon & Kalifé* ou le *Muet par amour*, le *Droit du Seigneur*. On lui a attribué *Dont Ramire & Zaïde*, avec M. de la Chazette.

BOISTEL D'UVELLES, (*Jean-Baptiste-Robert*) de l'Académie d'Amiens, sa patrie, & Trésorier de France, est Auteur d'une Tragédie d'*Antoine & Cléopatre*, & de celle d'*Irène*.

BOIVIN (*Jean*) a traduit en Prose, en 1727, la Tragédie de *Sophocle*, avec les Intermedes.

BOMPART DE SAINT-VICTOR, de la Société Littéraire de Clermont en Auvergne, Auteur du *Départ du*

*Guerrier amant*. Il mourut en 1755. Un autre *Bompart* de Saint-Victor avoit donné, en 1667, une Pastorale intitulée *Alcimène*.

BONFONS est un de nos plus anciens Auteurs Dramatiques. Il reste de lui une Piéce connue sous le titre de *Grisélidis*, de l'année 1395.

BONNET DU VALQUIER (M.) a traduit *Pamela* & la *Veuve Rusée*, de M. Goldoni.

BONNET DE CHEMILIN, mort vers l'an 1767, avoit donné la Comédie de *l'Etranger*, & la traduction françoise de quelques Opéra de l'Abbé Métastasio.

BONNEVAL, (*Michel de*) ancien Intendant des Menus-plaisirs du Roi, est mort en 1766. Nous avons de lui l'Opéra de *Romans*, les *Amours du Printems*, & *Jupiter vainqueur des Titans*.

BONVALET DES BROSSES, (*l'Abbé Paul-François*) de l'Académie de la Rochelle, a donné la Pastorale de *Jésus naissant*, & un Drame Lyrique intitulé les *Fêtes de la France*, pour les Demoiselles de l'Enfant-Jésus.

BORDELON, (*Laurent*) né à Bourges en 1653, mourut à Paris en 1730. Quoique Docteur en Théologie, il n'en travailla pas moins pour le Théâtre de Paris, mais dans un style plat & bizarre. On a de lui plusieurs Piéces entiérement oubliées, telles que *Mysogine*, ou la *Comédie sans Femme*, la *Baguette*, *Arlequin Moliere*, &c. De tous ses Ouvrages il ne reste plus que son Histoire des *Imaginations extravagantes de M. Ouffle*, servant de préservatif contre la lecture des Livres de Magie, de Démoniaques, de Sorciers, &c.

BORDES, (M.) de la ville de Lyon, est Auteur d'un Divertissement intitulé *le Soleil vainqueur des Nuages*.

BORE'E, qu'on croit né en Savoye vers la fin du seiziéme siécle, & l'un de ces Auteurs que la barbarie a comme ensevelis dans la poussiere, a composé *Clorise*, *Achille victorieux*, *Bevaldes*, la *Justice d'amour*, *Rhodes subjuguée*, & *Thomiris*.

BOSQUIER, (*F. Philippe*) Religieux de Saint-Omer, a fait le *Petit Rasoir des Ornemens mondains*, Tragédie imprimée en 1589.

BOUCHER n'est connu que par sa Comédie de *Champagne Coëffeur*.

BOUCHER, Officier de Marine, a donné au Théâtre Italien les *Magots de la Chine.*

BOUCHET, Sieur d'Ambillou, pourvu d'une charge de Judicature en Province, vers le commencement du dix-septieme siécle, est Auteur de la Pastorale intitulée *Sidere.*

BOUCHET, (*Jean*) dit le *Traverseur des voies périlleuses,* Procureur à Poitiers, est l'Auteur d'une Piéce à huit personnages, intitulée *Sottie*, faisant allusion aux disputes, qui, sous le régne de Louis XII, divisoient la France au sujet de la Pragmatique.

BOUCIQUAULT, (*Dom Louis le Meingre de*) Chevalier, Colonel de Dragons, au service du Roi d'Espagne, a donné en 1730, les *Amazones révoltées*, Roman moderne, en forme de Parodie, sur l'Histoire Universelle & la Fable, avec des notes politiques, en cinq actes, en Prose.

BOUDIN, (M. *Pierre*) de Paris, Auteur de *Madame Engueule*, espece de Parade.

BOUGEANT, (*Guillaume-Hyacinthe*) né à Quimper en 1690, Jésuite en 1706, Professeur d'Humanités à Caën & à Nevers, vint au Collége de Louis-le-Grand à Paris. Il n'en sortit que dans son court exil à la Fléche, occasionné par son *Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*, livre plein de graces, de saillies & même de Galanteries, qu'il avoit adressé à une femme. On a de lui plusieurs Ouvrages qui rendent sa mémoire illustre, entr'autres *l'Histoire des Guerres & Négotiations qui précéderent le Traité de Westphalie.* Ce Jésuite, mort en 1743, avoit aussi publié trois Comédies en Prose, savoir, la *Femme Docteur*, le *Saint déniché*, les *Quatres Francois*, ou les *Nouveaux Trembleurs.*

BOULLANGER DE CHALUSSAY, contemporain de Moliere, a fait deux Piéces de Théâtre, *Elomire Hypocondre*, & *l'Abjuration du Marquisat.*

BOULLANGER, (*Claude-François-Félix*) Seigneur de Rivery, Membre de l'Académie d'Amiens, sa patrie, & Lieutenant-Civil au Baillage de cette Ville, mort en 1758, n'a laissé dans le genre Dramatique qu'une Piéce imprimée sous le titre de *Momus Philosophe*, & la Pastorale de *Daphnis & Amathée.*

BOUNIN, (*Gabriel*) Lieutenant-Général de Châteauroux en Berry, &c., a publié vers le milieu du seizieme siécle, la *Pastorale*, la *Sultane*, la *Défaite de la Piaffe, & Alectriomachie.*

BOURGEOIS a donné en 1545 les *Amours d'Erostrate*.

BOURGEOIS, né dans le Hainault, Haute-contre de l'Opéra, mort à Paris au mois de Janvier 1750, âgé d'environ 75 ans, composa la Musique du *Ballet des Amours déguisés* & celle des *Plaisirs de la Paix*.

BOURGOIN, (*Simon*) Valet-de-Chambre de Louis XII, est l'Auteur d'une Moralité qui a pour titre, *l'Homme juste & l'Homme mondain*

BOURLIER a fait paroître en 1566 une traduction en Prose de six Comédies de Térence.

BOURGNEUF, (M. *l'Abbé*) autrefois Jésuite, aujourd'hui Curé de Ville-Juif, a fait jouer à Tours une Pastorale intitulée *Daphnis*.

BOURSAL, (*de*) Auteur de *l'Esclave couronné*, Tragi-comédie du commencement du dix-septieme siécle.

BOURSAULT, (*Edme*) né à Mussy-l'Evêque en Bourgogne, en 1638, & mort à Paris en 1701, ne fit point d'études & ne sut jamais le latin. Il ne parloit que le patois Bourguignon lorsqu'il vint à Paris en 1651. La lecture des bons livres François & ses dispositions heureuses le mirent bien-tôt en état d'écrire élégamment en François : il débuta par un livre intitulé *la Véritable Etude des Souverains*. Ensuite il fut chargé par la Duchesse d'Angoulême de faire tous les huit jours une Gazette en vers qui amusoit fort la Cour, & valut à l'Auteur deux mille livres de pension. Mais ayant lâché quelque trait de satyre contre les Franciscains en général, & les Capucins en particulier, le Confesseur de la Reine, Cordelier Espagnol, fit supprimer la Gazette & la pension. Ses principales piéces de Théâtre sont, *Esope à la Cour*, *Esope à la Ville*, le *Mercure Galant*, ou la *Comédie sans titre*, le *Médecin galant*, le *Mort vivant*, le *Portrait du Peintre*, les *Cadenats*, *Germanicus*, *Marie-Stuard*, *Phaëton*, les *Mots à la mode*, *Méléagre*, la *Fête de la Seine*.

BOUSSU, (*Pierre de*) né à Tournay, & Auteur d'une Tragédie de *Méléagre*.

BOUTEILLER (M.) n'a travaillé que pour les Théâtres Forains, les Boulevards & la Province. Ses piéces sont, *Acante & Cydippe*, la *Toilette*, le *Sellier d'Amboise*, le *Savetier & le Financier*, le *Pâté d'Anguille*, le *Goût du siécle*, & quantité d'autres.

BOUVARD, né à Paris, & originaire de Lyon, entra à l'Opéra pour y remplir les rôles de Dessus, rôles qui depuis

lui n'ont été chantés que par des femmes. Au retour de Rome, où il alla puiser à la source de la bonne Musique, il donna celle de l'Opéra de *Médus*, & une partie de celui de *Cassandre*.

BOUVOT, (*Antoine Girard*) né à Langres vers le commencement du dix-septiéme siécle, a laissé une Tragédie de *Judith*, ou l'*Amour de la Patrie*.

BOYER (M.) est Auteur de la Musique des *Etrennes de l'Amour*.

BOYER, (*Claude*) Prêtre, natif d'Alby, reçu en 1666 à l'Académie Française, mourut le 22 Juillet 1698. Cet Auteur décrié, si célebre par l'acharnement de Racine & de Boileau contre lui; cet Auteur aspirant au sublime, & d'un galimathias inintelligible à lui-même, a jetté comme par hazard quelques vers heureux dans les piéces suivantes: *Porcie*, *Aristodeme*, *Porus*, la *Sœur généreuse*, *Ulysse dans l'Isle de Circé*, *Tiridate*, *Clotilde*, *Frédéric*, *Alexandre*, les *Amours de Jupiter & de Sémélé*, la *Fête de Vénus*, le *Fils supposé*, *Artaxerxès*, *Jephté*, *Judith*, & l'Opéra de *Méduse*.

BRACK, (*Pierre de*) n'est connu que par une Pastorale d'*Amynte*.

BRASSAC, (le *Chevalier de*) ancien Ecuyer de M. le Prince de Dombes, Colonel d'une Brigade de Carabiniers ensuite Maréchal de Camp, mort depuis peu d'années, étoit Auteur de la Musique de l'*Empire de l'Amour*, de *Léandre & Héro*, de l'*Acte de Linus*.

BRET, (M.) né à Dijon, fils d'un célebre Avocat de cette Ville, a donné au Théâtre Français, l'*Ecole amoureuse*, le *Concert*, la *Double Extravagance*, le *Jaloux*, le *Faux Généreux*, la *Fausse confiance*, l'*Epreuve indiscrette*, le *Mariage par dépit*, les *deux Sœurs*; & en société avec MM. Godart, d'Aucourt & Villaret, le *Quartier d'Hiver*. Il a fait jouer à la Comédie Italienne l'*Entêté*, les *deux Amis*, ou le *Vieux Coquet*; & à l'Opéra-Comique, le *Déguisement Pastoral*, & le *Parnasse moderne*.

BRETOG, (*Jean*) *Sieur de Saint-Sauveur*, né à Dijon, n'est connu parmi les Auteurs Dramatiques, que par une piéce intitulée l'*Amour d'un Serviteur envers sa Maîtresse*, imprimée en 1561.

BRIDART, Auteur de la Pastorale d'*Uranie*.

BRIE, (*de*) Auteur peu connu, quoiqu'il ait traduit quelques Odes d'Horace, & que Rousseau ait fait quatres Epigrammes

grammes contre lui. Il étoit fils d'un Chapelier de Paris, & mourut en 1713, laissant une Tragédie des *Héraclides*, & une Comédie du *Lourdaud*.

BRINON, (*Pierre*) Conseiller au Parlement de Normandie, n'est connu que par deux Piéces, l'*Ephésienne* & *Baptiste*, ou la *Calomnie*: on lui a attribué une Tragédie de *Jephté*, donnée en 1615.

BRISSET, (*Roland*) *Sieur du Sauvage*, Avocat, né à Tours dans le seiziéme siécle, est Auteur des Tragédies de *Thyeste*, de *Baptiste*, d'*Agamemnon*, d'*Hercule furieux*, & d'*Octavie*. On lui attribue encore la *Dieromène*, & les *Traverses d'Amour*.

BRISE', (*Blondel de*) a fait les *Combats de l'Amour & de l'Amitié*.

BRONAU, (M.) est Auteur d'un Opera non représenté, intitulé *Zélie*.

BROSSE, (*de*) que quelques-uns ont distingué par l'aîné & le cadet, Auteur de *Stratonice*, ou le *Mariage d'Amour*, des *Innocens coupables*, des *Songes des Hommes éveillés*, du *Curieux impertinent*, du *Turne de Virgile*, & de l'*Aveugle clair-voyant*.

BRUEYS, (*Claude*) Auteur de deux volumes de piéces en langage Provençal, dont la plûpart n'ont point d'autre titre que celui de Comédie à onze, à sept, à quatre personnages. Ce Recueil est intitulé, le *Jardin des Muses Provençales*.

BRUEYS, (*David-Augustin*) né à Aix en Provence en 1640, dans le Calvinisme, vint à Paris, où il écrivit contre le fameux Bossuet, qui le convertit. Il composa plusieurs Comédies pleines d'esprit & de gaieté, conjointement avec Palaprat, qui y eut pourtant la moindre part. Il composa le *Grondeur*, petite piéce supérieure à la plupart des Farces de Moliere; le *Muet*, l'*Important de Cour*, l'*Avocat Patelin*, (piéce ancienne rajeunie par ses soins) la *Force du sang*, l'*Opiniâtre*, les *Empyriques*, les *Qui-pro quo*, les *Embarras du derrierre du Théâtre*, Comédies; *Gabinie*, *Asba*, *Lisimachus*, Tragédies. Sa vue courte lui rendoit l'usage des Lunettes familier, même en mangeant.

BRUMOY, (*Pierre*) Jésuite, né à Rouen le 26 Août 1688, mort le 17 Avril 1724, travailla avec le plus grand succès au Journal de Trévoux, & continua l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* des PP. de Longueval & Fontenai. Mais son Théâtre des Grecs lui a fait plus d'honneur que ses Tragédies d'*Isaac*, de

*Jonathas*, du *Couronnement du jeune David*; & que ses Comédies de la *Boëte de Pandore* & de *Plutus*.

BRUNET, (*Pierre-Nicolas*) né à Paris en 1733, & mort en 1771, s'annonça à l'âge de 23 ans par le Poëme de *Minorque conquise*, & donna aux François en 1758, les *Noms changés* ou l'*Indifférent corrigé*. Associé avec le sieur Sticotti, il fit jouer aux Italiens les *Faux-Devins*, & la *Rentrée des Théâtres*; de-là, il donna sur les Treteaux de la Foire, la *Fausse Turque*. La Muse errante de cet Auteur se produisit ensuite sur la Scène Lyrique. Il fut chargé de faire des changemens dans les Opera de *Scanderberg*, & d'*Alphée & Aréthuse*. Il fit ensuite l'*Entrée du Rival favorable*, qu'on ajouta aux Fêtes d'Euterpe; l'Opera d'*Hypomène & Athalante*, *Théagene & Chariclée*, & un Acte d'*Appollon & Daphné*.

BRUNET, (M. *Claude*) né à Dijon, employé à l'Extraordinaire des Guerres, a fait jouer à Caën, en 1765, une Pastorale en un Acte, en prose, intitulée la *Couronne de Fleurs*, mêlée d'Ariettes, Musique de M. M.....

BRUTE' (M.) a donné les *Ennemis réconciliés*.

BUFFIER, (*Claude*) Jésuite, né en Pologne de parens François, en 1667, mort à Paris en 1737, est Auteur d'une Piéce de Théâtre intitulée *Damocle*.

BURSAY (M.) a imité l'Artaxerxès de Métastasio, dont il a fait une Tragédie en trois Actes, jouée à Marseille en 1765.

BURY, (*M.*) ordinaire de la Musique du Roi, & depuis Maître de la Chambre de S. M., a composé les Opera des *Caractères de la Folie*, de *Titon*, de la *Parque vaincue*, seul; & *Jupiter vainqueur des Titans*, avec Colin de Blamont, son oncle.

BUSSY RABUTIN, (le Comte de) a composé en quatre Actes, en vers, une piéce très-libre, intitulée *Comédie galante*, ou la *Comtesse d'Olonne*.

---

# C

CADET, (*Louis*) on ne sçait autre chose de cet Auteur, sinon qu'il a donné au Théâtre en 1651, la Tragédie d'*Oronase Princesse de Perse*.

CAHUSAC, (*Louis de*) né d'une famille Noble à Montauban, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. le Comte

de Clermont, & mort à Paris en 1759, d'une maladie qui l'avoit d'abord conduit à Charenton. On a de lui *Grigri*, fort joli petit Roman, l'*Histoire de la danse ancienne & moderne*. Outre *Pharamond*, il a encore donné au Théâtre François le *Comte de Warwick* & l'*Algérien*; à l'Opera, *les Fêtes de Polymnie*, de l'*Hymen*, *Zaïs*, *Naïs*, *Zoroastre*, la *Naissance d'Osiris*, *Anacréon*, les *Amours de Tempé*. Un Journaliste ayant beaucoup loué *Zoroastre*, Cahusac lui dit, en l'embrassant : que je vous suis obligé, vous êtes le seul homme en France qui ait eu le courage de dire du bien de moi !

CAILHAVA, (M. *Jean-François de*) né à Toulouse, a donné à la Comédie Françoise, la *Présomption à la mode*, le *Tuteur dupé*, les *Etrennes de l'Amour* & le *Mariage interrompu* : aux Italiens, *Arlequin Comédien & Mahomet*, ou le *Cabriolet volant*, la *suite du Cabriolet volant*, le *Nouveau Marié*, ou les *Importuns*; *Arlequin cru fou*, *Sultan & Mahomet*, la *Bonne Fille*.

CAILLEAU, (*André-Charles*) Libraire à Paris, a fait imprimer une foule de petits Drames, dont aucun n'étoit destiné pour le Théâtre, tels que les *Philosophes manqués*, les *Originaux* ou les *Fourbes punis*, les *Tragédies de M. de Voltaire*, ou *Tancrede jugé par ses Sœurs*, *Osauréus* ou le *Nouvel Abaillard*; la *Tragédie de Zulime, petite Piéce nouvelle d'un grand Auteur*, l'*Espiéglerie amoureuse*, ou l'*Amour Matois*, les *Fripons faux-sçavans*, ou le *Bien restitué*, la *Bonne Fille*, ou le *Mort vivant*.

CAILLET, (*Bénigne*) dont ont ne sçait autre chose, sinon qu'il a fait imprimer en 1700, une Tragédie intitulée les *Saints-Amans*.

CAMBERT, Organiste de l'Eglise de Saint-Honoré à Paris, & Surintendant de la Musique de la Reine-Mere, Anne d'Autriche, donna le premier des Opera en France, conjointement avec l'Abbé Perrin, qui l'associa au privilége que le Roi lui avoit donné pour ce Spectacle. Lulli, qui l'éclipsa, ayant obtenu ce même privilége, Cambert passa en Angleterre, où Charles II le fit Surintendant de sa Musique, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1677. On a de lui la *Pastorale* de l'Abbé Perrin, *Ariane*, *Pomone*, les *peines & les Plaisirs de l'Amour*.

CAMPISTRON, (*Jean-Galbert de*) de l'Académie Françoise, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques, &c. naquit à Toulouse en 1656, & fut Eleve de Racine dans la Carriere Dramatique; mais s'il approcha de ce grand homme dans la

[illegible], ou Convoitance de Jeune David; [illegible] de la Foire de Province & de [illegible].

BRUNET, (Pierre-Nicolas) né à Paris en [illegible] en 1771, [illegible] âgé de 25 ans par le Poë[illegible] [illegible], & donna aux François en 1758, l[illegible] par [illegible] ouvrage. Associé avec le [illegible] [illegible] les Faux-Devins, & la Re[illegible] [illegible] sur les Treteaux de la Fo[illegible] [illegible] de cet Auteur se p[illegible] [illegible] Il fut chargé de faire de[illegible] dans les Opera de Scanderberg, & d'Alpée & [illegible] [illegible] Favorable, qu'on ajo[illegible] d'[illegible], d'[illegible] & Athalante [illegible] & Daphné.

BRUNET, (M. [illegible]) né à Dijon, employ[illegible] [illegible] des Guerres, a fait jouer à Caen, en 17[illegible] [illegible] en un Acte, en prose, intitulée la Couro[illegible] [illegible], Musique de M. M.....

BRUTE, (M.) a donné les Ennemis réconcili[illegible]

[illegible] Pologne [illegible] Paris en 1737, est [illegible]

[illegible] de Mé[illegible] [illegible] Tragédie en trois Actes, jouée à Ma[illegible]

[illegible] de la Musique du R[illegible] [illegible] de S. M., a composé [illegible] [illegible] de la Parque [illegible] [illegible], avec Colin [illegible]

[illegible] la Comédie a com[illegible] [illegible] en vers, une pièce très-libre, intitul[illegible] [illegible] Congrès d'[illegible].

C

C[illegible] on ne sçait autre chose [illegible] Théâtre en 1651, la [illegible]

[illegible] Louis de [illegible] né d'une famille [illegible] Secrétaire des Commandemens de S[illegible]

conduite de ses Piéces, il en fut toujours éloigné dans les beautés de détail & dans sa versification enchanteresse. Campistron mourut d'apoplexie à Toulouse en 1723. Son Théâtre contient les Tragédies de *Virginie*, d'*Arminius*, d'*Andronic*, d'*Alcibiade*, de *Phraate*, de *Phocion*, d'*Adrien*, de *Tiridate*, d'*Aëtius* & de *Pompeïa*; les Comédies du *Jaloux désabusé*, de l'*Amante Amant*; & les Opera d'*Acis & Galatée*, d'*Achille & Polixène*, & d'*Alcide*.

CAMPRA, (*André*) Musicien célèbre né à Aix en 1660; mort à Versailles en 1744, Maître de la Chapelle du Roi, débuta par des Motets. Son génie trop resserré dans ces petites productions, s'exerçant sur les Opera, marcha sur les pas de Lully & l'atteignit de fort près. Son *Europe Galante*, son *Carnaval de Venise*, ses *Fêtes Vénitiennes*, son *Ballet des Ages*, ses *Fragmens de Lully*, *Hésione*, *Alcine*, *Télephe*, *Camille*, *Tancrede*, se maintiennent encore aujourd'hui. Ses autres Ouvrages sont *Aréthuse*, les *Muses*, *Télémaque*, les *Fragmens Modernes*, *Hyppodamie*, *Idoménée*, les *Amours de Mars & de Vénus*, *Achille & Déidamie* & les *Noces de Vénus*.

CARCAUL, (*l'Abbé*) fils d'un Sous-Bibliothécaire du Roi, s'avisa, sur la fin de sa vie, de donner deux Piéces de Théâtre, qui sont le *Parnasse Bouffon* & la *Comtesse de Follenville*, & mourut en 1723, âgé de 58 ans.

CARDIN, Auteur du seiziéme siecle, qui fit imprimer, en 1557, une Tragédie intitulée le *Champ de Martel*.

CARMONTEL, (M. *de*) Lecteur de Monseigneur le Duc de Chartres, & si connu par le talent singulier de rendre parfaitement avec le crayon ou le pinceau, la ressemblance & jusqu'aux attitudes des personnes qu'il représente, a composé divers recueils de *Proverbes Dramatiques* très-ingénieux, & d'autres Piéces de Théâtre. Voici les titres & les mots de quelques-uns de ces Proverbes.

Le *Maître des Ballets*, ou, selon les Gens, l'Encens; les *deux Anglois*, ou il ne faut pas jetter le manche apres la Coignée; le *Poulet*, ou les Battus payent l'Amende; le *Sourd*, ou le Premier venu engraine; le *Suisse malade*, ou l'Entente est au Diseur; l'*Après-dînée*, ou un Clou chasse l'autre; les *Faux indifférens*, ou le Feu est caché sous la Cendre; le *Portrait*, ou après la Pluie le Beau-tems; les *Deux Amis*, ou les Deux font la paire; la *Sortie de la Comédie Françoise*, ou la moitié du Monde se moque de l'autre; le *Seigneur Auteur*, ou un peu d'aide fait grand bien; le *Mari absent*, ou abondance de bien ne nuit pas, &c. &c. Les autres Piéces de Société, faites par M. de Carmontel, imprimées ou non-imprimées, sont:

le *Mari Médecin*, les *Liaisons du Jour*, l'*Homme à la Mode*, le *Billet perdu*, les *Faux Inconstans*, *le Souper* ou le *Mariage à la Mode*; les *Acteurs de Société*, les *Bonnes Amies*, l'*Amant embarrassé*, le *Roman*, le *Prisonnier*, le *Novice*, l'*Heureux déguisement*, le *Petit Dom Quichotte*, le *Bal de Province*, *Dibutade*, le *Fat de Village*, l'*Amante de son Mari*, &c. &c.

CAROLET, fils d'un Procureur à la Chambre des Comptes, & mort en 1740, a donné aux Italiens les *Aventures de la rue Quincampoix*, la *Parodie de Médée & Jason*, & beaucoup d'Opera faits seul, ou en société, tels que le *Médecin malgré lui*, *Tirésias aux Quinze-Vingts*, les *Audiences de Thalie*, l'*Isle du Mariage*, le *Pere Rival*, le *Rival de lui-même*, le *Racoleur*, les *Amours des Indes*, le *Déguisement postiche*, les *François au Serrail*, le *Mariage en l'air*, le *Palais de la Fortune*, la *Nôce interrompue*, l'*Ouvrage d'une Minute*, l'*Entêtement des Spectacles* les *Eaux de Passy*, la *Lanterne Véridique*, le *Parterre merveilleux*, la *Mere jalouse*, le *Retour de l'Opera-Comique au Fauxbourg Saint-Germain*, le *Quartier d'Hiver*, le *Qui-pro-quo*, l'*Intrigue inutile*, *Momus Oculiste*, les *Amans embarrassés*, &c.

CASANOVE (M.) a donné au Théâtre, en 1752, en société, avec M. Prévôt, les *Thessaliennes*.

CASTERA, (*Louis-Adrien du Perron*) Résident du Roi à Varsovie, mort en 1752, a fait deux Ouvrages pour le Théâtre, savoir le *Phénix*, ou la *Fidélité mise à l'Epreuve*, & les *Stratagêmes de l'Amour*.

CASTET, (M.) a composé pour le Théâtre Italien, en société avec M. Richard, le *Bucheron*.

CASTRES, (M.) a donné le *Divertissement de la Fête de la Paix*, & les *Surprises* ou le *Rival Confident*.

CAVAILLON (*Sérisanis de*) Conseiller, Aumônier du Roi, &c. a fait imprimer à Aix une Tragédie sacrée, intitulée *Théophile* ou la *Victoire de l'Amour divin sur l'Amour prophane*.

CAUX, (*Gillet de Montlebert de*) Ecuyer, né à Ligneris dans la Généralité d'Alençon, descendoit de Pierre Corneille par sa mere. Il fut Contrôleur-Général des Fermes du Roi à Paris, où il mourut subitement, âgé d'environ 50 ans, en 1733. Il n'a fait que les deux Tragédies de *Marius* & de *Lisimachus*; encore cette derniere a-t-elle été achevée & mise au Théâtre par son fils.

ÇERISIERS, connu au Théâtre par une Tragédie intitulée *Sainte-Geneviéve.*

CEROU, ( M. *le Chevalier de* ) Auteur des Comédies de l'*Amant Auteur & Valet*, & du *Pere désabusé.*

CHABANON, ( M. *de* ) Américain, de l'Académie des Belles-Lettres, a donné *Eponine, Priam au Camp d'Achille*, & l'Opera de *Sabinus*, dont le fond est toujours *Eponine*; il a lu aux Comédiens une Tragédie de *Virginie.*

CHABROL, connu par une Piéce intitulée *Orizelle*; on lit en tête une Piéce de vers adressée au Maréchal de Bassompierre, qui est un chef-d'œuvre de mauvais goût.

CHALIGNY, ( *François de* ) sieur des Plaints, mort en 1723, n'a fait que la Tragédie de *Coriolan.*

CHAMPFORT, ( M. *de* ) outre la *Jeune Indienne* & le *Marchand de Smyrne*, a fait encore *Fanni*, petite Piéce, jouée en société.

CHAMPMESLE', ( *Charles Chevillet*, dit ) Comédien, mourut en sortant des Cordeliers, d'où il venoit de faire dire deux Messes de *Requiem*, l'une pour sa mere, & l'autre pour sa femme. Le Moine lui ayant voulu rendre dix sols sur une piéce de trente qu'il donnoit pour les deux Messes, Champmeslé lui dit : la troisiéme sera pour moi; au sortir de-là il mourut à la porte d'un Cabaret. Les Piéces qui forment ce qu'on appelle son Théâtre, sont les *Grisettes*, ou *Crispin Charretier*, les *Fragmens de Moliere*, l'*Heure du Berger*, le *Parisien*, la *Rue Saint Denis.*

CHAMPREPUS, (*Jacques*) Auteur d'une Tragédie d'*Ulysse.*

CHANTELOUVE, ( *François Grossombre de* ) Gentilhomme Bordelois, vivoit dans le milieu du seiziéme siécle, & a donné les Tragédies de *Gaspard de Coligny* & de *Pharaon.*

CHAPOTON vivoit au commencement de l'autre siécle, & commença tard à travailler pour le Théâtre, ainsi qu'on l'apprend par le vers de Colletet :

J'aime le vol tardif de la Muse naissante.

On a de lui les Tragédies de *Coriolan*, d'*Orphée & Eurydice.*

CHAPPUIS, ( *François* ) vivoit en 1580, tems où il donna l'*Avare Cornu* & le *Monde des Cornus.*

CHAPUISEAU, ( *Samuel* ) né fort pauvre à Genève, chercha la fortune dans diverses Cours d'Allemagne, où il exerçoit

la Médecine & enſeignoit les Humanités. Il mourut à Zell, le 18 Août 1701. Il a donné au Théâtre *Pithias*, l'*Académie des Femmes*, *Colin-Maillard*, la *Dame d'intrigue*, le *Riche mécontent*, les *Eaux de Pirmont* & *Armetzar*.

CHARENTON vivoit dans le milieu du dernier ſiécle, & a compoſé pour le Théâtre les Tragédies de *Balthazar* & de *Ptolomée*.

CHARNAIS, né au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, n'eſt connu que par les *Boccages*, Paſtorale très-ſinguliere.

CHARPENTIER, (*François*) naquit à Paris l'an 1620, & y mourut en 1702, Doyen de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions. Il a traduit trois Comédies d'Ariſtophane, & a fait une Piéce intitulée la *Réſolution pernicieuſe*.

CHARPENTIER, (*Marc-Antoine*) Auteur de la Muſique de l'Opera de *Médée*, né à Paris en 1634, y mourut Maître de Muſique de la Sainte-Chapelle à l'âge de 78 ans.

CHARPENTIER, un des premiers Commis de feu M. Hérault, mort vers 1730, avoit compoſé pour le Théâtre de la Foire, depuis 1715, les *Aventures de Cythere*, *qui dort dîne*, & *Jupiter amoureux d'Io*.

CHARVILLE: (*du Bruit de*) cet Auteur a fait jouer & imprimer à Toulouſe, ſa Patrie, en 1719, les *deux Sœurs rivales* & l'*Equivoque*.

CHATEAUBRUN, (M. *Jean-Baptiſte Vivien de*) Maître-d'Hôtel ordinaire de Monſeigneur le Duc d'Orléans, a été reçu de l'Académie Françoiſe en 1753, à l'âge de 72 ans: il donna, au mois de Novembre 1714, une Tragédie de *Mahomet II*, & compoſa, quelques années après, les *Troyennes*; mais cette ſeconde ne fut jouée qu'en 1754, par la crainte que l'Auteur avoit de déplaire à un Prince pieux (feu Monſeigneur le Duc d'Orléans) auquel il étoit attaché. Il eſt auſſi Auteur des Tragédies de *Philoctete* & d'*Aſtianax*.

CHATEAUNEUF, (*A. P. P. de*) qu'on croit avoir été Comédien de M. le Prince, eſt Auteur de la *Sainte Mort de Pancrace*, en 1663.

CHATEAUVIEUX, (*Côme de la Gambe*, dit) étoit Valet-de-Chambre de Henri III & de M. le Duc de Nemours; il récita pluſieurs Comédies de ſa compoſition devant les Rois Charles IX & Henri III. Ses Piéces étoient intitulées *Jodès*, *Roméo*, *Edouard*, &c. tirées de Baridel; & le *Capitaine Boudouſle* & *Alegre*.

CHAUMET, (*Charles*) Auteur d'une Tragédie de *Pompée*, en 1638.

CHAUMONT, (Madame) a fait en société avec Madame Rozet, l'*Heureuse Rencontre*, & a composé seule l'*Amour à Tempé*.

CHAZETTE, (M. *de la*) Auteur d'une Tragédie de *Dom Ramire*, en 1728.

CHEFFAUT, (*François de*) étoit Prêtre habitué de la Paroisse de Saint Gervais à Paris : il donna une Tragédie de *Saint Gervais* en 1670.

CHENEVIERES, (M. *de*) premier Commis du Bureau de la Guerre, a donné, en 1756, l'Opera de *Celimene*.

CHEVALET, (*Antoine*) Gentilhomme du Dauphiné, Auteur de la Tragédie de *Saint-Christophle*, en 1530.

CHEVALIER, Auteur presque inconnu d'une Tragédie de *Philis*, en 1609.

CHEVALIER, Comédien du Marais, avoit débuté en 1645, & composa des Piéces de Théâtre huit ans après. Il mourut avant 1673 ; ses Piéces sont l'*Intrigue des Carosses à cinq sols*, le *Cartel de Guillot*, la *Désolation des Filoux*, la *Disgrace des Domestiques*, les *Barbons amoureux*, les *Galans ridicules*, les *Amours de Calotin*, le *Pédagogue amoureux*, & les *Aventures de nuit*. On lui attribue aussi le *Soldat Poltron*.

CHEVALIER, (M.) né à Bar-sur-Aube en Champagne, a donné, en société avec Madame Favart, la *Fête d'Amour*.

CHEVILLARD, Prêtre d'Orléans, a composé, en 1670, une Piéce intitulée *Théandre*.

CHEVREAU. (*François*) On croit qu'il étoit Prêtre de Saint Gervais ; & il a fait une Tragédie du Martyre de ce Saint, en 1637.

CHEVREAU, (*Urbin*) étoit fils d'un Avocat, & naquit à Loudun en Poitou le 20 Avril 1613. Il fut Secrétaire des Commandemens de la Reine Christine, ensuite Précepteur de feu M. le Duc du Maine. Il mourut à Loudun le 15 Février 1701 ; & laissa au Théâtre l'*Amant* ou l'*Avocat dupé*, *Lucréce*, la suite *du Cid*, *Coriolan*, les *deux Amis*, les *Veritables Rivaux* & *Hydaspe*. On trouve dans ses Œuvres mêlées de Prose & de Vers les Fragmens des *Ballets des Libéralités des Dieux*, dansés à Stockolm.

CHEVRIER, (*François-Antoine de*) né à Nancy d'un Se-

crétaire

crétaire du Roi, mort en Hollande en 1762 ou 1764, après avoir parcouru divers pays, tantôt riche, tantôt pauvre, dévoué tour-à-tour à l'Intrigue & aux Lettres. Ses Comédies sont, la *Revue des Théâtres*, le *Retour du Goût*, la *Campagne*, l'*Epouse Suivante*, les *Fêtes Parisiennes* & la *Petite Maison*. On a encore de lui divers Ouvrages fort satyriques en Prose. On lui attribue *Gargula*, Parodie de *Catilina*, & il a mis en Vers la *Fête d'Amour*.

CHEZIER, Avocat, vivoit au commencement du siécle dernier. On lui attribue la Piéce intitulée les *Barons* ou les *Copieux Fléchois*.

CHILIAC, (*Thimothée de*) Auteur d'une Tragi-Comédie donnée en 1640, sous le titre de l'*Ombre du Comte de Gormas*, ou la Mort du Cid; & de la Comédie des *Chansons*; d'autres disent des *Souffleurs*, & attribuent la *Comédie des Chansons* à Beys.

CHIMENES, (M. *Auguste-Louis*, Marquis de) né à Paris le 28 Février 1726, a composé les Tragédies d'*Amalazonte* & de *Dom Carlos*.

CHOCQUET, (*Louis*) vivoit dans le milieu du seiziéme siécle; il est Auteur des Piéces des *Actes des Apôtres*, de l'*Apocalypse*, de *Saint Jean Zébédée*, & de plusieurs autres Mysteres.

CHOLLET, Auteur de la Comédie intitulée l'*Art & la Nature*.

CHORIN, (M. *Jean-Baptiste-Charles*) né au Havre de Grace, est Auteur de la Tragédie de la *Mort de Séjan*.

CHRETIEN, (*Florent*) fils de Guillaume Chrétien, Médecin de François I, naquit à Orléans en 1540: sa science le fit choisir pour être le Gouverneur & le Bibliothécaire d'Henri IV. Il abjura le Calvinisme quelques années avant sa mort, arrivée en Octobre 1599; il a fait le Poëme Dramatique du *Jugement de Pâris* & une Tragédie de *Jephté*.

CHRETIEN, (*Nicolas*) né à Argentan en Normandie, a donné vers 1600, les *Portugais infortunés*, le *Ravissement de Céphale*, *Alboin*, *Ammon & Thamar*, & les *Amantes*; Piéces sans caractere, sans costume, sans goût, sans arrangement, & prouvant bien dans quel état pitoyable étoit le Théâtre François dans sa naissance.

CIFOLELLI, Auteur de la Musique de l'*Indienne*, & de *Perrin & Lucette*.

CIZERON RIVAL, (M.) Auteur de la *Répétition*.

CLAIRFONTAINE, (M. *Pelou de*) né à Paris, Associé de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, est Auteur d'une Tragédie d'*Hector*.

CLAUDET, a donné *Emilie*, ou le *Triomphe des Arts*.

CLAVEL, (P. F. D.) Volontaire au Régiment des Mineurs de Leurs Hautes-Puissances, la *Mort de Nadir* ou de *Thamas Kouli-Kan*, Tragédie imprimée en 1752.

CLAVERET, (Jean) Avocat, naquit à Orléans. Il osa se mettre en parallele avec le grand Corneil, dont il avoit été ami, & qu'il décria ensuite, après s'être brouillé avec lui. Il a donné au Théâtre, l'*Esprit fort*, le *Roman du Marais*, la *Place Royale*, l'*Ecuyer*, la *Visite différée*, les *Eaux de Forges*, & le *Ravissement de Proserpine*.

CLEMENT, (*Pierre*) né à Genève en 1707, & mort à Paris, âgé de 60 ans, a fait pour le Théâtre, les *Francs-Maçons*, *Mérope*, & le *Marchand de Londres*. Il a été long-tems en Angleterre, où il a publié des Feuilles Périodiques, sous le titre de Nouvelles Littéraires de France, &c.

CLE'MENT, (M.) Auteur du Journal de Clavecin, a donné la *Pipée* & le *Prix de l'Amour*.

CLEREMBAULT, (*Nicolas*) fameux Organiste, né à Paris, où il est mort le 26 Octobre 1743, âgé de 72 ans, a laissé d'excellentes Cantates, & n'a fait pour l'Opera qu'un Divertissement Allégorique, intitulé le *Soleil vainqueur des Nuages*.

CLEVES, (*Henriette de*) fille de François de Cléves, Duc de Nevers, & femme de Louis de Gonzague, Prince de Mantoue, a traduit l'*Amynthe* du Tasse.

CLOPINEL, (*Jean*) dit de Meun, ainsi nommé parce qu'il boitoit, & qu'il étoit né à Meun-sur-Loire, est réputé l'Auteur d'une Piéce intitulée la *Destruction de Troye*.

COIGNAC, (*Joachim*) Auteur de la Tragédie de *Goliath*.

COIGNE'E, Auteur d'une Pastorale d'*Iris*.

COLALTO, Acteur de la Comédie Italienne, où il joue le rôle de Pantalon, a donné au Théâtre, *Pantalon Avare*, *Pantalon Rajeuni*, la *Famille en discorde*, *Pantalon pere sévere*, le *Retour d'Argentine*, *Pantalon jaloux*, *Arlequin Gen-*

*tilhomme par hazard*, les *Nôces d'Arlequin*, le *Turban Enchanté*, les *Intrigues d'Arlequin*, le *Mariage par Magie*, le *Gondolier Vénitien*, le *Vieillard amoureux*, la *Cantatrice*, les *Perdrix*, le *Monstre-Marin*, les *Trois Jumeaux Vénitiens*.

COLARDEAU, (M.) né à Ianville dans l'Orléanois, est Auteur d'*Astarbé* & de *Caliste*.

COLASSE, (*Pascal*) Maître de la Musique de la Chapelle du Roi, naquit à Paris en 1636, & mourut à Versailles en 1709. Eléve de Lully, & son imitateur servile, il a laissé, outre l'Opéra de *Thétis & Pélée*, (regardé comme un bon morceau) *Achille & Polixene*, *Enée & Lavinie*, *Astrée*, les *Saisons*, *Jason*, la *Naissance de Vénus*, *Canente*, *Polixene & Pyrrhus*, le *Ballet de Villeneuve-Saint-George*, & plusieurs Motets. Ce Musicien avoit la manie de la Pierre Philosophale, qui ruina sa bourse & sa santé.

COLLÉ, (*M.*) Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans, a donné le *Jaloux corrigé*, *Daphnis & Eglé*, *Dupuis & Desronais*, la *Veuve*, l'*Isle sonante*, la *Partie de Chasse d'Henri IV.*, le *Rossignol*, le *Galant Escroc*, *Tanzaï & Néardané*, *Joconde*, *Nicaise*, la *Vérité dans le vin*, *Madame Prologue*, *Cocatrix*, *Tragiflasque*, les *Accidens ou les Abbés*, la *Tête à Perruque*, *Alphonse l'Impuissant*, &c. Il a retouché les Comédies du *Menteur* & de la *Mere Coquette*, de l'*Andrienne*, & du *Jaloux honteux*.

COLET, (M.) Médecin, Auteur du *Bacha de Smyrne*.

COLLET, (M.) a donné l'*Isle déserte*.

COLLETET, (François) fils de Guillaume Colletet de l'Académie Françoise, est Auteur de la *Chasse d'Ardennes*, Eglogue à huit Personnages.

COLONIA, (le *Pere Dominique*) naquit à Aix en Provence en 1660, entra chez les Jésuites en 1675, au Collége de Lyon, & fut un des principaux Membres de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de cette Ville, où il mourut en 1741. Il a donné la *Foire d'Augsbourg*, *Germanicus*, *Juba*, *Jovien*, *Annibal*, & le *Prélude de la Paix*.

COLOT D'HERBOIS, (*Lucie* ou les *Parens imprudens*, *Clémence & Montjair*.

CONTANT D'ORVILLE (M.) a composé pour les Théâtres de Province, le *Paysan parvenu*, ou les *Coups de l'Amour*, l'*Opera aux Enfers*, la *Surprise* ou les *Rendez-vous*, *Balthésie*, l'*Essai des Talens* ou les *Réjouissances de la Paix*, le *Médecin*

*par amour*, le *Plaisir & la Reconnoissance*. Il a fait aussi des changemens au *Baron de la Crasse*, de Poisson, & au *Je-ne-sai-quoi* de Boissy. Il a eu part à l'*Amour Censeur des Théâtres*, à la *Fête Infernale*, & à quelques autres Piéces du Théâtre Italien.

COPPIER, (M.) Auteur du Bal de l'*Arche-Marion*.

COQUILLARD, (*Guillaume*) Official de Rheims en 1532, a composé le *Plaidoyer d'entre la Simple & la Rusée*, l'*Enquête d'entre la Simple & la Rusée*, qu'on peut mettre au rang des Piéces Dramatiques.

CORDIER (M.) a donné la Tragédie de *Zaruckma*.

CORIOT, (le Pere) de l'Oratoire, & Professeur de Rhétorique à Marseille, connu par plusieurs Poësies, est Auteur du *Jugement d'Apollon sur les Anciens & les Modernes*.

CORMEIL, Auteur du dix-septieme siécle, a donné *Célidore*, outre *Florise ravie*, ou le *Ravissement de Florise*, qu'on lui atribue encore.

CORNEILLE, (*Pierre*) né le 26 Juin 1606, à Rouen, où il fut Avocat-Général à la Table de Marbre, mourut à Paris le premier Octobre 1684. Il fut l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & le restaurateur de notre Théâtre, pour lequel il travailla dès l'âge de 19 ans. Voici le titre de ses trente-trois Piéces dans l'ordre qu'il les a composées: *Mélite*, *Clitandre*, la *Veuve*, la *Gallerie du Palais*, la *Suivante*, la *Place Royale*, *Médée*, l'*Illusion*, le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Polieucte*, *Pompée*, le *Menteur*, la *Suite du Menteur*, *Rhodugune*, *Théodore*, *Héraclius*, *Andromede*, *Dom Sanche d'Arragon*, *Nicomede*, *Pertharite*, *Oedipe*, la *Toison d'Or*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, *Tite & Bérénice*, une partie de *Psiché*, *Pulchérie* & *Suréna*.

CORNEILLE, (*Thomas*) frere du grand Corneille, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions, naquit à Rouen en 1625, & mourut à Andely en 1709. Il courut la même carriere que son frere, mais avec moins de succès, quoiqu'il observât mieux les régles du Théâtre. Despréaux avoit raison de l'appeller un Cadet de Normandie, en le comparant à son aîné; ses Piéces sont, *Ariane*, le *Comte d'Essex*, le *Geolier de soi-même*, le *Baron* d'*Albicrac*, la *Comtesse* d'*Orgueil*, le *Festin de Pierre*, l'*Inconnu*.

CORNEILLE DE BLESSEBOIS, (*Pierre*) vivoit encore en 1680, & a fait trois Piéces qui sont, *Mademoiselle de*

*Sçai*, *Eugénie*, & la *Corneille de Mademoiselle de Sçai*.

COSNARD, ( Mlle. ) née à Paris, fit paroître, en 1650, les *Chastes Martyrs*.

COSTARD, Libraire à Paris, a fait imprimer des Amusemens Dramatiques, composés de trois Piéces, savoir : les *Orphelins*, *Zélide* & *Lucile*.

COSTE, ( *de* ) on lui attribue la Pastorale de *Lisimène*.

COTIN, ( *Charles* ) né à Paris, où il est mort en 1682, étoit Chanoine de Bayeux, Aumônier du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise. Il est plus connu par les Satyres de Boileau que par ses Ouvrages. Il a fait la *Pastorale Sacrée*.

COTIGNON, ( *Pierre* ). Sieur de la Chesnaye, Auteur d'une Tragédie de *Madonte*.

COURTIAL ( M. ) a fait imprimer un Drame intitulé, la *Piété filiale*.

COURTIN, ( *Jacques* ) Sieur de l'*Isle*, a fait, en 1584, une Piéce intitulée *Bergerie*.

COUSIN, ( *Gilbert* ) né en Franche-Comté l'an 1505, fut, à ce qu'on croit, domestique d'Erasme. Outre un très-grand nombre d'écrits, il a fait la Tragédie de l'*Homme affligé*.

COYPEL, ( *Charles* ) Premier Peintre du Roi & de Monseigneur le Duc d'Orléans, Directeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, étoit né d'une famille fertile en grands Peintres. Il a composé plusieurs Piéces de Théâtre, comme les *Amours à la chasse*, les *Folies de Cardénio*, le *Triomphe de la Raison*, l'*Ecole des Peres*, la *Capricieuse*, le *Danger des Richesses*, la *Force de l'Exemple*, le *Défiant*, l'*Indocile*, la *Poësie*, *& la Peinture*, &c.

CRE'BILLON, ( *Prosper-Jolyot de* ) né à Dijon en 1674, d'une ancienne famille de Bourgogne, ennoblie en 1442, commença à travailler pour le Théâtre en 1705, fut reçu en 1731 à l'Académie Françoise, où il fit son compliment en vers. Crébillon rappella sur la scène tout le Tragique d'Eschyle, avec une régularité de plans qu'Eschile ne connut jamais. Ses pieces sont *Idoménée*, *Atrée & Thieste*, *Electre*, *Rhadamiste & Zénobie*, *Xercès*, *Sémiramis*, *Pyrrhus*, *Catilina*, le *Triumvirat*. Il mourut en 1762, & fut inhumé à

Saint-Gervais, où le Roi vouloit lui faire élever un Mausolée.

CRESSIN, ( *Jacques* ) Auteur Protestant, a publié en 1584, une Comédie intitulée le *Marchand converti.*

CROISILLES, ( *Jean-Baptiste* ) Abbé de Saint-Ouen, Auteur d'une piéce intitulée la *Chasteté invincible*, est mort en 1651.

CROQUET. On lui attribue les Saturnales Françoises, imprimées en 1736, où se trouvent quatre piéces dramatiques intitulées, le *Médisant*, les *Effets de la Prévention*, le *Triomphe de l'Amitié* & l'*Inégal.*

CROSNIER n'est connu que par une piéce intitulée, l'*Ombre de son Rival.*

CURI, ( *de* ) Intendant des Menus-Plaisirs du Roi, est Auteur des paroles de *Zélie*, & a retouché *Canente.*

CYRANO, ( *Savien* ) né à Bergerac en Périgord en 1620, Cadet au Régiment des Gardes, fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête qu'il avoit reçu quinze mois auparavant. Parmi les Ouvrages de cet Auteur, on ne compte que deux piéces de Théâtre, le *Pédant joué*, & la *Mort d'Agrippine.*

---

## D A

DAIGALIERS, ( *Pierre de Laudun* ) né à Uzès dans le seizieme siécle, est réputé l'Auteur des Tragédies des *Horaces* & de *Dioclétien.*

DANCHET, ( *Antoine* ) né à Riom en 1671, & mort à Paris en 1748, se distingua dans la scène Lyrique; & le Public revoit avec plaisir ses principaux Opera, qui sont *Hésiode*, *Trancrede*, *Aréthuse*, les *Fêtes Vénitiennes*, *Idoménée*, &c.

DANCOURT, ( *Florent Carton*, Sieur ) naquit à Fontainebleau en 1661. Sollicité par le Pere de la Rue, sont Régent, de s'enroller dans son Ordre, il aima mieux se livrer au Barreau, qu'il abandonna bientôt pour le Théâtre, où il fut Acteur & Auteur distingué. Ses Piéces les plus connues sont,

le *Chevalier à la mode*, la *Femme d'intrigue*, les *Bourgeoises à la mode*, les *Vendanges de Surène*, la *Fête de Village*, ou les *Bourgeoises de qualité*, *Sancho-Pança*, le *Galant Jardinier*, les *deux Diables boiteux*, l'*Amour Charlatan*, la *Désolation des Joueuses*, &c.

DANCOURT, nom d'un Comédien de Province qui a donné au Théâtre Italien les *deux Amis*, le *Mariage par capitulation*, & *Esope à Cythere*.

DARCIS, fils, Auteur de la Musique du *Bal Masqué*, & de la *Fausse Peur*.

DAVAUX, nom sous lequel a paru l'*Homme Marin*.

DAUCOURT, (M. *Godard*) né à Langres, Fermier-Général, a donné seul, la *Déroute des Pamela*, & *Amour second*; & avec MM. Bret & Villaret, le *Quartier d'Hyver*.

DAVESNE, (*François*) né dans le Bas-Armagnac, espece de Fanatique, qui a composé le *Combat d'une ame avec laquelle l'Epoux est en divorce*, & la *Tragédie Sainte*.

DAVESNE, (*Bertin*) né à Dinant, & mort à l'âge de 28 à 30 ans, en 1742, a donné, seul, *Arlequin Apprentif Philosophe*; & avec Romagnésy, le *Frere Ingrat*.

DAVESNE, (M.) Peintre. Il a donné les *Jardiniers*, *Perrin & Lucette*.

DAVOST, né à Laval, a fait les *deux Courtisanes*.

DAURE, (*François*) Prêtre, & Auteur de deux Tragédies morales, *Dipne* & *Geneviéve*.

DENIS, (*Jacques*) Avocat au Parlement, a composé les *Plaintes du Palais*, ou la *Chicane* des *Plaideurs*.

DENIS. On trouve qu'un Auteur de ce nom a donné, en 1696, les *Travaux divertissans* d'*Arlequin*, & le *Salmigondis Comique*.

DENNETIERES, (*Jean*) Chevalier, Sieur de Baumé, a donné en 1645, *Sainte-Aldégonde*.

DENON, (M.) Gentilhomme ordinaire du Roi, Auteur de *Julie*.

DESAUDRAY, (M.) Auteur du *Cuvier*.

DESAUTELS, (*Guillaume* ( Gentilhomme Charolais, né à Montcénis en Bourgogne, l'an 1529, a composé des Dialogues moraux à plusieurs personnages.

DESBIEZ, (*Louis*) Avocat, né à Dôle, est Auteur du *Faux-Marquis*.

DESBOULMIERS. C'est le nom sous lequel cet Auteur s'est fait connoître dans le monde, & qu'il préféra à celui de son pere. Il entra dans les Troupes légeres ; & n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des Lettres. Ses Opera-Comiques sont le *Bon Seigneur* & *Toinon & Toinette*. Il est mort d'une fluxion de poitrine en 1771, âgé d'environ 40 ans.

DESBROSSES, (*Robert*) né à Bonn en Allemagne, Musicien & Acteur reçu à pension au Théâtre Italien depuis 1745, a fait la Musique des *Sœurs rivales*, du *Bon Seigneur*, & celle de plusieurs autres petites Piéces dans le même genre.

DES CAZEAUX DES GRANGES, (M.) demeurant à Londres, a traduit de l'Anglois en François baroque, la *Prétendue Veuve*, & composé dans le même style la *Femme Jalouse*.

DESCHAMPS, (*François-Michel*) Gentilhomme Champenois, né en 1688, & mort en 1747, a donné au Théâtre *Caton d'Utique*, *Antiochus & Cléopatre*, *Artaxerce & Médus*.

DES ESSARTS, (M.) a composé l'*Amour libérateur*, avec M. Mentelle.

DESFONTAINES commença à travailler dans le genre Dramatique en 1639, & a donné *Eurymedon*, *Bélizaire*, *Orphise*, la *suite du Cid*, *Sémiramis*, *Hermogene*, *Alcidiane*, les *Galantes Vertueuses*, *Saint-Eustache*, *Perside*, *Saint-Alexis*, *Saint-Genest* ou *l'Illustre Comédien*, & *Bellissante*. On lui attribue aussi *Sainte-Catherine*..

DESFONTAINES (M.) a donné le *Philosophe prétendu*, l'*Aveugle de Palmyre*, la *Bergere des Alpes*, la *Cinquantaine*, *Ismenor*, *Colette & Mathurin*, le *Billet de mariage*, *Jeannot & Colin*.

DESFORGES, le même qui a été long-temps enfermé au Mont-Saint-Michel pour des vers satyriques. Il est mort depuis quelques années : on lui attribue le *Rival Secrétaire*.

DESGRANGES, né à Carcassone, Acteur & Auteur Forain, donna en 1717 le *Fourbe sincere*.

DESHAYES, Maître des Ballets de la Comédie Françoise, a eu part à la *Bagatelle*.

DES HOULIERES, (*Antoinette*) fille de Melchior *du Ligier*, Seigneur de la Garde, & femme de Guillaume de la

Fon

Fon de Bois-Guerin, Seigneur *des Houlieres*, Gentilhomme de Poitou, naquit à Paris, vers l'an 1633. Elle a fait des Apothéoses, des Ballades, des Caprices, des Chansons, des Déclarations, des Dialogues, des Eglogues, des Elégies, des Epigrammes, des Epitres, des Lettres, des Billets, des Idylles, des Invitations, des Madrigaux, des Odes, des Portraits, des Réflexions, des Rondeaux, des Songes, des Sonnets, des Stances & des Tragédies, savoir, *Genséric*, & la *Mort de Cochon*.

DESJARDINS a traduit de l'Italien en François les *Aveuglés*.

DES ISLES, (*le Bas*) Gentilhomme Normand, a composé une Tragédie d'*Herménégilde*, & la *Mort burlesque du Mauvais Riche*.

DES LONGSCHAMPS, mort assez jeune, avoir mis en vers la Piéce de *Cénie*, de feue Madame de Grafigny.

DESMAHIS, (*Joseph-François-Edouard de Corsembleu*) né à Sully-sur-Loire en 1722, mort le 26 Février 1764, donna dès sa plus tendre jeunesse des preuves de la délicatesse de son esprit, & sut mêler aux plaisirs, l'Etude & la Philosophie. On a de lui la Comédie du *Billet perdu*, ou de l'*Impertinent*.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, (*Jean*) laborieux Ecrivain, né à Paris en 1595, passa d'abord pour l'un des beaux-esprits du dix-septiéme siécle, & fut l'un des premiers Membres de l'Académie Françoise. Il composa, à la sollicitation du Cardinal de Richelieu, plusieurs Piéces de Théâtre, qui furent applaudies & même adoptées de cette Eminence, savoir : les *Visionnaires*, *Aspasie*, *Scipion*, *Mirame*, *Roxane*, *Erigone*, *Europe*, le *Charmeur charmé*, le *Sourd*, *Annibal*.

DESMARETS, (*Henry*) Parisien, né en 1661, Sur-Intendant de la Musique du Roi d'Espagne, & ensuite du Duc de Lorraine, a donné sur le Théâtre Lyrique, les Opera de *Didon*, *Circé*, *Théagene & Chariclée*, le *Amours de Momus*, *Vénus & Adonis*, les *Fêtes galantes*, *Iphigénie*, *Renaud*, ou la *suite d'Armide*. Il mourut à Lunéville en 1741, âgé de près de 80 ans.

DES MARRES, Trésorier de M. le Prince, mourut en 1716, dans un âge avancé, après avoir donné au Théâtre, *Rolexane*, & *Merlin Dragon*.

DESMAZURES, (*Louis*) né à Tournay, a composé vers l'an 1566, *Josias*, *David combattant*, *David fugitif*, & *Da-*

*vid triomphant.* Il fut Capitaine de Cavalerie dans les guerres de Henri II. & de Charles-Quint.

DES ORMES, Comédien du Roi de Prusse, & ensuite de l'Electeur Palatin, fit quelques Brochures, & une Piéce de Théâtre intitulée, l'*Amour réfugié.* Il est mort depuis quelques années.

DESPANAY, (*Jean de Saulx*) n'est connu que par une Piéce intitulée *Adamantine.*

DESPERIERS, (*Bonaventure*) a traduit l'*Andrienne*, en 1537.

DESPORTES, (*Claude François*) né & mort à Paris, étoit Peintre de l'Académie, & Auteur de la *Veuve Coquette.*

DESROCHES, (les Dames) nées à Poitiers, se firent connoître vers l'an 1570, par des Piéces de Théâtre intitulées, *Panthée & Tobie.* *Madeleine & Catherine Neveu*, étoient les noms de ces deux femmes. La premiere avoit épousé André Fradonnet, *Sieur des Roches*; Catherine sa fille ne voulut point se marier, pour ne pas se séparer de sa mere. Elles moururent à Poitiers toutes deux de la peste, le même jour.

DESROCHES, qu'on croit avoir été parent des précédentes, est Auteur des *Amours d'Angélique & de Médor.*

DESTIVAL, (*Jean*) Auteur de la Pastorale du *Boccage d'Amour.*

DESTOUCHES, (Philippe Néricault) né à Tours, fut Secrétaire d'Ambassade en Suisse, où il composa le *Curieux impertinent*, sa premiere Comédie. M. le Duc d'Orléans, Régent, l'envoya en Angleterre, où il fut chargé pendant sept ans des Affaires de France, & se maria avec une jeune Angloise. Après la mort de ce Prince, Destouches se retira dans une Terre qu'il acheta près de Melun. C'est-là qu'il composa toutes les Piéces qu'il a données depuis le *Philosophe marié.* Il mourut en 1754, âgé de 74 ans. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise en 1723. Placé entre Moliere & Regnard, il n'a pas la force comique du premier, ni la gaieté vive du second: mais il réunit à un certain dégré les qualités essentielles de l'un & de l'autre. Outre les deux Piéces qu'on vient de nommer, Destouches a fait l'*Ingrat*, l'*Irrésolu*, le *Médisant*, le *Triple Mariage*, l'*Obstacle imprévu*, le *Glorieux*, le *Tambour nocturne*, l'*Homme singulier*, le *Dissipateur*, l'*Ambitieux*, & l'*Indiscrette*, &c.

DESTOUCHES, (*André-Cardinal*) l'un des meilleurs Musiciens François qui aient paru sous le regne de Louis XIV.,

fut nommé Sur-Intendant de la Musique du Roi, &c. avec une pension de quatre mille livres. Il dut cette fortune & sa réputation à son Opera d'*Issé* : ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition quand il fit cette belle Piéce, & qu'il fut obligé d'avoir recours à des Musiciens pour ses Basses, & pour écrire ses chants ; mais il apprit les régles dans la suite. On a encore de lui neuf autres Opera : *Amadis de Grece*, *Marthésie*, *Omphale*, le *Carnaval & la Folie*, *Callirhoë*, *Télémaque*, *Sémiramis*, les *Elémens*, avec la Lande, & les *Stratagêmes de l'Amour*. Ce Musicien est mort à Paris en 1749, âgé de 75 ans.

DE'ZAIDES, Auteur de la Musique de *Julie*, de l'*Erreur d'un moment*, & du *Stratagême découvert*.

DIDEROT, (M. *Denis*) né à Langres, Auteur du *Fils naturel*, & du *Pere de Famille*.

DIEUDE', (M. *HONORE'*) Avocat, a donné la *Fausse Prévention*.

DIJON a fait le *Valet des deux Maîtres*.

DISCRET, *Alison fleurie*, a donné les *Nôces de Vaugirard*.

DISSON, (M.) né à Dijon, a donné l'*Amante ingénieuse* l'*Héritier généreux*, la *Magie inutile*, les *Fêtes de Vaugirard*.

DOMINIQUE, (*Pierre-François Biancolelli*) plus connu sous le premier nom, & fils du célebre Dominique, fameux Arlequin de l'ancienne Troupe Italienne, naquit à Paris en 1687.

Les Piéces que Dominique a composées seul, ou en société avec Romagnesy, Riccoboni, pere & fils, le Grand & autres, sont, la *Femme fidelle*, *Arlequin Gentilhomme par hazard*, le *Procès des Comédiens*, *Oedipe travesti*, le *Triomphe d'Arlequin*, *Arlequin soldat*, le *Triomphe de la Folie*, la *Dispute de Melpomène & de Thalie*, le *Mariage d'Arlequin & de Sylvia*, le *Jugement de Pâris*, la *Désolation des deux Comédies*, l'*Isle de la Folie*, la *Bonne Femme*, *Arlequin Hulla*, les *Parodies de Pyrame & Thisbé*, de *Médée & Jason*, les *Paysans de qualité*, &c. &c.

DONNEAU, (*François*) a donné la *Cocue imaginaire*.

DORAT, (M. *Claude-Joseph*) né à Paris, a donné les Comédies de la *Feinte par amour*, & du *Célibataire*, & les Tragédies de *Zulica*, de *Théagene & Chariclée*, de *Régulus*, & d'*Adelaïde de Hongrie*, qui avoit paru en Prose sous le titre des *deux Reines*.

DORIMOND, Comédien de la Troupe du Marais, étoit Auteur & Acteur. Les Piéces qu'il a composées sont, le *Festin de Pierre*, l'*Amant de sa femme*, les *Amours de Tripolin*, l'*Ecole des Cocus*, la *Femme industrieuse*, l'*Inconstance punie*, *Rosélie* & l'*Avare dupé*. On lui attribue encore la *Dame d'intrigue*, & le *Médecin dérobé*.

DORNEVAL, né à Paris, où il est mort peu riche en 1766, dans un âge très-avancé, s'occupant de la Pierre-Philosophale, s'étoit appliqué dans sa jeunesse, avec plus de gloire, à des Opera-Comiques. Il a donné seul, ou en société avec le Sage & Fuzelier, *Arlequin Traitant*, le *Jugement de Pâris*, *Arlequin Gedtilhomme malgré lui*, *Arlequin Roi des Ogres*, la *Queue de Vérité*, les *Arrêts d'Amour*, la *Pénélope Françoise*, *Achmet & Almanzine*, les *Pélerins de la Mecque*, les *trois Commeres*. Il est de plus Auteur des Comédies du *Jeune Vieillard*, de la *Force de l'Amour*, & de la *Foire des Fées*, avec le Sage.

DOROUVIERE, a fait *Penthée* ou l'*Amour Conjugal*

DOVIN, (M. *Firmin*) de Caën, a donné le *More de Venise*.

DOURXIGNE', (*Gazon*) né en Bretague, a donné *Alzate*.

DOUVILLE, (*Antoine le Métel*) frere de l'Abbé de Bois-Robert, est plus connu par un Recueil de Contes qui porte son nom, que par ses Drames. On ignore absolument le temps de sa naissance & celui de sa mort. Ses Ouvrages Dramatiques sont intitulés les *Trahisons d'Arbiran*, la *Dame invisible*, les *Fausses Vérités*, l'*Absent de chez soi*, *Aimer sans savoir qui*, la *Dame suivante*, les *Morts vivans*, *Jodelet Astrologue*, la *Coëffeuse à la mode*, *les Soupçons sur les apparences*.

DROUHET, (*Jean*) Apothicaire à Saint-Maixent, a fait la *Misaille à Tauni*, Comédie Poitevine.

DROUIN, (M.) Acteur retiré de la Comédie Françoise, avec une pension du Roi, est Auteur de la *Meuniere de qualité*.

DUBERRI, Comédien & Auteur de l'*Isle des Femmes* & des *Rivaux indiscrets*.

DU BOCCAGE, (*Madame Marie-Anne le Page*) née à Rouen, connue par plusieurs Ouvrages de Poësie, a donné au Théâtre les *Amazones*.

DU BOCCAGE, (*Pierre Fiquet*) Epoux de la précédente, dont elle est restée veuve, & né en Normandie comme elle; a traduit de l'Anglois, *Ororoko* & l'*Orpheline*.

DUBOIS, Médecin Picard, a donné le *Jaloux trompé*.

DUBOIS, Avocat, a fait en société avec M. Valois d'Orville, les *Souhaits pour le Roi*.

DUBOULAI, (*Michel*) né à Paris, Secrétaire de M. de Vendôme, a composé les paroles des Opera d'Orphée, & de *Zéphire & Flore*. Il est mort à Rome au commencement de ce siécle.

DUBOYS, (*Jacques*) né à Péronne, a composé en 1559, la *Comédie & Réjouissance de Paris*.

DUCASTRE D'AURIGNI, mort en 1743, avoit fait un Drame intitulé *Tragédie en Prose*.

DUCERCEAU, (le *Pere Jean-Antoine*) Jésuite, né à Paris en 1670, & mort à Veret en 1730, a donné les *Incommodités de la Grandeur*, l'*Enfant Prodigue*, le *Philosophe à la mode*, *Euloge*, ou le *Danger des Richesses*, l'*Ecole des Peres*, *Esope au Collége*, le *Point d'Honneur*, le *Riche imaginaire*, la *Défaite du Solécisme*.

DUCHAT, (*François*) Sieur de Saint-Aventin, a donné *Agamennon*, & *Suzanne*.

DUCHE' DE VANCY, (*Joseph-François*) né à Paris en 1668, d'un Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres se fit un plaisir de l'admettre dans son Corps. Elle le perdit en 1704, dans la trente-septiéme année de son âge. Duché donna au Théâtre trois Tragédies; *Jonathas*, *Absalon* & *Débora*; & les Opera des *Fêtes galantes*, *des Amours de Momus*, de *Théagene & Chariclée*, de *Céphale & Procris*, de *Scylla*, *d'Iphigénie*. Ce dernier Opera, son premier Ouvrage, est dans le grand goût; & quoique ce ne soit qu'un Opera, il retrace ce que les Tragédies Grecs avoient de meilleur.

DUCHESNE, (*Joseph*) Sieur de la Violette, né à Genève, est l'Auteur d'une Tragi-Comédie en trois Actes, en vers, avec des Chœurs, intitulée l'*Ombre de Garnier Stoffacher*, imprimée en 1584, & d'une Pastorale à cinq personnages en un Acte, en vers, avec un *Prologue* & un Epilogue.

DUCIS, (M.) a donné *Amélise*, *Hamlet*, *Roméo* & *Juliette*.

DUCLAIRON, (*Antoine Maillet*) né en Bourgogne, Censeur-Royal, Commissaire de la Marine & du Commerce de France en Hollande, Auteur des Tragédies de *Cromwel* & de *Gustave Vasa*.

DUCLOS, (*Charles Peneau*) Hiſtoriographe de France, Cenſeur Royal, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Françoiſe, & Vétéran de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie de Berlin, né à Dinant en Bretagne, a composé pour l'Opera, les *Caracteres de la Folie.* Duclos eſt mort en 1772.

DUCROS, (*Simon*) Auteur d'une *Philis de Scyre.*

DUDOYER, (M.) a donné, le 2 Juillet 1774, au Théâtre François, le *Vindicatif*, Drame en cinq Actes, en vers libres.

DUFAUT, Auteur de la Comédie de l'*Indécis.*

DUFAYOT, (L.) Auteur de la *Nouvelle Stratonice.*

DUFOUR, Libraire de Paris, a donné les *Ruſes de l'Amour* & les *deux Rivaux.*

DUFRESNY, (*Charles Riviere*) mort en 1724, eſt Auteur de l'*Opera de Campagne*, de l'*Union des deux Opera*, des *Adieux des Officiers*, du *Départ des Comédiens Italiens*, d'*Attendez-moi ſous l'Orme*, de la *Baguette de Vulcain*, de *Paſquin & Marforio Médecins des Mœurs*, du *Négligent*, du *Chevalier Joueur*, de la *Nôce interrompue*, de l'*Eſprit de contradiction*, du *Lot ſuppoſé*, de la *Joueuſe*, de la *Réconciliation Normande*, &c. &c. *L'Eſprit de contradiction* & le *Lot ſuppoſé*, ſont preſque les ſeules Piéces qu'il ait vu réuſſir de ſon vivant. Quelques autres ont pris faveur après ſa mort, & ſont encore applaudies de nos jours.

Le Grand-pere de Dufreſny étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, qui ſous le nom de la *Belle Jardiniere*, avoit eu l'honneur de plaire à Henri IV. Dufreſny auſſi peu ambitieux que ſon pere & ſon Ayeul, ne s'eſt jamais prévalu de l'avantage de ſon origine. Louis XIV. ne l'ignoroit pas, & c'étoit un des motifs de la bienveillance que ce Monarque a toujours conſervée pour lui.

DUGUE' a compoſé, conjointement avec un Anonyme, la Muſique d'un Divertiſſement de Fuzelier, intulé *Jupiter & Europe.*

DUHAMEL, (*Jacques*) Avocat à Rouen, le plus ſupportable de tous les Poëtes Dramatiques qui parurent depuis Garnier juſqu'à Hardy, eſt Auteur de *Sichem Raviſſeur*, d'*Acoubar* & de *Lucelle.*

DUHAMEL, (Mlle.) a compoſé *Agnès*, Divertiſſement.

DUJARDIN, (*Roland*) a donné le *Repentir Amoureux.*

DUJARDIN, a donné le *Mariage de la Raison avec l'Esprit.*

DU LAURENT, (*Charles*) a donné *Britannicus.*

DUMAR vivoit vers l'an 1686, & a fait le *Cocu en herbe & en gerbe*, en cinq Actes & en vers.

DUMAS, Auteur d'une Pastorale de *Lydie.*

DU MONIN, (*Jean-Edouard*) Auteur de deux Piéces, la *Peste de la Peste*, & *Orbêche*, naquit en 1559 à Gys, & mourut assassiné à l'âge de vingt-sept ans.

DUMORET, (le Pere) de la Doctrine Chrétienne, & Professeur du Collége de Toulouse, a donné anciennement le *Sacrifice d'Abraham.*

DUNI, (M.) Sujet du Duc de Parme & son Musicien, a mis en Musique, soit pour l'Opera-Comique, soit pour la Comédie Italienne, dont il étoit Pensionnaire, le *Peintre amoureux de son modele*, la *Veuve indécise*, l'*Isle des Foux*, *Mazêt*, le *Procès*, le *Milicien*, les *deux Chasseurs & la Laitiere*, le *Rendez-vous*, l'*Ecole de la jeunesse*, la *Fée Urgele*, la *Clochette*, les *Moissonneurs*, les *Sabots & Thémire.*

DUPERCHE, Avocat, a composé l'*Ambassadeur d'Afrique*, & les *Intrigues de la Vieille Tour de Rouen.*

DUPERCHIER, né à Paris, a donné, sous le nom de René Barry, la *Comédie de la Comédie*, & l'*Amphitheâtre* ou le *Théâtre renversé*

DUPLEIX, Auteur de *Charles de Bourgogne.*

DUPLESSIS, Auteur de la Musique des *Fêtes nouvelles.*

DUPUIS, (le *Président*) on lui attribue la Tragédie de *Tibere.*

DUPUY, Auteur d'une Tragédie de *Varron.*

DUPUY, (*Guillaume-Adrien*) né à Paris, mort en 1745, âgé de 48 ans, n'a travaillé que pour l'Opera-Comique, où il a donné *Arlequin & Pierrot favoris des Dieux*, le *Triomphe de Plutus*, la *Guitarre enchantée*, & la *Fontaine de Jouvence.*

DUPUY D'EMPORTES, (M. *Jean-Baptiste*) a donné le *Prin-tems.*

DU PUY, (M.) de l'Académie des Inscriptions, a traduit les Tragédies de *Sophocle.*

DURAND, (Mde. *Catherine Bedacier*) morte en 1736, dans un âge avancé, est connue par beaucoup de Romans,

& onze Comédies en un Acte, qui ont toutes pour sujet un Proverbe ; en voici les titres : *à bon Chat bon Rat ; à laver la Tête d'un Ane, on y perd sa lessive* ; *Bonne renommé vaut mieux que Ceinture dorée* ; *il n'est point de Belles Prisons ni de laides Amours* ; les *Jours se suivent & ne se ressemblent pas* ; *N'aille au Bois qui a peur des Feuilles* ; *Oisiveté est mere de tout vice* ; *on ne reconnoît pas le Vin au Cercle* ; *pour un Plaisir mille douleurs* : *qui court deux Liévres n'en prend point* ; *tel Maître, tel Valet.*

D'URFE', (*HONORE'*) fils d'un Gentilhomme du Forez, naquit à Marseille en 1567. Il est Auteur des quatre premieres parties du Roman d'*Astrée*, qui a fourni le sujet de tant de Piéces Dramatiques. Il a fait aussi la *Bergerie de Silvanire*, & est mort en 1625, en Piémont où il s'étoit retiré.

DURIVET, (le *Pere Nicolas-Gabriel*) Jésuite, né à Paris en 1716, a fait le *Dissipateur* & l'*Ecole des Jeunes Militaires.*

DU ROCHER a composé l'*Indienne amoureuse* & *Mélise.*

DU ROLLEY, (M. *le Bailli*) ancien Officier aux Gardes, a fait les *Effets du Caractere*, & a mis en Opera l'*Iphigénie* de Racine, dont M. le Chevalier Gluch a fait la Musique.

DURVAL, (J. C.) a composé les *Travaux d'Ulysse*, *Agarithe* & *Panthée.*

DURYER, (*Pierre*) né à Paris en 1605, d'une famille Noble, & mort en 1656, fut Secrétaire du Duc de Vendôme, & obtint vers la fin de sa vie, le Brevet d'Historiographe de France, avec une pension sur le Sceau. Il a laissé dix-neuf Piéces de Théâtre ; celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont : les Tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül*, & sur-tout de *Scévole*. Ses autres Piéces de Théâtre sont, *Argénis & Polyarque*, *Lisandre & Calyste*, *Alcimédon*, *Cléomedon*, les *Vendanges de Surêne*, *Lucréce*, *Clarigene*, *Esther*, *Bérenice*, *Thémistocle*, *Amarillis*, *Dinamis*, *Nitocris*, & *Anaxandre.* On lui attribue encore, *Arétaphile*, *Alexandre*, *Cléophon*, *Clitophon*, *Tarquin*, & la Comédie des *Captifs*. Peut-être ces Piéces sont-elles d'Isaac Duryer, dont on croit qu'il le fils, &c.

DURYER, (*Isaac*) Auteur de la *Vengeance des Satyres*, des *Amours contraires* & du *Mariage d'Amour*. Cet Auteur, d'abord Secrétaire du Duc de Belle-Garde, ensuite commis au Port Saint-Paul, mourut dans l'indigence.

DU SOUHAIT, Auteur du seiziéme siécle, a laissé des Piéces

Piéces intitulées *Beauté & Amour*, les *Loix d'Amour*, *Radegonde*, & les *Souhaits d'Amour*.

DUSSIEUX, (M.) a donné les *Héros François*, ou le *Siége de Saint-Jean-de Losne*, Drame Héroïque en trois Actes, en Prose, imprimé en 1774.

DU TEMS, (*M. Louis*) né à Tours en 1730, ci-devant chargé des affaires du Roi d'Angleterre à la Cour de Turin, est Auteur de deux Piéces de Théâtre, savoir, de la Comédie de l'*Homme à la mode*, & d'une Tragédie d'*Ulysse*.

DU TERRAIL, (le Marquis) mort à Paris depuis quelques années, avoit fait jouer dans sa maison d'Epinay, proche Saint-Denis, une Tragédie de sa façon, intitulée *Lagus*, & le *Déguisement de l'Amour*, Divertissement.

DUTHEIL; il n'est connu que par une Piéce intitulée; l'*Injustice punie*.

DUTHEIL, (M.) Officier aux Gardes, & de l'Académie des Belles-Lettres, a traduit *Oreste*, ou les *Cœphores* d'Eschyle.

DUVAL, (Mlle.) ancienne Actrice de l'Opera, a mis en Musique les *Génies*.

DUVAURE, (M.) né en Dauphiné, Chevalier de Saint-Louis, a donné le *Faux-Sçavant*.

DU VERDIER, (*Antoine*) Sieur de Vauprivas, né à Montbrillon en Forez en 1544, mort en 1600, Contrôleur-Général des Finances de Lyon, & Gentilhomme ordinaire de la Maison du Roi. Il a composé différens Ouvrages dont le plus considérable est sa *Bibliotheque des Auteurs François*; nous n'en avons qu'un dans le genre Dramatique; la Tragédie de *Polixène*, donnée en 1567.

DU VIGEON, (*Bernard*) né à Paris, & Peintre en Miniature, a fait avec Romagnesy, la *Partie de Campagne*. Il est mort en 1760, âgé de 77 ans.

DU VIVIER, (*Gerard*) étoit né à Gand, & fut Maître d'Ecole Françoise à Cologne. On lui attribue trois Piéces de Théâtre qui sont, *Abraham & Agar*, la *Fidélité nuptiale*, *Thésée & Déjanire*.

# E

EMANVILLE, Auteur du *Capitan Matamore.*

ETIENNE, (*Charles*) ancien Libraire de Paris, a traduit de l'Italien une Piéce sous le titre des *Des-abusés;* & du Latin, l'*Andriennee.*

# F

F. G. B. Ce sont les lettres initiales d'un Auteur qui a donné en 1659 une Tragi-Comédie, intitulée *Cajan*, ou l'*Idolâtre Converti.*

FABRICE DE FOURNARIS, dit le Capitan Cocodrile, n'est connu que par une Piéce intitulée *Angélique.*

FAGAN, (*Christophle-Barthelemi*) né à Paris, & mort en 1753, sembla d'abord devoir augmenter le nombre de nos grands Comiques; peut-être en eût il approché s'il les eût plus souvent consultés. Le *Rendez-vous*, & sur-tout la *Pupile*, qu'on doit regarder comme le Chef-d'œuvre de cet Auteur, obtiendront toujours des suffrages. Ses autres Piéces sont, la *Grondeuse*, *Lucas & Perrette*, l'*Amitié Rivale*, les *Caracteres de Thalie*, le *Marié sans le sçavoir*, la *Jalousie imprévue*, *Joconde*, la *Ridicule supposée*, l'*Isle des Talens*, l'*Amante travestie*, la *Fermiere*, l'*Heureux Retour*, le *Sylphe supposé*, les *Eveillés de Poissy*, les *Acteurs Juges*, le *Musulman*, le *Marquis Auteur*, l'*Astre favorable*, les *Almanachs*, *Philonomé*, la *Servante justifiée*, *Cythere assiégée.*

FARDEAU, (M.) Procureur au Châtelet, a donné le *Triomphe de l'Amitié.*

FATOUVILLE a composé pour l'ancien Théâtre Italien, *Arlequin Mercure Galant*, *Arlequin Grapignan*, *Arlequin Lingere du Palais*, *Arlequin Protée*, *Arlequin Empereur dans la Lune*, *Arlequin Jason*, *Arlequin Chevalier du Soleil*, *Colombine Avocat pour & contre*, *Colombine femme vengée*, *Isabelle*

*Médecin*, la *Précaution inutile*, le *Banqueroutier*, le *Marchand dupé*, & la *Fille savante*.

FAVART, (M. *Charles-Simon*) né à Paris, célebre par ses nombreux succès, surtous les Théâtres de la Capitale. Il a donné sur celui de l'Opera, *Dom Quichotte*, la *Coquette trompée*. Aux Frnçois, l'*Anglais à Bordeaux*. Aux Italiens, *Hyppolite & Aricie*, les *Amans inquiets*, les *Amour-Champêtres*, *Baïoco* & *Serpilla*, *Raton & Rosette*, *Ninette à la Cour*, les *Chinois*, la *Fille mal gardée*, *Soliman II.*, *Isabelle & Gertrude*, la *Fée Urgele*, les *Moissonneurs*, l'*Amant déguisé*, la *Rosere de Salency*, &c. A l'Opera-Comique, les *Jumelles*, l'*Enlevement*, le *Nouveau Parnasse*, la *Dragonne*, le *Bal Bourgeois*, *Moulinet*, *Pyrame & Thisbé*, la *Chercheuse d'esprit*, le *Bacha d'Alger*, le *Coq de Village*, le *Retour*, le *Départ de l'Opera-Comique*, les *Vendanges de Tempé*, l'*Amour impromptu*, &c. En société avec Pannard, la *Répétition interrompue*, *Marïamne*, le *Prince nocturne*, *Dardanus*; avec M. Valois d'Orville, *les Valets*; avec M. Rousseau de Toulouse, la *Coquette sans le savoir*; avec M. le M de P * *, le *Prix de Cythere*; avec M. de Verriere, l'*Amour & l'Innocence*; avec Fagan, la *Servante justifiée*, *Cythere assiégée*; avec la Garde & le Sueur, les *Amours Grivois*, le *Bal de Strasbourg*, les *Fêtes publiques*; avec Carolet, l'*Amour au Village*; avec MM. *Laujon & Parvi*, la *Parodie de Thésée*; & sur deux fonds préparés par M. Parmentier, les *Epoux*, *& la Fausse Duegne*; le Vaudeville des *Portraits à la mode*, l'*Arrangement des Arriettes*, avec M. Anseaume; avec M Marcouville, *Fanfale*; avec MM. *Pannard & Laujon*, *Zéphire & Fleurette*. Aux petits Appartements avec la Garde, la *Cour de Marbre*. A Fontainebleau, seul, les *Nouveaux Intermedes*, & Divertissemens de l'*Inconnue*, la *Belle Arsene*; en Flandres, un Prologue sur les Victoires du Roi, les *Comédiens de Flandres*.

FAVART, (Mde. *Justine-Benoîte du Ronceray*, épouse de M.) née à Avignon en 1727, fille d'André René *du Ronceray*, ancien Musicien de la Chapelle de S. M., & depuis du feu Roi Stanislas, mourut le 21 Avril 1772. Aujourd'hui que la mort de Mde. Favart a brisé tous engagemens, & que le mérite du procédé galant & généreux, est devenu inutile au mari complaisant, il est en droit de revendiquer les six Pièces suivantes: les *Amours de Bastien & Bastienne*; les *Ensorcelés*, ou *Jeannot & Jeannette*; la *Fille mal gardée*, ou le *Pédant amoureux*; la *Fortune au Village*; la *Fête d'Amour*, ou *Lucas & Colinette*; & *Annette & Lubin*.

FAURE, (*Antoine*) Prémier Président du Parlement de Chambery, & pere de Vaugelas, est Auteur d'une Tragédie des *Gordians & Maximins*, ou l'*Ambition*.

FAUCHARD DE GRANDME'NIL, (M.) a donné le *Savetier joyeux*.

FAURE, Auteur d'une Tragédie de *Manlius Torquatus*.

FE'AU, (le Pere *Charles*) Oratorien de Marseille, un des Auteurs du *Jardin des Muses Provençales*. On connoit encore de lui une Comédie intitulée *Brusquet*.

FENELON, (M. de) Chevalier de Saint-Louis, a composé une Tragédie d'*Alexandre*.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, (M.) a donné le *Fabriquant de Londres*, les *deux Avares*, l'*Honnête Criminel*, *Zémire & Mélide*.

FERMELHUIS, fils d'un Médecin de Paris, passe pour l'Auteur de l'Opera de *Pyrrhus*.

FERRAND, Fermier-Général, Auteur de la Musique de *Zélie*.

FERRI (*Paul*) Messin, a donné, vers l'an 1610, *Isabelle*, ou le *Dédain de l'Amour*, Pastorale en six Actes & en vers.

FILLEUL, (*Nicolas*) né à Rouen, Auteur de trois Piéces de Théâtre, *Achille*, *Lucrèce* & les *Ombres*.

FERRIER, (*Louis*) né à Avignon en 1650, fut mis à l'Inquisition pour ce vers,

L'Amour pour les Mortels est le souverain bien.

qui se trouve dans ses *Préceptes Galans*. Ce Poëte ayant été absous par le Saint Office, à la priere de ses amis, se retira à Paris, & mourut en Normandie en 1721. Outre ses *Préceptes Galans*, on a de lui les Tragédies d'*Anne de Bretagne*, d'*Adraste*, de *Montézume*, & d'autres Ouvrages qui ne manquent ni desprit ni de naturel.

FLOT, (A. H. H.) a donné l'*Amour fantasque*, ou le *Juge de soi-même*.

FLACE', (*Réné*) Auteur de la Tragédie d'*Elips*.

FLEURY, (M. *Jacques*) Avocat au Parlement de Paris, Auteur d'un Recueil de Poësies & de plusieurs Opera-Comiques, tels que le *Retour favorable*, le *Temple de Momus*,

le *Rossignol*, en société avec M. de L.... il a retouché le *Miroir magique*, &c.

FLOQUET, (M.) Auteur de la Musique de l'Opera intitulé, *l'Union de l'Amour & des Arts*, & de l'Opera d'*Azolan*.

FOLLARD, (le *Pere Melchior de*) frere du Chevalier de Follard, si connu par ses excellens Commentaires sur Polybe, naquit à Avignon en 1688, & entra chez les Jésuites à l'âge de seize ans. Après avoir professé la Rhétorique avec le plus grand succès au Collége de Lyon, il fut reçu à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de cette Ville. Il avoit un goût décidé pour le genre Dramatique, & l'on doit regretter qu'il n'ait pas mis la derniere main à ses Piéces de Théatre, *Agrippa, Oedipe* & *Thémistocle*. Le Pere Follard est mort à Avignon en 1739 dans la cinquante-sixieme année de son âge.

FONTAINE, (M.) a donné *Argiblan*, ou le *Fanatisme des Croisades*.

FONTANELLE, (*Jean-Gaspard de*) né à Grenoble en 1737. Ses Ouvrages Dramatiques sont, *Pierre-le-Grand*, *Ericie*, ou la *Vestale*, & la Tragédie de *Lorédan*.

FONTENELLE, (*Bernard le Bouvier de*) né à Rouen en 1657, neveu des Corneille, étoit des Académies Françoise & des Belles-Lettres, ancien Secrétaire perpétuel de celle des Sciences, & Associé de celle de Prusse. Toute l'Europe connoit ses Ouvrages dans différens genres, & il a soutenu sa réputation avec éclat, jusqu'à sa mort arrivée à Paris en 1757. Ses Ouvrages Dramatiqnes sont, *Abdolonyme*, *Henriette*, *Idalie*, *Lysianasse*, *Macate*, le *Testament*, le *Tyran*, le *Retour de Climene*, *Enone*, *Pygmalion*, la *Comete*. On lui attribue encore *Aspar*, & le Comte de *Gabalis*. Ses Opera sont, *Thétis & Pélée*, *Enée & Lavinie*, *Endymion*, *Bellerophon & Psyché*.

FONTENI, (*Jacques de*) ancien Confrere de la Passion, a donné le *Beau Pasteur*, la *Chaste Bergere* & *Galatée*.

FORCALQUIER, (*le Comte de*) mort depuis plusieurs années, a laissé quelques Comédies manuscrites, jouées en société vers l'an 1743, telles que le *Jaloux de lui-même*, *l'Homme du Bel air*, l'*Heureux Mensonge*, la *Fausse innocence*.

FRAMERY, (Nicolas-Etienne) né à Rouen en 1745, a donné *Nanette & Lucas*, ou la *Paysanne Curieuse*; *Nicaise*

de Vadé, remis avec des Ariettes, l'*Indienne*, le *Projet*, l'*Illusion*, ou le *Diable amoureux*, la *Colonie*, Parodie de *l'Isle d'Amour*, intermede Italien.

FRANCŒUR, (M. *François*) Chevalier de l'Ordre du Roi, Sur-Intendant de sa Musique, n'a travaillé pour l'Opera qu'en société avec M. Rebel, avec lequel il a composé la Musique des Opera suivans : *Pyrame & Thisbé*, *Tarsis & Zélie* ; *Scanderberg*, le *Ballet de la Paix*, les *Augustales*, la *Félicité*, *Zélindor* ou le *Sylphe*, le *Trophée*, le *Prince de Noisy*, *Ismène*, les *Génies tutélaires*.

FRANCŒUR, (M.) le neveu, Auteur de la Musique de *Lindor & Ismène*.

FRANÇOIS DE NISMES, (le *Pere Jean*) Récollet, Prédicateur, a donné une Tragédie de *Sainte-Cécile*.

FRE'NICLE, Conseiller du Roi, & Lieutenant-Général de la Cour des Monnoies, né en 1600, mourut Doyen de cette Cour en 1661 Ses Œuvres Dramatiques sont, la *Fidelle Bergere*, *Palémon*, *Niobé*

FRISIERI, (M.) aveugles dès l'enfance, li a composé la Musique des *deux Miliciens*, & des *Souliers mor - dorés*.

FROMAGET, a fait pour l'Opera - Comique, seul ou en société, les *Vieillards rajeunis*, le *Neveu supposé*, le *Magasin des Choses Perdues*, les *Noms enblanc*, & l'*Epreuve dangéreuse*.

FRONTON DU DUC, (*le Pere*) Jésuite, Auteur de l'*Histoire Tragique de la Pucelle de Dom Remi*.

FUZELIER, (*Louis*) né à Paris, y mourut en 1752, âgé de quatre-vingt ans. Il eut le Privilége du Mercure conjointement avec la Bruere, en récompense de ses travaux & de ses succès Dramatiques. Il a travaillé pour tous nos Théâtres; celui de l'Opera a eu de lui depuis 1713, les *Amours déguisés*, *Arion*, le *Ballet des Ages*, les *Fêtes Grecques & Romaines*, la *Reine des Péris*, les *Amours des Dieux*, les *Amours des Déesses*, les *Indes galantes*, l'*Ecole des Amants*, le *Carnaval du Parnasse*, les *Amours de Tempé*, *Phaëtuse*, *Jupiter & Europe*. Les Piéces jouées au Théâtre François sont, *Cornélie Vestale*, *Momus fabuliste*, les *Amusemens de l'Automne*, les *Amazones modernes*, les *Animaux raisonnables*, & le *Procès des Sens*. Les Piéces du Théâtre Italien sont, l'*Amour Maître de Langues*, le *May*, la *Méridienne*, la *Mode*, la *Rupture du Carnaval*, le *Faucon*. *Mélusine*, *Hercule filant*, *Arlequin Persée*, le *Vieux Monde*, les *Nôces de Gamache*, le *Serdeau des Théâtres*, la *Parodie*, les *Saturnales*, les *Débris des Saturna*

*les*, *Amadis le Cadet*, *Momus exilé*, la *Bague Magique*. Enfin Fuzelier a fait ſeul, ou en ſociété avec le Sage, d'Orneval & autres, pour l'Opera-Comique & les Marionnettes, *Théſée*, le *Raviſſement d'Helène*, *Arlequin Grand-Viſir*, la *Matrone d'Epheſe*, *Arlequin Défenſeur d'Homere*, le *Lendemain des Nôces*, la *Reine du Monomotâpa*, les *Vacances du Théâtre*, les *Dieux à la Foire*, les *Vendanges de Champagne*, le *Raviſſeur de ſa femme*, les *Songes*, le *Saut de Leucade*, le *Jaloux de rien*, la *Boëte de Pandore*, l'*Eclipſe favorable*, l'*Amour & Bacchus à la Foire*, la *Forêt de Dodone*, &c. &c. &c.

FUZILIER, Auteur d'une Comédie intitulée le *Retour de Tendreſſe*.

---

# G

GK., abrégé du nom d'un Auteur qui a donné les *Eaux de Wiſau*.

GAILLAC, (de) a donné l'*Amoureux ſans le ſavoir*.

GAILLARD, (Antoine) de la Porteneille, ancien Laquais d'un Archevêque d'Auch, a fait la *Mort du Maréchal d'Ancre*, & le *Cartel*.

GALLET, mort depuis pluſieurs années, a donné ſeul, ou en ſociété avec Piron, Pannard, Ponteau, à l'Opera-Comique, le *Double Tour*, la *Précaution inutile*, les *Coffres*, la *Ramée & Dondon*, *Marotte*.

GARDEIN DE VILLEMAIRE, (*Antoine-Joſeph-Louis*) né à Paris en 1726, & mort depuis quelques années, a fait imprimer deux petites Piéces Lyriques, le *Retour du Printems*, & le *Triomphe d'Aſtrée*.

GARNIER, (*Robert*) né à la Ferté-Bernard dans le Maine en 1534, & mort au Mans en 1590, fut Lieutenant-Général au Préſidial de cette Ville, & enſuite Conſeiller au Grand-Conſeil. Il avoit formé ſon goût ſur Sénèque le Tragique, qu'il tâcha d'imiter. Ses Tragédies qui, faute d'autres, ont été long-tems les délices de la France, ſont *Cornélie*, *Hyppolite*, *Marc-Antoine*, *Porcie*, la *Troade*, *Antigone*, *Bradamante*, & *Sédecias*, ou les *Juives*.

GARNOT, (M.) a donné aux Boulevards la *Fauſſe Pré-*

*caution*, l'*Amant trompé*, le *Directeur ambulant*, les *Aventures du Waux-Hall*, l'*Ane perdu & retrouvé*, le *Mariage in-promptu*, le *Bailli dupé*, le *Compliment du jour de l'An*, les *Amours de Babet*, le *Déménagement du Poëte*, les *Auteurs culbutés*, ou la *Réforme du Parnasse*, le *Rival puni*; chez Nicolet, dans des Sociétés ou en Province, la *Prévention ridicule*, *Gogo*, ou la *Fermiere de Vaugirard*, le *Temple de la Folie*; la *Mere Rivale*, *Louise*, ou le *Pouvoir de la Beauté*; en Société avec M. Gallais, l'*Aimable Vieillard*, l'*Ombre de Piron*, *Sans le vouloir*, les *Vendangeurs de Chablis*, *On a beau faire*, l'*Agnès de la Courtille*, & le *Marquis sans titre*.

GASPARINI, a donné le *Retour des Comédiens à Namur*, Piéce Tragi-Comi-Lyrique.

GAUBIER, (*Edme-Sulpice*) Parisien, ancien Valet-de-Chambre du Roi, a donné l'*Origine des Marionnettes*, & le *Pot de chambre cassé*.

GAUCHE', (*Jean*) a donné l'*Amour Divin*, Tragi-Comédie.

GAVINIE'S, (M) a composé la Musique du *Prétendu*.

GAULTIER, (*Albin*) Apothicaire à Avranches, est Auteur de l'*Union d'Amour & de Chasteté*.

GAULTIER, mort depuis plusieurs années a laissé, *Basile & Quitterie*.

GAUMIN, (*Gilbert*) né à Moulins, Maître des Requêtes, puis Conseiller d'Etat, mort en 1667, âgé de plus de quatre-vingt ans, avoit composé une Tragédie d'*Iphygénie*.

GENEST, (*Charles-Claude*) natif de Paris, Abbé de Saint-Vilmer, Aumônier de Madame la Duchesse d'Orléans, & Membre de l'Académie Françoise, se distingua par son goût pour la Physique, la Poësie & les Belles-Lettres, & mourut à Paris en 1710, à quatre-vingt-quatre ans. Le plus considérable de ses Ouvrages est intitulé *Principes de la Philosophie de Descartes*, en vers françois. On a aussi de lui quatre Tragédies, dont celle qui est intitulée *Penélope* eut beaucoup de succès. Son *Joseph* en eut bien plus encore chez la Duchesse du Maine, qui ne dédaigna pas de prendre un rôle dans cette Piéce. Les autres Tragédies de l'Abbé Genest sont, *Zelcide*, *Princesse de Sparte*, & *Polymnestor*: il a eu aussi beaucoup de part au Recueil intitulé, les *Divertissimens de Sceaux*,

dant cette Piéce qui avoit eu tant de succès à Clagni, ne parut sur le Théâtre François que pour y mourir, sans espoir de renaître. Les autres Tragédies de l'Abbé Geneſt sont, *Zéloïde*, *Princeſſe de Sparte*, & *Polymneſtor* : il a eu auſſi beaucoup de part au Recueil intitulé, les *Divertiſſemens de Sceaux*.

GENETAI, (*Octave-Cézar*) Sieur de la Gilleberdiere, Auteur de l'*Ethiopiade*.

GEOFFROI, (le *Pere Jean-Baptiſte*) ci-devant Jésuite, de l'Académie de Caën, ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Louis-le-Grand, né à Charolles en Bourgogne en 1706, eſt Auteur de *Baſilide*, & d'une Comédie du *Miſantrope*.

GERLAND, Gentilhomme de la Breſſe, Auteur d'une Tragédie de *Montgommery*.

GERVAIS, Maître de Muſique de feu M. le Duc d'Orléans, Régent, enſuite de la Chapelle du Roi, mort à Paris en 1744, âgé d'environ 60 ans; a donné la Muſique des Opera de *Méduſe*, d'*Hypermneſtre*, & des *Amours de Protée*.

GHERARDI, (*Evariſte*) un des Comédiens Italiens, très-connu dans le monde sous le nom d'Arlequin, ayant recueilli les plus belles Scènes des Comédies Italiennes, les fit imprimer. On les ſupprima ; ce qui irrita la curioſité du Public, au point qu'en peu de tems on en fit un nombre prodigieux d'éditions à Paris, à Lyon, à Rouen, en Hollande, &c. A ce premier Tome ſupprimé fut joint un Supplément, ſuivi d'un troiſiéme Volume, & probablement les Italiens auroient encore groſſi le Recueil, s'ils n'avoient pas été renvoyés. Ghérardi eſt mort en 1700, à la fleur de ſon âge, & n'a laiſſé de lui que la *Foire de Bezons*.

GIBERT, (M.) a fait la Muſique de la *Sybille*, du *Carnaval d'Eté*, de la *Fortune au Village*, de *Soliman*, d'*Appelle & Campaſpe*, de *Deucalion & Pyrrha*

GIBOIN, (*Gilbert*) de Montargis, Joueur de Harpe, & grand Arithméticien, a donné, *Alexandre*, & les *Amours de Philandre & Mariſée*.

GILBERT, (*Gabriel*) Calviniſte, né à Paris, fut Secrétaire des Commandemens de Chriſtine, Reine de Suéde, & ſon Réſident en France. Il mourut vers l'an 1675. On a de lui, *Marguerite de France*, *Téléphonte*, *Hyppolite*, ou le *Garçon infidele* ; *Rhodogune*, *Sémiramis*, les *Amours de Diane & d'Endymion*, *Creſphonte*, *Arie & Pétus*, les *Amours d'Ovide*, les *Amours d'Angélique & Médor*, les

*Intrigues amoureuses*, *Léandre & Héro*, les *Peines & les Plaisirs de l'amour*. On lui attribue encore, *Théagene*, & le *Courtisan parfait*.

GILLET DE LA TESSONIERE, né en 1620, fut Conseiller à la Cour des Monnoies, & fit pour le Théâtre, *Quixaire*, *Policrite*, *Francion*, le *Triomphe des cinq Passions*, l'*Art de regner*, ou le *Sage Gouvernement*; *Sigismond*, le *Déniaisé*, la *Mort de Valentinien*, & le *Campagnard*. On lui attribue encore *Constantin* & *Soliman*.

GIRAUD, (*Antoine*) Lyonnais. Il donna le *Pasteur fidele*.

GIRAUD, (M.) Musicien de l'Opera, a composé la Musique de *Deucalion & Pyrrha*, & de l'*Opera de Société*

GLUCK, (M. le Chevalier) Musicien Allemand, Auteur de la Musique d'*Iphigénie*, d'*Alceste*, *Orphée*, *Pâris & Hélène*, & de plusieurs autres Opera. *Iphigénie* & *Orphée* ont été représentées avec succès à Paris.

GODART, (*Jean*) né à Paris en 1564, & Lieutenant-Général au Baillage de Ribemont, a laissé la *Franciade* & les *Déguisés*.

GOISEAU, Auteur d'une Tragédie d'*Alexandre*.

GOLDONI, (*M. Charles*) Avocat Vénitien, a donné au Théâtre François, le *Bourru bien-faisant*; & aux Italiens, l'*Enfant perdu & retrouvé*, les *deux Freres Rivaux*, les *Amours d'Arlequin & de Camille*, la *Jalousie d'Arlequin*, *Arlequin Valet de deux Maîtres*, *Arlequin Philosophe*, la *Bague Magique*, l'*Epreuve Parisienne*.

GOMBAULT, (*Jean Ogier de*) Gentilhomme Calviniste, né près de Brouage en Saintonge, fut un des premiers de la petite assemblée de Beaux-Esprits qui se forma chez *Conrart*, & donna lieu à l'établissement de l'Académie Françoise, dont il remplit une place. Un accident malheureux termina sa vie. Un jour qu'il se promenoit dans sa chambre, le pied lui ayant tourné, il tomba & se blessa de telle sorte à la hanche, qu'il fut presque toujours obligé de garder le lit jusqu'à sa mort, qui arriva en 1666. Ses Piéces de Théâtre sont, *Amarante*, *Aconce & Cydippe*, & les *Danaïdes*.

GOMEZ, (*Madelaine-Angélique Poisson de*) fille de Paul Poisson, sœur du dernier Comédien de ce nom, & veuve de Dom Gabriel de Gomez, Gentilhome Espagnol, naquit

à Paris en 1684, & mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1771. Outre les Romans qui ont fait la réputation de Mde. de Gomez, on connoit encore ses Piéces de Théâtre qui sont, *Habis*, *Sémiramis*, *Cléarque*, *Marsidie*, & les *Epreuves*.

GONDOT, (M.) Commissaire des Guerres, Secrétaire des Maréchaux de France, de M. de Biron & des Gardes-Françoises, est Auteur des *Bergers de qualité*, des *Fêtes des environs de Paris*, de la *Parodie de Castor & Pollux*, & des *Couronnes*.

GOSSEC, (M.) l'un des Directeurs du Concert Spirituel en 1774, Auteur de la Musique du *Faux-Lord*, des *Pêcheurs*, du *Double Déguisement*, de *Toinon & Toinette*, d'*Hylas & Sylvie*, & de *Sabinus*

GOUGENOT, Dijonais, a donné la *Comédie des Comédiens*, & la *Fidelle Tromperie*.

GOYSEAU, de Paris, a fait imprimer, en 1723, une Tragédie d'*Alexandre & Darius*.

GRAFIGNI, (*Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de*) naquit à Nancy vers la fin du dernier siécle, d'un Major de la Gendarmerie du Duc de Lorraine, & d'une petite niéce du fameux *Callot*. Elle fut mariée ou plûtôt sacrifiée à François Hugot de Grafigni, Chambellan du Duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut plusieurs fois risque de la vie. Séparée juridiquement d'un tel époux, renfermé pour ses violences & sa mauvaise conduite, elle vint ouvrir à Paris sa carrierre littéraire par les *Lettres Péruviennes* : elles furent suivies de *Cénie*, une des meilleures Piéces que nous ayons dans le genre attendrissant. L'Auteur fit encore la *Fille d'Aristide & Phasa*, & mourut à Paris en 1758, à 64 ans.

GRAND-CHAMP, Auteur d'une Tragédie d'*Omphale*.

GRANDVAL, (*Nicolas Racot*) Musicien-Organiste, & Auteur du *Poëme de Cartouche*, étoit né à Paris en 1676; il y mourut en 1753, laissant les Piéces de Théâtre suivantes: le *Quartier d'Hyver*, le *Valet Astrologue*, *Persiffler*, *Agathe*, le *Camp de Porché-Fontaine*.

GRANDVAL, (M. *Charles-François*) fils du précédent, & célebre Comédien, débuta en 1719 au Théâtre François par le rôle d'Andronic, & par celui de Mélicerte, *dans Ino & Mélicerte*. Il a rempli long-tems les premiers rôles; & tout

le monde a connu ses talens supérieurs pour ceux de Petit-Maître du bon ton. Il a quitté le Théâtre, y est rentré, & enfin l'a quitté tout-à-fait. M. Grandval a fait des Piéces polissonnes intitulées, l'*Eunuque*, ou la *Fidelle infidélité*; *Agathe*, ou la *Chaste Princesse*; les *deux Biscuits*, *Léandre*, *Nanette*, *Sirop au cul*, le *Tempéramment*.

GRANGIER, (*Balthazar*) Conseiller & Aumônier du Roi, Abbé de Saint-Barthelemi de Noyon, a donné les Comédies du *Paradis*, de l'*Enfer* & du *Purgatoire*, du Dante, mises en rimes françoises.

GRAVE, (M. le *Vicomte de*) né a Narbonne, a donné la Tragédie de *Varron*.

GRAVELLE, (M. l'*Evêque de*) a donné l'*Amant déguisé*.

GREBAN, (*Arnoul & Simon*) Ces deux Auteurs étoient de Compiegne & freres. Arnoul fut Chanoine du Mans, & Simon, Secrétaire du Comte du Maine. Ce sont les premiers qui firent représenter des Mysteres; celui des *Actes des Apôtres* parut en 1450.

GRENAILLE, (*François*) Sieur de Châteaunieres, né à Uzerche dans le Limosin en 1616, Auteur de la *Mort de Crispe*, ou l'*Innocent Malheureux*.

GRENET, Maître de Musique de l'Opera, a fait celle du *Triomphe de l'Harmonie*, & d'*Apollon Berger* d'*Admete*.

GRENIER, (M.) a eu part à la Musique de l'Acte de *Théonis*.

GRESSET, (M. *Jean-Baptiste-Louis*) né à Amiens, de l'Académie Françoise, il s'est distingué dans le genre Dramatique par ses Piéces d'*Edouard* III., de *Sydney*, & du *Méchant*.

GRETRI, (M.) né à Liége, Auteur de la Musique du *Huron*, de *Lucile*, du *Tableau parlant*, de *Silvain*, des *deux Avares*, de *Zémire & Azor*, de l'*Ami de la maison*, de l'*Amitié à l'épreuve*, du *Magnifique*, de la *Rosiere*, de la *Fausse Magie*, de *Céphale & Procris*; tous chef-d'œuvres dont les François & les Etrangers font leurs délices au Théâtre & dans ces Concerts.

GREVIN, (*Jacques*) né à Clermont en Beauvoisis, en 1538, fut Médecin de la Duchesse de Savoie. Ses Piéces de Théâtre sont, les *Esbaïs* & *Cézar*: on lui attribue encore la *Maubertine*. Cet Auteur s'est exercé dans plus d'un genre; il sur-tout réussi dans les Poësies galantes.

GRIGNETTE, ( *Bénigne* ) Avocat, a donné en 1646 une Tragédie intitulée la *Mort de Germanicus.*

GROSSE-PIERRE, ancien Auteur d'une Tragédie de la *Franciade.*

GROUCHY, ( *Nicolas* ) Sieur de la Cour, Auteur d'une Piéce intitulée *Béatitude*, &c.

GUERIN DE BOUSCAL, ( *Gugon* ) Languedocien, fils d'un Notaire, fut Avocat au Conseil, mourut en 1657, & a laissé la *Mort de Brutus*, *Dom Quichotte*, *Cléomène*, la *suite de Dom Quichotte*, le *Fils désavoné*, *Sancho-Pança*, la *Mort d'Agis* & l'*Amant libéral.*

GUERIN, ( *Nicolas-Armand-Martial* ) fils du Comédien *Guérin Détriché*, & de la Veuve de Moliere, né en 1707, a fait *Myrtil & Mélicerte*, la *Psiché de Village*, & un Opera de *Mélicerte.*

GUERIN DE FRE'MICOURT, ( M. ) Auteur des *Jumeaux*, a eu part aux *Ensorcelés*, & a quelques P*arodies.*

GUERSENS, ( *Ch. Julien de* ) né a Gisors en 1543, Sénéchal de Rennes, & mort en 1583, a composé une Eglogue sous le titre de *Bergerie*, & plusieurs Piéces qui ont paru sous le nom de Mlle. Neveu, dont il étoit amoureux, entr'autres celle de *Panthée & de Tobie.*

GUEULETTE, ( *Thomas-Simon* ) Substitut du Procureur du Roi au Châtelet, né à Paris en 1683, & mort en 1766. Outre les *Mille & un quart d'heure*, les *Sultans de Guzarate*, &c. il a fait pour le Théâtre les *Comédiens par hazard*, *Arlequin Pluton*, le *Trésor supposé*, *l'Amour Précepteur*, l'*Horoscope accompli*; & traduit la *Vie est un songe*, *Griselde*, la *Statue de* l'*Honneur.*

GUIBERT, ( Mde. ) née à Versailles en 1725; parmi plusieurs petites Piéces de Poësies diverses, a fait imprimer les Drames suivans : la *Coquette corrigée*, le *Rendez-vous*, les *Filles à marier.*

GUICHARD, ( *Henri* ) Contrôleur des Bâtimens du Roi, a fait l'Opera d'*Ulysse & Pénélope.*

GUICHARD, ( M. *Jean-Baptiste* ) Auteur des *Apprêts de Nôces*, de l'*Amant statue*, du *Bucheron*, & des *Réunions*, ou le *Bon Pere de famille.*

GUILLEMARD, ( M. ) Secrétaire de l'Intendance de Marine en Bretagne, a traduit de l'Anglois, *Caton d'Utique.*

GUIS, (M. *Jean-Baptiste*) né à Marseille, a fait imprimer *Abaïlard & Héloïse*, & la Tragédie de *Térée*.

GUY DE SAINT-PAUL, Recteur de l'Université de Paris, donna en 1574, une Tragédie de *Néron*.

GUYOT DE MERVILLE, (*Michel*) né à Versailles en 1696. Il mourut près de Genève en 1755. Nous avons de lui, outre le *Consentement forcé*, les *Mascarades amoureuses*, les *Amans assortis sans le savoir*, les *Impromptus de l'Amour*, *Achille à Scyros*, les *Epoux réunis*, le *Dédit inutile*, les *Dieux travestis*, le *Roman*, l'*Apparence trompeuse*, les *Talens déplacés*, le *Médecin de l'esprit*, *Achille à Troye*, *Manlius Torquatus*, *Salluste*, la *Coquette punie*, le *Jugement téméraire*, les *Tracasseries*, le *Triomphe de l'Amour & du Hazard*.

## H

HABERT, (*François*) fils d'un Officier, né à Issoudun, de la famille du célebre *Monmort*, fit imprimer en 1558, le *Monarque*.

HARDY, (*Alexandre*) a été le Poëte Dramatique le plus fécond qui ait jamais paru, s'il est vrai que ses Piéces excédent le nombre de sept cens. Il suivoit une troupe de Comédiens à laquelle il fournissoit toutes les Piéces qu'elle vouloit jouer. Né à Paris, il commença à travailler dans le genre Dramatique en 1601, & mourut en 1630. Toutes les Piéces qu'on connoît de lui, ou qu'on lui attribue, n'ont pas été imprimées : en voici quelques-unes : *Théagene & Chariclée*, *Didon*, *Méléagre*, *Penthée*, *Procris*, *Alceste*, *Alphée*, *Ariane ravie*, *Achille*, *Coriolan*, *Mariamne*, *Cornélie*, *Alcée*, le *Ravissement de Proserpine*, la *Force du Sang*, la *Gigantomachie*, la *Belle Egyptienne*, le *Triomphe d'Amour*, *Lucréce*, ou l'*Adultere*, *Alexandre*, la *Bigamie*, *Turlupin*, le *Frere indiscret*, le *Jugement d'Amour*, *Osmin*, *Pandoste*, *Parthenie*.

HARNY DE GUERVILLE, (M.) a fait seul, ou en société, les *Amours de Bastien & de Bastienne*, les *Ensorcelés*, le *Prix des Talens*, le *Petit-Maître en Province*, la *Sybille*, l'*Esprit du jour*, le *Bal inpromptu*, les *Nouveaux Calotins*, *Georges & Georgette*.

HAUTEMER, (le *Sieur Farin de*) né à Rouen, ci-devant Acteur de l'Opera-Comique, a donné le *Docteur d'amour*, *Arlequin gourré*, les *Filets de Vulcain*, les *Boulevards*, l'*Inpromptu des Halles*, la *Maison à deux portes*, le *Troc*.

HAUTEROCHE, (Noël le Breton, Sieur de) Acteur & Poëte Dramatique, est mort à Paris en 1707, âgé de 90 ans. Il se distingua dans les rôles comiques, & a laissé les Piéces suivantes : l'*Amant qui ne flatte point*, le *Souper mal apprêté*, le *Deuil*, les *Apparences trompeuses*, *Crispin Musicien*, *Crispin Médecin*, le *Cocher supposé*, l'*Esprit Follet*, les *Bourgeoises de qualité*, les *Nouvellistes*, &c. Plusieurs de ces Piéces sont restées au Théâtre.

HAYS, (*Jean*) naquit au Pont de l'Arche, & fut Conseiller & Avocat du Roi au Siége Présidial de Rouen. Il donna en 1597 une Tragédie de *Cammate*, & depuis la *Bergerie d'Amarille*.

HEINS, (*Pierre*) vivoit en 1596, il a publié le *Miroir des Veuves*, *Holopherne & Judith*, *Jokabed*, le *Miroir des vraies Meres*, l'*Enfance de Moyse*.

HE'NAULT, (*Charles-Jean-François*) de l'Académie Françoise, Président-Honoraire, Sur-Intendant de la Maison de Madame la Dauphine, naquit à Paris en 1585. L'Ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, est son Abrégé Chronologique de l'Histoire de France. On lui attribue une Tragédie intitulée *Marius*, dont le véritable Auteur étoit M. de Caux, de qui nous avons aussi *Lisimachus*. On lui attribue aussi une Tragédie de Fuzelier intitulée *Cornélie*. Il est bien vrai que Fuzelier avoit quelquefois travaillé en société avec le Président Hénault ; ils avoient fait ensemble, & avec Moncrif, l'*Oracle de Delphes*, petite Comédie. Nous avons du Président Hénault le *Réveil d'Epiménide*, les *Chimeres*, & une Tragédie de *François* II. ; qui est moins une véritable Tragédie, que des faits historiques mis en dialogue.

HERBAIN, (le *Chevalier d'*) Chevalier de Saint-Louis, mort depuis quelques années, a composé la Musique du Ballet de *Célime*, & d'un Opera Italien donné en Corse pour la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

HERSEINT, Chancelier de la Cathédrale de Metz, Auteur de deux Drames intitulés, *Pastorale Sainte*.

HEUDON, (*Jean*) né à Paris, Auteur de *Pyrrhus*, & de *Saint-Cloud*.

HOUBRON, (M.) a donné le *Double Déguisement*.

HUAU, (la *Dlle.*) Actrice de la Haye, y a donné le *Caprice d'Amour*.

HUS, (Mde.) mere de l'Actrice de ce nom, a donné aux Italiens une Comédie intitulée, *Plutus Rival de l'Amour*, dont M. de Caux a fait les couplets.

HUISSIER DES ESSARSTS, a composé en 1707, le *Retour de Campagne*.

J

JACQUELIN, a donné *Soliman*, ou *l'Esclave généreuse*.

JELIOTTE, (le *Sieur Pierre*) né dans le Béarn, Acteur excellent, & bon Musicien. Il a quitté l'Opéra en 1755. Il avoit fait pour les petits Appartemens, la Musique de *Zélisca*, Piéce de la Noue.

JOBE', a donné le *Bateau de Bouille*.

JOBERT, Auteur de la Tragédie de *Balde*, *Reine des Sarmates*.

JODELLE, (*Etienne*) Sieur du Limosin, étoit né à Paris. Il fut le premier qui essaya de ressusciter l'ancienne Tragédie. Jodelle fut chef de la *Pleïade*, société des sept plus fameux Poëtes de son tems: il étoit à la fois Poëte, Architecte, Sculpteur, Peintre & Militaire. Tous ces titres, & la bienveillance des Rois, ne l'empêcherent pas de mourir pauvre. Ses Tragédies sont, *Didon se sacrifiant*, *Cléopatre*, Piéce qui paroîtroit bien foible aujourd'hui; mais dont la représentation plut si fort à Henri II., qu'il fit compter cinq cens écus à l'Auteur, qu'il combla par la suite de bienfaits. Ses Comédies sont, *Eugene* ou la *Rencontre*, & la *Mascarade*.

JOLIVEAU, (M.) ci-devant Secrétaire, aujourd'hui l'un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique, a fait les paroles de l'Opéra de *Polixène*, & *du Prix de la Valeur*.

JOLLY, (*Antoine-François*) né à Paris en 1672, & mort en 1753, est Auteur des paroles de l'Opéra de *Méleagre*,

&

& de quatre Comédies ; l'*Ecole des Amans*, la *Vengeance de l'Amour*, l'*Amante Capricieuse*, & la *Femme Jalouse*.

JOURDAN, (*Jean-Baptiste*) né à Marseille, est Auteur de l'*Ecole des Prudes*.

ISO, (M.) Auteur de la Musique de *Phaëtuse*, de *Zémire*, & de quelques Fragmens.

JUNKER, (M) a publié conjointement avec M. Liébaut, plusieurs Volumes d'une Traduction Françoise de Drames Allemands. Ces Pieces sont, *Miss Sara Samson*, Tragédie Bourgeoise de Lessing, les *Juifs*, Comédie du même ; une Pastorale, l'*Esprit fort*, de Lessing ; le *Billet de Loterie*, du même ; le *Trésor*, de Gellert.

JUNQUIERES, (M. de) de Senlis, a donné le *Gui-de-Chêne*.

# K

KOHAULT, (M.) Musicien, a composé les Ariettes du *Serrurier*, de la *Bergere des Alpes*, de *Sophie* ou le *Mariage caché*, & de la *Closiere*.

# L

LA BARRE, Auteur de *Cléonide*.

LA BARRE, célebre joueur de flutte traversiere, mort en 1743, a fait la Musique du *Triomphe des Arts*, & la *Vénitienne*.

LABAUME, (l'Abbé *Jacques-François des Dossat de*) Chanoine d'Avignon, de l'Académie des *Arcades* de Rome, mort en 175 .... est Auteur d'un Poëme Epique en Prose, intitulé la *Christiade*, & d'une espece de Pastorale allégorique, aussi en Prose, sous le titre de l'*Arcadie moderne*.

LABE', (*Louise Charly*) que sa beauté & la profession de son mari, riche Négociant en Cordes, ont fait appeller la *Belle Cordiere*, naquit à Lyon en 1526, & y mourut à l'âge

HUAU, (la Dlle.) Actrice de la Haye, y a donné le *Caprice d'Amour*.

HUS, (Mde.) mere de l'Actrice de ce nom, a donné aux Italiens une Comédie intitulée, *Plutus Rival de l'Amour*, dont M. de Caux a fait les couplets.

HUISSIER DES ESSARSTS, a composé en 1707 le *Retour de Campagne*.

# J

JACQUELIN, a donné *Soliman*, ou l'*Esclave généreuse*.

JELIOTTE, (le *Sieur Pierre*) né dans le Béarn, Acteur excellent, & bon Musicien. Il a quitté l'Opéra en 1755. Il a fait pour les petits Appartemens, la Musique de *Zélisca*, de la Noue.

JOBE', a donné le *Bateau de Bouille*.

JOBERT, Auteur de la Tragédie de *Balde*, Roi des *Sarmates*.

JODELLE, (*Etienne*) Sieur du Limosin, étoit né à Paris, fut le premier qui essaya de ressusciter l'ancienne Tragédie. Jodelle fut chef de la *Pleïade*, société des sept plus célèbres Poetes de son tems: il étoit à la fois Poete, Architecte, Sculpteur, Peintre & Militaire. Tous ces titres, & la bienveillance des Rois, ne l'empêcherent pas de mourir pauvre. Ses Tragédies sont, *Didon se sacrifiant*, *Cléopatre*, Piece qui paroîtroit bien foible aujourd'hui; mais dont la représentation plut si fort à Henri II., qu'il fit compter cinq cens écus à l'Auteur, qu'il combla par la suite de bienfaits. Ses Comédies sont, *Eugene* ou la *Rencontre*, & la *Mascarade*.

JOLIVEAU, (M.) ci-devant Secrétaire de l'Académie Royale, l'un des Directeurs de [illegible] de *Polixene* fit les paroles de

de 40 ans. Dans les Œuvres de la *Belle Cordiere*, imprimées à Lyon en 1555, & réimprimées en 1762, on trouve une Piéce très-ingénieuse, la meilleure de toutes, intitulée *Débat de Folie & d'Amour.*

LA BEDOYERE, (M. *Marguerite-Hugues-Charles-Marie Huchet de*) fils du Procureur-Général du Parlement de Rennes, a composé l'*Indolente.*

LA BORDE, (M. de) ci-devant premier Valet-de-Chambre du Roi, né à Paris, a fait la Musique de *Gilles garçon Peintre*, des *Bons Amis*, d'*Annette & Lubin*, d'*Ismene & Isménias*, d'*Alix & Alexis*, du *Dormeur éveillé*, de *Thétis & Pélée*, de *Zénis & Almazis*, d'*Amphion*, *de la Cinquantaine*, d'*Amadis*, d'*Adéle de Ponthieu*, de l'*Anneau perdu & retrouvé*; de la *Meuniere de Gentilly*, des *Amours de Gonesse*, du *Chat perdu*, du *Revenant*, de la *Mandragore*, du *Coup de Fusil*, de la *Chercheuse d'Esprit*, de *Fanni*, de *Candide*, du *Rossignol*, de *Colette & Mathurin*, du *Billet de Mariage*, de *Jeannot & Colin*, & *du Projet.*

LABORDE-MONTIBERT, Soldat dans la Colonelle du Régiment de Rohan, a fait en société avec le neveu de la Motte-Houdart, l'*Amant généreux.*

LA BROSSE a donné, en 1591, une Traduction de l'*Aminte* du Tasse.

LA BRUERE, (*Charles-Antoine le Clerc de*) étoit, dit-on, des environs de Senlis. Il accompagna M. le Duc de Nivernois dans son Ambassade de Rome, & mourut en 1754, chargé des Affaires de France en cette Cour, à l'âge de 39 ans. Ses Ouvrages Dramatiques sont, les *Mécontens*, les *Voyages de l'Amour*, *Dardanus*, le *Prince de Noisy*, & *Erigone*

LA CALPRENEDE, (*Gauthier de Costes de*) Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, né dans le Diocèse de Cahors, vint à Paris en 1632, & par la gaieté de son esprit plut à la Reine qui lui accorda une pension. Il composa le Roman de *Silvandre*; de l'argent qu'il en tira, il se fit faire un habit; & lorsqu'on lui demandoit le nom de l'étoffe, il répondoit, c'est du *Silvandre.* La Calprenede fut Officier dans les Gardes Françoises, & mourut en 1663. Outre les Romans de *Silvandre*, de *Cassandre*, de *Cléopatre*, & de *Pharamond*, il a laissé la *Mort de Mithridate*, *Bradamante*, le *Comte d'Essex*, la *Mort des Enfans de Brute*, *Clariente*, *Jeanne Reine d'Angleterre*, la *Suite de Mariamne*, *Phalente*, *Herménégilde*, *Bélizaire*, *Edouard*, Tragédies. Le Cardinal de Richelieu ayant eu la patience d'en entendre lire une, dit quelle n'étoit

pas mauvaise, mais que les vers en étoient lâches : " com„ ment lâches, s'écria le rimeur Gascon! Cadédis, il n'y a rien „ de lâche dans la Maison de la Calprenede „.

LA CASE, Auteur de l'*Inceste supposé*, & de *Cammane*; il vivoit vers le milieu du dernier siécle.

LA CHAPELLE, (Jean) né à Bourges en 1655, d'une famille Noble, fut employé par Louis XIV à des Négotiations en Suisse : il fut reçu à l'Académie Françoise, & mourut âgé de 68 ans. On a de lui les Tragédies de *Zaïde*, de *Cléopatre*, de *Télémaque*, d'*Ajax*.

LA CHAPELLE, (la *Sœur de*) Religieuse, a fait imprimer à Autun, l'*Illustre Philosophe*, ou l'*Histoire de Sainte-Catherine d'Alexandrie*, Tragédie.

LA CHASSAIGNE, (M. de) du Languedoc, a fait en société, les *François au Port Mahon*, & le *Calendrier des Vieillards*.

LA CHAUSSE'E, (*Pierre-Claude Nivelle de*) né à Paris en 1692, d'une famille enrichie dans la Finance, animé par le succès de son *Epitre à Clio*, se livra au Théâtre, & ses succès lui mériterent une place à l'Académie Françoise en 1736. Il mourut dix-huit ans après, âgé de soixante-deux ans. Les Piéces que nous avons de lui sont, la *Fausse Antipathie*, la *Critique*, le *Préjugé à la mode*, l'*Ecole des Amis*, *Maximien*, *Mélanide*, *Amour pour Amour*, *Pamela*, l'*Ecole des Meres*, le *Rival de lui-même*, la *Gouvernante*, l'*Amour Castillan*, l'*Ecole de la Jeunesse*, l'*Homme de Fortune*, la *Rancune officieuse*, le *Retour imprévu*, le *Vieilard amoureux*, les *Tyrinthiens*; la *Princesse de Sidon*, & le *Rapatriage*. La Chaussée s'exerça avec succès dans un genre qu'on avoit perdu de vue; il y joignit le *Pathétique*, ce qui valut à ces Piéces le nom de *Comédies Larmoyantes*. L'*Ecole des Meres* paroit la meilleure de ses Comédies, & *Mélanide*, le premier de ses Drames Romanesques; *Maximien* a des beautés, ainsi que l *Préjugé à la mode*, qui est fort intéressant.

LACLERIERE, Auteur de deux Tragédies, *Amurat & Iphigénie*.

LA CHENE'E, (*Quesnot de*) Auteur d'une Piéce qui a pour titre, la *Bataille d'Ooghstet*.

LA COMBE, (M. *Jacques*) né à Paris, Avocat, & Libraire, Auteur du Mercure de France, connu par plusieurs

Ouvrages de Littérature, & en particulier par les *Révolutions de Russie*, par le *Dictionnaire* & par le *Spectacle des Beaux Arts*, par l'*Histoire de Christine*, par les *Histoires du Nord* & de l'*Espagne*, &c. Il a donné au Théâtre Italien, les *Amours de Mathurine*, & le *Charlatan*; parodiés sur des Airs Italiens & François.

LA COSTE, Musicien de l'Opera, & Auteur d'un Livre de Cantates; mort depuis quelques années, a fait la Musique des Opera d'*Aricie*, de *Philomele*, de *Bradamante*, de *Créuse*, de *Télégone*, d'*Orion* & de *Biblis*.

LA COSTE, (M.) Avocat, Auteur de *Judith*, & de *David*.

LA COUR, (le Pere *Jean-Louis de*) Jésuite, né en 1701, a traduit *Agapit*, Tragédie latine du Pere Porée.

LA CROIX donna en 1561 les *trois Enfans dans la Fournaise*.

LA CROIX, Avocat en Parlement, a donné, *Climène*, l'*Inconstance punie*.

LA CROIX, (*Pierre de*) donna la *Guerre Comique*, ou la *Défense de l'Ecole des Femmes*.

LA CROIX, (*Jean-Baptiste*) mort en 1742, âgé de 77 ans, a donné l'*Amant Prothée*.

L'AFFICHARD, (*Thomas*) né à Ponfloth en Bretagne, Souffleur, ensuite Receveur de la Comédie Italienne, est mort à Paris en 1753, âgé de 55 ans. Il étoit en société de talens avec Pannard, Valois, d'Orville & Gallet. Quelques-unes des Piéces qui ont paru sous son nom, sont, les *Acteurs déplacés*, la *Béquille*, l'*Amour imprévu*, les *Effets du hazard*, la *Rencontre imprévue*, la *Nymphe des Tuileries*, les *Dieux*, la *Famille*, l'*Amour Censeur des Théâtres*, le *Fleuve Scamandre*.

LAFONT, (*Joseph de la*) fils d'un Procureur au Parlement de Paris, naquit dans cette Ville en 1686, & mourut à Passy en 1725, après avoir donné au Théâtre, *Danaë*, ou *Jupiter Crispin*, le *Naufrage*, l'*Amour vengé*, les *trois Freres Rivaux*, les *Fêtes de Thalie*, la *Critique*, la *Provençale*, *Hypermnestre*, les *Amours de Prothée*. Il travailla pour l'Opera-Comique avec le Sage & d'Orneval, & a fait seul ou en société, la *Décadence de l'Opera-Comique*, le *Jugement d'Apollon & de Pan, par Midas*, la *Réforme du Régiment de la Calotte*, la *Querelle des Théâtres*, le *Monde renversé*. Lafont

est aussi l'Auteur des trois premiers Actes de l'Opéra d'*Arion*, & d'une Comédie intitulée l'*Epreuve reciproque*.

LA FONTAINE, ( *Jean de* ) fils d'un Maître des Eaux & Forêts, né à Château-Thierry en 1621, reçu de l'Académie Françoise en 1684, est mort à Paris en 1695, âgé de 74 ans. Ses Œuvres Dramatiques consistent en sept Comédies & deux Opera : savoir, l'*Eunuque*, le *Florentin*, *Climène*, je *Vous prends sans Verd*, *Ragotin*, la *Coupe enchantée*, le *Veau perdu*, *Daphné* & *Astrée*, les *Amours d'Acis & Galathée*.

LA FORGE, ( J. de ) vivant au dix-septieme siécle, a fait la *Joueuse dupée*.

LA FOSSE D'AUBIGNI, ( *Antoine de* ) neveu du célebre la Fosse, Peintre, né en 1653, étoit de l'Académie des *Apathistes* de Florence, & mourut Secrétaire du Duc d'Aumont en 1708. Ses Tragédies sont *Polixène*, *Manlius Capitolinus*, *Thésée* & *Corésus*.

LA FOSSE, ( M. de ) Officier de la Monnoie, a donné l'*Ecole de la Raison*.

LA GARDE, ( *Philippe-Bridart de* ) né à Paris en 1710, étoit le fils d'un Homme de confiance du Grand-Prieur, M. de Vendôme. Il fut chargé des détails des Fêtes particulieres que Louis XV donnoit à sa Cour dans ses petits Appartemens, & mourut en 1767. On a de lui des *Lettres de Thérèse*, des Observations sur les Arts ; & il a eu part à plusieurs Opera-Comiques, tels que la *Rose*, le *Bal de Strasbourg*, les *Amours Grivois*, & les *Fêtes de la Paix*.

LA GARDE, ( M. ) Maître de Musique des Enfans de France, a composé la Musique d'*Eglé*, & de la *Journée Galante*.

LA GAYE, ( *Guillaume de* ) Auteur du *Duelliste malheureux*.

LA GRANGE, ( *Guillaume de* ) né à Sarlat, Auteur d'une Tragédie de *Didon*.

LA GRANGE, ( Isaac de ) a traduit le *Dédain amoureux*, Pastorale en cinq Actes, en Prose, de l'Italien de Bracciolini.

LA GRANGE-CHANCEL, ( *Joseph de* ) né au Château d'Antoniac, près de Périgueux, en 1676. Après bien des traverses & des pélerinages chez diverses Puissances, il mourut à 82 ans. Ses Piéces de Théâtre sont, *Adherbal*, la même que *Jugurtha* ; *Oreste & Pylade*, *Méléagre*, *Athénaïs*,

*Amazis*, *Alceste*, *Ino & Mélicerte*, *Sophonisbe*, *Erigone*, *Cassius & Victorinus*, *Médée*, *Cassandre*, *Ariane & Thésée*, les *Jeux Olympiques*, *Orphée*, la *Fille supposée*, *Pyrame & Thisbé*, la *Mort d'Ulysse*, & *le Crime puni*.

LA GRANGE, (de) originaire de Montpellier, dissipa ses biens, & réduit à la foible ressource de sa plume, donna au Théâtre Italien diverses Comédies, dont quelques-unes furent applaudies, telles que le *Contre-tems*, l'*Italien marié à Paris*, & la *Gageure*. Il mit aussi en vers l'*Ecossaise* de M. de Voltaire, & mourut à l'Hôpital de la Charité à Paris en 1767. Outre les Piéces dont on a parlé, on a encore de lui le *Déguisement*, les *Femmes Corsaires*, l'*Accommodement imprévu*, le *Ravissement inutile*, la *Fontaine de Jouvence*, la *Mort de Mandrin*, l'*Heureux déguisement*, & le *Palais enchanté*.

LA GRANGE, (M. *de*) a donné le *Manuscrit* ou *Barbacole*, le *Bon Tuteur*, les *deux Contrats*.

LA GRANGE, (M. d'*Olgiband de*) a donné *Arménide*, ou le *Triomphe de la Constance*, *Zéline*, ou le *Premier Navigateur*; *Abradate*, la *Fleur* d'*Agathon*, les *Vignerons*, la *Folie du jour*.

LA GUERRE, (*Mlle. Elizabeth-Claude Jacquet de*) épouse d'un Organiste de Saint-Severin, & célebre par son goût pour la Musique, son talent pour le Clavecin & la Composition, naquit à Paris en 1669, & y mourut en 1727: elle a fait la Musique de l'Opera de *Céphale & Procris*

LA HARPE, (M. de) célebre par quantité de Prix en Prose & en Vers, remportés à l'Académie Françoise, par plusieurs morceaux de bonne Littérature & de belle Poësie, a fait le *Comte de Warwick*, *Timoléon*, *Pharamond*, *Gustave Vasa*, *Mélanie*, *Menzikoff*, les *Barmecides*, &c.

LA JONQUIERE. (M. de) Cet Auteur n'a mis que ses lettres initiales à la tête de deux Volumes imprimés en 1772, sous le titre de *Théâtre Lyrique*, il a publié quelques essais d'Opera, entr'autres, *Antiope & Sapho*.

LA LANDE, (*Michel Richard de*) né à Paris en 1657, Sur-Intendant de la Musique du Roi, &c., a composé la Musique de *Mélicerte*, du *Ballet de l'Inconnu*, & du *Ballet des Elémens*, qu'il a fait conjointement avec Des-Touches.

L'ALLEMAND, (le Pere) Jésuite, a composé quatre

tité de petites Piéces d'un Acte en Vaudevilles, sous le nom de *Turelures*; & n'a fait imprimer que l'*Opera des Moines*.

LA MAISON-NEUVE, (*Jean de*) né en Berry, a fait imprimer en 1559 une espéce de Moralité intitulée, *Colloque social de Paix, Justice, Miséricorde & Vérité*, pour célébrer la réconciliation de Henry II avec le Roi d'Espagne.

LA MARRE, qu'on appelloit l'Abbé de la Marre, quoiqu'il eût quitté le petit Collet cinq ou six ans avant sa mort, est avantageusement connu par deux Opera, *Zaïde*, *Titon & l'Aurore*.

LAMBERT vivoit en 1660. Ses Comédies intitulées, le *Bien perdu retrouvé*, les *Sœurs Jalouses*, les *Ramoneurs*, & la *Magie sans Magie*, ne sont guères plus connues que sa personne.

LA MERY, (M.) Comédien de Province, Auteur de la Comédie du *Vingt-un*

LA MESNARDIERE, (*Jules-Hyppolite Pillet de*) né à Loudun, Médecin de Gaston, frere de Louis XIII, & ensuite Maître d'Hôtel du Roi, &c. il captiva la bienveillance du Cardinal de Richelieu, qui lui fit du bien, pour son Ouvrage sur les possessions des Religieuses de Loudun. Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1655, & mourut en 1663. Outre une Tragédie d'*Alinde*, on lui attribue encore la *Pucelle d'Orléans*.

LA METTRIE, (*Julien Offroi*) Médecin des Gardes Françoises, naquit à Saint-Malo en 1709, & en 1751 mourut en Prusse où il s'étoit retiré. On a de lui une Comédie intitulée la *Faculté vengée*.

LA MORELLE, (*de*) n'est connu que par un Sonnet de Malherbe qui fait son éloge, & par les Pastorales, d'*Endymion*, ou le *Ravissement*; & de *Philine*, ou l'*Amour contraire*.

LA MORLIERE, (*M. Charles-Jacques-Louis-Auguste Rochette de*) Chevalier de l'Ordre du Christ, né à Grenoble, a donné le Roman d'*Angola*, plusieurs autres Romans, & les Comédies du *Gouverneur*, de la *Créole*, & de l'*Amant déguisé*.

LA MOTTE, ancien Auteur d'une Tragédie du *Grand Magnus*.

LA MOTTE, (Antoine Houdart de) né à Paris, n'avoit que vingt-un ans lorsqu'on représenta aux Italiens les *Origi-*

*naux*, sa premiere Piéce, farce en trois Actes, mêlée de Prose & de Vers. Il fit un *Oedipe* en Prose, qu'il fit contraster avec son *Oedipe* en Vers. Il mourut à Paris en 1731, âgé de près de 60 ans. Ses principaux Ouvrages sont quatre Tragédies, les *Machabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, *Oedipe*; les Comédies des *Originaux*, de l'*Amante difficile*, du *Calendrier des Vieillards*, du *Talisman*, de la *Matrone d'Ephese*, de *Richard Minutolo*, du *Magnifique*. Le grand succès que cette derniere Piéce eut dans sa nouveauté, & qu'elle dut à l'esprit, à la vérité & aux graces qui la caractérisent, s'est toujours soutenu. Les Opéra de la Motte sont, l'*Europe Galante*, *Issé*, *Amadis de Gréce*, *Omphale*, le *Carnaval & la Folie*. *Alcyone*, *Marthésie*, le *Triomphe du Tems*, *Canente*, *la Vénitienne*, *Sémelé*, *Scanderberg*, le *Ballet des Ages*, le *Ballet des Fées*.

La Motte est, après Quinault, celui qui a le mieux saisi le véritable esprit de l'Opera.

LANCEL, (Antoine) Auteur d'une ancienne Piéce intitulée le *Miroir de l'Union Belgique*.

LANDOIS, (M. *Paul*) né à Paris, est Auteur d'une Tragédie de *Sylvie*.

LANDON, (*Jean*) né à Soissons, a donné le *Tribunal de l'Amour*.

LA NOUE, (*Jean Sauvé*, plus connu sous le nom de) né à Meaux en 1701, fameux Comédien, composa les *deux Bals*, amusement Comique où l'on trouve de l'esprit & de la gaieté. Ce coup d'essai fut suivi du *Retour de Mars*, représenté avec le plus grand succès. Suivit Mahomet II. compté parmi le nombre des Piéces restées au Théâtre. La Noue composa pour les Fêtes du Mariage de Monseigneur le Dauphin la Comédie-Ballet de *Zélisca*; & en 1756, couronna sa réputation Dramatique par la *Coquette corrigée*, Comédie en cinq Actes & en Vers. Il avoit fait aussi une Piéce intitulé, l'*Obstiné*, qui n'a paru sur aucun Théâtre, & le canevas de deux Tragédies, la *Mort de Cléomene & la Mort de Thraséas*. La sienne ne lui laissa pas le tems d'achever ces différens Ouvrages, elle l'enleva aux Lettres & à la Société le 15 Novembre 1761, âgé de 60 ans.

LANY, (le *Sieur Jean-Barthelemy*) Maître & Compositeur

steur des Ballets de l'Académie Royale de Musique. Il a fait quelques airs de Danse.

LA PERUSE, ( *Jean de* ) né à Angoulême, mort en 1555 ; il a donné une Tragédie de *Médée.*

LA PINELLIERE, ( de ) né à Angers. On a de lui une Tragédie d'*Hyppolite.*

LA PLACE, ( M. *Pierre-Antoine de* ) né à Calais, ancien Secrétaire de l'Académie d'Arras, ci-devant Auteur du Mercure de France, de plusieurs Romans, du Théâtre Anglois, &c. a composé *Venise sauvée*, *Jeanne d'Angleterre*, *Adèle de Ponthieu*, l'*Epouse à la mode*, *Rénio & Alinde.*

LA PORTE, ( M. l'*Abbé Joseph de* ) né à Belfort en Alsace ; a fait jouer dans les Colléges, l'*Enfant gâté*, l'*Antiquaire*, une Pastorale, & *Saint-Symphorien.*

LARCHER, ( M ) né à Dijon, a traduit du Grec, la Tragédie d'*Electre.*

LARGILLIERE, fils du célebre Peintre de ce nom, d'abord Conseiller au Châtelet, ensuite Commissaire des Guerres au Neuf-Briffach, mort en 1742, a donné l'*Amante retrouvée*, *Aly & Zémire*, & *Polichinel Comte de Panser.*

LA RIBARDIERE, ( M. de ) né à Paris, a donné les *Aveux indiscrets*, les *Sœurs Rivales*, les *deux Cousines*, la *Réconciliation villageoise.*

LA RIVEY, ( *Jean de* ) Champenois, a composé pour le Théâtre les *Jaloux*, le *Laquais*, le *Morfondu*, les *Esprits*, les *Ecoliers*, la *Veuve.* On lui attribue encore la *Néphélococugie.*

LA RIVEY, ( *Pierre* ) né à Troyes, a donné la *Constance*, la *Fidelle*, & les *Tromperies.*

LA RIVIERE, ( le *Marquis de* ) a fait les paroles de l'Opera d'*Isbé.*

LA ROQUE, ( *Antoine de* ) né à Marseille, Chevalier de Saint-Louis, ancien Gendarme de la Garde du Roi, blessé d'un boulet de canon à la Bataille de Malplaquet, fut chargé du Mercure de France, & donna à l'Opera *Médée & Jason*, & *Théonée.*

LA RUE, ( le *Pere Charles* ) Jésuite, né à Paris en 1643, mort dans la même Ville, âgé de 72 ans, connu par de beaux Panégyriques, & d'excellentes Piéces Latines, a laissé *Lisimachus* & *Scylla.*

LA RUETTE, (M.) débuta à l'Opera-Comique en 1751, & y joua les rôles de Pere, de Tuteur, &c. Il suivit sa Troupe au Théâtre Italien, lors de la réunion de ces deux Spectacles. La Musique du *Médecin de l'Amour*, de l'*Ivrogne corrigé*, du *Docteur Sangrado*, du *Dépit généreux*, du *Gui-de-chêne*, de l'*Heureux Déguisement*, des *deux Comperes*, est de sa composition.

LA SALLE, (M. le Marquis de) Auteur de la Musique de l'*Amant Corsaire*.

LA SANTE, (le *Pere Gilles-Anne-Xavier de*) Jésuite, né près de Rhedon en Bretagne, en 1684, mort vers l'an 1763, a donné le *Fils indocile*.

LA SELLE a donné *Ulysse & Circé*.

LA SELVE, Auteur des *Amours infortunés de Léandre & d'Héro*.

LA SERRE, (*Jean Puget de*) né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1666, fut Garde de la Bibliothéque de MONSIEUR, Frere de Louis XIII, Historiographe de France, Conseiller d'Etat. Nous avons de lui *Pyrame*, *Pandoste*, *Scipion*, ou le *Sac de Carthage*, *Thomas Morus*, *Climène*, ou le *Triomphe de la Vertu*, *Sainte-Catherine & Thésée*.

LA SERRE, (*Jean-Louis-Ignace de*) Sieur de Langlade, Censeur Royal, Gentilhomme du Querci, mort à Paris en 1756, âgé de plus de 94 ans, a laissé *Polixene & Pyrrhus*, *Diomede*, *Polydore*, *Pirithoüs*, *Pyrame & Thisbé*, *Tarsis & Zélie*, la *Pastorale Héroïque*, *& Nitétis*, outre une partie de *Scanderberg*, & une Tragédie d'*Artaxare*, qu'on attribue aussi à l'Abbé Pellegrin.

LA TAILLE DE BONDAROY, (*Jean*) Gentilhomme de Beauce, mourut en 1608, à l'âge de 71 ans. Ses Piéces de Théâtre sont, *Saül furieux*, les *Corrivaux*, le *Négromant*, le *Prince nécessaire*, le *Combat de Fortune & Pauvreté*, la *Famine*, le *Courtisan retiré*, la *Mort de Pâris & d'Oenone*.

LA TAILLE DE BONDAROY, (*Jacques*) frere du précédent, né en 1542, mort de la peste à vingt ans, a donné la *Mort de Daïre*, *Alexandre*, *Athamant*, *Niobé*, *Progné*.

LA THORILLIERE, (le *Noir de*) Gentilhomme, qui d'Officier de Cavalerie se fit Comédien pour les rôles de Roi & de Paysan en 1658, & mourut en 1679, on a de lui une Tragédie de *Marc-Antoine*.

LA THUILERIE, (*Jean-François Jouvenon de*) Comédien,

ſous le nom duquel on a imprimé pluſieurs Piéces, dont il n'étoit que le prête-nom; ſavoir, *Criſpin Précepteur*, *Soliman*, *Hercule*, *Criſpin bel eſprit*. On lui a encore attribué *Merlin Peintre*. On prétend que la plupart de ces Comédies étoient de l'Abbé Abeille. La Thuilerie eſt mort âgé de 35 ans, en 1688.

LATOUR, (de) a donné, vers 1620, un Poëme Tragi-Comique, intitulé *Iſolite*, ou l'*Amante courageuſe*.

LA TOURNELLE, (M. de) Commiſſaire des Guerres; Auteur de quatre Tragédies d'*Oedipe*, non repréſentées.

L'ATTAIGNANT, (M. *Gabriel-Charles*, *Abbé de*) Pariſien, Chanoine de Rheims, Auteur de pluſieurs Chanſons, il a eu part au *Roſſignol*, Opera-Comique, en ſociété avec MM. Fleuri, Anſeaume, &c.

L'ATTAIGNANT DE BAINVILLE, (M. de) cidevant Conſeiller au Parlement de Paris, aujourd'hui Tréſorier de l'Ordre de Saint-Lazare, Auteur de la Comédie du *Fat*.

LA VAL, (P. A.) Comédien, il a donné une Comédie intitulée l'*Innocente Supercherie*. On en a une autre ſous le titre d'*Iſabelle*, par M. LAVAL, ou de LA VAL; on ignore ſi elle eſt du même Auteur.

LA VALETRIE, Auteur de la *Chaſteté repentie*.

LA VALETTE, Auteur de l'*Amante en tutelle*.

LA VALETTE, (le Sieur) dit Greve, Comédien de Province, a donné le *Théâtre à la mode*, *Annibal à Capoue*, ou les *Campéniens*.

LA VALISE, nom ſuppoſé, ſous lequel a paru la *Farce des Courtiſans de Pluton*, *&* *leur Pélérinage en ſon Royaume*.

LA VARDIN, (*Jacques*) Sieur du Pleſſis-Bouvot, a donné la *Céleſtine*.

LAUJON, (M. *Pierre*) né à Paris, Secrétaire des Commandemens de M. le Duc de Bourbon & du Gouvernement de Champagne, a donné aux différens Théâtres de Paris, & ailleurs, ſeul ou en ſociété, la *Fille*, *la Femme & la Veuve*; les *Parodies d'Armide*, & de *Théſée*, *Daphnis & Chloë*, *Æglé*, *Sylvie*, *Iſmene & Iſménias*, la *Journée galante*, *Azor & Thémire*, le *Retour de l'Amour & des Plaiſirs*, l'*Amoureux de quinze ans*, le *Fermier cru ſourd*.

LAUNAY, Auteur d'un Recueil de Fables, né à Paris en 1695, & mort en 1751, fut après Palaprat, Secrétaire de M.

de Vendôme Grand-Prieur. Il n'est pas l'Auteur de la Comédie du *Complaisant*, justement revendiquée par M. de Pont de Veyle. Les Comédies que personne ne lui conteste, sont la *Vérité fabuliste*, & le *Paresseux*.

LA VOLIERE, (M. de) a fait imprimer une Tragédie de *Progné*.

LAURAGUAIS, (M. *Louis-Léon-Félicité de Brancas, Comte de*) né à Paris en 1735, de l'Académie des Sciences, a fait imprimer une Tragédie de *Clitemnestre*.

LAUREL, (*M. l'Abbé*) a traduit de l'Anglois le *Joueur*.

LAURE'S, (M. le *Chevalier Antoine de*) né à Gignac, Diocèse de Montpellier, fils du Doyen des Conseillers de la Cour des Aydes de cette Ville, a composé la *Statue*, la *Fête de Cythere*, *Zémide*, *Thomire*.

LAUS DE BOSSY, (*Louis*) né à Paris, a donné le *Qui-pro-quo*, ou la *Méprise*, l'*Inpromptu de Bossy*, *Oronoko*, ou le *Prince Négre*.

LAUTEL, (M. de) Auteur de *Finfin & Lirette*, du *Forgeron*, du *Départ interrompu*, de la *Georgienne*, des *deux Commeres*, de la *Fête de Pluton*, du *Provincial aux Boulevards*, de la *Maison mal gardée*, du *Naufrage d'Arlequin*, & d'un Compliment de clôture.

LEBEAU, (*Jean-Louis*) né à Paris en 1721, mort en 1766, frere de M. Charles le Beau, ancien Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, succéda à son frere dans la Chaire de Rhétorique du Collége des Grassins, où il composa le *Parnasse réformé*, Comédie de Collége.

LE BEAU DE SCHOSNES, (M.) né à Paris, de l'Académie de Nîmes, a fait *Thalie corrigée*, & *Mélézinde*.

LE BIGRE, Auteur d'*Adolphe*, & du *Fils malheureux*.

LE BLANC, (M. l'Abbé Jean-Bernard) Historiographe des Bâtimens du Roi, connu par ses lettres sur les Anglois, a donné au Théâtre *Abenzaïd*.

LE BLANC, (M.) a donné *Manco-capac*, les *Druides*, l'*Heureux évênement*, *Albert I.*

LE BRETON, (*Gabriel*) Seigneur de la Fond, né à

Nevers au commencement du ſeiziéme ſiécle, avoit été dans ſa jeuneſſe Avocat au Parlement de Paris, où l'on croit qu'il compoſa les Tragédies d'*Adonis*, de *Didon*, de *Dorothée*, de *Tobie*, de *Carite*, & une Comédie du *Ramoneur*.

LE BRUN, né à Paris en 1680, fils d'un Tréſorier de France, fit ſes études au Collége des Jéſuites, voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie, & mourut à Paris en 1743. Dans un Volume de ſa compoſition, intitulé *Théâtre Lyrique*, on trouve ſept Piéces qu'il avoit faites pour être miſes en Muſique, ſavoir, *Arion*, *Europe*, *Frédéric*, *Hypocrate amoureux*, *Méluſine*, *Sémélé*, *Zoroaſtre* : on lui donne auſſi une Comédie intitulée l'*Etranger*.

LE CAMUS, (*Antoine*) aſſocié des Académies de la Rochelle, d'Amiens & de Châlons, né à Paris en 1722, & mort en 176.., parmi pluſieurs Ouvrages, a laiſſé une Comédie intitulée, l'*Amour & l'Amitié*, qui n'a pas été repréſentée.

LE CLAIR, (*Jean Marie*) né à Lyon en 1697, d'Antoine Clair, Muſicien de Louis XIV. On a de lui un morceau eſtimé, appellé le *Tombeau de le Clair*. Le Clair fut aſſaſſiné en rentrant de nuit chez lui, & mourut ſans ſecours à l'âge de 68 ans. Les Opera qu'il a mis en Muſique ſont, *Scylla & Glaucus*, *Apollon & Climene*.

LE CLERC, (*Michel*) Avocat au Parlement, né à Alby en 1622, de l'Académie Françoiſe, mourut en 1691. Ses Piéces de Théâtre ſont, *Virginie*, *Iphigénie*. On lui attribue encore *Oreſte* & *Orontée*.

LE COQ, (*Thomas*) Prieur de la Trinité de Falaiſe, & de Notre-Dame de Guibrai, a donné le *Meurtre d'Abel*.

LE COMTE, Auteur d'une Piéce intitulée *Dorimène*.

LE DEVIN, (*Antoine*) a compoſé les Tragédies d'*Eſther*, de *Judith*, de *Suzanne*.

LE DIGNE, réputé Auteur de deux Tragédies, ſavoir *Arſace* & *Hercule*, *Oetus*.

LE FEVRE, Auteur peu connu d'un Drame intitulé, *Eugénie*, ou le *Triomphe de Chaſteté*.

LE FEVRE, (M.) Auteur de deux Tragédies, *Coſroës* & *Florinde*.

LE FEVRE DE SAINT-MARC, (*Charles-Hugues*) né à Paris en 1698, mort au mois de Novembre en 1769, connu par des Editions de divers Auteurs, tels que Rapin-Thoi-

ras ; Feuquieres, Boileau, Pavillon, Chaulieu, &c. a donné l'Opera du *Pouvoir de l'Amour*.

LE FEVRE DE MARCOUVILLE, (M.) né à Paris en 1722, Secrétaire du Prince de Monaco, a donné le *Réveil de Thalie*, *Fanfale*, avec M. Favart, les *Amans trompés*, la *Fausse Aventuriere*, & l'*Heureux Déguisement*. Il a eu part à la *Petite Maison*.

LE FEVRE, (M.) Baron de *Saint-Ildephon*, ancien Chevau-léger, a donné, *Sophie*, ou le *Triomphe de la Vertu*, les *Orphelins*, *l'Antre*, ou le *Caffé Procope*, le *Connoisseur*, les *Gasconades*.

LE FORT DE LA MORINIERE, (*Adrien-Claude*) né à Paris en 1695, d'une famille Noble originaire de Mortagne, fit divers Recueils de Poësies. On a de lui deux Comédies, non représentées, les *Vapeurs*, & le *Temple de la Paresse*.

LEFRANC DE POMPIGNAN, (M. *Jean-Jacques*) ancien remier Président de la Cour des Aydes de Montauban. Il a onné les Tragédies de *Didon*, & de *Zoraïde*, la Comédie des *Adieux de Mars*, les Poëmes du *Triomphe de l'Harmonie*, & de *Léandre & Héro*, Opéra.

LE FRANQ, (le *Frere Jean-Baptiste*) Religieux, a donné en 1625 une Tragédie d'*Antioche*, ou le *Martyre des Machabées*.

LEGER, (*Louis*) ancien Professeur du Collége des Capetes, fut mis à la Conciergerie par Arrêt du Parlement en 1594, pour avoir voulu faire jouer sans permission une Tragédie de *Chilpéric*.

LEGIER, (M.) né en Franche-Comté, a donné le *Rendez-vous*.

LEGLESIERE, Auteur d'une Comédie du *Philantrope*.

LE GOUVE', (M.) a donné *Attilie*.

LE GRAND, (*Alexandre*) Sieur d'*Argicourt*, Auteur d'une Tragédie de *Sainte-Reine*.

LE GRAND, (*Marc-Antoine*) Comédien, fils d'un Chirurgien-Major des Invalides, fut reçu aux François en 1702. Il mourut à 55 ans. Ses Piéces de Théâtre sont, la *Rue Merciere*, la *Carnaval de Lyon*, les *Comédiens de Campagne*, l'*Epreuve réciproque*, les *Animaux raisonnables*, le *Caffetier*, la *Chûte de Phaëton*, la *Fille Précepteur*, la *Femme Fille & Veuve*, l'*Amour Diable*, la *Foire Saint-Laurent*, la *Famille extravagante*, les *Amans ridicules*, la *Métamorphose amoureuse*, l'*Usurier Gen-*

*tilhomme*, l'*Aveugle clairvoyant*, *Cartouche*, le *Roi de Cocagne*, l'*Inpromptu de la Folie*, le *Chevalier errant*, *Agnes de Chaillot*, le *Fleuve d'oubli*, *Plutus*, le *Galant Coureur*, le *Bal et des vingt-quatre heures*, le *Philantrope*, le *Triomphe du Temps*, la *Chasse du Cerf*, la *Nouveauté*, les *Amazones modernes*, *Belphégor*, les *Amours antiques*, *Poliphême*, le *Départ des Comédiens Italiens*, le *Mauvais Ménage*, le *Cahos*, le *Luxurieux*.

LE GRAS, ( *Philippe* ) Prêtre, Conseiller Aumônier du Roi, Curé de Saint-Martin, & Prieur de Saint-Firmin, a fait imprimer à Paris une Piéce intitulée, *Discours Tragique sur la Passion de N. S. J. C.* à onze Personnages.

LE HAYER DU PERRON, ( *Louis* ) Procureur au Baillage d'Alençon, né dans cette Ville, Auteur des *Heureuses Aventures*, Tragi-Comédie

LE JARS, ( *Louis* ) Secrétaire de la Chambre du Roi Henri II. a donné une Piéce intitulée *Lucelle*.

LE LOYER, ( *Pierre* ) Sieur de Brosse, né en. Anjou l'an 1540, Conseiller au Présidial d'Angers, & mort âgé de 94 ans, a laissé trois Piéces de Théâtre, *Erotopegnie*, ou le *Passe-tems d'Amour*, la *Néphélococugie*, & le *Muet insensé*.

LE MIERRE, ( M. *Antoine Marin* ) né à Paris, après avoir été couronné plusieurs fois à l'Académie Françoise pour des Ouvrages de Poësie, a donné les Tragédies suivantes : *Hypermnestre*, *Térée*, *Idoménée*, *Artaxerce*, *Barneweldt*, *Guillaume Tell*, & la *Veuve du Malabar*.

LE MONNIER, (M.) de Paris, Sécrétaire de M. de Maillebois, a fait le *Maître en droit*, les *Pélerins de la Courtille*, le *Cadi dupé*, la *Matrone Chinoise*, *Renaud d'Ast*, la *Meuniere de Gentilly*, l'*Union de l'Amour & des Arts*, *Azolan*.

LE MONNIER, ( M. l'*Abbé* ) a donné une bonne Traduction des Comédies de Térence. On lui attribue le *Bon Fils*, Comédie en un Acte.

LE NOBLE, ( *Eustache Teneliere* ) né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, Procureur-Général du Parlement de Metz. Dans le nombrde ses Ouvrages, recueillis en vingt Volumes, on compte quatre Piéces de Théâtre : *Esope*, *les eux Arlequins*, *Thalestris*, & le *Fourbe*.

LE'PINE, Auteur du *Mariage d'Orphée*.

LE PREVOT, (M.) Garde du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, a fait représenter en 1758, devant ce Prince, les *trois Rivaux*, & la *Nouvelle Réconciliation*; il avoit donné à Paris, aux Italiens, les *Thessaliennes*, ou *Arlequin au Sabat*.

LE PRIEUR, (*Jean Duprier*, dit) Maréchal des Logis du Roi de Sicile, René le Bon, donna vers l'an 1440, le *Mystere du Roi à venir*, divisé en trois journées à plus de cent Personnages.

LE PRIEUR, (M.) Auteur d'une Comédie de *Candide*.

LE ROUX a fait imprimer en 1722, une Comédie en trois actes, en vers, intitulée, le *Triomphe de l'Amour*, ou *Dom Pedre de Castille*.

LE SAGE, (*Alain René*) né à Ruys en Bretagne, en 1667, mort en 1747, se fit d'abord connoître par des Romans de Caractere. Il est le premier qui ait donné une espéce de forme au genre de l'Opera-Comique, & il en a composé un grand nombre, seul ou en société, savoir, *Arlequin Roi de Serendib*, *Arlequin Mahomet*, *Colombine Arlequin*, la *Cinture de Vénus*, *Télémaque*, les *Eaux de Merlin*, *Arlequin Orphée le Cadet*, la *Princesse de Carisme*, le *Régiment de la Calotte*, *Robinson*, le *Jeune Vieillard*, la *Rage d'Amour*, les *Pélerins de la Mecque*, *Achmet & Almanzine*, la *Reine de Barostan*, le *Rival dangereux*, les *deux Freres*, le *Mari préféré*, l'*Histoire de l'Opera-Comique*, la *Sauvagesse*, &c. Ses autres Pieces de Théâtre sont, le *Traître puni*, *Dom Félix de Mendoce*, le *Point d'honneur*; *Crispin Rival de son Maître*, les *Amans jaloux*, *Cézar Ursin*, la *Tontine*, la *Force d'Amour*, la *Foire des Fées*, *Turcaret*, la *Critique de Turcaret*.

LESBROS, (M) Provençal, a donné, la *Nouvelle Orpheline leguée*, le *Philosophe soi-disant*, la *Rosiere*, ou le *Triomphe de la vertu*.

LESCOT, Maître de Musique de la Cathédrale de Nantes, est Auteur des paroles & de la Musique d'un Prologue intitulé l'*Amour & l'Hymen*, & d'une Piéce d'un acte, sous le titre de *Thémire*, Pastorale; Piéces jouées & imprimées à Auch.

LESSEQUIN

LESSEQUIN, Chanoine de Roye, ensuite de Noyon, a composé l'*Enlevement de la Châsse de Saint-Florent*.

LE SUEUR, (M.) a eu part aux Opera-Comiques intitulés, l'*Ecole des Amours grivois*, le *Bal de Strasbourg*, & les *Fêtes publiques*.

LE TELLIER, né à Château-Thierry, où il est mort vers 1731, a donné au Théâtre de la Foire, le *Festin de Pierre*, les *Pélerines de Cythere*, *Arlequin Sultane favorite*, la *Descente de Mezzetin aux Enfers*.

LE'TOILE, (*Claude*) Seigneur du Saussay, petit-fils & arriere petit-fils de deux Présidens, des Ecrits desquels on a tiré le Journal d'Henri III., fut des premiers reçu à l'Académie Françoise, & composa la *Belle Esclave*, & l'*Intrigue des Filoux*. Il étoit un des cinq Auteurs que le Cardinal de Richelieu employoit pour travailler à ses Comédies. Il mourut âgé d'environ 50 ans.

LE VALOIS D'ORVILLE, (*Adrien-Joseph*) né à Paris, fils d'un Trésorier de France, Auteur de plusieurs Ouvrages de différens genres, a fait avec Autreau, le *Balet Comique de Platée*, & a donné seul, ou en société, à divers Théâtres de Paris, les *Souhaits pour le Roi*, *Arlequin Théséé*, le *Prix des Talens*, l'*Illustre Comédienne*, l'*Ecole des Veuves*, l'*Antiquaire*, la *Nouvelle Sapho*, l'*Abondance*, l'*Illusion*, l'*Epreuve amoureuse*, le *Revenant*, la *Fête infernale*, les *Valets*, la *Béquille*, la *Fontaine de Sapience*, *Iphis*, ou la *Fille crüe Garçon*, en société avec M. Naü,

LE VASSEUR, (M.) Auteur de la Musique d'*Azor & Thémire*, dans les amusemens Lyriqnes représentés à Puteau.

LE VAYER DE BOUTIGNI, (François) Maître des Requêtes, mort en 1688, outre son Roman de *Tarsis & Zélie*, a laissé deux Tragédies, le *Grand Zélim*, & *Manlius*.

LE'VESQUE, Auteur d'une Piéce intitulée, la *Théosinode*, ou le *Conseil des Dieux*, Divertissement en vers pour la naissance d'un Enfant de France, donné en 1756.

LEVERT, né au commencement du siécle passé, a donné l'*Amour Médecin*, le *Docteur amoureux*, *Aristotime*, *Aricidie*. Le Vert, dans tous ses avis au Lecteur, le menace de sa haine, s'il ne l'approuve pas. Loin de le désapprouver, quelques Modernes n'ont pas dédaigné de tirer parti de ses dépouilles.

LE VILLE, (*Nicolas*) Prieur des Célestins de Louvain,

a composé trois Tragédies Chrétiennes, *Sainte-Dorothée*, *Sainte-Elizabeth*, & *Sainte-Ursule*.

L'HE'RITIER NOUVELLON, (*Nicolas*) né en Normandie, Mousquetaire & Officier aux Gardes, ensuite Historiographe de France, & Trésorier des Gardes Françoises, mourut en 1681, & laissa trois filles, dont une connue par quelques Ouvrages en prose & en vers, & deux Piéces de Théâtre, *Amphitrion*, ou *Hercule furieux*, & le *Grand Clovis*.

L'HERMITE DE VOZELLE, a donné la *Chute de Phaeton*.

LIEUDE' DE SEPMANVILLE, (M. *Cyprien*) né à Rouen, a donné les *Embarras*, Prologue, un Divertissement & des Vaudevilles pour la Comédie du *Jeu de l'Amour & du Hazard*; un autre pour la Comédie du *François à Londres*; le *Fête de Minerve*, ou le *Temple de l'Amitié*, l'*Oracle de Vitry & des Théâtres*; & plusieurs autres Divertissemens & Vaudevilles dont il a fait les Paroles & la Musique.

LIMIERS, (de) Docteur en Droit, a traduit plusieurs Comédies de Plaute, imprimées en 10 Volumes *in-12*, en 1719.

LINAGE, (le Pere) Jésuite, Auteur d'une Tragédie d'*Agamemnon*.

LINANT, né à Rouen en 1702, remporta trois fois le prix de l'Académie Françoise; mais il ne fut pas si heureux dans deux Tragédies de sa façon, *Alzaïde*, & *Vanda Reine de Pologne*: celle-ci tomba à la premiere représentation. Linant mourut en 1749.

LINGUET, (M. Simon-Nicolas-Henri) Avocat, né à Rheims en 1736, a donné au Théâtre Italien les *Femmes Filles*, & a publié en quatre Volumes la traduction de plusieurs Comédies Espagnoles, savoir, la *Constance à l'épreuve*, le *Précepteur supposé*, les *Vapeurs*, *il y a du mieux*, le *Viol puni*, la *Cloison*, *se Défier des Apparences*, la *Journée difficile*, *on ne badine point avec l'Amour*, la *Chose impossible*, la *Ressemblance*, l'*Occasion fait le Larron*, le *Sage dans sa retraite*, la *Fidélité difficile*, le *Fou incommode*, avec les Intermedes des *Melons* & de la *Femme têtue*, des *Bignets*, du *Malade imaginaire*, de la *Relique*, & de l'*Ecolier Magicien*. Ces quatre Volumes ont paru en 1770.

LISEMORE, (*Milord de*) a mis en Musique le *Maître d'Ecole*, avec Mlle. de R. aujourd'hui Mde. D.

L'ISLE, (*Louis-François de la Drevetiere de*) né en Dau-

phiné, & mort à Paris en 1756. Ses Piéces, dont plusieurs lui font honnneur ; sont, *Arlequin Sauvage*, *Timon le Misantrope*, le *Banquet des sept Sages*, le *Banquet ridicule*, le *Faucon*, les *Oies de Boccace*, le *Berger d'Amphise*, *Arlequin Astrologue*, *Arlequin Grand Mogol*, le *Valet Auteur*, les *Caprices du Cœur & de l'Esprit*, *Danaüs*, *Abdilly*.

LONG-CHAMP, (la Dlle. *Pitel*) sœur de la Raisin, & Souffleuse de la Comédie Françoise, Auteur de *Titapouf*.

LONG-CHAMPS, (M. l'*Abbé de*) a donné *Malagrida*, Tragédie.

LONGE-PIERRE, (*Hilaire-Bernard de Roqueleyne, Seigneur de*) né à Dijon, d'une famille Noble, fut Secrétaire des Commandemens du Duc de Berry, & fit trois Tragédies, *Medée*, *Electre* & *Sésostris*, dont la premiere a été conservée au Théâtre.

LORME, (M. de) ancien Mousquetaire, a donné la *Mort de Goret*.

LOSME DE MONTCHENAY, (*Jacques de*) fils d'un Procureur au Parlement de Paris, mourut au mois de Juin 1740, âgé de 75 ans. Il s'étoit distingué par plusieurs Imitations de Martial qui sont estimées. Ses Comédies sont intitulées, la *Cause des Femmes*, la *Critique de cette Piéce*, le *Grand Sophi*, le *Phénix*, & les *Souhaits*.

LOUVART, Auteur d'une Piéce intitulée *Urgande*.

LOUVET, Auteur d'une Tragédie de la *Mort d'Alexandre*.

LULLY, (*Jean-Baptiste*) né à Florence en 1633 : il fut attiré en France par le goût & les libéralités de Louis XIV. Il mourut à Paris en 1687 à 54 ans, d'une blessure qu'il se fit au petit doigt du pied en battant la Mesure.

Nous avons de Lully les Opera intitulés, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Psiché*, *Isis*, *Bellerophon*, *Proserpine*, *Persée*, *Phaëton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*, les *Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, *Acis & Galathée*, le *Carnaval*, *Achille & Polixene*, le *Triomphe de l'Amour*, l'*Idylle de la Paix*, l'*Eglogue de Versailles*, le *Temple de la Paix*. Lully a encore fait la Musique d'environ vingt Ballets pour le Roi, comme ceux de l'*Amour Médecin*, de *Pourceaugnac*, du *Bourgeois-Gentilhomme*, &c.

LULLY, (*Louis*) fils aîné du précédent, a composé seul

la Musique de l'Opéra d'*Orphée* ; & en société avec son frere, celle de *Zéphyre & de Flore* ; avec Marais, *Alcide* ; & avec Colasse, les *Saisons*.

LULLY, (*Jean*) frere du précédent, a eu part à la Musique de *Zéphire & de Flore*, & de plusieurs Divertissemens, tels que *Vénus*, *Apollon & Daphné*, le *Triomphe de la Raison*.

LUSSE, (M. de) a fait la Musique de l'Opera-Comique de l'*Amant Statue*.

---

# M

MACEY, (le Frere Claude) Hermite, a fait l'*Enfant-Jésus*, ou la *Naissance de Jésus en Bethléem*.

MACHARTI, (l'Abbé) mort depuis plusieurs années, a composé une Parodie de *Phaëton*.

MACORT, Auteur d'une Pastorale de *Silvanyre*.

MAGNON, (*Jean*) né à Tournus dans le Maconnais, & Avocat au Présidial de Lyon, fut assassiné à Paris sur le Pont-neuf en 1662, en sortant de souper d'une maison où il alloit souvent. Ses Drames sont, *Jeanne*, Reine de Naples, *Zénobie*, *Artaxerce*, *Josaphat*, *Séjanus*, *Tamerlan*, le *Mariage d'Orondate & de Statira*, & les *Amans discrets*.

MAILLHOL, (M. *Gabriel*) né à Carcassone, a donné la *Comédie des Femmes*, *Paros*, les *Lacédémoniennes*, le *Prix de la Beauté*, *Ramir*, la *Capricieuse* ; il a mis en vers la Comédie de l'*Avare*, de Moliere.

MAILLE' DE LA MALLE, (M.) a donné aux Danseurs de Corde, le *Médecin de vapeurs* ; & en Province, *Barberousse*, l'*Amour Magister*, la *Poupée*, la *Lanterne Magique*, *Tout à la pointe de l'Epée*.

MAINFAY, (Pierre) né à Rouen vers la fin du seiziéme siécle, a fait *Hercule*, *Astyagès*, *Cyrus triomphant*, la *Rhodienne*, & la *Chasse Royale*.

MAIRET, (*Jean*) né à Besançon en 1604, gratifié pour sa valeur d'une Pension de 1500 liv., & des Lettres de Noblesse, mourut dans sa patrie en 1686, laissant au Théâtre, *Chriséïde*, *Sylvie*, *Sylvanire*, le *Duc d'Ossone*, *Virginie*, *Sophonisbe*, *Marc-Antoine*, *Soliman*, *Mustapha*, *Athénaïs*, l'*Illustre*, *Cor-*

*faire*, & *Roland le furieux*. On lui attribue encore la *Sidonie*, & les *Visionnaires*.

MALARD, de la ville de Marseille, fit imprimer en 1716 une Tragédie de *Marius & Sylla*. Il avoit composé en 1704 une Tragédie de *Thémistocle* que les Comédiens n'ont pas voulu recevoir.

MALEZIEU, ( *Nicolas de* ) Ecuyer, Secrétaire-général des Suisses & Grisons, & des Commandemens de M. le Duc du Maine, étoit l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Honoraire de celle des Sciences. Il mourut d'apoplexie en 1727, âgé de 76 ans & six mois. Il joignit à beaucoup de mérite, d'esprit & de probité, une profonde connoissance du Grec. Nous avons de lui le *Prince de Cathay*, les *Importuns*, la *Tarentule*, l'*Heautontimorumenos*, *Philémon & Baucis*. On lui attribue *Polichinel demandant une place à l'Académie*.

MANDAJORS, Auteur de l'*Inpromptu de Nimes*.

MANSUET, ( le *Pere* ) Capucin, Auteur d'une Tragédie Chrétienne, l'*Heureux Déguisement*.

MARAIS, ( *Marin* ) célebre Musicien, né à Paris en 1656, porta la Viole à son plus haut dégré de perfection. On a de lui plusieurs Opera ; celui d'*Alcyone* passe pour son chef-d'œuvre. Ce Musicien mourut en 1728, ayant donné, outre la Musique d'*Alcyone*, celle d'*Ariane & Bacchus*, de *Sémélé*, & d'*Alcide*.

MARANDE', Auteur d'une Pastorale du *Berger fidele*.

MARCASSUS, ( *Pierre de* ) Avocat au Parlement, Auteur d'une Traduction d'*Argénis*, & de deux Piéces de Théâtre, les *Pêcheurs illustres*, & *Eromene*.

MARCE', ( *Roland de* ) Vice-Sénéchal de Beaugé en Anjou, a composé en 1601 une Tragédie d'*Achab*.

MARCEL, Auteur peu connu d'une Comédie du *Mariage sans Mariage*.

MARCET DE MEZIERES, ( M. *Isaac Ami de* ) Auteur de *Diogène à la Campagne*.

MARCHADIER, ( l'Abbé ) mort jeune en 1748, est Auteur de la Comédie du *Plaisir*.

MARCHAND, ( *Jean-Louis* ) célebre Organiste, né à Lyon, & mort à Paris en 1732, âgé de 63 ans. On prétend

qu'il avoit mis en Musique un Opera de *Pyrame & Thisbé*, dont les paroles étoient de Morfontaine, qu'il n'a jamais voulu laisser représenter.

MARCHAND, (M. *Jean-Henri*) Avocat, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature, & d'une Tragédie de *Menzikoff*, avec M. Nougaret.

MARE'CHAL, (*Antoine*) Avocat au Parlement, a donné au Théâtre, l'*Inconstance d'Hylas*, la *Généreuse Allemande*, la *Sœur valeureuse*, le *Railleur*, le *Capitan Matamore*, le *Mausolée*, la *Cour Bergere*, le *Jugement Equitable*, le *Dictateur Romain*, & *Torquatus*.

MAREL, Auteur peu connu d'une Tragédie de *Timoclée*, ou la *Générosité* d'*Alexandre*.

MARGUERITE DE VALOIS, sœur de François I. & femme de Henri d'Albret, Roi de Navarre, a fait plusieurs Piéces de Théâtre, Mysteres & Farces, tels que les *Innocens*, la *Nativité de Jésus-Christ*, *l'Adoration des trois Rois*, le *Désert*, la *Comédie des quatre Dames & des quatre Gentilhommes*, la *Farce de Trop*, *Prou*, *Peu*, *Moins*. Cette Reine mourut en 1549, âgée de 57 ans.

MARGUERITTE, (M. *le Baron de*) est Auteur de deux Piéces jouées en Province, savoir, la *Clémentine*, ou l'*Ascendant de la vertu*, & la *Révolution de Portugal*.

MARIGNIER a donné la *Pantoufle*, *Lydippe* & *Argénie*.

MARIN, (M. *Louis-François-Claude*) né à la Ciotat en Provence, Censeur-Royal, a donné les Piéces suivantes, *Julie*, ou le *Triomphe de l'Amitié*, la *Fleur* d'*Agathon*, l'*Heureux Mensonge*, *Fédine*, les *Graces de l'ingénuité*.

MARION, (*Pierre-Xavier*) Jésuite, né à Marseille en 1704, est Auteur de deux Tragédies, *Absalon*, & la *Mort de Cromwel*.

MARIVAUX, (Pierre-Carlet de Chamblain) né à Paris en 1668, d'une famille ancienne dans le Parlement de Rouen, s'est distingué par des Romans, tels que la *Vie de Marianne*, & le *Paysan parvenu*, & par quantité de Piéces de Théâtre. Celles dont la lecture paroît le plus justifier le succès, sont, la *Surpise de l'Amour*, le *Legs*, & le *Préjugé vaincu*, aux François; & aux Italiens, la *Surprise de* l'*Amour*, la *Double Inconstance*, & l'*Epreuve*. Ses autres Piéces sont, l'*Amour & la Verité*, *Arlequin poli par* l'*Amour*, le *Prince travesti*, la

*Fausse Suivante*, l'*Isle des Esclaves*, l'*Héritier de Village*, le *Triomphe de Plutus*, la *Nouvelle Colonie*, le *Jeu de l'Amour & du Hazard*, le *Triomphe de l'Amour*, l'*Ecole des Meres*, la *Méprise*, les *Fausses Confidences*, l'*Heureux Stratagême*, la *Mere Confidente*, la *Joie imprévue*, les *Sinceres*, la *Dispute*, *Annibal*, Tragédie; l'*Isle de la raison*, la *réunion des Amours*, le *Pere Prudent & Equitable*, l'*Epreuve*, le *Dénouement imprévu*, les *Sermens indiscrets*, l'*Amante frivole*, le *Petit-Maître corrigé*, le *Chemin de la Fortune*, la *Femme fidele*, *Félicie*, & les *Acteurs de bonne foi*. Marivaux est mort en 1763.

MARET, (l'Abbé) a mis en Morale une Pastorale de *Jésus-Naissant*.

MARMONTEL, (M *Jean-François*) né dans le Limosin en 1722, de l'Académie Françoise, a donné au Théâtre, *Denys le Tyran*, *Aristomene*, *Cléopâtre*, les *Héraclides*, *Egyptus*, la *Guirlande*, *Acante & Céphise*, *Lysis & Délie*, les *Sybarites*, *Hercule mourant*, *Céphale & Procris*, la *Bergere des Alpes*, le *Huron*, *Lucile*, *Sylvain*, *Zémire & Azor*, l'*Ami de la Maison*, *Annette & Lubin*; la *Fausse Magie*. Ses *Contes Moraux*, Ouvrage estimé, ont fourni des sujets de Comédies pour tous les Théâtres.

MAROLLES, (l'Abbé de) a traduit dans notre langue les Comédies de Plaute en 1758.

MARTEL, Auteur d'une Comédie intitulée l'*Illumination*.

MARTIGNAC a traduit en François trois Comédies de Térence, l'*Eunuque*, l'*Heautontimorumenos*, & l'*Hécyre*.

MARTIN a fait la Musique du *Bal Militaire*.

MARTINI, (M.) a composé la Musique de l'*Amoureux de quinze ans*, & du *Fermier cru sourd*.

MASCRE', Avocat en Parlement, a composé en 1671, la *Prosarite* ou l'*Ennemi de la vertu*, Comédie en cinq Actes, dont il ne reste que des fragmens.

MASCRIER, (l'Abbé) mort depuis plusieurs années, a composé le *Caprice & la Ressource*, Prologue en vers, joué en 1732, avant la *Sœur ridicule*, Comédie de Montfleury.

MASSIP, Auteur de l'Opera des *Fêtes Nouvelles*.

MATHEAU ou MATHO, Musicien, né en Bretagne, & Maître de Musique des Enfans de France, avant Royer est mort à Versailles en 1746, dans la quatre-vingt-sixiéme année de son âge, laissant l'Opera d'*Arion*, & le *Ballet des Tuileries*

MATTHIEU, né à Porentru, près de la Suiſſe, en 1563, ayant ſuivi Louis XIII. au Siége de la Rochelle, en qualité d'Hiſtoriographe de France, fut atteint de la maladie qui régnoit dans le Camp; & s'étant fait tranſporter à Toulouſe, il y mourut en 1621 Nous avons de cet Auteur, *Clitemneſtre*, *Eſther*, *Aman*, *Vaſthi*, la *Guiſade*, ou le *Triomphe de la Ligue*.

MATHON, (M. *Alexis*) né à Lille en Flandres, Auteur d'une Tragédie d'*Andriſcus*.

MATHON DE LA COUR, (M. *Charles-Joſeph*) né à Lyon en 1738, a traduit l'Opera Italien d'*Orphée & Eurydice*.

MAUCOMBLE, (M. *Jean-François Dieu-Donné*) Officier dans le Régiment de Ségur, naquit à Metz en 1735. Il compoſa la Tragédie d'*Attila*, les *Amans déſeſpérés*, ou la *Comteſſe d'Olinval*.

MAUGER, (M.) né à Paris, & ancien Garde-du-Corps, a donné *Ameſtris*, *Coriolan*, *Coſroës*, & l'*Epreuve imprudente*.

MAUPAS, (*Charles*) Auteur d'une Comédie des *Déguiſés*.

MAZIERES, Auteur d'une ancienne Piéce donnée en 1566, ſous le titre de *Bergerie ſpirituelle*.

MELIGLOSSE eſt le nom ſous lequel Charles Bauter, Pariſien, a donné la *Mort de Roger*, & la *Rodomontade*.

MENARD, (*François*) Auteur d'une Piéce intitulée la *Paſtorale*.

MENESSON, mort à Paris en 1742, dans un âge fort avancé, eſt Auteur des paroles de *Manto la Fée*, des *Plaiſirs de la Paix*, & d'*Ajax*.

MENTELLE, (M.) a fait en ſociété avec M. des Eſſarts, l'*Amour libérateur*.

MERCIER, (*Louis-Sébaſtien*) né à Paris le 6 Juin 1740, a commencé à travailler pour le Théâtre en 1769, & a donné ſucceſſivement, *Jenneval*, ou le *Barnevelt François*, le *Déſerteur*, *Olynde & Sophronie*, l'*Indigent*, le *Faux ami*, le *Juge*, *Jean Hennuyer*, *Evêque de Liſieux*. Ce dernier a été imprimé ſous le nom de M. de Voltaire, & l'Auteur a joui quelque tems de la mépriſe. Ses autres Drames ont été traduits en Italien & en Allemand, & joués en Province & chez l'Etranger avec ſuccèes. Deux de ſes Piéces ont été préſentées & reçues au Théâtre de la Capitale; l'une eſt *Natalie*,

Drame

Drame en quatre Actes ; & l'autre, la *Brouette du V*... en trois Actes.

MERMET, (Claude) il a donné la Traduction de *Sophonisbe*, de Georges Trissin.

MERMET, (M.) Auteur de la Musique de la *Ressource Comique*, & du *Retour de Tendresse*.

MEREY, (M.) a donné, sur le Théâtre, aux Boulevards, *Thérèse & l'Espérance*, la *Soirée des Porcherons*, l'*Hôtel garni*, le *Compliment du jour de l'An* ; l'*Avant-souper*, la *Coquette corrigée*, *la Mode & le Goût*.

MERVILLE, (M.) a donné les *Ennemis réconciliés*.

MESMES, (*Jean-Pierre*) a traduit les *Supposés*, Piéce de l'Arioste.

MESSINE, (M. *Collet de*) a donné *Sara*, ou la *Fermiere Ecossaise*.

MEUNIER, Auteur d'une Comédie intitulée les *Lunettes magiques*.

MICHEL, (*Jean*) que les uns disent Médecin, les autres Evêque d'Angers, a donné, à ce que l'on prétend, en 1490, des *Mysteres sur la Passion*, *la Résurrection & la Vengeance de la Mort de N. S. J. C.*, & une *Sottise* à huit personnages.

MILET, (*Jacques*) Auteur d'une Tragédie intitulée l'*Histoire de la Destruction de Troye*.

MILLET, (*Jean*) de Grenoble, a fait en vers patois, mêlés de vers François, la *Constance de Philin* ; *Janix*, ou la *l'Hauda*, & la *Bourgeoise de Grenoble*

MILLOTET, (*Hugues*) Chanoine de Flavigni, Auteur d'une Tragédie de *Sainte-Reine*, ou le *Charriot de Triomphe*, tiré par deux Aigles de la glorieuse, noble & illustre Sainte-Reine d'Alise, Vierge & Martyre. Toutes les Scènes commencent par chaque lettre de ces cinq mots, *Sainte-Reine, priez pour nous* ; & tous les Acteurs & Actrices ont leur acrostiche en leurs discours par chaque lettre de leurs noms & surnoms.

MINET, (M.) Comédien de Province, né à Paris, fils de l'ancien Souffleur de la Comédie Françoise, a donné la *Noce de Village*, & le *Génie de la France*.

MION, Maître de Chant, & Neveu de la Lande, a mis

en Musique les Opera de *Nitétis*, *des quatre Parties du Monde*, & de l'*Année Galante*.

MOISSY, (M. *Moulier de*) né à Paris, ancien Garde du Corps, a donné au Théâtre, le *Provincial à Paris*, les *Fausses Inconstances*, le *Valet Maître*, la *Nouvelle Ecole des Femmes*, l'*Ennuyé*, l'*Inpromptu de l'Amour*, la *Nouvelle Ecole des Maris*, les *deux Freres*. Il a aussi publié plusieurs Volumes de Proverbes Didacti Comiques, & la *vraie Mere*, Drame Didacti-Comique.

MOLIERE, sur nommé le Tragique, Comédien, a composé vers le commencement du siécle dernier, la Tragédie de *Polixène*.

MOLARD, né à Marseille, a donné la Tragédie de *Marius & Sylla*. Il avoit composé une Tragédie de *Thémistocle*.

MOLIERE, (*Jean-Baptiste Poquelin*, si célebre sous le nom de) né à Paris en 1620, mort en 1673, étoit fils & petit-fils de Valet de Chambre-Tapissier du Roi. Associé avec la Béjart, Comédienne de Campagne, il forma une Troupe, & partit pour Lyon. On y représenta l'*Etourdi*, qui enleva presque tous les Spectateurs au Théâtre d'une autre Troupe établie dans cette Ville. L'*Etourdi* reparut à Beziers avec un nouveau succès, & fut suivi du *Dépit Amoureux*, des *Précieuses Ridicules*, & même de quelques Farces d'une constitution irréguliére, telles que le *Docteur Imaginaire*, les *trois Docteurs Rivaux*, &c. Revenu à Paris, Moliere eut accès auprès de Monsieur, qui le présenta au Roi & à la Reine-Mere : il en obtint la permission de jouer au vieux-Louvre, & ensuite au Palais Royal. Enfin sa Troupe fut arrétée au service du Roi en 1665 ; & l'on vit régner le vrai goût de la Comédie sur le Théâtre François.

Les Piéces de Moliere sont connues de tout le monde, savoir, l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux*, les *Précieuses ridicules*, le *Cocu imaginaire*, *Dom-Garcie de Navarre*, l'*Ecole des Maris*, les *Fâcheux*, l'*Ecole des Femmes*, la *Critique de l'Ecole des Femmes*, l'*inpromptu de Versailles*, la *Princesse d'Elide*, le *Mariage forcé*, le *Tartuffe*, le *Festin de Pierre*, l'*Amour Médecin*, le *Misantrope*, le *Médecin malgré lui*, *Mélicerte*, le *Sicilien*, *Amphytrion*, *George-Dandin*, l'*Avare*, *Pourceaugnac*, les *Amans manifiques*, *Psyché*, le *Bourgeois Gentilhomme*, les *Fourberies de Scapin*, les *Femmes savantes*, la *Comtesse d'Escurbagnas*, & le *Malade imaginaire*. On a retenu le nom de plusieurs petites Farces qu'il avoit faites en Province, & qui n'ont pas été imprimées, telles que le *Docteur amoureux*, le

*Docteur pédant*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole*, le *Médecin volant*, la *Jalousie de Barbouillé*, la *Jalousie du Gros René*, *Gorgibus dans le sac*, le *Fagoteur*, le *grand Benêt de fils*, *gros René petit Enfant*.

MOLINE, (M.) a fait imprimer ou jouer en société plusieurs Piéces, telles que les *Législatrices*, *Thémistocle*, le *Savetier Médecin*, le *Concert interrompu*, la *Fête de Saint-Cloud*, *Richard Minutolo*, la *Couronne de fleurs*, l'*Opheline Anglaise*, la *Sœur supposée*, la *Meuniere enrichie*, le *Bon Seigneur*, *Laure & Pétrarque*. L'Académie Royale de Musique a donné en 1774 son Opera d'*Orphée*, traduit de l'Italien.

MONCRIF, (*François-Augustin Paradis de*) mort à Paris en 1770, âgé de 83 ans. Attaché à M. le Comte de Clermont en qualité de Secrétaire de ses Commandemens, il fit pour amuser Mde. la Duchesse Douairiere, la Comédie des *Abdérites* en un acte, & en vers libres, qui fut jouée à Fontainebleau. On lui attribue une autre Piéce intitulée la *Fausse Magie*, représentée aux Italiens. Cet Auteur se voua ensuite au genre Lyrique. Son acte de *Zélindor* fait encore plaisir. Ses autres Piéces sont, l'*Empire de l'Amour*, *Linus*, *Almazis*, *Ismène*, les *Génies tutélaires*, la *Sybille*, les *Ames réunies*.

MONDONVILLE, (*Jean-Joseph Cassanéa de*) né a Narbonne en 1715. Il débuta à l'Opera par la Pastorale d'*Isbé*. Cette Piéce n'a point reparu sur ce Théâtre. Le *Carnaval du Parnasse* donné en 1749, l'Opera de *Titon & l'Aurore*, avec le Prologue de *Promethée*, emprunté de la Motte, & joué en 1753, réunirent tous les suffrages. L'année suivante Mondonville se montra en qualité de double Compositeur & de la Musique & des Paroles de *Daphnis & Alcimadure*, d'abord en jargon Languedocien, ensuite en François. Les derniers Ouvrages de Mondonville, considéré comme Musicien, sont les *Fêtes de Paphos*, l'Acte de *Psiché*, & l'Opera de *Thésée* de Quinault, remis avec de la nouvelle Musique.

MONDORGE, (*Antoine Gauthier de*) Maître de la Chambre aux deniers du Roi, de l'Académie de Lyon, où il naquit en 1707. Il composa les *Fêtes d'Hébé*, plus connues sous le nom de *Talens Lyriques*. A l'Acte de *Thirtée*, Mondorge fit succéder l'*Opera de société*, sujet moins heureux que les *Talens Lyriques*. L'Auteur mourut à Paris en 1768.

MONGIN, Auteur des *Promenades de Paris*.

MONICAULT, ancien Consul de France à Petersbourg & à Dantzik, donna au Théâtre Italien, le *Dédain affecté*.

MONSIGNY, (M.) Maître d'Hôtel ordinaire de M. le Duc d'Orléans, a fait la Musique des *Aveux indiscrets*, du *Maître en Droit*, du *Cadi Dupé*, d'*On ne s'avise jamais de tout*, du *Roi & le Fermier*, de *Rose & Colas*; d'*Aline Reine de Golconde*, de l'*Isle Sonnante*, du *Déserteur*, du *Faucon*, de la *Belle Arsene*, du *Rendez-vous bien employé*.

MONTAGNAC, (M. *Louis Laurent-Joseph de*) Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc en 1731, a fait imprimer la *Fille de seize ans*, ou la *Capricieuse*.

MONTANDRE', Auteur de l'*Adieu du Trône*.

MONTAUBAN, (*Jacques Pousset*, *Ecuyer*, Sieur de) Avocat au Parlement de Paris & Echevin de cette Ville, mourut en 1685. Ses Œuvres Dramatiques comprennent, *Zénobie*, les *Charmes de Félicie*, *Séleucus*, *Indégonde*, le *Comte de Hollande*, *Pantagruel*, les *Aventures de Panurge*; on lui attribue aussi une Tragédie de *Thieste*; & l'on croit qu'il travailla à la Comédie des *Plaideurs*.

MONTCHRE'TIEN, (*Antoine*) Sieur de Vasteville, fils d'un Apothicaire de Falaise. Ses Ouvrages Dramatiques sont, *Sophonisbe*, ou la *Carthaginoise*; la *Constance*, ou les *Lacènes*; *David*, ou l'*Adultere*; *Hector*; *Aman*, ou la *Vanité*; l'*Ecossaise*, ou la *Bergere*.

MONTECLAIR, (*Michel*) Musicien, né à Chaumont en Bassigni, mort près de Paris en 1737, âgé de 71 ans, a fait la Musique des *Fêtes de l'Eté*, & de *Jephté*.

MONTFLEURY, Comédien de la Troupe du Roi, étoit Gentilhomme. Il naquit au pays d'Anjou, & s'appelloit *Zaccharie Jacob*, nom qu'il quitta pour n'être pas reconnu. On a prétendu qu'il étoit mort en 1667, âgé de 67 ans, des violens efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine. Il avoit composé la Tragédie de la *Mort d'Asdrubal*.

MONTFLEURY, (*Antoine-Jacob de*) fils du précédent, né à Paris en 1640, & mort à Aix en 1685. Ses Piéces sont, le *Mariage de rien*; *Trasibule*, l'*Ecole des Filles*, le *Mari sans*

*femme*, l'*Inpromptu de l'Hôtel de Condé*, l'*Ecole des Jaloux*, ou la *Fausse Turque*; la *Femme Juge & Partie*, le *Procès de la femme Juge & Partie*; le *Gentilhomme de Beauce*, l'*Ambigu-Comique*, le *Comédien Poëte*, la *Sœur ridicule*, *Trigaudin*, la *Dame Médecin*; la *Fille Capitaine*, *Crispin Gentilhomme*, la *Dupe de soi-même*. On lui attribue les *Bêtes raisonnables*.

MONTFORT, Auteur d'une Tragédie de *Sésostris*.

MONTGAUDIER, a donné *Natalie*, Tragédie.

MONTIGNAC, (M. de) a fait jouer en Province, *Caprice*, ou les *Ruses de l'Amour*; *Horiphême*, ou les *Bergers*; le *Bouquet* de M. le Maréchal de Richelieu, & plusieurs Complimens mêlés de Scènes & de Vaudevilles.

MONTIGNY, (M. *Jean-Charles Bidault de*) né à Paris, Auteur de la *Petite Sémiramis*, & de l'*Ecole des Officiers*.

MONTLÉON, a fait trois Tragédies, *Hector*, *Amphitrite* & *Thyeste*.

MONT-LUC, (*Adrien de*) Prince de Chabanois, Comte de Cramail, né en 1568, Auteur d'une Comédie des *Proverbes*.

MONTREUX, (*Nicolas de*) connu sous le nom d'Olenix du Mont-Sacré, qui est l'anagramme de son nom, né au Mans vers 1560. Ses Piéces de Théâtre sont, *Cyrus le jeune*, la *Joyeuse*, *Annibal*, *Atlette*, *Diane*, *Cleopâtre*, *Isabelle*, *Arimene*, *Sophonisbe* & *Joseph*. On lui attribue encore *Camma*, la *Decevante*, *Pâris & Oenone*.

MONVEL, Acteur de la Comédie Françoise, reçu en 1772, a donné au Théâtre Italien, *Julie*, l'*Erreur d'un moment*, ou la *suite de Julie*; & le *Stratagême découvert*.

MORAINE, né à Angers, Auteur du *Mariage fait par crainte*.

MORAMBERT, (M. *Antoine-Jacques Labbet de*) Professeur de Musique à Paris, où il est né en 1721, a donné le *Carnaval d'Eté*, *Amadis*, *Barbacole*, ou le *Manuscrit volé*.

MORAN, (le Pere) Jésuite, a donné une Tragédie intitulée *Néron*.

MORAND, ( *Pierre de* ) né à Arles en 1701. Il composa la Tragédie de *Téglis*, & celle de *Childéric*. *L'Esprit de divorce* vint après. Outre les Piéces déja nommées, il avoit fait les *Muses*, *Mégare*, l'*Enlevement imprévu*, la *Vengeance trompée*, les *Amours des Grands Hommes*, *Léandre & Héro*.

MORANDET, ( M. ) Auteur du *Qui-pro-quo*.

MOREAU, ( *Jean-Baptiste* ) né à Angers en 1656, a fait la Musique d'*Esther* & d'*Athalie*, & celle des Chœurs de la Tragédie de *Jonathas* par Duché. Il mourut à Paris âgé de 78 ans.

MOREL, Auteur d'une Tragédie de *Timoclée*.

MORISSOT, a fait imprimer à Marseille, *Pierre & Perrette*, ou le *Galant-Jardinier*.

MOUFFLE, ( *Pierre* ) Conseiller du Roi, Lieutenant-Particulier de Magny, & Bailly de Sainte Clair, Auteur d'une Tragi-Comédie du *Fils exilé*, ou le *Martyre de Saint-Clair*.

MOULINGHEN, ( L. C. ) a composé en Province la musique des *deux Contrats*, *du Mari Sylphe*, d'*Oriphême*, du *Vieillard amoureux*, des *Ruses de l'Amour*, de *Sylvain*.

MOULON, ( *Georges-Mathieu de* ) est réputé l'Auteur de l'*Amour Diable*, Comédie.

MOUQUE' ou MOUQUAI, ( *Jean* ) de Boulogne, Auteur de l'*Amour déplumé*

MOURET, ( *Jean-Joseph* ) né à Avignon en 1682, étoit Directeur du Concert-Spirituel, Intendant de la Musique de la Duchesse du Maine, Musicien de la Chambre du Roi, & Compositeur de la Musique de la Comédie Italienne. Outre quantité de Divertissemens, d'Airs, de Sonates, de Cantates, &c. il a fait la Musique des Opera intitulés, les *Fêtes de Thalie*, *Ariane & Thésée*, *Pirithoüs*, les *Amours des Dieux*, le *Ballet des Sens*, les *Graces*, le *Temple de Gnide*, les *Amours de Ragonde*. Il mourut à Charenton en 1738.

MOUSTOU, ( M. ) a donné la *Bohémienne*, & le *Volage*.

MURET, ( *Antoine de* ) a traduit en François les Comédies de *Térence*.

# N

NADAL, (*Augustin*) né à Poitiers. Il mourut dans sa patrie en 1741, âgé de 82 ans. Ses Piéces de Théâtre sont, *Hérode*, *Saül*, *Antiochus*, ou les *Macchabées*; *Marianne*, *Osarphis*, ou *Moïse*; & *Arlequin au Parnasse*.

NAIGEON, (M.) Auteur de la Comédie des *Chinois*.

NANCEL, (*Pierre*) Auteur des Tragédies de *Débora*, de *Dina* & de *Josué*, imprimées en un Volume sous le titre de *Théâtre Sacré*.

NANTEUIL, d'abord Comédien de la Reine, ensuite de l'Electeur d'Hanovre, a donné le *Comte de Roquefeuille*, les *Brouilleries nocturnes*, l'*Amour sentinelle*, le *Docteur extravagant*, la *Dame invisible*, le *Campagnard dupé*.

NAQUET, (M. *Pierre*) né à Paris en 1719, est Auteur des *Eaux de Passy*, ou les *Coquettes à la mode*, du *Peintre*, de l'*Heureux Retour*, de l'*Embarras du zele*, de la *Magie sans Magie*, Divertissemens: tout cela n'a été donné qu'en Province.

NAU, (M.) a fait jouer sur les Théâtres de Société & en Province, le *Départ de l'Opéra-Comique*, *Esope au Village*, *Iphis*; la *Grande Métamorphose*, ou l'*Année merveilleuse*, Piéces imprimées.

NAVIERE, (*Charles*) passe pour l'Auteur d'une Tragi-Comédie de *Philandre*.

NERE'E, (R. J.) Auteur du *Triomphe de la Ligue*. On a déjà parlé de cette Piéce à l'article de *Mathieu*.

NEUFVILLENAINE, a fait imprimer *Sganarelle*, ou le *Cocu imaginaire*; c'est la même Piéce que celle de Moliere, avec un argument en prose à chaque Scène.

NEUFVILLE'E, (M. *Chicaneau de*) né à Nancy, a donné au Théâtre la *Feinte supposée*.

NEUFVILLE MONTADOR, ( le *Chevalier Jean-Florent-Joseph de Bruncanbois de* ) Calaisien, il a donné une Piéce de Théâtre intitulée la *Comédienne*.

NICOLE, Auteur d'une Comédie du *Phantôme*.

NIEL, Maître de Musique, Auteur de la Musique de l'*Opera des Romans*, & de l'*Ecole des Amans*.

NIVERNOIS, ( M. le *Duc de* ) a fait la Musique du *Temple des chimeres*.

NOGUERES, Auteur d'une Tragédie de la *Mort de Manlius*.

NONANTÈS a fait imprimer la Comédie de l'*Après-dinet des Dames de la Juiverie*.

NONDON, on ne connoît de lui qu'une Tragédie de *Cyrus*.

NORRY, ( *Milles de* ) Gentilhomme de Chartres, Philosophe & Mathématicien, composa dans sa jeunesse les trois Journées d'*Hélie*, *Ammon* & *Thamar*.

NOUGARET, ( M. *Pierre-Jean-Baptiste* ) né à la Rochelle en 1742, a fait jouer en Province, l'*Incertain*, Parodie de *Zulica*; *Sancho*; *Gouverneur*; la *Bergere des Alpes*; la *Famille en désordre*, Parodie du *Pere de Famille*; le *Droit du Seigneur*; *Saint-Simphorien*; Tragédie Chrétienne; les *Nouveaux Originaux*, le *Mari du tems passé*, ou la *Jalousie au Village*. Il a donné à l'Ambigu-Comique, le *Bouquet de Louise*, les *Fourberies du petit Arlequin*, *Il n'y a plus d'Enfans*, *Léandre & Isabelle*, l'*Assemblée des Animaux* le *Mai*, *Arlequin chez les Patagons*, la *Comete*, l'*Education à la mode*, l'*Héritage*, le *Retour du Printems*. Plusieurs Scènes des Comédiens de Bois sont de cet Auteur, & il a fait *Menzikoff*, Tragédie en société avec M. Marchand.

---

## O

OLBY DE LORIANDRE, Ingénieur du Roi, a donné le *Héros Très-Chrétien*.

ORIET, ( *Didier* ) Auteur d'une Tragédie de *Suzanne*.

OUYN, (*Jacques*) de Normandie, a composé une Tragédie de *Tobie*.

---

# P

PACARONI, (le *Chevalier de*) mort vers 1747, Auteur d'une Tragédie de *Bajazet*.

PADER D'ASSEZAN, fils d'un Peintre de Toulouse, où il naquit en 1654, Auteur des Tragédies d'*Agamemnon* & d'*Antigone*.

PAGEAU, (*Margarit*) Vendômois, a donné vers l'an 1600 une Tragédie avec des chœurs, sous le titre de *Bisathie*.

PAGES, (M.) Auteur d'une Tragédie de *Phalaris*.

PALAPRAT, (*Jean*) né à Toulouse en 1650, & mort à Paris, âgé d'environ 72 ans. Les Piéces qu'il n'a point faites en société avec son ami Brueys, sont, le *Concert ridicule*, le *Ballet extravagant*, le *Secret révélé*, les *Sifflets*, la *Prude du tems*, la *Parodie de Phaëton*, la *Fille de bon sens*, les *Fourbes heureux*, le *Faucon*, les *Veuves du Lansquenet*, & les *Dervis*.

PALISSOT, (M. *Charles*) né à Nancy le 3 Janvier 1730, fit à l'âge de 19 ans la Tragédie de *Zarès*, représentée en 1754, & imprimée sous le titre de *Ninus II*. Ensuite il donna la Comédie des *Tuteurs*, & le *Rival par ressemblance*; la derniere est le sujet des *Menechmes*, ennobli & rendu plus vraisemblable aux yeux par une idée plus ingénieuse. L'Auteur emprunta des *Mille & une Nuits* le sujet du *Barbier de Bagdad*. Il donna ensuite la Comédie des *Philosophes*; celle de l'*Homme dangereux*, qui n'a pas été représentée, ainsi que les *Courtisanes*.

PANNARD, (*Charles-François*) né à Courville, près de Chartres, mort à Paris en 1764, âgé de 74 ans.

Voici la liste des Comédies & des Opera-Comiques que Pannard a donnés seul ou avec d'autres; aux François, avec l'Affichard, les *Acteurs déplacés*; avec Fagan, l'*Heureux Re-*

*tour*; avec l'Abbé d'Allainval, le *Carnaval de Milan*, Pièce reçue & non jouée. Au Théâtre Italien, avec l'Abbé d'Allainval, le *Tour de Carnaval*, dont il fit les *Cahin-Caha*; avec MM. T. & M., le *Triomphe de Plutus*; avec M. Sticotti, les *Fêtes sincères*, représentées à la Cour à l'occasion de la convalescence du Roi: la *Parodie de Roland*, l'*In-promptu des Acteurs*, les *Ennuis de Thalie*, les *Tableaux & les Vœux acomplis*, à l'occasion de la naissance du Duc de Bourgogne; avec M. Favart, *Dardanus*, Parodie; avec MM. Favart & Laujon, *Zéphire & Fleurette*, Parodie; avec M. Sabine, les *Fêtes pour la naissance du Duc d'Aquitaine*. Seul, les Divertissemens de la *Veuve à la mode*, de l'*Horoscope accompli*, de l'*Italien marié à Paris*, du *Contrat de l'Amour & de l'Hymen*, de l'*Ecole des Meres*, de la *Colonie nouvelle*. Au Théâtre de l'Opera-Comique, seul, l'*Inpromptu du Pont-neuf*, les *Petits Comédiens*, ou la *Ville vengée*, & le *Prologue de la Rancune*; le *Nouvelliste dupé*, les *deux Eleves*; le *Pot-pourri*, Pantomine; les *Ages*, Ballet. Avec Fuzelier, la *Mere embarrassée*, l'*Absence*, le *Ballet de Dom Quichotte chez la Duchesse*, l'*Académie Bourgeoise*, les *Epoux réunis*, le *Magasin des Modernes*, le *Gage touché*, les *Ennemis réconciliés*, la *Fée bienfaisante*, l'*Europe & la Paix*, le *Carnaval*, la *Comédie à deux Acteurs*, & la *Déroute des Comédiens*, prologues. *Maximien*, *Alzirette*, avec l'Affichard. Seul encore, la *Muse*, Pantomime; le *Rêve*, les *trois Prologues*, dont le *Repas allégorique & l'Amphitrion* faisoient partie; les *Talens Comiques*, la *Fausse Rupture*, le *Miroir*, *Marianne*, les *Foux volontaires*, les *Acteurs éclopés*, l'*Industrie*, l'*Assemblée des Acteurs*, ou le *Prologue du Charbonnier*, la *Comédie sans hommes*, l'*Ecole d'Asnieres*, le *Badinage*, la *Gageure*, le *Comte de Belflor*, les *Jardins d'Hébé*, le *Faux Niais de Sologne*, le *Registre inutile*, l'*Intrigue*, les *Obstacles supposés*, l'*Arbre de Cracovie*, le *Fossé du scrupule*, le *Saut du fossé*, le *Vaudeville*. Avec Fuzelier & Pontau, la *Méprise de l'Amour*, Parodie; l'*Amour & la Nécessité*, Parodie de la *Boëte de Pandore*, le *Malade par complaisance*. Avec Fuzelier & Thierry, la *Tante rivale*; avec Marignier & Pontau, *Argénie*. Avec Pontau, les *deux Suivantes*, le *Bouquet du Roi* pour la naissance du Duc d'Anjou, les *Fêtes galantes*, le *Rien*: avec Fagan, *Isabelle & Arlequin*, le *Sylphe supposé*, l'*Esclavage de Psiché*, la *Fausse ridicule*, la *Foire de Cythere*, *Momus à Paris*, le *Temple du Sommeil*, les *Acteurs Juges*. Avec Pontau & Gallet, la *Ramée & Dondon*, Parodie d'*Enée & Didon*; avec l'Affichard, *Pygmalion*, le *Fleuve Scamandre*; avec Gallet, la *Halle galante*; avec Fagan, la *Répétition interrompue*, le *Prince ténébreux*.

PAPAVOINE, (M.) a fait la Musique de *Barbacole*.

PAPILLON, Auteur d'une Piéce donnée en 1599, sous le titre de *Nouvelle Tragi-Comique*.

PARASOLS, ancien Auteur du 14e. siécle, qui avoit fait plusieurs Tragédies des *Gestes de Jeanne, Reine de Naples*.

PARFAICT, (*François*) né à Paris, & mort en 1753, âgé de 55 ans, outre son *Histoire du Théâtre François* en 15 volumes, & d'autres Ouvrages; il a eu part au *Dénouement imprévu*, & à la *Fausse Suivante*.

PARMENTIER, (*Jean*) Bourgeois & Marchand de Dieppe, né en 1494, & mort en 1530, dans l'Isle de Sumatra, avoit fait jouer à Dieppe en 1527, une Piéce intitulée *Moralité très-excellente, à l'honneur de la glorieuse Assomption de Notre-Dame*.

PARMENTIER, (M.) a donné aux François, le *Bal de Passy*, le *Faux Lord*; à l'Opera-Comique, le *Plaisir de l'Innocence*, *Alzinette*, les *Epoux*, & la *Fausse Duegne*.

PARTHENAY, (*Catherine de*) fille & héritiere de *Jean de Parthenay l'Archevêque*, Seigneur de Soubise, née en 1554, fut mariée en secondes noces avec René, Vicomte de Rohan, dont elle eut le fameux Duc de Rohan, le Duc de Soubise, & trois filles. Après la prise de la Rochelle, elle fut enfermée au Château de Niort, & mourut au Parc en Poitou, en 1631. Elle avoit composé plusieurs Piéces, dont il n'y a eu qu'*Holopherne* d'imprimé.

PARVI a donné la *Noce de Village*, avec M. Minet; & avec M. Laujon, la *Fille*, la *Femme* & la *Veuve*.

PASCAL, (*Françoise*) née à Lyon, a donné *Agatonphile Martyr*, Tragédie; *Sésostris*, Tragi-Comédie; *Endymion*, le *Vieillard amoureux*, & l'*Amoureux extravagant*.

PASQUIER, (*Etienne*) a fait imprimer une Pastorale intitulée le *Vieillard Amoureux*.

PASSERAT a publié la Tragédie de *Sabinus*, les Comédies du *Feint Campagnard*, & de l'*Heureux accident*, & le Ballet d'*Alcide*. On lui attribue encore une Pastorale d'*Amarille*.

PATU, (*Claude-Pierre*) Avocat au Parlement, né à Paris en 1729, & mort en 1757. Il a composé avec M. Portelance, les *Adieux du goût*, & a publié deux Volumes de Piéces du Théâtre Anglois.

PE'CHANTRE', (*Nicolas de*) naquit à Toulouse en 1638, d'un Chirurgien de cette Ville. Sa Tragédie de *Géta* reçut des applaudissemens, & fut suivie de *Jugurtha*, de la *Mort de Néron*, de *Joseph vendu par ses Freres*, & du *Sacrifice d'Abraham.* Il fit les deux dernieres pour le Collége d'Harcourt. Il venoit d'achever l'Opera d'*Amphion & Parthenopée*, à la réserve du Prologue, lorsqu'il mourut à Paris en 1708.

PEDAULT. On lui attribue une Tragédie de la *Décolation de Saint-Jean-Baptiste.*

PELLEGRIN, (l'Abbé *Simon-Joseph*) de Marseille. On connoît sa Comédie du *Nouveau Monde*, son Opera de *Jephté*, sa Tragédie de *Pélopée.* On compte encore parmi ses Piéces Dramatiques, *Hyppolite & Aricie*, *Médée & Jason*; le *Pere intéressé*, ou la *Fausse inconstance*; *Arlequin rival de Bacchus*, le *Pied-de-nez*, le *Divorce de l'Amour & de la Raison*, le *Pastor Fido*, l'*Inconstance*, la *Mort d'Alise*, l'*Ecole de l'Hymen*, *Télémaque*; *Renaud*, ou la *suite d'Armide*; *Catilina*, *Télégone*, *Orion*, la *Princesse d'Elide*; on lui attribue les *Caracteres de l'Amour*, Ouvrage publié sous le nom de Mlle. Barbier.

PELLETIER, (M.) a donné au Théâtre Italien, *Zélie & Zélindor*, & a fait imprimer une Tragédie de *Balthazar.*

PERREAU, (M.) a fait imprimer un Drame intitulé *Clarice.*

PERRIN, (*François*) Chanoine d'Autun, donna en 1589, les *Ecoliers*, *Jephté*, & *Sichem.*

PERRIN, (l'*Abbé Pierre*) né à Lyon, mort à Paris vers l'an 1680. Il a fait les Opera d'*Orphée*, d'*Ercole Amante*, d'*Ariane*, de *Pomone*, & de la *Pastorale.*

PESAY, (M. de) Auteur de la *Closiere*, & de la *Rosiere.*

PESSELIER, (*Charles-Etienne*) des Académies de Nancy, d'Amiens, de Rome & d'Angers, né à Paris en 1712, commença à travailler pour le Théâtre en 1737, a donné la *Mascarade du Parnasse*, l'*Ecole du temps*, & *Esope au Parnasse*,

PETALOZZI, Auteur d'une Tragédie de *Candace*.

PETIT a composé une Piéce en deux actes, imprimée en 1702, sous le titre des *Curieux de Province*, ou l'*Oncle dupé*. Les *Curieux de Province* forment le premier Acte ; & l'*Oncle dupé*, ou le *Divertissement de Campagne*, le second.

PETIT, Auteur d'une Comédie intitulée *la Promenade de Saint-Severin*.

PETIT, (M. *Marc-Antoine*) Médecin de la Faculté de Paris, né à Orléans, a donné les Comédies du *Miroir* & du *Bacha de Smyrne*.

PETIT, (M.) Curé de Montchauvet en Normandie, Auteur des Tragédies de *David* & *Bethsabée*, & de *Balthazar*.

PEYRAUD DE BEAUSSOL (M.), de Lyon, Auteur d'une Tragédie de *Stratonice*, & des *Arsacides*, Tragédie en six Actes.

PHILIDOR, (*François*) fils d'un Médecin, & Ordinaire de la Musique de la Chapelle du Roi, auquel on doit l'établissement du Concert-Spirituel à Paris, a composé la Musique d'un Opera de *Diane & Endymion*.

PHILIDOR, (M) Auteur de la Musique du *Diable à quatre*, de *Blaise le Savetier*, de l'*Huitre & les Plaideurs*, du *Volage*, du *Soldat Magicien*, du *Jardinier & son Seigneur*, du *Maréchal*, de *Sancho-Pança*, du *Bucheron*, du *Qui-pro-quo*, des *Fêtes de la Paix*, du *Sorcier*, de *Tom-Jones*, du *Jardinier de Sidon*, du *Jardinier supposé*, de la *Nouvelle Ecole des Femmes*, du *Bon Fils*, de *Sémire & Mélide*, & de l'Opera d'*Ernelinde*.

PHILONE, (*Messer*) Auteur Pseudonyme de deux anciennes Tragédies, imprimées sous le titre de *Josias* & d'*Adonias*. Quelques-uns ont cru que le véritable Auteur de ces deux Piéces étoit Des-Mazures.

PIC, (l'Abbé) a composé trois Opera ; les *Saisons*, la *Naissance de Vénus*, & *Aricie*.

PICHOU, Gentilhomme Dijonais, assassiné en 1635, a laissé les *Folies de Cardénio*, les *Aventures de Rosiléon*, la *Philis de Scyre*, l'*Infidelle Confidente*, & l'*Amynte* du Tasse.

PICOT, (*Hugues*) Avocat en Parlement, a donné une Piéce intitulée le *Déluge Universel.*

PIERARD POULET, Tierarchois, ancien Auteur de deux Tragédies, *Charite*, & *Clorinde.*

PIJON, Conseiller au Présidial de Provins, sa patrie, né en 1736, mort en 1766, a fait imprimer une Tragédie de *rogné.*

PIRON, (*Alexis*) né à Dijon en 1689, commença sa carriere Dramatique par des Opera-Comiques, qu'il fit tantôt seul, tantôt en société avec MM. le Sage & d'Orneval pour les Spectacles Forains. Il débuta en 1721 par *Arlequin Deucalion*, qui fut suivi de plusieurs autres Piéces de ce genre. Le *Pucelage*, ou la *Rose*, fut imprimé sous le titre des *Jardins de l'Hymen.* Les autres sont l'*Antre de Trophonius*, l'*Endriague*, le *Claperman*, l'*Ane d'or*, les *Chimeres*, le *Fâcheux veuvage*, *Crédit est mort*, l'*Enrollement d'Arlequin*, la *Robe de Dissension*, les *Trois Commeres*, la *Ramée & Dondon*, *Philomele*, *Atis*, les *Enfans de la Joie*, les *huit Mariannes*, *Colombine*, *Nitétis*, la *Vengeance de Tirésias*, Parodies; le *Caprice*, le *Mariage de Momus.*

Le Roman de *Tarsis & Zélie* a donné à Piron l'idée des *Courses de Tempé*, Pastorale. Ses Tragédies sont *Fernand Cortès*, *Callisthène*, & *Gustave.* Son début Comique fut l'*Ecole des Peres*, connue d'abord sous le titre des *Fils ingrats*; il donna ensuite l'*Amant mystérieux*. La *Métromanie* est son meilleur Ouvrage.

PITTENEC, c'est le nom que prit un des fils de le Sage. Il s'étoit fait Comédien, & a donné un Opera-Comique sous le titre du *Testament de la Foire.*

PLEIN-CHENE, (M. de) a donné à la Comédie Italienne le *Jardinier de Sidon*, & y a présenté une Piéce intitulée la *Reine Berthe*, qui n'a pas été jouée. Il est encore l'Auteur du *Mal-entendu*, Comédie en trois Actes, en Prose, non représentée. Il a fait jouer à Montargis, par les enfans de l'Ambigu-Comique, au passage de Madame la Comtesse d'Artois, une Piéce relative au Mariage de cette Princesse, en 1773. Il a donné d'autres Piéces Comiques pour le Théâtre des Boulevards.

POINSINET DE SIVRY, (M. *Louis*) a traduit quelque

Comédies d'Aristophane, & il a donné au Théâtre François, *Brizéis*, *Ajax*, Tragédies. On a encore de lui *Aglaé*, le *Valet intrigant*, le *Temps & la Folie*, le *Maître de Guitarre*, Comédies. Il a donné à l'Opéra-Comique. *Pygmalion*, & *Cassandre*.

POINSINET, (*Antoine-Alexandre-Henri*) né à Fontainebleau en 1735. On a de cet Auteur une Parodie de *Titon & l'Aurore*; les *Amours d'Alis & Alexis*, Tragédies Bourgeoises en deux Actes; la *Mort d'Adam*, Tragédie traduite de l'Allemand; *Théories*, Pastorale en un Acte; *Ernelinde*, Tragédie Lyrique en trois Actes; l'*Impatient*, & le *Cercle*, Comédies en un Acte, en Prose; à la Comédie Italienne, *Sancho-Pança*, en un Acte; le *Sorcier*, *Tom-Jones*, en trois Actes; la *Réconciliation Villageoise*, *l'Heureux Accord*, compliment; le *Faux Dervis*; *Gilles*, *garçon Peintre*, Parodie du *Peintre amoureux de son modele*. Il a encore publié le *Choix des Dieux*, Divertissement pour S. A. S. le Prince de Condé; & *Cassandre Aubergiste*, Parodie. Il alla en Espagne en 1769 pour y travailler à la propagation de la Musique Italienne & des Ariettes Françoises; & se noya dans le Guadalquivir.

POIRIER, (*Hélie*) a fait imprimer dans un Recueil de Poësie qui porte son nom, une espéce de Poëme Dramatique en dix Eglogues.

POISSON, (*Raymond*) né à Paris, Auteur & Acteur du Théâtre François, a laissé des Comédies intitulées *Lubin*, ou le *Sot vengé*; le *Baron de la Crasse*, le *Fou de qualité*, l'*Après-souper des Auberges*, les *Faux Moscovites*, le *Poëte Basque*, les *Femmes Coquettes*, la *Hollande malade*, & les *Foux divertissans*. On lui attribue encore l'*Académie Burlesque*, & le *Cocu battu & content*.

POISSON, (*Philippe*) fils du précédent, après avoir joué cinq ou six ans avec succès dans le Tragique, & sur-tout dans le haut-Comique, quitta le Théâtre, & se retira avec son pere à Saint-Germain, où il est mort en 1743, âgé de 61 ans. Nous avons de lui deux Volumes de Piéces de Théâtre contenant, le *Procureur arbitre*, la *Boëte de Pandore*, *Alcibiade*, l'*Inpromptu de Campagne*, le *Réveil* d'*Epiménide*, le *Mariage par lettre de change*, les *Ruses d'Amour*, l'*Amour secret*, *l'Amour Musicien*, & *l'Actrice nouvelle*.

PONCY DE NEUVILLE, (l'Abbé *Jean-Baptiste*) né à

Paris, où il est mort en 1737, âgé de 39 ans, remporta jusqu'à sept fois les Prix de Poësie des Jeux Floraux, & composa une Tragédie de *Judith*, & une autre de *Damoclès*.

PONT-ALAIS, contemporain & camarade de Gringore, fut, comme ce dernier, Auteur & Acteur, & devint par la suite Entrepreneur de *Mysteres par représentations*.

PONTAU, (*Claude-Florimond Boisard de*) né à Rouen, ancien Entrepreneur de l'Opera-Comique, a donné l'*Estaminette*, l'*Oeil du Maître*, le *Hazard*, l'*Ecole de Mars*, ou le *Triomphe de Vénus*, Ballets Pantomimes; le *Compliment*, Prologue; avec Fuzelier & Pannard, la *Méprise de l'Amour*, ou *Pierrot Tancrede*, le *Malade par complaisance*; avec Pannard & Marignier, *Argénie*; avec Pannard, les *Deux Suivantes*, le *Bouquet du Roi*, la *Comédie sans hommes*, les *Fêtes Galantes*, le *Rien*. Avec Pannard & M. Favart, le *Qu'en dira-on?* avec Pannard & Fagan, le *Badinage*, Prologue; *Isabelle Arlequin*; avec Piron, Pannard & Carolet, la *Ramée & Doncon*; avec Pannard & Parmentier, *Alzirette*; avec Pannard, *Marote*.

PONT DE VEYLE, (*Antoine de Ferriol, Comte de*) Intendant-Général-Honoraire des Classes de la Marine, ancien Lecteur de la Chambre du Roi, &c. mort à Paris le 2 Septembre 1774, étoit né le premier Octobre 1697, du mariage de M. de Ferriol, Président au Parlement de Metz, avec l'une des sœurs du Cardinal de Tencin. Dans sa jeunesse il s'amusoit à parodier les airs les plus difficiles; les parodies du *Caprice de Rebel*, la *Tempête d'Alcyone*, les *Caracteres de la Danse*, le *Pas de six*, qui a paru sous le nom des *Amans ignorans*, sont ses premiers Ouvrages en ce genre. Ces bagatelles ne lui suffisant pas, il donna (en gardant l'incognito) le *Complaisant*, Piéce de Caractere, qui est restée au Théâtre, & qu'on revoit toujours avec plaisir. Il donna ensuite le *Fat puni*, & eut très-grande part à la Comédie du *Somnambule*, petite Piéce qui a beaucoup de succès.

PONCET, (*Simon*) de Melun, Trésorier & Secrétaire de M. le Chevalier d'Aumale, a dédié à Marie de Lorraine un *Colloque Chrétien*, en vers, sans distinction d'Actes.

PONTOUX, (*Claude*) de Châlons en Bourgogne Médecin, a donné en 1584, la *Scene françoise*.

PORE'E,

PORÉE, (*Charles*) Jésuite, né en Normandie, l'an 1675, & mort à Paris en 1741, a composé plusieurs Comédies ou Tragédies Latines, & une Tragédie de *Dom Ramire*.

PORTE-LANCE, (M.) né à Paris, Auteur de la Tragédie d'*Antipater*. Il a fait en société avec Poinsinet, *Totinet*, Opera-Comique; avec Patu, les *Adieux du Goût*; & seul, une Comédie intitulé *à Trompeur Trompeuse & demie*.

POTTIER DE MORAIS, Capitaine des Chasses, a laissé une Comédie manuscrite composée vers l'année 1700, sous le titre de *Dom Castagne*, *Chasseur Errant*, qui se trouve dans quelques Bibliotheques.

POUJADE, (Ja.) de Guyenne, neveu de la Calprenede, a donné une Tragédie de *Pharamond*, ou le *Triomphe des Héros*, tirée du Roman de son Oncle.

POUJADE DE LA ROCHE-CUSSON, Auteur d'une Tragédie d'*Alphonse*.

PRADES, (*Jean le Royer*, Sieur de) né en 1624, Auteur de la *Victime de l'Etat*, d'*Annibal*, & d'*Arsace Roi des Parthes*.

PRADON, (*Nicolas*) né à Rouen, mourut à Paris d'apoplexie en 1698, dans un âge très-avancé. Plusieurs de ses Tragédies ont eu des Partisans, & *Régulus* se joue même encore quelquefois. Les autres sont, *Pyrame & Thisbé*, *Tamerlan*, *Phedre & Hyppolite*, la *Troade*, *Statira*, & *Scipion l'Africain*. On lui attribue aussi une *Electre*, un *Tarquin*, & un *Germanicus*.

PRALARD, (*René*) fils d'un Libraire de Paris, & mort dans la même Ville en 1731, âgé d'environ 50 ans, donna en société avec Seguineau une Tragédie d'*Egiste*.

PRÉMARE, (le Pere de) Jésuite, nous a donné la traduction d'une Tragédie Chinoise intitulée l'*Orphelin de la Maison de Tchao*.

PRÉVOST, (*Jean*) Avocat dans la Basse-Marche, a composé *Oedipe*, *Hercule*, *Turne*, & *Sainte-Clotilde*.

PRÉVOST D'EXILES, (l'Abbé *Antoine-François*) Auteur de *Cléveland*, des *Mémoires d'un Homme de qualité*, &c. a traduit une Tragédie Angloise en cinq Actes, intitulée *Tout pour l'Amour*.

PROCOPE COUTEAUX, (*Michel*) né à Paris, & mort dans la même Ville en 1763, étoit Docteur en Médecine, & avoit beaucoup d'enjouement dans l'esprit. Il est Auteur des Comédies intitulées *Arlequin Balourd*, & *l'Assemblée des Comédiens*. On lui attribue encore la *Gageure*, avec la Grange; les *Fées*, en société avec Romagnesi; & le *Roman*, avec Guyot de Merville.

PROUVAIS, Auteur d'une Piéce intitulée, l'*Innocent exilé*.

PRUDENT, (M.) a fait la Musique des *Jardiniers*, Comédie avec des Ariettes.

PURE, (l'Abbé *Michel de*) fils d'un Prevôt des Marchands de Lyon, naquit vers l'an 1640. Il fit à Paris deux Piéces de Théâtre, *Ostorius* & les *Précieuses*.

# Q

QUE'TANT, (M.) a composé pour divers Théâtres les Piéces suivantes; aux Italiens, avec M. Anseaume, le *Dépit généreux*; avec M. de la Ribardiere, le *Serrurier*; seul, la *Femme orgueilleuse*. A l'Opera Comique, la *Foire de Bezons*, le *Maréchal-ferrant*; aux Danseurs de Corde, les *Amours grénadiers*, le *Quartier-Général*, l'*Auteur Perruquier*, ou les *Muses Artisanes*; aux Boulevards, avec Audinot, le *Nouveau Tonnelier*; seul, les *Femmes & le Secret*, l'*Ecolier en sait plus que le Maître*; à Lyon, les *Deux Citoyens*. Il a aussi fait un *Maître en Droit*, qui n'a pas été représenté.

QUINAULT, (*Philippe*) né à Paris, entra en qualité de Clerc chez un Avocat au Conseil. Le succès de ses premieres Piéces de Théâtre lui mérita l'estime d'un Marchand qui aimoit la Comédie, & qui le reçut chez lui. Ce Marchand étant mort, Quinault épousa la veuve, acheta une charge d'Auditeur des Comptes, fut reçu à l'Académie Françoise, & mourut riche à Paris en 1688 âgé de 53 ans. Ses Opera, genre dans lequel il a excellé, sont les *Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Proserpine*, le *Triomphe de l'Amour*, *Persée*, *Phaëton*, *Amadis de Gaule*, *Roland*, le *Temple de la Paix* & *Armide*. Ses Tragédies & ses Comédies sont les *Rivales*, la *Généreuse Ingratitude*, l'*Amant indiscret*, la Co-

médie sans Comédie, les *Coups de l'Amour & de la Fortune*, la *Mort de Cyrus*, *Amalazonte*, le *Mariage de Cambyse*, le *Feint Alcibiade*, *Stratonice*, le *Fantôme amoureux*, *Agrippa*, *Astrate*, la *Mere coquette*, *Pausanias* & *Bellerophon*. On lui attribue encore une Tragi-Comédie intitulée *Iris*, & les *Amours de Lysis & d'Hespérie*.

QUINAULT, l'aîné, ( *Jean-Baptiste-Maurice* ) excellent Comédien, mort en 1744, a fait la Musique des *Amours des Déesses*.

---

## R

RACAN, ( *Honorat de Beuil*, Marquis de ) né en Touraine en 1589, de l'Académie Françoise, mort en 1670, a laissé quelques Poësies estimées, parmi lesquelles est une Pastorale intitulée les *Bergeries* ou *Arténice*.

RACINE, ( *Jean* ) né en 1639 à la Ferté-Milon, d'un Contrôleur au Grenier à Sel, fut Secrétaire du Roi, Gentilhomme de sa Chambre, & membre de l'Académie Françoise. Il mourut à Paris en 1699. Ses Piéces de Théâtre sont, la *Thébaïde*, *Alexandre*, *Andromaque*, les *Plaideurs*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phédre & Hyppolite*, *Esther*, & *Athalie* : il est aussi l'Auteur de l'*Idylle de la Paix*.

RADONVILLIERS, ( l'*Abbé Claude de* ) de l'Académie Françoise, Auteur des *Talens inutiles*, Comédie donnée au Collége de Louis-le-Grand en 1740.

RAGUENET a donné les *Aventures Comiques d'Arlequin*.

RAISIN, ( *Jacques* ) Comédien, frere du fameux Jean-Baptiste Raisin, excellent Acteur dans tous les rôles Comiques, quitta le Théâtre en 1694, & mourut 4 ans après. Il avoit composé quatre Comédies représentées & non imprimées : le *Niais de Sologne*, le *Petit homme de la Foire*, le *Faux Gascon*, & *Merlin Gascon*.

RAISSIGUIER, né à Alby en Languedoc, accomoda au Théâtre François l'*Amynte du Tasse*; fit les *Amours d'Astrée*, la

*Bourgeoise*, *Palinice*, la Pastorale de *Calirie*, ou *l'Elidée*, & le *Rendez-vous des Tuileries*.

RAMEAU, (*Jean-Philippe*) naquit à Dijon le 25 Octobre 1683. Son goût pour la Musique le conduisit très-jeune en Italie : il fut long-tems Organiste à Clermont en Auvergne, & ensuite à Paris, à Sainte-Croix de la Bretonnerie. Une représentation de l'Opera de *Jephté* développa en lui le talent de la composition, lequel s'étoit déja manifesté par plusieurs Piéces de Clavecin estimées des connoisseurs. Appellé par son génie à un genre plus élevé, il s'adressa à l'Abbé Pellegrin qui lui donna la Tragédie d'*Hyppolite & Aricie*. Le succès qu'elle eut produisit d'autres Piéces, dont voici la liste : les *Fêtes Galantes*, *Castor & Pollux* les *Fêtes d'Hébé*, *Dardanus*, les *Fêtes de Polymnie*, le *Triomphe de la Gloire*, *Pygmalion*, *Zoroastre*, *Acanthe & Céphise*, la *Guirlande*, *Daphnis & Eglé*, *Lisis & Délie*, les *Sybarites*, la *Naissance d'Osiris*, la *Fête de Pamilie*, les *Surprises de l'Amour*, les *Paladins*.

Rameau mourut en 1769, & l'Académie Royale de Musique fit célébrer pour lui un Service solemnel dans l'Eglise de l'Oratoire. Plusieurs beaux morceaux des Opera de *Castor* & de *Dardanus* furent adaptés aux chants lugubres usités dans pareille cérémonie.

RAMPALE, Auteur de *Bélinde*, & de *Dorothée*.

REBEL, (Jean Feri) né à Paris en 1669, Compositeur & premier Violon des vingt-quatre de la Chambre du Roi, jouoit dès l'âge de huit ans aux Opera donnés devant S. M. à Saint-Germain en Laye. Il a fait l'Opera d'*Ulysse*, & plusieurs Symphonies, savoir, le *Caprice*, qui lui fut demandé pour la sérénade que l'Académie de Musique donne au Roi tous les ans à la Saint-Louis, aux Tuileries ; la *Boutade*, les *Caracteres de la Danse*, la *Terpsicore*, *la Fantaisie*, ou le *Pas de Trois* ; les *Plaisirs Champêtres*, ou le *Pas de six*, & les *Elemens* précédés du *Cahos*. Rebel est mort à Paris en 1747, âgé d'environ 78 ans.

REBEL, (*François*) fils du précédent, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, Sur-intendant de la Musique du Roi, Administrateur-Général de l'Académie Royale de Musique, dont il a été longtems Directeur, a donné avec M. Francœur son coopérateur de Musique assidu, les Opera de *Pyrame & Thysbé*, de *Tarsis & Zélie*, de *Scanderbeg*, le *Ballet de la*

*Paix*, les *Augustales*, la *Félicité*, *Ismène*; dans les Fragmens, les *Génies tutélaires*, *Zélindor*, le *Prince de Noisy*. Il est mort en 1775.

REGAGNAC, (*Valet de*) né à Cahors est Auteur d'une Comédie intitulée les *Sabots changés en Astres*.

REGNARD, (*Jean-François*) fils d'un Marchand Epicier de Paris, naquit en 1657, & fut Trésorier de France. Il avoit voyagé dans sa jeunesse en plusieurs Cours de l'Europe, & fut pris par des Algériens qui le vendirent à Constantinople. De retour de son esclavage, il conserva ses chaînes dans son cabinet pour se rappeller incessamment ce tems de disgrace. Il est mort à sa Terre de Grillon, près de Dourdan, en 1709. Les Comédies qu'il a données au Théâtre François sont, la *Sérénade*, le *Joueur*, le *Bal*, le *Distrait*, *Démocrite*, les *Folies amoureuses*, les *Menechmes*, le *Retour imprévu*, le *Légatire*, & la *Critique du Légataire*. Celles qui furent jouées au Theâtre Italien sont, le *Divorce*, la *Descente de Mezzetin aux Enfers*, *Arlequin homme à bonnes fortunes*, la *Critique de cette Piéce*, les *Filles errantes*, la *Coquette*, la *Naissance d'Amadis*. Il a composé avec Dufresny, les *Chinois*, la *Baguette de Vulcain*, la *Foire Saint-Germain*, les *Momies d'Egypte*. Il a de plus donné à l'Opera le *Carnaval de Venise*, Piéce où tous les Spectacles que cette Ville offre en ce tems-là aux Etrangers, Comédie, Opera, Concerts, Jeux, Danses, Combats, Mascarades sont réunis, & liés à une petite intrigue amoureuse, amusante & bien écrite. On connoit encore de lui trois Piéces non représentées, les *Souhaits*, les *Vendanges*, & la Tragedie de *Sapor*. " Qui ne se plaît pas avec Regnard, " dit M. de Voltaire, n'est point digne d'admirer Moliere ".

REGNAULT, ancien Auteur de deux Tragédies, *Marie Stuard* & *Blanche de Bourbon*.

RELLY, a donné *l'Heureux Divorce*.

REMOND DE SAINTE-ALBINE, (M. *Pierre*) né à Paris en 1700, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, ancien Auteur de la Gazette de France, & du Mercure, a fait deux Comédies, *l'Amour au Village*, & la *Convention téméraire*.

RENARD, Maître de Musique de la Chambre de la Czarine, a composé la Musique du *Cuvier*, Opera-Comique.

RENOUT, (M. *Jean-Julien-Constantin*) né à Honfleur en 1725, a donné les *Couronnes* ou *l'Amant timide*, *Zélide*, la *Mort d'Hercule*, le *Caprice*, & le *Fleuve Scamandre*.

RETIF, (M.) a donné la *Cigale & la Fourmi*, Fable Dramatique, le *Jugement de Pâris* Ces deux Piéces ont été jouées par des enfans sur des Théâtres particuliers.

RICCOBONI, (*Louis*) Modenois, fils d'un Comédien célebre. Il a composé quantité de Piéces Italiennes & d'autres mêlées de Scènes Françoises. Il a aussi donné un Recueil des anciennes Piéces de sa Nation, avec d'autres Ouvrages relatifs au Théâtre. Ses Comédies sont, le *Pere partial*, *Diane & Endimyon*, *l'Italien marié à Paris*; sans compter la *Désolation des deux Comédies*, le *Procès des deux Théâtres*, & la *Foire renaissante*, composés en société avec Dominique. Riccoboni mourut en 1753, âgé de 79 ans.

RICCOBONI, (*Hélène - Virginie Balletti*, femme de Louis) dite *Flaminia*, naquit à Ferrare en 1686. La lecture du *Mercator* & du *Rudens* de Plaute, inspira à Mlle. *Flaminia* l'idée d'une Comédie intitulée le *Naufrage*. Le succès n'en fut point heureux. Trois ans après elle s'associa avec de l'Isle, déjà célebre par son *Arlequin Sauvage*; mais la Tragi-Comédie qu'ils donnerent ensemble sous le titre d'*Abdilly Roi de Grenade*, n'eut qu'une représentation.

RICCOBONI, (*François*) fils des deux précédens, né à Mantoue en 1707, débuta au Théâtre Italien en 1726, dans la *Surprise de l'Amour* par le rôle de *Lélio*. Il se retira avec son pere; mais le Public eut la satisfaction de le revoir jusqu'à l'année 1750, qu'il quitta une seconde fois. Il reparut encore en 1758. François Riccoboni qui, comme son pere, avoit pris au Théâtre le nom de *Lélio*, a fait depuis plusieurs Piéces, seul, telles que les *Effets de l'Eclipse*, *Zéphire & Flore*, le *Sincere à contre-tems*, la *Parodie d'Hyppolite & Aricie*, les *Heureuses Fourberies*, la *Parodie de Phaëton*, le *Prince de Surène*, la *Rancune*, le *Prétendu*, les *Caquets*, *Quand parlera-t'elle?* les *Bossus rivaux*, & vingt-trois autres en société avec Dominique & Romagnesy. Il mourut en 1772.

RICCOBONI, (*Madame Marie Laboras de Mezieres*, *Epouse de François*) on dit qu'elle a composé les Scènes Françoises du *Prince de Salerne*, & les deux premiers Actes de la Comédie des *Caquets*. Mais ce qui fait sur-tout la ré-

putation de Mde. Riccoboni ; ce sont les Romans excellens qu'elle a donnés depuis qu'elle a quitté le Théâtre. On a d'elle aussi les traductions de plusieurs Piéces Angloises intitulées, *l'Enfant trouvé*, la *Façon de le fixer*, la *Fausse délicatesse*, la *Femme jalouse*, *Il est possédé*.

RICHEBOURG, ( Mde. *la Grange de* ) est réputée l'Auteur du *Caprice de l'Amour*, & de la *Dupe de soi-même*.

RICHELIEU, ( le *Cardinal* de ) a eu part, dit-on, à *Europe*, *Mirame*, &c.

RICHEMONT BANCHEREAU, né à Saumur en 1612, Avocat en Parlement, a donné *l'Espérance glorieuse*, & les *Passions égarées*.

RICHER, ( Henri ) Avocat, né au Bourg de Longueil, auprès de Dieppe, mort à Paris en 1748, âgé de 63 ans. Il a composé deux Tragédies, *Sabinus*, & *Coriolan*.

RIEUSSET, ( *Martin* ) Auteur d'une Comédie intitulée la *Populace émue*.

RIVAUDEAU, ( *André du* ) Gentilhomme Poitevin, a fait une Tragédie *d'Aman*.

RIUPEROUX, ( *Théodore* ) né à Montauban en 1664, fit dans sa premiere jeunesse la Tragédie de *Méléagre*. Ses autres Tragédies sont *Annibal*, *Valérien*, *Agrippa*, *Hypermnestre*.

ROBBE, ( *Jacques* ) né à Soissons en 1643. Il a publié sous le nom de *Barquebois*, qui est son Anagramme, une Piéce intitulée *l'Intéressé*.

ROBELIN, ( *Jean* ) natif de Bourgogne, a donné en 1584, une Tragédie de la *Thébaïde*.

ROBERT, Auteur d'une Tragédie imprimée en 1711, sous le titre de la *Mort d'Antiochus*.

ROBIN, ( *Paschal* ) Sieur du Four, Angevin, Auteur en 1572, de la Tragédie *d'Arsinoë*.

ROCHON DE LA VALETTE, de Paris, mort jeune en 1755, Auteur de *l'Ecole des Tuteurs*.

ROCHON DE CHABANNES, ( M. ) frere du précédent, né à Paris, a donné à l'Opera-Comique ; la *Coupe enchantée*,

les *Filles*, la *Péruvienne* ; au Théâtre Italien, le *Deuil Anglois* ; au Théâtre François, *Heureusement*, la *Manie des Arts*, les *Valets Maîtres de la Maison*, *Hilas & Sylvie*, les *Amans généreux*.

RODOLPHE, (M.) Auteur de la Musique de l'Acte *d'Isménor*.

ROMAGNESI, (*Jean-Antoine*) né à Namur, d'une famille originairement Italienne, petit-fils d'Antonio Romagnesi, dit *Cinthio*, Comédien de l'ancien Théâtre Italien. Ses Piéces de Théâtre sont, *Arlequin au Sabat*, la *Critique des Comédiens de Marseille*, le *Retour de la Tragédie*, le *Temple de la Vérité*, *Samson*, le *Petit-Maître amoureux*, la *Feinte inutile*, le *Bailli arbitre*, la *Ruse d'Amour*, *l'Amant Protée*, le *Superstitieux*, *Arlequin Hulla*, les *Ombres parlantes*, *Arlequin Amadis*, la *Fille arbitre*, *Alcyone*, les *Oracles* : avec Niveau, le *Temple du Goût* : avec Daveine, les *Freres ingrats* ; avec l'Affichard, *l'Amour Censeur des Théâtres* ; avec Dominique, *l'Italien François*, *l'Isle de la Folie*, *Arlequin Bellerophon*, la *Bonne Femme*, *Alceste*, les *Paysans de qualité*, les *Débuts*, *Baïocco & Serpilla*, le *Feu d'Artifice*, *Hésione*, la *Foire des Poëtes*, *l'Isle du Divorce*, la *Silphide*, *Pyrame & Thisbé*, les *Terres Australes*, *Bolus*, *Arlequin Roland*, *Arlequin Phaëton*, *Arlequin Amadis* ; avec Riccoboni le fils, les *Amusemens à la mode*, le *Bouquet*, les *Ennuis du Carnaval*, le *Conte de Fées*, *Achille & Déidamie*, les *Indes Chantantes*, les *Sauvages*, les *Complimens*, *Castor & Pollux*, *Atys*, la *Conspiration manquée*, la *Querelle du Tragique & du Comique*, *l'Echo du Public* : avec Dominique & Riccoboni le fils, les *Comédiens Esclaves & la suite*, *Arlequin toujours Arlequin*, *Arcagambis*, *l'Occasion*, *Médée & Jason*, *l'Amant à la mode*, la *Revue des Théâtres*, les *Enfants trouvés*, la *Méchante Femme* : avec du Vigeon, la *Partie de Campagne* ; avec Procope, les *Fées* ; avec le même & Beaurans, *Pygmalion* : avec le Pelletier, les *Pélerines de Cythere* ; avec Ponteau, *Arlequin Atys* : avec Fusilier, ou plutôt seul, le *Retour de Tendresse*.

ROMAIN, (*Nicolas*) composa dans les premieres années de l'autre siécle, *Salmée*, & *Maurice*.

ROMAN, (M. *l'Abbé*) a donné, en 1762, la Traduction d'une Tragédie Allemande de la *Mort d'Adam*.

RONSARD, a fait représenter le *Plutus* d'Aristophane, traduit en François.

ROSIDOR,

**ROSIDOR**, Comédien, Auteur de *Cyrus*, & des *Amours de Merlin.*

ROSIERS, (*Beaulieu de*) a fait imprimer le *Galimatias.*

ROSIMOND, (*Claude la Rose*, Sieur de) Comédien de la Troupe du Marais, a donné *l'Avocat sans étude*, le *Duel fantasque*, le *Valet étourdi*, le *Festin de Pierre*, les *Trompeurs trompés*, la *Dupe amoureuse*, le *Qui-pro-quo.* On lui attribue le *Soldat poltron*, & le *Volontaire.* Il mourut subitement en 1686.

ROSOY, (M. de,) a donné à la Comédie Italienne *Henri* IV. ou la *Bataille d'Ivri*, Drame en trois Actes, en Prose, avec des Ariettes, ainsi que la *Réduction de Paris*, & les *Mariages Samnites.* Il a fait jouer à Toulouse la Tragédie de *Richard* III, & a fait imprimer les *Décius François*, & *Azor*, ou les *Péruviens.*

ROTROU, (*Jean*) Lieutenant-Particulier au Baillage de Dreux, où il naquit en 1609, mort d'une fievre épidémique en 1650. Les Pieces de Rotrou dont on a connoissance sont la *Bague de l'oubli*, *Doristhée & Cléagenor*, *l'Hypocondre*, *l'Heureuse Constance*, les *Occasions perdues*, les *Menechmes*, *Célimene* ou *Amarillis*, *l'Heureux Naufrage*, *Céliane*, *Agésilan*, *l'innocente Infidélité*, *Philandre*, *Amelie*, *Clorinde*, les *deux Pucelles*, *Hercule mourant*, *Laure persécutée*, la *Pelerine amoureuse*, les *Captifs*, les *Sosies*, *Chrysante*, *Clarice*, *Célie*, *Iphigénie*, *Bélisaire*, la *Sœur généreuse*, *Dom Bernard de Cabrere*, *Dom Alvare de Lune*, *Dom Lope de Cardone*, le *Véritable Saint-Genest*, *Florimonde*, *Cosroës*, *Venceslas*, *Antigone*.

ROUHIER, (M.) a fait imprimer ou jouer en société la *Veuve*, *Bagatelle*, *Laurette*, *Zima*, la *Soirée de Village*, *Castille & Fanni*, les *deux Peres*, les *Amours Villageois*, le *Marquis de Solanges*, le *Bal.*

ROUILLET, (*Claude*) né à Beaune, ancien Régent du Collége de Bourgogne à Paris, a composé *Philanire.*

ROUSSEAU, (*Jean-Baptiste*) naquit à Paris, dans une famille obscure, en 1670 : il fut de l'Académie des Belles-Lettres, & mourut à Bruxelles en 1741. Ses Pieces de Théâtre sont, le *Caffé*, *Jason*, le *Flatteur*, *Vénus & Adonis*, le *Capricieux*, la *Ceinture Magique*, la *Mandragore*, les *Ayeux chimériques*, la *Dupe de lui-même*, & *l'Androgyne*, ou *l'Hypocondre.*

ROUSSEAU, ( M. *Pierre* ) né à Toulouse, a donné la *Rivale suivante*, *l'Année merveilleuse*, la *Mort de Bucéphale*, la *Ruse inutile*, *l'Etourdi corrigé*, les *Méprises*, *l'Esprit du jour*; & la *Coquette sans le savoir*, avec M. Favart.

ROUSSEAU, ( M. *Jean-Jacques* ) Citoyen de Geneve, Auteur de la petite Comédie de *l'Amant de lui-même* ou *Narcisse*, & du *Devin du Village*, dont il a fait les Paroles & a Musique; il a donné aussi *Pygmalion*, Scène Lyrique.

ROUSSEL, Auteur d'une Comédie en cinq Actes, en vers Gascons, intitulée *Grisoulet*, ou *Lou Jaloux a.roupat*, 1694.

ROUSSELET, Comédien, a donné à l'Opera-Comique, en 1742, la *Capricieuse raisonnable*.

ROY, ( *Pierre-Charles* ) né à Paris en 1683, Conseiller au Châtelet, de l'Académie des Belles-Lettres, Chevalier de Saint-Michel, &c. s'est rendu célebre sur la scène Lyrique par les Ballets des *Elémens*, & des *Sens*, & par la Tragédie de *Callirhoë*. Ses autres Ouvrages ont pour titre: *Philomele*, *Bradamante*, *Hyppodamie*, *Creüse*, *Ariane & Thésée*, *Sémiramis*, les *Stratagêmes de l'Amour*, le *Ballet de la Paix*, le *Temple de Gnide*, les *Augustales*, la *Félicité*, les *quatre Parties du Monde*, *l'Année galante*, les *Fêtes de Thétis*, où se trouve *Titon & l'Aurore*, & le *Bal Militaire*. Il a aussi composé deux Comédies, savoir, les *Captifs*, & les *Anonymes*.

ROYER, ( *Joseph-Nicolas-Pancrace* ) originaire de Bourgogne, né en Savoye, fils d'un Gentilhomme, & naturalisé François, s'étoit fait connoître d'abord par la maniere savante & délicate dont il touchoit l'Orgue & le Clavecin. Il obtint la place de Maître de Musique des Enfans de France en 1747, la direction du Concert Spirituel, & la charge de Compositeur de Musique de la Chambre du Roi; & S. M. le nomma Inspecteur-Général de l'Opera. Il mourut en 1755, dans la 50e. année de son âge. Outre quantité de Piéces de Clavecin estimées, nous avons trois Opera de Royer, *Pyrrhus*, *Zaïde*, & le *Pouvoir de l'Amour*. Il a aussi fait l'Acte *d'Amadis* dans les Fragmens, & *Pandore*, qui n'a pas été représentée.

ROZET, ( Mde. ) en société avec Mde. Chaumont, a donné *l'Heureuse Rencontre*.

# S

SABATHIER, (M. l'Abbé) né à Castres, a fait représenter à Toulouse en 1763, une Comédie sous le titre des *Eaux de Bagneres.*

SABINE, (M.) a donné avec MM. Valois & Harny, le *Prix des Talens.*

SABLIER, Auteur de la *Jalousie sans Amour*, & des *Effets de l'Amour & du Jeu.*

SACI, (le Pere de) Jésuite, a donné le *Contraste*, Comédie en cinq Actes, en vers. On a aussi de lui une Tragédie intitulée *Octavie.*

SAINT-AGNAN, (*François de Beauvilliers*, *Duc de*) Pair de France, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie Françoise, mort le 16 Juin 1687, âgé de 80 ans, étoit, dit-on, Auteur d'une Comédie de *Bramante ridicule.*

SAINT-AMANT, Auteur de la Musique *d'Alvar & Mencia*, du *Poirier*, du *Médecin d'Amour*, & de la *Coquette de Village.*

SAINT-ANDRE', né à Embrun, a donné une Pastorale sur la Naissance de N. S. J. C. en 1644.

SAINT-AUBIN a traduit & fait imprimer en 1669 trois Comédies de Térence, *l'Andrienne*, les *Adelphes*, & le *Phormion.*

SAINT-BALMONT, (Mde. de) née en Lorraine, a donné la Tragédie des *Jumeaux Martyrs.*

SAINT-CHAMOND, (Madame *Marie-Claire Mazarelli*, Marquise de) a composé les *Amans sans le savoir.*

SAINT-DENIS, ancien Avocat aux Conseils du Roi, & ancien Greffier au Parlement de Paris, Auteur d'un Opera-Comique intitulé la *Bagatelle*, ou *Sancho-Pança, Gouverneur*, en société avec M. Fleury, Avocat.

SAINT-DIDIER, né à Avignon, où il est mort en 1739, a fait imprimer à la fin du *Voyage du Parnasse*, une Tragédie intitulée *Iliade*.

SAINT-EVREMOND, (*Charles de Marguetelle de Saint-Denis*, Seigneur de) naquit à la Terre de Saint-Denis le Guast en Basse Normandie. Il a composé les *Académiciens*, *Sir Politik*, les *Opera*, & la *Femme poussée à bout*.

SAINT-FOIX, (M. *Germain-François Poul'ain de*) né à Rennes en 1703, a donné au Théâtre les Piéces suivantes: à l'Opera, *Deucalion* & *Pyrrha*; au Théâtre François, *Pandore*, *l'Oracle*, *Pyrrha & Deucalion*, *l'Isle Sauvage*, les *Grâces*, *Julie*, ou *l'Heureuse épreuve*, la *Colonie*, le *Rival supposé*, les *Hommes*, le *Financier*: au Théâtre Italien, la *Veuve à la mode*, le *Philosophe dupe de l'Amour*, le *Contraste de l'Amour & de l'Hymen*, le *Sylphe*, les *Veuves Turques*, le *Double Déguisement*, *Zéloïde*, *Arlequin au Serrail*, les *Métamorphoses*, *Alceste*, le *Derviche*.

SAINT-GELAIS, (*Merlin de*) Auteur d'une Tragédie de *Sophonisbe*, il mourut à Paris en 1558.

SAINT-GERMAIN est Auteur de *Timoléon*, & de *Sainte-Catherine*.

SAINT-GILLES. (*l'Enfant de*) On connoit deux freres de ce nom, dont l'un est Auteur de la *Muse Mousquetaire*, où se trouvent deux Piéces de Théâtre, *Gilotin Précepteur des Muses*, & la *Fiévre de Palmerin*. Son frere qui a été dans le Service, a donné la Tragédie d'*Ariarathe*, & est mort en 1745, à l'âge de 86 ans.

SAINT-GLAS, Pierre, Abbé de Saint-Ursans, donna une Comédie des *Bouts rimés*.

SAINT-JEAN, Auteur des Paroles de l'Opera d'*Ariane & Bacchus*.

SAINT-JORY, (*Louis Rustaine de*) Chevalier de l'Ordre de Saint-Lazare, de l'Académie de Caën, a donné au Théâtre, le *Philosophe trompé par la nature*, *Arlequin camarade du Diable*, & *Arlequin en Deuil de lui-même*. On lui attribue encore *l'Amour & la Vérité*, en société avec Marivaux.

SAINT-LAMBERT, (M. de) de l'Académie Françoise, & de celle de Nancy, où il est né en 1717, a composé une Comédie-Ballet, intitulée les *Fêtes de l'Amour & de l'Hymen*.

SAINT-LONG a fait imprimer, en 1732, une Comédie en cinq actes, en vers, intitulée les *Amours de Colas*.

SAINT-MARC, (M. de) ancien Officier aux Gardes, a fait représenter, soit à la Cour, soit à Paris, les Opera de la *Fête de Flore & d'Adele de Ponthieu.*

SAINT-PAUL, (*Gui de*) Docteur en Théologie & Recteur de l'Université, donna en 1574 une Tragédie de *Néron.*

SAINT-PHALIER, (*Françoise-Therese Aumerle de*) Epouse de M. Dalibard, morte en 1757, avoit fait jouer la Comédie de la *Rivale Confidente.* Elle fit imprimer un Ballet de la *Renaissance des Arts.*

SAINTE COLOMBE, Auteur d'une Piéce intitulée le *Jugement de Notre-Seigneur.*

SAINTE-MARTHE, (*Gaucher de*) donna vers la fin du quinziéme Siécle, une Tragédie de *Saint-Laurent.*

SAINTE-MARTHE, (*François Gaucher, dit Scévole de*) Auteur de la Tragédie de *Médée.*

SAINTE-MARTHE, (*Nicolas de*) a donné une Tragédie d'*Oedipe.*

SAINTE-MARTHE, (*Pierre de*) Auteur de *l'Amour Médecin*, & de la *Magicienne étrangere.*

SAINTE-MARTHE, (*Abel de*) fils de *Scévole*, a composé une Piéce intitulée *Isidore*

SAINTE-MARTHE, (*Dom Denis de*) Général des Bénédictins, Auteur d'une Tragédie d'*Holopherne.*

SAINT ONGE, (*Louise-Genevieve Gillot de*) née à Paris en 1650, mariée à un Avocat, & morte en 1718, a composé deux Opera, *Didon & Circé*; un Ballet des *Saisons*, & deux Comédies, *Griselde*, & *l'Intrigue des Concerts.*

SAINT-YON, mourut en 1723. On prétend qu'il a eu part au *Chevalier à la mode*, aux *Bourgeoises à la mode.* Il a donné, seul, les *Façons du Tems*; & *Danaë* avec Riccoboni & Dominique.

SAINVILLE, Auteur de quatre Piéces intitulées, *Dioclétien & Maximien*, *Pantenice*, la *Retraite des Amans*, & le *Fils désintéressé.* On lui attribue le *Mariage mal-assorti.*

SALLEBRAY est Auteur du *Jugement de Pâris*, de *l'Enfer divertissant*, de la *Troade*, de la *Belle Egyptienne*, de *l'Amante ennemie*, d'*Andromaque*, & du *Mariage mal-assorti.*

SALOMON, Musicien Provençal, composa la Musique de deux Opera, *Médée & Jason*, & *Theonée.*

SALVAT, (M.) Avocat au Parlement de Toulouse, a fait imprimer une Tragédie de *Callisthène*, & un Essai Tragique en cinq Actes, en Prose, dans le goût du Théâtre Anglois, sous le titre de *Marguerite d'Anjou.*

SALVERT, (M.) eut part en 1762 à *l'Amant Corsaire.*

SAVERIEN, (*Alexandre*) né à Arles en 1721, Ingénieur de la Marine, & connu par beaucoup d'Ouvrages de Mathématiques, a donné une Piéce Philosophique intitulée *l'Heureux.*

SAURIN, (M. *Bernard-Joseph*) né à Paris, de l'Académie Françoise, & Auteur d'*Aménophis*, de *Spartacus*, des *Rivaux*, des *Mœurs du tems*, de *Blanche & Guiscard*, de *l'Orpheline léguée*, ou *l'Anglomanie*, de *Beverley*, du *Mariage de Julie.*

SAUVIGNY, (M. *Edme de*) Auteur de différens Ouvrages en Prose & en Vers, de deux Tragédies, la *Mort de Socrate*, & les *Ilinois*, & d'une Comédie intitulée le *Persiffleur.*

SCARRON, (*Paul*) fils d'un Conseiller au Parlement, né à Paris l'an 1610, y est mort âgé de 50 ans, Epoux de Mlle. d'Aubigné, depuis Mde. de Maintenon. Il s'attacha au genre burlesque, où il excella en Prose comme en Vers. Ses Piéces de Théâtre sont, *Jodelet*, ou le *Maître-Valet*, *Jodelet duelliste*, les *Boutades du Capitan Matamore*, *l'Héritier ridicule*, *Dom Japhet d'Arménie*, *l'Ecolier de Salamanque*, le *Gardien de soi-même*, le *Marquis ridicule*, la *Fausse apparence*, le *Faux Alexandre*, & le *Prince Corsaire.*

SCAURUS, Auteur de *David combattant contre Goliath*, Tragédie.

SCHELANDRE, (*Jean*) a fait la Tragédie de *Tyr & Sidon.*

SCIPION a donné *l'Avocat Savetier.*

SCONIN, Principal du Collége de Soissons, y a fait imprimer une Tragédie *d'Hector.*

SCUDERY, (*Georges*) né au Havre de Grace, dont son pere étoit Gouverneur, en 1601, d'une famille originaire de Naples, fut de l'Académie Françoise, & mourut à Paris en 1667. Nous avons de lui les Piéces suivantes: *Ligdamon*, *Annibal*, le *Trompeur puni*, *l'Amour caché par l'Amour*, la *Comedie des Comédiens*, le *Prince déguisé*, *Orante*, le *Vassal généreux*, le *Fils supposé*, la *Mort de Cézar*, *Didon*, *l'Amant libéral*, *l'Amour tyrannique*, *Eudoxe*, *Andromire*, *Arminius*, *l'I-*

*Iastre Bassa*, & *Axiane*. On lui attribue la *Mort de Mithridate*, & *Licidan*.

SEDAINE, (M. *Jean-Michel*) Secrétaire de l'Académie d'Architecture, a donné à l'Opera, la *Reine de Golconde*; à la Comédie Françoise, le *Philosophe sans le savoir*, & la *Gageure imprévue*; à la Comédie Italienne, *Anacréon*, le *Roi & le Fermier*, *Rose & Colas*, *l'Anneau perdu & retrouvé*, les *Sabots*, *Thémire*, le *Déserteur*, le *Faucon*, le *Magnifique*, les *Femmes vengées*; à l'Opera-Comique, le *Diable à quatre*, *Blaise le Savetier*, *l'Huitre & les Plaideurs*, les *Troqueurs dupés*, le *Jardinier & son Seigneur*, *On ne s'avise jamais de tout*. Il a fait imprimer une Piéce intitulée, *l'Impromptu de Thalie*. On connoit de lui un Drame en cinq Actes, en Prose, intitulé *Paris sauvé*.

SEGRAIS, (*Jean-Renaud de*) de l'Académie Françoise; ses Piéces de Théâtre sont, *Hyppolite*, *l'Amour gueri par le tems*, & la Pastorale *d'Atys*.

SEGUINEAU, Avocat au Parlement de Paris. Il composa en société avec Pralard, la Tragédie *d'Egyste*, On lui attribue aussi l'Opera de *Pirithoüs*, donné sous le nom de la Serre.

SEILLANS, (de) Provençal, mort en 1758, Auteur de la *Gageure de Village*.

SENNETERRE, (M. *le Comte de*) passe pour l'Auteur des *Jeux Olympiques*, petit Opera non imprimé.

SERAN DE LA TOUR, (M. *l'Abbé de*) est réputé l'Auteur d'une Tragédie de *Caliste*, ou la *Belle Penitente*.

SEVIGNY, (F. L. de) Auteur de *Philippin Sentinelle*; & du *Nonchalant*.

SIBILET, n'est connu que par une Tragédie *d'Iphigénie*.

SIMON, (*Claude-François*) Imprimeur & Libraire de Paris, a fait imprimer une Piéce intitulée *Minos*, & a donné ensuite les *Confidences réciproques*.

SOMAISE, (*Antoine Bodeau de*) vivoit du tems de Moliere, dont il se déclara l'ennemi. Il fit contre lui les *Véritables Précieuses*, le *Procès des Precieuses*. Il mit en vers les *Précieuses Ridicules*.

SORET, (*Nicolas*) né à Rheims dans le dernier siécle, a donné la *Céciliade*, & *l'Election divine de Saint-Nicolas*.

SOUBRI, (M.) de Lyon, Auteur d'une Tragédie de *Valdemar.*

STAAL, (Madame) Auteur de deux Piéces Dramatiques; *l'Enjouement*, & la *Mode*, ou les *Ridicules du jour.*

STICOTTI, (Antoine-Fabio) ancien Acteur de la Comédie Italienne. Il est mort depuis quelque années, laissant au Théatre *Cybele amoureuse*, *Roland*, les *Fêtes sincères*, *l'Impromptu des Acteurs*, les *Ennuis de Thalie*, avec Pannard; les *François au Port Mahon*, avec M. la Chataigne; les *Faux Devins*, avec Brunet; le *Carnaval d'Eté*, & *Amadis*, avec M. de Morambert.

SUBLIGNY, Comédien, donna une critique d'Andromaque, sous le titre de *la Fausse Clélie*: On lui attribue encore le *Désespoir extravagant*, la *Coquette*, & *l'Homme à Bonnes-fortunes*, attribué à Baron.

SURGERES, (*Alexandre-Nicolas de la Roche-Foucault*, Marquis de) Lieutenant-Général des Armées du Roi, né en 1709, & mort en 1760, a passé pour l'Auteur de *l'Ecole du Monde*, Comédie insérée parmi les Œuvres de M. l'Abbé de V.....

SYLVIUS, Auteur d'uue Piéce intitulée, *Maguelonne.*

---

# T

TACONNET, (*Toussaint-Gaspard*) né à Paris en 1730, Auteur & Acteur du Théatre du sieur Nicolet. Il mourut en 1755. On a de lui, *l'Avocat Savetier*, & la *Mort du Bœuf gras*. Taconnet a donné aux Foires Saint Germain & Saint-Laurent, le *Labyrinthe d'Amour*, *Nostradamus*, le *Poisson d'Avril*, le *Juge d'Ajnières*, la *Mariée de la Courtille*, les *Aveux indiscrets*, les *Fous des Boulevards*, le *Compliment de Nicette*, *l'Ombre de Vadé*, les *Adieux de l'Opera*, *l'Anglois à la Foire*, *Rogetin*, la *Mort du Bœuf gras*, Tragédie pour rire. Aux Boulevards, *l'Ecole Villageoise*, le *Rivaux heureux*, *l'Impromp-*

*tu du*

*tu du jour de l'An*, les *Bonnes Femmes mal nommées*, la *Loterie des Cœurs*, le *Baiser donné* & le *Baiser rendu*, les *Ecosseuses de la Halle*, le *Savetier Gentilhomme*, le *Savetier Avocat*, les *Ahuris de Chaillot*, le *Petit-Maître Campagnard*, &c. En Province, *Rosemonde*, *l'Indiscret malgré lui*, *Turlupin & Gauthier-Garguille*, *Lazarille*, la *Foire Saint-Denis*, &c. Piéces non représentées, *Esope amoureux*, le *Choix imprévu*, *l'Avocat Patelin*, les *Eaux de Passy*, la *Petite Ecosseuse*, le *Niais de Sologne*, le *Medecin Universel*, le *Mari Prudent*, &c. &c. Piéces manuscrites, le *Charbonnier pas Maître chez lui*, le *Savetier Philosophe*, la *Mariée de la Place Maubert*, la *Femme avare & le Galant Escroc*, la *Bourbonnoise*, *l'Homme aux deux Femmes*, &c. &c. &c.

TACONNET, (*Jacques*) frere du précédent, a fait en société avec M...., le *Congé de Sémestre*, avec un *Divertissement Grivois*.

TANEVOT, (*Alexandre*) Censeur-Royal, ci-devant premier Commis de M. de Boullogne, né à Versailles, & mort à Paris vers l'an 1773 dans un âge très-avancé, a composé les Tragédies d'*Adam & Eve*, *& de Sethos*, & la *Parque vaincue*, Divertissement en un acte, sur la convalescence de M. le Duc de Fronsac. Il a aussi eu part aux *Caractères de l'Amour*,

TARADE, (M.) Musicien, Violon de l'Opéra, a mis en Musique l'Opera-Comique intitulée la *Réconciliation Villageoise*.

TERNET, (*Claude*) Professeur en Mathématique & Arpenteur du Roi dans le Chalonnais, fit imprimer une Tragédie de *Sainte-Reine*.

TESTARD, (*Michel*) Professeur au Collége d'Iverdun, donna vers l'an 1660, un Drame sacré intitulé le *Pieux Ezéchias*.

THEIS, (M de) a fait jouer en Province le *Tripot Comique*, *Fédéric & Clitie*.

THEOBALD, (*Theobaldo Gatti*, dit) Musicien, natif de Florence, admirateur & protégé de Lully, joua dans l'Orchestre de l'Opera pendant 50 ans de la Basse de Viole, & mourut à Paris en 1727, laissant la Musique des Opera de *Coronis & de Scylla*.

THEOPHILE, (*Viaud*) né vers 1592 à Clerac dans l'Agenois, de parens pauvres, se fit connoître à la Cour par son

talent Poëtique. Il mourut âgé de 36 ans. On a de lui deux Tragédies, *Pyrame & Thisbé*, & *Pasiphaé*.

THIBAULT, (M. *Thimothée-François*) ancien Lieutenant-Général au Baillage de Nancy, & de l'Académie de cette Ville, sa patrie, y a fait jouer & imprimer la *Femme Jalouse*.

THIBOUVILLE, (M. *Henri-Lambert d'Herbigny*, Marquis de) Mestre de Camp du Régiment de la Reine, Dragons, a donné la Tragédie de *Thélamire*, & deux Comédies-Proverbes, intitulées, *Qui ne risque rien n'a rien*, & *Plus heureux que Sage*, Piéces en trois actes, en vers, jouées en société, & imprimées en 1771.

THULAUX, (M.) né à Nantes en 1741, a fait jouer sur un Théâtre de société les *Libertins dupés*.

THULLIN, Auteur de la *Prodigieuse Reconnoissance de Daphnis & de Cloris*.

TIPHAIGNE, né à Chartres, a fait imprimer une Comédie des *Enfans*.

TORCHES, (*l'Abbé de*) a traduit de l'Italien, *l'Amynte du Tasse*, la *Philis de Scyre & le Berger fidele*.

TORLEZ, Maître de Musique de Clermont en Auvergne, a composé une Pastorale intitulée, le *Départ du Guerrier Amant*.

TOUSTAIN, (*Charles*) Sieur de la *Mazurie*, Lieutenant-Général à Falaise, lieu de sa naissance, a donné, en 1576, une Tragédie d'*Agamemnon*.

TOUSTAIN. (*Ville*) On attribue à cet Auteur, quatre Piéces imprimées vers 1620 : la Tragi-Comédie des *Enfans de Turlupin*; *Esther*; la *Naissance ou Création du Monde*, & la Tagédie de *Samson*.

TRASYBULE, Auteur Pseudonyme d'une Piéce intitulée, le *Pape malade & tirant à sa fin*.

TRAVERSIER, (M. *Jean-Claude*) né à Paris en 1742, a fait imprimer une Tragédie de *Panthée*, & jouer en société le *Triomphe de Mathurin*, Opera-Comique; & au Collége de la Flèche, le *Soldat venu à-propos*, Drames en Vers libres, avec un Prologue.

TRIAL, (*Jean-Claude*) Directeur de l'Académie Royale de Musique, né à Avignon, & mort à Paris dans sa 37e. année, le 23 Juin 1771, a composé la Musique d'*Esope à Cythère*, de la *Chercheuse d'Esprit*, des Divertissemens de la Pro-

*venfale*, & de plusieurs autres dans différens Opera ; du Prologue & des deux premiers actes de l'Opera de *Sylvie* ; de l'acte de *Théonis*, avec M. le Berton ; & de l'acte de *Flore*, seul.

TRIBOLET, (*Chrétien*) Capitaine d'Infanterie, né en 1661, mort en 1700, a composé un Opera de *Scylla*.

TRISTAN, (*François*) surnommé *l'Hermite*, né au Château de Souliers, dans la Province de la Marche, en 1601, de l'Académie Françoise, Gentilhomme ordinaire de Gaston, Duc d'Orléans. Il mourut en 1655. Ses Piéces Dramatiques eurent toutes de son tems, beaucoup de succès. La seule Tragédie de *Mariamne*, soutient aujourd'hui sa réputation. Ses autres Œuvres de Théâtre sont, *Panthée*, la *Chûte de Phaëton*, la *Mort de Crispe*, la *Folie du Sage*, la *Mort de Seneque*, *Amarillis*, le *Parasite*, & la *Mort du grand Osman*. On lui attribue encore deux Tragédies, *Bajazet & Selim*.

TROTEREL, (*Pierre*) a fait les *Corrivaux*, *Pasithée*, *l'Amour Triomphant*, *Sainte-Agnès*, *Gillette*, *Arrisbène*, *Philistée*, & *Guillaume d'Aquitaine*. On lui attribue encore, *Théocris*, la *Dryade amoureuse*, & le *Ravissement de Florise*.

TURNEBE ou TOURNEBU, (*Odet*) Professeur en Grec au Collége Royal de Paris, fut nommé premier Président de la Cour des Monnoies, & mourut jeune d'une fiévre chaude en 1581, après avoir donné la Comédie des *Contens*.

TURPIN, (M. F. H.) ancien Professeur de l'Université de Caën, Auteur de plusieurs Ouvrages Historiques très-estimés, a fait imprimer vers l'an 1774 une Tragédie de *Cyrus*.

TYRON, (*Antoine*) Auteur de deux Piéces, *l'Enfant Prodigue*, & *Joseph*.

---

## V

VACHON, (M) a mis en Musique les Piéces suivantes : *Renaud d'Ast*, avec Trial ; seul, les *Femmes & le Secret*, *Hyppomène & Athalante*, *Sara*, *ou la Fermiere Ecossaise*. Il a eu part à *Esope à Cythere*.

VADE', (*Jean-Joseph*) natif de Ham en Picardie, né en 1720. Le genre poissard, dont il est créateur, ne doit point être confondu avec le Burlesque. Ses Piéces de Théâtre sont, la *Fileuse*, le *Poirier*, le *Bouquet du Roi*, le *Suffisant*, le *Rien*, les *Troqueurs*, le *Trompeur trompé*, *Il étoit tems*, la *Nouvelle Bastienne*, les *Troyennes de Champagne*, *Jérôme & Fanchonnette*, le *Confident heureux*, *Folette*, *Nicaise*, les *Racoleurs*, *l'Impromptu du Cœur*, & le *Mauvais plaisant*, avec la *Canadienne*, Comédie non représentée. Le Canevas de la *Veuve indécise* est aussi de Vadé.

VAERNEWIC, dont on ne sait autre chose, sinon qu'il donna, en 1701, une Tragédie de *Montmouth*.

VALEF, (M. *le Baron de*) a fait imprimer dans le troisiéme Volume de ses Œuvres Diverses, une Tragédie *d'Electre*.

VALENTIN, Auteur du *Franc Bourgeois*.

VALENTINE', (*Louis-Bernin de*) Seigneur d'Ussé, Contrôleur de la Maison du Roi, connu par quelques Poësies, remit au Théâtre la Tragédie de *Cosroës*, avec des changemens.

VALIER, (M. *François-Charles de*) Comte du Saussay, Chevalier de Saint-Louis, Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nancy, né à Paris au commencement de ce siécle, a fait jouer à la Cour, *Eglé*, & le *Triomphe de Flore*.

VALLE'E dédia à la Duchesse de Modene, une Piéce dont le titre est le *Fidele Esclave*; & à Mlle. Laura Martinozzi, une Tragédie intitulée la *Forte Romaine*.

VALLIN, (*Jean*) de Genève, fit imprimer en 1637, *Israël affligé*.

VAN-MALDER, (M.) Auteur de la Musique de la *Bagarre*, Piéce de Poinsinet.

VARENNE, (*Denis de*) connu par une Piéce intitulée le *Baron d'Asnon*.

VATELET, (M.) de l'Académie Françoise, a donné le plan, & fait une partie de la Comédie de *Zenéide*, que Cahusac a mise en Vers.

VAUBERTRAND, (M.) est Auteur d'une *Iphigénie en Tauride*.

VAUMORIERE, (*Pierre d'Artigue*, Sieur de) d'Apt en Provence, mourut en 1693, laissant une seule Piéce de Théâ-

*te* intitulée le *Bon Mari*. Il avoit achevé le Roman de *Pharamond*, de la Calprenede.

VEINS, (*Aymard de*) a publié en 1599, une *Clorinde*.

VENEL, Auteur d'une Tragédie de *Jephté*.

VERONNEAU, Auteur d'une Tragédie intitulée *l'Impuissance*.

VERONESE, ancien *Pantalon* de la Comédie Italienne, a raccommodé plusieurs Canevas de ce Théâtre, & fait ou retouché les Piéces suivantes, souvent jouées de son tems, dont plusieurs sous le titre de Coraline, comme, *Coraline Magicienne*, *Jardiniere*, *Protectrice de l'Innocence*, *Fée*, *intriguante*, *Esprit follet*, *Arlequin Coraline*; & *Scapin Médecin*, les *Mariages fortunés*, le *Prince de Salerne*, le *Faux Marquis*, *l'Heureux Esclave*, les *deux Sœurs Rivales*, *l'Arcadie enchantée*, les *Fourberies*, la *Fée Rivale*, la *Fausse Noblesse*, les *deux Arlequines*, les *Philosophes Militaires*, *Arlequin jouet de l'Amour*, les *Epoux réconciliés*, les *Intrigues amoureuses*, les *deux Arlequins & les deux Scapins*, le *Fils retrouvé*, les *Ruses d'Amour*, les *Jaloux*, le *Marquis supposé*, *l'Oracle accompli*, &c. &c. &c.

VIEILLARD DE BOIS-MARTIN, (M.) a donné *Almanzor*, Tragédie, en 1771.

VIEUGET, Auteur des *Aventures de Polivandre*.

VIGEON, (*Bernard du*) Peintre en Miniature, né à Paris où il est mort âgé de 77 ans, a laissé une Comédie intitulée la *Partie de Campagne*.

VIGNEAU vivoit en 1557, tems où il parut sous son nom une Tragédie *d'Ino*.

VILLARET, né à Paris, & mort en cette Ville en 1766, fut un des Continuateurs de l'Histoire de France commencée par l'Abbé Velly. Après avoir joué la Comédie, & dirigé une Troupe de Comédiens en Province, il revint à Paris, où il avoit composé en société avec MM. Bret & d'Aucourt, la Comédie du *Quartier d'Hyver*.

VILLEDIEU, (*Marie-Catherine-Hortense des Jardins de*) née à Alençon en 1632, vint à Paris à l'âge de vingt ans, & s'y fit plus connoître par ses Romans que pas ses Piéces de Théâtre qui sont, *Manlius & Torquatus*, *Nitétis & le Favori*

VILLEMOT, (J.) a donné la *Conversion de Saint-Paul*.

VILLENEUVE, ancien Maître de Musique de la Cathédrale d'Aix, a composé celle de l'Opera de la *Princesse d'Elide.*

VILLIERS a joué la Comédie à l'Hôtel de Bourgogne, & est mort vers l'an 1680. Nous avons de lui six Comédies: le *Festin de Pierre*, *l'Apothicaire dévalisé*, les *Ramoneurs*, la *Vengeance des Marquis*, les *trois Visages*, & les *Côteaux.* On lui attribue encore la *Veuve à la mode.*

VILLON, (*François Corbeuil dit*) a passé pour l'Auteur de l'ancienne farce de *l'Avocat Patelin.*

VILLORIE', (M.) a donné les *Vieux Garçons.*

VIONNET, (*Georges*) Jésuite, Professeur de Rhétorique au Collége de Lyon, né à Lyon en 1712, & mort en 1754, étoit Auteur d'une Tragédie de *Xercès.*

VIREY, (*Jean*) Sieur des *Graviers*, de famille Noble en Basse Normandie, & Gouverneur de la Ville & du Château de Cherbourg, vers la fin du 16e. siécle, composa une Tragédie intitulée les *Macchabées.*

VISE', (*Jean-Donneau*, Sieur de) né à Paris en 1640, d'une famille d'ancienne Noblesse, fut d'abord destiné à l'Eglise, ensuite marié à la fille d'un Peintre. Ses Piéces de Théâtre sont, les *Amans brouillés*, les *Amours de Vénus & d'Adonis*, le *Gentilhomme Guespin*, les *Intrigues de la Loterie*, le *Mariage de Bacchus*, *l'Inconnu*, la *Devineresse*; ces deux-ci en société avec Thomas Corneille, la *Comere*, les *Dames vengées*, le *Vieillard couru*, & *l'Aventurier.* On lui attribue encore une Comédie des *Dames vertueuses*. *Zélinde*, *l'Embarras de Godard*, la *Veuve à la mode*, *Délie*, les *Amours du Soleil*, & *l'Usurier.*

VOISENON. (*l'Abbé de*) On lui attribue les *Mariages assortis*, la *Coquette fixée*, la *Jeune Grecque*, *Psyché*, le *Réveil de Thalie.* Il est mort en 1775.

VOLANT, (*Paul*) né en Touraine, & Avocat au Parlement de Rennes, a fait en 1584, une Tragédie de *Pyrrhus.*

VOLTAIRE, (M. *François-Marie Arouet de*) né à Paris le 30 Novembre 1694, a donné à l'Opera, le *Temple de la Gloire*; au Théâtre François, *Oedipe*, *Artémire*, *Hérode & Marianne*, *l'Indiscret*, *Brutus*, *Eryphile*, *Zaïre*, *Adelaïde du Guesclin*, *Alzire*, *l'Enfant Prodigue*, *Zulime*, la *Mort de Cézar*, le *Fanatisme ou Mahomet*, *Mérope*, la *Princesse de Navarre*, *Nanine*, *Sémiramis*, *Oreste*, *Rome sauvée*, le *Duc de Foix*, *l'Orphelin de la Chine*, *l'Ecossaise*, *Tancrede*, *l'Ecueil du Sage*,

*Olympie*, les *Scythes*, les *Triumvirs*, *Sophonisbe*. Pièces non représentées, les *Guebres*, *Samson*, *Pandore*, la *Prude*, *Socrate*, la *Femme qui a raison*, la *Comtesse de Givri*, *Saül*, les *Pélopides*, le *Dépositaire*, les *Loix de Minos*.

VOZON, (*Benoît*) Maître-ès-Arts, & Recteur du Collége de Saint-Chaumont, a laissé une Comédie Françoise intitulée *l'Enfer Poëtique sur les sept péchés Mortels, & les sept vertus contraires*, en cinq Actes, en Vers, en 1586.

## X

XIMENE'S, (M. *le Marquis de*) a fait jouer au Théâtre François les Tragédies d'*Epicharis & d'Amalazonte*; & sur un Théâtre particulier, celle de *Dom Carlos*.

## Y

YON, né à Paris, Avocat, a laissé la *Métempsicose*, *l'Amour & la Folie*, & les *deux Sœurs*.

YVERNAND, dont on connoit le *Martyre de Sainte-Ursule*, & la Farce joyeuse de *Martin Bâton qui rabat le caquet des Femmes*.

## Z

ZERBIN, (*Gaspard*) Avocat de Provence, a fait plusieurs Pièces *Provençales*, & un Prologue sur *l'Amour*.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.